

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME SECOND

Après la mort de son frère Maurice

Avec trois planches illustrées hors texte

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

par

EMILE BARTHÉS

PARIS

LIBRAIRIE LECOFFRE

J. GABALDA et Fils, Editeurs

90, RUE BONAPARTE, 90

ALBI

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE

DU SUD-OUEST

40, RUE SÉRÉ-DE-RIVIÈRES, 40

1929

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME SECOND



Digitized by the Internet Archive
in 2026



JOSEPH DE GUÉRIN
(D'APRÈS UN DESSIN AU CRAYON).

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME SECOND

Après la mort de son frère Maurice

Avec trois planches illustrées hors texte

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

présentée

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

par

EMILE BARTHÉS

PARIS

LIBRAIRIE LECOFFRE

J. GABALDA et Fils, Editeurs

90, RUE BONAPARTE, 90

ALBI

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE

DU SUD-OUEST

40, RUE SÉRÉ-DE-RIVIÈRES, 40

1929



AUX AMIS
CONNUS ET INCONNUS
D'EUGÉNIE DE GUÉRIN
ET DE
MAURICE, SON FRÈRE BIEN-AIMÉ

je dédie avec confiance cet ouvrage.
E. BARTHÉS.

AU LECTEUR

Au moment où l'impression de cet ouvrage touche à sa fin, il est de mon devoir d'exprimer ma respectueuse reconnaissance à ceux qui ont bien voulu me prêter leur bienveillant concours.

Je remercie donc M. Fortunat STROWSKI, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, qui a daigné m'aider de ses conseils autorisés et a accepté de devenir mon Guide et mon Maître.

Je remercie également ceux qui, grâce à leurs communications précieuses et à leurs recherches désintéressées, ont contribué à la documentation et à l'enrichissement de ce nouveau monument guérinien :

Les familles DE GUÉRIN et DE BAYNE;

M. Louis BARTHOU, garde des Sceaux;

M. Abel LEFRANC, professeur au Collège de France;

M. Louis YVER, fondateur-conservateur du Musée Aurevillien de Saint-Sauveur-le-Vicomte;

M. le comte Henry DE SAINTE-MARIE;

M. Louis GÉRIN, secrétaire général de la Société Académique du Nivernais;

M^{lle} Louise READ, héritière littéraire de Barbey d'Aurevilly;

M^{me} VINCENT-LEBAUPIN, petite-fille de la veuve de Maurice de Guérin;

M^{me} Louis LOVIOT;

M^{me} DE BEAUVALLON, née Combettes de Labourelie;

M. Camillo FRANCO;

M. GAUBERT, photographie, à Gaillac;

MM. HELLEU et SERGENT, libraires à Paris;

M. MOULAT, ancien professeur au Lycée d'Albi;

M. ROCHE, curé d'Etroussat (Allier);

M. Gabriel THOMAS.

Je n'aurais garde enfin d'oublier les amis dévoués qui ont apporté

leurs soins à la tâche laborieuse et délicate de la correction des épreuves : MM. F. BARTHE, curé d'Andillac; E. DECAHORS, professeur à Saint-Théodard de Montauban; CRAMAUSSEL et PARDES, professeurs au Grand Séminaire d'Albi.

A tous et à chacun, je dis mon meilleur merci, et les signale volontiers à la gratitude de ceux qui se laisseront charmer par les grandes et nobles figures dont je me suis complu à raconter l'émouvante histoire.

Albi, le 28 février 1929.

E. BARTHÉS,

Professeur au Grand Séminaire d'Albi.

EUGÉNIE DE GUÉRIN

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

TOME II

Après la mort de son frère Maurice

CHAPITRE PREMIER

Au lendemain de la mort de Maurice ou le deuil d'une sœur.

I. LA DOULEUR D'EUGÉNIE. — Soir de funérailles. — Première explosion de douleur. — Le XI^e cahier du *Journal*. — II. LES AGGRAVATIONS DE LA DOULEUR. — Le courrier funèbre. — Les visites de condoléances. — Le départ de Caroline. — Les prières du prince de Hohenlohe. — Changement de l'abbé Fieuzet. — Ebranlement de santé de M. de Guérin. — Maladie d'Erembert. — Débats pour le mausolée de Maurice. — III. LES CONSOLATIONS INEFFECTIVES. — L'amour du Cayla. — Le sentiment de la nature. — La pensée du couvent. — IV. L'APAISEMENT. — Le travail. — L'emploi du temps dans la chambrette. — La prière et la réflexion. — La lecture. — La correspondance. — La religion.

Avec la mort de Maurice nous atteignons un des sommets de l'existence de notre héroïne. Sous le coup de la dure épreuve qui la frappe, il se produit en son âme un prodigieux épanouissement. Nouvelle Antigone, mais Antigone chrétienne, Eugénie de Guérin devient le symbole de la sœur pleurant la disparition d'un frère et apparaît comme un remarquable modèle de douleur chrétiennement supportée. L'époque de sa vie dont nous entreprenons le récit offre la valeur d'un exemple.

Mais n'anticipons point nos conclusions, suivons plutôt le cours des événements, fixons des états d'âme.

I. — La douleur d'Eugénie.

Lorsque, dans ce coin de campagne albigeoise où la moisson était à moitié faite, se furent éteints les derniers tintements tristes de la cloche neuve d'Andillac (cette cloche qui pour la première fois avait sonné des glas d'enterrement), le petit cortège qui avait accompagné Maurice de Guérin à sa dernière demeure se retira avec lenteur au Cayla. Ceux qui le formaient étaient dans l'accablement. Néanmoins, entre toutes les douleurs, la plus intense, la plus profonde, était incontestablement celle d'Eugénie, à cause des liens quasi-maternels qui l'unissaient à son frère. Son cœur, comme celui du Christ au Jardin des Oliviers, était triste jusqu'à la mort. Aussi lui semblait-il vivre une agonie. Les efforts de volonté accomplis pour

assister jusqu'au bout à la cérémonie funèbre l'avaient à peu près épuisée. Dans cet état de dépression physique et d'affaissement moral, elle aurait souhaité passer le reste de cette journée d'obsèques dans l'isolement de sa chambrette, ou au pied du lit désormais vide de Maurice, pour se nourrir de sa douleur. Elle ne le fit pas cependant. N'était-elle pas, au Cayla, celle qui remplaçait la mère morte, celle qui devait donner l'exemple par conséquent ? Sa fonction l'obligeait avant tout à inspirer aux autres le courage qui leur était nécessaire.

Eugénie puisa dans ce sentiment de l'exemple à donner assez de force pour se raidir contre l'envahissement de la souffrance, pour consoler Caroline, devenue veuve à vingt ans, et pour s'efforcer d'adoucir l'affliction de son vieux père, qui avait perdu en Maurice son Benjamin, son fils préféré. Nous pouvons, sans crainte d'erreur, nous la représenter tout occupée ce jour-là à remplir son office de consolatrice, entourant de délicates prévenances les divers membres de sa famille, élevant jusqu'au ciel leur pensée chaque fois que la conversation ramenait le nom du cher disparu. Son rôle fut strictement familial, s'oubliant elle-même, ne songeant pas encore aux absents pour ne s'occuper que des présents. Si la pensée d'écrire le *Journal* ou des lettres traversa son esprit elle ne crut pas pouvoir y céder. Au reste, on avait prié M. Fieuzet, l'obligeant curé d'Andillac, d'annoncer aux parents et amis lointains l'immense perte que le Cayla venait de faire, tandis qu'Erembert s'était chargé d'apprendre à Barbey d'Aureville la mort de son plus intime ami.

L'exemple d'Eugénie, en cette circonstance si pénible, ne fut point inutile. Il eut son contre-coup immédiat sur Caroline qui fit preuve d'une énergie étonnante au point de provoquer l'admiration de tous.

Pauvre chère sœur ! je veux parler de sa femme, la plus intéressante créature pour nous et qu'il soit possible de voir. Nous l'admirons. Tant de courage, d'énergie, de soutien dans une si jeune femme ! Jamais plus bel exemple de la puissance de la foi, de la piété. Oh ! quel ange Dieu avait donné à mon frère ! Le coup qui les sépare est affreux. Veuve et orpheline à vingt ans ! « Si je perds ma tante, qui sera mon appui en ce monde ? » Et puis, elle se confie à Dieu, sa grande ressource. Je ne serais pas étonnée qu'elle entrât dans un couvent, tant elle a de piété et de détachement de la vie. (*A Ant. de Boisset, 23 juil. 1839.*)

Le devoir de l'exemple une fois accompli, Eugénie donna libre cours à son affliction. Le lendemain des funérailles de Maurice, le 21 juillet au soir, Eugénie de Guérin, sans cesser son rôle de charité auprès des siens, crut pouvoir disposer de quelques instants et se retira dans sa chambrette. A ce moment, la douleur, contenue jusqu'alors, se fit débordante. N'ayant personne pour déverser le trop-plein de son cœur, mais rencontrant sous sa main des feuilles de papier qui étaient toujours en abondance sur sa table, elle en prit

un certain nombre, en forma un cahier, comme après chaque départ de son frère, et, d'une main ferme, elle traça ces mots :

ENCORE A LUI

A MAURICE MORT, A MAURICE AU CIEL.

Il était la gloire et la joie de mon cœur.

Oh! que c'est un doux nom et plein de dilection que le nom de frère!

Cette fois encore, elle dédiait à son frère la continuation de son « *tous les jours* » du Cayla.

Puis, comme on le fait sur une pierre tumulaire, elle y marqua la date de la mort de Maurice, ne se doutant pas qu'elle la fixait pour l'avenir et que bien d'autres après elle devaient la commémorer pieusement dans leur cœur.

Vendredi 19 Juillet, à 11 heures 1/2, date éternelle.

Et elle commença le onzième cahier de son *Journal*, un des plus émouvants de ceux qui sont sortis de sa plume, un de ceux qui remuent profondément les âmes et qui appellent les larmes pour peu que l'on soit capable de sentir.

On ne lit jamais ce cahier sans un sentiment religieux. Il a la majesté d'un reliquaire. C'est de lui qu'Eugénie a pu écrire : « Mon *Journal* est un reliquaire où je trouve un cœur mort. »

Les premières pages sont une sorte de soliloque qui rappelle, par l'inspiration chrétienne et la vivacité des sentiments, maints passages célèbres de saint Augustin.

Non, mon ami, la mort, la mort ne nous séparera pas, ne t'ôtera pas de ma pensée : la mort ne sépare que le corps. L'âme, au lieu d'être là, est au ciel; et ce changement de demeure n'ôte rien à ses affections, bien loin de là, j'espère. On aime mieux au ciel où tout se divinise. Oh! mon ami! Maurice! Maurice! Maurice! es-tu loin de moi, m'entends-tu? Qu'est-ce que le lieu où tu es maintenant? Qu'est-ce que Dieu, si beau, si puissant, si bon, qui te rend heureux par sa vue ineffable en te dévoilant l'éternité? Tu vois ce que j'attends, tu possèdes ce que j'espère, tu sais ce que je crois. (*Journal*, 21 juil. 1839.)

Eugénie s'entretient parfois avec l'âme de son frère. D'autres fois, elle s'adresse à Dieu ou se parle à elle-même. C'est émouvant au suprême degré. Le cœur angoissé de la sœur de Maurice est semblable à une mer troublée dont les flots se soulèvent et retombent pour se soulever encore. La mort de Maurice l'accable; les espérances chrétiennes et les consolations de la foi la raniment et l'apaisent.

L'accablement d'Eugénie après la mort de Maurice est des plus grands que l'on puisse imaginer. C'est une véritable agonie de l'âme. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir même rapidement le *Journal* et les lettres de cette époque.

On y voit Eugénie songeant sans cesse à l'immensité de la perte qu'elle vient de faire.

Maurice possédait des qualités rares et exquises. Il était « jeune, intelligent, aimable, sensibilisant tout ce qui l'approchait ». Dans la famille, il avait l'affection de tous : « Maurice, c'était pour nous un charme, rien qu'à penser à lui, rien qu'à dire son nom » (*A Ant. de Boisset, 23 juil.*). Il était pour Eugénie le plus intime confident et ami, son frère de prédilection, le cœur de son cœur, l'âme de son âme. Il était même en quelque manière son fils, un fils pour lequel elle avait connu tout l'amour et toute l'angoisse des mères. « Lui et moi c'était deux yeux d'un même front », a-t-elle écrit. L'image est splendide. Impossible d'exprimer dans un raccourci plus saisissant leur fraternel amour.

Et voilà que la mort a emporté Maurice !

Mais leur union n'a pas été rompue pour cela. Elle a plutôt été consacrée : « Le frère et la sœur ne feront qu'un jamais. » La mort a idéalisé le cher disparu en lui donnant je ne sais quelle majesté souveraine. Maurice est toujours vivant, plus vivant que jamais, d'une vie supérieure, impalpable, invisible, inaccessible aux sens. Il est là, près d'elle, ombre aimée ! « Quelque chose de toi me fait présence. » Aussi Eugénie lui écrit-elle comme dans une simple absence, comme quand il était à Paris. Et elle lui demande de répondre et de revenir, s'il le peut.

Maurice, mon ami, qu'est-ce que le ciel, ce lieu des amis ? Jamais ne me donneras-tu signe de là ? Ne t'entendrai-je pas, comme on dit que quelquefois on entend les morts ? Oh ! si tu le pouvais, s'il existe quelque communication entre ce monde et l'autre, reviens ! Je n'aurai pas peur un soir de voir une apparition, quelque chose de toi à moi qui étions si unis. (*Journal, 17 août 1839.*)

Je voudrais te voir. Je prie Dieu à tout moment de me faire cette grâce. (*Journal, 20 août 1839.*)

A mesure que les jours s'écoulent, la douleur de la pauvre sœur s'avive, au lieu de se calmer comme cela se produit trop souvent dans le monde.

Depuis un mois, je ne cesse de penser à la mort, d'y méditer le matin et de dire le soir un *De profundis* auprès de ce lit où il est mort... Je vis dans le lugubre, sur une tombe. (*A M^{me} de Maistre, 23 août 1839.*)

Au Cayla, tout est souffrance pour elle, car tout rappelle son frère : le coin du bois où il est venu s'asseoir, deux ans auparavant, lorsque, pour la première fois après sa grande maladie, il fit quelque pas dehors; la chambrette où ils causaient ensemble, « rien qu'eux deux »; la bague antique qui la fit tant rire le jour où il eut l'idée de la mettre; le rosier du Nivernais, apporté avec tant de précautions dans la voiture de Tours jusqu'à Bordeaux. Il n'est pas jusqu'à la beauté des jours et à la douceur de la température qui ne lui causent des regrets : « Si tu étais demeuré ici, tu ne serais pas mort. »

La série des anniversaires de la vie de Maurice que l'année ramène apportent eux aussi leur contingent d'amertume et de tristesse. Eugénie se penche alors sur son âme et les souvenirs remontent à sa mémoire. Ils ont trait aux années d'enfance de son frère et aux derniers mois de son existence. Les souvenirs sont nombreux; mine précieuse de renseignements pour les historiens du frère et de la sœur. Jamais encore Eugénie n'était revenue avec tant d'insistance sur le passé. Mais ce passé, quoique cher, lui est infiniment douloureux : « Hélas ! des fêtes ! il n'en est plus pour moi sur la terre. » Parfois aussi, il lui paraît lointain, vague et irréel, quoiqu'il soit tout proche :

Ce mariage, ce séjour à Paris, cette mort, tout me semble un rêve. Je me perds dans ces événements, dans ces souvenirs, dans ces réalités. (*Ant. de Boisset*, 23 juil. 1839.)

Dans ces retours sur le passé, dans ce rappel constant de Maurice mort, Eugénie se remémore une parole qui lui a été dite à Nevers par son confesseur, le Père Imbert : « Vous êtes l'enfant de la douleur; attendez-vous à beaucoup d'épreuves. » Cette parole qui l'avait tant frappée prend un sens prophétique. Eugénie s'en rend compte et en est toute bouleversée.

Le bouleversement de son âme se fait sentir jusque dans son style. Il procède par phrases courtes, incisives, nerveuses, saccadées; on dirait presque des sanglots.

Ce qui constitue un des principaux mérites de ce qu'écrit Eugénie sous le coup de la mort de son frère, c'est le naturel et la spontanéité. Chez elle, rien d'apprêté, rien qui sente la recherche et la littérature. Eugénie ne vise pas à la postérité et ne façonne pas sa plume. Pour exprimer ses sentiments, elle se contente de traduire les divers mouvements de son âme, elle dit simplement ce qu'elle éprouve et de la manière dont elle l'éprouve. Avec cela, elle arrive à des effets étonnants. Ce qui caractérise encore son style, c'est sa hardiesse de raccourci et son laconisme d'expression. Il semble bien qu'à partir de cette époque la lecture de Barbey se fasse sentir dans la manière d'Eugénie.

Les accents qu'elle atteint sont à la fois d'une profondeur inouïe et d'une admirable sincérité.

— Toute ma vie sera un deuil, le cœur veuf, sans intime union.

— Les douleurs profondes sont comme la mer, avancent et creusent toujours davantage. (*Journal*, 27 juil.)

— Chaque fois que je pose ma plume ici, une lame me passe au cœur. (*Journal*, 27 juil.)

— Mon âme vit dans un cercueil. (*Journal*, 17 août.)

— Je ne sais rien qui me fasse plaisir, le cœur est mort. (*Journal*, 16 sept.)

— Mon cœur est plein, il veut pleurer. (*Journal*, 3 oct.)

— Je vivais en ta vie. Je suis morte à ta mort.

— Tu étais le fils de mon cœur... Maurice, le cœur du cœur.

Mais à quoi bon continuer ces extraits ? C'est tout le *Journal*, ce sont toutes les lettres qu'il faudrait citer. Sans peine, on pourrait faire une abondante cueillette de remarquables expressions de la douleur. Rarement on a exprimé et senti aussi parfaitement l'accablement d'une âme endeuillée, le vide produit par une mort, le veuvage du cœur.

Il y a, dans notre grande et riche littérature française, de belles pages, où se peint l'affliction profonde d'un cœur accablé par la disparition d'un être chéri. Qui ne connaît, par exemple, pour ne citer que les plus célèbres, celles que Montaigne a consacrées à son ami Etienne de la Boétie, la lettre de Pascal à sa sœur M^{me} Périer sur la mort de leur père, ou encore ce que Renan a écrit au lendemain de la mort de sa sœur Henriette ? A des titres divers, ce sont là des pages immortelles. Aucune cependant, semble-t-il, ne parvient au pathétique de ce que la mort de Maurice a inspiré à Eugénie de Guérin. C'est l'éloquence du cœur. L'écrivain nous saisit, nous empoigne, et, en faisant passer en nous ses sentiments, secoue violemment les fibres de notre âme. C'est un chef-d'œuvre composé sans le savoir.

Quand on visite l'Italie et que l'on parcourt, même très rapidement, les Campo-Santo des principales villes, ceux de Gênes, de Pise ou de Milan, on ne peut s'empêcher d'admirer, au milieu de productions médiocres, les belles œuvres sculpturales qui parsèment ces cimetières. Impossible de rester indifférents devant elles; il y en a qui, par leur sincérité, leur réalisme, font pleurer les veuves et les mères. Les artistes italiens qui ont créé ces œuvres ont exploité, comme l'affligée du Cayla, le thème émouvant de la douleur humaine et se sont laissé inspirer par elle. Mais qui sait si les pages d'Eugénie de Guérin ne seront pas plus durables que les ouvrages des maîtres statuaires gènois, pisans ou milanais ? Qui sait si la postérité ne lui accordera pas ses préférences ? Car, après tout, dans les cimetières des grandes villes d'Italie, il y a quelque chose qui choque ou du moins qui arrête l'admiration sans réserves, c'est la magnificence même de ces œuvres de marbre ou de bronze. Le faste déplaît sur des tombeaux. On est choqué par l'étalage du misérable orgueil humain qui essaie vainement de cacher le néant de l'homme.

Dans ce que nous a laissé Eugénie cette disproportion n'existe point. C'est par la simplicité qu'elle atteint la vraie grandeur. Son chef-d'œuvre ne nous écrase pas. Nous nous y reconnaissons. Il est fait seulement avec les larmes du cœur.

Voilà pourquoi on y reviendra sans cesse. Ceux qui ont des morts à pleurer aimeront toujours à lire Eugénie. Ils viendront chercher

auprès d'elle force et courage. Auprès d'âmes innombrables, ses écrits ont déjà rempli l'office des *Consolations* antiques. Ils continueront à tenir ce rôle dans l'avenir. Ils le feront mieux qu'elles. Les *Consolations* antiques, s'adressant à la pure raison, sont trop froides et trop philosophiques. Le *Journal* d'Eugénie met de la chaleur et de la vie dans l'âme. Il y met de l'apaisement. Rien ne sèche les larmes comme de sentir auprès de soi, non une intelligence qui disserte sur la douleur, mais un cœur qui pleure, qui a souffert et qui sait compatir.

II. — Les aggravations de la douleur.

La série des événements qui se déroulèrent au Cayla après la mort de Maurice contribua à aggraver la douleur d'Eugénie et à augmenter la tristesse de son deuil.

Signalons en premier lieu l'arrivée des lettres de condoléances. Une âme moins affligée aurait trouvé une source de consolation dans les formules de sympathie que ces lettres contenaient. La *sœur-mère* qu'était Eugénie, tout en étant sensible aux témoignages d'amitié, considéra surtout cette correspondance comme un courrier funèbre.

Comme il est facile de le comprendre, les amis du Cayla prirent au malheur qui accablait les Guérin une part d'autant plus grande que ce malheur était plus inattendu, plus digne de pitié. Maurice était mort jeune, après quelques mois de mariage, alors que le bonheur commençait à lui sourire. Chaque courrier apporta donc au château quantité de lettres de condoléances.

Parmi ces lettres, quelques-unes laissèrent Eugénie indifférente ou à peu près. C'étaient celles qui, ne s'élevant pas au-dessus des considérations terrestres, ne possédaient d'autre valeur que le geste de sympathie d'où elles émanaient. Il n'y avait rien à glaner pour le cœur.

Aujourd'hui, grande venue de lettres que je n'ai pas lues. Que lire là-dedans ? Des mots qui ne disent rien. « Toute consolation humaine est vide. » Que j'éprouve cruellement la vérité de ces paroles de l'*Imitation* ! (*Journal*, 27 juil. 1839.)

D'autres, par contre, furent pour elle une source d'émotion et de larmes.

Mentionnons en particulier un billet de sa cousine Gabrielle de Bellerive, plein d'élan de cœur et de tendre compassion, qui dut parvenir à destination le jour même des obsèques de Maurice.

* [Gaillac, 20 juillet 1839.]

Eugénie ! Marie ! Caroline ! Laissez-moi vous sauter au cou et vous embrasser avec effusion. — J'ai prié pour *lui* et je viens pleurer avec vous..., car votre douleur est de celles devant laquelle je m'incline avec respect, mais que je n'essaierai pas de consoler. Dieu seul avec ses subli-

mes espérances peut guérir, calmer ces brisements de cœur. Oh ! n'est-ce pas, Caroline, que vous avez compris sa voix lorsqu'il vous disait qu'au delà de la tombe il est une patrie où il n'y a plus d'agonie ni d'adieux, où nous retrouverons nos amis pour ne les plus quitter, où nous ne ferons autre chose qu'aimer, aimer toujours ?... Cette pensée peut bien faire supporter des angoisses et ces quelques jours qu'il nous reste encore à passer sur cette pauvre terre.

J'écris de Gaillac; j'y étais venu pour m'occuper un peu de nos costumes de deuil. Dès qu'ils seront prêts, nous irons vous dire de vive voix, mes bonnes cousines, que nous partageons bien vivement votre douleur et que Gabrielle surtout vous sera dévouée. Elle vous aimera seulement davantage lorsque vous serez malheureuse.

G[ABRIELLE DE BELLERIVE.]

Mentionnons encore la lettre plus longue, mais non moins sentie de la baronne de Rivières, « expression la plus tendre de regret, douleur mêlée à la mienne. Oh ! elle savait bien que tu étais le fils de mon cœur ».

* J'ai besoin, ma chère et bonne Eugénie, de venir partager votre douleur, vous dire combien je la sens et la part que nous y prenons tous. Vous le croirez aisément, en vous rappelant combien nous aimions Maurice et combien il nous témoignait d'amitié. Que de preuves il en a donné à mes enfants dans mille circonstances, à Raymond surtout à qui ses ses bons conseils avaient fait tant de bien ! Comme il ya être affligé en apprenant qu'il n'est plus, ce bon ami !

Vous nous occupez en entier; nous ne pouvons que parler de *lui* et de vous tous, penser à vous. Que ne sommes-nous plus près ! Que je me trouverais heureuse de vous prouver mon amitié dans cette triste circonstance et de connaître votre admirable sœur ! On dit que c'est un ange. M. de Bellerive nous a vivement émues en nous parlant de ses soins assidus, de son dévouement, des consolations dont elle a entouré ses derniers moments. Elle était digne d'entrer dans votre famille, de devenir votre sœur et la fille de votre respectable et malheureux père, qui a toujours trouvé dans la religion la force qu'elle seule peut donner. Soyez auprès de lui et auprès de tous les vôtres l'interprète de mes sentiments. M. de Rivières et mes enfants se joignent à moi et nous sommes tous bien vivement affectés. Nous aimions tant ce bon Maurice !

Au milieu de votre douleur, vous avez de bien grands sujets de consolation et d'espérance : quoique bien jeune, il était sans doute mûr pour Dieu. Oserai-je vous prier de me nommer à M^{me} de Guérin ? Je me sens le plus vif intérêt pour elle, et je l'aime sans la connaître.

Adieu, ma chère Eugénie; tous les miens veulent être nommés auprès de vous.

Votre toute dévouée amie.

DU BOSC DE RIVIÈRES.

Au château de Rivières, le 20 juillet 1839.

Ce qu'écrivit le lendemain, 21 juillet, Antoinette de Boisset causa une telle impression sur Eugénie qu'elle « en garda longtemps, dit-elle, tous les mots à l'âme ». Antoinette rappelait que la mort avait porté récemment ses coups dans sa propre famille et disait que son expérience de la douleur lui permettait de prendre une part plus grande au deuil de son amie.

* J'ai appris ce matin votre malheur, ma chère Eugénie, et je viens vous dire tout de suite la vive part que j'y prends. Je connais trop l'amertume d'un pareil chagrin pour ne pas plaindre ceux qui l'éprouvent... Mon cœur se brise en vous voyant si malheureux; toutes ses plaies se rouvrent à cette pensée. (*Ant. de Boisset à Eugénie, 21 juil. 1839.*)

Puis, faisant allusion à la visite qu'elle avait rendue à Eugénie, lors de son dernier passage à Gaillac, avec Maurice mourant, elle ajoutait :

* Je ne saurais vous dire, ma chère Eugénie, combien, malgré le plaisir que j'eus à vous voir, j'emportais de tristesse de la visite que je vous fis. Je ne pus douter du malheur qui allait vous frapper et je m'en désolai d'avance, d'autant que je vous voyais à tous des espérances qui me faisaient une pitié aussi grande que l'amitié que j'ai pour vous. Votre petite sœur surtout paraissait se faire d'affreuses illusions; mais aussi elle est si jeune qu'elle ne pouvait croire à tant de malheurs. Dites-lui combien je la plains. (*Ant. de Boisset à Eugénie, 21 juil. 1839.*)

Tous les deux jours, c'est-à-dire chaque fois qu'il passait, le facteur déposait à Andillac beaucoup de lettres de ce genre, délicates et pénétrantes. Celle d'Auguste Raynaud contient sur Maurice des témoignages et des détails précieux à conserver.

* Nous avons reçu hier l'affreuse nouvelle, mon cher cousin. Je ne puis pas vous dire d'une façon absolue qu'elle nous a surpris. Nous avions de terribles pressentiments qui n'étaient que trop fondés. Depuis longtemps ce cher enfant nous donnait de vives inquiétudes; Erembert a dû vous en faire part. Mais on a beau être préparé à ces coups funestes, plus on aime les personnes, plus on s'aveugle sur leur compte. Et, lorsque l'on en vient à voir que le mal est incurable, on se persuade encore que la catastrophe n'est pas prochaine. Je n'ai pas besoin de vous dire combien nous partageons votre juste douleur. C'est une consolation pour vous, s'il est possible que vous en goûtiez en ce moment; ce sera du moins plus tard une consolation de penser qu'il est venu mourir dans vos bras et dans des sentiments pleins de foi et de religion...

Je vous verrai dans un mois à peu près; je voudrais bien que ce fût demain. Nous parlerons de ce pauvre enfant, des espérances qu'il avait fait naître, de ses incertitudes, de ses talents, de sa modestie qui lui fut si souvent nuisible, de son affection pour sa famille, de l'avenir qui naguère encore se présentait si riant à ses yeux. Hélas! vous dirai-je qu'au moment même où tous ses vœux semblaient comblés, où je le conduisais à l'autel, plein de bonheur et d'espérance, j'étais obsédé par un pressentiment funeste, dont j'avais peine à me débarrasser. Mais laissons là tous les souvenirs dont la pensée ne sert qu'à rendre la situation présente plus accablante. Donnez-nous de vos nouvelles. (*Auguste Raynaud à J. de Guérin, 24 juil. 1839.*)

Si quelques lettres ont été, dans cette circonstance, attendues avec anxiété par Eugénie, ce furent incontestablement celles de Louise de Bayne, de Barbey d'Aurevilly et de la baronne de Maistre.

De ces trois correspondants intimes, Louise accourut la première au rendez-vous du deuil. Dès que la nouvelle de la mort de Maurice

fut parvenue à Rayssac, elle s'empressa d'envoyer à son amie du Cayla un court billet, plein de cœur, que voici :

* 27 juillet 1839.

Dans ce moment douloureux que vous dire, ma pauvre amie ? Je ne puis que sentir beaucoup, mais aucune expression ne me paraît propre à calmer votre douleur. J'ai appris hier le malheur qui vient de vous frapper et j'ai pleuré, tout comme vous devez le faire dans ce moment. Cet événement, quoique bien prévu, n'en est pas moins désolant. J'espérais, d'après votre dernière lettre, qu'il y aurait au moins prolongation de vie et que les prières demandées seraient d'un heureux effet. Le bon Dieu ne l'a point voulu, car c'est lui qui dirige tous les événements de ce monde. Que sa sainte volonté soit faite ! Répétez-le avec moi, chère et malheureuse Eugénie, vous trouverez dans ces mots une consolation. Il en est encore une autre : c'est de penser que vous reverrez un jour celui que vous pleurez aujourd'hui. Ses sentiments religieux, sa foi vive, son cœur élevé, doivent vous donner foi dans son bonheur éternel. Et puis, ses longues souffrances, sa résignation ! Consolez-vous ! Ce n'est pas de vivre qui fait le bonheur, mais de bien mourir.

Que je regrette ce pauvre père ! cette pauvre Caroline, qui a été heureuse si peu de temps ! Que d'afflictions réunies dans le même cœur ! Comment pourra-t-elle les supporter ? Il est vrai qu'elle est pieuse et que la religion est la grande consolatrice des affligés. Tous ceux qui m'entourent vous regrettent et veulent que je vous dise la part qu'ils prennent à vos désolations.

Je vous pardonne de ne pas m'écrire, mais cependant je voudrais bien savoir comment vous vous trouvez après une si pénible épreuve. Si vous n'avez pas la force de tenir une plume, priez M. le curé d'Andillac de nous écrire un mot ; il sera attendu avec la plus vive impatience, impatience d'Amis.

Adieu ; je ne veux pas vous accabler davantage, vous l'êtes déjà bien assez !

Adieu, chère Marie. Que je voudrais être près de vous, chères affligées ! Je pleure depuis l'annonce du malheur, mais sans pouvoir vous être utile.

En grâce, un mot par votre curé.

LOUISE.

Quelques jours après, à la réception des détails de cette mort, second message de Louise : une vraie lettre cette fois, comme elle savait en faire, remplie de tendresses et de nobles pensées. Rarement sa plume fut mieux inspirée et atteignit des accents plus élevés.

(*) *Dimanche, 30 juillet [1839].*

Votre lettre m'a brisé le cœur, chère affligée, m'a fait verser des larmes. Je suis toute émue de vos désolations de cœur, si vives et si naturelles. Mais qu'avez-vous besoin de tant vous désoler ? Est-ce que vous ne devez pas le revoir ? D'après ce que vous me dites de sa fin édifiante, je ne puis qu'avoir la conviction intime qu'il est au ciel, au rendez-vous de toutes les âmes fidèles. Vous reverrez alors ce cher frère au milieu de toutes les joies célestes et sans craindre un second enlèvement. Je comprends que cette prompte disparition vous accable cependant, mais je vois que tout ce que vous éprouvez vient, presque tout du moins, de la nature qui, faible, trop sensible, ne voudrait pas des afflictions ; votre âme reste ferme et résignée. C'est l'effet que m'a fait votre lettre, que

j'ai lue, relue, et toujours avec un intérêt douloureux, qui va croissant à mesure que je recommence cette pénible lecture.

Mieux qu'une autre, ma pauvre amie, je puis comprendre l'étendue de votre douleur et la partager. Je savais combien vous vous aimiez, la confiance tendre, intime, qui vous unissait l'un à l'autre, cette douce influence que vous aviez prise tout naturellement sur son caractère aimable, doux et facile, et qui, je n'en doute pas, l'avait ramené à des sentiments plus parfaits, ce qui vous le rendait encore plus cher. Je savais l'affection toute particulière de ce bon père pour ce dernier enfant, rempli des qualités les plus attachantes. Je savais que tant qu'il fût resté dans ce monde votre existence eût été heureuse. Par conséquent, il est facile de concevoir toutes vos douleurs et le vide désolant qui s'est fait au milieu de vous tous. Le bon Dieu le remplira par ses consolations, car il en envoie toujours après les épreuves. Espérez-le; faites plus, soyez-en sûre.

Comme vous, je trouve que la demande de prières s'est faite trop tard, je le trouvais depuis que vous m'aviez écrit à ce sujet; mais je voulais ménager votre cœur qui était bien à regretter, et je ne vous le dis pas en vous écrivant. Mais ne vous tourmentez pas là-dessus. Pensez que tout ce qui est arrivé et ne s'est pas fait à temps était dans les vues de Dieu.

Ce n'est que hier que j'ai reçu votre lettre, et Charles, celle de M. Facieu. Une des miennes a dû vous arriver en même temps. La triste nouvelle nous arriva lorsque vous pleuriez depuis quelques jours, voilà pourquoi je n'ai pas été la première à venir vous consoler, et encore, craignant de vous accabler davantage, je fus bien courte, quoique j'eusse le cœur bien plein. J'ai ressenti ce malheur comme s'il se fût agi d'un des miens; j'ai pleuré sans pouvoir arrêter mes larmes. Vous étiez toute dans ces larmes, car je vous voyais malheureuse non seulement pour un jour, mais pour tous ceux de votre existence. Votre caractère, votre cœur, la force de votre attachement sitôt brisé rendront votre douleur éternelle; éternelle, je me trompe, mais de longue durée, car j'espère pour vous, comme pour moi, dans une heureuse éternité.

Il me tardera maintenant de savoir si vous n'êtes pas malade par suite de tant d'émotions déchirantes. On se soutient bien quelques jours, mais lorsque les premières larmes, les gémissements expressifs se calment, et qu'on se trouve dans un recueillement douloureux, le corps, se trouvant affaibli, s'abat, la fièvre s'en mêle, on est souvent dans un triste état. N'allez pas donner cette nouvelle peine à tous ceux qui vous aiment, soignez-vous et résignez-vous; c'est le moyen de sortir, saine et sauve, de pareilles secousses.

Lorsque vous le pourrez, je vous prie de me dire que deviendra Caroline. Ici, nous disons qu'elle n'aurait rien de mieux à faire que de demeurer longtemps parmi vous qui l'aimez tant; elle vous consolera par sa présence, et la vôtre fera du bien à son pauvre cœur. Ce tombeau qu'elle ne pourrait pas emporter la retiendra parmi vous. Quelle désolation pour la tante, qui était devenue la mère de votre pleuré! Il y a bien longtemps que vous ne m'en aviez rien dit. Ce silence me disait des choses que je rejetais.

M. Massol n'est point ici; mais, à son retour, je lui dirai ce que vous demandez, étant bien sûre qu'il en dira deux au lieu d'une. J'ai aussi recommandé la prière des morts à un saint prêtre qui est venu le remplacer. Aujourd'hui dimanche, mes sœurs ont prié et prieront; toutes nos saintes filles l'ont fait aussi. Ne pleurez plus, il est plus heureux que nous.

Ma sœur Marie a été sensible à votre souvenir, et, avec elle, j'ai admiré

la bonté de votre cœur qui, au milieu de tant de pénibles pensées, vouliez en avoir une pour elle. Comment ne pas vous aimer, tendre amie ? Comment ne pas vous plaindre et vous envoyer des larmes en échange des vôtres ? Les miennes sont sincères et vous offrent par cela même quelques douceurs. Que ne puis-je vous en offrir d'autres ! Ce n'est pas le moment, votre cœur les rejeterait. Tendres compliments autour de vous.

Soignez Marie. J'aime tant à me la figurer fraîche et bien portante, comme je la voyais autrefois. Son changement m'attriste, c'est un effet de la douleur. Adieu, malheureuse solitaire du Cayla ; tout Rayssac vous est affectueusement dévoué, dans la joie comme dans la tristesse.

LOUISE.

Ce second témoignage de sympathie de Louise fut remis entre les mains d'Eugénie presque en même temps que les condoléances exprimées à Erembert par Barbey d'Aurevilly. M. l'abbé Decahors a raconté en détail, dans *le Figaro littéraire* du 18 juillet 1925, les circonstances dans lesquelles ces condoléances ont été écrites. Ce fut par Erembert que Barbey apprit la mort de Maurice. Pas plus qu'Auguste Raynaud, Barbey ne fut surpris du dénouement. Depuis longtemps, il considérait son ami comme perdu et il avait compris que la poignée de mains qu'il avait donnée à Maurice partant pour le Languedoc était la dernière. Le coup lui fut néanmoins très sensible. Jamais personne autant que Guérin ne lui avait été uni d'une amitié aussi profonde. Il prit donc sa plume, la trempa dans l'encre de chine (l'encre des deuils), et il rédigea la lettre suivante dans laquelle on sent vibrer un cœur fraternel. Nous la transcrivons d'après l'autographe.

* *Monsieur Erambert de Guérin, au château du Cayla,
par Gaillac (Tarn).*

Paris, 24 juillet [1839].

C'est hier que j'ai reçu votre lettre. Je ne vous remercie pas de me l'avoir écrite, sous l'impression du coup qui venait de vous frapper. Vous saviez que je l'aimais, que j'étais autant son frère que vous. Vous avez voulu que je m'affligeasse presque aussitôt que vous et avec vous. Je ne vous en remercie pas, mais pour cela seul, — quand vous ne m'auriez pas inspiré une sympathie très vive et très personnelle, — pour cela seul, je vous en offrirais mon amitié.

Mon cher Erambert (qu'entre nous, il n'y ait plus de Monsieur, je vous prie), je ne vous parlerai pas de ce que je souffre, vous le souffrez. C'est mon meilleur ami que j'ai perdu, c'est le seul peut-être de tous ceux que j'ai perdus (et j'en ai bien perdu) qui ne m'ait jamais causé la moindre peine, qui n'ait jamais eu l'ombre d'un tort avec moi. Quoique prévue depuis longtemps, comme vous le dites, cette perte n'en a pas été moins vivement sentie. On a beau prévoir, on a beau s'affliger d'avance, la réalité est plus forte que tout.

Je respecte trop la douleur de M^{lle} Eugénie pour lui écrire ; j'attendrai encore quelques jours. Vous, mon ami, vous êtes un homme ; entre hommes, on peut parler des choses qui font le plus de mal, mais la sensibilité des femmes est si grande qu'il faut être délicat jusqu'à la timidité avec elles. Seulement dites à votre sœur, quand vous la verrez pleurer, que

le frère de Paris est aussi affligé qu'elle et qu'il n'a personne, plus personne pour le consoler.

Jamais je n'ai plus senti les exigences de la vie positive qu'en ne pouvant m'arracher d'où je suis pour aller me mêler à votre chagrin et souffrir du moins ensemble puisqu'il ne nous reste plus que cela.

Ma première pensée au reçu de votre lettre, mon premier mouvement, fut de la porter chez Gaudin, encore un cœur qui l'aimait profondément. Il a bien insisté pour que je vous le dise, pour que vous sussiez à quel point il s'associe à votre peine à tous.

Mon cher Erambert, je ne vous en écris pas davantage : mais à présent, n'est-ce pas ? nous nous écrirons quelquefois. Ai-je besoin de vous prier de parler de moi à M. votre père, à vos sœurs, à sa femme. Non, non. Vous me comprenez à demi mot.

Adieu, mon ami, je vous embrasse.

Tout, tout à vous,

JULES.

Je n'ai pas osé aller hier chez M^{lle} Martin, j'irai ce soir. A vous encore.

Les sentiments dont témoignaient ces lignes, l'appel à la pitié qu'elles contenaient, le titre de frère que prenait M. d'Aureville allèrent au cœur d'Eugénie qui fit sans tarder ses confidences à son *Journal*.

O mon Dieu ! que ces lettres sont déchirantes, ces lettres du bon marquis et de ton ami surtout ! Oh ! celles-ci, qu'elles m'ont fait pleurer ! Il y a là-dedans des larmes pour mes larmes ! Cet intime ami me touche comme ferait te voir. Mon cher Maurice, tout ce que tu as aimé m'est cher, me semble une partie de toi-même. Frère et sœur nous serons avec M. d'Aureville, il se dit mon frère. (*Journal*, 27 juil. 1839.)

Qu'il suffise de signaler le fait pour le moment. On verra bientôt sa répercussion dans la vie d'Eugénie.

A ce rendez-vous des amis endeuillés, il manquait encore la baronne de Maistre. Trois semaines s'écoulèrent sans un mot d'elle. Que faisait-elle ? Quel était le motif de son silence ? Pourquoi ne donnait-elle pas signe de vie ? Eugénie dut se poser bien des fois ces questions avec anxiété. Elle ignorait que la baronne était malade et que sa mère, M^{me} de Sainte-Marie, avait jugé nécessaire de lui cacher pendant plusieurs semaines la mort de Maurice. Enfin sa lettre arriva, timbrée de Saint-Saulge, 7 août 1839.

* Pour vous seule.

Parlons de lui, pleurons ensemble, Eugénie, ou j'étouffe ! L'affreuse contrainte que je suis obligée de m'imposer, malgré la bonté touchante d'Almaury, ou à cause de cette bonté même que je ne veux pas peiner ! La maison pleine de gens, plus ou moins indifférents, ce Saint-Martin si plein de souvenirs qui me déchirent, cet amour que je croyais éteint et que la mort qui brise et détruit tout a ranimé plus violent que jamais, ce cœur si souffrant depuis deux ans, dont les palpitations semblent à tout moment devoir le briser, tout cet ensemble si douloureux, comment le supporterai-je sans vous ? Que devenez-vous, mon amie ? La prière, la foi, continuent-elles à vous soutenir ? Le calme, dont vous me parliez dans votre lettre, m'effraie ! Il n'est pas naturel, ou du moins

il m'est impossible de l'imiter. Il me prend par moments des rages ! Je cours m'enfermer dans ma chambre et là, comme une insensée, je crie : « Je veux le voir ! Je veux le voir ! » Ce JAMAIS me paraît impossible ! Je regrette tout ce que j'ai fait de bien. Tant de sacrifices, de privations, devaient-ils aboutir à cet affreux dénouement ! Parlez-moi de lui, je vous prie, de ce qu'il vous disait dans ce dernier mois de sa trop courte vie. N'est-ce pas trop exiger de votre amitié ? Aurez-vous ce courage ? Ou cela vous fera-t-il du bien ? La douleur prend mille formes. La vôtre doit être si amère : la mienne ne l'est pas moins, je vous jure. Cet événement prévu depuis six mois, car de Paris date mon sacrifice, ne m'en accable pas moins. Le cœur aime à se nourrir de tant d'illusions ! Je comptais toujours sur un miracle, et [je] prévoyais sa mort comme une possibilité impossible. Hélas ! tout est possible excepté le bonheur. Il ne tiendra pas à Dieu que je ne sois sainte. Saurai-je profiter comme vous de ces occasions de salut ?

Je vais retourner dans quelques jours à ma solitude des Coques. Que j'y aurai le cœur plein de vous et de lui ! Adressez-moi votre réponse à Nevers. J'y serai seule. Je pense demander des consolations au saint curé Imbert et communier le jour de l'Assomption : c'est le jour de ma fête. Il n'y en a plus d'autres maintenant pour moi que de prier pour lui ! Pauvre Maurice ! il m'est permis maintenant de l'appeler de ce nom, que j'écrivais autrefois avec tant de bonheur, consacré actuellement par mes larmes. Je croyais les avoir épuisées, mais elles sont infinies comme ma douleur.

Mon amie, je vous parlais de venir me trouver, je sens bien que cela est impossible. Que deviendrait ce pauvre père ? Ce sera moi qui, dès que je le pourrai, ferai ce douloureux pèlerinage du Cayla, ce sera moi qui viendrai pleurer avec votre père et vous. Ma mère compte aller passer l'hiver à Montpellier. Nous suivrons cette route qu'il suivait, en revenant, il y a deux ans. Ce sera pour moi la *voie douloureuse*. Je partirais de suite si je le pouvais, vous me connaissez assez pour n'en pas douter. Je vous *retourne* ce vœu que vous m'exprimiez en me disant : « Ecrivez-moi souvent des détails ». Des détails, je vous prie, sur vous, votre père, vos projets et lui ! Toujours nous parlerons de lui, n'est-ce pas ? Il a toujours été le sujet de nos entretiens : qu'il le soit toujours, ce sera entretenir une espèce d'illusion de vie. Ne doit-il pas vivre toujours dans nos cœurs ? Je serais bien injuste si je ne vous disais pas toutes les consolations que je reçois de ma mère. Elle l'aimait aussi et pleure avec moi. Son cœur est si bon et si tendre ! Mais vous la connaissez et l'aimez aussi. Je n'ai pas besoin de vous faire son éloge.

Singulière lettre assurément, que celle qu'on vient de lire, mais combien précieuse pour qui veut avoir un exemple d'un désespoir romantique et qui veut pénétrer dans l'âme de feu de la baronne de Maistre ! Combien différente aussi de toutes celles qui précèdent ! Ce n'est ni le calme chrétien ni la résignation stoïque, c'est l'agitation, la tempête, l'irritation la plus vive contre la destinée.

Le bouleversement que dut ressentir Eugénie à cette lecture, en constatant l'état de cette âme qui lui était chère, fut en partie contrebalancé par une lettre de M. l'abbé Buquet. Une âme sacerdotale y vibrait. Elle apportait de consolantes précisions sur les sentiments religieux de Maurice pendant les dernières semaines de sa vie et elle permettait d'entrevoir des espérances célestes.

* *Monsieur de Guérin, au château du Cayla, par Cordes (Tarn).
Collège Stanislas. Paris, 6 août [1839].*

Monsieur,

J'ai bien tardé à vous exprimer combien j'ai pris part à la douleur cruelle que vous avez dû éprouver; cependant je tenais à le faire. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, il est vrai, mais les liens qui m'attachaient à ce pauvre Maurice me rapprochaient nécessairement de son père. Aussi, au milieu de mes inquiétudes sur l'état de sa santé et des craintes que je ne pouvais entièrement me dissimuler, ma pensée se reportait toujours vers vous et votre intérieur de famille, et certes je ne restais pas indifférent à tout ce qui devait s'y passer. Enfin Dieu a disposé de Maurice et il a voulu que ses derniers instants fussent à la maison paternelle. C'est une grande épreuve que la Providence demande de vous, après beaucoup d'autres déjà; mais vous trouverez dans votre foi et votre piété des consolations que l'on ne trouve pas ailleurs. Puis, Maurice du moins a terminé la carrière en chrétien pieux et fidèle. Avant de partir de Paris, il avait mis ordre aux affaires de conscience : il avait eu le bonheur de communier. On est heureux quand on se sépare de ceux que l'on aime ici-bas de les voir retourner à Dieu : on a du moins l'espérance de les rejoindre un jour pour ne plus les quitter. Cette espérance, vous l'avez, Monsieur; elle versera, je n'en doute pas, un baume salutaire sur la blessure de votre cœur. Je prie Dieu qu'il augmente votre courage et votre résignation.

Veuillez agréer l'assurance des sentiments respectueux, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BUQUET.

Cette page de M. l'abbé Buquet clôt dignement le courrier funèbre dont nous avons entrepris le dépouillement.

Quel fut l'effet de toute cette correspondance sur l'âme endolorie d'Eugénie de Guérin ? Elle n'apporta pas d'adoucissement appréciable à sa tristesse, et ne parvint pas à lui donner l'apaisement. Les sympathies dont elle et sa famille se trouvaient enveloppées, les souvenirs de Maurice dont ces lettres étaient remplies, ne servirent qu'à fixer plus avant dans son esprit l'image de son frère et à lui faire mieux sentir la grandeur de la perte qu'elle venait de faire. Eugénie restait avec sa douleur.

Les visites qui affluèrent au Cayla durant les mois de juillet et août n'eurent pas sur elle un résultat plus apaisant.

Comme on le sait, c'était la coutume autrefois en Languedoc de se voir à l'occasion des grands événements familiaux. L'union qui resserre les membres d'une même famille était plus étroite alors qu'aujourd'hui. Une naissance ou un mariage attirait toujours parents et amis. Mais ils accouraient encore en plus grand nombre pendant les semaines qui suivaient un grand deuil. La chose s'explique d'elle-même. Par suite des difficultés de communication, ceux qui étaient tant soit peu éloignés ne pouvaient pas assister aux obsèques. Il fallait généralement plusieurs jours pour être avisé. De ville à ville, de château à château, les nouvelles ne se transmettaient

que lentement, et, à supposer que l'on fût averti par messenger spécial, on ne disposait pas toujours des moyens de transport nécessaires pour arriver en temps utile. On préférait donc attendre quelques jours pour aller prier sur la tombe des disparus et pour témoigner aux restants sa sympathie.

La mort de Maurice attira beaucoup de monde au Cayla. Tout le pays semblait prendre deuil.

Pour Eugénie, cette affluence fut l'occasion d'un redoublement de larmes.

Des visites, toujours des visites. Oh ! qu'il est triste de voir des vivants, d'entrer en conversation, de revoir le cours ordinaire des choses, quand tout est changé au cœur ! Mon pauvre ami, quel vide tu me fais ! Partout ta place sans t'y voir... Ces jeunes filles, ces jeunes gens, nos parents, nos voisins, qui remplissent en ce moment le salon, sont autour de toi mort, t'entoureraient vivant et joyeux, car tu te plaisais avec eux, et leur jeune gaité t'égayait. (*Journal*, 25 juil. 1839.)

Au nombre de ces visiteurs, Eugénie remarqua spécialement la berceuse de Maurice, « pauvre femme toute en larmes, portant gâteaux et figues » ; l'abbé Jamme, qui avait donné à son frère les premières leçons de latin ; l'abbé Gustave de Rivières, qui avait été son condisciple. Les deux prêtres eurent « la charitable amitié » d'aller célébrer une messe à Andillac pour le repos de son âme, et l'abbé de Rivières avait annoncé son dessein par quelques lignes fort délicates.

* Ce pauvre Maurice ! avait-il écrit le 2 août, j'ai le cœur plein de son souvenir. J'ai bien prié pour lui, mais je n'ai pas encore assez fait. Je voudrais offrir le saint sacrifice pour le repos de cette âme à laquelle j'ai toujours été si vivement attaché. Cette dette d'amitié, je voudrais la payer aussi près que possible des restes de mon pauvre ami, à l'église même d'Andillac. Voudriez-vous choisir un jour de la semaine prochaine ? Je viendrais accomplir cette œuvre précieuse au milieu de vous tous. Je serais libre tous les jours à l'exception de lundi. (*Gustave de Rivières à Eugénie*, 2 août 1839.)

De telles visites procurèrent incontestablement quelques consolations à Eugénie. Mais ces consolations même avaient leur amertume. Les peines l'emportèrent.

Ce qui défilait devant ses yeux, c'était tout le passé de Maurice, un passé perdu, hélas ! sans retour. On ne tarda pas d'ailleurs à s'en apercevoir.

Le jour choisi par les Guérin pour la messe offerte par l'abbé de Rivières fut le mardi, 6 août. Ce matin-là, la pauvre église d'Andillac et son petit cimetière furent témoins de prières ferventes et prolongées. Il ne manquait personne de ceux qui formaient la famille de Maurice. Caroline était agenouillée près d'Eugénie, l'épouse à côté de la sœur. Mais le soir il n'aurait pas pu en être de

même, la famille était dispersée, Caroline avait repris la route de Paris.

Qu'était-il arrivé ? Pourquoi ce brusque départ ? En quelques mots, le voici.

M^{lle} Martin Laforêt, tante de Caroline, aussitôt la mort de Maurice connue, s'était mise en route pour le Cayla. En accourant, une pensée la guidait : témoigner sans doute sa sympathie aux affligés, mais surtout reprendre Caroline le plus rapidement possible. M^{lle} Martin, qui aimait sa nièce du plus profond de son cœur, craignait pour sa santé : ce n'est pas sans danger qu'on veille au chevet d'un poitrinaire. Il fallait arracher la jeune veuve sans retard à son milieu, écarter du moins son esprit des tristes scènes de mort auxquelles elle avait assisté.

Partie de Paris le 24 juillet, M^{lle} Martin arrivait le 30. Sans perdre de temps, car c'était une femme de volonté et de prompt décision, elle chercha à faire triompher ses plans. Il était nécessaire, affirmait la tante, que Caroline quittât promptement le Cayla et revînt à Paris. Les soins donnés à Maurice l'avaient beaucoup fatiguée. Un séjour prolongé dans le lieu témoin de la mort de son mari, près de sa tombe, risquerait de raviver sans cesse sa douleur et d'achever la ruine d'une santé déjà ébranlée. Mieux valait donc qu'elle ne restât pas longtemps. Elle reviendra l'an prochain lorsque ses forces seront complètement rétablies. Caroline, fille obéissante, se laissa facilement gagner.

Eugénie souffrit beaucoup de la diplomatie de la tante et de la décision de Caroline. Le silence du *Journal*, qui mentionne l'arrivée de M^{lle} Martin et qui ne dit mot de son séjour, paraît significatif. Ce n'est, en effet, que dans ses lettres à ses amies (1) qu'Eugénie parle, assez brièvement d'ailleurs, de la tante de Caroline et du départ de cette dernière. Quoi qu'il en soit, la jeune veuve quittait le Cayla le 6 août au soir, moins de trois semaines après le décès de son mari. Elle ne devait plus y retourner.

Au moment de la séparation, Caroline promit cependant de revenir, et laissa, comme gage de la sincérité de sa promesse, sa palette et ses pinceaux. Un de ses derniers mots à Marie qui l'accompagnait sur le chemin de Cahuzac fut : « Ecrivez-moi souvent. » Puis vint le baiser d'adieu. En passant à Toulouse, elle donna l'ordre de faire retirer de Cahuzac le piano qu'elle avait loué pour le Cayla et elle commanda le monument qui devait orner la tombe de son pauvre Maurice.

* Le 8 août 1839.

Mon cher Père.

Nous sommes arrivées hier matin, à 5 heures, à Toulouse sans encombre ni dommage. J'ai été voir pour le monument de mon pauvre

(1) Lettres à Marie de Thézac, 11 août 1839; à Louise de Bayne, 12 août (Tome II, p. 282).

Maurice; c'est ce qui me reste à faire pour lui, j'ai donc tout décidé moi-même. On doit le faire ici chez un très bon marbrier.... Vous le recevrez dans un mois, c'est-à-dire que vous l'enverrez chercher chez M. Arnail où je l'ai fait adresser. Je vous en envoie le modèle. Je vous envoie aussi un modèle pour que vous fassiez faire le cadre de bois. Pour soutenir le monument, il faut faire une bâtisse d'un pan de haut... Le bois dont on fera le cadre doit être en bon chêne... Ne pas oublier les 4 cyprès dont nous sommes convenus, la guirlande à la croix et les rosiers. Voilà comment je veux retrouver mon ami quand je reviendrai... (*Caroline à J. de Guérin.*)

Aux yeux d'Eugénie, Caroline continuait Maurice. On comprend dès lors le vide que lui laissa son départ et la peine qu'elle en ressentit. La douleur d'Eugénie devenait plus grande.

Peu de temps avant son adieu définitif au Cayla, Caroline put prendre connaissance de la communication que le prince de Hohenlohe fit adresser à Eugénie en réponse aux demandes de prières pour la guérison de Maurice.

(*) *Mr P. G. Maurice de Guérin du Cayla*

†

A. M. D. G.

Les 10-19 du mois d'août, à 9 heures, Son Altesse M^{er} le prince abbé de Hohenlohe priera conformément à votre demande pour vous et dans vos INTENTIONS.

Après vous être confessé et avoir communiqué, joignez à la même heure vos prières à celles de son Altesse avec la plus grande ferveur dont vous pouvez être capable, et cette *confiance filiale, entière et continuelle* que nous devons avoir en Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur.

Ranimez dans votre cœur les sentiments d'une vive douleur de vos fautes, d'un amour ardent, d'une espérance sans bornes que vous serez exaucé, et renouvelez la résolution ferme et inébranlable de mener une vie très chrétienne et exemplaire, afin de vous conserver toujours en état de grâce.

Son Altesse prescrit d'une manière toute spéciale quelques pratiques de dévotion en l'honneur du S. N. de Jésus ou de Son S. Cœur ou du Cœur immaculé de Marie, notre mère et protectrice.

Agréez l'assurance de ma considération.

Hultenheim, près Wurzburg en Bavière, le 26 juillet 1839.

Au nom du prince,

FORSTER, Curé.

Hélas ! cette lettre tant attendue n'avait apporté au Cayla que « douleurs au lieu d'espérance » : elle était arrivée trop tard, quinze jours après le décès de celui pour qui on implorait la guérison.

Cela n'empêcha pas Eugénie de se rendre le 19 août à Cahuzac pour entendre une messe en union avec le prince. En Bavière, la neuvaine prenait fin. Il y avait un mois jour pour jour que Maurice était mort. Au lieu de prier pour le rétablissement de la santé de son frère, elle songea au soulagement de son âme. Le *Journal* laisse entendre combien ce changement d'intention lui fut pénible.

Maurice, un torrent de tristesse m'a passé sur l'âme aujourd'hui. Chaque jour agrandit ta perte, agrandit mon cœur pour les regrets. (*Journal*, 20 août.)

Pour comble d'infortune, le curé d'Andillac venait d'être changé.

M. l'abbé Fieuzet, desservant d'Andillac depuis 1836, n'avait cessé de vivre en bonnes relations avec la famille de Guérin. C'était un excellent prêtre, aimant à rendre service, habile à manier les âmes. Eugénie l'avait choisi pour confesseur et directeur de conscience après le départ de M. Limer. Depuis, il avait en quelque sorte présidé aux premières promesses échangées entre Caroline et Maurice. Il avait joué un rôle décisif dans les derniers moments de Maurice. Aussi, ce fut une désolation quand on apprit au Cayla que l'autorité diocésaine le désignait à un autre poste ! On tenta l'impossible pour le garder à sa paroisse. M. de Guérin, malgré sa fatigue, n'hésita pas à entreprendre le voyage d'Albi et à voir l'archevêque. Peine perdue. Monseigneur de Gualy se montra inflexible et maintint le changement de M. Fieuzet. Eugénie vit donc s'éloigner avec regret le prêtre qui avait apporté les suprêmes consolations de la foi à son cher Maurice et qui s'était chargé de la direction de son âme. Dans la dernière entrevue qu'elle eut avec lui, comme gage de sa reconnaissance et en souvenir de Maurice, elle lui donna le livre du Père Quadrupani qui avait consolé son frère mourant. Sur la page de garde, elle avait écrit : « Lu à Maurice pendant la route de Paris au Cayla. — 1^{er} juillet 1839. »

La démarche tentée à Albi en faveur de M. Fieuzet faillit être fatale à M. de Guérin. A son retour, il se trouvait à bout de forces. On le garda plusieurs jours alité, dangereusement malade. Par bonheur, ce n'était qu'une crise passagère de son mal habituel, plus violente seulement à cause des derniers chagrins.

Une maladie d'Erembert, peu de temps après, fut autrement grave et causa de plus vives inquiétudes. Erembert, qui n'avait pas eu de chance jusque-là pour ses projets matrimoniaux, voulant tenter de nouveau la fortune, s'était rendu chez ses parents de Caylus pour une entrevue de mariage; sa sœur Marie l'accompagnait. A peine arrivé, il tomba malade. Le mal fit de si rapides progrès que les jours d'Erembert furent en danger; on fit mander le prêtre pour l'administration des derniers sacrements. Au chevet de son frère, la bonne Marie se dépensait sans mesure.

Cependant, autant elle se prodiguait, autant elle ménageait les autres. Par bonté de cœur, elle avait recommandé de ne pas avertir son père et Eugénie pour ne pas les alarmer. Mais allez arrêter les langues et empêcher les mauvaises nouvelles de circuler. Des demi-

mots, des sous-entendus, des demandes de renseignements firent comprendre au Cayla qu'un nouveau deuil menaçait la famille.

* On nous écrit, on nous demande des environs si Erembert est malade. Un domestique m'a fait la même question ce matin, et cela sans que nous sachions rien du tout; mais *celui* annonce quelque chose. Oh! que je le crains! Il y a dans les tristes événements quelque chose qui les précède, un bruit de malheur qui se répand. Quand Maurice était malade à Paris, nous en souffrions ici avant qu'il l'eût écrit. (*Journal*, 3 nov.)

Pour cette fois, la mort put être écartée. A Caylus, Erembert trouva de bons parents et de bons médecins qui le sauvèrent. Un mois après, il regagnait Andillac. Mais combien changé et faible! Triste retour qu'Eugénie compara à celui de Maurice!

* Erembert, Marie qui reviennent! Ici se trouve une autre époque douloureuse. Erembert malade, un autre frère mourant qu'une autre sœur ramène au Cayla. Frappante analogie de malheur. (*Journal*, 17 nov.)

Pendant qu'Erembert se remettait lentement de sa maladie, un incident pénible surgit à Andillac à propos de l'érection du monument funèbre de Maurice de Guérin.

Jusque-là, Maurice reposait, au milieu du cimetière, au pied d'une simple croix de bois. La tombe était nue, gazonnée, ornée de quelques immortelles violettes cueillies par Eugénie de l'autre côté de la Vère, dans le jardin de M^{me} Monestiés. Mais ce n'était là qu'un arrangement provisoire. Caroline, pour perpétuer la mémoire de son mari, avait pris d'autres dispositions. En traversant Toulouse, elle avait commandé un mausolée, une stèle pyramidale en marbre blanc surmontée d'une croix de bronze. La tombe, ornée de quelques rosiers, devait être environnée d'un cadre en bois de chêne et marquée par quatre cyprès. Sur la pyramide, une inscription que Caroline avait composée :

A la mémoire de Maurice de Guérin, par les soins de sa veuve et de sa sœur Eugénie, après qu'il se fut éteint dans leurs bras à la fleur de l'âge. Ici repose mon ami qui ne fut mon époux que huit mois. Adieu, Pierre-Georges-Maurice de Guérin.

Rien que de très naturel et de très touchant dans ce projet. En tout autre lieu, sa réalisation n'aurait souffert aucune difficulté. Mais nous sommes à Andillac où les têtes autrefois s'échauffaient facilement. Aussi, lorsque le monument fut sur le point d'arriver et que les gens d'Andillac apprirent ce qui allait se faire, M. de Guérin se heurta à l'intransigeance mesquine du maire et à l'étroitesse d'esprit de quelques conseillers municipaux. Le cimetière ne possédait jusqu'alors aucun monument; les fortes têtes de l'endroit virent dans le pieux dessein des châtelains du Cayla une menace à l'égalité promise par la Charte, et exigèrent au moins l'achat immédiat du terrain.

Le père de Maurice, après s'être informé de la police des cime-

tières, refusa de s'incliner devant les prétentions arbitraires des gouvernants d'Andillac. Par deux fois, l'administration préfectorale fut consultée, par deux fois aussi elle jugea les exigences du maire irrecevables. Forte de son droit, la famille tint bon et, le 10 février 1840, le modeste monument de Maurice était érigé.

Sa vue souleva de violentes tempêtes; on proféra des menaces, on parla de le renverser. Il fallut organiser la garde de l'obélisque, la nuit, pendant quelque temps; des hommes dévoués, en tête desquels se distinguait Pierril, un des anciens catéchumènes d'Eugénie, s'en chargèrent. L'affaire aurait duré peut-être longtemps, mais une combinaison fut trouvée grâce à l'esprit pratique de M. l'abbé Chaynes, nouveau curé d'Andillac. Comme Monseigneur de Gualy avait exigé par lettre l'érection d'une croix dans le cimetière d'Andillac, et comme par esprit d'économie le maire ne tenait pas à faire l'achat de cette croix, il fut entendu que celle qui surmontait la stèle de Maurice servirait à cet effet. La bénédiction fut faite solennellement, le 8 mars 1840, et procès-verbal en fut dressé dans le registre de la paroisse (1).

Quelques jours avant la cérémonie, Eugénie avait écrit à sa belle-sœur l'heureuse issue de cette étrange affaire.

* Enfin, le monument est placé, huit jours lundi, après la plus violente opposition. On a soulevé ciel et terre contre ce triste signe de deuil. Que Dieu pardonne cette méchante envie! Car ce n'est que l'envie qui les a poussés à ces excès, disant que tous n'en auraient pas autant, comme s'ils en étaient empêchés! Qu'ils en mettent tant qu'ils voudront! Il faut dire que ce n'est pas tout le village, c'est seulement trois ou quatre gouvernants. Les autres, au contraire, ont vu cela avec vénération. Ce contretemps nous a fait de la peine et pour vous et pour la mémoire de notre pauvre Maurice. (*A Caroline, 19 février 1840.*)

Le simple exposé des faits que nous venons de rappeler suffit à donner une idée des croix nombreuses qui s'appesantissaient alors sur le Cayla. Et encore ce tableau est loin d'être complet. Plus tard nous indiquerons d'autres causes de souffrances.

Quoi d'étonnant dès lors que l'âme d'Eugénie se soit trouvée accablée plus que jamais! et qu'elle ait pu écrire des phrases comme celle-ci :

(1) Extrait du registre de la paroisse d'Andillac :

* « L'an 1840 et le huit mars, nous Jean Pierre François Bernard Chaynes, prêtre desservant de l'église succursale d'Andillac, canton de Montiniral, arrondissement de Gaillac, Tarn, nous sommes transportés à l'issue de la messe paroissiale sur le cimetière de la paroisse pour y procéder à la bénédiction d'un monument en marbre blanc en forme d'obélisque surmonté d'une croix en bronze. Le dit monument, placé sur la fosse dans laquelle reposent les membres de feu Monsieur Pierre George Maurice de Guérin du Cayla, est destiné à perpétuer à la croix du cimetière qui doit être érigée dans son enceinte conformément à la lettre de M^{gr} de Gualy, archevêque d'Albi, en date du dix-sept janvier 1840 transcrite ci-après.

En foi de ce, nous avons dressé le présent procès-verbal et avons invité plusieurs personnes de la paroisse présentes à la bénédiction de signer avec nous.

CHAYNES, prêtre desservant... »

— Je me trouve isolée au milieu de tous. O solitude vivante, que tu seras longue ! (*Journal*, 13 août.)

— Je vis dans le lugubre, sur une tombe, et je vis ! Oh ! qu'il y a en nous de force pour la douleur ! Bien plus qu'on ne pense, tant nous sommes faits pour souffrir. (*A M^{me} de Maistre*, 23 août.)

— Quelques gouttes de pluie sur la terre ardente. Peut-être orage ce soir ramassé par ces vapeurs. Qu'il tonne, qu'il passe des torrents d'eau ! Je voudrais du bruit, des secousses, tout ce qui n'est pas ce calme affaisant. (*Journal*, 26 août.)

— Accablement, poids de douleurs... mont de tristesse. (*Journal*, 28 août.)

Un jour son accablement devint si grand qu'elle souhaita la mort :

Si je trouvais dans ma poitrine ce souffle qui vient le dernier, ce souffle des mourants qui porte l'âme au ciel, oh ! je n'aurais pas beaucoup de regrets à la vie. (*Journal*, 6 oct.)

III. — Les consolations inefficaces.

Eugénie va-t-elle rester dans cet état d'accablement, sous ce poids de douleur ? Assurément non. Son âme est forte, virile. La sensibilité très grande qui la caractérise ne l'empêche pas de posséder des trésors admirables d'énergie. Sous les coups qui la frappent, la sœur de Maurice réagit magnifiquement.

Constatons pourtant qu'elle ne trouve pas de consolation efficace dans l'amour de son Cayla et dans le sentiment de la nature, comme on serait peut-être porté à le croire.

Durant cette période, le Cayla perd pour elle ce qu'il a d'aimable et de gracieux. Il lui paraît triste et solitaire. Il lui donne l'impression d'un grand monastère désert (6 nov.). L'existence qu'elle y mène est une *vie de solitude et d'isolement* (9 oct.). Elle s'y trouve aussi *enclôtrée* que Françoise Limer dans son couvent. A tout instant, des expressions découragées viennent sous sa plume : « Riant Cayla, que tu es triste ! » Ce n'est pas qu'il ait cessé de lui plaire et qu'elle ne l'aime plus. On sent qu'elle lui est toujours attachée. Un changement pourtant s'est produit en elle. Le temps n'est plus où elle écrivait à Louise de Bayne le 6 juillet 1832 : « Le Cayla n'est pas un paradis pour ceux qui ont vu autre chose. Moi, je l'aime beaucoup, c'est mon nid. » Le temps n'est plus où elle se sentait enveloppée, comme grisée, par la douce poésie des choses, et où cette poésie suffisait à son bonheur.

Tant que Maurice a vécu, le *Journal* contenait quantité de belles descriptions. Maintenant qu'il est mort, il n'y en a presque aucune. Le sentiment de la nature paraît absent, sauf à deux ou trois reprises.

Il fait bien beau cette année. L'automne languedocien de 1839 a de resplendissantes journées. Que de jouissances ces fêtes de l'air et

de la lumière n'auraient-elles pas procuré autrefois ! Que de ravissants tableaux n'auraient-elles pas inspirés ! Mais, comme nous donnons inévitablement aux choses qui nous entourent la teinte de notre âme, et comme l'âme d'Eugénie est endeuillée, un voile de deuil enveloppe tout le Cayla. A peine, de loin en loin, quelques traits descriptifs, épars et sobres, comme pour témoigner de la rare faculté de vision que l'écrivain possède toujours. Rapidement, l'imagination se replie, le souvenir de Maurice mort fait son apparition et la description s'achève par de sombres réflexions.

Qu'il faisait bon ce matin dans la vigne, cette vigne aux raisins chasselas que tu aimais ! En m'y voyant, en mettant le pied où tu l'avais mis, la tristesse m'a rempli l'âme. Je me suis assise à l'ombre d'un cerisier, et là, pensant au passé, j'ai pleuré... Tout était vert, frais, doré de soleil, admirable à voir. Ces approches d'automne sont belles, la température adoucie, le ciel plus nuagé, des teintes de deuil qui commencent. Tout cela, je l'aime. Je m'en savoure l'œil, m'en pénètre jusqu'au cœur qui tourne aux larmes. *Vu seule*, c'est si triste ! (*Journal*, 30 août 1839.)

Et ceci, encore plus mélancolique, presque macabre.

La pluie, qui reverdit prés et bois, tombe sur la terre qui te couvre et dissout tes restes au cimetière. (*Journal*, 31 août 1839.)

L'état d'âme dans lequel vit Eugénie la pousse à s'isoler chaque jour davantage. Elle ne sort pour ainsi dire plus de son castel. Les voyages ne lui offrent aucun intérêt. Que sa sœur Marie aille, comme elle l'entendra, à Gaillac, à Cahuzac ou à Caylus. Elle n'éprouve pas la tentation de la suivre ou de l'imiter. Son unique désir est de rester avec son père et de se tenir enfermée le plus longtemps possible dans la chambrette. Il y a tel jour où elle n'en bouge pas.

La nuit me sort d'ici et de ma chambrette, où j'ai passé tout un jour en calme et solitude. C'est singulier comme je l'aime cet à part de tout ! (*Journal*, 14 déc. 1839.)

Dans cet isolement, une idée traverse son esprit. Ne ferait-elle pas bien d'entrer en religion pour donner un but utile à sa vie ? La Congrégation d'Emilie de Vialar était alors visiblement bénie par Dieu et accomplissait des prodiges de bien en Afrique. Pourquoi ne se mettrait-elle pas comme tant d'âmes généreuses sous la direction de son amie ? Pourquoi ne deviendrait-elle pas sœur de Saint-Joseph de l'Apparition, malgré sa répugnance pour le port de la capote ? Comme un beau rêve périodique, la pensée de la vocation religieuse exerçait, nous le savons, une sorte de fascination et d'emprise sur son esprit et sur son cœur, tant elle avait horreur de l'inutilité de sa vie, tant elle sentait le besoin de se dévouer. Le 20 août, ce rêve se présenta de nouveau. Elle venait d'écrire dans son *Journal* cette phrase de l'*Imitation* qui revient de temps en temps comme un leit-motiv sous sa plume : « Rien d'humain ne console ». Elle ajouta :

Je voudrais aller en Afrique porter ma vie à quelqu'un, m'employer

au salut des Arabes dans l'établissement de M^{me} [de] Vialar. Mes jours ne me sembleraient pas vides, inutiles comme ils le sont. Cette idée de cloître qui s'en était allée, qui s'était retirée devant toi, me revient. (*Journal*, 20 août 1839.)

La pensée du couvent était si forte cette fois qu'Eugénie n'en garda point le secret pour elle et pour son confesseur. Elle en fit part non seulement à son père, mais encore à M^{me} de Maistre, sa confidente d'alors.

Que n'est-il encore un Eugène avec une cellule ouverte dans les bois pour les Carissimes qui voudraient s'y réfugier ! Un de ces jours, je disais à mon père qu'il y avait pour moi quelque sorte de devoir de passer en Afrique où mes deux saints patrons, Eugène et Augustin, m'appelaient comme deux grandes voix parmi les sœurs de Saint-Joseph qui convertissent les Arabes. Qu'en pensez-vous, mon amie ? Vous penserez comme mon père. Je m'aperçois souvent que vos avis se rencontrent. (A M^{me} de Maistre, 9 sept.)

Comme il fallait s'y attendre, des récriminations éclatèrent.

* Que parlez-vous d'Alger, d'Arabes ? écrivit la fougueuse baronne. C'est bien vous qui êtes une *arabe* de nous dire des choses aussi *barbares* à votre père et à moi. Non pas que, de toutes les communautés religieuses, celle-ci serait celle qui conviendrait le mieux à votre cœur et à votre intelligence, mais seriez-vous assez forte ? Je ne sais comment je le suis assez pour vous en parler comme je le fais... Dieu me doit de vous ôter cette idée. Vous m'avez déjà assez fait souffrir dans votre famille. N'ajoutez pas à mes chagrins, chère amie. Ne m'ôtez pas la consolante espérance que les Coques sont votre *chez vous* aussi bien qu'à moi. (M^{me} de Maistre à Eugénie, vers le 20 sept. 1839.)

Seriez-vous assez forte ? La baronne avait deviné juste et frappé au bon endroit. Eugénie ne possédait pas le courage qu'une telle décision exigeait. Elle se laissa convaincre si facilement que, dans une des lettres suivantes, elle s'excusa presque d'avoir eu l'audace de songer à la vie religieuse.

Avez-vous pris cela au sérieux, ma craintive amie ? Vous craignez que je vous quitte. Vous le dites si tendrement que, quand j'aurais un pied en Afrique, l'autre reviendrait aux Coques. Oui, les Coques c'est le *chez moi*, c'est un autre Cayla, comme vous dites si gracieusement. J'ai lu cela à mon père qui, lui aussi, m'aime trop et ne veut pas plus que vous me laisser aller chez saint Eugène et saint Augustin. Convenez cependant que ce serait beau d'aller en Afrique, d'y soigner les soldats malades, ces nouveaux croisés d'une autre terre sainte, d'y faire le catéchisme aux petits enfants maures. J'ai toujours aimé les Maures, et en sauver un, une petite âme d'enfant serait un bonheur. Passez-moi ce rêve, mon amie, les solitaires en font tant. (A M^{me} de Maistre, 25 sept. 1839.)

Au fond, ce peu de résistance est facile à expliquer. Eugénie comprit qu'en restant dans sa famille elle pouvait être utile à son vieux père et à son amie des Coques. A cette date, d'ailleurs, Barbey d'Aurevilly commençait à lui écrire et elle entrevoyait la conquête d'une belle âme sur le monde.

La pensée du couvent resta cependant chez elle comme un idéal. De temps en temps elle reparaisait dans son âme, mais n'avait point de consistance.

Je ne vous le cache pas, l'Afrique toujours m'attire et je sais, ou du moins je crois, que je n'irai jamais. Je me suis trop attachée à ma famille, à mon père, je ne dis *pas à vous*, pour pouvoir m'en aller, preuve de non vocation, de plus d'illusion que de réalité dans cette idée qui passe et qui repasse, pieux fantôme. (*A M^{me} de Maistre*, 18 mars 1840.)

IV. — L'apaisement.

L'apaisement, que le sentiment de la nature, l'amour du Cayla et le rêve d'Afrique n'avaient pu donner à Eugénie, lui fut procuré par le travail et par la religion.

Ne nous étonnons pas qu'il lui soit venu, en partie du moins, des occupations multiples dont elle sut remplir ses journées. Par lui-même, le travail est une source féconde de force et d'énergie. Il apporte la consolation aux âmes affligées, écarte de l'esprit les préoccupations présentes, arrache le cœur à ses angoisses.

Quelles sont donc les occupations d'Eugénie à cette époque ? De quoi sont faites ses journées ?

Autant qu'on puisse en juger par les documents divers, il semble que sa vie, dans la période qui suit la mort de Maurice, est assez peu active extérieurement. Eugénie, qui a abandonné, en partant pour Paris, le soin de la maison à sa sœur Marie, ne reprend point la direction des affaires domestiques. Elle ne s'en désintéresse pas pourtant tout à fait. A certains jours, en effet, soit en périodes de visites, soit en l'absence de Marie, nous la voyons prendre en mains cette direction. Elle le fait par devoir plutôt que par plaisir, parce que c'est une nécessité de l'existence. Et l'on trouve sous sa plume cette belle maxime :

Avec ou sans plaisir, tant que l'âme est ici, tant qu'on a charge de vie, il faut en remplir les obligations. (*Journal*, 6 nov. 1839.)

Mais c'est là chose plutôt rare. D'ordinaire, Marie, l'active Marie, se charge seule du travail de l'intérieur.

Si mes doigts étaient utiles au ménage, je ne les mettrais pas ici [*à la rédaction du Journal*], je n'ai jamais donné le devoir au plaisir. Mais, puisque ma bonne sœur veut prendre sur elle ces soins matériels, qu'elle m'en décharge avec autant d'amitié que d'intelligence, puisqu'elle est Marthe, je puis bien être Marie. Oh ! le doux rôle de mon goût ! Quand quelquefois tout s'agite et bruit dans la maison, et que j'entends cela de ma chambrette, le contraste me fait délices ; dans mon haut reclusoir, je sens quelque chose des stylites sur leur colonne. (*Journal*, 24 janv. 1840.)

Ce n'est donc qu'en passant qu'Eugénie s'adonne alors aux travaux matériels. D'une façon générale, ses occupations sont d'une autre nature.

Eugénie assiste à la messe quelquefois en semaine et profite de son passage au cimetière pour s'agenouiller sur la tombe de son frère, en arrivant et avant de repartir. Puis, ayant regagné le Cayla, elle se renferme dans la chambrette d'où elle ne sort que rarement le soir, quand il fait beau, pour une promenade dans les bois ou dans la vigne, soit seule, soit avec son père. Son temps, dans la chambrette, est utilisé de la meilleure façon possible, car les journées vides lui font horreur. Elle consacre ses heures à la prière, à la méditation, à la lecture, à la correspondance, le tout entremêlé d'un peu de couture.

Ses prières, fréquentes, jaillissent comme spontanément de son âme et de ses lèvres, surtout en cette période de grandes épreuves.

La moindre chose attire son attention et provoque ses réflexions : un mot entendu sur le chemin d'Andillac, le rosier des Coques qui fleurit, une feuille de rose flétrie rencontrée dans un vieux livre.

Trouvé dans un livre une feuille de rose flétrie, qui sait depuis quand. Je me le demande en revenant sur les printemps passés, sur les jours et les lieux où cette rose a fleuri; mais rien ne revient de ces choses perdues. Ce n'est pas un malheur d'être une fleur sans date. Tout ce qui prend mystère a du charme. Cette feuille dans ce livre m'intéresse plus qu'elle n'eût pu le faire sur sa rose et sur son rosier. J'en ai quitté de lire. Pour peu qu'on ait l'âme réfléchissante, il y a de quoi s'arrêter à chaque instant et se mettre en pensée sur ce qui se présente dans la vie. (*Journal*, 12 nov. 1839.)

Pour nourrir ses réflexions, Eugénie consacre à la lecture une partie de son temps.

Malheureusement les ouvrages dont elle dispose ne sont pas aussi variés qu'elle le désirerait. La bibliothèque du Cayla lui fournit peu. Tous les livres qu'elle contient, elle les connaît déjà. Il lui faut emprunter, de-ci de-là, à de bons voisins obligeants qui lui communiquent « de rares choses de son choix ». Que n'a-t-elle à sa disposition la bibliothèque des Coques ? ou toute autre dans laquelle il lui serait loisible de puiser librement ? Il est vrai qu'elle a emporté tout un paquet de livres de chez M^{me} de Maistre, mais ce stock intellectuel s'épuise rapidement. Inutile de songer à son renouvellement. Les frais d'envoi rendraient les ouvrages trop chers.

Les ouvrages de piété, ceux qui inspirent l'amour de Dieu, aussi bien que ceux qui envisagent le problème de la mort, répondent parfaitement à l'état d'âme d'Eugénie; c'est à eux qu'elle va de préférence. Aussi chaque jour lit-elle la *Vie des Saints*, comme elle le faisait autrefois.

Les Saints désirs de la mort, sont un « livre pieusement spirituel » qu'elle tient de son grand-père et qu'elle aime, « un ouvrage qui porte au ciel ». Elle écrit à son sujet : « Je ne connais rien de plus

doux pour le cœur, quand il est triste, que cette lecture ». Elle goûte particulièrement *Pascal*, « l'étonnant penseur », que M^{me} de Maistre lui a fait connaître et dont elle recueille une pensée chaque jour pendant quelques semaines. Elle se plaît aussi à la lecture de l'*Imitation*, mais un chapitre l'ayant fort troublée, — le chapitre huitième du livre premier, celui qui traite *De la trop grande familiarité* et qui commence par ces mots : « N'ouvrez pas votre cœur à tous indifféremment », — elle s'adresse à son père pour calmer ses scrupules. Le récit des derniers moments d'Etienne de la Boétie, par Montaigne, l'impressionne fortement. Un livre de Custine, *L'Espagne sous Ferdinand VII*, ne manque pas de l'amuser, « quoiqu'il soit un peu long, mais c'est comme la longueur d'un bal ». Elle relit Bernardin de Saint-Pierre, « aimable et simple auteur qu'il fait bon lire à la campagne ». Elle aurait grande envie de connaître *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, mais elle ne le demande qu'avec timidité et n'ose pas le lire.

Ces romans sont si ravageurs que j'en redoute le passage; rien que voir l'effet sur certains cœurs m'épouvante. (A M^{me} de Maistre, 17 fév. 1840.)

Que n'a-t-elle plus de livres encore ! Elle prolongerait volontiers les heures consacrées à la lecture.

J'aimerais des livres, quelque chose où je m'envelopperais la pensée toute transie au froid de ce monde, quand je sors de mes prières, de mes pieuses méditations. Cela ne peut pas durer tout le jour et je souffre, n'ayant aucune lecture où me réfugier. *Notre-Dame de Paris*, que j'avais demandé, ne m'est pas venue. On m'a porté la *Cité de Dieu* de saint Augustin, ouvrage trop savant pour moi. Ce n'est pas que partout on ne puisse glaner quelque chose, mais [planer] sur ces hauteurs de théologie n'est pas mon fait. J'aime d'errer en plaine ou en pente douce de quelque auteur parlant à l'âme à ma portée, comme par exemple M. Sainte-Beuve, dont je faisais mes délices l'hiver dernier à Paris. (*Journal*, 9 janv. 1840.)

Remarquons que ce que recherche Eugénie dans ses lectures, ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas même la simple ornementation de son esprit, mais avant tout l'enrichissement de son âme. D'où cette remarquable pensée :

Ce n'est pas pour m'instruire, c'est pour m'élever que je lis; tout m'est échelle pour le ciel. (*Journal*, 14 nov. 1839.)

Si la sœur de Maurice lit beaucoup, elle écrit davantage encore. Qui dira jamais le nombre d'heures qu'elle passe penchée sur sa table ? Le *Journal* l'occupe beaucoup et sa correspondance ne cesse de s'étendre. Sa plume ne reste guère inactive. Elle a tant à dire, et ses impressions sont si fortes !

Un simple calcul va nous donner une idée, au moins approximative de son travail de plume et par conséquent de sa fécondité littéraire durant cette période. Prenons comme dates extrêmes la mort

de Maurice (19 juillet 1839) et le second voyage parisien d'Eugénie (15 novembre 1840), soit près de seize mois. Il reste d'elle trois cahiers compacts de son *Journal*, fort incomplètement édités, soixante-dix grandes lettres et un certain nombre de poésies, le tout remplissant environ quatre cents pages grand format. C'est la matière d'un imposant volume. Mais ce total est loin de représenter l'œuvre manuscrite d'Eugénie de Guérin dans ce même laps de temps. D'importantes correspondances manquent à peu près entièrement, par exemple ses lettres à Barbey d'Aurevilly et à la famille Raynaud. D'autres sont fort incomplètes. En sorte que si tout ce qu'a écrit Eugénie pendant ces seize mois se trouvait réuni, — ce qui est impossible, car beaucoup de pièces ont été malheureusement détruites, — le dossier actuellement rassemblé serait au moins doublé. Quel travail de plume cela ne suppose-t-il pas ! Quelle constance et quelle facilité ! Il y a certes de quoi s'étonner et admirer. Il est vrai que ce qui est charme et régal pour les correspondants d'Eugénie et pour nous était tout profit pour elle. Dans le travail assidu elle trouvait l'oubli partiel de ses souffrances.

Je dis avec intention *oubli partiel*, car le calme véritable, l'apaisement définitif ne lui fut donné que par la religion.

On sait combien l'âme d'Eugénie était chrétienne, pleine de foi, radieuse d'amour. Aussitôt qu'elle sentit peser sur elle la grande épreuve, elle se tourna vers Dieu, consolateur suprême, lui demandant résignation et courage.

O Dieu, mon Dieu, écrivit-elle dès le 27 juillet, huit jours après les obsèques de Maurice, consolez-moi. Faites-moi voir et espérer au-delà de la tombe, plus haut que n'est tombé le corps. Le ciel, le ciel ! Oh ! que mon âme monte au ciel ! (*Journal*.)

Et quelques jours plus tard :

Mon Dieu, ôtez-moi la plainte, soutenez-moi dans le silence et la résignation au pied de la croix avec Marie et les femmes qui vous aimèrent.

Ces appels d'une âme affligée ne restèrent pas vains. Dieu ne refusa jamais à la sœur de Maurice ses consolations au milieu des pires souffrances. En voici un remarquable exemple.

Le mois de décembre devint pour Eugénie une période particulièrement troublée et douloureuse durant laquelle elle crut toucher à sa fin. Elle éprouvait une sorte d'anéantissement moral. Dans son triste état, elle fit appel à Dieu comme de coutume. La pensée lui vint d'ouvrir son cœur à l'abbé de Rivières, curé de Cordes, et de lui confier ses peines; elle n'eut qu'à s'en féliciter. Quand elle retourna dans sa chambrette, la tempête de tristesse était dissipée et avait fait place à la sérénité intérieure.

J'ai trouvé dans les paroles d'un prêtre (encore un ami de Maurice !), un secours inespéré, un apaisement, un calme, un baume religieux qui

me fait sentir la foi dans ce qu'elle a de plus doux et de plus fort, la puissance de consolation. (*Journal*, 10 déc. 1839.)

Quelques lignes plus bas, on lit encore :

Qui m'eût dit, il y a dix ans, quand ils [*Maurice et l'abbé de Rivières*] étaient au collège, que cet enfant saurait mes douleurs, que je les lui confierais, qu'il les apaiserait par des paroles comme je n'en ai pas entendues du, paroles divines que j'irai de temps en temps écouter quoique ce soit un peu loin d'ici. (*Id.*)

A ce propos, nous ne saurions manquer de relever en passant l'erreur de M. Seillière qui affirme, on ne sait pourquoi, dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1909, intitulé *Eugénie de Guérin et Barbey d'Aurevilly* que le condisciple de Maurice auquel se confia Eugénie de Guérin n'était autre que Barbey d'Aurevilly. M. Seillière est ordinairement mieux averti.

Mais les moments où la douleur atteignait son paroxysme ne furent pas les seuls où Eugénie éprouva les consolations de la foi. La religion a toujours été apaisante pour elle.

Elle le fut en lui donnant la certitude que la mort n'est pas un anéantissement et en lui permettant de considérer Maurice vivant à côté d'elle d'une vie supérieure.

Elle le fut encore en calmant ses inquiétudes sur l'âme de Maurice. Pendant quelque temps, en effet, une de ses préoccupations était le sort de l'âme de son frère. Question éminemment angoissante pour elle. Où se trouvait Maurice dans l'autre vie ? Était-il sauvé ? La conduite de son frère malheureusement n'avait pas été toujours exemplaire. Il y a trois ans de sa vie qu'elle aurait voulu effacer de ses larmes, ces trois années pendant lesquelles, avec un cœur de mère, elle pleurait sur celui qui s'égarait. Des incertitudes s'élevèrent donc dans son esprit au sujet du salut éternel de Maurice. Mais elle finit par les repousser en songeant à la mort chrétienne de son frère, en se rappelant les sentiments de piété, de repentir et de foi qu'il avait manifestés dans les dernières semaines de sa vie et avec lesquels il s'était éteint entre ses bras. Il y a des souffrances qui rachètent, une acceptation et une résignation qui méritent, une foi qui sanctifie. Dieu est miséricordieux; il pardonne aux errements de l'esprit et aux faiblesses du cœur. De telles considérations finirent par l'emporter.

Maurice, je te crois au ciel. Oh ! j'ai cette confiance que tes sentiments religieux me donnent, que la miséricorde de Dieu m'inspire. Dieu, si bon, si compatissant, si aimant, si Père, n'aurait-il pas eu pitié et tendresse pour un fils revenu à lui ? Oh ! il y a trois ans qui m'affligent; je voudrais les effacer de mes larmes. Mon Dieu, tant de supplications ont été faites ! Mon Dieu, vous les avez entendues, vous les avez exaucées. O mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu ? (*Journal*, 6 août 1839.)

La citation du Psalmiste qui termine ces lignes montre que la

certitude d'Eugénie sur Maurice au ciel n'est pas aussi forte qu'elle le prétend. Qui pénétrera jamais, en effet, les mystères de l'au-delà ? Ce sont secrets que Dieu se réserve. Eugénie croit, du moins, Maurice au Purgatoire, la demeure expiatrice de l'autre monde, et elle l'entend qui l'appelle « dans les gémissements comme il faisait dans les souffrances du corps ». C'est pour cela qu'elle prie pour lui et se fait quêteuse de prières auprès de tous les amis de son frère

Prions pour cette chère âme. Nous ne pouvons plus rien pour lui. C'est consolant de prier, n'est-ce pas, de pouvoir ainsi soulager ceux qu'on aime, de les suivre d'amour jusqu'en l'autre vie. Je plains ceux qui n'ont à donner aux morts que des larmes. C'est bien bon de pleurer, mais non pas sans la prière. La prière, c'est rosée du Purgatoire. (A M^{me} de Maistre, 26 juil. 1839.)

On ne peut douter, après cela, que la religion ait été la suprême consolatrice pour Eugénie. Citons cependant encore plusieurs passages tirés du *Journal*. Les uns et les autres témoignent le soutien que lui procure la foi dans l'amertume des plus grandes douleurs.

Pourquoi des larmes montent-elles ce matin ? Pourquoi ce retombe-ment dans la douleur et l'angoisse ? Demandez au malade pourquoi son mal lui revient ! Il n'y a que suspension aux souffrances. Si j'étais près d'une église, je m'en irais les y apaiser, me perdre, m'absorber dans la communion. Dans cet acte de foi et d'amour est tout mon soutien, est toute ma vie, même celle du corps peut-être. Dieu me prend en lui ; et que ne peut l'amour tout puissant sur une âme qu'il possède ! C'est de la consoler d'abord de ce qu'elle souffre en aimant. (*Journal*, 23 janv. 1840.)

Sans le ciel que je vois, je me laisserais tomber. Mais j'aurais tort, bien tort, âme chrétienne, de m'abattre comme ceux qui sont sans soutien. Dieu n'est-il pas là qui nous dit : « Je suis près de ceux qui souffrent » ? Foi soutenante ! Oh ! que nous avons d'obligation à la foi ! Je la considère comme le seul vrai soutien de l'homme. D'autres choses en ont bien l'air, mais ce sont des appuis d'apparence, colonnes de vapeur. (*Journal*, 27 fév. 1840.)

Ces deux fragments, choisis entre bien d'autres, dévoilent bien ce qu'était à cette époque l'âme d'Eugénie de Guérin, endolorie et résignée tout à la fois. Ils sont dignes de celle qui a laissé tomber de sa plume cette phrase dont elle avait expérimenté la vérité : « Oh ! que la foi est bonne ! qu'on est heureux de se consoler en Dieu ! » Ils sont dignes de celle qui mérite d'être citée en exemple à toutes les âmes affligées.

*
* *

Dans une étude récente publiée par la *Stampa* de Turin et par la *Nazione* de Florence, le 28 février 1926, à propos du *Barbey d'Aurevilly*, d'Henry Bordeaux, des *Lettres à Louise de Bayne* et du beau livre de M^{lle} Duhamel sur *La Vie et la Mort d'Eugénie de Guérin*, M^{me} Carola Prosperi admire la grandeur morale de l'épistolière du

Cayla devant la douleur. Son article est intitulé *Angeli bianchi*, [*Anges blancs*], titre inspiré par un fait de la vie de Barbey d'Aurevilly. Un soir de 1854, Barbey dînait chez la baronne de Maistre. M^{me} de Bouglon, sa voisine de table, s'apercevant qu'il risquait de céder un peu à la tentation de boire.

...lui jeta ses gants blancs dans le verre
Et lui dit en riant, de sa voix douce et claire :
« Je ne veux pas que vous buviez ».

« Vous serez mon Ange blanc », dit aussitôt Barbey d'Aurevilly, qui promit ce qu'on lui demandait et qui tint sa promesse.

M^{me} Carola Prosperi applique avec raison ce nom très pur à la sœur de Maurice. Eugénie est non seulement l'*Ange blanc* d'un ami, mais encore celui d'une multitude d'âmes souffrantes. Elle leur trace la règle de conduite qu'elles doivent suivre dans l'accablement du cœur.

L'histoire d'Eugénie est l'histoire toute intérieure d'une âme ardente dont la tragédie est cachée et acceptée d'avance avec résignation. Le froid de la mort est au fond, mais l'âme apparaît limpide et calme parce qu'elle est comme une eau pure qui reflète à sa surface l'infinité du ciel et le frissonnement des arbres verts.

Cette pensée de la femme de lettres italienne est très juste. Elle met en relief, dans une image saisissante, une des grandeurs d'Eugénie de Guérin : l'immensité de sa souffrance d'une part et de l'autre l'admirable force chrétienne avec laquelle elle a supporté son deuil fraternel.

CHAPITRE II

Eugénie de Guérin et Barbey d'Aurevilly

Première phase de leur amitié

I. LES DOCUMENTS. — Seconde partie du XI^e cahier du Journal. — Le XII^e cahier. — Le XIII^e et le XIV^e cahier. — II. HISTOIRE DE L'AMITIÉ. — Le « frère de Paris ». — Le Journal adressé à Barbey. — Fin de l'année 1839. — Victoire chrétienne.

Dans le cours des chapitres précédents, il a été fait à plusieurs reprises une allusion discrète et rapide aux rapports d'Eugénie de Guérin et de Barbey d'Aurevilly. Le moment est venu d'entrer dans le vif du sujet. La question vaut la peine d'être traitée avec ampleur; elle est de celles qui piquent la curiosité des chercheurs contemporains. Je ne reculerai pas devant la tâche difficile et délicate qui m'incombe, espérant ainsi faire pénétrer le lecteur plus avant dans la grande âme d'Eugénie et fournir quelques données nouvelles à ceux qu'intéresse, — ils sont de plus en plus nombreux, — la biographie de Barbey d'Aurevilly.

Mais comme, en pareille matière, il serait téméraire de prétendre ne rien ignorer, je ne me flatte pas de tout savoir. Il manque pour cela un certain nombre de documents nécessaires.

D'un côté, en effet, Barbey d'Aurevilly lui-même, soit volontairement, soit par insouciance, a contribué à la perte d'une partie de ce qui lui vint du Cayla. Il l'avoue, avec regrets d'ailleurs, dans ses lettres à Trebutien. Le 28 janvier 1854, par exemple, Trebutien lui ayant demandé s'il possédait des manuscrits d'Eugénie, il répondit :

Je n'ai point de vers d'elle, et je n'ai plus que ce que je vous ai envoyé de sa prose. J'avais des lettres, j'avais d'autres cahiers... mais la fougue de ma vie a tout égaré et a tout détruit. J'ai bu des perles comme Cléopâtre! Quant je songe à tout ce dont j'ai abusé, j'en suis honteux, et cette honte est une furie. Vous ne connaissez pas ce sentiment-là, vous! Vous êtes bien heureux.

Ne prenons pas ces mots au pied de la lettre. Barbey possédait encore, au fond de ses tiroirs et dans le pêle-mêle de ses malles, au milieu d'autres papiers, quelques lettres de sa correspondante du Cayla, documents égarés qu'il exhuma plus tard, après de nouvelles recherches effectuées à la demande de Trebutien.

Le 18 mars 1854 Barbey écrivait, en effet, à ce dernier :

* J'ai une Malle, fermée depuis longtemps, comme la chambre d'une fée absente, et où dorment bien des paperasses. Je l'ai ouverte hier et la première chose que j'y ai trouvée, c'est cette lettre de Guérin à sa sœur [du 20 avril 1837]. Tout ce que je trouverai d'épars et d'oublié dans cette Lettre (*sic*), soit de Guérin soit d'Eugénie, je vous l'enverrai.

Par malheur, les lettres retrouvées ont été en trop petit nombre. Leur valeur littéraire incontestable nous fait d'autant plus vivement regretter celles dont on doit déplorer la perte définitive.

Au Cayla, par ailleurs, on ne paraît pas avoir longtemps conservé intacte la correspondance de Barbey. Pour des raisons difficiles à apprécier, Eugénie (ou plus probablement Marie) la fit disparaître, en sorte que l'on ne possède plus aujourd'hui que trois lettres de Barbey adressées à Erembert dans l'automne 1839.

Il faut donc se résigner. Faute de la totalité des documents de première main, un certain nombre de détails échapperont toujours aux investigations les plus sagaces et empêcheront de connaître à fond, comme nous le désirerions, un intéressant chapitre de cœur de notre héroïne.

Ce qui reste suffit cependant à donner une idée exacte de ce que furent les relations d'Eugénie de Guérin et de Barbey d'Aurevilly.

I. — Les documents.

Mais, avant d'entrer dans le détail des faits, nous ne saurions négliger de dire quelques mots au sujet des cahiers du *Journal* qu'Eugénie écrivit depuis la mort de Maurice jusqu'à son second voyage de Paris. Leur histoire éclaire d'un jour singulier ce que nous avons à raconter.

Ces cahiers sont au nombre de quatre. En voici les dates extrêmes :

XI^e — 21 juillet [1839]-9 janvier [1840];

XII^e — Suite du 9 janvier [1840] - 23 [juillet 1840];

XIII^e — 26 juillet [1840] - 29 août [1840];

XIV^e — Le jour de la Toussaint [1840] - 2 [janvier 1841].

En réalité, ce groupe déborde l'époque que nous nous sommes fixée. Nous pouvons saisir ici la difficulté d'établir des cadres précis; il y a généralement avantage à ne pas les déterminer d'une manière trop rigide. Les œuvres d'un écrivain ne correspondent pas toujours parfaitement avec les phases de sa vie. Le XI^e cahier, par exemple, n'a été rédigé pour Barbey qu'à partir du 19 octobre. Quant au XIV^e, s'il a été commencé au Cayla, il fut continué pendant toute une période pérégrinante d'Eugénie pour se clore seulement à Nevers, un peu avant son arrivée à Paris. Néanmoins, cet ense-

ble forme un tout difficilement séparable. Les quatre cahiers ont des points de contact étroits et ne manquent pas d'unité. Non seulement ils mettent en évidence l'attitude d'Eugénie devant la douleur, — nous l'avons déjà examinée, — mais encore ils contiennent la phase la plus touchante de ses rapports avec Barbey et le commencement de la glorification de Maurice.

L'autographe du XI^e cahier paraît être aujourd'hui égaré ou, du moins, c'est un des rares qui ne soient pas passés entre nos mains. Envoyé par Eugénie à Barbey au mois de janvier 1840 et conservé par ce dernier, il a été communiqué à Trebutien en décembre 1853, et lui a été donné en janvier suivant.

Quand vous aurez copié, vous m'enverrez la copie. Gardez l'autographe, je vous le donne. Vous êtes plus digne que moi de le garder. (*Trebutien à Barbey*, 28 janv. 1854.)

Depuis lors, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre ses traces et de savoir ce qu'il est devenu. Par bonheur, son contenu a été publié dans les *Reliquiæ*, qui ont vu le jour le 31 décembre 1855, et il est probable que Trebutien l'a édité à peu près intégralement. Nous parlons de probabilité, car nous n'oserions assurer que cette intégralité soit parfaite. Peut-être, en effet, quelques coupures ont-elles été faites, à la date du 30 juillet 1839, par exemple. Les points de suspension le laissent supposer, d'autant plus facilement qu'il s'agit de l'arrivée au Cayla de la tante de Caroline. Mais comme ces suppressions ne doivent pas être en grand nombre, elles n'infirmement pas notre sentiment.

Dans les *Reliquiæ*, Trebutien a le souci de l'exactitude et sa conscience d'érudit n'a pas été encore mise à l'épreuve par les hésitations et les scrupules de la sœur d'Eugénie ou de la veuve d'Erembert. Il maintient, entre autres choses, plusieurs allusions au délabrement de la santé d'Erembert, qui disparaissent seulement dans les éditions de 1864 et des années suivantes. Par conséquent, nous pouvons nous fier, semble-t-il, au texte imprimé du XI^e cahier tout au moins au texte des *Reliquiæ*. Nul passage relatif à l'amitié de Barbey et d'Eugénie, qui nous occupe en ce moment, n'a dû être éliminé de parti pris par l'éditeur.

On ne peut en affirmer autant pour le XII^e cahier. A ce point de vue, l'examen du manuscrit autographe est tout à fait suggestif. Ce document nous a été communiqué en 1913 par M^{lle} Francolini, de Bourbonne-les-Bains. Que de remarques intéressantes n'avons-nous pas faites à la suite de cette obligeante communication !

A première vue, le manuscrit offre le plus curieux coup d'œil, car il est extrêmement maquillé. Les ratures dont il est parsemé sont

de diverses encres et de diverses sortes. Incontestablement plusieurs mains y ont contribué, à des époques différentes. Eugénie n'a pas dû être étrangère à plusieurs d'entre elles. Elle a relu son *Journal*, et l'on sait qu'elle ne pouvait guère se relire sans effacer. Néanmoins, beaucoup de ces ratures ne peuvent lui être attribuées. On est passé après elle. Barbey lui-même a laissé sa griffe, soit dans des ratures larges et appuyées, à l'encre très noire, qui dénotent une volonté bien arrêtée et rendent la lecture du texte primitif à peu près impossible, soit dans des traits en forme de croix, à l'encre rouge, qui donnent l'impression de coups d'épée. Les passages ainsi biffés se rapportent aux gens d'Andillac, à Barbey, à Caroline, à M^{me} de Maistre... Ce ne sont pas les moins vivants : charmantes intimités qui donnent au *Journal* sa valeur vraie et profonde, et que Trebutien s'est vu malgré lui dans l'obligation de supprimer.

En comparant le texte imprimé au manuscrit tel qu'il a jailli de la plume d'Eugénie, on s'aperçoit que les passages non encore publiés sont nombreux. Il y a dans l'édition courante soixante-trois pages; si tout avait vu le jour, il y en aurait environ quatre-vingt-dix. Parfois la suppression porte sur des pages entières, parfois elle porte seulement sur des phrases ou des membres de phrases. Mais comme, en une telle matière, rien ne peut remplacer la constatation directe, il semble nécessaire de fournir quelques exemples. Le lecteur se rendra plus facilement compte de l'importance et de la valeur de l'inédit que contient ce XII^e cahier du *Journal*. Il comprendra aussi la nécessité d'une nouvelle édition.

Voici d'abord deux longs passages complètement supprimés, dont l'un prend place à la page 356 de l'édition Trebutien (avant le 14 mars), l'autre un peu plus loin, à la fin de la page 358. Les mots que nous soulignons sont biffés dans l'autographe.

I

* Ecrit à Toulouse pour remercier la personne qui m'a procuré la petite croix et les reliques, quoique ce ne soient pas, ces reliques, celles que j'avais demandées, saint Jules et saint Maurice. On a mis sainte Thérèse que je vénère aussi d'une vénération distinguée, mais qui n'entre pas pour ceci dans la pensée qui voulait unir dans le même reliquaire les deux saints patrons des deux amis. Oh ! ces bonnes religieuses ne se doutaient pas pourquoi je demandais saint Jules et saint Maurice. Bien des secrets entrent au couvent, le mien n'est su que de Dieu et de mon père. *Il m'a fallu ruser un peu pour mener à bout sous mains et sous yeux ma pieuse affaire, et j'admire comme ma croix est à présent à Paris sans que personne s'en doute. Je mettais à vous l'envoyer et voir porter un grand intérêt, idées à moi. Qui sait ce que vous en ferez et même si vous la mettrez ? Il y a si grand contraste entre une croix et votre poitrine ! C'est cependant là-dessus qu'il la faut.*

Malgré nous quelquefois les choses saintes ont leur effet. Dieu agit quand il veut par les moyens les moins attendus, ce semble. Une jeune

filles à Paris, une Polonaise au désespoir n'a-t-elle pas été sauvée par la vue d'un tableau de la Vierge rencontré sur le pont où la Polonaise passait, s'allant jeter à la Seine? « Ah! s'écriait-elle en tombant à genoux, Marie, sauvez mon âme », et elle courut du côté de l'eau. Le portefaix étonné la suivit, la retint. Il se fit un-groupe auquel se joignit M. Hyde de Neuville, ministre alors des affaires étrangères. Il fit conduire la jeune fille dans une maison de charité, et, ayant su qu'elle était orpheline et que son désespoir venait de misère et de mal du pays, il lui procura de l'argent et des papiers pour retourner en Pologne. Cette histoire, je la tiens de M^{me} de Maistre, qui la tenait de M. de Neuville lui-même. Tout le monde, en la racontant, voyait la Providence dans le hasard du tableau et de la jeune fille. Il est sûr que cette rencontre l'a sauvée en attirant l'attention du portefaix et tout ce qui s'ensuivit.

Ainsi dans quelque pensée de désespoir, d'abattement, de je ne sais quoi en danger, la vue d'une croix peut sauver une âme.

II

* Description interrompue, par le départ annoncé, au beau milieu de ma page, pliée depuis et renfermée dans une boîte de meilleur goût que ma chambre à écrire de Montels, cher et précieux souvenir de Paris encore, rempli d'autres chers et précieux souvenirs. Là sont des lettres et ce pauvre cahier voyageur *que je dérobe tant que possible aux regards. Qui le comprendrait, qui le verrait bien de ceux que je vois ici?* Il est d'ailleurs de ces choses intimes et particulières, de nature si délicate qu'elles ne peuvent pas supporter le dehors; cela ne va que d'âme à âme, d'un reliquaïre dans l'autre. Un malicieux cousin s'amuse à me soutenir que j'écris des mémoires. Est-ce supposition, ou m'aurait-on découvert mon secret? Cela me tracasse. Toute publicité m'ennuierait *et celle-ci plus qu'aucune autre, ce serait peine de cœur.* Mais je pense qu'on plaisantait, qu'on suppose cela sur le temps que je passe dans ma chambre, qu'on le suppose pour rire et que nul ne sait rien de rien de ce pauvre memorandum toujours sous boîte et clé, boîte de cœur et de bois, double enchâssure et fermeture, où sont mes trésors, mes affections, mes pensées, mes sentiments, ma vie la plus reculée. Dieu la connaît, *sans que j'aie de peine à cela et je ne voudrais pas la faire connaître aux hommes. Ce n'est pour aucun de ceux que je vois qui font l'ordinaire du monde, qui me sont essentiellement étrangers.*

Voici maintenant deux morceaux cités fragmentairement par Trebutien. Nous mettons en regard du texte réduit le texte complet du manuscrit et nous signalons, comme plus haut, par des caractères italiques, les phrases raturées dans l'autographe.

I

TEXTE DE TREBUTIEN, PAGE 360

Je ne vous dis plus rien sur ce sujet infini, vous ayant écrit et dit mes sentiments et remerciements profonds, à vous, à M. Sainte-Beuve, à M^{me} Sand, pour la part que vous aurez chacun à cette publication du *Centaure*, cette belle œuvre inconnue de mon frère, à la mise

* TEXTE DU MANUSCRIT

Je ne vous dis plus rien sur ce sujet infini, vous ayant écrit et dit mes sentiments et remerciements profonds, à vous, à M. de S^{te} Beuve, à *cette Madame Sand que je n'aimais pas*, pour la part que vous aurez chacun à cette publication du *Centaure et de ce qui l'accompagne*, cette belle œuvre inconnue de mon frère, à la mise en lumiè-

en lumière de sa vie et de son talent.

Oh ! que vous me touchez de me dire que mes pensées, mes expressions, mes images tiennent beaucoup de Maurice, que nous étions, lui et moi, frère et sœur jumeaux d'intelligence ! Ressemblance la plus belle que vous puissiez me trouver et la plus douce pour moi....

[Le 2 avril.] Courant d'impressions...

te de sa vie, de son intelligence. Non je ne puis vous remercier vous, de ce qui se prépare, vous étiez trop un avec lui, vous êtes trop un avec moi dans Maurice comme deux yeux font un regard à peu près, et que l'un ne loue pas l'autre.

Oh ! que vous me touchez de me dire que mes pensées, mes expressions, mes images tiennent beaucoup de Maurice, que nous étions, lui et moi, frère et sœur jumeaux d'intelligence ! Ressemblance la plus belle que vous puissiez me trouver, et la plus douce pour moi, de vous rappeler votre ami. Être à sa place pour vous, comme vous êtes à la sienne pour moi, c'est tout ce que je désire et que je trouve de consolant dans l'isolement où m'a laissé sa perte. Vous êtes [mots illisibles] le frère dont...

[Le 2 avril.] — Courant d'impressions...

II

TEXTE DE TREBUTIEN, PAGE 386

[Sans date]. — Depuis quelque temps, je néglige fort mon Journal ; je m'en étais déprise presque, je m'y reprends aujourd'hui, non pour rien d'intéressant à y mettre, mais par simple retour à une chose aimée ; car je l'aime, ce pauvre recueil, malgré mes délaissements. Il se rattache à une chaîne de joies, à un passé qui me tient trop au cœur pour ne pas tenir à ce qui en fait suite.

Ces pages donc seront continuées. Je les laisse et je les reprends, ces chères écritures, comme les pulsations dans la poitrine, toujours, mais suspendues quelquefois par les oppressements.

Le petit cours de mes jours va donc reprendre au naturel. Pour

TEXTE DU MANUSCRIT

14 [juillet 1840]. — Depuis quelque temps, je néglige fort mon Journal, je m'en étais déprise presque, je m'y reprends aujourd'hui non pour rien d'intéressant à y mettre, mais par simple retour à une chose aimée, car je l'aime, ce pauvre recueil, malgré mes délaissements et froideurs. Il se rattache à une chaîne de jours, à un passé qui me tient trop au cœur pour ne pas tenir à ce qui en fait suite. Et puis, c'est pour vous encore ceci, pour vous mon second frère, qui feriez bien, je crois, quelque chose pour moi. Cette lecture, m'avez-vous dit, vous intéresse, vous ravive, et par cela vous fait du bien et quelque plaisir. C'en est assez. Ne devons-nous pas être agréables les uns aux autres et contenter tant qu'on peut les amis en choses d'ailleurs innocentes ? Ces pages donc seront continuées. Je les laisse et les reprends, ces chères écritures, comme les pulsations dans la poitrine, toujours, mais suspendues quelquefois par les oppressements. C'était mon état depuis la publication de la notice et surtout depuis votre grande lettre, qui est bien ce qui m'a le plus affligée dans mes afflictions de sa mort. Je vous ai dit pour quoi et tout ce qui s'est passé en moi et en nous à cette occasion. N'en parlons pas davantage. Faut-il vous laisser autre chose à lire que des angoisses ! Le petit cours de mes jours va

le moment, j'y note une visite, de celles que je voudrais quelque fois pour diversion agréable. Quoique ce soit un jeune homme bien jeune, on peut causer avec lui, parce qu'il a lu, vu le monde, et qu'il a dans l'esprit une douceur et un aplomb de jugement que j'aime pour discourir diversement de diverses choses. Nous n'avons la même façon de voir, et mon âge me permettant d'exprimer et de soutenir la mienne.

je me plais à le contredire, par plaisir et par conviction; car ce que je dis, je le pense.

Si quelque chose est doux, suave, inexprimable en calme et en beauté, c'est bien certainement nos belles nuits.....

donc reprendre au naturel. Pour le moment, j'y note une visite, de celles que je voudrais quelques fois pour diversion agréable. Quoique ce soit un jeune homme bien jeune, on peut causer avec lui, parce qu'il a lu, vu le monde, et qu'il a dans l'esprit une douceur et un aplomb de jugement que j'aime pour discourir diversement de diverses choses. Nous n'avons pas la même façon de voir, et mon âge me permettant d'exprimer et de soutenir la mienne avec ce Jules de 20 ans, je me plais à le contredire, par plaisir et par conviction, car ce que je dis, je le pense. Cela m'a rappelé nos discussions du soir dans le salon indien, vous souvenez-vous ? quand vous veniez voir et distraire le pauvre malade, qui riait de nos désaccords si piquants d'esprit d'un côté. Je le sentais cet aiguillon sans frayeur et je crois qu'il allongeait le mien. Rien n'inspire comme la parole.

Si quelque chose est doux, suave, inexprimable en calme et en beauté, c'est bien certainement nos belles nuits.....

Les omissions et les ratures, si nombreuses et si importantes dans le XII^e cahier, deviennent moins fréquentes dans les deux suivants. La raison en est que ces deux cahiers, qui n'ont pas été connus, croyons-nous, de Barbey, bien qu'ils aient été composés pour lui, ne sont pas aussi riches en expressions intimes. Cependant comme çà et là des détails révélateurs, surtout en ce qui concerne M^{me} de Maistre et Barbey, ont été biffés dans le manuscrit et supprimés dans l'édition, on ne peut se fier au texte imprimé qu'avec précaution. C'est encore à l'autographe qu'il faut avoir recours si l'on veut posséder la pensée complète d'Eugénie de Guérin.

Tout ce qui vient d'être dit n'a point pour but, nous tenons à le proclamer bien haut dès maintenant, de diminuer dans l'estime générale la valeur de Trebutien et de son œuvre. Plus que n'importe qui, nous admirons le zèle que le modeste sous-bibliothécaire de Caen a déployé dans l'œuvre guérinienne et la conscience professionnelle avec laquelle il l'a conduite. Ses copies sont d'une rare beauté, d'une exactitude remarquable et renferment très peu de mauvaises lectures (1). Les suppressions de son édition sont le résultat de circonstances indépendantes de sa volonté et les corrections qu'il a faites, en changeant des expressions peu françaises et des tournures empruntées au languedocien, témoignent d'un goût raf-

(1) Nous connaissons certaines copies de Trebutien qui ont été regardées pendant longtemps comme des manuscrits autographes par des bibliophiles de marque.

finé. Il faut lui rendre cette justice que jamais, du moins, il n'a altéré le sens des phrases d'Eugénie et n'a trahi sa pensée. Dans les constatations précédentes, l'esprit de dénigrement est donc loin de notre intention. Trébutien, — nous aurons l'occasion de l'affirmer à maintes reprises, — a fait œuvre excellente, digne d'être louée et très méritoire, celle qui convenait à son temps. Mais il était nécessaire d'indiquer avec quels matériaux on peut aujourd'hui raconter l'histoire de la première phase de l'amitié de Barbey et d'Eugénie. Il fallait montrer que, si l'on ne possède pas sur ce sujet captivant tous les documents, ceux que l'on peut utiliser, ceux qui ont servi à notre travail, sont de première qualité et de première valeur.

II. — L'histoire de l'amitié.

Aucun doute ne peut subsister sur ce que furent les relations de l'ami et de la sœur de Maurice au lendemain du tragique événement du 19 juillet 1839. Les simples rapports d'estime réciproque qui les avaient unis jusque-là ne tardèrent pas à se muer en un sentiment d'amitié qui alla grandissant de jour en jour.

En mentionnant les lettres de condoléances parvenues au Caÿla, nous avons cité celle que Barbey d'Aurevilly adressa à Erembert et nous avons signalé l'impression profonde produite sur Eugénie par le passage dans lequel Barbey prenait le titre de *frère de Paris*. Dès ce moment, elle le considéra comme tel. Les choses n'en restèrent pas là. Des lettres furent échangées, lettres empreintes de tristesse dans lesquelles le souvenir du mort tenait la place principale, mais pas assez fréquentes au gré de la sœur de Maurice qui se plaint le 22 août 1839 dans son *Journal*.

Comme j'aime ses lettres, ces lettres qui ne viennent pas ! Mon Dieu, recevez ce que j'en souffre et toutes les douleurs de cette affection. Voilà que cette âme m'attriste, que son salut m'inquiète, que je souffrirais le martyre pour lui mériter le ciel. Exaucez, mon Dieu, mes prières : éclairez, attirez, touchez cette âme si faite pour vous connaître et vous servir. Oh ! quelle douleur de voir s'égarer de si belles intelligences, de si nobles créatures, des êtres formés avec tant de faveur !

Ainsi qu'on peut le remarquer, la valeur intellectuelle de Barbey n'échappe point à Eugénie. Mais si elle l'estime très haut, elle a en même temps le pressentiment très net du danger que court son âme. Tout comme Maurice, Barbey, seul à Paris, s'égare loin de Dieu et se laisse entraîner par les courants impétueux du monde. La pieuse jeune fille, qui possède une âme d'apôtre, en est péniblement affectée. De là à entrevoir une mission de bien à remplir, la conquête d'une belle âme à faire pour Dieu, il n'y a qu'un pas. Pourquoi, songe-t-elle aussitôt, ne pas tenter une action bienfaisante sur le

cœur de l'ami de son frère ? N'est-ce pas ce qui convient à une sœur chrétienne ? Ces pensées d'apostolat, qui la pénètrent et s'imposent à elle, l'amènent à écrire à Barbey et lui font souhaiter vivement qu'une véritable correspondance s'établisse entre eux et devienne de plus en plus active.

Les circonstances ne tardèrent pas à favoriser son généreux et pieux dessein. Barbey, se croyant obligé d'intervenir personnellement dans l'affaire des dettes de Maurice dont nous parlerons plus tard, écrivit plusieurs fois au Cayla pendant le mois de septembre. Il adressa à cette occasion deux lettres à Erembert. De la première, toute remplie de détails matériels, nous ne dirons rien pour le moment. Mais nous ne saurions manquer de citer ce que la seconde contient d'amical et de délicat à l'adresse d'Eugénie.

* Parlez de moi, disait Barbey à Erembert le 24 septembre, à toute votre famille. Ce sera toujours la dernière recommandation de toutes mes lettres. Ne suis-je pas adopté par vous tous ? — Dites en particulier à votre perle de sœur, M^{lle} Eugénie, que je répondrai à sa lettre un de ces jours et qu'avoir à causer parfois avec elle est une véritable bonne fortune, pour qui vit comme moi dans un abîme de soucis et de travaux sans bout et sans charmes...

Jamais je ne dirais assez aux lettres de M^{lle} votre sœur et puisque ma vie ressemble à une course au clocher tandis que la sienne est reposée dans la solitude de votre Cayla, qu'elle me prouve donc que les promesses de sa dernière lettre sont plus qu'une assurance aimable et que pour m'écrire elle compte plus le plaisir qu'elle me donne que les réponses que je lui fais.

Il n'en fallait pas autant pour achever de charmer la sœur de Maurice. Quelques jours après, le 30 septembre semble-t-il, elle se décidait définitivement à entretenir une correspondance suivie avec son « frère de Paris, le frère de celui de la tombe », et sa résolution était inspirée avant tout par un sentiment d'apostolat. Elle voulait lui faire du bien, comme elle essayait d'en faire à la même époque à la baronne de Maistre.

Ce n'est pas pour rien que nous nous serons rencontrés dans la vie. Je tâcherai, mon Dieu, de les tourner vers vous. (*Journal*, 30 sept. 1839.)

Pour atteindre son but, une simple correspondance ne devait pas être longtemps suffisante. Vers le milieu du mois d'octobre, elle acceptait de continuer pour Barbey le *Journal* qu'elle était sur le point d'abandonner. Voici dans quelles circonstances.

Nous avons dit déjà que le XI^e cahier, tout comme les précédents, avait pour destinataire Maurice : « *A Maurice mort, A Maurice au ciel* ». Mais écrire à Maurice à travers la tombe ne pouvait durer toujours. Le rôle accepté par Eugénie était singulièrement difficile à poursuivre : on ne tient pas indéfiniment correspondance avec un mort ; les entretiens d'âme à âme ne durent qu'un temps. Eugénie, malgré l'amour qui l'unissait avec son frère, finit par s'en rendre compte.

A quoi bon ces écritures ? se disait-elle. A quoi bon ce cahier ? Maurice n'en prendra jamais connaissance. Des pensées de découragement s'emparèrent de son esprit. Ce fut alors que Barbey intervint, fort à propos du reste. Eugénie lui ayant fait part de ses hésitations, il la supplia de ne pas y céder, et lui demanda d'écrire désormais pour lui ce qu'elle aurait écrit pour son frère. Cette intervention, dont la postérité doit être reconnaissante à Barbey, fut efficace. Eugénie se laissa toucher et accepta avec joie une proposition qui répondait à ses plus vifs désirs.

Vous voulez que je continue ces cahiers, *mon tous les jours* au Cayla. J'allais cesser de le faire. Il y avait trop d'amertume à lui [*Maurice*] parler dans la tombe, mais puisque vous êtes là, frère vivant, et avez plaisir à m'entendre, je continue ma causerie intime, je rattache à vous ce qui reste là, tombé, brisé par la mort. *J'écrirai pour vous comme j'écrivais pour lui*. Vous êtes mon frère d'adoption, mon frère de cœur. Il y a là-dedans illusion et réalité, consolation et tristesse. Maurice par-tout.

C'est donc aujourd'hui, 19 octobre, que je date pour vous et que je marque ce jour comme une époque de ma vie, ma vie d'isolement, de solitude, d'inconnue qui s'en va vers quelqu'un du monde, vers vous à Paris, comme à peu près, je vous l'ai dit, je crois, si Eustochie, de son désert de Bethléem, eût écrit à quelque élégant chevalier romain. Le contraste est piquant, mais ne m'étonne pas. Quelqu'un, une femme, me disait qu'à ma place elle serait [*bien*] embarrassée pour vous écrire. Moi, je ne comprends pas pourquoi je le serais. Rien ne me gêne avec vous, en vérité, pas plus qu'avec Maurice, vous m'êtes lui au cœur et à l'intelligence. C'est à ce point de vue que se met notre intimité. (*Journal*, 19 oct. 1839.)

Nous étonnerons-nous, comme le fait le baron Seillière, d'une pareille détermination de la part de « cette fille prudente » ? La taxerons-nous de témérité ? Disons-nous qu'elle agit à la légère, sans prévoir les conséquences possibles d'une telle correspondance et les interprétations malignes auxquelles cela pouvait donner lieu ? Pas le moins du monde. On ne peut guère taxer d'imprudence le geste d'amitié qu'Eugénie fait vers Barbey. Andillac est si lointain que ni l'un ni l'autre apparemment ne franchira de si tôt la distance. Puis, il y a, par là-même, tout loisir de réflexion avant que le cœur prenne feu; l'âge et le sérieux d'Eugénie sont encore une sauvegarde. Mais, par-dessus tout, le point de vue auquel elle se place ne donne lieu à aucune suspicion. Ce qu'elle considère en Barbey, c'est uniquement le *frère de Maurice*, possédant lui aussi une foi chancelante, aux prises avec les mêmes forces séductrices du monde. Son ferme espoir est de pouvoir exercer sur lui une heureuse influence. L'entreprise est généreuse et chrétienne; on ne peut que l'admirer; c'est la marque d'une âme grande et noble.

Que cette pensée d'apostolat ait amené la détermination de la sœur de Maurice, et qu'elle ait dirigé sa conduite, rien n'est plus

certain. En voici pour preuve un extrait de son *Journal*, choisi entre bien d'autres, tiré de ce qu'elle écrivait le jour de la Toussaint.

Que devenez-vous, vous, ami tant atterré par sa mort, quand votre douleur se tourne vers l'autre monde ? Oh ! la foi ne vous manque pas, sans doute ; mais avez-vous une foi consolante, la foi pieuse ? Pensant que trop que vous ne l'avez pas, je me prends à vous plaindre amèrement. Les sollicitudes que j'avais à cet égard pour son âme de frère se sont toutes portées sur la vôtre, presque aussi chère. Je ne puis pas dire à quel degré je l'aimais, ni auquel je l'aime ; c'est quelque chose qui monte vers l'infini, vers Dieu. Là je m'arrête ; à cette pensée s'attache un million de pensées mortes et vives, mais surtout mortes, mon *memorandum*, commencé pour lui, continué pour vous au même jour, daté de quelque joie l'an dernier et maintenant tout de larmes. (*Journal*, 1^{er} nov. 1839.)

Le passage est clair. Eugénie a vraiment la sollicitude de l'âme de Barbey, son frère adoptif. Rien d'humain ne se mêle à cette amitié toute surnaturelle, céleste, de l'ordre le plus noble, comme celle des saints. Il est nécessaire de se placer à ce point de vue élevé, si l'on veut juger, comme il le faut, le *Journal* d'Eugénie.

Pour assurer le plein succès de son entreprise, elle met en œuvre les ressources variées de son esprit et de son cœur. Que ne ferait-elle pas pour arriver à un heureux résultat !

Le *Journal* est tenu tout de suite avec plus de régularité. Eugénie revient à son bureau à intervalles moins espacés : un élan nouveau s'empare d'elle et fait courir sa plume plus longtemps et plus fréquemment.

Le ton change lui aussi : la rédactrice paraît s'intéresser comme autrefois à ce qui se passe autour d'elle. A certains moments, le *memorandum* a l'allure des cahiers qui ont précédé la mort de Maurice. Les descriptions qui avaient complètement disparu reparaissent.

Que de traits délicats ne pourrait-on pas glaner de côté ou d'autre. Celui-ci, par exemple, empreint de je ne sais quelle teinte douce et mélancolique :

En allant au Pausadou, j'ai voulu prendre une fleur très jolie. Je l'ai laissée pour le retour, et j'ai passé par un autre chemin. Adieu ma fleur. Quand j'y reviendrais, où serait-elle ? Une autre fois je ne laisserai pas mes fleurs en chemin. Que de fois cependant cela n'arrive-t-il pas dans la vie ! (*Journal*, 20 oct. 1839.)

Evidemment, Maurice n'est pas oublié. Son nom revient souvent sous la plume d'Eugénie écrivant pour Barbey, puisque c'est son souvenir qui les unit l'un à l'autre. Mais ce nom est loin d'être le seul. Eugénie entretient Barbey de tous les membres de sa famille. Ne faut-il pas lui faire connaître ceux qui l'ont adopté ? Elle lui parle de Marie, dont le dévouement est sans bornes ; d'Erembert, dont la santé ébranlée donne malheureusement toujours de grandes inquié-

tudes; de son père, si bon, qui approuve en tous points leur correspondance et leur amitié.

Ce que l'on ne peut s'empêcher de remarquer encore, c'est l'intimité qui règne dans toutes les pages du *Journal*. La sœur de Maurice traite Barbey en frère. Point de secret pour lui. Elle lui dit tout ce qui se présente à sa pensée, lui fait part de ce qui survient d'heureux ou de malheureux dans sa vie, des lectures qu'elle fait, des visites que reçoit le Cayla, de ses promenades dans les champs ou les bois. La confiance d'Eugénie est sans bornes. Elle ne peut rien cacher, pas même l'état de son âme et de sa conscience.

On sait déjà comment le *Journal*, au mois de décembre, reçut la confiance de l'accablement moral dans lequel elle s'était trouvée et du calme qui avait suivi le voyage de Cordes. Après avoir relu ce qu'elle venait d'écrire, elle ajouta :

Frère de cœur, vous me voyez toute ici jusqu'à l'intime, au fond de l'être, comme voyait Maurice. Peut-être ne lirez-vous ceci qu'après ma mort, et alors vous trouverez moins incompréhensible, moins étrange pour vous, ce qui se passait en cette pauvre anachorète pendant sa vie, ce qu'elle vous contait de son âme. (*Journal*, 10 déc. 1839.)

Bien que nous ne possédions aucune lettre d'Eugénie à Barbey de cette époque, il n'est point douteux qu'elle ne se soit montrée dans sa correspondance aussi expansive que dans le *Journal*. Les intimités, qui répondent si bien à sa nature, sont un de ses moyens d'action. Elle sait que la confiance attire la confiance, et elle compte que ses épanchements amèneront de la part de Barbey une ouverture d'âme lui offrant la possibilité d'intervenir avec efficacité au moment opportun. Son espérance ne fut point déçue; l'ami de Maurice se laissa gagner. Un jour, il lui avoua qu'il ne priaît point.

Hier au soir, belle surprise aussi de votre lettre. Je ne l'attendais pas sitôt, ni presque si aimable, quoique ce ne soit pas surprenant... J'ai trouvé dans cette lettre des choses qui m'ont affligée, de ces chagrins chrétiens de l'âme pour une pauvre âme de frère, pour quelqu'un qui me dit : « *Je ne prie pas Dieu* ». Dieu sait là-dessus ce que je pense, ce que je souffre. J'ai l'intérêt de la vie future de ceux que j'aime, et qui n'y croient pas, tant en croyance et tant à cœur, que, pour la leur procurer, je souffrirais avec joie le martyre. Ceci n'est pas exagération, mais bien pris dans toute la raison et le sentiment de la foi. (*Journal*, 17 nov. 1839.)

Ce n'était là qu'un début. Dans un bel élan de confiance, Barbey se déclara prêt à se faire connaître jusqu'à l'intime :

Je veux que vous ayez le fil de mon âme, je veux que vous puissiez vous dire ma sœur de prédestination autant que d'adoption volontaire et réfléchie. (*Journal*, 13 déc. 1839.)

Cette déclaration se trouvait dans une lettre de frère et d'ami, « toute franche d'affection et d'épanchement ». Comme gage de sa sincérité, il réclamait une prière pour une de ses amies qui venait

de mourir, pour Paula, sans doute la Paula des *Memoranda*, si passionnément aimée, qui semble avoir été une demi-mondaine : dessein charitable auquel se prêta volontiers Eugénie.

Prié pour Paula. Pauvre âme de jeune fille, où est-elle ? Cette mort qui vous l'a prise, où l'aura-t-elle portée ? Il est plusieurs demeures dans l'autre monde, et moi je tremble pour ceux qui partent, qui meurent dans la jeunesse si passionneuse, si fautive. Je ne connaissais pas Paula, mais un mot de vous me fait craindre. Et puis, qui sait comment elle vous était liée, cette enfant qui vous était attachée plus qu'à une vivante ? Mais laissons là, aussi bien est-il de ne penser pas à mal sur personne. (*Journal*, 13 déc. 1839.)

Dans la lettre qui annonçait la mort de Paula, Barbey recommandait une fois de plus à sa correspondante de ne pas délaisser le *Journal*. Eugénie, qui n'avait point besoin de cette recommandation, continuait inlassablement ses écritures, toujours dans le même esprit d'apostolat, avec le dessein avoué de porter à la vertu celui pour qui elle écrivait. Elle s'efforçait de le mettre en garde contre le monde et les comédies de salon, lui conseillant d'écarter les mauvaises influences de Paris par les hautes et sereines pensées de la foi.

Ecrit ceci aux splendeurs du soleil, sous le ciel le plus gai, le plus bleu, le plus printanier en décembre. Par cela, je pense à celui de Paris, ce *gris de fer* que vous voyez, qui vous déplaît et vous fait tant de mal à l'âme. C'est bien fort pour un homme fort comme vous, pour un être fort comme l'homme, d'être abattu par un peu d'air, « ce temps si démoralisant », dites-vous. N'y a-t-il pas moyen d'échapper à ces influences d'atmosphère ou de les écarter du moins ? Trop grande question pour être traitée au ^{au} Cayla, où, pour se préserver du temps, on pense à l'éternité comme les pauvres ermites. Je ne saurais vous dire l'influence heureuse qu'ont sur moi les hautes pensées de la foi. (*Journal*, 19 déc. 1839.)

C'est ainsi qu'Eugénie voyait se développer son amitié pour Barbey suivant les principes qu'elle s'était tracés. Elle en remerciait Dieu, car son esprit chrétien lui faisait attribuer tout cela à un dessein divin, à un mystère de Providence.

Vous êtes à part en moi. Quand je considère notre liaison et ce qui l'a amenée, tant d'événements, tant de choses pour me sortir du désert, et notre rencontre en Babylone, dans ce Paris dont j'étais si loin ; quand je m'y vois si étrangère et sitôt connue, sitôt comprise et sœur de vous, homme du monde, de vous prenant sœur à vos antipodes, trouvant amie de choix, lien de vie dans la vie la plus opposée à la vôtre. Oh ! je dis qu'il y a merveilleuse chose en cela, mystère de providence dans cet attachement qui ne ressemble à aucun. Je tiens à vous par quelque chose du ciel, par prédestination, comme vous avez dit. Dieu sait pourquoi et dans quel dessein il nous a unis d'amitié. Oh ! que je veux votre bonheur, à commencer par celui du ciel ! (*Journal*, 28 déc. 1839.)

Mais voici que 1839 s'avance vers son achèvement. Comme la fin et le commencement des années sont propices aux retours en arrière, Eugénie revient, par la force des choses, sur ses affections mortes :

elle songe à sa mère, à son cousin Victor, à son frère Maurice. Sans tarder cependant, elle pense à l'avenir qu'elle envisage avec sérénité.

Dans ce moment, je suis sans crainte, sans émotion pour personne; mon année se commence en confiance pour ceux que j'aime. (*Journal*, 31 déc. 1839.)

Il semble qu'elle attende beaucoup de l'année qui s'ouvre : ses parents sont en bonne santé; la baronne de Maistre la comble de cadeaux; les affections ne lui font pas défaut. Bon nombre d'amies l'environnent; autour d'elle s'est élevée toute « une plantation de cousines », aimantes, liées à sa famille, remplies de cœur et d'esprit. Ses correspondances sont nombreuses, et « parmi tant de lettres, il y en a trois qui les effacent toutes, deux de femmes et une grosse écriture qui se fait fine pour moi ».

C'est par de tels sentiments d'espérance dans l'avenir qu'Eugénie arriva à la dernière page du XI^e cahier de son *Journal*. C'était le 9 janvier 1840.

Par une coïncidence heureuse, elle recevait ce même jour une lettre de Barbey, dans le genre de celles qu'elle aimait. Cette lettre renfermait des détails de conscience comme celui-ci : « Je suis quelquefois religieux par raison ». Il y avait aussi un encouragement à continuer correspondance et *Memorandum* :

Ecrivez-moi avec vos croyances, vos convictions, vos réflexions qui en sont la conséquence, votre manière d'être et de sentir. Je ne vous voudrais pas autre. (*Journal*, 9 janv. 1840.)

Cette lettre lui causa un plaisir si grand qu'elle s'en fut la lire au soleil dans le bois de Sept-Fonts, à la place où elle avait l'habitude de s'asseoir jadis avec Maurice. Puis, une fois rentrée dans sa chambre, elle commença un nouveau cahier qu'elle voulut plus volumineux que les précédents.

Le cahier qui venait d'être terminé fut envoyé à Paris sans retard, probablement avec la lettre dont il est question dans le *Journal* à la date du 19 janvier.

Hier, je vous ai écrit une longue et bien franche lettre, véritablement comme à lui-même, en parler de ma façon, comme il vient. Je ne saurais pas me changer, il y paraîtrait, n'ayant jamais dissimulé nulle chose. Et pourquoi quand on n'a risqué ni de déplaire ni de se compromettre ? Je vous envoie mes pensées, ma vie, en sûreté : confiance la plus grande qu'une femme puisse donner, qui met bien haut dans son estime celui en qui elle croit.

Cette marque de confiance aurait dû attirer une prompte réponse de Barbey. Il n'en fut rien : le *frère vivant de Paris* ne donna pas signe de vie de longtemps.

On peut facilement s'imaginer l'inquiétude qui s'empara d'Eugénie, son impatience et son désir de savoir. Que se passait-il à Paris ?

Pourquoi ce silence prolongé, interminable ? Au risque d'être indis-crète (on ne l'est pas avec un frère), elle lui écrivit le 14 février sa peine de n'avoir rien reçu depuis un mois, promettant de tout pardonner « sauf le spleen et l'opium ». Démarche vaine; pas de réponse encore. Barbey reste toujours muet.

La sœur de Maurice, qui avait connu d'autres silences, ne désespéra pas et ne voulut pas croire à une amitié morte. Cependant elle ne peut s'empêcher de confier sa peine et son impatience au *Journal*.

* Entendu une messe *de mort* à votre intention. Puissé-je me tromper quelques fois en alarmes ! Ce silence de deux mois, ces lettres sans réponse, présage de malheur. Je ne me trompe pas là-dessus ou je me serais bien trompée sur vous si ceci venait d'une amitié changée. Impossible tel que je vous connais, tel que je vous vois, frère de Maurice devenu le mien. Ces sentiments ne sont pas de ceux qui passent, qui tiennent aux folies du cœur, mais pris devant Dieu sur une tombe dans l'ordre le plus grave, le plus saint et le plus durable, celui de l'amitié fraternelle, nous continuant l'un à l'autre ce que nous avons perdu. Quoi qu'il en soit, je suis en peine, environnée d'inquiétudes que le rien savoir fait venir.

Je pense (1) aussi au sort d'un paquet que je vous ai envoyé où se trouvent un de mes cahiers et une petite croix d'or que je vous donne, comme j'en avais donné une à Maurice. Qui sait qui verra cela si ce n'est pas à vous que ça tombe ? Pauvres feuilles du Cayla ! J'avais pris tant de soin pour vous les envoyer, pour les préserver de tout danger en voyage, et qui sait quel œil les verra ? Ce n'était que pour l'œil d'un frère, de moi à vous qui me voyez bien et me comprenez. Pour le mieux protéger, ce cher envoi, et éviter montre d'écriture, je l'avais mis sous le couvert de celle de mon père, mon bon père qui est de mon intime. Je lui avais parlé de la croix, il me l'a permis et tout ce que je voudrais vous envoyer. Lui aussi comprend l'amitié et adopte de cœur l'ami de son fils, de son cher Maurice, son Benjamin. (*Journal*, 27 fév. 1840.)

Ainsi qu'il arrive souvent, peu de jours après ces lignes inquiètes, la lettre attendue si impatiemment arriva. Comme M^{me} de Maistre le lui avait d'ailleurs laissé entendre, Barbey avait été malade; il reprenait sa correspondance avec le Cayla aussitôt après sa guérison.

* Me voilà bien rassurée sur votre vie, cette vie qui me continue celle de Maurice et que je ne voudrais pas voir finir. (*Journal*, 27 fév. 1840.)

La joie ressentie par Eugénie ne fut pas sans mélange.

Je n'éprouve pas en certitude, écrit-elle, ce que j'ai senti dans le doute. Le plaisir chez moi ne descend pas comme la peine. (*Id.*)

Pourquoi cela ? sinon parce qu'elle croit à demi seulement au rétablissement de son frère de Paris, et que ses dispositions morales ne la rassurent aussi que médiocrement. Qu'adviendrait-il si, comme Maurice, Barbey venait à mourir ? Dans quel état d'âme la mort le

(1) Tout ce second paragraphe est biffé par Barbey dans le manuscrit.

surprendrait-elle ? Elle insiste donc sur la question religieuse, lui recommandant de porter la petite croix d'or qu'elle lui a envoyée avec le cahier de son *Journal*. Elle le fait d'autant plus que Barbey s'est laissé prendre au charme de cet envoi et lui a écrit :

Cette lecture m'intéresse, me ravive, et par cela me fait du bien et quelque plaisir.

L'insistance d'Eugénie finit par triompher : Barbey promit tout ce qu'elle voulait. C'était le succès espéré. Toute joyeuse, Eugénie s'empressa d'en avertir son amie des Coques, qui suivait anxieusement déjà la marche de cette extraordinaire amitié.

* Je ne sais si je me trompe, mais j'espère même du bien de cette correspondance, j'espère à quelque influence possible sur une âme fière, assez assouplie par confiance pour vous dire : « *Si vous me trouvez déraisonnable, ayant tort dans mes paroles ou dans ma vie, ne prenez pas de précaution pour me le dire, blâmez-moi...* » Et je blâme, et je vois quelques fois adopter mes idées, et je vois maintenant une croix sur cette poitrine mondaine. (*A M^{me} de Maistre, mars-avril 1840.*)

Barbey était-il sincère dans ses promesses ? Quelques-uns se le demanderont peut-être et verront en lui un sceptique intrigué par un cas psychologique rare, cherchant à pousser à fond une expérience, admirant d'ailleurs la grandeur d'âme de sa correspondante. Nous ne craignons pas d'affirmer néanmoins que les textes donnent une impression différente et amènent à conclure à la sincérité de Barbey. Après tout, pourquoi pas ? Sa loyauté n'a jamais été mise en doute; il avait une trempe de chevalier. A notre avis, le sens chrétien de la sœur de Maurice produisit sur lui un effet bienfaisant. Il promit, et il a dû, pendant quelque temps du moins, tenir sa promesse. Eugénie eut certainement grand mérite de la lui arracher. A cette époque, Barbey était d'esprit païen et rationaliste. Il avait rompu complètement avec sa famille; la galanterie et la sensualité dominaient dans son cœur. Eugénie fut pour lui ce qu'est la voix des cloches aux incroyants; elle lui rappela la piété de son enfance, et amena ainsi dans son âme un léger remords de conscience et un retour passager à la foi.

Lorsque fut communiqué à Trebutien ce cahier du *Journal*, Barbey, qui n'était pas encore revenu définitivement aux pratiques religieuses, jugea de tels faits trop intimes pour être livrés au public et les biffa sur le manuscrit d'un large trait rouge. Trebutien, de son côté, au moment de la publication du *Journal*, respecta la consigne de celui qui avait été si longtemps son ami. En sorte que le public ne s'est jamais douté de cette première victoire chrétienne qu'Eugénie avait remportée sur le scepticisme de Barbey.

La sœur de Maurice d'ailleurs, contrairement à sa coutume, s'était montrée sur ce point d'une très grande discrétion. Elle n'avait fait

connaître le secret de son amitié pour Barbey qu'à la baronne de Maistre, et n'avait point cru devoir le révéler à son amie Louise de Bayne.

* Ce sont choses si intimes que vous seule et ma famille savez seuls au monde. Je ne l'ai pas même dit à Louise, car une lettre ne lui ferait pas comprendre ce que c'est que M. d'A. pour moi et moi pour lui. Mon père, à qui je montre toutes ses lettres, n'y trouve rien à dire; il est content de notre correspondance, m'a même engagée de continuer et se sent plein d'affection pour l'intime ami de son fils. Je vous dis cela, mon amie, pour lever les *scandales* que je pourrais vous donner, désolée que je serais de vous être de mauvais exemple, même en apparence, comme je crains de l'être en ceci. Mais je vous assure, tout ceci est bien sans que le diable s'en mêle. (*A M^{me} de Maistre, mars-avril 1840.*)

En fait, dans la volumineuse correspondance d'Eugénie à son amie de Rayssac, le nom de Barbey d'Aurevilly est à peine prononcé. Bien plus, il ne se rencontre même pas une seule fois dans la période que nous étudions. Eugénie ne sachant comment expliquer la nature de son sentiment, avait peur que Louise, la malicieuse Louise, ne la comprît pas ou la comprît mal. N'irait-elle pas soupçonner un projet qui était fort loin de sa pensée ? Elle garda donc pour elle son secret, ou plutôt ne le partagea qu'avec la baronne de Maistre, et encore nous venons de voir la raison tout à fait spéciale pour laquelle elle la mit au courant.

CHAPITRE III

La montée de Maurice vers la gloire.

La pensée dominante d'Eugénie. — I. BIOGRAPHIE DE MAURICE D'APRÈS LE JOURNAL DE SA SŒUR : Fragments biographiques. — Le récit des derniers jours et de la mort de Maurice. — Emprunts à Montaigne. — II. L'ARTICLE DE LA « REVUE DES DEUX MONDES » : Dévouement d'Auguste Chopin et d'Auguste Robert à la mémoire de Guérin. — Ils interviennent auprès de Sainte-Beuve et de George Sand. — Lettre sensationnelle de Barbey au Cayla. — Poésie d'Eugénie à Sainte-Beuve. — Impatiences. — L'article de George Sand. — Joie et regrets d'Eugénie. — Sa poésie à George Sand. — Débats autour de la mémoire de Maurice. — Proposition du comte de Beaufort, acceptée d'abord, puis rejetée. — Souvenirs de Barbey à ce sujet. — Lettre de Sainte-Beuve à Eugénie. — III. LA RECHERCHE DES MANUSCRITS DE MAURICE : Projet d'Eugénie. — Difficultés de l'entreprise. — Les manuscrits du Cayla. — Les manuscrits de Rayssac. — Les manuscrits bretons. — Reprise de la correspondance entre le Cayla et le Val. — Les articles de la *Revue de l'Ouest*. — Projets des amis de Bretagne. — L'inaltérable amitié de Barbey.

Cependant Barbey n'allait pas tarder à entrer plus profondément dans la vie d'Eugénie de Guérin. L'intérêt qu'il porta à la glorification posthume de Maurice lui en offrit l'occasion. S'occuper de cette glorification, c'était répondre aux désirs les plus chers de celle qui venait de lui vouer une amitié chrétienne.

Personne n'ignore qu'une des pensées dominantes d'Eugénie durant toute sa vie fut la renommée littéraire de son frère. Nous avons même souligné déjà la ténacité avec laquelle elle poussait Maurice, pendant ses années de collège, à consacrer ses loisirs à la composition de petits ouvrages en prose ou en vers. Son instance devint plus pressante quand il eut quitté Stanislas. A cette époque, elle l'incitait à écrire et à ne pas céder à sa paresse naturelle, le harcelant sans trêve ni repos. Puis, au lieu de s'affliger, comme son père, en voyant Maurice négliger le Code et les études juridiques pour rédiger des articles de journaux et s'occuper de travaux littéraires, elle s'en réjouissait au contraire. Et quand, après de multiples requêtes, il eut obtenu l'agrément paternel pour se lancer définitivement dans la carrière des lettres, elle en éprouva un tressaillement d'allégresse.

Une charmante prophétesse [*Louise de Bayne*] vient de me prédire que je serai dans peu de temps consolée de ton absence. Si elle croit que je t'oublie, elle est faux prophète. Que veut-elle donc dire ? — Que tu reviendras ? Mais c'est si loin ce retour ! — Que tu m'écriras ? Cela console bien, mais pas tout à fait. Voici, voici. Oui, tu m'écriras, mais ce sera

imprimé, doré, relié. Te voilà auteur, te voilà riche de gloire et d'écus, et me voilà à Paris. Voilà aussi ce qu'elle a voulu me dire. Elle sait ce que je veux, cette vénérable petite sorcière, elle ne voudrait pas m'annoncer des malheurs. J'accepte l'augure, que ta lettre d'ailleurs vient me confirmer. Te voilà donc lancé dans la carrière, loin, bien loin de ce Code qui te pesait comme le mont Atlas. Papa est content de ta détermination. (A Maurice, 24 nov. 1831.)

Eugénie ne cessa dès lors d'encourager ouvertement son frère dans sa nouvelle voie et de lui prédire, comme Louise de Bayne, les plus brillants succès.

Tu me fais l'effet d'un Père de l'Eglise méditant la Bible et la philosophie religieuse dans ta tranquille cellule. Je ne crois pas qu'aucun d'eux pourtant fût aussi bien logé que toi, mais c'est une demeure charmante. Je crois bien que tu fasses (*sic*) de jolis vers là-dedans tout en tisonnant ! Je suis sûre qu'il y en a partout dans ta chambre, sur les tables, les chaises, au coin du feu, et moi je n'ai rien. Dis-moi au moins ce que tu fais. Où en est ton drame ? J'aimais beaucoup ce *Pierre l'Hermite*. Tu voulais, ce me semble, présenter quelque chose à Lamartine. Fais-le, si tu m'en crois. Il t'accueillera, j'en suis sûre, comme t'accueillerait un ange à qui tu demanderais encouragement et bienveillance. Je te félicite de t'être incorporé à la *Revue Européenne*. Papa est fort content de te savoir en si bonne compagnie, mais il lui tarde beaucoup que ton encrier soit ta bourse. (A Maurice, 22 janv. 1832.)

Les dernières lignes pourraient laisser supposer que le désir de tirer Maurice de la situation médiocre dans laquelle il végète à Paris entre pour une bonne part dans les conseils d'Eugénie et dans son insistance. Il n'en est rien pourtant. Que le père souhaite, avant tout, voir Maurice suffire à ses dépenses, rien de moins contestable ; on ne peut pas dire qu'il en soit de même pour elle. Sans doute, la préoccupation de lui assurer un avenir plus aisé n'est pas absolument étrangère à sa pensée : une sœur qui remplit le rôle de mère ne peut pas se désintéresser de la situation matérielle de son frère. L'âme d'Eugénie ne se limite pas pourtant à ces questions vulgaires d'intérêt ; ses vues sont plus nobles, ses ambitions plus vastes. En dirigeant son frère vers la carrière des lettres, en le poussant à écrire, en applaudissant à ses succès, elle n'a point pour but de lui procurer seulement son gagne-pain. Ce qu'elle veut, c'est que Maurice parvienne à la gloire littéraire qu'elle considère « comme la première de toutes les gloires » ; elle en est ambitieuse pour lui.

Déjà, en 1829, pour faire naître en lui ce désir, elle lui avait inspiré une haute idée de l'empire des lettres.

* Disposer de l'opinion publique, maîtriser les esprits, remuer les âmes, étendre ce pouvoir à tous les temps, à tous les lieux, il n'y a point d'empire comparable à celui-là. On peut braver, quand on le possède, toutes les infortunes de la vie. Epictète, boiteux, esclave, pauvre comme Irus, était pourtant le favori des dieux. (A Maurice, 18 juil. 1829.)

Le talent de Maurice permettait, semble-t-il, à Eugénie, l'espoir

de voir arriver son frère facilement et promptement à la gloire qu'elle ambitionnait pour lui.

On sait comment Maurice ne réalisa pas de son vivant les nobles rêves de sa sœur, et comment il mourut jeune, inconnu, après avoir seulement publié quelques articles dans des revues de second ordre.

Chose étonnante ! Cette disparition rapide, loin de provoquer l'effondrement des espérances d'Eugénie, eut pour effet de la confirmer dans la pensée de l'exceptionnelle valeur de son frère : Maurice, auréolé par la mort, lui apparaît plus grand, plus digne d'admiration que pendant qu'il vivait. Et, par contre-coup, la pensée lui vint de se consacrer à sa mémoire posthume. Il ne faut pas que Maurice meure tout entier, que son souvenir périsse à jamais, comme une étincelle qui n'aurait brillé que pour disparaître. Il faut qu'il vive devant la postérité comme il vit toujours dans son cœur. Maurice avait une intelligence trop remarquable et une âme trop belle !

De la part d'une faible jeune fille, perdue au fond d'une province française, isolée dans un pauvre manoir, loin de Paris où se créent les renommées, ce dessein ne manque ni d'étrangeté ni de hardiesse. On le croirait chimérique, mais cette jeune fille possède une volonté à toute épreuve et ses forces sont décuplées par l'amour qu'elle porte à son frère.

Les ressources dont elle dispose sont pourtant bien médiocres, hors de proportion avec ses projets, que lui importe ! Elle fait du moins ce qui dépend d'elle pour arriver à ses fins, et demande aux amis de Paris de l'aider dans sa tâche. Sans retard, la voilà qui se met à l'œuvre et qui travaille à assurer auprès des hommes la survie et l'immortalité de son Maurice, avec un dévouement égal à celui dont elle a fait preuve en veillant jadis sur son âme.

I. — Biographie de Maurice d'après le « Journal ».

Un des moyens efficaces pour perpétuer la mémoire de quelqu'un est d'écrire sa vie, c'est-à-dire de conserver pour la postérité, avec le souvenir de ses gestes et de ses actions, le parfum de son âme. Eugénie ne négligea pas ce moyen. Son premier soin fut de fixer dans son *Journal* les traits caractéristiques de la personnalité de son frère et les événements principaux de sa trop courte existence.

A certains jours, elle se demanda même si elle ne devait pas écrire la biographie complète de Maurice.

Si j'écrivais sa vie, cette [*vie*] si jeune, si fraîche, si rare, si rattachée à tant d'événements, à tant d'intérêts, à tant de cœurs ! Peu de vies semblables ! (*Journal*, 26 août 1839.)

Que n'a-t-elle suivi son inspiration ! Autant qu'on peut le supposer par ce qu'elle a laissé, nous aurions une œuvre de tout premier ordre.

Il est regrettable qu'elle se soit contentée de rédiger des fragments de la vie de Maurice. Il est vrai, ces fragments sont d'excellente qualité. Au dire des meilleurs critiques, non seulement ils forment une des parties les plus remarquables du *Journal*, mais encore, par la profondeur et l'intensité du sentiment qui les inspire, ils sont ce que l'on a écrit de plus prenant et de plus beau sur Maurice; éléments précieux qu'ont exploités et qu'exploiteront toujours à l'envi les admirateurs de l'auteur du *Centaure*.

Nulle part Eugénie n'a fourni autant de détails sur son frère que dans les cahiers qui ont suivi sa mort : naissance de Maurice (1); sa grande maladie de 1837 (2) et son départ du Cayla en 1838 (3); voyage d'Eugénie à Paris et pressentiments de la route (4); incidents divers de la vie parisienne (5); mariage de Maurice (6) et préparation religieuse à ce mariage (7); récit du suprême retour au Cayla, des derniers jours et de la mort de Maurice (8).

Tous ces fragments biographiques, écrits sans suite, à proportion que les dates anniversaires ou autres événements appelaient ou précisaient les souvenirs, méritent d'être remarqués. Entre tous, celui qui est consacré aux derniers jours de son frère est le plus important et le plus achevé. Il a été écrit entre le 11 et le 27 février 1840 et il commence par ces mots :

Ce fut le 8 juillet, vingt jours après le départ de Paris, vers les six heures du soir, que nous fûmes en vue du Cayla, terre d'attente, lieu de repos de notre pauvre malade. (*Journal*.)

Le morceau, trop long pour être cité ici tout entier, sera publié intégralement dans la nouvelle édition du *Journal* : nous disons *intégralement*, car Trebutien dans son recueil en a supprimé plusieurs passages. L'émotion, qui s'empare du lecteur dès le début du récit, ne cesse d'augmenter à mesure que la narration se poursuit. Elle atteint à son comble quand se produit le dénouement.

Il vivait encore, [*après l'Extrême-Onction*], il nous entendait, il choisit entre de l'eau et de la tisane qu'on lui offrait à boire, serra la main à M. le Curé qui toujours lui parlait du ciel, colla ses lèvres à une croix que lui présentait sa femme, puis il s'affaiblit, nous nous mîmes tous à le baiser, et lui à mourir.

Vendredi matin, 19 juillet 1839, 11 h. 1/2. Onze jours après notre arrivée au Cayla. Huit mois après son mariage. (*Journal*.)

Nous nous mîmes tous à le baiser et lui à mourir. L'expression a été

(1) *Journal*, 4 août 1839.

(2) *Journal*, 20 août 1839.

(3) *Journal*, 26 janvier et 27 février 1840.

(4) *Journal*, 3 et 6 octobre 1839.

(5) *Journal*, 1^{er} novembre 1839.

(6) *Journal*, 15 novembre 1839.

(7) *Journal*, 22 janvier 1840.

(8) *Journal*, 11 février 1840.

souvent admirée et mérite de l'être tant à cause de sa belle simplicité que de sa sublime concision.

On n'ignore pas, en général, que c'est la lecture des derniers moments d'Etienne de La Boétie par Montaigne qui a suggéré à Eugénie la pensée de raconter la mort de Maurice. On sait aussi qu'elle a emprunté, avec des variantes, à l'auteur des *Essais* une des épigraphes du XI^e cahier : « *Oh ! que c'est un doux nom et plein de dilection que le nom de frère !* », et la parole de La Boétie mourant : « *Priez pour moi. Ce sont les meilleurs offices que les chrétiens puissent se faire les uns aux autres* ». Mais ce que l'on sait moins, c'est que le récit tout entier est nettement inspiré par les pages célèbres de Montaigne. C'est la même conception, le même mouvement général, la même émotion progressive, une manière semblable de citer les paroles des jeunes mourants. Maurice rétracte ses erreurs mennaisiennes, tout comme La Boétie proteste de sa foi catholique. La narratrice regrette qu'il y ait des détails qui lui échappent ; Montaigne l'avait fait avant elle.

Il est vrai, monseigneur, comme j'ay la mémoire fort courte, et desbauchée encores par le trouble que mon esprit avoit à souffrir d'une si lourde perte et si importante, qu'il est impossible que ie n'aye oublié beaucoup de choses que ie voudrois estre sceues : mais celles desquelles il m'est souvenu, ie vous les manderay le plus au vray qu'il me sera possible. (*Montaigne, Lettre I, A Monseigneur Montaigne, mon père.*)

Les finales des deux récits, enfin, par les précisions qu'elles renferment, offrent des similitudes telles qu'elles dénotent une étroite dépendance. Voici, pour le prouver, les lignes qui terminent les derniers moments de La Boétie. On peut les comparer à celles qu'Eugénie a écrites sur la mort de son frère et que nous avons rapportées plus haut.

Mais une heure aprez, ou environ, me nommant une fois ou deux, et puis tirant à soy un grand soupir, il rendit l'âme, sur les trois heures du mercredy matin dixhuitiesme d'août, l'an mil cinq cents soixante trois, aprez avoir vescu trente deux ans, neuf mois, et dix-sept iours. (*Montaigne, Lettre I, A Monseigneur Montaigne, mon père.*)

En prenant comme modèle, pour la narration de la fin de Maurice, l'ami de La Boétie, Eugénie ne pouvait faire de choix meilleur. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait composé des pages belles et émouvantes, dignes d'être considérées comme le piédestal magnifique du monument littéraire qu'elle ambitionnait pour son frère.

II. — L'article de la « *Revue des Deux Mondes* ».

Mais que pouvait une jeune fille seule pour la glorification souhaitée ? Pas grand'chose assurément. Les efforts d'Eugénie seraient restés sans doute infructueux si l'on n'était venu à son aide, si quelques amis et admirateurs de son frère ne lui avaient apporté leur

concours absolu et désintéressé de la manière la plus inattendue, dans les circonstances que nous allons rappeler. Nous empruntons maints détails de notre récit à l'étude consciencieuse de M. Max Egger dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, avril-juin 1911 : Maurice de Guérin. *Les origines de sa renommée littéraire*.

Parmi ceux qui avaient fréquenté Maurice après son retour de Bretagne se trouvaient deux jeunes gens, poètes comme lui : Auguste Robert et Auguste Chopin. Tout permet de supposer qu'ils l'avaient connu antérieurement, entre 1830 et 1832, pendant qu'il suivait les cours de l'Ecole de Droit. Quoi qu'il en soit, en 1835, ils se lièrent avec lui d'une étroite amitié.

Le plus jeune d'entre eux, Auguste-François Robert, était né à Paris le 21 février 1813. Attaché au bureau du Domaine privé depuis 1833, il y demeura jusqu'en 1848, puis fut employé au Ministère d'Etat et des Beaux-Arts de 1854 à 1870.

Cet honorable fonctionnaire manifesta pendant toute sa vie un goût prononcé pour les belles-lettres, pour le genre dramatique principalement. A sa mort, survenue le 15 avril 1883, il laissa plusieurs drames dont une chronique en un acte et en vers : *Une soirée à l'hôtel de Saint-Pol*, qui avait été représentée en 1834 sur un théâtre de Rouen. Au dire de M. Egger, Auguste Robert laissa le souvenir d'« une âme modeste, délicate et fière, un esprit ferme que le goût de la poésie n'avait pas transformé en rêveur mélancolique et qui avait supporté vaillamment les peines de la vie ».

Son ami, Charles-Auguste Chopin, chef du contentieux dans la Compagnie d'Assurances contre l'incendie *Le Soleil*, habitait rue de Port-Mahon, n° 6, dans le voisinage immédiat de Barbey d'Aurevilly qui demeurait au n° 9 de la même rue, hôtel de Neustrie. Né à Paris en 1811, il était de la race de ceux qui atteignirent leur majorité en 1830; ce fut une nature romantique. Peu porté à l'action, il se laissait enchanter par les rêveries vagues et vaines. Comme Robert et comme Guérin, un de ses plaisirs consistait à composer des vers, mais son inspiration, plus courte que celle de ses amis, ne lui permettait que de brèves poésies qu'il publiait dans les journaux. A la fin de sa vie, il les rassembla, pour ses parents et ses intimes, dans un petit recueil charmant : *Au coin du feu*, dont il put à peine corriger les dernières épreuves.

Chopin, qui mourut poitrinaire en 1844 assisté par M. Emile Egger, n'est pas assurément un grand poète. Personne ne lui conteste toutefois un goût poétique affiné et sûr; il avait le sens de la beauté littéraire. C'est de ce sentiment que bénéficièrent le *Centaure* et, par contre-coup, toutes les œuvres posthumes de Guérin, car Auguste Chopin peut être considéré comme un des premiers artisans de la gloire de Maurice. Sainte-Beuve l'a dit nettement : « Vous avez raison, lui a-t-il écrit le 7 novembre 1842, de compter

sur la reconnaissance de tous les amis du beau et du grand pour avoir sauvé le *Centaure*. » Sans le dévouement enthousiaste de Chopin et de Robert, nous ne posséderions pas ce chef-d'œuvre.

Ils en eurent connaissance en 1836, par Maurice de Guérin lui-même qui le leur communiqua peu de temps après l'avoir composé, et cette communication leur causa d'ineffables jouissances intellectuelles.

J'ai bien des choses à te dire, mon cher Chopin, écrivait Robert le 11 août 1836; je te les écrirais si ton voyage devait se prolonger encore beaucoup, mais j'aime mieux attendre un jour comme celui de notre dernière promenade à Montmartre où nous étions tout remplis de la confiance du *Centaure*.

Chopin ne se contenta pas de la communication orale que lui fit Guérin; par bonheur, il prit copie du poème.

Par bonheur aussi, il eut la pensée, à la fin de 1839 ou tout au moins au commencement de 1840, de le faire publier dans une grande revue, en mémoire de celui qui venait de disparaître. Pour mieux arriver à ses fins, il alla un jour soumettre son idée à Sainte-Beuve et lui donner lecture du *Centaure*. Enthousiasmé, Sainte-Beuve en parla à son tour à George Sand, et, l'ayant trouvée bien disposée, engagea les deux amis à poursuivre la négociation.

Dans les pourparlers qu'ils entamèrent auprès d'elle, Auguste Robert joua le premier rôle. Il recopia de son écriture admirable le poème en prose de Guérin et adressa à George Sand le manuscrit accompagné d'une lettre qui précisait le but de son envoi. La réponse ne se fit pas attendre.

Monsieur Auguste Robert, rue Vivienne, n° 3.

[13 janvier 1840.]

Monsieur, je vous prie de passer chez moi pour que je réponde verbalement à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en m'envoyant le fragment de M. de Guérin.

M. C. D.

GEORGE SAND.

rue Pigalle, 16.

On imagine facilement l'empressement de Robert à répondre à cette invitation pour exposer l'objet de ses vœux et des désirs de son ami. George Sand, déjà ébranlée par l'entretien de Sainte-Beuve, se laissa convaincre de l'opportunité de cette publication. Quelques jours après, ayant obtenu l'assentiment de Buloz, directeur-fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, elle réclamait par écrit à Robert des renseignements biographiques sur Maurice de Guérin.

Monsieur Auguste Robert, rue Vivienne, 3.

Monsieur,

Ayez l'obligeance de m'envoyer demain matin, s'il est possible, ou demain soir une petite note sur M. de Guérin, l'époque et le lieu de sa naissance, quelle fut sa famille, où il fit ses études, quel était son caractère, comment il mourut, et quels projets ou conversations littéraires,

politiques ou religieuses il affectionnait. Enfin, sans entrer dans de grands détails et sans compromettre aucune délicatesse de position, vous pouvez m'en dire assez pour que je connaisse un peu ce qu'à coup sûr il y a eu d'intéressant et de remarquable dans la destinée et dans l'intelligence de ce jeune homme. Je ne vous demande qu'une ou deux pages, plus si vous voulez. Le style très pur et très élevé de la lettre qui accompagnait l'envoi du *Centaure* me fait croire qu'il ne vous faudra que peu d'instants pour rédiger la note que je vous demande, un peu tard peut-être, mais pressée moi-même par la tardive et enfin *définitive* résolution de M. Buloz. Le *Centaure* paraîtra donc dans le prochain n° de la Revue accompagné de quelques pages de moi relativement à l'art grec dans notre littérature et à la personne de M. de Guérin, etc. Si vous voulez m'apporter vous-même ces notes je serai chez moi dans la journée, à moins pourtant que je n'aye (*sic*) une répétition au théâtre, auquel cas je vous prierais de vouloir bien laisser vos notes.

Agréé, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

GEORGE SAND.

Auguste Robert ne se sentit pas qualifié pour fournir les renseignements demandés. D'accord avec Chopin, il crut nécessaire de faire appel aux souvenirs de Barbey d'Aurevilly, et il en avisa George Sand par le billet suivant :

Madame,

N'étant pas à même de vous donner sur M. de Guérin des renseignements aussi complets et surtout aussi directs que vous pourriez les désirer, j'ai cru devoir prier son ami intime M. Barbette (*sic*) de rédiger la petite note que vous m'avez fait l'honneur de me demander et de la compléter même verbalement auprès de vous. De cette façon M. de Guérin sera dignement servi; à vos pages du moins pourront se mêler quelques lignes sorties du cœur, et les honneurs funèbres seront rendus au poète par la Gloire et l'amitié.

En vous remettant le *Centaure*, je ne pouvais guère vous parler que de mon admiration pour le talent de M. de Guérin, mais quand une âme fiancée de la sienne vous révélera l'homme et le poète tout entiers, je suis convaincu, Madame, que vous vous applaudirez au fond du cœur du noble effort que vous avez si heureusement tenté! Honneur à vous, Madame! Vous écrivez de belles choses et vous en faites! (1).

A partir de ce moment, Auguste Robert ne paraît plus dans l'affaire de la publication du *Centaure* et des œuvres guériniennes. Ne nous en étonnons pas. Il a rempli sa tâche avec conscience et avec bonheur; il ne lui restait plus qu'à s'effacer devant l'ami intime de Guérin à qui il cédait la place avec délicatesse.

Quels furent les sentiments de Barbey en apprenant que M^{me} Sand se proposait d'écrire un article sur Maurice et de publier le *Centaure*? M. Egger insinue qu'il éprouva « quelque dépit secret de voir qu'on lui dérobait l'honneur de jeter aux quatre coins des Deux Mondes

(1) On remarquera sans doute combien le style et l'allure générale de cette lettre offre de ressemblances avec la manière de Barbey d'Aurevilly. N'en serait-il pas l'inspirateur? Mais alors comment expliquer la déformation orthographique de son nom?

le nom de Guérin ». Ce dépit, même secret, ne paraît pas cadrer avec ce que l'on sait de Barbey à cette époque. Mieux vaut penser qu'il fut heureux de ce projet. L'autorité qui s'attachait à tout ce qui sortait de la plume de M^{me} Sand allait contribuer puissamment à faire sortir de l'ombre le nom de Maurice de Guérin; il serait plus aisé ensuite à Barbey de faire œuvre définitive. Aussi s'empressa-t-il de rédiger la courte notice demandée. Il fit même davantage; il fouilla ses vieux papiers et mit soigneusement de côté ce qui lui venait de Guérin, dans le but avoué de le faire servir à l'article de la *Revue des Deux Mondes*. Mais, avant de donner communication de ses trouvailles à George Sand, il voulut le lire à Chopin dont il appréciait la sûreté de goût et dont il connaissait le dévouement à la mémoire de Guérin.

Monsieur Chopin, rue Port-Mahon.

Si vous êtes libre demain matin, venez chez moi, Monsieur. J'ai fait le triage des lettres en question, et par rencontre j'ai trouvé une pièce de vers d'assez longue haleine. Vous qui avez aimé le poète à cause de la poésie, vous méritez bien que je vous communique avant M^{me} Sand elle-même un morceau que le hasard me renvoie au moment où j'y comptais le moins, à peu près assuré que j'étais d'avoir vu détruire à M. de Guérin tous les vers qu'il avait écrits.

Entièrement à vous.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Jeudi matin.

Une note manuscrite de Chopin sur l'original apprend que Barbey écrivait cette lettre le 12 mars 1840. Presque à la même date, il crut devoir avertir la sœur de Maurice de ce qui se préparait. Les amis de Paris, disait-il, n'oublient pas Maurice et songent à projeter un rayon de gloire sur sa tombe. Et il raconta comment Auguste Chopin avait communiqué le *Centaure* à Sainte-Beuve et comment ce dernier avait demandé et obtenu l'insertion dans la *Revue des Deux Mondes* du poème en prose que M^{me} Sand se chargeait de présenter au public.

Dans le pauvre castel du Cayla, cette nouvelle fit une impression profonde. Les secrètes espérances d'Eugénie se trouvaient de beaucoup dépassées par la réalité.

Que dire, que répondre ? Que m'annoncez-vous qui se prépare pour Maurice ? Pauvre rayon de gloire qui va venir sur sa tombe ! Que je l'aurais aimé sur son front, de son vivant, quand nous l'aurions vu sans larmes ! C'est trop tard maintenant pour que la joie soit complète. Et néanmoins j'éprouve je ne sais quel triste bonheur à ce bruit funèbre de renommée qui va s'attacher au nom que j'ai le plus aimé, à me dire que cette chère mémoire ne mourra pas. Oh ! le cœur voudrait tant immortaliser ce qu'il aime ! Je l'avais ouï dire, je le sens, et que ceci s'étend du ciel en terre. Soit par amour ou par foi, soit pour ce monde, soit pour l'autre, l'âme repousse le néant. Maurice, mon ami, vit toujours; il s'est éteint, il a disparu d'ici-bas comme un astre meurt en un lieu

pour se rallumer dans un autre. Que cette pensée me console, me soutient dans cette séparation ! Que j'y rattache d'espérances ! Ma vie, mon bonheur restant toutes choses en haut, tout y monte ou en vient. Ce rayon qui va passer sur Maurice, je le vois descendre du ciel ; c'est le reflet de son auréole, de cette couronne qui brille au front des élus, des intelligences sauvées. Celles qui se perdent n'ont rien devant Dieu qui leur reste, qui les marque, quelque signe de distinction que les hommes leur fassent, car toute gloire humaine passe vite. Je ne me réjouirais pas si je ne voyais que celle-là seule pour mon frère. Mais il est mort saintement, et j'accepte avec transport la glorification de son intelligence qui peut s'associer à celle de son âme. (*Journal*, 18 mars 1840.)

C'est donc avec joie, — une joie mêlée de regret, — qu'Eugénie reçoit cette annonce, et c'est avec transport, — un transport tempéré par je ne sais quelle crainte, — qu'elle agrée ce qui se prépare. Elle s'empresse de faire partager son bonheur à M^{me} de Maistre ; puis elle remercie Barbey, le priant de transmettre sa reconnaissance à tous ceux qui veulent bien concourir à la publication du *Centaure* et des autres fragments de Maurice.

En attendant l'apparition des œuvres de son frère, Eugénie consacre son temps à la composition d'une poésie (1) dédiée à Sainte-Beuve : *Les Larmes d'une sœur. A Monsieur de Sainte-Beuve qui m'a singulièrement touchée par ses « Larmes de Racine » et encore plus par cette publication du « Centaure »*. Le début est insinuant.

Ah ! lorsqu'en des moments de mémoire touchante
Naguère il me lisait quelque page charmante
De vos charmants écrits.....

Lorsque Maurice, dit Eugénie en substance, me faisait connaître vos écrits, lorsque je pleurais avec lui en lisant *les Larmes de Racine* et que je transcrivais dans mes cahiers des extraits de vos œuvres, j'étais loin de songer que je vous devrais un jour *le Centaure*. Soyez-en béni.

Je veux mêler mes accents à la voix de ceux qui cherchent à « tirer d'un astre éteint un doux rayon de gloire ». Maurice est, en effet, digne d'être admiré ; son talent était rare mais humble ; il a passé inconnu en laissant de purs joyaux ; faites-les connaître.

Et la pièce se termine par d'excellents vers inspirés par l'amour fraternel et imités de la poésie à Louise de Bayne.

N'ayant qu'une âme à deux, comme on n'a qu'une mère,
Nous épanchions la vie et nos rêves d'azur,
Lui, dans un cœur de sœur, moi, dans un cœur de frère,
Vases d'or toujours pur.

Maurice et moi nous n'avions qu'une âme à deux. Son charme

(1) Elle a été publiée par M. Abel Lefranc : *Maurice de Guérin*, p. 306.

était extrême; sa mort m'a été bien pénible; c'est une grande perte que j'ai faite; j'ai pour lui des pleurs à répandre pour l'éternité.

Cette poésie, transcrite dans le *Journal*, le 1^{er} mai 1840, — un jour d'orage, — fut envoyée à Sainte-Beuve (Eugénie écrit de Sainte-Beuve) par l'intermédiaire de Barbey d'Aurevilly.

Or, voici que l'impatience de lire *le Centaure* gagnait la sœur de Maurice. Ne recevant rien de Paris, elle écrivit :

* Pourquoi, vous, mon frère Jules, ne pas m'écrire aussi, dussiez-vous m'affliger ? Ces envois si attendus, je les attends depuis deux mois bientôt. Est-ce que tout meurt à Paris ? (*Journal*, 6 mai 1840.)

Celle qui se plaignait ainsi ignorait le travail qu'exige la composition d'un article et combien de temps il faut pour son insertion dans une grande revue. Enfin, le 15 mai, *le Centaure* parut. Des jeunes gens venus de Gaillac en apportèrent la nouvelle au Cayla. Mais pourquoi ne le recevait-on pas ? Barbey l'enverra-t-il ? Qui le sait ? Le cœur humain est si changeant !

Et qu'y aurait-il d'étonnant que quelqu'un du monde vînt à oublier une pauvre amitié d'anachorète qui ne peut pas lui offrir beaucoup d'agrément. Je n'ai d'autre titre que d'être la sœur de Maurice, et cela se peut effacer : *le temps efface tout*. (*Journal*, 23 mai 1840.)

La craintive Eugénie ne tarda pas à être rassurée. Ce n'était qu'un peu de retard. Le numéro du 15 mai de la *Revue des Deux Mondes* lui fut remis le 5 juin.

Oh ! ceci se date, ce jour, cette Revue arrivée, ce moment où je vais lire enfin ce *Centaure* ! Je l'ai là, je le tiens, je le regarde, j'hésite à l'ouvrir, ce recueil funéraire que, pour avoir, j'aurais donné mes yeux il y a un instant. Mon Dieu, que le cœur a des contraires ! (*Journal*.)

Avec le tressaillement inquiet que dut éprouver la sœur de Maurice, analysons les pages de George Sand, puisque ce sont elles qui marquent vraiment le début de la gloire guérinienne.

Georges Sand a conçu son article comme la continuation de ses études sur les *Poètes et romanciers modernes*, dont il forme le XVIII^e chapitre. Pour sa rédaction, elle a non seulement utilisé la notice fournie par Barbey d'Aurevilly et interrogé Lamennais, mais encore elle s'est servie des notes très remarquables sur le sentiment grec dans la littérature française que Sainte-Beuve, — le *vieux ami de province*, — a rédigées à son intention. Barbey, enfin, lui a communiqué une pièce de vers et une série de quinze lettres de Maurice dont il autorise la publication par extraits.

Dès le début de son article, M^{me} Sand explique que des amis de Maurice de Guérin (qu'elle appelle Georges parce que Georges est le premier des prénoms de Guérin) sont désireux de rendre hommage

à sa mémoire en publiant quelques-uns de ses fragments. Après avoir lu ces fragments, elle s'est « engagée à cette publication avec ce sentiment de profonde sympathie que chacun éprouve pour le génie moissonné dans sa fleur, et croyant fermement accomplir un devoir envers le poète comme envers le public ».

Maurice de Guérin, poète inconnu, n'a pas été ambitieux, cupide et vain. Il a souffert, il est mort jeune; sa douleur a été muette, sans orgueil et sans fiel, et sa vie, qui s'est consumée faute d'aliments nobles, s'est éteinte sans lâche blasphème.

C'était une de ces âmes froissées par la réalité commune, tendrement éprises du beau et du vrai, douloureusement indignées contre leur propre insuffisance à le découvrir, vouées en un mot à ces mystérieuses souffrances dont René, Obermann et Werther offrent sous des faces différentes le résumé poétique.

Après cette esquisse psychologique, M^{me} Sand aborde les œuvres de Guérin et les apprécie en quelques traits rapides.

Les quinze lettres de Georges de Guérin..... sont une monodie non moins touchante et non moins belle que les plus beaux poèmes psychologiques destinés et livrés à la publicité..... Il y a là une poésie naturelle, une grandeur instinctive, une élévation de style et d'idées, auxquelles n'arrivent pas les œuvres écrites en vue du public et retouchées sur les épreuves d'imprimerie.

Le Centaure est un chef-d'œuvre remarquable par « la nouveauté de la forme, l'originalité, non abrupte et sauvage mais raisonnée et voulue, de la phrase, de l'image, de l'expression et du contour ». On ne peut qu'admirer la « persistance laborieuse pour resserrer dans les termes poétiques les plus élevés et les plus concis une idée vaste, profonde et mystérieuse comme ce monde primitif à demi épanoui dans sa fraîcheur matinale, à demi assoupi encore dans le placenta divin. »

Le fragment de vers qui suit *le Centaure* n'est pas une imitation de Chénier comme on pourrait le croire.

Les essais de Guérin ne sont point des pastiches de Ballanche et de Chénier, mais bien des développements et des perfectionnements tentés dans la voie suivie par eux... Maurice a obéi à son entraînement passionné pour les secrets de la nature.

Il ne l'a point aimée en poète seulement, il l'a idolâtrée. Il a été panthéiste à la manière de Goethe sans le savoir... Son ambition n'est pas tant de décrire la nature que de la comprendre. Il a voulu saisir le sens caché des signes divins imprimés sur la face des choses... Malheureusement il n'a pu découvrir ce secret et son âme s'est brisée dans cette étreinte au-dessus des forces humaines.

George Sand cite ensuite quelques extraits bien choisis des lettres de Maurice à Barbey, les admirant sans réserve.

Il y a des mots admirables jetés çà et là... de ceux que les écrivains de profession mettent en réserve pour les enchâsser au bout de leurs périodes comme le gros diamant au faite du diadème.

Ce qui a manqué à Maurice, c'est « le soleil de l'intelligence,

c'est la foi ». Il a cherché en vain « ce que signifie cette vie d'un jour et ce silence qui règne en deçà du berceau comme au delà de la tombe ».

Et ceci amène l'écrivain, dans une troisième partie, à écrire un terrible réquisitoire contre la société qui n'a pas de pitié pour les âmes tendres et faibles. Guérin y est considéré comme une sorte de prophète de l'avenir.

Rien d'étonnant dès lors que des intelligences avortent et qu'elles n'arrivent pas à la découverte de la vérité. Un jour viendra où on n'acceptera pas ses enseignements et où certains se trouveront debout pour dire : « Vous avez laissé mourir nos frères, et nous ne voulons pas mourir. »

Les textes du *Centaure* et d'une poésie inachevée suivent enfin cet étrange réquisitoire et sont accompagnés d'une simple note :

Le Centaure, qui est complet, et ce fragment de vers, qu'on pourrait intituler *Glaucus*, sont les seuls essais que nous avons pu recueillir. Si les parents et les amis de M. de Guérin en retrouvaient d'autres, nous les engageons à les réunir et à les publier.

L'analyse que nous venons de donner, d'une manière aussi exacte que possible, va nous aider à comprendre l'impression que produisit l'article de George Sand. Barbey d'Aurevilly, pourtant peu difficile en fait d'articles de revues (1), le jugea « bâclé ». Chopin, au contraire, tenant compte avant tout de l'élan généreux qui avait porté George Sand à tirer de l'ombre le nom de Guérin, s'en montra ravi au point de traduire son enthousiasme par un quatrain ingénieux. « L'ambition, avait écrit Maurice à Barbey le 10 juillet 1838, est dans ce temps une chose si vulgaire et les gens sont travaillés de rêves si ridicules qu'il faut se glorifier dans sa paresse et se faire, au milieu de tant d'esprits éclatants, une auréole d'obscurité. » Chopin s'inspira de cette pensée pour remercier délicatement George Sand.

Merci, car le voilà sur son char de victoire !

Merci, car à son front, Sand, vous avez ôté,

Pour y poser soudain l'auréole de gloire,

L'auréole d'obscurité (2) !

Quant à Eugénie de Guérin, deux sentiments se partagèrent son âme après la lecture de la *Revue des Deux Mondes*. D'un côté, son goût littéraire était assez affiné pour apprécier ce que cette étude contenait de beau et pour lui faire pressentir ce qui allait en découler de

(1) Extrait de la lettre de Barbey à Trebutien, 14 sept. 1847 : « Etes-vous comique avec votre plan ? Mais quel plan ? Il n'y a point de plan pour un article de revue. La fabrication en est suffisamment connue et fort simple. On dit ce qu'on sait, voilà tout. »

(2) Ce quatrain fait partie du recueil poétique de Chopin, *Au coin du feu*, p. 86.

gloire posthume pour son frère. L'article ne pouvait être que l'aurore de la célébrité, la promesse de l'immortalité, pour celui qu'elle avait tant aimé et que l'on plaçait si haut dans la région de l'intelligence.

Depuis quatre jours, je suis sans bouger sous l'impression de ce *Centaure*, de ces lettres, de ces révélations si hautes ou si intimes, de ces mots du cœur si profonds et si tristes, de ces pressentiments si malheureusement réalisés d'une fin prochaine, de ces tant précieuses et douloureuses choses de Maurice que m'a apportées la *Revue des Deux Mondes*. Rien ne m'avait émue comme cette lecture, même de ce que je lis de Maurice. Serait-ce que ces écrits de lui, que je ne connaissais pas, renouvellent et accroissent en se montrant le sentiment de sa perte, ou que, présentés avec un charme qui en fait ressortir le prix, j'en suis plus touchée que de ce que j'avais vu sans cela ? Quoi qu'il en soit, je goûte une jouissance trempée de larmes, un bonheur à deux goûts, une possession plus pleine, plus estimée et par cela plus triste que jamais, de Maurice, dans ce beau *Centaure* et ces fragments intimes. Qu'il est pénétrant dans ses dires du cœur ! dans cette douce, délicate, si fine et aiguë façon de parler douleur que je n'ai connue qu'à lui ! Oh ! M^{me} Sand a raison de dire que ce sont des mots à enchâsser comme de gros diamants au faîte du diadème. Ou plutôt, il était tout diamant, Maurice. (*Journal*, 9 juin 1840.)

Mais, en même temps, la chrétienne Eugénie se sentit froissée intérieurement : Maurice avait été incompris au point de vue religieux. Si son frère avait eu des faiblesses regrettables durant son existence, jamais du moins il n'était devenu un païen. Du « cercle de feu de ses passions, bien court pour lui », il était revenu bien vite dans celui de la vie chrétienne. Sa fin avait été édifiante. Pourquoi prétendre dès lors qu'il n'avait pas la foi ? et pourquoi les tirades humanitaires et sociales des dernières pages ?

Bénis soient ceux qui l'estiment son prix, bénie soit la voix qui le loue, qui le porte si haut avec tant de respect et d'enthousiasme intelligent. Mais cette voix se trompe en un point, elle se trompe quand elle dit que la foi manquait à cette âme. Non, la foi ne lui manquait pas. Je le proclame et je l'atteste par ce que j'ai vu et entendu, par la prière, par les saintes lectures, par les sacrements, par tous les actes de chrétien, par la mort qui dévoile la vie, mort sur un crucifix. Oh ! M^{me} Sand, rétractez de telles erreurs. Vos déplorables idées ne conviennent pas à mon frère, ce jeune homme si différent de votre philosophie. Je l'ai entendu m'en parler avec un sourire de mépris, et certes il ne s'attendait pas d'être loué par vous (1). J'ai bien envie d'écrire à George Sand, de lui envoyer quelque chose que j'ai dans l'idée sur Maurice, comme une couronne pour couvrir cette tache qu'elle lui a mise au front. Je ne puis supporter qu'on me le défigure, qu'on lui ôte ou qu'on ajoute le moindre trait à ce visage, si beau dans son vrai ; et ce faux jour irréligieux et païen le défigure. Quand sera-ce que vous, mon ami, qui le connaissez mieux que qui que ce soit, direz ce qu'il fut ? (*Id.*)

Du double courant de sentiments opposés qui entraîne Eugénie de

(1) Les mots en italique sont effacés dans le manuscrit. Trebutien ne les a pas publiés.

Guérin après la lecture de la *Revue des Deux Mondes*, le regret de voir Maurice découronné de sa foi chrétienne finit par l'emporter. Et ce regret inspirera désormais son attitude, ses gestes, ses démarches, ses actions. Nous allons la voir chercher sans retard autour d'elle des amitiés pour opérer le redressement qu'elle juge nécessaire, puis accueillir d'enthousiasme celles qui lui paraîtront favoriser son projet et compter par-dessus tout sur Barbey d'Aurevilly, l'indéfectible ami de Maurice.

Mais auparavant, comme la pensée de communiquer ses impressions à George Sand s'est emparée de son âme, et comme elle veut être une des premières à tresser la couronne chrétienne qui convient au front de son frère, elle compose son chant de douleur : *Cyanée. A l'auteur d'une Notice sur Maurice de Guérin publiée dans la « Revue des Deux Mondes ».*

On ne manquera pas de remarquer combien ce titre est différent de celui qu'elle a donné à la poésie pour Sainte-Beuve. Ici, rien de flatteur; le nom même de George Sand n'est pas mentionné.

Quelle voix m'est venue à travers les forêts,
Grande et magnifiant un nom qu'elle profère,
Comme un Génie en deuil qui pleure sur un frère,
Comme une harpe d'or chantant sous les cyprès !

C'est une lamentation qui commence. Eugénie écoute en pleurant la voix qui parvient jusqu'à elle. Elle a connu celui qu'on glorifie. Le lieu qu'elle habite, celui où il est né, est plein de son souvenir; tout y « porte deuil de sa mort » : la fontaine et les champs, les sentiers et la mousse des bois, la demeure antique

Où s'élève, géant brun et mélancolique,
La vieille tour penchant comme un arbre au déclin.

Le jeune poète a laissé trace partout et a su exprimer la poésie du Cayla, étonnante harmonie

Sortant des bois, des prés, des ruisseaux à fond d'or,
Des monts que le soleil et les aigles visitent,
Et des nuages bleus que les songes habitent.

Que n'est-il encore là, « le divin musicien » ! Sa mort est irréparable,

Et la charmante voix, au grand écho sonore,
Qui si loin a porté les versets du *Centaure*,
Et d'un mot a tiré tant de nobles amours
Au poète inconnu dont je parle toujours,
Non, cette voix ne peut me consoler encore.
Rien d'humain ne le peut....

Ce qui contribue, plus que toute autre chose à la rendre inconsolable de ce deuil, c'est que, si le « cher et jeune martyr » apparaît

« noble et grand » dans les hommages qu'il reçoit, si sa figure est belle, le jour sous lequel on le montre n'est pas le sien. La foi ne lui manquait pas.

Et l'on s'afflige ici d'une grave mégarde,
C'est de voir exposé ce poète chrétien
Dans les ombres du doute ou tel qu'un dieu païen...
Ah ! vous n'avez pas vu la croix de cette tombe
Ni celle qu'il baisait dans son dernier soupir.

Sa mort pieuse ne laisse aucun doute sur son avenir éternel. Maurice doit être au ciel.

Sans doute, il est admis au séjour de Dieu même,
Semblable en auréole aux anges, ses amis,
Sous le signe éclatant qui marque un front suprême,
Le *Signe de la Croix*, comme une étoile mis
Au faite de son diadème.

Cette poésie, qui ne manque pas de souffle, mais qui aurait gagné à être reprise et corrigée, offre le grand mérite de refléter les sentiments vrais d'Eugénie de Guérin et de son entourage du Cayla. Elle n'a probablement jamais été communiquée à George Sand (1).

La sœur de Maurice ne fut pas la seule à remarquer ce que la notice de la *Revue des Deux Mondes* offrait d'incomplet et d'inexact. Bon nombre de ceux qui avaient connu Guérin protestèrent contre les assertions que l'article contenait. A Paris, dans les salons d'abord, dans les journaux et revues ensuite, il s'éleva d'ardentes récriminations. Pendant quelques semaines, ce fut un beau tapage; croyants et incroyants se disputaient la mémoire du jeune poète. La vie et l'œuvre de Maurice de Guérin étaient-elles chrétiennes ou païennes ? Que fallait-il penser du titre d'*André Chénier du panthéisme* que certains lui donnaient ?

Un des meilleurs résumés des incidents qui se produisirent à cette occasion se trouve, semble-t-il, dans un passage inédit de la lettre d'Eugénie à M^{me} de Maistre du 23 juillet.

* Vous n'avez donc pas plus vu la *Gazette* que moi sur ce qui nous intéresse ? Ces pauvres déserts ! Je ne croyais pas faire une énigme en vous indiquant simplement cette chère publication. Quelque douloureux qu'il me soit d'en parler, je le dois à votre amitié, à une moitié de ma famille, de dire ce qui se passe dans l'autre en amertume, en douceur, et ici il se trouve l'une et l'autre.

Nous devons cette publication à M. de Sainte-Beuve à qui par hasard on a lu un fragment qu'il a lu à son tour à M^{me} Sand en insistant pour ce que (*sic*) ce fût inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 mai, ce que M^{me} Sand a fait de la meilleure grâce du monde. L'article est charmant, plein d'éloges vrais et d'enthousiasme intelligent, mais tout cela gâté par

(1) M. Abel Lefranc l'a publiée dans *Maurice de Guérin*, p. 303.

des idées philosophiques qui ne sont pas du tout les nôtres, pas plus que de celui qui en est l'objet. Là-dessus récriminations de la *Gazette* et de la *Quotidienne*, lettre infiniment aimable et gracieuse d'un comte de Beaufort qui connaît M^{me} de Blacas et nous offrait d'écrire une notice opposée à celle de la *Revue des Deux Mondes* dans la *Revue de Paris*, offre déjà acceptée quand nous avons appris que la chose allait s'animer et devenir une affaire de parti, et, pour éviter tout conflit à pareille occasion et ne pas voir un nom béni circuler dans les journaux, nous avons prié tout le monde de se taire. La chose en est là. Je ne sais ce qui s'ensuivra de notre réponse. Mais ces débats nous ont paru peu dignes, et plus tard nous savons quelqu'un qui fera paraître cette bien-aimée mémoire dans son véritable jour, et qui le peut mieux qu'un ami intime ? (A M^{me} de Maistre, 23 juil. 1840.)

Que renfermaient au juste les articles de la *Gazette* et de la *Quotidienne*, auxquels Eugénie fait allusion ? Il est assez difficile de le savoir (1). Mais des documents abondants nous renseignent amplement sur l'intervention de M. de Beaufort.

Le comte écrivit au Cayla, au milieu du mois de juin, en se recommandant de l'abbé Buquet, de M^{me} de Blacas, — une amie de la baronné de Maistre, — de la baronne de Vaux et de plusieurs autres personnes « pour qui les croyances sont quelque chose ». Il n'avait pas connu personnellement Maurice, mais, depuis l'apparition de l'article de George Sand, il avait entendu parler de lui et obtenu communication de quelques-uns de ses manuscrits. A son avis, George Sand méconnaissait tout un côté de Maurice, le côté religieux. C'était sur ce point rencontrer tout à fait la pensée profonde d'Eugénie.

* Quelque admirablement tracé que soit le talent, on n'y voit pas de côté moral, on cherche les inspirations religieuses, la croyance, l'âme de Maurice sous le crayonnage philosophique que lui applique M^{me} Sand. Elle le montre comme un Werther ou un Byron, et pour qui l'a connu, pour qui a vu sa vie et sa mort chrétienne, il y a douleur de voir que sa mémoire soit placée à côté de celle de tous les sceptiques modernes. (A Barbey, juin 1840.)

Pour rétablir la vérité, le comte de Beaufort proposait à la famille de Guérin d'écrire dans la *Revue de Paris* une notice destinée à compléter celle de la *Revue des Deux Mondes*. Il ajoutait qu'il désirait aussi publier les inédits de Maurice, mais que cette publication ne se ferait pas immédiatement.

* Plus tard, disait-il, je réunirai ses poésies, ses lettres, tout ce qui reste de Maurice de Guérin et qu'on peut livrer à la publicité. La famille

(1) Les recherches faites à la Bibliothèque Nationale par M^{lle} Veldkamp (janv. 1927) et par moi (en 1926) ont été infructueuses. J'ai dépouillé scrupuleusement la *Quotidienne*, de mai à juil. 1840. — Quant à la *Gazette* je ne l'ai pas trouvée. La *Gazette de France*, dirigée par l'abbé de Genoude soutenait les idées légitimistes. En 1847, elle se fondit avec la *France* et l'*Echo Français* pour former l'*Union*.

n'aurait aucune dépense à faire. Au contraire la propriété du recueil lui resterait.

Suivant son habitude, Eugénie confia ses premières impressions au *Journal*.

Que me vient-il de Paris pour Maurice, pour lui qui ne se doutait point de gloire, qui n'en voulait pas ? Mais je l'accepte en sa mémoire et pour sa mémoire. Voici ce qu'un comte de Beaufort vient de m'offrir : la publication d'une notice dans la *Revue de Paris*, qui fera regard à celle de la *Revue des Deux Mondes*, dans toute la beauté et pureté de ressemblance, regard chrétien. M^{me} Sand fait de Maurice un sceptique, un grand poète à la façon de Byron, et cela m'affligeait de voir présenter sous ce faux jour le nom de mon frère, un nom [resté] pur de ces déplorables erreurs. Je voulais écrire pour rendre hommage à la vérité, et voilà qu'une voix s'élève. Dieu soit béni ! Je n'ai qu'à donner notre approbation qu'on demande. Nous la donnons avec joie. Mais je ne permets pas d'autre publicité qu'on nous offre ; des lettres, des poésies dont on voudrait faire un volume. A vous ce pieux devoir, à vous son ami et le mien. Je ne veux pas vous ôter Maurice. (*Journal*, 15 juin 1840.)

Comme on le voit, des deux propositions du comte, Eugénie écartait nettement la seconde. C'est à Barbey d'Aureville, en effet, qu'elle avait résolu de confier l'édition des œuvres de son frère. Elle lui en avait parlé plusieurs fois et s'était pour ainsi dire engagée moralement envers lui à le nommer héritier littéraire de Maurice ; son dessein était irrévocable. Quant à l'offre d'une notice, elle répondait si bien à ses désirs les plus chers qu'elle l'agréait avec reconnaissance. Aussi rédigea-t-elle dans ce sens un brouillon de lettre que nous avons eu le plaisir de retrouver.

* [Vers le 15 juin 1840.]

Malheureusement la parole est impuissante à exprimer le cœur, disait notre aimable et bien-aimé Maurice, et c'est malheureusement aussi ce que j'éprouve au sujet de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et des nobles et touchantes propositions dont elle est l'objet. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'a été possible d'y répondre, ou plutôt je n'y réponds pas, je vous bénis, Monsieur, en les acceptant.

Je bénis Dieu de ce qui se prépare pour mon frère et de voir susciter en vous un témoignage à sa mémoire chrétienne. C'est beau, c'est grand, c'est surtout chrétien de rendre hommage aux morts, et, pour peu d'éclat qu'ils aient, de le leur faire pur. Il le faudrait semblable à l'or, aux poètes, ces chantes de Dieu.

Grâce à vous, Monsieur, il en sera ainsi de celui qui nous est cher ; grâce à vous, on verra à son auréole le signe de foi qui lui convient et qui lui manquait par inadvertance ou erreur. M^{me} Sand n'a pas connu M. de Guérin, ne l'a vu que par traits détachés, sans fond, et elle l'a tracé dans des vues à elle, dans ses couleurs philosophiques, le plaçant haut néanmoins. Le porter au rang chrétien sera plus élevé encore, plus vrai, plus digne de lui et pleinement satisfaisant aux regards religieux de sa famille, et de tous ceux qui s'affligeaient de voir un talent céleste placé pour ainsi dire hors du ciel. C'est vous témoigner hautement, Monsieur, l'unanime approbation dont je suis l'organe au nom de tous ceux que touche de près votre dessein de dévouement et de foi. Trop

heureuse moi-même de pouvoir m'y associer en vous offrant quelques notes que, sur votre désir, j'ai recueillies pour servir à votre œuvre sainte et à mes plus chères pensées. Dans ce but, j'ai pris de près ou de loin ce qui suit... (*Au comte de Beaufort.*)

Par les derniers mots, *ce qui suit*, il faut entendre une notice, en quatre pages, rédigée par Eugénie, notice qui renfermait, avec les traits les plus édifiants de la vie de son frère, quelques fragments de ses lettres et de ses poésies. Témoignage religieux de la sœur que nous publierons en son temps.

Le comte de Beaufort aurait certainement reçu l'autorisation d'écrire son article et de le publier dans la *Revue de Paris* si Eugénie, avant d'envoyer sa réponse, n'avait eu la pensée de consulter Barbey d'Aurevilly. Par délicatesse, elle se crut obligée de mettre au courant son *frère de Paris* des démarches qui venaient d'être tentées, de lui faire part de ses intentions et de lui demander son avis.

On ne saurait comprendre la surprise pénible que causa à Barbey d'Aurevilly l'idée que le comte de Beaufort allait parler de Maurice. Rien ne pouvait lui être plus désagréable. Le comte de Beaufort n'était pas de ses amis et ne représentait pas ses idées. Il se mettait d'ailleurs sous le patronage de personnes qui ne lui étaient pas sympathiques. Quelle autorité attribuer à cette M^{me} de Blacas dont il se recommandait ! Elle n'avait que le mérite d'être l'amie de la baronne de Maistre. Quant à la baronne de Vaux, qui prétendait patronner Maurice, Barbey ne la connaissait que trop et ne pouvait pas l'estimer. N'avait-elle pas eu l'audace, le jour où il s'était présenté chez elle, « de parler deux heures durant, en forme de sermon, dans le plein de son éloquence », alors qu'avec les femmes il aimait mieux badiner qu'écouter. Il lui trouvait « beaucoup trop de taille, beaucoup trop d'aplomb, beaucoup trop d'esprit de prosélytisme ». Il fallait donc écarter l'importun solliciteur qui se réclamait de telles recommandations.

Bien entendu, Barbey ne pouvait pas mettre en avant, dans sa réponse au Cayla, ses raisons personnelles. Il se contenta de faire entrevoir le mécontentement probable de George Sand, les discussions possibles après l'apparition du nouvel article. C'était bien assez, disait-il, des réclamations de *la Gazette* et de *la Quotidienne*. Les convenances exigeaient que l'on évitât un nouveau débat sur une tombe. Il prenait enfin l'engagement d'écrire lui-même la notice de Maurice en tête de l'édition future de ses œuvres. Bref, Barbey fit tant et si bien qu'Eugénie se laissa persuader.

La décision qu'elle prit ne fut pas sans lui causer une vive peine, ainsi qu'elle le notait un mois plus tard.

* Votre grande lettre... est bien ce qui m'a le plus affligée dans mes

afflictions de sa mort. Je vous ai dit pourquoi, et tout ce qui s'est passé en moi et en nous à cette occasion. N'en parlons pas davantage. (*Journal*, 14 juil. 1840.)

Mais ses regrets ne l'empêchèrent pas d'envoyer au comte de Beaufort la réponse négative dont voici le brouillon. On remarquera le ton embarrassé d'Eugénie qui reprend, pour voiler son refus et le rendre moins sensible, les formules reconnaissantes de son premier projet de réponse. Nous mettons en italique tout ce qu'elle a cru devoir faire passer d'une lettre à l'autre.

* [Fin juin 1840.]

Malheureusement la parole est impuissante à exprimer le cœur, disait notre aimable et bien-aimé Maurice, et c'est malheureusement ce que j'éprouve au sujet de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser et des nobles et pieuses propositions dont elle est l'objet. Veuillez en agréer, Monsieur, nos douloureux remerciements. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'a été possible d'y répondre, ou plutôt je n'y réponds pas. Je vous bénis, je bénis Dieu de ce qui se préparait pour mon frère et de voir susciter en vous un témoignage à sa mémoire chrétienne. C'est beau, c'est grand, c'est surtout religieux de rendre hommage aux morts, et pour peu d'éclat qu'ils aient de le leur faire pur. Il le faudrait semblable à l'or, aux poètes, ces chantes de Dieu. Grâce à Dieu, il en sera ainsi, j'espère, de celui qui nous est cher. Je dis grâce à Dieu parce que, nous, il nous faut laisser ce pieux dessein pour le moment du moins, et c'est ce que je regrette lorsqu'il se présente un homme comme vous pour l'accomplir. Oh ! regret mille [fois] et que ce qui se passe à Paris nous donne. Nous apprenons que la notice de M^{me} Sand a fait bruit dans les journaux et qu'il s'en ferait encore davantage à ce sujet. Comme nous ne voulons pas de bruit ni de débats sur une tombe, nous supplions tout le monde de vouloir bien s'écarter par respect pour les morts et pour une mémoire qui n'a pas demandé de publicité et que nous recouvrons de son suaire. Le moins parler des choses saintes est le mieux quand on y met des contestations. C'est ce qui fait que nous ne répondons à l'écrit de M^{me} Sand que par un acte de foi opposé, non écrit mais parlé, comme ces traditions divines dans tous les cœurs religieux, ce qui fait assez témoignage, vous nous en fournissez, Monsieur, la noble preuve, et celles-là pourront aller dignement dans l'avenir sans passer par la publicité du moment.

Voilà, Monsieur, ce qui me fait vous supplier de vouloir remettre à plus tard la notice que vous aviez le religieux dessein de publier et qui vous donnait auprès de nous les garanties les plus hautes d'acceptation, je vous prie de le croire, avec celle du dévouement le plus parfait d'intelligence et de sympathie pour celui qui en est l'objet.

Quant à la publication que vous nous offrez de faire encore avec tant de bonté et de faveurs engageantes, je ne sais, Monsieur, que vous dire, car c'est inespéré. Et puis, comment pouvoir recueillir ces pauvres fragments répandus partout, dispersés comme feuilles mortes ? Je sais un gros cahier en Amérique. Si jamais il arrive, on pourrait, avec quelques autres riens précieux de lui qui restent, former peut-être un volume, et certainement, Monsieur, vous me donneriez le désir de vous en voir l'éditeur.

Veuillez agréer l'assurance des sentiments que tant de motifs vous ont acquis auprès de nous et qui s'y conserveront comme chose rare dans nos souvenirs de famille, et auxquels se joint l'hommage de gratitude le plus senti et de la plus haute estime dont j'ai l'honneur, Monsieur, de vous adresser l'expression. (*Au comte de Beaufort.*)

Dans cette lettre, Eugénie est loin d'être aussi catégorique que précédemment au sujet de la publication des œuvres de Maurice. Sa réponse, sur ce point, est seulement dilatoire, évasive. Ne sachant pas au juste ce qui a été livré au comte de Beaufort et son importance, elle se tient sur la réserve, use de diplomatie, laisse entrevoir que peut-être elle le choisira comme éditeur, espérant par là gagner du temps et obtenir un jour communication de ce qu'elle ne connaît pas encore.

Il n'en résultait pas moins que le rédacteur de la *Revue de Paris* était évincé et ne pouvait publier l'article projeté sans risque de déplaire à la famille de Guérin. En galant homme, en écrivain probe, il s'inclina, et Barbey eut momentanément gain de cause.

Quelques années plus tard, d'Aurevilly fut amené à plusieurs reprises à parler dans ses *Lettres à Trebutien* de la publication du *Centenaire* et des incidents qui suivirent. Chose curieuse à constater, ce passé ne lui a laissé que des souvenirs désagréables et amers. Sous sa plume, les faits se présentent sous un jour différent et inexact.

Pas un mot du rôle de Sainte-Beuve.

Barbey s'attribue tout le mérite du geste de George Sand :

J'ai soufflé à George Sand le fameux article de la *Revue des Deux Mondes*. (*Barbey à Trebutien*, 8 juin 1841.)

Le nom d'Auguste Robert n'est pas même prononcé.

Chopin, l'obligeant intermédiaire, est tenu en médiocre estime.

Ce *Chopin*, qu'il faudrait plutôt appeler *Chopinette*, connaissait aussi *George Sand*... et c'est par lui que, de mon côté, j'ai connu LA célèbre auteur. Il fut le pont qui nous conduisit l'une vers l'autre, car c'est M^{me} Sand qui fit les avances, comme je crois vous l'avoir raconté déjà. Elle tenait à faire un article et vous savez comme elle l'a bâclé. (*Barbey à Trebutien*, 10 oct. 1853.)

Quant aux incidents et aux discussions, ils sont racontés de telle sorte que tous les acteurs en paraissent ridicules, sauf Barbey qui se donne le beau rôle.

Si vous saviez à quels gringalets légitimistes les pauvres *Guérin*, qui ne connaissaient rien des intrigailleries parisiennes, auraient livré les *Reliques de Maurice* si je ne les avais pas tenues sous clef ! Ah ! le Génie contemplatif et naïf d'*Eugénie* ne l'aurait que mieux poussée à des relations dangereuses pour la Renommée de Notre ami. On serait tombé dans le feuilleton de la *Gazette de France*. La question, dans le temps, était posée entre mesdames *Devaux*, de *Blacas*, etc., et M^{me} Sand. Je laissai ces dames s'allonger de grands coups de bec dans le dos, les unes des autres (car elles ne se voyaient pas, mais moi je les voyais et j'entendais tous leurs commérages) et je continuais de faire le sphinx, parfaitement assis sur les œuvres de *Guérin*, d'où personne n'était assez fort pour me démarquer. Je permis seulement à M^{me} Sand de faire l'article dans la *Revue des Deux Mondes*, pour prendre date d'une manière éclatante

dans la publicité contemporaine et en vue de *ce que je projetais pour plus tard*. (Barbey à Trebutien, 21 août 1855.)

Notre Géniale Naïve se prit aux phrases de la Baronne [*de Vaux*] qui se frottait à cette comédienne de Berryer (car ce n'est pas même un comédien) et qui entra dans cette conspiration de la *Gazette de France*, dont je vous ai parlé et dont le but était l'absorption du Génie de notre ami dans cette damnée feuille. Ils voulaient faire panache avec la plume de Cygne de Guérin, eux qui n'avaient sur leurs longues oreilles que les plumes d'oies de Marchangy et de d'Arincourt. Qui sait ? Ils l'eussent mis peut-être, cet André Chénier du Panthéisme (mais non allemand et non empoisonné, celui-là !) entre ces deux messieurs ou après ? C'était un certain de Beaufort, d'une littérature de balayeur de bureau, qui devait écrire cette Notice à laquelle je ne toucherai, moi ! que d'une main timidement émue, tant l'idéal m'en rend modeste et fait ma tâche difficile. La baronne de Vaux cajola beaucoup la femme de Maurice. Elle leur avait, ma foi, fait tourner la tête à tous ! Il n'y avait pourtant rien de bien charmeur dans cette grosse femme, mais le charme était cette renommée de Maurice, dont ils étaient tous impatients ! Ils m'en avaient tant parlé que je voulus la voir. J'allai donc chez elle *in fiocchi*. Elle posa pour moi, outrageusement. Elle voulut me foudroyer d'éloquence, car elle se croyait éloquente, mais je fus froid comme l'aspic de Cléopâtre... Telle était, mon cher, l'aimable et chaleureuse personne qui avait pris le génie et la mémoire de Guérin sous sa bruyante protection et qui faisait illusion à la veuve, à la sœur, à M^{me} de Maistre, à M^{lle} de Rivières, toutes observatrices du même degré. (Barbey à Trebutien, 3 sept. 1855.)

Existe-t-il dans la correspondance de Barbey des passages plus objectifs et moins emphatiques, relatifs à la publication du *Centaure* et aux incidents provoqués par la notice de M^{me} Sand sur Maurice ? Ce serait souhaitable, car l'impression qui se dégage de ceux que l'on vient de lire est peu favorable à Barbey. Ils renferment des imprécisions, des confusions, des anachronismes. Cela sent le plaider *pro domo* et le parti pris de se mettre toujours en avant. Barbey seul se juge irréprochable. Tous les autres sont dans leur tort ou jouent un rôle ridicule ; personne ne trouve grâce à ses yeux. Combien sont de meilleur aloi les documents qui émanent d'Eugénie ! Non seulement ils ont le mérite d'être plus proches des événements, mais encore ils témoignent de plus de sérénité d'âme et par conséquent de plus de vérité.

Pendant que se poursuivaient ces débats pénibles sur la vie et la nature du talent de Maurice de Guérin, Sainte-Beuve reçut, par l'intermédiaire de Barbey, la poésie d'Eugénie que nous avons analysée. Sensible à ce témoignage de reconnaissance, l'auteur des *Larmes de Racine* s'empessa d'envoyer au Cayla le délicat billet suivant :

* Mademoiselle Eugénie de Guérin du Cayla.

18 juin [1840].

Mademoiselle,

J'ai reçu par les soins de M. Barbey d'Aureville la touchante pièce de vers que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Certes, rien n'est doux

comme de découvrir de telles sympathies préexistantes et cachées, même quand elles ne se découvrent que par des larmes. Je n'ai eu d'ailleurs d'autre mérite, en ce qui concerne la publication du *Centaure*, que d'éprouver un vif plaisir de surprise à le lire et de l'exprimer en causant avec M^{me} Sand, comme je le sentais. C'est tout un monde nouveau que chaque âme d'élite, et cette ouverture de l'ancre du *Centaure* a été pour moi une de ces entrées vers un royaume mystérieux. Votre douleur pieuse y habite, Mademoiselle, et en fait quelque chose de tout à fait consacré.

Veillez, je vous prie, recevoir l'expression la plus sentie de ma gratitude et l'assurance, Mademoiselle, de mes plus respectueux et dévoués hommages.

S[AIN]TE BEUVE.

III. — La recherche des manuscrits de Maurice.

Les hommages rendus au talent de Maurice et le bruit qui se faisait autour de sa mémoire renouvelèrent dans le cœur d'Eugénie le désir de rechercher et de recueillir les écrits de son frère en vue de leur publication. Préparer une édition des œuvres de son frère, n'était-ce pas contribuer à rendre impérissable le souvenir de celui qu'elle aimait ? N'était-ce pas arrêter la légende païenne qui se formait autour de son nom ? N'était-ce pas rendre un service signalé aux lettres françaises en ne laissant pas gaspiller un vrai trésor littéraire ?

La pensée de rassembler les papiers de Maurice était déjà ancienne chez Eugénie. Ce sera pour elle une gloire d'avoir été la première à pressentir le talent de son frère et le mérite littéraire de ses écrits. Sublime divination du cœur autant que juste appréciation de l'esprit ! Du vivant de Maurice, elle faisait grand cas de ses lettres et de tout ce qui sortait de sa plume. Avec un soin extrême, elle mettait de côté ce qu'il lui adressait.

Après la catastrophe du 19 juillet 1839, le sentiment de la valeur intellectuelle de Maurice, « ce jeune homme né pour tant de choses, ce semblait », de Maurice « jeune, intelligent, aimable, sensibilisant toutes choses », s'imposa à elle de plus en plus. Et le désir de réunir les restes de sa belle intelligence ne fit que s'accroître. Elle aurait voulu tout posséder, tout avoir entre ses mains et sous ses yeux.

Mais comment regrouper tant de feuilles éparses ? et comment former un dossier complet des manuscrits de son frère ? Maurice s'est tant dispersé ! Caroline garde, il est vrai, bien des choses, mais voudra-t-elle jamais s'en dessaisir ? Une jeune veuve attache un prix infini aux écrits de celui à qui elle a donné son cœur et trouve consolation à les relire de temps en temps. Il existe aussi une série importante de lettres et autres productions de Maurice dans les familles de Maistre et de Sainte-Marie, mais le moment n'est pas encore

opportun d'en demander communication; dans certains cas, des temporisations sont nécessaires. Quant au *Cahier Vert*, si attachant et si précieux, il ne faut pas songer à le retrouver pour le moment; Paul Quemper, à qui Maurice l'a donné, l'a emporté en Amérique et rien ne permet de prévoir son retour.

Les difficultés qu'elle pressent dans la réalisation de son dessein n'arrêtent pas Eugénie. Nous avons dit qu'elle avait de la ténacité et de l'énergie. Elle en fait preuve dans cette circonstance.

Elle commence par réunir ce qui se trouve à sa portée, autour d'elle, et d'abord ce que l'on conserve dans sa famille. Le 27 octobre, un premier résultat est acquis : elle joint aux lettres que Maurice lui avait adressées celles qu'il a envoyées à son père; le dossier de la correspondance de Maurice à sa famille est par là constitué.

Mon père vient de me remettre un paquet de lettres de son cher Maurice, et de ses cheveux, pour les enfermer, ces précieux restes, avec les autres que j'ai. (*Journal*, 27 oct. 1839.)

Neuf mois plus tard, étendant ses recherches, elle s'adresse à Louise de Bayne, espérant bien que son amie des Montagnes comprendra le motif de sa demande et ne lui opposera pas un refus. Au moment où elle tente sa démarche, l'article de George Sand vient de voir le jour, le comte de Beaufort fait ses propositions au Cayla. Les événements impriment un nouvel élan à son projet. Dans sa chambre, Eugénie emploie ses loisirs à relire et à reviser les écrits de son frère qu'elle possède. Elle le fait avec diligence et ferveur.

Je n'ai fait que remuer ses papiers, ses lettres, ses poésies, chères et saintes reliques, que je n'osais pas toucher d'abord et dans lesquelles j'ai trouvé ensuite je ne sais quoi à ne pouvoir m'en détacher... C'est pour lui que j'ai fait ce triste inventaire, pour rendre à sa mémoire ce soin pieux dans ce qu'il m'a laissé. Jusqu'ici je n'avais mis à part que ses dernières lettres, et j'y veux mettre tout, comme une chose sainte. (*Journal*, 19 juin 1840.)

Ces mots sont du 19 juin 1840. Or, ce même jour, un précieux paquet, parti de Rayssac le 16 et contenant trois lettres de Maurice à M. de Bayne, s'acheminait vers le Cayla. A sa réception, Eugénie poussa un cri de joie : ce n'était pas en vain qu'elle avait fait appel à l'amitié de Louise. Les manuscrits d'ailleurs ne pouvaient pas arriver plus à propos. Mais elle se dit aussitôt que ces trois lettres n'étaient pas les seuls écrits de Maurice à la famille de Bayne. Il restait autre chose à Rayssac, sinon des lettres, du moins des poésies : *l'Orage*, *Sainte Pulchérie*, etc. Vite, il s'agissait de les réclamer en communication. Courrier par courrier, elle supplia Louise d'entreprendre de nouvelles investigations.

Les recherches portèrent leurs fruits; Louise trouva, en effet, quel-

ques-unes des pièces réclamées et se fit de nouveau un devoir de les envoyer.

(*) J'ai fait de nouvelles découvertes, ma chère amie, et je m'empresse de vous les envoyer puisqu'elles doivent servir à dire la vérité et à détruire l'impression fâcheuse de l'article de George Sand. Pour *Sainte-Pulchérie*, il m'a été impossible de le retrouver et je n'ai d'espoir que dans une cassette mystérieuse dont Pulchérie a seule la clef, et qu'elle a emportée à Saliès avec elle. A son retour, je me la ferai ouvrir, et nous verrons ensemble si la petite composition s'y trouve. (L. de B. à Eugénie, juil. 1840.)

Grâce à ces apports successifs et à ces concours bienveillants, le portefeuille qui contenait les « reliques » de Maurice se gonflait petit à petit. Mais le dossier qui se constituait n'était pas pour être gardé jalousement au Cayla. Il devait servir à la glorification de Maurice et contribuer à l'enrichissement du patrimoine moral de la France. Aussi Eugénie s'empressa-t-elle d'en communiquer une partie à Barbey d'Aurevilly en qui elle mettait de plus en plus sa confiance, et qui avait accepté de se charger de l'édition de Maurice. Nul mieux que lui ne paraissait qualifié pour cette œuvre. Le premier envoi lui fut adressé vers le 26 juillet.

C'est une bien triste et précieuse relique que l'écriture des morts, reste, ou plutôt image de leur âme qui se trace sur le papier. Depuis plusieurs jours, j'ai regardé ainsi mon cher Maurice dans ses lettres et autres écrits que j'ai mis par ordre et que je vous envoie, paquet funèbre où tant de choses rares sont enfermées. O la belle intelligence et que de promissions de trésors ! Plus je vais et plus je vois ce que nous avons perdu en Maurice. (*Journal*.)

C'est par ces lignes qu'Eugénie commence le XIII^e Cahier de son *Journal*, rédigé comme le précédent pour Barbey d'Aurevilly.

A cette date, Eugénie n'était plus seule à recueillir les œuvres de son frère. Après le comte de Beaufort et son entourage, George Sand ne tarda pas à s'en préoccuper. Hippolyte de la Morvonnais l'ayant avertie, après une lecture de l'article de la *Revue des Deux Mondes*, qu'il détenait des manuscrits de Guérin et que quelques-unes des plus belles inspirations du poète avaient été écrites chez lui, dans son château du Val, elle lui en demanda communication par le court billet suivant.

*Monsieur Hippolyte Morvonnais au Val de l'Arguenon,
près Plancoët, Côtes-du-Nord.*

* Si vous voulez bien, Monsieur, m'adresser rue Pigalle, 16, les manuscrits de Monsieur de Guérin, j'aviserais avec ses amis au mode de publication. Agréez mes remerciements, car c'est une bonne fortune pour moi qu'une telle lecture, et l'expression des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très dévouée (?) servante,
GEORGE SAND.

Paris, 19 juin [1840].

Quelle fut la réponse du châtelain du Val à cette demande si engageante ? Nous l'ignorons; nous savons seulement qu'avant de prendre un engagement définitif envers la célèbre romancière, il voulut aviser la famille de Guérin, et qu'il en prit occasion pour renouer avec le Cayla et Eugénie une correspondance brisée depuis plusieurs années.

* [*Le Val de l'Arguenon*,] 6 juillet 1840.

Oserais-je, Mademoiselle, vous adresser quelques reproches pour m'avoir cru, d'après un *silence* qui n'était pas de l'*oubli*, assez indifférent au sort de notre cher et pauvre Maurice, pour que je ne dusse pas être sensible à l'annonce de sa mort. Faut-il que ce soit un journal qui m'ait appris que cette âme si parfaite dans sa délicatesse, si exquise dans ses sentiments, avait quitté la terre!

Sans doute que Madame de Guérin doit être dans une douleur bien terrible, car la femme qui avait pu choisir Maurice ne peut être une femme médiocre, et il est bien difficile que celle qui a senti (?) une pareille âme, qui a été aimée par un poète de vertu si haute, puisse se consoler sur la terre. J'apprendrais avec bonheur que notre Maurice nous a laissé un petit enfant, et je vous supplie, mademoiselle Eugénie, de me donner ces détails. Où est maintenant Madame de Guérin ? Si elle habitait Paris, bien certainement, à mon premier voyage, c'est-à-dire au printemps prochain, je la verrais.

Les soins que donne Madame G. Sand aux *restes* de notre poète m'ont fait bien plaisir, et comme je possède d'exquises choses de Maurice, j'ai écrit à cette dame pour les lui proposer; et elle m'a répondu en me priant de lui faire parvenir, au plus tôt, les manuscrits de *M. de Guérin*, et en me remerciant de lui procurer une pareille lecture qui était une bonne fortune pour elle. Elle va, ajoute-t-elle, aviser à un mode de publication. Nous-mêmes, mademoiselle, nous allons recueillir ce que nous savons sur Maurice et lui élever notre monument.

Vous ne sauriez croire, mademoiselle Eugénie, à quel point j'ai été frappé de cette mort. J'ai relu encore une fois toutes les lettres de Maurice, et y ai découvert mille divins trésors que je n'y avais point d'abord aperçus, quoiqu'elles eussent mes plus tendres admirations. Et puis, mademoiselle, vous savez, vous, poète, combien les objets extérieurs gardent de ceux qui les ont touchés, qui les ont aimés, et qui s'en sont allés ou dans l'exil ou dans la mort. Et quand ils s'en sont allés dans la mort, cette circonstance semble donner une puissance toute inconnue aux influences secrètes de ces harmonies poétiques qui lient l'âme aux choses du dehors, et surtout aux choses du paysage qui, plus que toutes les autres, ont en elles une musique et une parole.

Ces dernières lignes vous diront que je suis encore dans ma solitude, et toujours veuf, avec ma petite enfant, et voulant toujours rester ainsi, adonné aux poétiques études. Ma vie est toute là et ne peut être que là. Vous recevrez avec cette lettre mes deux publications. *La Thébàide des Grèves* est pleine de Maurice, et c'est pour cela que je désirerais vivement la faire parvenir à Madame de Guérin.

Adieu, mademoiselle Eugénie; soyez assez bonne pour ne pas me faire attendre trop longtemps une lettre, vous obligerez beaucoup celui autour duquel la vie en coulant jette tant de mélancoliques tendresses, comme le fleuve dépose à ses bords ces feuilles sèches et pleurantes....

L'impression ressentie par Eugénie à la réception de cette lettre

paraît avoir été extrêmement mêlée. D'une part, elle se souvint des bontés qu'Hippolyte de La Morvonnais avait témoignées à Maurice, et des lettres pleines d'effusions qu'il avait échangées avec elle. Mais, d'un autre côté, un certain nombre de questions irritantes qui l'avaient jadis troublée se posèrent à nouveau devant son esprit. Elles se rapportaient aux circonstances qui avaient marqué la brusque fin de l'amitié d'Hippolyte de La Morvonnais, amitié ardente que l'on aurait pu croire éternelle. Pourquoi le châtelain du Val avait-il cessé soudainement de correspondre avec son frère et avec elle ? Pourquoi le billet de faire-part, court et amical, que Maurice lui avait adressé pour annoncer son mariage était-il resté sans réponse ? Cette amitié brisée et ce silence prolongé avaient laissé dans l'âme d'Eugénie beaucoup d'amertume et un peu de rancœur. Cependant, comme M. de La Morvonnais laissait entendre qu'une lettre s'était égarée et comme il faisait appel aux doux souvenirs d'autrefois, Eugénie résolut de répondre.

Elle le fit le 19 juillet 1840, au jour anniversaire de la mort de Maurice. Sa réponse exprimait son étonnement de savoir que La Morvonnais n'était point perdu pour elle « de mort ou d'oubli », et sa joie d'apprendre la pieuse entreprise du solitaire des rives de l'Arguenon.

Si vous lui élevez un monument, Monsieur, ce dont je suis très touchée, marquez-le bien des signes de foi, de cette foi *pure et catholique* dans laquelle il est mort; ce qui manque à la Notice de M^{me} Sand et m'a fait bien du chagrin. Il est vrai qu'elle n'a pas connu mon frère et ne l'a tracé que sur des traits épars. Mais vous tous, ses amis, qui l'avez connu, faites mieux et écarterez, s'il vous plaît, de cette figure chrétienne, tout nuage philosophique et irréligieux. Sera-ce, Monsieur, dans l'*Université Catholique*, dont on m'a dit que vous étiez un des rédacteurs, que paraîtra cet hommage funéraire ? (A La Morvonnais, 19 juillet 1840.)

Dans sa lettre, Eugénie ne fait pas la moindre allusion aux manuscrits conservés au Val, soit parce qu'elle pense que le moment favorable pour les réclamer n'est pas encore venu, soit, plus probablement, parce qu'elle s'imagine qu'il est trop tard et qu'ils sont déjà entre les mains de George Sand. Par contre, l'article que se propose d'écrire La Morvonnais est l'objet de ses préoccupations. Eugénie, voulant que son frère soit placé « sous le signe chrétien », insiste vivement sur ce point et envoie pour cela les détails les plus touchants sur ses derniers moments.

Au fond, une nouvelle correspondance avec La Morvonnais ne lui sourit qu'à demi, à cause des frais qu'elle va occasionner.

* Ce Monsieur de La Morvonnais dont je vous avais parlé, dont la jeune femme m'écrivait, recommence de m'écrire en m'annonçant deux publications de lui qu'il m'envoie et que je n'ai pas reçues par parenthèse. Toutes choses dont je suis fort touchée, et néanmoins faudra-t-il lui dire de ne pas m'écrire pour ne pouvoir payer ses lettres. Hélas ! il

nous en pleut des lettres. Ce M., qui écrit dans l'*Université Catholique*, va aussi, me dit-il, élever son *monument*. Ainsi la providence fera sans *bruit* ce que nous désirons pour cette mémoire chrétienne. (A M^{me} de Maistre, 23 juil. 1840.)

Cependant Eugénie s'y prêtera volontiers, parce que, grâce à l'ami breton de Maurice, ses désirs de la glorification chrétienne de son frère ont chance d'être exaucés. Une circonstance inespérée permet de reprendre le projet du comte de Beaufort qu'elle a été obligée d'écarter, bien malgré elle, à cause des débats qui auraient pu s'envenimer autour d'une mémoire chère.

Dans l'article qu'il projette, La Morvonnais, profondément religieux, ne manquera pas de mettre en lumière la foi de son ami, cette foi qui avait brillé avec tant d'éclat durant les dernières semaines de son existence. Et, d'autre part, il semble peu probable que George Sand, en relation avec le Val au sujet des manuscrits de l'auteur du *Centaure*, s'offusque de cette mise au point. La vérité paraissait devoir se rétablir sans bruit. Eugénie en est toute heureuse.

Ce qui le prouve, c'est que le jour même où lui parvient la lettre du Val de l'Arguenon, elle fait partager ses espérances à Auguste Raynaud.

* Encore aujourd'hui, un ami de ce pauvre ami [Maurice] m'a écrit à me toucher profondément, ayant appris sa mort par un journal, ce qui me serait un reproche si je n'avais devers moi de bonnes excuses. Sur cela, ce Monsieur qui écrit, je crois, dans l'*Université Catholique*, va, me dit-il, élever aussi son monument à la mémoire de celui qu'il a connu et qu'il pleure avec amertume. Vous voyez, mon cher Auguste, comme sans nous en mêler la providence envoie ce que nous désirons : une exposition chrétienne de Maurice sans discussion ni rien avec M^{me} Sand. Cette femme est donc bien mauvaise, puisque vous appelez son talent *infernal*, J'aurais bien mieux aimé, d'après cela, un autre organe. (A Raynaud, vers le 17 juil. 1840.)

Puis, comme pour affermir La Morvonnais dans son dessein religieux, elle lui envoie, le 6 août, en remerciement de ses deux ouvrages (*la Thébaïde des Grèves* et *Un vieux paysan*), une mèche de cheveux de Maurice. Ces cheveux, encore pieusement conservés au Val, sont d'un châtain doré admirable, souples comme ceux d'un enfant. Sur le papier qui les enveloppe elle a écrit :

Cheveux coupés sur la tête morte de Maurice, et attachés avec un morceau du ruban de la croix qu'il portait sur lui le jour de sa mort, 19 juillet, vendredi, 11 heures du matin, 1839.

Son intention est manifeste; elle ne veut pas qu'en rédigeant son article La Morvonnais oublie la mort chrétienne de son ami.

Lorsque ces précieuses reliques arrivèrent au Val, La Morvonnais avait fait paraître dans la *Vigie de l'Ouest*, journal de Saint-Malo et de Saint-Servan, deux lettres ouvertes à George Sand que M. l'abbé

Fleury a reproduites en entier (*Hippolyte de La Morvonnais*, p. 271-279), toutes deux datées de juin 1840. Elles parurent, la première dans le numéro du 7 juillet, la seconde dans celui du 4 août.

Les lettres ouvertes étaient une des formes littéraires usitées dans le cénacle breton. Maurice de Guérin s'en était servi après son départ du Val et en avait publié deux dans *la France Catholique* au mois de février et de mars 1834 sous le titre de *Correspondance littéraire*. A plusieurs reprises, La Morvonnais avait usé du même procédé. Il crut utile de l'employer encore. Il écrivit donc à M^{me} Sand « à travers le public », espérant, comme il le dit, que sa façon de procéder pourra « trouver quelques amis inconnus, qu'elle amènera et rassemblera autour de la tombe du mélodieux envolé ».

La Morvonnais ne cache pas tout d'abord les divergences de vues qui le séparent de George Sand : il est disciple de Wordsworth tandis qu'elle est sœur de Byron. Mais il lui exprime sa reconnaissance pour « avoir pris entre ses bras » le « cher et tendre Maurice » et « avoir montré au monde cette ombre divine du poète qui s'est éteinte dans les mystères de ses saintes souffrances et de ses merveilleuses visions ».

Il proteste ensuite contre les paroles de Lamennais disant qu'à la Chenaie Guérin n'a pas témoigné de facultés remarquables d'intelligence.

L'homme célèbre se trompe... ou plutôt il allait chercher Guérin où il n'était pas. Maurice était plus et mieux qu'une *intelligence*, il était une *âme*.

Cette âme a fait éclosion à la Chenaie et au Val.

Maurice aimait d'amour à venir au crépuscule, sur un cap désert et sous un ciel sans lune, écouter la mer refluant vers le lointain des grèves, ou battant les bords opposés de cet Arguenon sauvage, aux rivages duquel a, dans son adolescence, erré le génie enveloppé encore de Chateaubriand.

Pourquoi faut-il que cette éclosion ait été contrariée, arrêtée par la société ? Si la société avait fait son devoir, Maurice ne serait point mort et aurait pu composer d'autres poèmes semblables à ce *Centaure*, qui contient « le mot qui résumait en lui le mystère le plus intérieur de sa nature exquise et si énergique tout à la fois ».

Un feuilletonniste a dit à propos de Maurice : « Les poètes ne meurent pas ». Hélas ! Maurice est mort, laissant son œuvre inachevée. Dans ses deux séjours au Val, il a composé des poésies et a rédigé le *Cahier Vert* que La Morvonnais appelle le *Cahier Bleu*.

Ce cahier doit être « parmi les trésors qu'il a laissés sur la terre, quelques plumes des ailes d'or de l'ange ».

La Morvonnais, qui voudrait en citer des passages, a le regret de ne pas le posséder ; mais il a toujours les poésies de Maurice et il publie de larges extraits de deux d'entre elles : *Un dimanche soir*

aux grèves de Bretagne; Promenades à travers la lande. S'il ne les cite pas toutes entières, c'est parce qu'il sait que les restes de Maurice vont être publiés par les soins de M^{ne} Sand.

Dès que les numéros de la *Vigie de l'Ouest* renfermant les deux lettres que nous venons d'analyser lui eurent été communiqués, Eugénie ne manqua pas d'exprimer ses remerciements et ses félicitations à La Morvonnais.

Que j'aime de le voir [Maurice] chanté par vous ! C'est véritablement un chant que vous lui faites dans vos lettres à George Sand ; un hymne à sa mémoire, qui aura eu du retentissement, j'espère, et toujours dans mon âme, car j'ignore ce qui se fait au dehors. (*A La Morvonnais*, 14 oct. 1840) (1).

Elle profita de l'occasion pour l'interroger discrètement au sujet des manuscrits de Maurice et lui rappeler le projet de publication.

Je n'ai pu savoir ce que devenaient ces papiers si religieusement conservés par vous, et envoyés pour offrande à sa tombe. Oh ! que cela m'a touchée, Monsieur, et que vous avez acquis ma pieuse reconnaissance en produisant ces écrits pieux de mon frère. Tôt ou tard ils seront vus et couvriront les erreurs d'une première notice. Réhabilitation que nous devons tous, parents et amis, à cette mémoire chrétienne. Heureux qui peut y contribuer, et je vous devrai ce bonheur. Je m'occupe de mon côté au recueil de ce que je sais par ici dispersé et qui doit servir à la publication complète. Hélas ! je n'ai rien de plus triste et de plus doux que de recueillir ces restes. Cette œuvre achevée, il ne me restera plus guère rien d'attachant à faire sur la terre. (*Id.*)

En fait, La Morvonnais n'avait rien envoyé à George Sand. Il s'était ravisé. Avant de livrer les écrits qu'il possédait, il désirait en tirer parti dans un nouvel article destiné à l'*Université Catholique* où, suivant les désirs d'Eugénie, il mettrait en pleine lumière la foi chrétienne de son ami. Du Breil de Marzan se proposait, lui aussi, de consacrer une notice à Maurice chrétien dans un journal de Dinan. Voici, du reste, en quels termes La Morvonnais annonça ce double projet au Cayla. Sa lettre, datée du 16 octobre, se croisa avec celle que venait de lui adresser Eugénie.

* Avec quelle émotion, mademoiselle Eugénie, j'ai reçu votre dernière lettre et les cheveux de mon pauvre cher Maurice. Depuis que je connais sa mort, je me suis mis à relire ses manuscrits (et j'en possède beaucoup) et sa correspondance, et cela a été pour moi une cause de beaucoup de larmes bien douces, et puis aussi combien n'ai-je pas eu droit d'admirer cette âme et ce talent *prodigieux* dont je possède, moi, peut-être la plus divine expression.

Vous avez dû recevoir les deux lettres que j'ai publiées sur Maurice dans un journal de notre Bretagne. Il va paraître bientôt une notice par notre ami François du Breil de Marzan, dans un journal de Dinan, une autre ville de notre contrée, et, moi, j'ai envoyé à l'*Université Catholi-*

(1) Trebution date par erreur cette lettre de 1841.

que quelques pages sur notre cher mort. Dans ces pages, je relève l'omission que vous me signalez dans l'article de M^{me} Sand. — Voilà, mademoiselle Eugénie, ce que j'ai fait et je n'aurai pas de repos que je n'aie entre les mains le volume contenant ce que nous a laissé notre Maurice. (*La Morvonnais à Eugénie*, 16 oct. 1840.)

Qu'advint-il des projets de La Morvonnais et de ceux de Marzan ? Nous le dirons plus tard. Ce serait anticiper trop sur les événements que de le rechercher maintenant.

Disons seulement que, dans cette même lettre, du 16 octobre, La Morvonnais revient sur une idée qu'il a déjà exprimée dans la *Vigie de l'Ouest* et qui se trouve aussi sous la plume de George Sand, à savoir que la société avait hâté la mort de Maurice.

* Hélas ! ma pieuse et belle âme de femme et de poète, si l'action de Dieu avait pu s'exercer sans obstacle dans cette société incohérente au milieu de laquelle nous vivons, d'une vie bien imparfaite car elle est un continuel état de souffrance, nous posséderions encore notre Maurice. Ce sont les hommes qui l'ont tué, en faisant obstacle à cette sublime éclosion vers laquelle marchait son âme, et nous pouvons dire avec un sentiment de fierté mêlé d'un grand sentiment de douleur : dans celui qui était un des charmes des plus puissants de notre terrestre vie, la France a perdu une gloire, les hommes ont vu s'éteindre un rayon de beauté qu'ils n'ont fait qu'entrevoir. Mais il en reste assez pour son renom parmi les hommes, et pour que notre espérance chrétienne le suive dans le sein de Dieu. Lui que ravissait tant l'étude de la vie dans son universelle et harmonieuse expansion, maintenant il est là où elle lui arrive telle qu'il la désirait, *pure et partant du sein des Dieux...*

*
**

Rien n'indique que Barbey soit intervenu dans la correspondance échangée alors entre le Cayla et le Val, bien qu'on l'ait mis par lettre au courant de ce que l'on projetait. Au grand étonnement d'Eugénie, il gardait un silence prudent.

* Il me pleut des lettres et la goutte d'or ne vient pas : lettres, journaux, publications parlant de Maurice, et rien du frère de Paris, celui qui aurait tant à me dire, ce me semble. Que faites[-vous] des envois de M. de La Morvonnais à M^{me} Sand ? Que faites[-vous] du nouveau mode de publication annoncé à ce sujet ? Que faites-vous enfin que je ne puisse savoir ? Toutes questions que je vous adresse en abrégé, à la hâte, en me rappelant aussi que j'ai des choses siennes et miennes à vous envoyer à la prochaine occasion, mais dites-moi plus tôt si vous les voulez. (*A Barbey*, juillet (?) 1840.)

Barbey se sentait impuissant; la moindre intervention de sa part aurait été mal prise par La Morvonnais qui, croyait-il, ne l'estimait pas et l'accusait d'avoir contribué à éloigner Maurice pendant plusieurs années des pratiques religieuses. Il laissa donc faire, au moins pour le moment, se contentant d'espérer qu'ainsi on ne lui refuserait pas un jour les manuscrits bretons de son ami.

Sa correspondance avec Eugénie continuait cependant à être amicale.

* A propos de M. d'Aurevilly, dont vous me parlez, je n'en ai que de bonnes nouvelles à vous donner de sa personne. Il nous écrit assez souvent dans l'inaltérable amitié qui le lie profondément à notre famille. Le désert des Coques est assez souvent nommé dans ses lettres. Je ne sais pourquoi, il ne parle plus de sa publication. Q'a été interrompu, je pense, par des voyages et des occupations sans nombre. (*A M^{me} de Maistre, 23 juil. 1840.*)

Eugénie, de son côté, estimait toujours les lettres qui lui venaient de la rue de Port-Mahon et les comptait parmi ses préférées. Mais, pour marquer nettement leur caractère et pour montrer la nature du sentiment qui les inspirait, elle les mettait sous un ruban de soie noire.

CHAPITRE IV

Eugénie de Guérin et Madame de Maistre

La mort de Maurice et M^{me} de Maistre. — Rôle consolateur d'Eugénie. — Poésies de deuil. — Séjour de M^{me} de Maistre aux Coques. — Lettres d'Eugénie. — Redoublement de souffrances. — Le *Journal* pour M^{me} de Maistre. — Maternité malheureuse de la baronne. — Nouveaux malheurs. — Projet de voyage en Nivernais.

Sous quelle couleur Eugénie de Guérin mettait-elle les lettres de la baronne de Maistre et de sa famille ? Ce n'est indiqué nulle part. On sait seulement qu'elle les rangeait avec soin dans son portefeuille vert, parmi les préférées.

En parlant précédemment de la première période de cette correspondance, nous avons signalé son intérêt et l'état fragmentaire dans lequel elle est malheureusement parvenue jusqu'à nous. Nous avons analysé aussi les lettres antérieures au 19 juillet 1839. Nous n'y reviendrons pas. Il reste à examiner les suivantes. Notre étude sur Eugénie après la mort de son frère serait incomplète sans cela. Tout un côté de son âme nous échapperait. Pendant cette période, en effet, dans le cœur d'Eugénie, il n'y a pas seulement Maurice et Barbey, — le frère mort et le frère vivant, — il y a encore *Marie du Nivernais*, c'est-à-dire M^{me} de Maistre, qui se trouve sur le même plan que Barbey et qui l'emporte de plus en plus sur Louise de Bayne, l'amie des Montagnes.

Nous avons dit comment, le 19 juillet au matin, après la confession de Maurice, pendant les apprêts des derniers sacrements, Eugénie rédigea pour M^{me} de Maistre un billet renfermant un acte de résignation sublime aux événements qui se préparaient. Quelques instants après, Maurice était mort. Comme la grande douleur d'Eugénie ne lui permit pas d'ajouter, même en post-scriptum, la terrible nouvelle, l'abbé Fieuzet fut prié par la famille d'écrire à Saint-Martin où se trouvait encore la baronne. Il le fit dans la soirée, au Cayla où il était revenu pour consoler les affligés.

* *Monsieur de Sainte-Marie, au château de Saint-Martin, par Saint-Saulge, Nièvre.*

Au château du Cayla, 19 juillet 1839.

Monsieur,

Je suis chargé par M. de Guérin de vous annoncer la perte douloureuse qu'il vient de faire en la personne de M. Maurice de Guérin, son fils, décédé ce jourd'hui à midi. Le pauvre Maurice a fait la mort

d'un saint. Je l'ai assisté à ses derniers moments, il m'a très édifié, il a reçu tous les secours de la religion avec les sentiments de la foi la plus vive. Il a rendu le dernier soupir cinq minutes après avoir communiqué, tenant en ses mains le signe sacré de notre rédemption. Madame Caroline a montré un courage surhumain. M^{lle} Eugénie s'est trouvée mal; deux heures après elle allait bien.

Veuillez lire la lettre ci-incluse, et la remettre à son adresse, en annonçant à Madame votre fille et à sa famille la mort du pauvre Maurice.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur.

FIEUZET, curé.

Par prudence et délicatesse, ce faire-part, dans lequel on avait glissé le billet d'Eugénie, fut adressé à M. de Sainte-Marie, père de la baronne. On espérait ainsi amortir le rude coup que cette nouvelle de mort allait porter à M^{me} de Maistre. Or, il arriva que M. de Sainte-Marie, qui n'avait jamais rien reçu du Cayla, crut que la lettre était destinée à son fils Adrien, alors absent, et n'en brisa pas le cachet. Au bout de trois jours seulement, à l'arrivée d'Adrien, il s'aperçut de sa méprise et connut le deuil du Cayla.

Mais la mission dont on le chargeait lui parut des plus lourdes. Comment apprendre la mort de Maurice à sa fille sans provoquer chez elle une crise terrible ? M^{me} de Maistre était souffrante; la nouvelle allait empirer son mal. Après consultation de toute sa famille, il résolut de ne rien révéler encore. Pour gagner du temps, il pria donc Eugénie, qu'il assura de ses condoléances les plus vives, de ne rien adresser à M^{me} de Maistre avant une quinzaine sous peine d'aggraver ses souffrances. Dans la même lettre, par la même occasion, M^{me} de Sainte-Marie joignait ses instances affectueuses à celles de son mari et faisait part des perplexités de tous.

* Henriette est plus souffrante. Comment lui apprendre cette mort ? Elle parle si souvent de vous deux ! Je tremble en pensant à sa sensibilité, je m'en effraie et demande à Dieu de m'inspirer; cette anxiété me rend malade moi-même. Adrien heureusement est ici, et ce sera lui qui lui apprendra cette terrible nouvelle. (M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 29 juil. 1839.)

L'anxiété était si grande à Saint-Martin que, trois jours après, M^{me} de Sainte-Marie intervenait de nouveau auprès d'Eugénie et lui suggérait la marche à suivre dans sa correspondance pour amener progressivement la chère malade à la connaissance de la vérité.

* C'est aujourd'hui le jour de la naissance de ma chère Henriette. Ce jour, comme tant d'autres, depuis que Dieu lui a donné tant de souffrances, a été un jour de tristesse ! Car, chère Eugénie, nous n'avons pu encore lui apprendre la mort de votre malheureux frère, et peut-être ne pourrions-nous de longtemps. Elle est depuis trois semaines tellement malade que cette émotion serait au-dessus de ses forces... Ce n'est qu'avec de grandes précautions que l'on pourra lui apprendre votre malheur, car elle est plus malade depuis le retour d'Adrien qui lui a dit que le médecin le [Maurice] regardait comme à peu près désespéré. Elle s'attend que la chute des feuilles sera le moment fatal. Ainsi, écrivez-lui que

chaque jour vous voyez votre pauvre frère s'affaiblir, que vous perdez toute espérance, et dites-lui sur la résignation à la volonté de Dieu tout ce que votre piété, votre esprit, votre prudence vous suggéreront. (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 2 août 1839.*)

Ces précautions, réclamées trop tard, furent vaines. Eugénie, ignorante de ce qui se passait à Saint-Martin, avait continué à écrire sans cacher la vérité et l'une de ses lettres, probablement celle du 25 juillet, malgré la surveillance paternelle exercée à Saint-Martin sur le courrier du Cayla, tomba par mégarde sous les yeux de la baronne. Maurice est mort, avait écrit Eugénie. Soumettons-nous quoique la croix soit lourde, pleurons et prions. Par la prière, on suit les morts jusque dans l'autre vie.

En apprenant ce qu'on cherchait à lui cacher, M^{me} de Maistre sentit se ranimer, plus violent que jamais, un amour qu'elle croyait éteint. Et ce réveil provoqua l'explosion de douleur manifestée dans la lettre que nous avons citée (1) à l'occasion de la mort de Maurice : « Parlons de lui, pleurons ensemble, Eugénie, ou j'étouffe... »

M^{me} de Sainte-Marie eut beau essayer de calmer les violents emportements de sa fille, elle ne put y parvenir.

* Vous avez reçu deux lettres de la pauvre Henriette. Elle vous a dit comme la Providence a voulu que ce fût à Saint-Martin qu'elle reçut la fatale nouvelle, et mes précautions n'ont rien été puisque cela devait être. J'ai bien souffert, ma chère Eugénie, depuis quinze jours, car j'ai dû parler en mère chrétienne, et, quoique plaignant la triste position de cette chère enfant plus que je ne peux vous l'exprimer, je ne l'ai pas tout à fait contentée. Mais le pouvais-je ? Devais-je lui dire que ses pleurs lui seraient méritoires ? Non, je ne le pouvais pas, et mon devoir a dû passer par-dessus ma tendresse. Mais si vous l'aviez vue, si vous la voyez, oh ! comme elle ferait couler vos larmes ! (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 16 août 1839.*)

Tant que M^{me} de Maistre demeura à Saint-Martin, ses larmes ne tarirent pas. Par bonheur, écrivait M^{me} de Sainte-Marie, M. de Maistre était parti. Qu'aurait-il dit de tant de pleurs ?

Vers le 10 août, l'inconsolable baronne partit pour Nevers. Elle s'y trouvait le 15, jour de sa fête, et put y recevoir avec les consolations du saint curé Imbert celles que l'on éprouve dans une bonne communion.

Mais Nevers n'était pour elle qu'un lieu de passage. Peu de jours après, elle arrivait aux Coques avec l'intention d'y faire un séjour prolongé.

L'isolement et la solitude dans lesquels elle se renferma, au lieu de calmer sa douleur, l'irritèrent. Atterrée par la disparition de Maurice, M^{me} de Maistre récitait pour lui tous les jours l'office des Morts.

(1) *Lettres à Louise de Bayne*, II, p. 287. Voir aussi plus haut, page 15.

Ce fut alors qu'Eugénie intervint, s'efforçant de remplir auprès de son amie l'office de consolatrice. Elle le fit avec une abnégation sublime que l'on ne saurait trop admirer, tant elle était elle-même accablée par moments ! Mais peu lui importait. Il s'agissait de relever le courage d'une âme qui se laissait abattre et de lui indiquer les moyens d'obtenir un peu d'apaisement.

Voici donc, en résumé, les conseils qu'Eugénie, forte de son expérience personnelle, trouva dans son âme de chrétienne et d'amie.

Ecrivez-moi souvent; ne passez pas longtemps sans m'envoyer de vos nouvelles; déversez dans mon cœur le trop-plein du vôtre.

Ne vous scandalisez pas de rencontrer ici-bas la souffrance. La terre est « un lieu de dispersion et de mort, où l'on aperçoit à peine ceux avec qui l'on voudrait passer sa vie. On se touche la main, et l'on se quitte, et l'on meurt chacun de son côté ». Profitons des leçons de la mort. « Que ce ne soit pas en vain que la voix des tombes nous parle. »

Ecartez autant que possible de votre vie la tristesse, « cette tristesse consumante qui détruit le cœur, n'y laisse ni force ni vie », alors que « cependant il faut vie et force tant qu'on respire, car les chagrins ne dispensent pas des devoirs ».

Pour diminuer vos épreuves, occupez-vous, veillez sur l'éducation de vos enfants, travaillez, faites de la musique, composez des *Stabat*; si vous voulez, je composerai pour vous des poésies.

Mais surtout ayez recours aux consolations de la foi.

* Il n'y a pas malheur aux yeux de la foi. Des affections brisées, des espérances mortes, des regrets pour la vie, qu'y a-t-il là qui n'arrive à plusieurs, qui ne soit des épreuves de providence pour notre bien à venir ? Tout pour l'éternité, c'est la grande vue du chrétien. N'oublions pas que ce monde n'est qu'un échelon vers l'autre, que la terre n'est que le marchepied du ciel, suivant l'expression de quelqu'un. Quand l'âme se tourne ainsi vers le côté céleste des choses, elle s'apaise, se console, se soutient. Je ne lui connais que cela. (A M^{me} de Maistre, 25 sept. 1839.)

Toutes ces exhortations, que l'on croirait sorties du cœur de saint François de Sales ou de Fénelon, étaient enveloppées de tendres effusions d'amitié semblables à celles que l'on admire dans sa correspondance avec Louise de Bayne. « Toute mon âme vous aime et vous baise », lui dit-elle le 27 août, en essayant de lui exprimer l'intensité de son affection.

Cette formule si parfaite est suivie de beaucoup d'autres non moins remarquables. L'amitié est une des grandes muses inspiratrices d'Eugénie de Guérin.

Je jette ceci à la poste sans plus de raison que le plaisir, le besoin que je trouve de venir vous trouver. Après Dieu, rien n'est plus doux qu'une amie. (A M^{me} de Maistre, 16 sept. 1839.)

* Donnez toujours, toujours de vos lettres, de vos nouvelles, de votre

vie, de cela que j'aime, que je voudrais qui me vînt sans cesse comme l'air. Douces relations d'amitié, est-il rien de meilleur au monde ? N'êtes-vous pas, amie, de mon avis ? Oh ! vous me le faites bien voir, vous, si aimante, si écrivante, si désirante de nouvelles. Eh bien ! nous nous ressemblons donc ; il y a sympathie en nous deux, j'aime à le croire, je le sens, sans chercher si c'est sagesse ou folie. Ce qui lie les âmes est toujours mystérieux. (A M^{me} de Maistre, 25 sept. 1839.)

Dans l'expression de son amitié, il y a de vraies trouvailles. Ceci par exemple : « Vous qui *me savez tout*... vous à qui je dis tout... Nous sommes sœurs, oui sœurs, comme vous dites, comme nous disons tous au Cayla. » (29 nov. 1839.)

Et ceci encore : « Vos rechutes me tourmentent, vos souffrances *me font souffrir*. » (14 janv. 1840.) Les deux amies n'ont qu'un cœur, qu'une sensibilité, qu'une âme.

Comme nous l'avons signalé, Eugénie, entre autres recommandations, conseille à M^{me} de Maistre de composer de la musique pour s'arracher à l'obsession de la douleur. Elle s'offre même à lui fournir quelques poésies comme thèmes à ses chants. Le projet ayant été agréé, elle se met sans tarder à l'œuvre. Vains efforts ! Les premières tentatives ne sont pas heureuses ; elles avortent.

Je vous avais promis de la poésie,

Mais hélas ! que tirer d'un luth mouillé de pleurs !

Cependant, si vous le voulez, je vous enverrai des larmes. (A M^{me} de Maistre, 9 sept. 1839.)

Eugénie n'est pas femme à se décourager pour cela. Le *Journal* porte des traces incontestables de sa ténacité. Le 29 septembre, il lui semble tenir l'inspiration convenable. Elle commence :

Je voudrais que le ciel fût tout tendu de noir,

Et qu'un bois de cyprès vînt à couvrir la terre,

Que le jour ne fût plus qu'un soir....

Mais là voilà qui ne va pas plus loin. Ce n'est pas que le souffle lui fasse défaut, elle se demande seulement quel sera l'effet de ces vers sur son amie. Ne produiront-ils pas un résultat contraire à celui qu'elle cherche ? Une seconde fois, le 1^{er} novembre, des considérations de même ordre l'arrêtent. Cependant, à la réflexion, elle se dit que ses scrupules sont excessifs et que les meilleurs consolateurs ne sont pas ceux qui montrent toujours un visage stoïque.

Elle réconfortera mieux son amie en pleurant avec elle. Se laissant donc aller à son inspiration triste, empreinte de deuil, baignée de larmes, elle compose un groupe de quatre poésies : *le Frère de sainte Thérèse*; *Douleur sans fin*; *Il est doux*. A M^{me} de Maistre: *A la petite Valentine malade*.

Les deux premières ne sont pas les moins remarquables entre toutes celles qui sont sorties de la plume d'Eugénie. Le souvenir de

Maurice les domine. On y trouve, avec la sincérité de l'expression et de belles images, ce je ne sais quoi qui traduit la grande détresse de l'âme.

Le Frère de Sainte Thérèse, publié pour la première fois par M. Lefranc (*Maurice de Guérin*, pp. 297-303), fut terminé en un moment d'inspiration, dans la nuit du 19 décembre. C'est une allégorie émouvante. Thérèse d'Avila pleurant sur la mort de son jeune frère, avec qui elle avait bâti jadis de petits ermitages dans le jardin de la maison familiale, n'est autre qu'Eugénie se désolant sur la perte de Maurice. A tout instant, presque à chaque strophe, le parallèle se poursuit; impossible de s'y tromper. Voici les traits principaux de la vie de Maurice, sa valeur intellectuelle, voici le titre de quelques-unes de ses pièces de vers, les regrets qu'il a laissés. Mais ce qu'Eugénie excelle à dépeindre c'est son union de cœur avec son frère.

Et jamais il ne fut d'exemple
De plus bel amour fraternel.
En naissant, leurs âmes pareilles
S'aimaient comme deux abeilles
Qui sortent du même rayon;
Leurs cœurs sentaient les mêmes charmes,
Leurs yeux versaient les mêmes larmes :
C'étaient deux luths en un seul son.

Les deux belles images contenues dans cette strophe sont dignes d'être mises sur le même plan que celle qui est universellement admirée dans les *Lettres à Louise de Bayne* : « Lui et moi, c'était les deux yeux du même front. »

La seconde poésie, de même inspiration, est signalée dans le *Journal* à la date du 22 décembre : « J'écrivais une poésie funèbre ». Elle mérite d'être citée tout entière. C'est un long sanglot.

DOULEUR SANS FIN

Tant que les ruisseaux couleront,
Tant que dans les cyprès funèbres
Les vents d'automne gémiront,
Tant que les cloches sonneront
Le glas des morts dans les ténèbres,
Il est des yeux qui pleureront,
Il est une douleur profonde,
Des regrets, un deuil fraternel,
Qui dureront plus que le monde.
Car je les prendrai dans le ciel.
Rien n'est capable sur la terre
De consoler si grand malheur.
Oh ! la perte d'un pareil frère
Me rend inconsolable sœur !
Qui ne l'a vu ne sait les charmes
Que mon cœur trouvait dans le sien,
La douceur de son entretien,
Ce regard où venaient des larmes
Quand il en venait dans le mien.

En lisant ces vers, on croirait entendre une mélodie élégiaque de Beethoven. C'est, qu'en effet, une tristesse, semblable à celle qu'Eugénie éprouve dans *Douleur sans fin*, a inspiré la phrase musicale de Beethoven dans la *Marcia funebre sulla morte d'un Eroe* dans l'*Adagio sostenuto* de la Sonate, op. 27 (sur lequel on a adapté un émouvant *Pie Jesu*), aussi bien que dans les *Adieux* ou dans l'*Absence*. Dans l'*Absence*, en particulier, plaintes et pleurs se donnent libre cours en attendant le retour (das Wiedersehen), retour, hélas ! que ne peut espérer la sœur de Maurice. L'âme d'Eugénie est vibrante comme celle du grand musicien. On dirait que Beethoven, dont elle a entendu et goûté les œuvres plusieurs fois à Paris, aux concerts Valentino, lui a servi pour exprimer son état d'âme.

D'une inspiration moins angoissée est la poésie à M^{me} de Maistre.

Il est doux de prier dans la nef solitaire (1).

Eugénie, qui comprend combien son amie des Coques a besoin de calme et de douceur, s'efforce de lui en inspirer. Dans ses vers, le souvenir de Maurice est encore présent, mais la tristesse est de beaucoup atténuée.

Il est doux, au moment du sommeil de la tombe,
De regarder le ciel une dernière fois ;
Il est doux, quand notre âme à ses douleurs succombe,
De baiser une croix.

L'âme endolorie a deux grandes sources de consolation : la prière et l'amitié.

Il ne paraît pas douteux que de tels vers aient réconforté M^{me} de Maistre. Il en fut de même, semble-t-il, des strophes *A la petite Valentine malade* qui sont un cri de compassion à l'occasion d'un malheureux accident. La jeune enfant avait avalé un os de pigeon, ce qui avait provoqué une inflammation à la gorge, au grand désespoir de sa mère. Vite, Eugénie avait composé une sorte de rythme ingénu et plaintif : « Vous le lui chanterez sur le piano. »

Oh ! quand je vois ta belle enfance
Dans la souffrance.....
Enfant trop chère,
Comme ta mère
Dois-tu souffrir ?

Quelles douces et tristes mélodies dut composer M^{me} de Maistre, si jamais elle a mis ces poésies en musique ! Les larmes sont facilement inspiratrices.

Les larmes ont aussi le don de consoler. Voilà pourquoi, au bout de quelques mois, la cause d'Eugénie paraissait gagnée. « Marie, l'amie de mes larmes, la femme de douleurs, se soutient avec plus

(1) Cette poésie, mise en musique par M^{me} de Maistre, devait voir le jour en 1865, dans une seconde édition des *Lettres d'Eugénie de Guérin*. Elle ne fut publiée seulement que par M. Lefranc (*loc. cit.* p. 300).

de forces », constate-t-elle le 1^{er} janvier 1840. L'apaisement s'était fait dans l'âme de la baronne.

Ce résultat fut d'autant plus facilement assuré que M^{me} de Maistre, au lieu d'aller à Paris, suivant son habitude, passa l'hiver aux Coques.

Ne croyons pas à une claustration volontaire, amenée par l'amour de la campagne et le désir de la solitude. La baronne est trop parisienne et trop mondaine pour ne pas regretter la grande ville. Mais ses affaires financières se trouvent dans un fâcheux état : elle a acheté une propriété 30.000 francs de plus qu'elle ne vaut ; quelques-uns de ses fermiers sont souffrants, il convient de leur venir en aide ; d'autres lui cherchent mille tracasseries qui amènent un procès. Qui sait s'il ne lui faudra pas vendre des terres pour équilibrer son budget ? L'argent manque à M^{me} de Maistre pour un séjour prolongé à Paris. D'ailleurs sa santé est loin d'être satisfaisante. Les violentes émotions morales qui l'ont secouée à la mort de Maurice ont provoqué un contre-coup fâcheux sur son organisme. En restant aux Coques, M^{me} de Maistre ne fait donc que s'incliner devant l'impérieuse nécessité, « l'implacable fatalité », suivant son expression habituelle.

Il serait difficile de dire combien de fois le mirage séduisant de Paris se présenta à son esprit au risque d'ébranler sa résolution. Dans une circonstance, Eugénie de Guérin fut même, sans le savoir, une terrible tentatrice.

* M. d'Aureville, lui écrivit-elle le 11 novembre, vous adresse ses hommages et demande si on ne peut pas espérer de vous voir cet hiver à Paris.

La baronne aurait peut-être fini par céder à ses caprices, si dans son entourage on n'avait veillé et si l'on ne s'était appliqué à fortifier sa volonté chancelante. M^{me} de Sainte-Marie ne ménageait pas pour cela ses instances.

* Je retourne près d'elle [*près de sa fille*], à la fin de janvier, j'y passerai tout février, car sa résolution généreuse de passer son hiver aux Coques a besoin d'être soutenue par ma présence. Mais vous savez, chère Eugénie, tous les embarras qu'ils ont cette année. (M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 1^{er} janv. 1840.)

Au fait, M^{me} de Maistre reste aux Coques et n'a pas lieu de s'en repentir. Sa mère et son frère lui rendent visite et lui font trouver moins pénible son exil de Paris. Adrien, l'actif Adrien, préludant aux embellissements qu'il doit apporter plus tard à Saint-Martin, profite de son séjour pour transformer les abords du château, et attacher ainsi sa sœur un peu plus à sa solitude. De son côté, la baronne fait diversion à la monotonie de sa longue vie de campagne en l'entrecoupant par plusieurs séjours soit à Nevers, soit chez une famille amie, à l'Etang, en Saône-et-Loire. Mais ce qui sert à distraire M^{me} de Maistre, ce sont surtout les lettres d'Eugénie.

Celle-ci a pris goût à cette correspondance qui ne lui coûte pas un centime, puisque la baronne s'est chargée de tous les frais. Elle écrit plus que jamais, environ tous les quinze jours, vers le 10 et le 25 de chaque mois, sans s'astreindre à une date fixe, notant avec joie sur son *Journal* ses jours de correspondance avec son amie : « Ils font époque dans ma vie. » (27 janv. 1840.) Prendre la plume pour les Coques est pour elle un plaisir; elle y consacre de longues heures, se laissant aller à son inspiration, écrivant à bâtons rompus, comme elle l'aime.

* Mon *poulain* d'imagination s'échappe à bride abattue, fait mille écarts avant de se mettre en marche. Avec vous, je me laisse faire et aller au premier entraînement. Oh ! que c'est commode d'écrire ainsi en champ libre ! Mon indolent esprit n'a rien à faire pour rien retenir, cela l'arrange. Les lettres étudiées m'assomment. (A *M^{me} de Maistre*, 19 déc. 1839.)

C'est le même laisser-aller, la même confiance qu'autrefois avec Louise de Bayne qui, d'ailleurs, semble l'abandonner.

Louise me néglige, j'aurais besoin de la voir. Vous dirai-je une de mes craintes ? Une fausse idée peut-être. Je pense (*sic*) qu'arrivant de Paris mon amitié ne lui paraisse plus assez sainte, qu'à présent qu'elle entre en dévotion toute céleste, je lui paraisse profane, une amie peu bonne à l'âme, d'une nature un peu trop mêlée. Car, je le sens, je ne suis pas l'or pur des montagnes, ces êtres surhumains dont Louise est environnée. Si vous saviez l'étonnant pays que c'est pour la piété ! Mais Louise me connaissait, je n'ai guère changé. Pourquoi n'écrit-elle que si rarement, elle qui m'écrivait si souvent ? Mystère du cœur qui m'occupe sans me chagriner, comme ç'aurait fait autrefois. On se durcit, on se *pierrifie*. (A *M^{me} de Maistre*, 19 déc. 1839.)

En réalité l'amie de Rayssac n'est ni oublieuse, ni infidèle. Mais ses lettres, qui deviennent moins fréquentes et se retardent à travers tous les sentiers de la montagne, amènent Eugénie à se tourner de plus en plus du côté de *M^{me} de Maistre*.

La baronne traverse alors une période de calme relatif. Elle s'est relevée de l'affaissement moral qui a suivi la mort de Maurice. Ses souffrances physiques lui accordent quelque répit. Il lui reste seulement un peu de cette irritation sourde qui suit les grandes douleurs et qui en précède de nouvelles. Eugénie s'efforce, par suite, de la maintenir dans son état moyen et de la prémunir contre de possibles retours de son mal.

Ses lettres sont toujours charmantes et faites de rien.

En vain chercherait-on en elles un récit détaillé des événements extérieurs qui ont laissé trace dans l'histoire. Il n'en est presque pas question; elles contiennent à peine, en passant, quelques allusions au séjour de don Carlos à Bourges, à la mort de Monseigneur de Quélen, archevêque de Paris, et au progrès de la foi catholique en Afrique.

Chose étonnante au premier abord ! La pensée de Maurice paraît

absente. Eugénie, dont l'âme vit sur une tombe et qui parle tant de son frère mort à son *frère vivant de Paris*, néglige volontairement avec la baronne ce sujet de conversation. Cela doit lui coûter, sans nul doute, mais que ne ferait-elle pas pour conserver à son amie la paix de l'âme ? Ne sait-elle pas que les tempêtes et que le désespoir renaîtraient dans ce cœur si facilement troublé ? Elle garde donc le silence sur Maurice et cache stoïquement sa douleur fraternelle. « Il n'y a qu'à vous, écrit-elle à Barbey, que je puis parler dans les larmes. A Marie, cela ferait mal. » Elle n'entretient M^{me} de Maistre sur Maurice que lorsqu'il est question de publier le *Centaure* dans la *Revue des Deux Mondes*. Et encore glisse-t-elle très rapidement pour ne pas raviver les souvenirs et multiplier les regrets.

* [On] va publier un programme, un reste d'une intelligence, hélas ! trop tôt éteinte. Morceau de grande élévation, dit-on, connu par hasard de M. Sainte-Beuve qui, sur son enthousiasme, a voulu instamment le publier dans la *Revue des Deux Mondes*. C'est ce que va faire M^{me} Sand, avec une notice fournie par M. d'Aurevilly. Chose que je vous dis avec grande tristesse sur ce triste rayon de gloire, en désirant pour cette pauvre âme une bien autre dans le ciel, quoique je sois bien touchée de celle qui lui revient sur la terre. (A M^{me} de Maistre, mars-avril 1840.)

De Barbey d'Aurevilly elle ne dit rien ou presque rien ; à peine peut-on noter une dizaine de passages où son nom est prononcé (1). Eugénie se montre d'une discrétion rare et n'ose pas trahir son cœur, d'autant que ce qui l'unit à Barbey est le souvenir de Maurice, si attristant pour son amie des Coques.

La chronique des salons est également bannie de ses lettres de peur qu'elle n'excite des regrets ou des convoitises, et ne provoque par conséquent des souffrances. Eugénie au contraire écrit qu'elle ne quitte pas le Cayla, que les nouvelles du monde l'intéressent moins que jamais.

* Je ne sortirai pas. Ce m'est un ennui de songer à une visite. Je me sens collée ici à mon Cayla comme une huître sur son rocher. Une de nos cousines, Marie de Thézac, se marie, devient M^{me} d'Assier de Tanus, et nous prie fort gracieusement à sa noce. Mais c'est fini de noces, je crois que je romprais avec le genre humain. Hormis ma famille et ce qui m'est famille par le cœur, je ne tiens avec bonheur à personne. (A M^{me} de Maistre, 14 janv. 1840.)

Dès lors, il ne lui reste pour entretenir la baronne que les petits événements de famille, les effusions du cœur et les hautes pensées religieuses. Mais c'est plus que suffisant pour une correspondance entre deux sœurs de solitude.

Si l'on veut se rendre compte de sa manière de procéder d'alors, il n'y a, semble-t-il, qu'à prendre comme exemple le début de la

(1) 23 août 1839; 9 sept.; 11 nov.; 14 déc. On doit noter que Barbey d'Aurevilly accusa plus tard M^{me} de Maistre d'avoir supprimé les lettres *compromettantes*, c'est-à-dire celles qui parlaient de lui. Mais cette accusation est-elle bien fondée ?

lettre du 17 février 1840. Eugénie signale en commençant qu'on lui a remis un mot de la baronne pendant les vêpres. Ce point de départ lui fournit des réflexions d'une haute spiritualité qui amènent à leur tour d'admirables effusions de tendresses.

Votre lettre m'est venue pendant les vêpres, à l'église, et, comme je l'avais là sans la lire, j'ai eu l'idée un peu de l'attente en purgatoire. Oh ! qu'on doit souffrir près d'un bonheur qu'on ne peut posséder, près du ciel ! Voilà, mon amie, ce que le petit paradis de votre lettre, que je ne voulais pas ouvrir, m'a fait penser et sentir pendant deux heures, heures de sacrifices. Mais n'en faut-il pas faire à Dieu ! J'étais contente d'avoir cela à lui offrir, et précisément je lisais, dans l'*Imitation*, ces paroles au chapitre de la patience : « Dieu ne laissera sans récompense aucune peine, même la plus légère qu'on aura soufferte pour lui. » Courage, ai[-je] dit devant cette lettre, si un jour il me fallait faire de plus grands sacrifices, j'en aurais plus de forces. On s'exerce au vouloir. S'il me fallait vous quitter ! Il y a cent façons de se séparer sur la terre. Non que j'en aie aucune en vue, mais tôt ou tard ne faut-il pas tout quitter, se séparer les uns des autres. Nous sommes ici-bas dans une hôtellerie, pour passer. Ayons donc des sentiments de passagers. Nous trouverions assez singulier celui qui se lierait à l'auberge. Le sage chrétien ne le fait pas.

Ne me trouvez-vous pas avoir bien profité de la mission des montagnes, et que sainte Louise [*de Bayne*] ne parlerait pas autrement ? C'est que vraiment j'apprends d'elle et du temps bien des choses, et surtout qu'il faut penser au ciel, mais y penser, comme on pense à faire fortune, en y travaillant. Hélas ! mon Dieu, c'est le seul bien pour lequel on ne veuille rien faire, qu'on attend par miracle, ce semble. Le plus grand de tous serait d'arriver où l'on ne tend pas, tomber au Midi du côté du Nord. Rien n'est inconséquent comme cette conduite, comme la foi sans pratique, comme un baptisé païen.

Passez, mon amie, cette singulière page à une peine que j'ai dans l'âme. Comme je vous passe vos idées, vos rêveries, vos douleurs, passez-moi aussi les miennes et le naturel de mes expressions quand je vous parle. Ce n'est pas avec vous d'ailleurs que je me gênerais, avec personne quand j'écris. Sans en mesurer trop la portée, il faut que ma conviction éclate. Je suis sûre qu'elle ne vous blessera pas.

Ma pauvre amie, je serais si fâchée de vous faire du mal ! Je vous le répète encore ce mot qui vous a frappée, qui sera toujours le mien en amitié, dont les relations doivent toutes tourner au bien. Pour moi, je n'ai pas de remords à cet égard, Dieu me préserve des vôtres, de ceux que vous auriez si vous veniez à me nuire. Quel double malheur, et que nous remplirions mal les vues de la providence qui nous a mises en contact, car, mon amie, ce n'est pas pur hasard qui nous a fait rencontrer. J'y vois quelque divine intention de celui qui dirige jusqu'au vol des oiseaux, et qui, ce me semble, nous a menées par la main l'une à l'autre. Faisons-nous donc une amitié selon Dieu, comme deux sœurs de charité. Soignons-nous, touchons nos plaies, et rejetons ce qui découle, le corrompu du cœur humain. C'est ce que je tâche de faire, avec ma chère malade. (*A M^{me} de Maistre, 17 fév. 1840.*)

On saisit sur le fait dans ces lignes la façon dont l'épistolière procède. Ah ! ce n'est pas elle qui est embarrassée pour écrire à son amie des Coques. Un rien suffit à aiguillonner son esprit et à faire partir sa plume. Tout de suite la voilà à l'aise ; elle n'a point peur

de mettre à nu son cœur et de se montrer jusqu'à l'intime. Elle communique à M^{me} de Maistre ses réflexions personnelles et arrive par là jusqu'aux sommets les plus sublimes de la piété; méditations que l'on croirait composées sur le prie-Dieu, sous le regard du crucifix, ainsi que le faisaient les saints.

Comme toujours, elle cherche à provoquer les confidences :

Parlez de vous, de vos peines, de vos affaires. Ne suis-je pas votre *épanchoir*? (A M^{me} de Maistre, 27 janv. 1840.)

C'est une semeuse d'optimisme et de confiance.

Laissez votre enfer du Dante auquel vous comparez votre vie. Je ne sais ce que c'est que cet enfer. Quel qu'il soit, ce n'est pas pour vous : les chrétiens ne doivent pas en avoir. Au fond de la vie, on doit voir le ciel. (*Id.*)

Ce qui importe, c'est de se préserver de l'ennui, « le plus terrible ennemi de l'âme, le démon des solitaires ». Leur amitié est providentielle.

Il faut arriver au calme : « Que ce que vous me dites ne soit pas un rêve : Je nagerai dans vos eaux calmes. »

Quelle différence entre la manière d'agir adoptée par M^{me} de Sainte-Marie et Eugénie de Guérin ! Toutes deux aiment la baronne et ne veulent que son bien. Mais tandis que l'une se montre brusque, gronde, commande avec autorité, l'autre reste douce, persuasive et se donne en exemple. S'étonnera-t-on que l'amie ait réussi là où la mère échouait ?

Mais voici que tout à coup les choses changent : l'état de santé de M^{me} de Maistre devient subitement plus alarmant.

Jusque-là, il est vrai, il avait été peu brillant. Il suffisait d'un rien pour l'ébranler, et les souffrances devenaient vite chez elle très douloureuses, et même exaspérantes, si bien qu'Eugénie avait trouvé, le 19 décembre, une charmante comparaison pour définir le tempérament de son amie : « Vous n'êtes en santé qu'une jolie dentelle toujours brisée sur quelque point. » Mais enfin ce n'était rien de bien dangereux : crises passagères qui exerçaient la patience de la malade sans alarmer outre mesure son entourage. On plaignait la baronne, on compatissait à ses douleurs, on la soignait avec dévouement, on lui conseillait surtout un traitement moral qui réussissait d'ordinaire à la calmer au bout de quelques jours. Lorsque vint le printemps, il n'en fut pas de même.

Le 13 avril, survient au Cayla une lettre qui cause les plus vives inquiétudes.

Marie, Marie du Nivernais, toute abattue, effrayée d'un redoublement de souffrances qui la tiennent au lit dans de tristes pressentiments. « Adieu, me dit-elle, non pas pour la dernière fois, j'espère, mais il n'en est guère de plus triste et de plus douloureux. » (*Journal*, 12 avril.)

Les alarmes sont telles qu'Eugénie regrette de ne pas pouvoir accourir immédiatement auprès de son amie.

Faut-il que nous soyons à deux cents lieues ! Faut-il que je ne puisse aller joindre cette chère amie que je vois tant souffrir dans sa solitude ! Mais mon père, mais mon frère me retiennent aussi fortement qu'elle me tire. J'ai l'âme écartelée. (*Id.*)

Peu de temps après, l'épuisement de la baronne augmente, le mal redouble au point que M^{me} de Maistre, ne pouvant plus tenir la plume, charge son mari de répondre pour elle. Mais comme M. de Maistre parle d'amélioration probable, Eugénie se prend à espérer que ce sera comme toujours une crise passagère. Cependant elle voudrait savoir toute la vérité et se trouver auprès de son amie. « Que n'est-il quelque part un centre d'affection, un lieu où se trouve tout ce qu'on aime, petit paradis sur terre, image du ciel qui n'est qu'une société d'amour ! »

Alors, pour distraire la malade et pour hâter sa guérison, elle interrompt le *Memorandum* destiné à Barbey et se met à rédiger, à l'intention de la baronne souffrante, un *Journal* de huit jours qu'une religieuse de Nevers doit faire parvenir à destination.

Oh ! les délicieuses pages que renferme ce *Tous les jours du Cayla* ! Eugénie trouve dans son cœur compatissant de nobles et délicates inspirations.

Délibérément, elle écarte de sa plume tout ce qui pourrait aviver des souffrances dont elle ignore la nature, et elle se réjouit par avance en songeant qu'un jour ses feuilles volantes iront joncher le lit de douleur de M^{me} de Maistre et lui apporteront distraction et plaisir.

Pour son amie elle se laisse inspirer par le sentiment de la nature.

* Je commence au chant du rossignol et de tous les musiciens du printemps qui tiennent concert sous ma fenêtre. Rien n'est plus charmant, montant avec l'air embaumé dans ma chambre. On est trop heureux de revoir un printemps. Le bon Dieu l'a fait pour nous dédommager du Paradis terrestre. Rien ne donne idée d'Eden comme cette nature verdoyante, odorante, resplendissante, nouvellement naissante qui s'étale si magnifiquement sous mes yeux. Je m'en donne d'en jouir et de penser avec plaisir et douleur aux beaux vallons de la Loire. (*A M^{me} de Maistre, 24 avril 1840.*)

Dans sa délicatesse, elle feint de ne rien savoir sur l'état de la baronne et n'exagère pas ses spiritualités. Il y a bien, sans doute, çà et là quelques thèmes de direction, — celui de la rédemption par la souffrance, par exemple, — mais elle n'en traite que légèrement et avec précaution. De telle sorte qu'après avoir dit, à propos de la mort de sa tante Arnail, née de Verdun (21 avril 1840), combien la solitude se fait toujours plus grande à mesure que l'on avance dans la

vie, et, après avoir ajouté que nous devons vouloir aller au ciel, elle s'excuse très gentiment d'avoir abordé de tels sujets.

* Je finirais par avoir droit à une chaire de morale, si vous en aviez aux Coques et si on en donnait aux femmes qui disent tout ce qui leur vient, à une amie parlant à son amie. Je n'écris que pour vous distraire, mais je suis les courants d'idées. (A M^{me} de Maistre, 28 avril.)

A plusieurs reprises, elle manifeste le désir de se trouver près de la baronne, non plus seulement en pensée, « cette façon de l'absence beaucoup trop spirituelle », mais réellement et corporellement. « Vive de se voir des bons yeux du corps ».

Eugénie espère qu'on fera bon accueil à sa prose.

* C'est bien compter sur vous de vous tant écrire sur un si pauvre fond, mais vous le connaissez et l'aimez. Avec cela, je suis riche. Je me compare à cette friche que je viens de voir sur laquelle on a planté des arbres qui sont tout en fleurs et font de ce maigre terrain un endroit qui plait à voir. (A M^{mo} de Maistre, 26 avril.)

Ce journal d'Eugénie (1) à M^{me} de Maistre est parfait à tous points de vue. Rempli de ces choses du cœur qui ont leur attrait, c'est un chef-d'œuvre de grâce et de fraîcheur. Comme il est regrettable qu'il ait duré huit jours seulement et qu'il prenne fin au bout d'une quinzaine de pages ! Quel dommage surtout que même ces quinze pages ne nous soient pas entièrement parvenues !

Que se passait-il aux Coques pendant ce temps ? Le voici en quelques mots.

M^{me} de Maistre attendait la venue d'un enfant. Sa grossesse déjà avancée lui rendit très pénible le temps du Carême. Pâques arrivant, elle eut la pensée de demander à Nevers un prêtre renommé par son savoir, sa douceur et sa bonté, M. l'abbé Rouchauce (2), et elle ressentit un si grand bonheur de ses touchantes exhortations qu'elle fit ses Pâques dans les sentiments les plus chrétiens que l'on ait pu souhaiter. M^{me} de Sainte-Marie, qui s'était rendue à Nevers pour remplir son devoir pascal, remarqua une transformation profonde.

* A mon retour, je trouvai ma chère Henriette avec cette sérénité que donne la parfaite résignation, et, au lieu de redouter la réalité de l'état

(1) Lorsqu'elle envoya ce cahier de journal, Eugénie de Guérin ajouta une carte du département du Tarn, celle que nous reproduisons dans ce volume. De sa main, elle écrivit la légende : « Carte de mon pays ».

(2) M. l'abbé Rouchauce († 1873) avait été principal du Collège de Nevers en même temps que professeur de philosophie au dit collège, en 1829 et 1830. Il devint chanoine, puis doyen du Chapitre de la Cathédrale de Nevers de 1841 à 1873. Il jouissait d'une très grande estime et paraît avoir été recherché comme directeur de conscience. Eugénie de Guérin écrit *Roucheausse*. (D'après les renseignements fournis par M. Marius Gérin, secrétaire général de la Société académique du Nivernais.)

EXPLICATION
des signes minéralogiques qui
se trouvent sur la Carte.

- ⑦ Mines de fer.
- ② Mines de Cuivre.
- ③ Mines de Plomb.
- ④ Mines de Manganèse.
- ⑤ Mines de Houille.
- On sulfate de fer.

34° 55' 51" m. 35° c.

CARTE

du dép.^t du Tarn divisée
en 4 arrondissements
Communaux et 35 justices
de Paix

révisée par J. B. Bignon. des. r. Grog. le



Echelle de 20 mille toises

Echelle de 40 mille Mètres

Gravée par Deshayes pers Albi

de grossesse qui lui avait coûté tant de larmes, tant de soupirs, tant d'angoisses, elle en attendait le résultat avec une espèce d'espérance. (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 24 mai 1840.*)

Inutile de dire combien cette nouvelle réjouit Eugénie de Guérin.

Dieu soit béni, Dieu soit loué de tout, et des grâces qu'il nous fait dans nos malheurs ! Jamais je n'ai vu de si tristes Pâques d'un côté, ni de si bienheureuses de l'autre, du côté de la foi, le grand côté de la vie, si plein de bénédictions en ceux que j'aime. Que mon Henriette me console ! Je voyais pour elle tant de difficultés, d'embarras matériels et spirituels aux Coques que j'en étais fort en peine. Le pasteur de Chaulgnes n'était pas son affaire du tout, mais Dieu lui a donné son Ananie, cet abbé de Nevers, ce saint, cet éclairé et consolant jeune prêtre qui est venu, comme l'ange du jardin des Olives, soutenir notre Henriette dans ses angoisses. Pauvre amie, elle s'en est bien trouvée, comme il arrive à tous ceux qui cherchent en Dieu leur soutien. (*A M^{me} de Sainte-Marie, 31 mai 1840.*)

Malheureusement des contrariétés vinrent diminuer le bien produit. M^{me} de Maistre aurait souhaité avoir près d'elle, au moment de ses couches, son amie du Cayla, et Eugénie, pressentie par la mère de la baronne, ne s'était pas trouvée libre.

Cette fois-ci, c'est sa mère et la mienne adoptive qui m'écriront et ne me touche pas mal en me parlant de sa fille, et de l'espérance, je ne sais comment venue, qu'elle a de me voir avec la sœur de Nevers. Mais la sœur est partie, et la pauvre amie sera mécomptée, et douloureusement, quand elle saura ce qui empêche mon voyage, autre malheur imprévu relatif aux affaires. Sans cela rien ne me retiendrait que mon père. Oh ! mon père, il l'emporte sur Marie. Je le sens en ce moment qu'il a été question de le quitter. (*Journal, 6 mai 1840.*)

Dans sa réponse, Eugénie entrait dans des détails au sujet des malheureuses affaires de Maurice sur lesquelles nous nous expliquerons plus tard et le faisait sous des couleurs sombres pour mieux s'excuser de ne pas répondre à l'appel de la chère malade. L'imagination de M^{me} de Maistre grossit démesurément les préoccupations d'Eugénie.

* Votre lettre si pleine de vos craintes, disait M^{me} de Sainte-Marie, m'a été enlevée par Henriette. Je n'ose pas vous dire ce qu'elle a éprouvé, mais elle a beaucoup pleuré !... Serait-il vrai que la fausseté triomphât de la pureté d'intention ? Je ne veux pas le croire. Ecrivez-moi. (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 24 mai 1840.*)

Dieu ne destinait pas M^{me} de Maistre à redevenir mère. D'autres émotions survinrent auxquelles s'ajouta une imprudence de la petite Valentine, si bien que le 20 mai, « après huit jours de souffrances aussi fortes, aussi cruelles qu'il soit possible de l'imaginer », l'enfant qu'elle mit au monde était déjà mort.

C'est sur ces entrefaites que le petit *Journal* d'Eugénie dont il vient d'être question parvint aux Coques, avec un paquet de livres. Ne sachant trop ce qu'il contenait, croyant qu'il était question

encore des affaires qui avaient tant troublé la baronne, ses parents hésitèrent à le lui remettre. Sur le conseil des médecins, ils attendirent une dizaine de jours. Ils auraient retardé plus longtemps encore si l'abbé Rouchauce n'avait autorisé M^{me} de Sainte-Marie à prendre connaissance de son contenu. Et comme le journal ne renfermait « rien que d'aimable, charmant, spirituel et intéressant », il fut entendu qu'elle le donnerait à sa fille le jour de son départ pour Saint-Martin. c'est-à-dire au commencement de juin : « Elle sera moins triste étant avec vous. »

Quand le cahier fut remis à M^{me} de Maistre, il ne produisit pas l'effet de consolation attendu. Elle répondit par une lettre des plus tristes et des plus émouvantes.

* *Les Coques, 2 juin en 1840.*

De mon lit, toujours de mon lit, jamais que de mon lit.

Voici, enfin, quelques lignes de cette écriture que vous attendez depuis si longtemps, très chère amie. Vous apporteront-elles quelques joies ? J'en doute ; il m'est si difficile d'en éprouver aucune. Je n'ai à communiquer que l'expression de si tristes pensées, qu'à raconter de si pénibles faits ! Il ne m'est possible que de m'affliger de vos peines et vous attrister des miennes. Mais telles quelles sont, ces lignes, les premières que je trace, vous apporteront au moins la certitude d'une amélioration de santé assez peu satisfaisante pour moi, mais qui doit vous ôter toute inquiétude.

Jusqu'à présent, je vous parlais assez vaguement de ma santé, ne voulant pas vous dire à quel point elle était mauvaise, mais, soit une raison, soit une autre, depuis que je vous ai quittée j'ai passé six mois dans mon lit, les quatre derniers suivis de ce fatal accident. Les préoccupations et souvenirs amers que m'a causés votre dernière lettre, m'ont jeté dans une espèce de stupeur hébétée. Je suis ivre de souffrances et de douleur. Ne me demandez pas autre chose que les plaintes les plus amères, que les pleurs les plus déchirants. J'ai lassé la tendresse de ma mère, je lourne la tête et le cœur de tous ceux qui m'aiment, j'ai tant souffert !!! J'attendais la fin de ma vie depuis le matin jusqu'au soir, au milieu de douleurs si affreuses qu'elles tordaient mes membres dans des convulsions effrayantes. Puis, cette pauvre petite créature à moitié formée ! Que d'espérances j'avais fondées sur sa vie ! La grossesse venue à terme devait me guérir. Ce devait être un fils que j'aurais nommé Maurice ; mon imagination frappée devait lui communiquer des traits gravés si profondément en moi. Voilà les rêves qui me faisaient supporter mes souffrances. Actuellement, je reconnais que toutes sont perdues loin de m'avoir guérie : je me sens plus souffrante que devant. Les médecins sont désorientés ; ils ne trouvent de mal nulle part et en reconnaissent partout. A tout hasard, ils m'envoient à Bourbon dont les eaux ont guéri si miraculeusement mon fermier, le pauvre infirme que vous connaissez. Vous êtes bien heureuse de trouver dans la prière des consolations à tout et pour tout. Pour moi, je suis comme Ezéchiel : *Mes yeux se sont affaiblis à force de regarder en haut ; Seigneur, je souffre de grands maux, répondez-moi. Mais que lui dirai-je ou que me répondra-t-il, puisque c'est lui-même qui me les fait souffrir ?* Je vous ai cité mon auteur pour que vous ne vous scandalisiez pas, car, vous, si résignée, vous frémiriez d'un saint effroi en entendant comme parfois mes plaintes prennent un caractère de folie et d'audace.

Où en sont ces affreuses affaires qui m'ont tant bouleversée ? Est-il temps encore de renoncer à un héritage que l'on a eu probablement soin de vous faire accepter par des dons, dont vous ne redoutiez pas la conséquence ? Quand nous verrons-nous ? Actuellement, je crois partir pour Bourbon dans trois semaines, y rester vingt jours et puis après ?... Oh ! après je ne prévois pas si loin.

Merci de votre cahier. Vous devriez bien m'en écrire un, ainsi que vous faisiez. Je ne regarderai pas à payer le port par la diligence tous les mois.

Mille tendresses à vous et tout le Cayla, si bon et bienveillant pour moi.

Remerciez votre père du petit livre (1) que je garderai comme souvenir de lui.

Le voyage à Bourbon, dont il est question dans cette lettre, fut rendu impossible par suite d'un nouvel accident que M^{me} de Sainte-Marie raconta à Eugénie le 2 juillet.

* Henriette allait véritablement mieux après trois semaines de couches lorsqu'elle voulut se faire brûler les boutons que vous lui avez vus au front et un peu sur une joue. M. Mathieu, nouveau médecin qu'elle avait appelé (ou que nous avions appelé pour parler comme elle), lui fit cette petite opération, mais il la fit trop lourdement, et Henriette crut être défigurée pour sa vie. Le médecin désolé, et en ayant un peu perdu la tête, lui ordonna des bains de Barèges qui sont, comme vous le savez, pour la peau. (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 2 juil. 1840.*)

Le remède était trop énergique ; il provoqua une gastro-entérite et des souffrances nouvelles qui se poursuivirent sans répit pendant plusieurs mois. Vainement sa mère lui conseilla d'aller à Lyon pour consulter le vieux et célèbre docteur Vêrue! et de se rendre, par la même occasion, à Notre-Dame de Fourvière pour une neuvaine de prières. « Il y a cinq ans, disait M^{me} de Sainte-Marie, Henriette fit un vœu à Notre-Dame de Fourvière, elle fut en bleu six mois... Elle ne fut pas guérie, mais elle ne mourut pas. » Eugénie de Guérin joignit ses instances à celles de M^{me} de Sainte-Marie.

* Pourquoi n'attendrions-nous rien de ce voyage à Lyon, et du vœu à Notre-Dame de Fourvière ? Je prévois bien des objections intérieures, des incroyances peut-être. Là-dessus je vous dirai que tout est possible à Dieu et à la foi. Bienheureux ceux qui croient ! Si vous faites ce pèlerinage, mandez-le-moi et le jour où se commenceront les prières. Qui sait ? La sainte Vierge est bien puissante et bien bonne. Je crois beaucoup à la sainte Vierge, et bonne mère de Dieu fait homme, à la tendre mère de l'amour incarné. Essayons de son assistance. Si la santé du corps n'en est pas mieux, les effets en seront pour l'âme. (*A M^{me} de Maistre, 23 juil. 1840.*)

Des exhortations si pressantes auraient dû, semble-t-il, persuader M^{me} de Maistre. Il n'en fut rien. La baronne éprouva de l'irritation contre le médecin qui lui avait ordonné les bains de Barèges et étendit son ressentiment jusques à sa mère, et, au lieu d'aller à

(1) Un annuaire du Tarn.

Lyon, se rendit à Nevers. Les lettres qu'elle écrivit à Eugénie devinrent de plus en plus sombres. Ne vous désespérez pas, lui répliqua son amie. On guérit de tout. Et puis, pourquoi ne pas vous soumettre à ce qui arrive ?

* Que la volonté de Dieu soit faite ! Je ne connais pas d'autre cri dans le malheur, quand on est chrétien, quand, sous les coups accablants, on voit la main de la providence qui ne permet et ne fait rien que dans des vues de sagesse impénétrables à nous, mais adorables et pour notre bien à venir. *Il fallait que le Christ souffrit et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.* Par la même raison, il faut que les chrétiens souffrent et entrent ainsi dans le ciel. Oh ! là, nous saurons la raison des larmes, de tant de choses qui nous étonnent, tant que nous sommes ici-bas dans l'ignorance et les ténèbres. La raison des choses est en Dieu. C'est le secret du gouvernement que le souverain se réserve. Se soumettre à ce qu'il advient, c'est unir notre volonté à la sienne, c'est la diviniser, c'est la porter aussi haut que l'homme puisse atteindre. Aussi je trouve dans l'acte de résignation chrétienne (qui peut sembler une acceptation passive, une sorte d'affaissement sous la nécessité), j'y trouve, dis-je, le mouvement le plus sublime de l'âme. Il est tout de foi, il porte tout à coup de la terre au ciel, de nous à Dieu. (*A M^{me} de Maistre, 23 juil. 1840.*)

Eugénie indiquait par là une des pensées qui l'avaient soutenue jadis, une de celles qu'elle avait consignées par écrit dans le cahier destiné à Barbey et qu'elle reprenait pour son amie. Mais ce fut sans succès. La désespérance entraînait de plus en plus dans l'âme de M^{me} de Maistre qui ne souhaitait désormais qu'une chose : revoir Eugénie. Elle exprima son désir clairement dans une lettre dont nous n'avons que des fragments.

* Ma vie est une espèce de crépuscule orageux dont la fin me semble toujours bien proche. Je suis tellement agonisante que depuis trois semaines que je suis ici, je n'ai pu vous écrire un seul mot.

Je souffrais bien de ce silence lorsque j'aurais tant à vous dire. Mon Dieu, que ne pouvez-vous venir ! Vous seule pourriez me faire résigner à vivre ! car comme sainte Thérèse, mais dans un esprit plus humain, je meurs de ne pouvoir mourir. Rien ne me tue, ni rien ne peut me faire vivre...

Il me faudrait un David, votre divine amitié. (*M^{me} de Maistre à Eugénie, vers le 25 août 1840.*)

Oh ! l'étonnant contraste entre les deux correspondantes ! Autant les sentiments étaient calmes chez Eugénie de Guérin, autant ils étaient emportés, violents, poussés jusqu'à l'extrême chez M^{me} de Maistre. Jamais encore cette opposition ne s'était manifestée avec tant de netteté.

Il y avait de quoi décourager une âme animée de la meilleure volonté du monde. Eugénie pourtant ne désespéra point. Et comme son amie faisait appel à son dévouement, tout aussitôt elle prit la résolution d'entreprendre le voyage du Nivernais.

Ce billet tout rempli de souffrances, je le laisse là comme l'expression

la plus poignante qui m'ait serré le cœur. Que j'y trouve à plaindre et à penser !

Je partirai donc, si je puis, j'irai partager le poids de cette vie qu'elle ne peut porter seule. Que Dieu nous aide ! car je me sens bien faible aussi sous ce mont d'affliction. (*Journal, vers le 25 août 1840.*)

Quelques jours après, elle informe de sa décision M. de Maistre.

Je vais bien soigner ma santé dans la pensée du voyage. Que Dieu nous conserve tous ! Je lui remets affection et afflictions. Dites-moi bientôt : « Elle est mieux ». Dites-lui que je l'aime, dites-lui que je voudrais la guérir, dites-lui que je ferais pour elle l'impossible. (*A M. de Maistre, 31 août 1840.*)

M. de Guérin donne son consentement ; il reste néanmoins à prendre les dispositions nécessaires. Dès que M^{me} de Sainte-Marie est au courant de ce qui se prépare, elle fait ses réserves.

* Nous avons bien réfléchi, chère Eugénie, sur la proposition que vous fait ma fille de venir la trouver. Mais comment peut-elle fixer l'emploi de son temps ? Doit-elle rester à Nevers, aller à Paris ou ailleurs ? Dans sa position, si elle est mieux, bien certainement elle ne restera pas à Nevers. Vous connaissez d'ailleurs cette maison, belle pour recevoir, mais où il n'y a que mon appartement et celui de mon mari ; je puis devenir aussi malade et si elle occupe ma chambre où irais-je à mon tour ? Il faut donc, et c'est l'avis de mon mari, attendre, et cependant lui donner l'espoir que vos affaires pourront vous permettre de venir. Avec sa vive tête et son cœur si ardent que de précautions à prendre ! (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 16 sept. 1840.*)

Ce n'est pas que la mère de M^{me} de Maistre refuse de recevoir Eugénie, mais elle craint l'entrevue pour sa fille à cause des souvenirs, comme elle redoute du reste tout ce qui touche à Maurice.

* Je redoute cette réfutation dont vous me parlez [*l'article de La Morvonnais*] ; car elle la verra un peu plus tôt, un peu plus tard, et cette avidité d'entendre parler de ce qui vous touche de si près est un bien grand malheur quand on ne peut et peut-être ne veut oublier le passé. Priez, chère Eugénie, oh ! priez pour cette pauvre amie que je plains en mère chrétienne, mais que je ne puis avoir la condescendance d'approuver. Aussi mes avis et mes conseils me valent de la froideur. Mais Dieu ramènera, j'espère et je le lui demande de tout mon cœur, la paix avec nous. (*Id.*)

Au bout de quelques jours cependant, M^{me} de Sainte-Marie se ravise car elle comprend qu'on n'attend plus que son consentement. Une démarche opportune de la baronne, faite sur les conseils d'Eugénie, toujours en quête d'occasions propices pour ramener la paix et l'union entre la mère et la fille, l'a définitivement gagnée. Elle écrit donc au Cayla.

* Je reçois votre lettre à l'instant, chère Eugénie, et je ne veux pas mettre de retard à faire partir ma réponse, car vous l'attendez, je le vois, pour vous décider entièrement. Parlez donc, chère amie. Venez trouver cette pauvre enfant puisqu'elle vous désire avec tant d'empressement. Votre présence, vos touchants avis, lui feront un bien que le

Ciel dirigera et dans sa triste position (sans danger aucun à ce que me mande le médecin, mais position si affligeante puisqu'elle la force à garder le lit), elle a bien besoin d'une amie, d'un bon soutien comme vous. N'attendez pas davantage. Votre petit cabinet, où vous étiez bien mal cependant, vous le prendrez encore en attendant mieux. (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 3 oct. 1840.*)

Rien ne s'opposait plus désormais au départ pour Nevers. Eugénie en est toute joyeuse, rien que d'y penser. Elle espère que ce voyage l'amènera jusqu'à Paris où, auprès de Barbey et des amis de Maurice, il lui sera donné de s'occuper mieux qu'au Cayla de la publication des Œuvres de son frère. Qui sait même si elle ne pourra pas arranger les affaires avec Caroline ? On s'entend mieux de près que de loin.

Cependant elle attend un mois encore, probablement pour passer les fêtes de la Toussaint et des Morts auprès de la chère tombe de son frère. Il lui est pénible d'ailleurs de quitter le Cayla et son père. En attendant, à Nevers on s'impatiente et M. de Maistre écrit :

* Ne recevant aucune nouvelle de vous, Mademoiselle, notre inquiétude, comme vous devez bien le penser, est très grande. Vous serait-il survenu quelques grands empêchements à ce départ tant désiré ?.....

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, vous le comprendrez sans peine. Oubliant les distances et toutes les raisons qui vous ont retardée, nous pensions à tout moment que la sonnette nous annoncerait votre présence, mais rien, toujours rien. (*M^{me} de Maistre à Eugénie, sans date.*)

M^{me} de Maistre a été fort malade et a reçu les sacrements : depuis, le calme a reparu.

Enfin tout est prêt. Eugénie annonce à ses amies qu'elle les quitte pour aller voir une amie très malade et qui ne veut pas passer de la terre au ciel sans la voir (*Lettre à Aline de Rivières*). Le 12 novembre, elle fait ses malles et écrit à Nevers qu'elle sera à Toulouse avec Erembert le 16 et qu'elle fera son voyage le plus rapidement possible.

Une fois partie d'ici, je vous proteste qu'il n'y aura pas de lieu charmant pour moi et capable de me retenir. Nevers ! Nevers ! Ce sera mon seul lieu, mon seul vœu, comme un croisé criait : « Terre sainte, terre sainte. » Adieu ; vous recevrez bientôt votre pèlerine. (*A M^{me} de Maistre, 12 nov. 1840.*)

CHAPITRE V

Le voyage en Nivernais

Départ du Cayla. — A Toulouse. — De Toulouse à Nevers. — Arrivée à Nevers. — Eugénie garde-malade. — L'amitié de Barbey d'Aurevilly. — Visite à Saint-Martin. — Retour à Nevers. — Les manuscrits de Maurice possédés par La Morvonnais.

Pour se rendre du Cayla à Nevers, on pouvait emprunter indifféremment plusieurs routes. Celle qui passait par Albi, Rodez et Clermont était la plus directe. Une seconde, suivie en 1837 par Maurice à son retour de Saint-Martin, traversait les plaines du Bas-Languedoc et remontait les fertiles vallées du Rhône et de la Saône. La troisième allait par Toulouse, Montauban, Limoges, Châteauroux, Issoudun et le Berry.

Cette dernière fut adoptée. Elle n'exigeait que peu de nuits en diligence, et offrait l'avantage d'être en partie connue par Eugénie qui l'avait prise jusqu'à Châteauroux, en octobre 1838, lors de son premier voyage à Paris.

Le départ du Cayla eut lieu le 15 novembre, non sans un profond serrement de cœur. C'était un nouveau saut dans l'inconnu, loin des plus chères affections. Quelques jours auparavant, de funestes et étranges pressentiments avaient assailli la partante.

Cette route de Paris est si triste pour moi ! Il me semble que le malheur est au bout. Lequel maintenant ? Je l'ignore, et rien ne peut égaler celui que nous avons vu. (*Journal*, 11 nov. 1840.)

Il ne lui fallait rien moins que la conscience de ses missions à remplir, surtout de celle qu'elle s'était imposée auprès de la baronne de Maistre, pour la décider tout à fait et lui donner le courage nécessaire.

Je reprends en ce jour mémorable [*l'anniversaire du mariage de son frère*] cette route de Paris. Mon tranquille désert, mon doux Cayla, adieu. Je regrette inexprimablement tout ce que je laisse ici, et ma vie que j'en arrache, et qui ne saura plus prendre ailleurs. Mais une âme m'attend, une âme que Dieu m'a donnée, un trésor à lui conserver. Allons, Dieu le veut ; partons à ce mot comme les Croisés pour [la] Terre Sainte. (*Journal*, 15 nov.)

Ces considérations sont décisives. Eugénie de Guérin laisse donc

à Marie le soin de son chardonneret et celui du petit rosier voyageur, venu du Nivernais sur sa fenêtré; elle confie à son père « une boîte de papiers, choses du cœur qui ne sauraient être mieux que sous sa garde paternelle »; puis, l'heure de la séparation venue, elle part avec Erembert qui s'est chargé de l'accompagner jusqu'à Toulouse. Elle s'en va un peu brusquement, pour ne pas, dit-elle, troubler son père priant pour le succès du voyage, mais en réalité pour éviter le chagrin du dernier embrassement. Avec elle, comme d'inséparables reliques, elle emporte non seulement quelques cahiers de son *Journal*, parmi lesquels se trouve celui qu'elle a commencé le 1^{er} novembre, mais encore de précieux papiers de Maurice.

À Cahuzac, les deux voyageurs font une courte halte. Eugénie en profite pour se faire délivrer l'obligatoire passeport; document intéressant qu'il convient de citer en entier parce qu'il renferme le signalement de la partante.

* PASSEPORT A L'INTÉRIEUR VALABLE POUR UN AN.

Nous, Maire de la Commune de Cahuzac, arrondissement de Gaillac, département du Tarn, invitons les autorités civiles et militaires à laisser passer et librement circuler, de Cahuzac, département du Tarn, à Nevers, département de la Nièvre, Mademoiselle Eugénie de Guérin, sans profession, native d'Andillac, département du Tarn, demeurant à Andillac, et à lui donner aide et protection en cas de besoin.

Délivré sur la connaissance personnelle de Mademoiselle de Guérin et sur l'attestation de deux témoins.

Fait à Cahuzac, le 15 gbre 1840.

Le Maire,

ARNAIL.

SIGNELEMENT : Agée de 32 ans, taille d'un mètre cinquante centimètres, cheveux châains, front moyen, sourcils châains, yeux roux, nez petit, bouche ordinaire, menton rond, visage ovale, teint pâle.

Toutes pièces étant prêtes, Erembert et Eugénie vont au coin du feu de M^{me} Facieu attendre le passage de la diligence.

Dans le Midi, les nouvelles se colportent vite, et se déforment souvent en passant de bouche en bouche. Bien qu'Eugénie n'ait pas soufflé mot pour ainsi dire de son voyage en Nivernais, autour d'elle on est au courant. On prétend même en deviner les raisons. On s'imagine que la sœur inconsolable de Maurice ne peut s'éloigner du Cayla que pour entrer en religion. Dans la diligence de Cahuzac à Toulouse, un de ses compagnons, le jeune Berry, de Cordes, qui a entendu dire qu'elle allait se cloître, lui adresse ses condoléances. A Toulouse, M^{me} Arsène Pélegry à qui, huit jours auparavant, on a affirmé qu'Eugénie partait pour se faire religieuse à Nevers, l'interroge aussi sur sa vocation. Eugénie, qui n'a répondu à son voisin de diligence que par un sourire, révèle à sa cousine une partie de la vérité et lui dit qu'elle se rend à Paris retrouver Caroline en passant chez son amie du Nivernais.

Les heures passent vite à Toulouse. Ne faut-il pas prendre les renseignements nécessaires pour le voyage et retenir une place ?

Entre temps, dans ses courses, Eugénie visite le Musée, « bien petit auprès de celui du Louvre », et la galerie des marbres antiques, « remarquable avec tous ces bustes romains et ces tombeaux ». Par une association d'idées toute naturelle, la pensée de son cher Maurice, qui avait commencé ses études au petit séminaire de l'Esquile, se présente à son esprit et l'attriste.

Tous les jeunes enfants que j'ai vus en habits noirs me semblaient lui. (*Journal*, 17 nov. 1840.)

Ces souvenirs aimés, quoique douloureux, unis aux instances de la famille Pélegru, si accueillante, l'auraient déterminée peut-être à rester quelques jours. Mais la voyageuse songe à la lointaine amie qui est pressée de la revoir, à la pauvre malade du Nivernais qu'elle se représente comptant fièvreusement les heures et les minutes, et qui, en réalité, se tord même d'impatience, comme elle le saura plus tard.

* Me serai[-je] jamais douté de l'ardeur de son sentiment pour moi, et que, quand elle me disait, m'écrivait, me criait : « Vous ou le désespoir », c'était vrai ? Hélas ! oui, que trop vrai, et je serais sans doute partie encore plus vite si j'avais su qu'elle se tordait comme sur braise et se tapait la tête contre les murs en m'attendant. (*Journal*, 17 sept. 1841.)

Eugénie s'empresse donc d'indiquer l'itinéraire de son voyage à celle qui l'attend et de lui fixer le jour approximatif de l'arrivée à Nevers. Elle remet à Erembert une lettre d'adieu pour son père, et quitte Toulouse le 18 ou le 19 novembre.

La lettre que la voyageuse confie à Erembert est le commencement d'une correspondance avec sa famille, qui ne se terminera qu'avec son retour au Cayla : lettres importantes pour ceux qui veulent pénétrer cette nouvelle période de la vie d'Eugénie de Guérin. Avec les parties du *Journal* qui ont été conservées, elles forment la source de renseignements la plus précieuse, la plus complète et la plus sincère que nous possédions sur le voyage d'Eugénie dans le Nivernais et sur son second séjour parisien.

Cette correspondance avec le Cayla a dû comprendre vingt-cinq lettres. Il en reste vingt-deux qui s'échelonnent du 17 novembre 1840 au 14 septembre 1841. Le dossier est resté à peu près intact.

La seconde lettre de cette série, commencée à Châteauroux le 21 novembre 1840 sur une feuille d'Administration des Messageries Générales, continuée à trois ou quatre reprises, est un véritable journal de route. Il permet de se représenter ce que fut ce voyage, plein d'incidents comme ceux que l'on faisait alors. A peine parvenue au relais, la voyageuse s'isole, se recueille comme elle peut dans le

brouhaha des hôtels, rassemble ses impressions et garnit de grandes pages à l'intention de ses chers absents.

Le beau temps dont elle a joui à Toulouse et les prévenances dont elle a été entourée par les Pélegry, ses bons parents, lui ont laissé peu de temps pour écrire. Maintenant que la voilà seule, elle prend sa revanche.

La traversée de Souillac sous la pluie lui fournit l'occasion d'une de ces jolies réflexions teintées de mélancolie, comme on en trouve à foison sous sa plume.

Un voyage sans soleil, c'est une longue tristesse; c'est la vie comme elle est souvent. (*Journal*, 20 nov.)

A Tulle, elle mange dans une « horrible gargotte » et écoute de noires légendes, suggérées par le retentissant procès de M^{me} Lafarge alors en cours. Le stationnement forcé qu'elle fait à Châteauroux dure 24 heures, temps de mortel ennui dans une « chambre obscure, murée à deux pas de la fenêtre ». Mieux lui aurait valu descendre à Limoges et prendre la direction de Moulins. Le lendemain, dimanche, Eugénie, ne pouvant assister à la messe, fait « dévotion roulante » dans la diligence qui l'emporte à Issoudun. Un nouvel arrêt à Bourges lui permet de continuer le récit de son voyage. Elle met à profit pour cela la complaisance du directeur du bureau de la diligence qui lui cède sa place « à l'encre et à la chandelle ». Les landes du Berry, qu'elle traverse ensuite, la font penser à George Sand qui les habite. Ses compagnons de voyage ne savent rien d'Eugénie, qui n'est pas loquace, comme le sont d'ordinaire les voyageurs méridionaux; ils la prennent pour une femme d'officier ou d'employé de Nevers.

Ainsi, les détails de la route ne manquent pas. La narratrice suit la pente naturelle de son esprit qui la pousse à écrire, car elle a la passion d'écrire comme certains hommes ont la passion du jeu. En rédigeant sa lettre-journal, son but est de se distraire, d'écarter l'ennui pendant ce long voyage entrepris, avec le triste souvenir de celui qu'elle accomplissait, moins de deux ans auparavant, pour le mariage de Maurice, avec de gais compagnons. Elle veut aussi renseigner ceux qu'elle a laissés au Cayla et cherche à nouer solidement, dès les premiers jours de la séparation, une correspondance qui peut lui être utile dans les moments de difficultés toujours possibles.

* Ecrivez-moi... Songez que je n'aurai maintenant que cela du Cayla, que nous n'allons vivre que dans nos lettres, comme disait M^{me} de Sévigné. (*A son père*, 21 nov. 1840.)

Il est probable que personne n'aura la mauvaise grâce de se fâcher de cette abondance d'écriture. Ceux qui aiment à connaître par le menu un train de vie aujourd'hui disparu y trouveront bien des

détails généralement ignorés, tel l'empressement des marchands qui entouraient les diligences à leur arrivée, tel encore le prix de revient d'un voyage de Cahuzac à Nevers en 1840. Ceux qui recherchent les traits pittoresques et les jolies aventures auront de quoi se satisfaire.

* Nous sommes accompagnés cette fois d'une dame, singulière créature, d'une élégance de visite, et des sabots, et un vilain cabas comme ceux des bonnes de Paris, mais ne voulant jamais sortir de voilure, et dormant ou faisant semblant de dormir. Sur sa mine, je ne me soucieraïs pas d'être seule avec elle... Elle va à Nevers, dit-elle.

...Voilà que la mystérieuse dame s'est fait servir à dîner dans l'ombre. Les filles et garçons ont paru surpris, mais elle a insisté et même s'est retournée deux ou trois fois avant de quitter son chapeau, comme pour voir si quelqu'un la reconnaissait. Décidément, c'est quelque chose d'étrange; on rencontre de singuliers contrastes. Aujourd'hui, une aventurière; hier, le duc de Béthune revenant de chasser à Sully. (*Id.*)

Eugénie sait donner de l'intérêt à ce qu'elle écrit, jeter de la vie sur les choses les plus ordinaires.

Après une semaine de courses, voici enfin la voyageuse à Nevers; la voici à ce repos « tant éloigné, tant désiré », auprès de la pauvre et chère amie. Elle y parvient, non le 4 décembre, comme le prétendent la plupart de ses biographes, mais le lundi 23 novembre. A part l'inévitable ennui de la longue route, le voyage s'est accompli parfaitement. L'arrivée d'Eugénie surprend un peu ses amis qui ne l'attendaient que le lendemain. Mais quel bon accueil ne lui font-ils pas ! Il y a de quoi lui faire oublier ses fatigues. M. de Maistre l'embrasse comme une sœur. La joie de la baronne est inexprimable : « Ah ! voilà une amie », s'écrie-t-elle en l'apercevant.

Le bonheur de revoir Eugénie de Guérin aurait dû, semble-t-il, amener une amélioration sensible dans l'état de M^{me} de Maistre, car le contentement de l'âme a généralement une heureuse répercussion sur le corps. Les parents de la malade l'avaient espéré. Il n'en fut rien cependant.

La détente physique, qui s'était produite en 1838, et que l'on attendait de nouveau, n'eut pas lieu. C'est que la malade venait de se trouver bien bas; on l'avait même administrée quelques jours auparavant. Les dernières secousses avaient épuisé ce corps sur lequel l'âme, si ardente pourtant, n'avait de prise que par instants. Eugénie se vit ainsi dans la nécessité de renoncer momentanément au projet du voyage prochain de Paris et dut se résigner au rôle de garde-malade. Elle le fit de bon gré, d'autant plus facilement qu'elle se trouva comblée d'attentions par son amie dont elle escomptait la prochaine guérison.

* J'ai trouvé M^{me} de Maistre changée, gardant le lit, mais sa bonne mine restante donne espoir. (*A son père, 3 déc. 1840.*)

Il est difficile d'exprimer avec quel zèle et quel cœur elle s'acquitte de sa charitable fonction. Son dévouement ressemble par certains côtés à celui qu'elle a témoigné à l'égard de Maurice. N'y a-t-il pas, comme jadis, un cœur à réconforter, une âme à ramener complètement à Dieu ? Aussi met-elle en œuvre tout ce que lui inspire la charité chrétienne. Avec une rare abnégation, elle s'oublie pour ne penser qu'à celle qui souffre, pour soigner la douce malade dont les mille bontés l'enchantent.

* Je vous ai dit l'accueil, je ne saurais assez vous dire la continuité d'affections, de tendresse, de cette chère amie. Il n'est rien qu'elle n'imagine et ne fasse, ou ne veuille faire pour moi. Je jouis à plein cœur d'une amitié si rare et de tout ce qui s'ensuit. Nous sommes toujours ensemble. Hors cette chambre et ce lit, je ne vois rien à Nevers. (*A son père, 3 déc.*)

Le temps d'Eugénie est presque tout entier consacré à son amie. Elle ne la quitte pour ainsi dire pas et lui prodigue ses soins les meilleurs.

* Quoique n'ayant rien à faire, je n'ai pas le temps à moi. D'abord ma malade ne peut guère se passer de me voir, et, quand je ne suis pas occupée auprès d'elle, il faut qu'il vienne du monde que je ne puis pas toujours éviter. Voilà, mon cher papa, comme mes journées se passent : le matin, à la messe; au retour, le déjeuner, la causerie auprès d'elle ou avec elle, quelque lecture et les sempiternelles visites. (*A son père, 3 déc.*)

Au chevet de la baronne, se presse chaque jour une foule de visites. On dirait que tout Nevers s'occupe de M^{me} de Maistre, tant elle est attachante de mille façons. Or, tandis que, parmi ceux qui passent, beaucoup s'intéressent à la nouvelle arrivée, « la fleur du Midi, la lointaine amie de la charmante malade », Eugénie, la plupart du temps, se sent gênée par la curiosité dont elle est l'objet. Elle ne se plaint pas de tous les visiteurs cependant, car il vient parfois de spirituels causeurs, comme l'abbé Rouchaume, confesseur de M^{me} de Maistre, et M. Girard, célèbre avocat, ami et correspondant de M^{me} Sand dont il est le voisin de campagne. On prévoit aussi la venue d'Alphonse Karr, rédacteur au *Figaro* depuis 1839, fondateur de la petite revue aristophanesque, *Les Guêpes*, qui eut un succès des plus retentissants et attira au critique de vives inimitiés. Il y a là, certes, de quoi intéresser l'amie de la baronne. En général, toutefois, l'heure des visites lui pèse.

Ce qu'elle préfère, c'est le tête-à-tête avec M^{me} de Maistre. Alors, quand la malade est seule, quand la douleur n'est pas trop vive, les confidences vont leur train. Eugénie parle de Maurice, de ses derniers jours, du voyage fait avec lui depuis Tours jusqu'au Cayla, de

sa mort édifiante. Elle passe au cou de son amie la petite croix sur laquelle se sont collées les lèvres mourantes de son frère.

* Quel passé ! quel présent douloureux et par là-même attachant ! Comme nous en causons ! Comme nous en souffrons l'une et l'autre ! (*Journal*, 4 déc.)

Puis, elle cherche à établir dans cette âme la paix, et elle a le bonheur d'y parvenir quelquefois.

Comme nous l'avons laissé entendre, des froissements assez vifs s'étaient produits entre M^{me} de Maistre et sa famille. D'une main délicate, Eugénie tente un rapprochement et y réussit. Mais ses efforts n'arrivent pas à rendre le goût de la vie à la malade qui, toujours portée aux extrêmes par tempérament, se croit implacablement vouée aux souffrances et à une mort prochaine. Eugénie a beau la rassurer : « Mon amie, les mourants ne vous ressemblent pas », la baronne est assaillie de sombres pressentiments. « Si je meurs, dit-elle un jour de grand accablement, si je meurs, je voudrais que vous épousiez Almaury, vous. *Je serai tranquille pour ma pauvre enfant.* »

Cet insuccès n'enlève pas tout espoir à Eugénie, qui compte sur Dieu et sur la confiance que la malade lui témoigne. Le cœur à cœur est, en effet, si parfait que M^{me} de Maistre ne lui cache rien.

Il est probable qu'au milieu de leurs confidences les deux amies parlèrent de Barbey d'Aurevilly. La sœur de Maurice, sans déguisement, entreprit le récit de ce qui s'était passé et montra le cahier du *Journal* qu'elle avait rédigé à l'intention du *frère de Paris*. Révélation troublante pour la baronne ! Elle était loin de se douter jusque-là de l'intensité du sentiment qui unissait d'Aurevilly à la sœur de Maurice. Il avait été si peu question de Barbey dans les lettres d'Eugénie ! Aussi, sans mettre en suspicion le moins du monde la pureté d'intention de son amie, ne put-elle s'empêcher de trembler. La vie de Barbey à Paris n'offrait que des garanties insuffisantes. Elle pressentit un danger pour Eugénie, elle le craignit, et, comme elle voulait l'écarter, elle lui fit entrevoir les inconvénients d'une telle amitié et d'une correspondance de cette nature.

Les paroles de M^{me} de Maistre émurent si fort la timide et pure Eugénie qu'elle résolut sur-le-champ d'exposer l'état de son âme à son confesseur en lui demandant de juger son amitié. Elle avait alors comme directeur de conscience, non plus l'abbé Imbert, l'échappé des bateaux de Nantes, qui ne se trouvait plus à Nevers, mais le prêtre breton, confesseur de la baronne, l'abbé Rouchauce, dont la science et la douceur la faisaient songer au bon abbé Gerbet. Pour lui permettre de décider en toute connaissance de cause, elle lui communiqua le cahier destiné à d'Aurevilly.

J'ai remis entre les mains d'un saint prêtre des papiers à moi, non pas comme legs à lui, c'est pour un autre, et j'ai voulu décision sur un doute. Dans quelques jours, je saurai donc qu'en faire. O mes pauvres pensées que je n'ose plus juger, que Dieu les juge ! (*Journal*, 7 déc. 1840.)

La consultation fut favorable et leva tout scrupule.

Je suis tranquille. Le prêtre à qui j'avais donné certains écrits à juger, ou plutôt mon cœur et mes pensées, me les a rendus, non pas jugés, mais approuvés, mais goûtés, mais compris mieux que je ne [les] avais compris moi-même. A-t-on besoin qu'un autre nous révèle ? Oui, quand on a des ignorances d'esprit et des timidités de cœur. (*Journal*, 11 déc. 1840.)

Eugénie continua donc à écrire de Nevers à son frère de Paris dans les mêmes sentiments que par le passé.

* Ecrivez ou n'écrivez pas, oubliez ou n'oubliez pas, le fond restera le même. Inaliénable affection que nous a passée Maurice, aussi chère, aussi sacrée, je crois, de votre côté que du mien. Nous l'avons reçue au Calvaire. Une voix mourante nous a dit : « Sœur, voilà votre frère ; frère, voilà votre sœur. » Et en voilà pour l'éternité. Je ne comprends pas les affections qui finissent, et cependant on ne voit pas autre chose : mystère qui m'a fait penser. Sans doute, on ne les prend pas du côté divin, ce côté si beau et impérissable du cœur et des dilections éternelles. (*A Barbey, Nevers, 4 heures du matin, 7 janv. 1841.*)

Cependant un mieux se déclare dans l'état de M^{me} de Maistre. Les journées deviennent plus calmes, les causeries plus gaies et plus animées. La malade après avoir été très faible et très découragée au début de décembre, se trouve vers le milieu du mois assez bien portante pour autoriser son amie du Cayla à faire une courte absence. Eugénie met à profit cette permission pour accompagner à Saint-Martin M. de Sainte-Marie, qui est venu à Nevers et a été assez heureux pour décider sa fille à cette séparation. Elle réalise ainsi un de ses désirs les plus chers.

* Avant d'aller à Paris, j'ai voulu embrasser ma mère d'adoption et voir ce Saint-Martin où est venu si souvent Maurice. Ma malade est assez bien pour me permettre une absence qu'elle-même a voulue. (*A son père, vers le 15 déc. 1840.*)

Le château de Saint-Martin (1), où elle se rend, est situé à dix lieues de Nevers, en plein Nivernais, non loin de Saint-Saulge. Tout autour, s'étend une campagne fertile et riante, pays d'élevage où l'on voit des vaches blanches et des chevaux noirs errer dans de vastes prairies séparées entre elles par des bois et coupées de routes roses. La famille Rapine de Sainte-Marie, d'antique noblesse, le possédait

(1) Maurice de Guérin en a fait la description dans une lettre à Eugénie du 11 oct. 1835 :

« Saint-Martin est au milieu des bois qui couvrent une des grandes parties du département de la Nièvre. C'est une grande surprise que de rencontrer, à mi-côte d'une colline sauvage, un magnifique jardin français dessiné par Le Nôtre. La vie de château se mène dans ces demeures avec tout son charme. »

depuis des siècles. En 1840, c'était une demeure d'aspect féodal dont rien ne peut donner une idée à celui qui la visite aujourd'hui, Adrien de Sainte-Marie l'ayant rebâtie sur un plan nouveau. Des choses d'autrefois, seul le parc subsiste, — un beau parc à la française, dessiné par Le Nôtre (1).

Eugénie de Guérin ne tarde pas à se laisser gagner par le noble caractère du « château enchanté » de Saint-Martin, « si beau, si grand dans son parc et ses belles eaux..., lieu tout féodal où l'on mène la vie la plus aristocratique ». C'est de l'admiration. Mais ceci ne doit pas nous surprendre : le riche manoir dans lequel on l'accueille est si différent de sa modeste gentilhomnière du Cayla !

Les quelques journées qu'elle y vécut comptent parmi les plus douces de celles qu'elle passa loin des siens. On est, il est vrai, en plein hiver. Tout est blanc de neige. Il fait froid. Mais on lui a donné une chambre où flambe « un feu de chêne et de pommes de pin ou sapin, je ne sais quoi d'odorant ». Mais elle est entourée de l'affection prévenante de M. et M^{me} de Sainte-Marie.

* Le bon père Sainte-Marie vient voir de temps [*en temps*] si sa fille du Midi n'a pas froid. Rien ne me manque ici pour être bien : ce sont des soins et des attentions de tous, même de Dom Graugnard, le pédagogue d'Adrien et de sa sœur, associé au meuble de la maison, singulier et bon personnage, faiseur de calembours, de bons mots, de tout l'esprit qui se fait sans esprit. (*A son père, déc. 1840.*)

Il y a pourtant le souvenir de son pauvre frère qui la domine et qui jette sur son âme un voile mélancolique. Elle ne peut se distraire de cette pensée. Lui donne-t-on en cadeau une cassette ? Elle songe que cette cassette a longtemps renfermé des lettres de Maurice. Elle revoit son frère partout.

Oh ! que cela me serait doux si je ne pensais pas à Maurice, à qui je dois ce bonheur dont je jouis après sa mort. J'ai voulu voir sa chambre. Je ne fais pas un pas à la chapelle, dans le jardin, au salon, qu'il n'ait fait aussi. Hélas ! nous ne faisons que passer sur le pas des morts. (*Journal, déc. 1840.*)

Mais cette évocation même du cher disparu plaît à son caractère et contribue à lui rendre attachant le séjour de Saint-Martin.

Les nouvelles de Nevers sont bonnes d'ailleurs. M^{me} de Maistre, qui a suivi ses conseils, s'est décidée à appeler son confesseur et à faire aux approches de Noël une communion de dévotion. Il en est résulté un mieux physique, à propos duquel Eugénie laisse éclater sa joie.

(1) Le parc du château de Saint-Martin, dessiné par Le Nôtre, a été exécuté par Fity, jardinier du duc de Nevers, sous Jacques-François de Sainte-Marie. Jacques-François était allé, en 1696, à Paris pour demander que le bailliage ducal de Nevers fût maintenu et ne fût pas fusionné avec le bailliage royal.

Le parc, à l'ouest du château, comprend des plates-bandes gazonnées plantées d'ifs taillés en boule. De part et d'autre, des allées de marronniers. Au fond, une terrasse d'où le regard plonge sur un riant pays de collines d'élévation moyenne.

* Nous sommes tous joyeux des nouvelles de Nevers, tant spirituelles que corporelles. Après une communion de dévotion dans son lit, la chère malade s'est trouvée mieux qu'elle n'a été jamais depuis trois mois d'horribles souffrances. C'est que ceci la calme moralement et les influences morales sont si puissantes ! Dieu n'est-il pas son meilleur médecin ? Pauvre jeune femme ! Qu'elle me fait bénir la Providence qui se dévoie en elle si visiblement ! Si nous avons eu peine à notre séparation, mes chers amis du Cayla, cette peine sera consolée. (A *Erembert*, 20 déc. 1840.)

C'est dans ces sentiments que passent les fêtes de Noël.

Malheureusement, une lettre douloureuse et pressante met rapidement un terme à ce bonheur. M^{me} de Maistre traverse une nouvelle crise et réclame son amie.

Que se passe-t-il à Nevers ? Eugénie veut le savoir. N'écoulant que son cœur et désirant répondre sans tarder à l'appel de la baronne, elle dit adieu à ceux qui l'ont tant choyée et part seule de Saint-Martin le 1^{er} janvier 1841. En sorte que cette première journée de l'année qui en comptera tant d'autres de malheureuses est très pénible à son cœur.

Dès le soir, elle reprend sa place de garde-malade. « Mon Dieu, mon Dieu ! qu'elle a souffert cette nuit et aujourd'hui encore ! » écrit-elle le 2 janvier dans le *Journal*.

Puis, faisant allusion à ses pensées intimes, peut-être même à une conversation, elle ajoute : « La foi chrétienne *n'explique pas tout*, mais elle guérit tout. »

A partir de ce moment, Eugénie cesse d'écrire son *Journal* d'une manière suivie. Elle ne le reprendra désormais qu'à des intervalles irréguliers et pour peu de temps, sur la demande de M^{me} de Maistre ou de Barbey d'Aurevilly. La fin du XIII^e cahier renferme seulement des notes informes, souvent à peine lisibles. L'une d'elles laisse soupçonner combien elle a souffert d'une lettre de son « frère Jules ». Une autre nous révèle que la méthode qu'elle emploie auprès de sa malade est celle de saint François de Sales.

* Il nous faut, le plus qu'il est possible, agir dans les esprits comme les anges font, par des mouvements gracieux et sans violence.

Enfin, ces quelques mots à peine lisibles, hautement significatifs :

* Quelque force de caractère qu'on mette à repousser la calomnie, on conserve toujours quelque prévention contre une personne qu'on est trop souvent obligée de défendre.

Mais ceci se rapporte à une crise d'âme qui prendra toute son acuité et se dénouera seulement plus tard à Paris.

En attendant, et pour terminer le récit de ce séjour dans le Nivernais, disons qu'Eugénie n'oublie pas la publication future des Œuvres de Maurice. Dans la chambre de sa « douce malade », aussi

bien qu'à Saint-Martin, une de ses préoccupations est de rechercher et de recueillir les manuscrits de son frère.

Elle s'adresse tout d'abord à la baronne de Maistre qui lui accorde ce qu'elle demande.

J'ai reçu de Marie un paquet cacheté, tristes et précieuses reliques, déposées en mon cœur avec larmes. (*Journal*, 7 déc. 1840.)

Mais ce succès ne suffit pas à Eugénie. Il lui faut les manuscrits du Val que, jusqu'alors, elle n'a pas osé réclamer directement. C'est à les obtenir qu'elle va s'employer sans retard. La réponse qu'elle devait à La Morvonnais fut l'occasion d'exposer sa requête.

On n'a pas oublié qu'une lettre de l'ami breton de Maurice était parvenue au Cayla peu avant le grand départ d'Eugénie. Toute occupée des préparatifs de son voyage, elle avait dû ajourner la réponse. Elle la rédigea donc à Nevers, une dizaine de jours après son arrivée. Mais comme elle est habile, cette réponse ! Pour mieux arriver à ses fins, la sœur de Maurice commence par remercier La Morvonnais de ce qu'il a fait pour la mémoire chrétienne de son frère et de l'article qu'il se propose de publier sous peu dans *l'Université Catholique*. Elle lui dit ensuite que M^{me} de Maistre, auprès de qui elle se trouve, ravie par la lecture de la *Thébaïde des Grèves*, l'a chargée de lui transmettre « ses admirations comme artiste et ses compliments comme amie ». Après ce préambule insinuant, la voici qui arrive enfin à ce qui lui tient à cœur.

Je n'ai rien su encore de vos envois à M^{me} Sand. Cela demeure pour moi sous le mystère. Mais je sais quelqu'un qui a le projet de publier tout ce qui reste de Maurice. Vous me dites, Monsieur, que vous possédez la plus douce expression de ce talent si remarquable, et cela me fait bien plaisir. Nous aurons de bien belles choses. Si ces choses se peuvent voir, voudriez-vous me les confier ? C'est beaucoup demander peut-être ; je sens le secret de cette intimité. Mais mes yeux seuls verraient là-dedans, et du frère à la sœur il n'y avait pas loin, vous savez. Néanmoins je ne veux pas l'impossible, et m'en rapporte à vous. (*A La Morvonnais*, 4 déc. 1840.)

On remarquera que la quémandeuse ne livre pas encore le nom de celui qui doit publier Maurice, car nommer Barbey d'Aurevilly aurait été peut-être courir à un échec ; elle prie seulement La Morvonnais de lui communiquer ce qu'il possède et de se confier à sa discrétion.

La Morvonnais ne pouvait pas repousser une telle demande. Il accepta donc d'adresser à Nevers une copie des manuscrits de Maurice et son acceptation fut d'autant plus prompte qu'il espérait, par l'intermédiaire d'Eugénie, entretenir une correspondance littéraire avec M^{me} de Maistre (1). Il n'avait rien envoyé à George Sand avec qui il s'était brouillé.

(1) Comme l'a écrit l'abbé Fleury, *loc. cit.*, p. 289, La Morvonnais était « toujours en quête de correspondants qui puissent le distraire de la solitude de son cœur et envers qui il fût possible de jouer le rôle de Mentor mystique. »

* A propos de *grand homme*, il paraît que G. Sand procède contre un pauvre atome tel que moi, et je suppose que c'est parce que je lui ai dit qu'il fallait se défier de ses prétentions philosophiques et aussi pour les quelques franches paroles que j'ai dites sur Monsieur de Lamennais, dans mes lettres publiées. Toutes ces célébrités s'effraient lorsqu'un *moucheron* effleure d'un coup d'aile leur piédestal. (*La Morvonnaise à Eugénie*, 28 déc. 1840.)

Avant de terminer, La Morvonnaise ajoutait :

* J'ai éprouvé une grande joie lorsque j'ai lu qu'une personne voulait publier ces admirables choses de Maurice, et je vais vous les expédier sous peu. Vous pouvez toujours m'écrire par le Val. J'aimerais à connaître le mode de publication. Voilà notre ami Paul Quemper qui va s'établir à Paris et qui nous pourra beaucoup aider. Moi-même, je veux faire tout ce qui est en mon pouvoir. Donc, aussitôt qu'il y aura une décision de prise, veuillez me la faire connaître. (*Id.*)

Les intentions hostiles de George Sand contre La Morvonnaise ne manquèrent pas de troubler Eugénie et d'amener sous sa plume d'amères réflexions. Cependant la promesse contenue dans la lettre au sujet des écrits de son frère et la nouvelle du retour de Quemper dissipèrent la mauvaise impression. Du même coup, elle entrevoyait la communication des manuscrits du Val et du fameux *Cahier vert*.

Il n'y avait plus de raison de ne pas révéler le mode de publication et de garder secret le nom de d'Aurevilly. Elle dit ce qu'elle savait, en priant son correspondant de Bretagne d'envoyer les manuscrits à Paris où elle allait se rendre sans tarder, avec M^{me} de Maistre.

Enfin, M. Quemper est de retour d'Amérique. Il ne sait pas combien je l'ai appelé pour lui demander ce cher précieux *Cahier Vert*. J'espère que nous le verrons, et le cahier, et M. Quemper, à Paris. Vous pourriez aussi lui donner les manuscrits dont vous m'annoncez l'envoi, ou, si ce n'est parti, ayez la bonté d'adresser le tout à M. Jules d'Aurevilly, rue de *Port-Mahon*, 9, hôtel de Neustrie. C'est l'ami chargé de la publication. Je crains que notre court séjour à Nevers ne nous laisse pas le temps de recevoir vos papiers. (*A La Morvonnaise*, 13 janv. 1841.)

Tout allait donc à souhait pour la chère publication. La cause de Maurice paraissait gagnée; les espérances d'Eugénie se trouvaient même dépassées.

CHAPITRE VI

Rue du Dauphin, hôtel Sully

M^{me} de Maistre à Paris. — Visite de Lacordaire. — Importance du second séjour parisien d'Eugénie. — L'enchantement de la capitale. — Le souvenir du Cayla. — Les affaires communales d'Andillac. — Projets relatifs au mariage d'Erembert. — Emploi du temps d'Eugénie. — Le salon de M^{me} de Maistre.

Quinze jours environ après qu'Eugénie fut revenue de Saint-Martin, M^{me} de Maistre secouait sa longue torpeur et se trouvait, sinon guérie, du moins suffisamment bien portante. Ses crises violentes avaient pris fin. Elle parla aussitôt d'entreprendre le voyage de Paris, depuis si longtemps différé. Et, comme tout ce qu'elle voulait, elle le voulait passionnément, l'affaire fut menée avec rapidité. Les médecins consultés déclarèrent le voyage sans danger. A leur tour, les parents donnèrent leur approbation, espérant que le changement de milieu ferait du bien à la convalescente.

Il est à peine besoin de dire combien la résolution de M^{me} de Maistre rendit Eugénie heureuse. La perspective d'aller à Paris comblait ses désirs. C'était, en effet, dans cette espérance qu'elle avait entrepris son voyage en Nivernais. Dans sa pensée, Nevers était seulement un lieu de repos, une étape. S'il y eut dans l'entourage de M^{me} de Maistre des personnes qui recommandèrent à la baronne d'attendre encore, ce ne fut pas certainement son amie du Cayla. Elle aussi rêvait de Paris, « sa terre promise ». La décision de la baronne allait lui rendre possible de donner ses soins, avec Raynaud, aux affaires délicates de la succession de Maurice, si « préoccupantes » pour son vieux père. Elle lui permettrait, — et ceci lui tenait bien plus à cœur, — de revoir Barbey d'Aurevilly et de s'entendre avec lui au sujet de la publication des Œuvres de son frère. Aussi, le 19 janvier 1841, fit-elle, sans trop de peine, sa visite d'adieu au prêtre breton qui s'était montré si obligeant pour elle et annonçait-elle joyeusement à ses parents l'imminence de son départ pour la capitale.

Ce fut le 21 que l'on se mit en route. Le 24, on était installé rue du Dauphin, hôtel Sully, dans un appartement que Sophie de Rivières, toute dévouée à la baronne, avait retenu et fait préparer.

M^{me} de Maistre supporta le voyage sans trop de fatigue. La joie de quitter Nevers et la triste chambre où elle avait tant souffert, le plaisir de se rendre dans un lieu qu'elle n'avait point revu depuis plus d'un an et où elle attendait tant de bonheur, la satisfaction d'avoir été enfin obéie, lui donnèrent les forces nécessaires.

A Paris, les premiers jours furent marqués par un mieux incontestable. M^{me} de Maistre renaissait à l'espérance et forgéait mille beaux projets.

Elle parlait de sortir, d'entendre de la belle musique, — la sienne, en particulier, qui faisait vogue, — de composer même des cantates en collaboration avec Eugénie. Le docteur Hervey (1) contribuait à cette assurance. « Rien, déclarait-il, n'était organiquement attaqué. » Les distractions, le changement d'air et du ménageaient remettraient probablement sous peu la malade.

Néanmoins, il ne fallut pas longtemps pour se rendre compte du caractère passager de cette amélioration, plus apparente que réelle. M^{me} de Maistre se reprit à souffrir.

* Oh ! pour ma pauvre compagne, souhaitez-lui tout ce qui se souhaite aux plus malheureux en santé. Paris, où nous avons placé tant d'espérances dans les secours de l'art et de la distraction, Paris sera, comme un autre lieu, un lieu de souffrances. (*A son père*, 3 fév. 1841.)

Dans cette nouvelle période de douleurs, les médecins se déclarèrent à peu près impuissants. Quatre d'entre eux, appelés en consultation, n'apportèrent à la malade que de faibles soulagements. Si l'on en croit Eugénie, leurs remèdes contribuèrent à aggraver les souffrances plutôt qu'à les adoucir. Ce n'était pas sur eux qu'il fallait compter.

* L'avenir... sera-t-il meilleur ? Je ne sais pourquoi, j'espère toujours en sa forte constitution et d'abord [en] Dieu que tant de bonnes âmes prient pour cette âme, ainsi que vous faites, cher papa.... Son état, sans être alarmant, demande beaucoup de ménagements. C'est une complication morale et nerveuse inextricable. Le temps, le temps et la patience, et Dieu ! (*A son père*, 3 fév. 1841.)

La chrétienne Eugénie songeait donc aux forces morales que donne la religion. Son vœu fut sur le point d'être exaucé.

Pendant une nuit d'insomnie, M^{me} de Maistre eut la pensée de faire appel, encore une fois, à Dieu. « Il faut me confesser à M. Lacordaire », dit-elle. Et, sur cette inspiration, elle pria Eugénie, le matin venu, d'écrire au saint religieux. Le Père, que M. de Damas

(1) Bien que le nom du docteur de M^{me} de Maistre à Paris soit écrit Hervey dans nos documents, nous croyons qu'il faut l'identifier avec le docteur Hervez de Chegoin, né à Entraing (Nièvre) le 6 janv. 1791, mort à Paris le 23 mars 1877, que mentionne le *Dictionnaire des Contemporains*, tomes I-V.

avait prévenu des désirs de la baronne, répondit, suivant sa coutume, de la manière la plus évangélique du monde et la plus satisfaisante pour la malade.

(*) *Paris, 11 février 1841.*

Mademoiselle,

Avant d'avoir reçu votre lettre, je m'étais déjà proposé d'aller voir M^{me} la baronne de Maistre. Il était convenu que ce serait lundi prochain à 3 h. Il m'est impossible, en effet, de sortir jusque-là. Je prends beaucoup de part à la situation de M^{me} de Maistre, et je vous prie, Mademoiselle, de vouloir bien le lui dire en lui présentant mes hommages.

Je suis avec respect, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur.

FR. HENRI-DOMINIQUE LACORDAIRE, DES FR. PRÊCH.

Le lundi 15 février, le Père était exact au rendez-vous, « en habit de dominicain qui sied parfaitement à son visage ascétique, humble et inspiré », et M^{me} de Maistre eut avec lui une conférence spirituelle d'une heure. La duchesse de Damas avait fait recommander, en plaisantant, à la baronne de ne pas trop s'attifer à cette occasion et de ne pas séduire le saint homme. En réalité, ce fut M^{me} de Maistre qui fut conquise.

* Il [Lacordaire] lui a parlé avec une douceur, un intérêt, une élévation qui a laissé Henriette radieuse de contentement et d'admiration. (*A M^{me} de Sainte-Marie, fév. 1841.*)

Quant à Eugénie, elle se déclara d'autant plus ravie de la visite du grand dominicain que le cours de la conversation amena le souvenir de son frère.

A mon nom, s'est souvenu du pauvre Maurice, « ce jeune homme, m'a-t-il dit, de tant d'espérances ». Ce souvenir m'a touchée. (*A Marie de Guérin, 16 fév. 1841.*)

Quel réconfort M^{me} de Maistre n'aurait-elle pas trouvé, si de tels entretiens avaient pu se continuer ! Hélas ! Lacordaire ne devait pas tarder à quitter Paris.

Encore une visite du Père Lacordaire, la dernière par malheur. Il part pour Rome plus tôt qu'il ne croyait. Aussi n'a-t-il pu faire auprès de notre malade que des causeries auxquelles j'ai pu assister. Il parle peu, mais en dit tant du regard ! Je lui trouve le front inspiré et resplendissant de saint Dominique. Dieu veuille qu'il le fasse revivre avec le même bien pour la société. Elle en a certes autant besoin que celle du Moyen Age. (*A sa famille, 25 fév. 1841.*)

Le départ de Lacordaire fut regrettable pour la baronne.

Par ailleurs, les médecins continuaient à la soumettre à des traitements inefficaces et malheureux.

* La journée d'hier s'est perdue dans les douleurs renouvelées et nouvelles des entrailles, une irritation atroce à la suite d'une brûlure occasionnée par M. Hervey. Bains de gélatine et continuels rafraîchissements n'ont pu encore éteindre ce feu. Comme à l'ordinaire, elle crie à la fata-

lité et on ne sait, en vérité, que répondre. On en reste à la suite toujours continuée d'accidents malheureux et ressortis de ce qu'on faisait pour le bien. Si le bon Dieu pouvait la consoler ! (A *M^{me} de Sainte-Marie*, 16 fév. 1841.)

A partir de ce moment, l'état de santé de *M^{me} de Maistre* demeura stationnaire. Plus de crises graves, mettant ses jours en danger, mais des hauts et des bas continuels, des journées calmes suivies brusquement d'affaissements terribles. La baronne était une malade perpétuelle.

* On ne peut fonder [sur elle] aucune espérance certaine, quoiqu'il n'y ait nul danger dans cet état maladif. Hier, elle a fait de la musique, a causé, et peut-être, demain, elle ne quittera pas son lit ! (A *son père*, 16 fév. 1841.)

Dans les lettres à ses parents, Eugénie a maintes fois noté les phases morales diverses par lesquelles passait son amie. Voici, par exemple, la baronne dans un de ses jours de tristesse :

* Le moral [de ma pauvre amie] est bien abattu. Effet de ses longues souffrances, d'un état qui ne lui laisse agir que l'âme qui agit trop par malheur. Je ne sais quand je pourrai vous dire avec vérité : « Elle est mieux », tant il y a chez elle transition subite au plus mal... La voici au cinq ou sixième docteur. (A *son père*, 3 avril 1841.)

Les souffrances de la baronne étaient décuplées par le repos forcé qu'elle se voyait obligée de s'imposer. Son naturel s'irritait de ne pouvoir jouir de Paris comme autrefois. La plupart du temps, en effet, la baronne vivait dans sa chambre et gardait le lit où elle se mourait de consommation et de langueur. Rarement elle paraissait au salon pour y faire de la musique ou pour y recevoir des visites. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle se jugeait capable de sortir et qu'on lui permettait une courte promenade en voiture pour l'habituer à l'air du dehors qu'elle ne connaissait plus.

Pendant que *M^{me} de Maistre* traverse ainsi ces alternatives de bien et de mal, d'exaltations puis de dépressions physiques et morales, que devient Eugénie de Guérin ? Quelles impressions éprouve-t-elle en se retrouvant à Paris ? Comment passe-t-elle ses journées ? Quelles sont ses principales préoccupations ? Quels sentiments se partagent son âme ?

Ces questions se présentent à nous avec d'autant plus de force que le second séjour parisien d'Eugénie est une période capitale de son existence, un des points culminants de sa vie, l'épisode mondain le plus marquant de cette jeune fille qui jusque-là a surtout mené une vie de solitude.

Depuis quelque temps, on a beaucoup écrit à ce sujet. Les suppressions faites par Trebutien dans les derniers cahiers du *Journal* et dans les lettres de cette époque, à la demande, non seulement de Marie de Guérin, mais encore de Barbey d'Aurevilly et de *M^{me} de*

Maistre, ont fini par piquer la curiosité des Guériniens. Nombreux ont été ceux qui ont voulu savoir, ceux qui ont tenté de soulever le voile et de pénétrer le mystère. A notre tour, avec les documents qu'il nous a été donné de rassembler, essayons d'entreprendre l'histoire de cette période de l'existence d'Eugénie de Guérin.

Peut-être, si cela n'eût dépendu que de nous, aurions-nous laissé dans la pénombre certains événements, certains problèmes psychologiques, à cause de leur caractère de stricte intimité. Mais, puisqu'ils sont aujourd'hui posés avec acuité devant l'opinion, principalement depuis l'apparition des *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trebutien* (1), nous ne nous déroberons pas. Notre tâche de biographe nous en impose le devoir.

Que les admirateurs d'Eugénie de Guérin restent sans crainte; qu'ils lisent plutôt avec assurance ce qui suit. Les documents prouvent d'une manière indéniable que leur héroïne, — celle pour qui ils ont un véritable culte, — est sortie, non seulement intacte, mais encore grandie, des épreuves que Paris lui réservait une fois de plus.

L'expérience témoigne qu'avant toute grande épreuve, il n'est pas rare de ressentir de grandes joies. Dieu le veut ainsi pour ménager les faibles forces humaines. C'est ce qui se produisit pour Eugénie. Ses premiers jours à Paris furent un enchantement.

Je crois rêver de me trouver à Paris, ce pauvre Paris! (*A son père*, 24 janv. 1841.)

Tel fut presque son premier mot, en arrivant. L'impression n'a pas de quoi nous surprendre. Eugénie éprouve de l'admiration chaque fois qu'elle va d'un endroit à un autre. Elle est si peu habituée à vivre loin de son pauvre castel, de ses champs et de ses bois ! Quoi d'étonnant si, à son arrivée à Paris, elle se figure vivre un rêve !

Ce rêve commence par offrir toutes les apparences du bonheur.

* Ne vous tourmentez pas, je vous conjure, en quoi que ce soit sur mon compte, pas plus que sur les âmes en Paradis, car, quoique celui où je vis soit un peu triste, rien n'y manque de tout ce que vous pouvez souhaiter pour moi. (*A son père*, 3 fév. 1841.)

Enchantée comme une princesse des Mille et une nuits, elle habite

(1) Les *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trebutien*, — auxquelles nous allons faire de nombreux et précieux emprunts, — ont été pendant longtemps connues seulement de rares initiés.

Deux volumes, extraits des manuscrits possédés par Mlle Louise Read, parurent en 1908, chez A. Blaizot, éditeur à Paris. D'autres lettres virent le jour, depuis lors, dans certaines Revues. Cependant la publication de cette importante et curieuse correspondance restait fragmentaire et imparfaite. Une nouvelle édition s'imposait. Cette édition, nous la possédons aujourd'hui, grâce à l'initiative courageuse de M. François Bernouard : *Les Œuvres complètes de Jules Barbey d'Aurevilly. Lettres à Trebutien*. Typographie François Bernouard, 73, rue des Saints-Pères, Paris. Le texte en a été soigneusement établi d'après les copies exactes de M. Louis Yver, fondateur-conservateur du Musée Aurevillien de Saint-Sauveur-le Vicomte, une âme bien faite pour comprendre et aimer son illustre compatriote Jules-Barbey d'Aurevilly.

avec son amie un bel hôtel situé dans un des quartiers les plus aristocratiques de la ville. On lui a donné pour se retirer un petit appartement, une cellule, où elle peut écrire et lire en liberté. Avec quel bonheur d'expression ne le décrit-elle pas à ses parents ! C'est une

petite chambrette solitaire, quoique entourée de monde et éclairée toute la nuit de lumières voisines. De temps en temps, je regarde au dehors et j'y vois des choses assez jolies à décrire, par exemple quelqu'un qui lit de temps en temps derrière un blanc rideau, ne laissant voir que son livre et sa main. (*A son père, 26 janv. 1841.*)

Rien ne vient l'y troubler.

* Le monde ! Il est si loin d'ici ! Je n'en entends que le bruit, le bruit des voitures. (*A son père, 3 févr. 1841.*)

L'église Saint-Roch est à deux pas. Elle y suit avec régularité les offices qui sont fort beaux, y entend de grands sermons, et, par providence, y rencontre pour la diriger, dans une chapelle sombre, un *séraphin* à la parole pieuse, douce, élevée et ardente, M. l'abbé Massiot, prêtre « le plus riche en intelligence » qu'elle ait jamais connu. Elle le juge « presque au niveau de Lamennais ». Ainsi, rien ne manque à l'amie de M^{me} de Maistre « pour tous les besoins et les goûts de la terre et du ciel ». (*A Marie de Guérin, 16 fév. 1841.*)

Ce qu'elle apprécie, c'est la proximité des Tuileries sur lesquelles ont vue les appartements de la baronne. Elle se plaît à s'y promener dans ses moments de liberté.

* Le soleil et Valentine m'ont entraînée aux Tuileries. Tu sais comme c'est joli à voir ces milliers d'enfants, dans un beau jour, si joyeux, dansant, riant, une fête dans l'air. Je pensais aux champs du Cayla que Jeanot laboure, toi ou papa arpentant deçà delà. Quelque charmant que soit Paris, il m'arrive souvent de m'en échapper pour les champs. (*A Erembert, mars 1841.*)

Elle y jouit de l'arrivée du printemps.

* C'est un air de résurrection. Tous les oiseaux de Paris, ceux des cages et ceux qui volent, chantent à se faire entendre. Les Tuileries resplendissent de verdure et nous envoient des bouffées de parfums, des senteurs mêlées de lilas, d'œillets, de jonquilles, et de je ne sais combien de fleurs épanouies dans ce grand parterre royal. En suivant la procession de Saint-Marc, à Saint-Roch, je pensais qu'elle eût été belle, là, dans ces magnifiques allées. Toi, Mimin, tu suivais les sentiers d'Andillac. (*A son père, 26 avril 1841.*)

Dans ces deux passages, le souvenir des siens s'allie mélancoliquement à ses impressions de Paris. C'est que, dans son ravissement, il lui est impossible d'oublier le Cayla et ses habitants.

Dès le premier moment, elle a songé à eux.

Peut-être revenez-vous des vêpres d'Andillac ; peut-être, chemin faisant, pensez-vous à Paris et à votre absente qui, chemin faisant aussi, pensait à

vous, revenant du pompeux Saint-Roch. Hélas ! oui, je pensais à mon endroit dans cet endroit si loin du mien, à vous tous dont je suis si loin par un destin singulier. (*A son père, 24 janv. 1841.*)

Et, tout aussitôt, elle leur a demandé des lettres.

Quand aurai-je des nouvelles du Cayla ? C'est par ce vif désir que je commence chaque jour et chaque soir depuis que je suis à Paris. Vous m'y manquez, mon cher papa, ma chère Mimin, mon cher Eran. Les affections suivent le cœur où qu'il soit, et rien ne peut me distraire de penser à vous tous. (*Id.*)

Aussi, quel plaisir quand arrivent les nouvelles tant attendues, « le cher journal du Cayla », qui la ramène au milieu de sa vie de famille et de campagne, cette vie que rien ne peut lui faire oublier ! En retour, elle envoie de longs et nombreux messages bien détaillés dont l'ensemble forme son journal de Paris. Ces lettres, quoique adressées à l'un ou à l'autre des membres de sa famille, sont, en réalité, pour tous les siens, comme l'expriment ces lignes gracieuses.

* Votre courrier m'arrive et me tire hors de Paris pour le Cayla et toutes vos nouvelles. A qui répondre, de vous, cher papa, ou de toi, chère Mimin ? Mais à tous en même temps. Il n'y aura pas cette fois de dédicace personnelle dans le courant de ma plume, pas plus qu'au coulant du *Téoulé*. Puisez là chacun votre eau. (*A son père, 3 avril, 1841.*)

L'épistolière s'intéresse aux moindres détails de ce qui se passe chez elle, aux visites que reçoit le Cayla, à l'état des récoltes et à la vente des vins, à la santé de son père qu'elle a mise sous la surveillance de sa sœur Marie et à celle d'Eran qui boit du lait d'ânesse et qui doit prendre garde à ne pas s'enrhumer, aux petits voyages des siens, aux réparations de l'église d'Andillac et à l'embellissement de sa chapelle.

Les affaires communales d'Andillac ne la laissent pas indifférente. Elle en parle dans un grand nombre de lettres. Il faut dire que, depuis quelque temps, Andillac est en effervescence à propos de questions municipales. Dans les petites communes, peu de chose suffit pour agiter les esprits; les moindres incidents prennent souvent de grosses proportions.

Les habitants d'Andillac se trouvaient divisés au sujet de Jean Gastou qui remplissait les fonctions de maire depuis 1830. Adversaire politique de M. Joseph de Guérin, il n'avait pas manqué une occasion de lui chercher noise et de susciter des difficultés à sa famille. En 1834, par exemple, il avait demandé la radiation d'Erembert des listes électorales; en 1840, il s'était mis à la tête de ceux qui refusaient l'érection du monument funèbre de Maurice. On lui reprochait surtout d'avoir gaspillé l'argent de ses concitoyens en entraînant la commune dans un long procès ruineux contre Antoine Gastou qu'il accusait de détenir des biens usurpés. Le procès, qui

avait duré depuis 1834 jusqu'à 1839, coûtait 1600 francs. Il fallait en payer tous les frais. Mécontents, les électeurs d'Andillac mirent Jean Gastou en ballottage comme conseiller municipal, en juin 1840. Mais Jean Gastou, qui était un homme de volonté, avait pris la résolution de continuer la lutte. La partie qu'il joua fut dure et serrée : il fallut s'y prendre à plusieurs fois pour l'écarter définitivement de la mairie.

M. de Guérin s'y employa pour sa part de toutes ses forces et usa de toute son influence. Il songea même, pour mieux arriver à ses fins, à reprendre la direction des affaires communales qu'il avait gérées, pour le bien de tous, durant toute la Restauration. Et le cas de conscience politique, qui lui avait fait abandonner l'écharpe de maire après la Révolution de Juillet, se posa de nouveau dans son âme. Convenait-il à un partisan sincère de la légitimité de prêter son concours au gouvernement de Louis-Philippe ?

Le père d'Eugénie pria sa fille de demander conseil au père de M^{me} de Maistre chez qui elle se trouvait et de lui faire résoudre ce problème moral. Or, M. de Sainte-Marie avait l'esprit large et n'approuvait pas la politique d'abstention.

* J'ai présenté vos souvenirs et demandé à M. de Sainte-Marie son avis sur la question *mairicale*. Son avis est que vous acceptiez, pour les meilleures raisons d'utilité publique et particulière. M. Adrien se mettra lui-même sur les rangs à la première élection. Il trouve que c'est sottise de se laisser gouverner par des sots. Vous voilà certes hautement appuyé, cher papa, et par le conseiller des rois, car M. de Sainte-Marie a dit à Charles X des vérités qui n'ont pas été comprises par malheur. En toute sûreté de conscience et d'honneur, vous pouvez donc être maire. Reste l'ennui des écritures et cette vilaine écharpe rouge, mais vous pourriez avoir un secrétaire et passer l'écharpe à l'adjoint dans les occasions solennelles. Encore ne serait-ce qu'une acceptation momentanée, ce fardeau, s'il vous semble pesant. Toujours faut-il se défaire de G[astou] et consorts. Ce sera d'un très bon effet, le crédit que ceci vous donnera auprès des autorités, et nos tracassiers seront *couets* [tranquilles]. Ils verront que les dénonces et méchancetés ne mènent à rien qu'à être mis de côté : leçon morale. M. de Maistre, aussi persécuté que vous, serait tout prêt à endosser la mairie comme un bouclier de défense. Je suis enchantée de votre voyage à Albi, si favorable sous tous les rapports. (A Erembert, 20 déc. 1840.)

Malgré cet avis si autorisé, Joseph de Guérin ne crut pas bon de briguer de nouveau l'écharpe de maire pour laquelle il éprouvait tant de répugnance. Après avoir fait annuler comme entachée d'irrégularité, — la liberté du vote n'ayant pas été suffisamment garantie, — l'élection partielle d'où Jean Gastou avait fini par sortir vainqueur, il se contenta de susciter la candidature de Dreuilhe, un de ses chauds partisans. La nouvelle élection eut lieu le 24 janvier 1841. Jean Gastou, se sentant perdu, se lança dans l'illégalité et dans les fraudes électorales. Il fit distribuer les convocations la veille à

5 heures du soir, fit afficher le dimanche matin à 10 heures, et trois de ses amis mirent dans l'urne chacun deux bulletins après s'en être vantés. D'où le résultat : 26 votants, 29 bulletins, dont 14 pour Dreuilhe et 15 pour Gastou. La fraude était flagrante.

Pour la faire constater, Erembert protesta sur le champ et rédigea une pétition détaillée qu'il s'en fut remettre à la préfecture, accompagné d'une délégation d'électeurs d'Andillac. De son côté, M. de Guérin réclama l'appui de la vicomtesse Decazes auprès du préfet. Il demanda même à Eugénie si on ne pourrait pas obtenir une intervention ministérielle, en faisant agir les amis de M^{me} de Maistre. Il fallait se hâter, car Jean Gastou parlait de faire partir le curé d'Andillac qu'il considérait comme son ennemi politique. Eugénie, qui aurait voulu donner satisfaction à son père, ne pouvait rien. Elle se contenta de souhaiter la fin de ces *éternels débats électoraux*.

* Encore une entrevue avec le préfet ! Et toujours ces tracasseries d'élections ! Oh ! quand finirez-vous et de voter et de courir ? Je ne vois pas jour à vous aider au triomphe, n'ayant nul aboutissant au ministère. Mais patience, justice parfois se fait seule. (*A son père, 13 mars 1841.*)

La justice triompha, en effet, quoique lentement. Le 17 mai eut lieu à la mairie d'Andillac l'installation « du sieur Arnail Jean-Baptiste en qualité de *maire*, et de Irissou Paul en qualité d'adjoint ». Jean Gastou avait été écarté par le préfet. Un peu de paix régna, par suite, dans cette pauvre commune si longtemps troublée. En recevant cette nouvelle, Eugénie en fut toute heureuse.

* Que je suis aise que ces tracas de commune aient pris fin ! La nomination d'Arnail est très bien. Cet homme a bonne *caboche*, je crois, et ne vous sera pas hostile. Je ne sais, en vérité, comment une si minime chose qu'un maire d'Andillac a pu faire tant de bruit et si longtemps. Vous voilà quitte de dénonciations et peine capitale, car pour peu, je crois, la Haute-Cour des pairs d'Andillac vous eût jugé comme on a fait Darmès, pour crime d'attentat à Sa Majesté Gastou. (*A son père, 8 juin 1841.*)

Parmi les nouvelles qui lui arrivent du pays, Eugénie prend à celles qui regardent l'établissement de son frère Erembert un intérêt beaucoup plus grand encore qu'aux affaires communales. Cela se comprend. Elle désire tant que son frère soit heureux ! Mais ce mariage paraît difficile entre tous ! Il faudrait à Eran une femme bonne et douce qui promette affection et bonheur, et qui apporte, en même temps, sinon la richesse, du moins l'aisance au pauvre Cayla. Mais est-il croyable qu'une jeune fille, riche et de noble maison, — la noblesse d'origine est jugée essentielle tout d'abord, — accepte d'épouser Eran, de famille ancienne mais pauvre, à la santé délicate, et veuille s'enfermer dans une gentilhommière solitaire. A certains moments, cette perspective paraît chimérique à Eugénie. En

tout cas, quand on lui demande de chercher à Paris un parti pour Eran, elle déclare sans ambages qu'elle ne peut être d'aucune aide et ne connaît personne qui puisse devenir sa sœur. Elle voit si peu de monde !

* Vous me parlez d'une femme à trouver [*pour Erembert*], découverte aussi difficile que la pierre philosophale, femme d'or que nous voudrions. (*A Marie, 13 mars 1841.*)

Inutile de songer à Sophie de Rivières qui plaît tant à son frère et à son père.

* Vous me dites que vous voudriez bien cette aimable personne pour belle-fille. Nous avons causé de cela toutes deux, déplorant la fortune. Sophie n'a que ses charmes, charmante dot, mais qui, hélas ! ne suffit pas dans notre position. (*A son père, 1^{er} mai 1841.*)

Il faut donc chercher en Albigeois où la difficulté, du reste, n'est pas moindre. Eugénie désire vivement qu'on la tienne au courant des démarches tentées et des espérances entrevues.

* Qu'aurez-vous fait à Albi pour la *présentée* de Paul ? Rien d'assuré, je crains, si la fortune n'est pas sûre. (*A son père, 16 fév. 1841.*)

Elle n'hésite pas d'ailleurs à donner ses conseils. Continuer à rêver de Louise de Bayne lui paraît une illusion : « Sur sa réponse, à moi dite et écrite, il n'y a plus d'espoir en elle ». L'affaire avec Lucie de Bellerive lui plairait davantage, mais la santé de Lucie est délicate, on ne peut y donner suite sans consulter un médecin.

* M^{me} de Maistre, à qui j'ai parlé de ce cas, ne sait que décider, ayant connu des jeunes personnes que le mariage a guéries, et d'autres tuées, rendues folles à jamais. C'est terriblement difficile pour toi, mon cher, de l'enchaîner. (*A Erembert, mars 1841.*)

Quant à Louise de Thézac, Eugénie, après réflexion, ne croit pas davantage que l'on doive y penser : « Les L[ouïse] ne nous vont pas décidément. »

Mais voici qu'un nouveau projet surgit et que le nom d'Anaïs Boudet, de Castelnau-de-Montmiral, est prononcé. La sœur d'Erembert aiguille aussitôt son frère et son père sur cette nouvelle voie sans aucune hésitation : « Poursuivez, écrit-elle, l'histoire de Castelnau. » C'était deviner juste. Le conseil était bon, ainsi que l'avenir le démontrera.

Tout en s'occupant ainsi des choses du Cayla et d'Andillac, Eugénie mène à Paris la vie la plus simple, la plus calme, la moins répandue que l'on puisse imaginer.

Après de sa chère malade, elle ne remplit point, comme on pourrait le croire, l'office de sœur de charité : ce n'est point elle qui soigne son amie. Le rôle d'infirmier est assumé en temps ordinaire par M. de Maistre, le bon et excellent mari, « qui la sert le jour,

qui se lève la nuit », et qui fait preuve du dévouement le plus absolu. Dans les périodes de crises, on fait appel à une religieuse du Bon-Secours, sœur Isabelle, charmante et gaie, qui sait conter d'intéressantes anecdotes. Eugénie sert plutôt de dame de compagnie, de secrétaire et de trésorière. Elle reste près de son amie, à son chevet, lui fait des lectures, rédige sa correspondance, s'occupe de ses dépenses. Ses heures s'écoulent sans travail précis bien apparent, ce qui lui fait craindre de devenir paresseuse. Ce rien faire est un de ses chagrins :

Le temps s'y passe de la façon la plus inoccupée et la plus occupante, à des riens de visites, de conversations, et puis, et puis... mille détails qui échappent comme le sable et néanmoins emplissent le creux d'un jour. (*A L. de B.*, 29 avril 1841.)

On sent qu'une espèce de tristesse l'enveloppe de se trouver enfermée ainsi dans une chambre de malade et qu'elle éprouve la nostalgie de sortir, de voir du monde : « S'il fait beau, nous sortirons, nous vivrons. » (*A son père*, 3 fév.) Quelle différence avec l'existence active de Marie au Cayla, à plus forte raison avec la vie fiévreuse que l'on mène d'ordinaire à Paris ! Ce n'est pas que le monde ne lui plaise pas, mais Louise s'y trouverait bien mieux à sa place.

Que Paris vous plairait ! Ce bruit, cet éclat, ce monde, cet esprit, ces choses qu'on ne voit pas ailleurs, ces hommes distingués, ces femmes élégantes, Paris, en un mot, vous charmerait et il me prend de vous souhaiter à ma place, moi indigne du lieu où je suis, moi qui suis plus touchée d'un chant de grive sur les genévriers du Cayla que des concerts de Valentino. (*A L. de B.*, 28 fév. 1841.)

Le premier enchantement passé, la vie de Paris la fatigue.

Moi, dans quelques pas, je suis brisée à Paris, ce monde fatigant pour l'âme, et où néanmoins je me plais tristement, comme dans la vie et la mort. Ce Paris me renferme tant de choses aimées, tant de joies et tant de douleurs ! Paradis en deuil ! (*A La Morvonnais*, 10 mars 1841.)

Au reste, elle se tient peu au courant des nouvelles mondaines et de celles de la politique, n'allant pas dans les salons et ne lisant pas les journaux.

Une de ses joies est d'écrire des lettres. C'est pour elle un délassement. Elle s'y repose « comme un fatigué sur la mousse à l'écart ». Malheureusement, il lui est impossible de se livrer à sa distraction favorite autant qu'elle le voudrait. Elle n'écrit longuement et souvent qu'à ses parents. Ce n'est pas qu'elle ne soit tentée de le faire à d'autres, à La Morvonnais, à Louise de Bayne, à ses petites amies de Languedoc, à d'autres encore, mais elle craint d'être indiscreète à cause des frais de port qu'il convient de ne pas trop multiplier, quoiqu'elle ait la bourse de la famille de Maistre à sa disposition : « On se ruine assez en médecins et en remèdes ». Aussi sa correspondance avec Rayssac est-elle rare, une fois par mois tout au plus.

« Que n'avons-nous nos noirs messagers ! » écrit-elle un jour à Louise en se souvenant du temps où elle envoyait des nouvelles chaque semaine, sans frais, à son amie. Et encore se sert-elle de l'écriture surchargée, sur du papier pelure, très léger, qu'il faut tenir déplié pour faciliter la lecture.

Ses sorties sont rares et courtes.

* Il m'ennuie de sortir seule, ce qui me fait laisser bien des choses et personnes intéressantes. (*A son père, 3 avril 1841.*)

Elle ne connaît guère que le chemin des églises ou de quelques maisons amies, ce qui ne l'empêche pas de défier en toute assurance les embarras de Paris et de marcher avec autant de sécurité dans les rues de la capitale que dans les chemins d'Andillac.

Comme nous l'avons dit, l'église où elle se rend le plus souvent est « le pompeux Saint-Roch ». Au fond du Calvaire, sombre et silencieux, doux comme un Paradis qui la fait songer à sa chapelle d'Andillac, le recueillement est facile.

Elle va quelquefois aussi à Notre-Dame. On l'y trouve, en compagnie de M. de Maistre, le jour où Lacordaire monta pour la première fois dans la chaire de la métropole en costume de dominicain.

Il est admirable. Par malheur, je n'ai pu l'entendre qu'à peine, étant mal placée, quoique nous fussions arrivés trois heures d'avance, M. de Maistre et moi. (*A Marie de Guérin, 16 fév. 1841.*)

Elle peut, du moins, admirer tout à son aise la fiancée d'Adrien de Sainte-Marie, « jeune blonde pâle, à l'air angélique de douceur et de piété », celle-ci ne se doutant pas que celle qui la regardait avec tant d'intérêt était l'amie de sa future sœur inconnue.

À Notre-Dame, Eugénie suit également le carême prêché par le Père de Ravignan qu'elle traite d'apôtre éloquent.

Elle utilise les loisirs que lui accorde la baronne pour faire ses courses et pour rendre visite à ses amis. Ceux qu'elle fréquente sont peu nombreux : Charles de Thézac, qui s'occupe avec Cadars de commerce de vins; Paul et Adrien de Bellerive, qui font des études pour entrer dans l'armée; le marquis de Frégevillle, qui meurt au mois d'avril; le bon abbé Buquet, avec qui elle aime à s'entretenir de Maurice; M. Augier et son neveu, le jeune Billy; Caroline et sa famille; M. et M^{me} Auguste Raynaud, chez qui elle se rend tous les huit jours. Dans la grande cité, le cercle de ses connaissances demeure restreint. Une promenade au faubourg Saint-Germain lui semble un événement. Un jour, elle va voir sœur d'Yversen qui l'entraîne chez M^{me} Lamourié, puis au parloir du couvent de Saint-Nicolas-du-Chardonnet où elle a le bonheur de causer avec Lisbine de Gélis.

Elle m'a fait accueil de sainte, gracieuse et belle à ravir. Quelle can-

deur, quel sourire, quelle âme en paix sous cette blanche cornette ! Je lui ai dit : « Que vous êtes heureuse ! — Comment ne le serais-je pas ? J'ai fait la volonté de Dieu. » (*A L. de B., 29 avril 1841.*)

Sur cette réponse, Eugénie envie son ancienne amie de Lisle. Quoi d'étonnant ! Elle aussi porte une âme de sainte et de religieuse dans le monde. La séduction de Paris ne l'a pas effleurée.

Les seuls plaisirs qu'elle se permet dans cette période sont : une promenade en voiture au bois de Boulogne avec M^{me} de Maistre, le 7 avril ; quelques sorties en compagnie de M. de Maistre, au concert Valentino, au Palais-Royal et au café de Foy ; surtout, une visite à Versailles, le 9 mai, avec Adrien de Sainte-Marie, pour y voir jouer les grandes eaux. La vue de Trianon fut pour elle d'un grand charme.

* Comme les eaux ne jouaient pas encore, mon gracieux cicerone m'a proposé une visite à Trianon, l'Elysée de la pauvre Reine. C'est vraiment d'un charme idéal de nature et d'art, et surtout de nature, dans ces splendeurs de mai, animé de milliers de promeneurs. (*A Marie de Guérin, 10 mai 1841.*)

Les grandes eaux lui causent également tant d'admiration qu'elle ne sait comment en parler.

* Figurez-vous des gueules de poissons, de monstres, des Neptune, des Apollon, des Diane, toutes les divinités de la Fable lançant des colonnes nacrées, perlées, vaporeuses, à la hauteur de nos grands peupliers. Cent mille âmes autour. Les princesses circulaient en char découvert. (*Id.*)

A part ces rares sorties, la sœur de Maurice demeure auprès de son amie. N'est-ce point une de ses missions ? C'est, du moins, ce qu'elle écrit le 8 avril en songeant au passé :

Sainte journée du Jeudi saint que, depuis quelques années, je passe si rarement au Cayla ! Il y a trois ans, j'étais à Albi, auprès de cette pauvre Lily ; l'année d'après, ici, et encore ici. Singulière destinée que la mienne, liée à tant de choses inattendues, dans des desseins de providence sans doute ! Nous avons tous une mission en ce monde. La mienne c'est d'aller loin voir souffrir. (*A son père, Jeudi saint 1841.*)

Bien que M^{me} de Maistre se tienne en général dans sa chambre, elle n'en reçoit pas moins ses amis. Eugénie assiste aux visites. Elle est même chargée d'accueillir les visiteurs, quand la baronne est en passe de tristesse nerveuse, ce qu'elle fait avec une rare distinction, étonnante pour une fille des champs. Les visiteurs, du reste, sont relativement peu nombreux. Ce serait bien autre chose si la baronne se portait mieux, car ceux qui viennent la voir sont toujours conquis par ses bonnes manières, son amabilité et la vivacité de son esprit.

Il vient ici de bien distingués personnages... Il en viendrait bien davantage si l'attrayante baronne tenait salon au lieu de tenir lit. (*A Marie de Guérin, 13 mars 1841.*)

Oh ! le curieux salon que celui de la baronne au commencement de l'année 1841 !

Sans parler de Lacordaire qui ne vient qu'en passant pour affaires spirituelles, sans parler même (sinon pour la mentionner) de cette foule amorphe de visiteurs qui « se ressemblent par le commun et la monotonie », on y voit circuler les personnages les plus divers et les plus inattendus. C'est tout un monde d'anciens hommes politiques, de littérateurs, de femmes aimables et de curieux docteurs.

Parmi les politiques, signalons M. de Damas, ancien gouverneur d'Henri V, bien attaché à la baronne. Signalons aussi M. de Neuville, ministre de la marine sous le ministère Martignac, que la Révolution de Juillet a fait rentrer dans la vie privée. C'est « un homme aimable d'une bonté infinie, dont la conversation a bien des charmes mais en a eu encore davantage, car il a bien 76 ans ».

Au nombre des hommes de lettres, citons d'abord M. d'Aurevilly, qui accourt dès l'arrivée d'Eugénie et de la baronne. Impossible de mettre en doute son amitié, mais, mon Dieu, comme il est changé ! « C'est notre Maurice mourant, tant il lui ressemble en pâleur et en maigreur » (*A son père*, 18 janv. 1841). Rédacteur aux *Débats*, Barbey travaille de toutes ses forces à se créer une position auprès du nouveau ministère Guizot et se sent encouragé dans son entreprise par le succès de « ce petit Lefebvre, déjà quasi-gouverneur de Buenos-Ayres ». M^{me} de Maistre le reçoit avec distinction, l'invite à dîner et trouve un peu de distraction dans sa conversation originale et piquante. Pour la remercier, il lui apporte son roman, *L'Amour impossible*, chronique parisienne scandaleuse qui cause beaucoup de peine à Eugénie.

* Il vient de paraître un livre, objet pour moi d'une longue attente déçue par le mal qu'on dit de cet écrit. Je ne sais s'il en reviendra gloire à son auteur, mais jamais gloire que j'aime, celle que j'avais pensée, et ce n'était pas de ce qui peut couronner une œuvre morale. Je savais que ce devait être un roman, genre de production qu'on pourrait appeler les champignons de l'esprit. Mais *L'Amour impossible* est un champignon corrompu, une forme élégante du vice. On laisse ce livre avec effroi et tristesse. C'est ma première impression, à la première lecture, à la première vue de ce beau monstre, de ce corps sans âme de M^{me} de Gesvres, taillé, sculpté comme un Astarté sculpteur eût su faire. Que dire de cela, que dire du reste, que dire de tout ? Cette œuvre n'est, d'un bout à l'autre, que matérialité païenne. On dit que c'est pris sur nature. Horrible monde qui produit de tels personnages ou les fait inventer ! De toutes façons, c'est un malheur quand ils paraissent et il les faudrait mettre hors de la société. Je fais grâce aux personnes, mais les remords, mais les livres sans foi ni loi, il les faudrait traiter comme ces Gaulois accusés de calamités et qu'on enterrait vifs à Rome.

Oh ! qu'est-ce que je vous dis là, mon ami ? Mais qu'avez-vous fait là qui m'afflige ? Vous pouviez si mieux faire, même dans ce genre léger, avec votre esprit gracieux, fleuri, varié, diapré. Je m'étais figuré une création charmante. Et encore je regretterais de vous voir dans la foule des romanciers où, quoique votre distinction vous suive, elle n'est pas

à sa place, ni votre intelligence employée dignement. Le haut talent est un sceptre qui doit régir et non badiner. (*Sur une feuille volante, 4 mars 1841.*)

Cette appréciation sévère, — excessive même pour les romans en général, — n'a pas été probablement connue de Barbey. Elle prouve, du moins, qu'Eugénie cherche à être utile à l'âme de son ami égaré. Elle fait même prier pour lui.

* Remplie de confiance en la puissante et bonne Vierge, je viens vous supplier de recommander aux prières de l'Association à son Sacré-Cœur la conversion d'un jeune homme sans aucune croyance, et dont l'esprit supérieur exerce une malheureuse influence sur un grand nombre d'amis et dans le monde, où il vit beaucoup. (*Sur une feuille volante, sans date.*)

Barbey cependant paraît de plus en plus dans le salon de M^{me} de Maistre, et traite activement avec Eugénie de la publication des OEuvres de Maurice, ainsi que nous le verrons bientôt. Au mois de mai, sa santé est suffisamment rétablie pour lui permettre d'aller sur le terrain séparer deux de ses amis qui allaient se battre en duel. On s'occupe de son mariage avec une belle fort riche qui recherche un mari plus spirituel que fortuné.

Parmi les littérateurs qui fréquentent l'hôtel Sully, mentionnons encore Paul Quemper, et un certain M. Remy, c'est-à-dire les premiers de ceux qui vont former le groupe guérinien à ses débuts. On attend aussi Sainte-Beuve et Andryane.

Entre toutes les amies de la baronne, Eugénie remarque principalement la charmante Sophie de Rivières, « femme distinguée d'esprit et de raison » qui déteste franchement Barbey. Ce dernier le lui rendait bien. Il a laissé d'elle un piquant portrait dans les *Lettres à Trebutien*.

[*Nous ne pouvons plus compter pour la diffusion des Reliquiæ sur* la fameuse *Sophie de Rivières* dont il a été tant question entre nous. Mon cher, elle est morte tout à coup, en trois jours, d'une *fièvre pernicieuse* à laquelle les ignorants qui l'entouraient n'ont rien compris ! Elle a fermé des yeux qui, quoiqu'elle ne fût vieille que comme *fille* et non pas comme *femme*, avaient de liquides et frais éclairs encore, mais qui devaient être fatigués de leurs rotations enragées, car si j'ai vu *tourner*, comme on dit, *la prunelle*, ç'a été à cette dévote-là !... Au fond, elle donnait trop dans le bel esprit, elle avait trop de *fusin bleuâtre* au bout de ses jolis doigts pour que je me sentisse beaucoup de goût pour elle. Mais, quand il s'agit de *Guérin*, j'avoue mon affreux égoïsme et je la regrette. Elle nous aurait servis. Elle aurait embouché une trompette haute comme elle, et elle l'eût sonnée aux quatre coins des salons de Paris, et, comme l'Archange du Jugement, elle en eût réveillé les cadavres ! C'est une Renommée que nous perdons. (*Barbey à Trebutien, 1^{er} avril 1854.*)

Du groupe des médecins, — assez nombreux, car on sait avec

quelle facilité la baronne passe de l'un à l'autre, — se détache en relief M. Hervey en qui la famille de M^{me} de Maistre a grande confiance et qui fut mis impitoyablement de côté par sa capricieuse malade.

Mais le plus curieux, le plus énigmatique, le plus étrange des docteurs qui gravitent autour de M^{me} de Maistre, c'est l'aventurier qui se donne comme Louis XVII et se fait appeler baron de Richemont et duc de Normandie.

Il s'est présenté un singulier guérisseur, un prince, un roi, le Dauphin ressuscité du Temple, ce Baron de Richemont, prisonnier avec Pellico, chef des sauvages en Amérique, médecin dans l'Inde et je ne sais quoi à Paris. *Il est partout, il fait tout, entend tout*, comme le Solitaire, et surtout nous amuse par ses récits tout chamarrés d'anecdotes. Nous avons eu trois fois trois longues visites, où le temps de ma foi n'est pas venu sur la royauté du royal visiteur. Ce qui est frappant seulement, c'est une singulière ressemblance de profil avec Louis Seize. (*A Marie de G., mars 1841.*)

Eugénie, qui le nomme *le Prince*, n'a qu'une médiocre confiance en lui.

* [Il] ne possède plus, je crains, le pouvoir de guérison des rois, ses aïeux, qui touchaient les écrouelles. Il n'aurait pas ici tant à faire, et on ne lui demande que de guérir une gastrite. (*Id.*)

Le Prince, d'ailleurs, n'est pas sûr de sa science médicale, car il va consulter une somnambule rue Saint-André-des-Arts au sujet de sa malade. Mais ses discours hâbleurs intéressent M^{me} de Maistre, sont pour elle une piquante distraction; et le Prince prend sur sa malade un véritable ascendant qui se traduit dans ce tempérament bizarre par une certaine amélioration.

Les parents de la baronne ne croient pas au duc de Normandie.

* Je veux comme vous, ma chère Eugénie, me donner l'espérance d'espérer! Mais je vous avoue que je ne puis croire que ce soit à ce *soi-disant* Louis XVII que nous devons un peu d'amélioration dans l'état de ma fille, à moins que tant d'absurdités ne finissent par la faire rire et oublier un moment les réflexions douloureuses dont la continuité de ses souffrances a été la suite... Je vous avoue, ma chère Eugénie, que je ne puis considérer les intrigants qu'avec des réflexions fort peu en harmonie avec leur *industrie* plus ou moins spirituelle; et ce *duc de Normandie* finira par ennuyer ma fille après lui avoir servi un *moment* de distraction, car son pouvoir sur les *gastrites* doit ressembler à celui qu'il a en France, quoi que lui en fassent dire ses illusions, je ne veux pas dire mensonges. (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 17 mars 1841.*)

Sans être aussi pessimiste, Eugénie rit volontiers de ce singulier guérisseur ou, du moins, en parle sur le ton badin et ironique dont elle s'est servie autrefois à propos de Brandouin, le mauvais poète des Montagnes. Voici, par exemple, ce qu'elle écrit, à ce sujet, à son père, en réponse à des craintes vraiment exagérées.

Notre *prince* vous paraît donc fort suspect et vous ne voudriez pas me

savoir avec lui dehors ni dedans. Et cependant nous nous touchons la main, comme de bons amis. Il a l'air si franc, si loyal, si bon, qu'on croit tout ce qu'il veut, quoique ce ne soit pas tout ce qu'il est peut-être. Quoi qu'il en soit, il ne demande rien. Il est reçu d'ailleurs chez les sommités royalistes, entre autres M. de Neuville et La Rochejacquelein. M. de Sainte-Marie le trouve extrêmement remarquable, d'une politique haute et habile, et lui promet de le servir s'il devient roi. Autant vaudrait que Philippe; et, larron pour larron, j'aime autant celui-ci. Au moins ne volerait-il pas sa famille. Je vous proteste qu'alors vous seriez maire. (*A son père, 8 avril 1841.*)

Ce dernier trait a dû sûrement dérider et tranquilliser le timide M. de Guérin.

Au mois de mai 1841, le baron de Richemont quitte Paris pour se lancer dans de mystérieuses aventures. Eugénie trace de lui à cette occasion un nouveau portrait, non moins piquant que le précédent.

* *Notre prince* va quitter Paris, et, pour adieux, il vient dîner avec nous. Que je voudrais vous le faire voir ! Comme sa mine est séduisante, et comme néanmoins on l'oublie promptement, et comme on y croit peu dès qu'il n'est plus là avec son prestige pour se soutenir ! Il laisse à l'appui, à chaque visite, un tas de papiers aussi croyables et incroyables que sa personne. Les uns disent qu'il a fait des farces à Lyon. On lui attribue des faits qui n'ont rien de royal. Lui-même en parle comme de calomnies gouvernementales. C'est un tissu de vie la plus étrange et la plus curieuse. On vient ici pour le voir, car il ne se répand guère dans le monde et ne donne pas son adresse. M. de Maistre l'a par faveur et pour qu'en cas de trouble nous puissions le trouver, nous promettant des sauf-conduits. Ce qui est très croyable. Rien ne bouge qu'il ne soit du mouvement. Il aboutit à tout. Une dame de nos connaissances ayant à faire à l'ambassade d'Autriche s'est adressée au duc et, par son intermédiaire, a eu prompte et gracieuse réponse. N'est-ce pas singulier ? Je vous parlais de trouble, c'est qu'il annonce le renversement de Philippe pour la Restauration avec Henri V, ce qui pourrait bien être tôt ou tard. Mais probablement nous serons loin de la capitale alors, et ce sera pour nos amis que servirait sa protection s'il en a. Tout cela est peu clair. Ce qu'il y a de plus évident, c'est que ce personnage est une piquante distraction pour notre malade qui a vraiment besoin de choses extraordinaires, tant les ordinaires sont usées pour elle. (*A Marie de G., 5 ou 6 mai 1841.*)

Dans le salon de M^{me} de Maistre, Eugénie règne presque en maîtresse. Impossible, en effet, de ne pas remarquer le *nous* qui revient çà et là sous sa plume : « *Nous* ne recevons pas un journal... Si *nous* allons bien, *nous* aurons M. Andryane et M. Sainte-Beuve. » Eugénie est tellement unie à son amie et possède si bien sa confiance qu'elle s'identifie avec elle.

CHAPITRE VII

Les dettes et la succession de Maurice

Difficultés financières de Maurice. — Intervention de Barbey en septembre 1839. — Compromis proposé par Raynaud. — Le contrat de mariage de Maurice. — Intervention d'Eugénie. — L'arrangement des affaires. — Rapports d'Eugénie et de Caroline.

Une des premières préoccupations d'Eugénie pendant ce second séjour à Paris fut le règlement de la succession de son frère, affaire compliquée et ennuyeuse comme toutes les affaires d'argent.

Pour la comprendre dans son ensemble, pour saisir ce qu'elle offrit de délicat et deviner ce qu'Eugénie dut en souffrir, il est nécessaire de se reporter en arrière.

Maurice de Guérin, dans la dernière partie de son existence, s'était trouvé extrêmement gêné au point de vue matériel. Bien que son train de vie modeste n'ait pas été marqué par des dépenses folles ou excessives, il avait connu, plus que n'importe qui, l'incertitude du lendemain. Ses maigres ressources personnelles avaient été loin de suffire aux nécessités quotidiennes. Un rédacteur de comptes rendus bibliographiques et un donneur de répétitions ne tirent jamais grand profit de leur travail; Maurice avait gagné moins que le plus infortuné d'entre eux.

Ses quelques articles de revue lui avaient rapporté si peu que rien.

* J'en ai retiré en tout 24 francs, écrivait-il mélancoliquement à sa sœur le 18 janvier 1835. J'ai publié quatre articles : les deux premiers ont été pour l'essai, le troisième m'a été demandé en guise de souscription dans un moment où les affaires du journal allaient mal, et le quatrième est celui qui m'a valu les 24 francs. Voilà ce que j'ai rapporté de ma belle campagne dans le journalisme.

Quant aux répétitions, elles lui avaient imposé beaucoup de peines et de fatigues pour un résultat médiocre. Si, pendant quelque temps, elles avaient fourni à sa subsistance, un jour vint où le salaire qu'il en retirait ne fut plus suffisant. Et comme, à cette époque, il n'avait pas à compter sur les envois d'argent du Cayla, le jeune homme, pour subvenir à ses besoins, se vit obligé de recourir à l'emprunt. Il le fit d'abord avec l'agrément de son père. Tout fut arrangé par Barbey d'Aurevilly. Le 27 décembre 1836, Maurice empruntait 1000 francs à un de ses amis, Gaudin de Villaine, qui

lui-même avait été obligé de se les faire prêter par M. Kling, tailleur. Mais qu'est-ce que 1000 francs quand on vit à Paris, alors même qu'on s'efforce de réduire les dépenses au minimum ? La somme fut vite dépensée, et Maurice, de nouveau à court d'argent, se trouva dans l'impossibilité de payer non seulement les intérêts de l'argent emprunté mais encore quelques-unes de ses dépenses ordinaires. Les factures s'accumulèrent.

Comme tant d'autres jeunes gens, Maurice avait compté sur l'avenir. Et, de fait, s'il avait vécu, cela n'aurait pas souffert la moindre difficulté; tout aurait fini par s'arranger. Avant comme après son mariage, il avait reçu de M^{lle} Martin Laforêt, tante de Caroline, de la manière la plus formelle, la promesse qu'elle acquitterait cette dette. Malgré les dissentiments, elle aurait tenu parole; elle paya même quelques acomptes.

Malheureusement Maurice mourut. Le tailleur, inquiet, se demanda si cette mort n'allait pas changer les choses et si M^{lle} Martin continuerait à acquitter les dettes de son neveu, après sa mort comme de son vivant. Barbey, consulté par Kling, lui donna le conseil d'aller trouver la tante pour s'assurer de ses intentions, ce qu'il fit sans tarder. Que se passa-t-il dans cette entrevue entre Kling et M^{lle} Martin Laforêt ? Des paroles aigres-douces furent échangées, au sujet d'un petit compte personnel que M^{lle} Martin devait et qu'elle voulait payer à part. Le tailleur n'accepta pas, pensant que, si M^{lle} Martin tenait à la séparation des factures, ce n'était pas pour les payer toutes les deux. Bref, on ne parvint pas à s'entendre.

Lorsqu'il eut été mis au courant de ce qui venait de se passer, Barbey se montra d'autant plus outré qu'il avait donné maintes fois à Kling l'assurance de la solvabilité de son ami. Il écrivit aussitôt à M^{lle} Martin une lettre longue et circonstanciée, polie et ferme, lui rappelant les promesses du passé et lui demandant, par oui ou par non, si elle paierait les dettes du tailleur. Celle-ci, conseillée par son notaire, répondit quelques lignes évasives dans lesquelles Barbey vit un refus, ou, tout au moins, crut comprendre qu'on faisait rentrer cette dette dans la succession. Il prit dès lors la résolution d'aviser la famille de Guérin, et, comme c'était Erembert qui lui avait communiqué la mort de Maurice, ce fut à lui qu'il s'adressa. Il se donna comme le mandataire de Kling.

* Paris, 6 sept. 1839.

Mon cher Erambert, je ne connais point personnellement M. votre père, à mes yeux et par votre position d'ainé vous êtes en réalité le chef de votre famille. C'est pour cela que je viens vous parler d'une affaire sur laquelle la personne qui m'a chargé de vous écrire désirerait connaître vos résolutions...

Caroline, avisée des intentions de Barbey, avait prévenu le coup

et avait envoyé au Cayla de vives plaintes relatives à l'intervention intempestive de M. d'Aurevilly. Sans cette intervention, disait-elle en substance, vous n'auriez jamais connu les dettes de Maurice.

* Ma tante avait l'intention de [les] payer sans qu'il fût besoin de vous en parler, selon le désir de mon pauvre mari qui pensait que cela vous ferait de la peine et qui voulait vous l'éviter. (*Caroline à J. de Guérin*, 31 août 1839.)

Il est facile de comprendre combien les deux lettres de Barbey et de Caroline, arrivées à quelques jours d'intervalle, jetèrent de l'émoi dans le pauvre castel du Cayla. Rien n'est irritant comme d'agiter des questions d'argent au lendemain d'une mort. D'ailleurs, en quoi consistaient ces dettes ? M. de Guérin avait seulement connaissance de l'emprunt contracté par Maurice à l'égard de M. Gaudin de Villaine, mais ne paraît pas avoir eu le moindre soupçon d'autre chose. La facture impayée du tailleur fut, par suite, une révélation inattendue. Cependant, — et ceci est tout à l'honneur de la famille de Guérin, — il n'y eut pas la moindre hésitation dans l'esprit du père de Maurice. En son nom, Erembert assura que l'on ferait honneur à cette dette, que tout serait payé, ce dont Barbey se montra satisfait.

Je viens de voir Kling. Il accepte sans hésitation tous les arrangements qui vous conviendront, il en passera par tout ce que vous voudrez..... Tout ce qu'il désirait, c'était de savoir à quoi s'en tenir sur la dette contractée par Maurice. Il le sait à présent, et cela lui suffit. Il a votre parole. (*Barbey à Erembert*, 24 sept. 1839.)

Il restait à éclaircir la situation. La chose était d'autant plus nécessaire que Caroline affirmait que les dettes totales de Maurice s'élevaient à 3.472 francs, tandis que Barbey disait : « La somme ne va guère à plus de mille et quelques cents francs; en comptant les deux dettes, 2.000. » La différence était notable. D'où provenait-elle ? Au Cayla, on supposa qu'il devait exister quelques autres dettes que l'on ignorait encore. Dans ces questions d'argent, la vérité se fait jour peu à peu. Comment la savoir ? Comment surtout assurer le paiement promis ?

Pour tirer l'affaire au clair, M. de Guérin eut recours à l'obligeance d'Auguste Raynaud, toujours prêt à rendre service. Précisément, il passait en Albigeois une partie de ses vacances. On profita de sa venue au Cayla pour le mettre, autant qu'on le pouvait, au courant des difficultés pendantes et pour lui réclamer ses conseils et son aide. Il promit tout ce qu'on voulut, mais, avant tout, d'aller s'enquérir auprès de Barbey.

Dès son arrivée à Paris, il tint parole. L'entretien qu'il eut avec l'ancien ami de Maurice ne lui apprit rien de nouveau : Barbey ne fit que lui répéter de vive voix ce qu'il avait écrit au Cayla. De cette

entrevue, Raynaud conclut cependant que le tailleur était accommodant et consentait à accorder tout le temps qu'on demanderait et à recevoir de petits paiements. Raynaud penchait à croire que M^{lle} Martin n'acquitterait pas les dettes de Maurice.

* Ce qu'il y a de plus clair dans cette affaire, c'est, comme je vous l'ai dit au Cayla, que M^{lle} Martin est à court d'argent dans ce moment et que, malgré le projet annoncé de payer cette dette (dette qu'elle aurait payée si Maurice avait vécu), elle aime autant rejeter le fardeau sur vous. (*Raynaud à J. de Guérin*, 11 nov. 1839.)

Raynaud n'avait eu jusque-là avec Caroline et sa tante que des rapports peu nombreux. Il ne crut pas pouvoir intervenir directement, au moins tout de suite, auprès d'elle, au sujet de cette affaire. Les visites qu'il leur fit, les lettres qu'il leur adressa restèrent dans le vague; la question fut à peine entamée. Prenant un moyen détourné, il chercha à savoir quelque chose par l'abbé Buquet, qui se trouvait, en effet, au courant. L'opinion de l'ancien directeur de Maurice était que ces dames n'auraient parlé de rien sans l'intervention malencontreuse de Barbey, qui les avait amenées à confier leurs affaires à un homme de loi. Celui-ci les avait mises en garde contre le contrat de mariage « qui pouvait les ruiner » et les avait poussées à faire un inventaire.

De telles déclarations, venant d'un prêtre respectable, profondément attaché à Maurice et à sa famille, engagèrent Auguste Raynaud à aborder l'affaire avec Caroline et M^{lle} Martin. L'entrevue qu'il eut avec elles à ce sujet lui produisit la meilleure impression.

* J'ai vu ces dames avant-hier; il n'est rien de tel que de parler pour s'entendre. Il n'y avait que des malentendus. Caroline m'a dit un mot que je veux vous répéter : « Je ne verrai plus M. d'Aurevilly. Il est cause que j'ai révélé un secret de mon mari qu'on n'aurait jamais connu sans lui. » J'espère que tout s'arrangera pour le mieux. M^{lle} Martin m'a autorisé à aller voir son avoué et son notaire; je le ferai au premier jour. (*Raynaud à J. de Guérin*, 4 janv. 1840.)

Il semblait donc que tout allait s'arranger sans tarder. D'autant que Barbey ne paraissait plus rue du Cherche-Midi; on lui avait fait comprendre, à son grand déplaisir d'ailleurs, que sa présence était inopportune et peu agréable. Mais les questions d'argent traînent d'ordinaire en longueur, lorsqu'on les confie à des hommes d'affaires. C'est ce qui arriva pour le règlement de la succession de Maurice. Le notaire de M^{lle} Martin était un homme expert, pour qui un acte en bonne et due forme valait mieux que toutes les meilleures intentions et les plus belles paroles du monde. Il laissa entendre à la tante de Caroline que le contrat de mariage pouvait tourner au détriment de sa nièce.

D'après la teneur du contrat, passé le 14 novembre 1838 par-devant M^e Pierre-André Andry et son collègue, notaires à Paris, Mau-

rice de Guérin et Caroline de Gervain s'étaient mariés sous le régime de la communauté des biens (*Art. I*), d'où étaient exclues les dettes et hypothèques dont pourraient être grevées les successions, donations ou legs qui pouvaient leur échoir (*Art. II*). Les futurs époux s'étaient donné respectivement connaissance de leurs apports actuels en fortune; mais il était convenu, comme condition de leur mariage, qu'il n'en serait donné aucun détail et qu'on ne leur attribuerait aucune valeur, attendu que tout ce qu'ils pouvaient posséder à ce moment devait tomber dans la communauté (*Art. III*). La communauté se composait de leurs apports, du revenu présent et à venir de ces apports, mais non de ce qui pouvait advenir dans la suite, par succession, donation, legs... (*Art. IV*). Chacun des époux pouvait remployer pour son compte les biens propres aliénés pendant le mariage (*Art. V*). Caroline et les siens avaient la faculté de renoncer à la communauté et de reprendre, franc et quitte de dettes, tout ce qui serait advenu pendant la durée du mariage par succession, donation ou legs (*Art. VI*). Enfin, Caroline et Maurice s'étaient fait donation l'un à l'autre (1), et, au survivant d'entre eux, de la moitié de tous les biens, qui se trouvaient appartenir au premier mourant d'eux et en composer la succession, sans être tenu de donner caution ni de faire emploi, mais à la charge de faire bon et solide inventaire (*Art. VII*).

Le notaire fit ressortir que, puisque Maurice était mort *ab intestat* et que son apport dans la communauté était de 3.750 francs provenant de la dot de sa mère, il revenait à sa veuve la moitié de cet apport, soit 1.875 francs. Il prétendit, d'autre part, que les dettes d'avant le mariage n'étant pas signalées dans l'acte retombaient sur la famille de Guérin (2).

Devant la complexité de la situation, M. Raynaud, en esprit de conciliation, proposa un compromis : que chacune des parties prenne l'engagement de ne rien réclamer à l'autre. Au Cayla, on comprit tout de suite que, si Caroline acceptait ce règlement, elle renoncerait par le fait à ses droits sur la succession de Maurice. C'était aller au-devant des désirs de M. de Guérin. Il souhaitait, en effet, que la part de son fils ne sortît pas de sa famille. Rien de plus naturel de la part d'un père soucieux de l'avenir de ses enfants. Aussi accepta-t-il la proposition de M. Raynaud sans faire la moindre réserve. A Paris, il n'en fut pas de même. Caroline voulait bien, sans doute, consentir à la renonciation demandée, mais M^{lle} Martin y mit une condition, à savoir que la famille de Guérin se chargerait des dettes de Maurice qui, réunies, se montaient à 4.000 francs.

(1) Code civil, 1094, 2^e alinéa. Quotité disponible entre époux.

(2) C'était, semble-t-il, une interprétation contestable de notaire. L'article 1409, 1^o, est formel. D'ailleurs, un vieil adage dit : « Qui épouse le corps épouse les dettes ». Il aurait fallu, entre Maurice et Caroline, une clause spéciale entre eux, une clause de franc et quitte.

La prétention n'avait rien d'exorbitant : elle était juste. C'est de là pourtant que surgirent les difficultés.

M. de Guérin, qui avait compté sur la fortune et sur la générosité de Caroline se demanda pourquoi sa belle-fille refusait d'acquitter les dettes de Maurice. Quant à lui, il ne voyait pas la possibilité de payer lui-même une pareille somme. Ses ressources étaient modestes. Il ne possédait pas d'argent liquide. Les maigres revenus qu'il tirait chaque année de son domaine étaient variables, selon les récoltes. La dette de son fils lui paraissait énorme; il ne savait vraiment comment y faire face. Pour se libérer, il faudrait vendre. Mais que vendre ? Les moulins, il est vrai, se paieraient vingt mille francs environ. Qui sait pourtant si cette vente forcée ne porterait pas tort à Erembert au moment de son mariage ? Cruelle anxiété pour un père. Son état d'âme s'explique facilement, non moins que le désir, chez M^{lle} Martin, de sauvegarder les intérêts de sa nièce.

Dans l'espoir d'arriver à une solution amiable et rapide, M. Raynaud soumit le contrat à l'examen plus approfondi d'un « habile homme de loi » qu'il chargea d'étudier l'affaire dans son ensemble. De cette consultation, il résulta premièrement que, si la communauté était grevée de dettes au moment du décès de Maurice, la moitié incombait aux héritiers de ce dernier. D'autre part, on découvrit que Maurice avait donné à sa femme « une autorisation de commerce », en sorte que la responsabilité des héritiers de Guérin se trouvait, de ce fait, engagée dans les affaires de Caroline. Au cas de revers, ils en répondaient sur leur fortune. Toutes choses examinées et pesées, l'homme de loi consulté fut d'avis de répudier purement et simplement la succession de Maurice. En tout cas, il devenait absolument nécessaire de connaître exactement la situation pécuniaire de Caroline et l'état de ses affaires aux Indes.

La situation apparut si angoissante qu'Eugénie, invitée par M^{me} de Sainte-Marie à se rendre auprès de M^{me} de Maistre, ne crut pas pouvoir accepter tout de suite cette invitation. Son devoir était de rester au Cayla à côté de son père pour l'aider de sa présence et de ses conseils dans ce moment critique. Elle le dit sans détour à sa « mère adoptive » :

* Une affaire, une triste affaire, nécessite absolument la présence de toute la famille au Cayla. Je ne voudrais pas vous en parler, ma chère maman, car vous avez assez de vos peines, et que cela me désole d'exposer des chagrins quand je voudrais offrir des consolations. Mais n'avons-nous pas mis nos peines en commun ? Et puis, quoi qu'il en coûte, je dois vous dire ce qui m'empêche de venir.

Sans doute, vous ne le penseriez pas; vous ne vous douteriez pas que, par suite toujours de ce malheureux mariage, tout notre avoir peut se trouver compromis. Ce bon M. Raynaud, qui est chargé de nos affaires auprès de ma belle-sœur, vient d'apprendre cela d'un notaire et nous dit que, pour éviter ce malheur, il n'y a d'autre moyen que de répudier la succession de Maurice. Désolante démarche ! Devant un tribunal déclai-

rer qu'on ne veût rien accepter du pauvre héritage d'un frère, n'est-ce pas déchirant ? Et c'est ce qu'il faut subir pour se sauver des chances d'une ruine. Qui se douterait de telles choses ? et que, par suite d'une autorisation de commerce donnée par mon pauvre frère à sa femme, les créanciers de celle-ci auraient droit de s'en prendre à nous comme héritiers avec elle ? Ces malheureuses affaires sont entre les mains d'un habile homme de loi, qui, j'espère, nous sauvera du naufrage, mais c'est d'une longueur infinie. Voilà neuf mois que cela traîne. Nous n'avons vu le bel endroit qu'à présent, celui où nous nous trouvons englobés, ce qui ne serait cependant qu'au cas de revers de ces dames, ce qui n'est que trop à craindre en commerce. Dieu veuille les en préserver et que, délivrés de nos embarras, je puisse quitter ma chère famille du Cayla pour ma chère famille des Coques ! (*A M^{me} de Sainte-Marie, 7 mai 1840.*)

Les choses restèrent longtemps au même point. Elles traînèrent même tellement en longueur qu'Eugénie se décida de répondre à l'appel de M^{me} de Maistre. Il fut décidé, dès lors, d'attendre son arrivée à Paris pour la solution définitive.

Pauvre Eugénie ! Qui ne la plaindrait de la voir impliquée dans une pareille affaire à laquelle elle ne pouvait se dérober ! La question était des plus délicates, comme toutes ces sortes d'affaires d'argent où sombrent généralement les réputations les plus solidement établies. Heureusement, elle avait le sens de l'équité. Par bonheur également, elle eut pour guide et pour conseiller son excellent cousin Auguste Raynaud.

Après avoir longuement conféré avec lui, elle le pria de vouloir rester comme par le passé le chargé d'affaires officiel du Cayla, au moins auprès du notaire. Puis, elle demanda à son père, avant toute autre démarche, de consentir à payer les 600 francs qu'il devait personnellement à M^{lle} Martin depuis 1838, ce paiement devant fournir à M. Raynaud une excellente occasion de reprendre la question du contrat. « Vendez le bois pour avoir l'argent nécessaire. »

Ce que souhaitait Eugénie, c'était de savoir s'il n'y avait pas des dettes imputables à la communauté qui retomberaient sur la famille de Guérin. Ne parlait-on pas de plus en plus de mauvaises affaires de ces dames ? Ne disait-on pas que la tante se disposait à aller à Bordeaux, pour négocier son départ pour les Indes sur un navire dont elle connaissait le capitaine ? Mais il fut impossible de faire la lumière sur ce point.

* Auguste est allé trouver le notaire de ces dames qui a remis une note définitive et qui ne finit rien, puisque nous demeurons chargés des dettes sans spécification, et sans garantie de la part de Caroline pour celles de la communauté en fait de commerce dont nous serions responsables comme héritiers. Ces dames trouvent fort mauvais qu'on n'agisse pas ici de confiance et sur leur parole qu'il n'y a point de dettes. Auguste a beau dire qu'en fait d'actes on ne transige que sur les faits matériels, on le renvoie au sentiment, à l'honneur. Inconcevables femmes ! Nous n'en finirons jamais qu'en agissant de par la loi, ce qui sera rompre à

jamais. Caroline se désisterait des droits qui lui reviennent; c'est la seule concession, qui n'est pas immense. Auguste reverra encore le notaire qui devait recevoir de nouvelles instructions. (*A son père, avril 1841.*)

Amener Caroline à donner des précisions sur l'état de sa fortune était pour Eugénie le seul point important. Quant aux dettes de Maurice, celles d'avant le mariage; elle n'eut aucun doute à leur sujet. C'était bien sa famille et sa famille seule qui devait les acquitter (1). Elle s'efforça en conséquence d'amener son père à se résoudre à l'inévitable. Les lignes suivantes montrent avec quelle fermeté et quelle douceur tout à la fois elle sut lui marquer son devoir.

* Auguste nous prêterait la somme totale. Mais il vous conseille comme moi de vendre les moulins. C'est un moyen violent, le seul néanmoins pour nous débarrasser de nos dettes. La seule chose à laquelle on peut s'arrêter, c'est que ça peut faire tort au mariage d'Erembert. Auguste pense au contraire, et qu'il vaudra mieux alors montrer clair et net sa position et ne pas établir la dot d'une femme sur des dettes. Et il sera évident, pour ceux qui savent que vous en avez, qu'en vendant vous les acquittez.

Mon cher papa, ce que je vous dis là m'est bien pénible, mais faut-il, quoi qu'il en coûte, vous instruire de ce qui se passe et qu'il n'y a pas moyen de reculer devant la nécessité, celle de payer ces dettes de Maurice. Nous passerions pour des gueux ou des gens sans honneur. Il m'est trop pénible d'entendre un misérable tailleur, chargé de famille, me dire : « Je suis pauvre, je ne puis plus attendre. Quand serai-je payé ? » Je vendrais plutôt mes dents que d'en rester là. Tôt ou tard, d'ailleurs, il faudra payer. Ces dettes sont en dehors des affaires du mariage et ne regardent nullement ces dames. Nous ne pouvons pas les obliger à s'en charger, seulement d'une partie du mémoire de Kling, qu'elles ont acquitté d'ailleurs. (*A son père, avril 1841.*)

Cet exposé si clair était de nature à ôter toute indécision au Cayla. Il n'en fut pas malheureusement ainsi. M. de Guérin voulait, avant de rien conclure, être complètement rassuré. Il faisait sans cesse de nouvelles propositions, parlait de faire intervenir tout le monde et songeait même à répudier l'héritage de Maurice. Le conflit devenait donc plus aigu que jamais. Eugénie, qui ne cessait de jouer le rôle de pacificatrice, recommandait la discrétion.

* Inutile de faire intervenir M. Buquet, ni qui que ce soit, dans nos affaires avec ces dames. Il s'agit d'un point trop délicat et secret, celui de leur position restée cachée même au mariage. En avoir l'évidence sera, je crains, impossible. Il faudrait pour cela ouvrir leur portefeuille, car qui peut indiquer leurs dettes ? Le commerce n'a pas de bureau des hypothèques. C'est une affaire de crédit. Je ne pense pas que papa doive parler de ces questions aux hommes d'affaires du pays. Cela ferait du bruit. (*A son père, jeudi saint 1841.*)

Elle demande aussi de faire confiance à Raynaud et de ne pas se

(1) Eugénie juge en femme d'honneur plus que selon la loi. Quand on se marie, on ne porte pas de dettes à une femme.

plaindre des retards inévitables apportés à la solution. C'est la conciliation qu'elle prêche toujours. Ayant appris même que M^{lle} Martin se proposait de réclamer l'argent avancé à Erembert pour son voyage à Paris, elle dit qu'il faut se soumettre et regarder l'argent prêté comme un emprunt forcé. Elle ajoute ensuite :

* Nous ne serons pas ruinés après tout. Si notre frère eût vécu, il eût eu plus que ce que nous payerons pour lui. Gardons-nous de lui en vouloir, le pauvre enfant, qui a d'ailleurs tant souffert de gêne dans cette vie qui nous semble de profusion. Il faut connaître Paris pour comprendre cela. Plaignons même ces dames qui sont, je crains, à la débâcle. (*A Marie de Guérin, 22 mai 1841.*)

Cette dernière supposition n'était que trop vraie : une suite de malheurs avait fini par ébrécher largement la fortune de Caroline. En des temps plus heureux, la veuve de Maurice aurait accepté d'alléger les charges de sa famille du Cayla et de se charger des dettes de Maurice; elle ne le pouvait plus. M. de Guérin finit par le comprendre, et sa délicatesse naturelle, jointe aux instances d'Eugénie, contribua à lui faire donner tout pouvoir à Raynaud, qui dut en passer, sauf quelques modifications de détail, par la solution proposée par M^e Lebaudy, notaire de ces dames. Caroline, sans révéler l'état de sa fortune, prenait l'engagement de ne rien réclamer pour son compte.

Tout finit donc par s'arranger sans brisement, à la satisfaction de tous. Le 26 juin, Caroline faisait au greffe du tribunal civil de la Seine la déclaration suivant laquelle elle renonçait « à la communauté d'entre elle et son mari et à la donation résultant en sa faveur du contrat de mariage ». Deux jours plus tard, elle signait avec Auguste Raynaud un sous-seing privé mettant fin aux affaires; les dettes de Maurice restaient à la charge de la famille de Guérin; Raynaud se chargeait d'avancer les sommes nécessaires.

Eugénie annonça en ces termes, quelques jours plus tard, la conclusion de cet accord :

* Nous avons causé [*avec Raynaud*] des affaires d'ici, enfin terminées. Tracas de moins. Cela fait faire bien des pas à ce bon cousin. Ma présence n'a pas été de trop pour les décisions, Auguste n'osant pas toujours prendre sur lui les responsabilités. Il nous en coûtera, en tout, près de quatre mille francs, mais encore vaut-il mieux accepter cela qu'un procès et des risques pour l'avenir. J'ai eu peine de tout cela et à cause de vous, mon cher papa, toujours dans les malheurs. (*A son père, 22 juillet 1841.*)

Si la solution à laquelle on avait abouti était onéreuse pour les Guérin, c'était la plus honorable pour eux, et, il faut bien le dire, la seule sortable pour les Gervain dont les affaires allaient de plus en plus mal.

Eugénie, une fois la signature de Raynaud donnée, s'efforça de faire accepter l'accord sans esprit de retour par son père.

* Quand vous verrez Auguste, il vous donnera le détail des affaires, conclues définitivement, comme je crois vous l'avoir dit. Inutile de revenir là-dessus. Quelque fâcheux que ce soit pour nous, il n'y a pas eu moyen de faire autrement, à moins d'en venir à la répudiation, chose extrême et d'un mauvais effet pour la mémoire de Maurice et pour nous. Cachons ces tristes choses. En un mot, toutes les dettes nous restent, le compte du tailleur avant et après le mariage. Ce n'est qu'à ces conditions que Caroline a fait abandon de ses droits qui couvrent à peu près les *habits*. Les autres dettes qui précèdent le mariage ne peuvent regarder que nous. Dans cela est compris mille francs une fois et puis deux cents à M. Gaudin, quelque chose à un bottier, les frais du notaire. Cet homme ne ment pas en exposant des avances pour le tailleur. Kling lui-même m'a dit que ces dames l'envoyaient toujours au notaire. Il y en a pour cinq ou six cents francs que ces dames reportent sur nous. Maurice n'avait payé que peu de chose, 180 francs, je crois... C'est oubli de ma part d'en parler, comme il peut m'arriver pour d'autres choses. C'est Auguste qui paiera au mois d'août et au mois d'octobre. Il a de l'argent à placer, et il aime autant que ce soit sur vous que sur la banque, sans compter le plaisir qu'il a de vous obliger. Quant aux six cents francs de M^{lle} Martin, vu la tournure des choses, nous n'avons pas cru pressant de les payer, pas plus que le reste à Eran. Je comptais bien que la tante aurait écrit à ce sujet de Bordeaux. Voyez-vous, ces pauvres femmes sont à bout, je crois, de leurs ressources après leurs dépenses folles. (*A son père, 30 juil. 1841.*)

Une autre fois, elle en parla encore, mais ce fut pour déclarer qu'elle n'y reviendrait plus.

* Auguste vous éclaircira entièrement l'histoire des affaires. Aussi je n'y touche plus. Laissons l'aride. (*A Marie de Guérin, fin août 1841.*)

Entre temps, M^{lle} Martin Laforêt, peu après avoir réglé les affaires de sa nièce, s'embarquait à Bordeaux pour les Indes. Au moment du départ, elle adressa, de Cordouan, à Marie de Guérin une lettre amicale.

Par la force des choses, durant toute cette période de négociations laborieuses, les relations d'Eugénie et de Caroline manquèrent d'intimité. Pendant son second séjour parisien, Eugénie parut rarement à la maison indienne. Ce n'est pas à dire qu'elle ne fût les visites de convenance.

* Enfin, j'ai vu Caroline deux fois déjà, d'abord avec Félicité, et hier seule, en passant de chez la sœur d'Yversen. La bonne sœur m'a beaucoup parlé du passé, de son attachement pour Caroline qu'elle admire. C'est, en effet, un modèle de vertu, ne vivant que chez elle et à l'église. Sa santé est comme je l'ai toujours vue, bonne mais délicate; Charles, gras comme un santon, faisant de la musique. Sa tante est fort changée et n'a que des yeux au visage. On voit qu'elle a beaucoup souffert. (*A son père, 3 fév. 1841.*)

Il lui faisait peine de revenir dans ce lieu si plein des souvenirs de son frère.

* Cette maison m'est si triste à voir qu'y aller m'est une peine plus grande encore que n'y aller pas. (*A Marie de Guérin, 16 fév. 1841.*)

Cependant elle accepta deux invitations à dîner où elle rencontra Louise Boudon qui deviendra la femme de Charles de Gervain. Dans la seconde, qui eut lieu le mardi saint, elle se trouva en agréable compagnie, — il y avait Fanny la bretonne, M. Augier, Billy, une certaine comtesse de Boisset se disant parente avec la famille de Lisle, — et elle crut remarquer qu'on s'était amendé des jugements téméraires.

C'était assez pour établir un peu plus de cordialité entre les deux belles-sœurs. Eugénie, mise au courant des malheureuses affaires de l'Inde, plaignit sincèrement Caroline. Et quand, autour d'elle, on s'étonnait de voir Caroline rester seule avec son frère pendant le séjour que sa tante fit à Bordeaux, elle prenait sa défense.

* Tout le monde trouve étrange que Caroline, si jeune et si jolie, reste seule pendant l'absence de sa tante, sous la seule protection de son frère. Cela paraît assez naturel. Mais personne ne connaît au fond cette jeune femme si mûre, si sérieuse, si retirée dans sa vie pieuse, sauvegarde qui en vaut bien une autre. (*A Marie de Guérin, 6 mai 1841.*)

Malheureusement, le règlement des affaires entrant alors dans sa période aiguë, Eugénie se vit dans la nécessité de se tenir de nouveau à l'écart, quelque gracieuse que fût Caroline. Elle prétexta une grippe pour éviter les visites à la rue du Cherche-Midi. Ce qui l'ennuyait d'ailleurs, c'était de ne pas pouvoir parler comme elle l'aurait voulu de Maurice avec celle qui avait été sa femme. Elle n'osa pas la mettre au courant de la publication qui se préparait. Caroline n'avait-elle pas traité d'impertinente folie une lettre de La Morvonnais que le *Servant* breton finissait, il est vrai, en demandant à la jeune veuve la permission de l'aimer ?

Après la conclusion de l'accord et l'embarquement de M^{lle} Martin, les visites recommencèrent. Caroline était restée à Paris à cause des affaires pour les Indes, et à cause de Charles, qui gagnait sa vie en jouant du violon dans les concerts. Eugénie comprenait bien que ses relations ne seraient jamais pleines d'amitié, mais ne pouvait s'empêcher d'être sensible à la façon affable dont elle était accueillie. Elle se montra pleine d'admiration pour sa vie pieuse.

* J'ai vu Caroline plusieurs fois depuis son retour de Bordeaux. Elle m'a parlé du regret de ne pas l'avoir écrit. Je lui ai dit que, puisqu'elle avait écrit à papa, c'était suffisant. Tout est chez elle comme de coutume. Sa vie se passe en prières et en bonnes œuvres. On peut l'appeler la sainte. (*A Marie de Guérin, fin août 1841.*)

CHAPITRE VIII

Projet de publication des œuvres de Maurice et d'Eugénie.

I. LES ŒUVRES DE MAURICE. — Recherches nouvelles des manuscrits de Maurice. — Formation du premier groupe guérinien : Amédée Renée, William Haus-soulier, Auguste Chopin, Barbey d'Aurevilly. — L'esprit et le mode de la publication. — II. LES ÉCRITS D'EUGÉNIE. — Le cheminement d'une idée. — La copie de 1841. — *Extraits du Journal d'Eugénie* faits par M^{me} de Maistre.

I. — Les Œuvres de Maurice.

Pendant que se discutent ces affaires délicates d'argent, Eugénie ne perd pas de vue la publication des Œuvres de son frère. C'est la question qui l'occupe par-dessus tout, celle qu'elle traite avec le plus d'intérêt, le plus d'esprit de suite et le plus d'amour. On peut dire qu'elle s'y donne de tout cœur :

Dès la première visite de d'Aurevilly, elle s'informe de ses intentions à cet égard. Barbey répond qu'il n'a pu s'occuper jusque-là de Maurice parce qu'il met la dernière main à *l'Amour impossible*, mais qu'on peut compter sur lui, plus que jamais. Son roman terminé, il se consacrera à la publication projetée. Il désire s'en charger seul.

* J'ai vu M. d'Aurevilly... Nous nous occuperons de la publication pour laquelle il se présente plusieurs collaborateurs, Mais M. d'A. s'en chargera à lui seul, je pense. Encore n'avons-nous que peu causé là-dessus dans notre courte entrevue. (*A son père*, 3 fév. 1841.)

En attendant, Eugénie continue à chercher et à recueillir les manuscrits épars de son frère. Deux choses contribuent à activer ses recherches : l'appréciation flatteuse de Lacordaire sur Maurice, « ce jeune homme de tant d'espérances », et la certitude que Barbey travaillera bientôt à cette publication, comme il en donne une fois de plus l'assurance le jour où il vient faire hommage à M^{me} de Maistre de son roman, *l'Amour impossible*.

Voilà pourquoi Eugénie écrit à La Morvonnais pour le prier de vouloir bien hâter l'envoi promis et pour lui demander des nouvelles de son article de l'*Université Catholique*.

Me voici à Paris, ce Paris où je n'ai plus Maurice, mais où je m'occupe toujours de lui. En arrivant, je me suis informée de la publication et j'en ramasse les matériaux. C'est le moment, Monsieur, de nous envoyer

les précieux manuscrits et le *Lierre Vert* arrivé d'Amérique. M. d'Aurevilly n'a rien reçu, ce qui me met en peine sur le sort de ces envois que je vous avais prié de faire à son adresse, lors de mon départ de Nevers. N'auriez-vous pas reçu ma lettre ou seriez-vous malade ?.....

Quand me sera-t-il donné... de lire l'*Université Catholique* et de posséder ces copies que vous vous donnez la peine de faire ? C'est vraiment beaucoup de travail, beaucoup trop, et si cela vous fatigue, vous feriez mieux de m'envoyer les originaux qu'une fois transcrits je vous renverrai fidèlement. (A La Morvonnais, 20 fév. 1841.)

Personne ne s'y trompera : la dernière phrase est inspirée par Barbey, qui n'a dans La Morvonnais copiste qu'une confiance médiocre.

La sœur de Maurice s'adresse en même temps à M. l'abbé Buquet, non seulement parce qu'il détient quelques papiers curieux, des premiers temps de Stanislas, mais encore parce que son intervention auprès de Caroline pourrait décider la veuve de Maurice à livrer les manuscrits de son mari qui lui restent.

Les démarches d'Eugénie sont couronnées de succès. L'abbé Buquet promet son concours. Quant à La Morvonnais, il répond que son envoi ne tardera pas, mais qu'il ne tient pas à se dessaisir, même pour quelques jours, des autographes. La réponse, tout en n'accordant pas complète satisfaction aux désirs de la sœur de Maurice, n'en est pas moins pleine d'espérances.

* Je veux... vous tirer de doute relativement aux manuscrits de notre bien-aimé Maurice. Ils sont tous entre mes mains, et vous en recevrez, avant peu de jours, une copie sur laquelle j'accomplis un petit travail dans l'intérêt de la gloire de notre cher mort. J'en fais disparaître quelques taches très légères, mais qui pourraient beaucoup contrarier, et j'ai un si vif sentiment de l'adorable talent de notre frère que j'ai l'orgueil de croire que personne ne ferait cela mieux que moi. Donc, sous quelques jours, vous aurez entre les mains ces chères reliques de celui que nous portons tous dans nos cœurs et que nous voulons aussi déposer, ainsi qu'une beauté parfaite, dans le cœur des *amis inconnus*, et ce sera fait aussitôt que le livre paraîtra. Toutes les abeilles des choses de l'âme viendront à cette fleur.

Ma notice, si imparfaite, paraîtra dans le premier numéro de l'*Université Catholique*. Tenez-moi au courant de la publication. Il serait important que l'on publiât le volume à bas prix, car il faut en faciliter l'accès à beaucoup de poètes, c'est-à-dire de petites bourses. Je pense qu'on pourrait le publier au prix de 3 à 5 francs. Alors, vous prierez M. d'Aurevilly de m'inscrire pour dix exemplaires, et dites-lui de faire en sorte que je reçoive au plus vite cette chère publication après laquelle je soupire avec un bien doux attendrissement de cœur. Dites-lui aussi que je l'aime, M. d'Aurevilly, pour avoir bien voulu nous secourir et que je lui presse la main. J'aime à dépenser toutes les forces de mon âme pour mon cher Maurice, pour mon grand poète. Ainsi, charmante mad[emoi]se Eugénie, ne me plaignez pas de m'occuper de lui. Je voudrais être à Paris pour soigner cette publication qui est un vrai cadeau que nous faisons à notre patrie, car je ne doute pas que notre Maurice ne prenne place à côté d'*André Chénier*.

Cette pensée d'une possession prochaine du cher livre me met l'âme toute en joie...

Je joins à cette lettre une petite lettre pour Paul Quemper. Faites-la déposer à la poste et Quemper *n'ira pas*, il *courra* chez vous, car il a le grand désir de voir mad[emoise]lle Eugénie...

Adieu, mad[emoise]lle Eugénie, ou plutôt à bientôt, car je vous écrirai *encore* par l'occasion de l'envoi des manuscrits dont je garde vers moi les autographes, dans la crainte de perdre ce qui nous est si précieux et ce qui, bientôt, sera si précieux à tant d'autres. (*La Morvonnais à Eugénie*, 26 fév. 1841.)

Les copies promises arrivent le 13 mars, date heureuse pour la sœur de Maurice qui reçoit ce même jour, avec le paquet du Val, une lettre du Cayla chargée de manuscrits et les papiers possédés par Barbey. Eugénie fait part de sa bonne fortune à son père.

Que de choses chères arrivées aujourd'hui, du Cayla, de Port-Mahon, de Bretagne, de ces choses à remplir l'âme et puis mille rames de papier ! M. d'Aureville m'a porté des compositions dans le genre du *Centaure* et des lettres ravissantes : il n'y a qu'à retrancher les intimités. Le paquet de Bretagne contient aussi des trésors. Ce bon M. de La Morvonnais s'est donné bien des soins de copiste et de corrections dont on ne peut que louer l'intention. Heureusement l'original reste sous la rature. Il a mis des bêtises pour du génie. Je ne dis pas de même de sa notice qui a paru dans l'*Université Catholique*, notice belle et bonne, quoique loin de celle de la *Revue* pour la beauté de l'art. Je tâcherai de vous envoyer ce numéro. Oh ! merci, papa, merci de la grosse lettre que vous m'avez envoyée par M. de Rivières. Jour de trop de fortune aujourd'hui. (*A son père*, 13 mars 1841.)

Elle ajoute ensuite, faisant allusion à la lettre de La Morvonnais.

Cette publication est certaine et attendue avec dévotion... On s'est inscrit en Bretagne pour dix exemplaires. Vous serez content de cela, mon cher papa, assez pour ne pas désirer plus de gloire, désir d'ailleurs que je ne puis flatter d'aucun espoir. Des publications ne sont pas faciles, et, quand même, mon nom ne paraîtra jamais dans le monde littéraire. (*Id.*)

M. de Guérin aurait souhaité, on le sait, voir associer sa fille à la gloire de Maurice. Eugénie écarte pour le moment cette perspective. C'est à Maurice, et à Maurice seul, qu'elle veut donner tous ses soins. Elle se désintéresse noblement de tout ce qu'elle a écrit et qui lui tient cependant à cœur.

L'article de La Morvonnais dans l'*Université Catholique*, daté du Val, le 20 septembre 1840, parut en février 1841 sous le titre de *Poètes contemporains. Georges Maurice de Guérin du Cayla*. Après y avoir annoncé qu'il vient de livrer, tout comme plusieurs de ses amis, les précieux manuscrits de Guérin, — prose et vers, — qu'il possède en assez grand nombre, en vue d'une publication prochaine, La Morvonnais répare l'omission de George Sand sur la fin chrétienne du poète. « Il est mort, écrit-il, dans l'orthodoxie catholique la plus exacte et la plus consolante. » Et il raconte brièvement la vie de Maurice, en insistant sur son passage à la Chenaie et ses

séjours au Val, cite une de ses lettres (*celle du 29 janvier 1835*) ainsi que deux de ses poésies (*Vers écrits en face des ruines du Guildo; A sa sœur Eugénie*) et met en goût le public pour le volume qui va paraître.

Le livre contiendra les voix plaintives, les parfaits arômes que l'âme de Maurice a laissés après elle et qui sont des choses qui ne doivent pas mourir, car elles ont une beauté qui leur est propre. Ce doux et beau livre sera, pour ceux qui font l'étude du langage, un livre de choix et d'habitude, un fructueux *vade-mecum* des promenades rêveuses et solitaires. Il prendra place à côté de cet autre poète... André Chénier.

Une note apprend au lecteur qu'Eugénie possède « un délicieux talent de poète » et qu'elle fut « pour Maurice ce qu'était pour le grand Wordsworth sa sœur Dorothée ».

Dès avoir pris connaissance de cet article, Eugénie adressa à son auteur le témoignage de sa reconnaissance :

En recevant votre lettre, j'ai couru au bureau de l'*Université*, et je possède, et j'ai dans le cœur cette précieuse *Notice*, si belle d'expression, de sentiment et de vérité. Grâce à vous, notre Maurice est là dans sa vie de poésie et de foi, et sous l'auréole céleste qui lui convient et qui lui manquait jusqu'ici. Quelque haut qu'on eût porté son talent, il ne l'était pas jusqu'au ciel, sa belle place. Louange à vous qui, comme un ange ami, l'avez élevé sur vos ailes aux yeux de ceux qui ne voyaient pas qu'il pût monter plus haut. Et puis, que j'aime ces beautés ignorées que vous révélez de son âme, ces diverses rêveries en Bretagne, au bord des mers, dans les grands bois, dans ce Val bien-aimé ! Trésors que je vous dois. Que Dieu vous bénisse, mon bon poète ! Je lui remets le soin de ma reconnaissance, que ni mon âme ni rien ne peut vous témoigner assez. (*A La Morvonnais, 10 mars 1841.*)

Dans la même lettre, Eugénie dit à La Morvonnais le plaisir qu'elle a eu de faire la connaissance de Paul Quemper qui s'est empressé d'accourir rue du Dauphin et qui a eu, avec elle et M^{me} de Maistre, de longs et intéressants entretiens.

M. Quemper est venu me voir avec un empressement bien aimable, dont je sens le prix vivement. Ce bon jeune homme justifie, en se montrant, l'éloge que vous en faites et le titre d'ami pour ceux qui le donnent à la distinction de l'esprit et aux qualités de cœur. M^{me} de Maistre, cette éminente appréciatrice, a porté sur M. Quemper le plus gracieux jugement, et c'est un des hommes dont elle aimerait orner son salon. Mais, hélas ! son salon, c'est un lit de douleur, au pied duquel M. Quemper s'est assis une fois. Une autre fois, je l'ai reçu moi seule dans un salon sans feu et sans charmes, et néanmoins il y en avait pour moi à causer du passé, de Maurice, de la Bretagne, des amis de ces contrées, et de la mer, et de votre petite Marie, et que sais-je ? Les courants de l'âme sont longs. (*Id.*)

Paul Quemper ayant promis d'apporter le *Cahier Vert*, Eugénie pousse un cri de triomphe : « M. d'Aureville va s'occuper incessamment de notre œuvre, de ce monument à la France et à nous. » Que craindrait-elle désormais pour « le cours » de Maurice ? « Son lit

est creusé dans les pentes où coulent les fleuves d'or et il n'a qu'à jaillir. »

Mais il reste encore à recueillir bien des papiers qui se découvrent par-ci par-là, étant donné que Maurice s'est dispersé avec un détachement injuste et qu'il s'en est allé sans jouir d'aucun des talents dont il était si riche. Eugénie ne cesse de se mettre en quête de tels trésors. C'est une chercheuse infatigable. Plus son dossier grossit, plus elle voudrait le voir augmenter. Ne va-t-elle pas jusqu'à interroger la somnambule de la rue Saint-André-des-Arts que le prince de Richemont est allé consulter au sujet de la santé de M^{me} de Maistre ?

* Entre autres révélations, elle m'a dit qu'il existait un manuscrit de Maurice que nous trouverions dans le faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, m'indiquant le format et autres détails vrais, car le manuscrit existe. Comme l'a-t-elle su ? Comment me l'a-t-elle dit, à moi qui ne songeais nullement à lui en parler. (*A son père*, 3 avril 1841.)

Ce n'était là qu'un rêve insensé de somnambule : le cahier ne fut pas retrouvé. Eugénie pourtant croyait à son existence et prétendait qu'elle en était aussi sûre que d'avoir deux mains. Elle dut se contenter du *Cahier Vert* qui avait traversé l'Amérique, du nord au sud, ce qui était déjà une riche trouvaille.

Pendant cette période de recherches, M. de Guérin se préoccupait au Cayla des conditions matérielles de la publication. Il faisait des rêves d'or, comptant peut-être résoudre ainsi la question des dettes de Maurice. Eugénie ne tarda pas à le détromper. Il ne faut pas, lui écrivit-elle, compter sur des bénéfices problématiques. La publication ne rapportera rien ou presque rien.

* Ce ne sera qu'une mince ressource, les frais payés. Les livres chez un éditeur c'est, voyez-vous, comme le vin dans votre cave, fort chanceux de débit. Nous avons néanmoins espoir de succès. (*A son père*, 3 avril 1841.)

Un peu plus tard, elle se montrait plus explicite encore.

* Je ne sais à quelles conditions M. d'Aureville traitera avec l'éditeur. Il y a des frais, et tout ce que notre ami peut faire c'est d'espérer de les couvrir. « Cela ne vous coûtera rien si cela ne vous rapporte pas beaucoup », m'a-t-il dit. A Paris, tout est ruineux, même le talent. (*A son père*, 2 mai 1841.)

Au fond, les ressources qui pourraient advenir de ce chef sont d'une importance secondaire pour Eugénie. Ce qu'elle désire, c'est que le talent de son frère soit connu et apprécié. Ce qu'elle veut aussi, ce sur quoi elle veille jalousement, c'est que ce talent reste pur et ne soit pas défiguré. Sur ce point, Barbey semble offrir toutes les garanties désirables, son goût littéraire est irréprochable et il est l'ami de son frère.

* Ne vous tourmentez pas quant au mode de publication qui sera fait

dans toutes les convenances. Et d'ailleurs Maurice n'a rien écrit de mauvais. J'ai tout vu. Seulement, dans ses lettres, il y a des intimités, des révélations qui ne peuvent pas voir le jour, et qui, quand on les verrait, ne blessaient pas sa mémoire chrétienne. (*A son père*, 3 avril 1841.)

Mais voici que l'enthousiasme d'Eugénie pour Maurice devient entraînant. Cette jeune fille sait communiquer aux autres l'ardeur qui l'enflamme. Aussi trouve-t-on, dès cette époque, autour d'elle un certain nombre d'admirateurs fervents de l'auteur du *Centaure*, et l'on peut dire, sans crainte de se tromper, que ses efforts unis à ceux de Barbey ont contribué à former le groupe guérinien qui deviendra de plus en plus nombreux, de plus en plus enthousiaste, d'année en année. Ce groupe se fonde le 27 avril 1841 lors de la réunion d'une quarantaine de littérateurs à qui d'Aureville donne lecture des lettres de Maurice.

Dans ce groupe, citons M. Remy qui fut présenté quelques jours après à Eugénie.

* Notre ami Jules est venu me voir pour m'annoncer la visite d'un de ses amis, un M. Remy qui tient à être présenté à la sœur de Maurice, présentation dont je suis fort touchée d'avance. Ce même monsieur veut voir un petit dessin de ce cher Maurice, au crayon, que je tiens de M. Augier. La ressemblance n'est pas parfaite, et c'est cependant assez *lui* pour pouvoir être mis en tête de ses œuvres. On a eu un plaisir infini de cette découverte, m'a dit M. d'Aureville. Ce doit paraître ce soir, l'image et une partie des Manuscrits, dans une réunion d'une quarantaine de littérateurs qui prendront vue et feront trace ensuite à la publication. (*A son père*, 27 avril 1841.)

Mentionnons encore *Amédée Renée* qui, dans ses *Heures de poésie*, consacra une belle pièce de vers *A la mémoire de Maurice de Guérin* et annonça la publication qui se préparait.

Doux frère d'Ariel, dont l'âme fut choisie
Dans les souffles de l'air et les rayons du jour,
Poète frémissant d'où vient ta poésie ?
Amant si plein de flamme où s'en va ton amour ?...

Malade d'infini qui s'épuise aux obstacles,
Et poursuit de si loin la fuite des oiseaux,
Tu te laisses ravir à tous ces beaux spectacles,
Comme Hylas entraîné par les glissantes eaux.

Ta poésie est là ! mais Dieu fit-il un monde
Pour que l'homme à le voir se consume en désir ?
Cette nature a-t-elle un cœur qui nous réponde ?
Et toi, lui trouves-tu des flancs pour la saisir ?...

Ni Claude, tout baigné de lumière dorée,
Ni Poussin, tout pensif sous les grands horizons,
Aucun de tes amants, ô Nature adorée !
Ne but à plus longs traits tes magiques poisons...

William Haussoulier, qui allait devenir le beau-frère d'Amédée Renée, était lui aussi un fervent de Maurice. Il avait « une belle âme, élevée et candide », et possédait « un talent distingué en peinture ». On lui doit la gravure du poète aux yeux clos qui orne le volume in-octavo de Trebutien, d'après le dessin de M. Augier. Eugénie, qui estimait beaucoup Haussoulier et regrettait qu'il n'eût pas connu son frère, a parlé de lui à plusieurs reprises (1).

Journée variée comme la température, ciel de salon gris et bleu, traversé de vapeurs brillantes. Ces teintes de la vie qui les pourrait peindre ? Ce serait un joli tableau et que je donnerais à faire à M. William, l'artiste idéal. Je lui crois beaucoup de rêverie dans l'âme, et l'amour passionné du beau, une nature tendre, ardente, élevée, qui présage l'homme de marque. J'apprécie fort M. William, sur ce que je vois et sur ce que vous dites, vous le jugeur. Mais surtout j'aime cette candeur de cœur, que vous dites encore, d'un charme si rare dans le monde. Vous l'aviez trouvé aussi à Maurice. Tout me ramène à lui, je lui fais application de toute belle chose. Combien je regrette que M. William ne l'ait pas connu et qu'il n'ait pas fait son portrait ! Nous y perdons trop. Quelle ressemblance ! Comme ce beau talent eût saisi cette belle âme ! (*Journal*, 3 sept. 1841.)

Barbey en a laissé également un brillant portrait.

L'artiste idéal, dont parle Eugénie, est M. *William Haussoulier*. — par parenthèse le beau-frère de *Renée*, — un peintre, un *Ingriste*, avec lequel j'ai été fort lié, à une certaine époque, et qui s'était pris d'une admiration si vive pour *Guérin* que cette admiration fut la cause décisive de notre amitié. En ce temps-là, malheureusement, *Guérin* n'était plus. *Haussoulier* avait eu la révélation de son génie par *Renée* qui faisait alors la cour à la femme que (depuis) il a épousée. *Haussoulier* se destinait à la grande peinture. Il aimait *Chénier*. Il adora *Guérin*. C'était un esprit élevé mais sans étendue. Il avait le sentiment de la poésie. C'était une belle lyre, mais qui n'avait qu'une corde. *Guérin* tapa sur cette corde-là, qui était fort raide, comme on frappe sur sept ! En tant que peintre, *Haussoulier* était de dessin, de ligne, de précision, de fierté correcte et pure, un artiste digne de son maître, mais il n'avait pas le grand don, le coloris, le génie du peintre. Il faisait aboyer, piauler et hurler la couleur. Certainement, s'il l'avait vu seulement une fois, *Haussoulier* nous aurait donné de *Guérin* quelque beau portrait à la manière noire, et quelle bonne aubaine pour mettre à la tête de ses Œuvres ! (*Barbey à Trebutien*, 2 avril 1855.)

Dans ce premier groupe guérinien, *Auguste Chopin*, digne précurseur de l'inimitable Trebutien, mérite une place d'honneur (2). On connaît déjà (3) la part importante qu'il prit à la publication du *Centaure*. Mais ce qu'il avait fait pour *Guérin* ne lui parut pas suffi-

(1) Cf. *Lettres à son père*, 20 juil., fin août et 15 sept. 1841; *Journal* pour Barbey, 3 sept. 1841.

(2) Lettre d'Eugénie à son père, 8 août 1841.

(3) Voir chap. III, pp. 56 et suivantes.

sant. Il se chargea de la besogne matérielle de l'édition future, et son travail consista à copier et à collationner les manuscrits. Il le fit pendant des mois entiers, ne se rebutant pas, bien que l'écriture de Guérin ne soit pas toujours facile à déchiffrer. OEuvre ingrate, mais nécessaire et féconde, à laquelle on doit la conservation d'une partie de ce qui reste de l'œuvre de Maurice (1). Il était en plein travail au mois de mai, ainsi que le prouve le billet suivant adressé à Barbey d'Aurevilly.

* N'osant déranger M. Barbey, je viens lui demander s'il ne pourrait faire remettre chez mon concierge quelques manuscrits de M. Guérin. Je renvoie à M. Barbey le cahier qu'il m'a remis avant-hier, lequel est copié entièrement. Tout à lui.

A. CHOPIN.

11 mai [1841].

Pourquoi faut-il que Barbey n'ait pas reconnu, en toute justice, les services que ce copiste dévoué rendit à la cause guérinienne ? Avec sa désinvolture habituelle, il écrivit, en effet, à Trebutien le 10 octobre 1853 à l'occasion d'une question que lui avait posée son ami de Caen :

Vous me demandez qui a annoté le cahier de vers de Guérin. C'est, comme vous l'avez vu, un honnête imbécile, qui, par un hasard que j'ai vu se renouveler plus d'une fois, avait je ne sais quel grain de poésie au fond de son imbécillité. Il s'appelait *Chopin*. Il est mort, — juste le jour où lui est venue la fortune-aux-Ecus. C'était un niais qui a vécu et qui est mort en niais, mais c'était un Jocrisse qui aimait les poètes et qui les

(1) Chopin a laissé quatre cahiers de copies, numérotés 1, 2, 3, 4. Ils sont du format écolier, bâtonnés, demi-reliure basane verte et sortent de chez Bauer, passage des Petits-Pères, 7, Paris.

Le cahier n° 1 est intitulé : *Les vers de feu George de Guérin copiés sur ses manuscrits autographes ou émanant de sources certaines, 27 avril 1841*. Il contient 37 pièces. Chopin a, — du 27 avril au 14 octobre 1841 environ, — écrit à l'encre noire le corps de la copie, c'est-à-dire les poésies 1 à 34 et des annotations marginales, appréciations personnelles en vue de l'édition future. Le reste est de Trebutien.

Le cahier numéro 2 a malheureusement échappé à nos recherches, à moins que ce ne soit celui qui renferme une partie des lettres de Maurice à M^{me} de Maistre. Il sort, lui aussi, de chez Bauer, est du même format que les autres, mais l'écriture est plus fine, plus anguleuse, plus difficile à lire que celle de Chopin.

Le cahier numéro 3 a pour titre : *Copie des manuscrits autographes de George Maurice de Guérin, 1^o Son cahier « O mon cahier, mon doux ami ! », de Guérin. — 2^o Correspondance*. — Il a été commencé à Orléans le 17 août et terminé à La Brosse le 31 août 1841. — Le texte du *Cahier Vert*, moins complet que celui de l'édition Van Beyer, présente avec elle quelques différences (mots, orthographe, ponctuation, manière de donner la date), mais étant donné les habitudes de Maurice de Guérin, on peut conclure avec vraisemblance que la copie Chopin doit se rapprocher beaucoup plus de l'autographe. — La correspondance copiée comprend 15 lettres ou fragments de lettres de Maurice à sa famille. — Suivant sa manière de faire, Chopin se croit obligé de noter ses impressions. On lit, par exemple, en marge de la lettre du 4 juillet 1831 : « Le voilà partant pour le Cayla; plein de gaieté ! »

Le cahier numéro 4 est intitulé : *Suite de la correspondance. Copies faites sur les autographes de M. de Guérin timbrés de la poste. Les autres copiées pour mémoire*. Il contient 35 lettres ou fragments de lettres adressées à sa famille. La dernière seule est adressée à M^{me} de Maistre.

Les cahiers 3 et 4 ont été reliés ensemble, — reliure toile bleue à la Bradel, — et nous ont été communiqués par la famille de M. Loviot.

sentait, et qui se faisait pardonner sa jocrisserie en se mettant à genoux devant *Guérin*. Il est des admirations qui vous tirent de dessous votre médiocrité originelle et vous allongent et vous grandissent jusqu'au niveau du piédestal de l'homme que vous admirez. Ce Chopin n'était rien au sublime Rêveur polonais du même nom, le *Guérin du piano*, selon moi; ce *Chopin*, qu'il faudrait plutôt appeler *Chopinette*, connaissait aussi *George Sand*, mais moins intimement que son homonyme, et c'est par lui, que, de mon côté, j'ai connu LA célèbre auteur. Il fut le pont qui nous conduisit l'une vers l'autre, car c'est madame Sand qui fit les avances, — comme je crois vous l'avoir raconté déjà. Elle tenait à faire un article et vous savez comme elle l'a bâclé. Les opinions de ce pauvre *Chopin*, burlesques et timides comme les hésitations d'un âne au tempérament classique et à l'éducation romantique, entre la botte de foin sec de la correction et les chardons en fleurs de fantaisie, ces opinions écrites aux marges du cahier importuneraient si elles ne divertissaient pas. N'en prenez nul souci que d'en rire. (*Barbey à Trebutien*, 10 oct. 1853.)

Chopin, le copiste de Maurice, méritait mieux. Devant la postérité il a obtenu justice. Trebutien, avec une délicatesse qui l'honore, reconnu plusieurs fois ses services en le signalant à l'admiration et « à la reconnaissance de ceux qui apprécient le talent de l'auteur du *Centaure* » (1). Eugénie, du reste, se montrait touchée de son dévouement et se félicitait de l'avoir connu.

* Encore une connaissance! la visite du copiste de Maurice, ce jeune homme si dévoué qui depuis six mois consacre tout son temps à cette écriture. Je lui ai remis une remarquable expansion d'âme à M. Buquet (2). (*A son père*, 8 août 1841.)

Avec Eugénie, l'élément le plus actif de ce groupe, celui qui en est le chef et l'âme, reste sans contredit *Barbey d'Aurevilly*. Personne ne saurait lui en dénier le mérite. C'est grâce à ses efforts que se groupent autour de la sœur de Maurice ceux que séduit le rayonnement subtil du poète que le talent de George Sand a su tirer de l'ombre.

- Peu après avoir accepté d'enthousiasme l'honneur d'assurer la publication des œuvres de son ami, Barbey trace son plan. Il le soumet à Trebutien dans sa lettre du 8 juin 1841, en le priant d'annoncer dans sa *Revue les Heures de poésie* d'Amédée Renée, un enfant de Caen, son ami, dont le volume contient la pièce dédiée *A Maurice de Guérin*.

Dans son volume se trouve une pièce à Georges de Guérin, ce grand poète que vous avez connu et aimé, et pour qui j'ai soufflé à George Sand le fameux article de la *Revue des Deux-Mondes*. — Gloire posthume! talent merveilleux dont je suis comme l'exécuteur testamentaire! Je publierai incessamment un volume tout entier de G. de Guérin. J'ai les

(1) *Lettres d'Eugénie de Guérin*, édition Trebutien, p. 423, note 1.

(2) En 1856, les souvenirs de M. Buquet n'étaient plus précis sur les papiers de Maurice qu'il avait donnés à Eugénie. (*Lettre de l'abbé Buquet à Marie de Guérin*, 9 juin 1856.)

matériaux d'un livre immortel, bonheur aussi grand pour la littérature française que la publication des œuvres inédites d'André Chénier. Je ferai précéder ce volume d'une vie intellectuelle de Guérin pour avoir le droit d'écrire mon nom (le nom de son meilleur ami) en toutes petites lettres au bas de son piedestal. (*Barbey à Trebutien, 8 juin 1841.*)

Eugénie témoigne à Barbey un gré infini de ses intentions et de l'activité qu'il déploie. Elle lui accorde toute sa confiance, et le constitue seul juge de ce qui doit paraître et de ce qu'il faut rejeter. Si bien que, lorsque Quemper demande d'emporter en Bretagne une partie des manuscrits pour les lire et les réviser, elle refuse, pour ne pas imposer à Barbey une collaboration ou un contrôle qu'il n'accepterait point. Puis, comme elle craint que La Morvonnais, Duquesnel, Marzan, tous les anciens « frères du Val », s'inquiètent des sentiments de Barbey et de la façon dont il mènera son travail, elle prend hardiment sa défense, au point d'être injuste pour ses amis de Bretagne.

* M. Morvonnais ne ressemble à personne en fait d'écriture et de bizarrerie, je dirais de bretonnerie de pensée. Eh bien ! il ne m'écrit plus, ni M. Quemper ne revient. Les aurai-je fâchés, ces messieurs, en leur refusant une partie des manuscrits qu'ils m'ont demandés pour les emporter en Bretagne et les réviser à leur façon ? C'était très obligeant et je n'ai pu leur avoir d'autre obligation que pour leur bonne volonté, et ici le bon vouloir n'était pas le bon faire. On ne peut pas se fier à leur goût. Celui de M. d'Au[revilly] est plus sûr et lui-même aurait pu se fâcher de se voir imposer des collaborateurs. Tout lui est donc remis. Ces MM. prétendaient qu'il (M. d'Aur.) n'avait pas l'air d'entendre à la partie poétique ni même de comprendre Maurice. Je crois savoir le contraire et, ce qui me l'assure quant à la poésie, c'est que M. d'Au. et moi qu'on prétend poète, nous sommes parfaitement entendus sur les mêmes pièces. (*A son père, 5 ou 6 mai 1841.*)

Que pensa M. de Guérin en recevant ces lignes tranchantes, si peu dans le style ordinaire d'Eugénie ? Il dut sûrement s'étonner. Qui sait même s'il ne répondit pas qu'il préférerait voir Barbey accepter la collaboration de La Morvonnais dont il connaissait les sentiments chrétiens ? Ce n'était pas trop que de veiller à plusieurs sur la mémoire de Maurice si compromise par le manque de sens religieux de George Sand. Quoi qu'il en soit, Eugénie se crut obligée de rassurer son père et de dissiper ses craintes.

* J'ai dîné un de ces jours tête-à-tête avec le frère Jules, M. de Maistre étant aux Coques. Il a été beaucoup question de Maurice, comme toujours, entre nous. La publication ne peut se faire qu'au commencement de l'hiver, l'éditeur n'ayant pas pu donner de terme plus rapproché, tous ces traités étant affaire d'intérêt. Quant à l'esprit des écrits, ne vous inquiétez pas. Il n'y a *pas un mot* sur la religion qui soit répréhensible. Ce sont d'idéales beautés sur la Nature, ou d'ineffables ouvertures d'âmes, rien de plus. J'ai tout lu. (*A son père, 5 juillet.*)

Mais comme cette question de l'esprit de la publication de Mau-

rice lui tenait à cœur, afin de dissiper tout malentendu et toute impression fâcheuse dans l'âme de son père, elle y revint un peu plus tard à l'occasion des pages de Maurice à l'abbé Buquet.

* M. d'Aurevilly m'a dit que ce serait mis tout entier dans la Notice. Vous voyez qu'il n'a pas de mauvaise intention. (*A son père, 8 août 1841.*)

C'était se couvrir sous l'autorité de l'ancien directeur de conscience de son frère.

Barbey, du reste, ne négligeait rien pour se montrer digne de l'estime qu'on lui témoignait. Au mois d'août 1841, il concluait le traité avec l'éditeur et laissait espérer que les frais d'impression seraient non seulement couverts, mais même dépassés. Tout se ferait au mieux des intérêts des Guérin, sans frais ni soins. Eugénie était heureuse. Elle croyait, sur ce point encore, être parvenue à ses fins.

II. — Les écrits d'Eugénie.

Pendant que la publication des Œuvres de Maurice paraissait s'avancer vers sa réalisation, il fut aussi question dans le groupe guérinien de livrer à la publicité un certain nombre d'écrits d'Eugénie de Guérin.

En quittant le Cayla pour se rendre en Nivernais et à Paris, l'amie de M^{me} de Maistre avait pris avec elle non seulement, comme dans son précédent voyage, un cahier de ses poésies, mais encore plusieurs parties de son *Journal* et toute une série de ses lettres à Maurice. Ainsi que le dit Trebutien (1), elle avait l'intention vague d'en insérer quelques fragments dans le recueil posthume de son frère, peut-être même de les faire imprimer séparément, « mais toujours en souvenir de lui et pour l'honneur de sa mémoire ». Cet intime désir était connu, approuvé, encouragé par son père. Il y tenait même beaucoup plus qu'elle, car Eugénie recherchait, avant tout, la glorification de son frère. Elle l'avait fait bien comprendre à son père le 13 mars 1841 en lui donnant des nouvelles de ce qui se préparait pour Maurice, ainsi que nous l'avons rapporté (2).

A cette date, Eugénie semble avoir renoncé à tout projet de publication personnelle, ou, tout au moins, paraît résolue à exiger l'anonymat. Au mois de mai, s'étant décidée, après des insistances paternelles réitérées, à montrer ses écrits, ses intentions n'avaient pas changé. Si on imprime quelque chose de ses œuvres, elle veut que ce soit « sans frais et sans nom ».

* La publicité est quelque chose de trop pour une femme. Si la plus

(1) *Journal d'Eugénie de Guérin*, p. 422.

(2) Voir page 104.

morte mort est la plus sûre, suivant Montaigne, la plus morte vie est la meilleure. Il faut être à Paris pour savoir ce que c'est que ces gloires féminines, soit de beauté ou d'esprit. C'est à ne pas les estimer deux liards. (*A Marie de Guérin*, 5 ou 6 mai 1841.)

La pente sur laquelle Eugénie se laisse aller est glissante. Ayant cédé sur un point, elle va être obligée de céder sur les autres. A son grand étonnement, le jury auquel ses manuscrits ont été soumis réclame, non pas la publication de ses poésies que l'on juge trop inachevées, mais celle de sa correspondance avec Maurice. La pauvre fille est comme désorientée, puisque par là l'anonymat est impossible, son nom ne peut être caché. « Cette correspondance, écrit-elle, pleine d'intimités, ne peut voir le jour. Ce serait bon dans cent ans ». Mais parmi ceux qui l'engagent à publier son *Journal* se trouvent ceux en qui elle a mis sa confiance : Barbey d'Aurevilly, la baronne de Maistre, Sophie de Rivières. Comment résister à leurs aimables instances ? Elle se laisse gagner peu à peu, bien qu'il lui répugne de se mettre au rang des femmes auteurs (*A son père*, 22 juil. 1841). Ce n'est pas sans un contentement manifeste qu'elle annonce à son père que Barbey lui a demandé pour le *Moniteur* un article de poésie sur les *Heures de poésie* d'Anédée Renée. Au commencement d'août, tout scrupule étant levé, on la trouve occupée à faire insérer une poésie dans le *Journal des Femmes*.

* Voici une petite poésie qui vient demander la faveur de l'insertion dans la *Gazette des Femmes*. On la dit si obligeante, et vous, madame qui la dirigez, si gracieusement bonne, que cela fait oser et qu'on s'en sert à titre de recommandation. Je n'en ai point d'autre et n'en connais point de meilleure pour présenter à votre accueil ce simple chant inconnu. (*Sur une feuille volante. Sans date.*)

Elle pense toujours aux *Enfantines*, dont elle dresse la table (1).

Mais, par-dessus tout, elle travaille à reviser ce qu'elle a écrit pour Maurice, ce qui, peut-être dans sa pensée, doit fournir la matière d'un livre parallèle à celui de son frère, car, à partir de ce moment, elle parle, non pas de la *publication*, mais des *publications* qui se préparent. Pleine d'enthousiasme, elle relit son *Journal* et ses lettres, et elle en tire le cahier qui, dans la collection des manuscrits, porte bien en évidence, de la main de Trebutien, la suscription : *Copie de 1841*.

Le cahier, volumineux d'aspect, comprend 116 pages dont beaucoup sont restées blanches : il est moins dense qu'il ne paraît tout d'abord. Son contenu est emprunté en majeure partie au *Journal* de 1835 (cahier numéro 3) profondément modifié toutefois. Çà et là, en effet, principalement au début et à la fin, quelques additions

(1) Les pièces mentionnées dans cette table sont : L'Enfant Jésus, l'Ange joujou, la Perdrix de saint Jean, les Douze enfants de Carthage, le Frère de sainte Thérèse, la Fontaine de Nisibe, Samuel, l'Enfant de chœur, le Cygne des Tuileries, le Frère écossais.

tirées de son cahier à Barbey d'Aurevilly (12 avril et 8 août 1840), de ses lettres à Maurice (1832, mai 1833, janvier 1834), de ses poésies à Marie de La Morvonnais et à Philibert de Roquefeuil. Un peu partout, aussi, des suppressions : Eugénie omet des passages qui lui semblent trop imparfaits (la légende du Saint-Sacrement), des petits faits du hameau d'Andillac, de trop peu d'importance pour les futurs lecteurs (la mort d'Annette la boîteuse), des événements de famille (la mort de sa grand'mère), mais surtout des intimités, comme, par exemple, la tristesse qu'elle éprouve en constatant que Maurice répond mal à ses avances, ou encore cette phrase caractéristique : « *Ceci n'est pas pour le public, c'est de l'intime, c'est de l'âme, c'est pour un.* » Dans ce qui passe d'un cahier à l'autre enfin, les corrections de détails sont nombreuses : elle met par exemple des initiales au lieu des noms propres, elle supprime les mots patois. On sent que l'écrivain vise le public et fait toilette à sa plume.

Pendant ce même temps, M^{me} de Maistre inaugure la série des copistes d'Eugénie, comme précédemment Auguste Chopin l'avait fait pour Maurice. Eugénie lui ayant communiqué ses manuscrits, elle les trouve si fort à son goût qu'elle en compose, sous le titre d'*Extraits d'un Journal inédit*, une sorte de florilège analysé excellemment par M. l'abbé Decahors dans un article du *Figaro littéraire* du 20 février 1926. M^{me} de Maistre copie ce qui lui plaît, « de sa plume nerveuse qui ajoute aux mots la grâce d'un trait où la pensée semble s'attarder ». Et quand écrire lui semble trop pénible, elle passe la plume à sa belle-sœur, M^{me} Amédée, la comtesse Jenny de Maistre. Le fond de ces extraits est emprunté lui aussi aux cahiers 3 et 4 du *Journal*. On y trouve cependant une *Impression d'automne* publiée pour la première fois dans l'article du *Figaro* auquel nous avons fait allusion.

Jour d'automne. Saison causeuse, à causer toujours...

Cette page se serait probablement perdue sans la copie qui en a été faite par les soins de M^{me} de Maistre.

Lorsqu'Eugénie eut terminé son travail, elle s'empressa de le faire tenir à Sainte-Beuve et de le soumettre au jugement de ses amis.

* Les voilà remises à la gracieuse protection du gracieux M. de Sainte-Beuve. Il est si plein de bonne volonté que c'est presque une garantie de succès. Je n'y compte pas trop pourtant. (*A son père*, 8 août 1841.)

La dernière phrase est inspirée par une fausse modestie. Ne la croyons pas. Au fond, l'auteur du *Journal* est pleine de confiance, si bien qu'elle demande à son père de la laisser encore quelque temps à Paris, afin de pouvoir assurer cette publication, comme elle croit que c'est déjà fait pour celle de son frère. Auguste Raynaud ne sait

pas mes raisons, écrit-elle; ne lui en dites rien. N'en parlez pas davantage à ceux qui vous demanderaient pourquoi je tarde si longtemps à revenir. « Dites que je ne fais rien, aux curieux, s'il y en a. » (*A son père, 8 août 1841.*) Elle se laisse griser par l'espérance du succès entrevu.

* Voici de jolies nouvelles littéraires. Le succès m'est comme assuré pour mes publications. L'extrait que j'ai donné a obtenu les plus charmants suffrages, non pas de Sainte-Beuve, qu'on n'a pu rencontrer mais qui est tout conquis [*il restait enfermé chez lui pour mettre la dernière main à l'Histoire de Port-Royal*], c'est d'autres littérateurs. Jules a reçu de l'un d'eux une lettre dont il est charmé, qu'il doit nous lire aujourd'hui. J'ai pensé à vous, cher papa, en apprenant cela, et avec quel plaisir vous liriez mon petit livre. Vous verriez vos pensées justifiées. C'était une vérité inconnue. Il n'a fallu rien moins qu'être à Paris, y avoir une amie et un frère comme je les ai, pour en faire une réalisation. Ce ne sera pas sans difficultés encore, mais je les laisse au frère Jules. Il doit nous amener M. de Sainte-Beuve. Je compte beaucoup sur cette visite qui me vaudra auprès de mon Mécène la plus sûre de toutes les recommandations, celle de mon enchanteresse amie qui enchante tout le monde. (*A son père, 31 août 1841.*)

Il restait cependant quelques difficultés à aplanir. Tout le monde n'était pas convaincu de l'opportunité de cette publication. Mais Eugénie comptait sur sa bonne étoile et sur la protection de Sainte-Beuve.

* M. de Sainte-Beuve est toujours si occupé qu'on ne le peut voir. On est donc là. Nous attendons l'oracle pour agir. D'autres, mais qui ne sont pas autorité entière, n'approuvent pas cette publication pour des raisons trop jolies pour s'en fâcher. Voyez le petit billet ci-inclus, adressé par je ne sais quel littérateur à M. William Haussoulier, ami de M. d'Aurevilly. Ce M. William est une belle âme, élevée et candide, avec un talent très distingué en peinture.

Voilà comme ces chers papiers inconnus sont connus maintenant. Non pas tout, ce n'est qu'un petit extrait pour montre. (*A son père, 15 sept. 1841.*)

Eugénie écrivait ces lignes dans un élan de grande joie intime. Il ne lui restait plus, semble-t-il, que d'assister à la réalisation de son rêve. Une fois l'approbation définitive obtenue, elle devait partir pour le Cayla où elle copierait, dans l'enchantement de la vie familiale retrouvée, ses autres cahiers. Par la plume d'un ami, la gloire de Maurice allait être consacrée dignement. Elle-même, à l'ombre de son frère, connaîtrait l'enivrement de la gloire des lettres. Hélas ! un coup imprévu de mauvaise fortune devait tout briser, en quelques semaines. Mais n'anticipons pas. Revenons plutôt en arrière pour pouvoir juger avec sérénité et impartialité les événements douloureux qui vont se succéder.

CHAPITRE IX

Le salon de l'hôtel des Bains de Rivoli.

Le nouvel appartement de la baronne. — Maladie d'Eugénie. — Voyage à Flins.
— Etat d'âme de M^{me} de Maistre. — Un salon parisien sous Louis-Philippe.
— La séduction du monde. — Les deux amitiés d'Eugénie : M^{me} de Maistre
et Barbey d'Aurevilly. — La question du retour au Cayla.

Le 6 juin 1841, par un de ces caprices qui lui étaient familiers, M^{me} de Maistre quittait brusquement son appartement de la rue Dauphin pour s'installer dans l'hôtel des Bains de Rivoli, rue de Rivoli, n° 24. Elle ne changeait pas de quartier, mais l'appartement était plus confortable, plus luxueux, plus gai. Les fenêtres de la chambre de la baronne donnaient sur le bassin des Tuileries.

* Notre malade a voulu se donner le plaisir d'un nouvel appartement et la vue de la verdure, de son lit étant. Nous avons le plus beau coup d'œil du monde : vis-à-vis, les Invalides; à gauche, le château, et partout, l'immense jardin et son monde de promeneurs. C'est charmant, notre logement magnifique. J'ai une chambre ravissante et un lit où j'ai dormi comme une fée. Celle de l'hôtel de Sully était petite et si chaude que j'y étouffais la semaine dernière où nous avons eu des chaleurs folles. Aujourd'hui, frais et pur. Tu connais les variations de l'atmosphère parisienne. Peu m'importe à présent que je vois un grand ciel de ma fenêtre. (A *Erembert*, 8 juin 1841.)

A cette époque, M^{me} de Maistre était loin d'être rétablie. Rendue plus malade par des traitements qui, au dire de ses médecins, devaient la guérir, elle restait toujours couchée. S'asseoir sur son lit la fatiguait. Au grand déplaisir de La Morvonnais et d'Eugénie qui auraient tant désiré se rencontrer, elle avait renoncé au projet d'aller voir l'Océan sur les côtes de Bretagne, dans la station charmante que Quemper avait indiquée près du Val.

* Dans vos songes, avait écrit La Morvonnais, et ces songes-là ont, dites-vous, quelque bonheur, vous vous portez vers la Bretagne, et vous poussez la condescendance jusques à venir vous asseoir sous mes vieilles toitures, où il y a véritablement de très bonnes choses. Que je vous salue de ce rêve et qu'il y a de charmes pour moi à me représenter mad[emoise]lle Eugénie et l'autre belle âme au foyer et à la table du pauvre ermite qui aurait pour elles ses meilleurs laitages, ses meilleurs fruits et ses meilleurs vers ! Et puis quelles excellentes promenades nous ferions au milieu de ces solitudes sauvages, où *l'esprit des morts est puissant*, pour parler le langage d'un poète qui aime tant que vous lui disiez

qu'il a bien fait, et qui goûte toutes vos paroles, comme on respire les parfums d'une fleur chérie entre toutes les fleurs! (*La Morvonnais à Eugénie*, 8 juin 1841.)

La baronne se trouva même privée d'aller assister au mariage de son frère, Adrien de Sainte-Marie, avec Maria de Chantelou. Ses deux filles, Henriette et Valentine, s'y rendirent seules en compagnie de leur grand'mère.

M^{me} de Maistre n'en gardait pas moins une mine superbe.

* Je n'ai jamais connu pareille enchanteresse d'esprit et de visage. A mon goût, elle est infiniment plus jolie qu'il y a deux ans, blanche et rose, d'un brun foncé qu'elle était. (*A son père*, 8 juin 1841.)

Mais voici qu'un ébranlement sérieux de santé se fit sentir chez Eugénie de Guérin. Depuis longtemps déjà, une petite toux et une grande fatigue étaient ses compagnes d'habitude. Elle en éprouvait une sorte de *farniente*, « qui tient à une vie qui n'en peut plus pour quoi que ce soit en ce monde, car l'âme suit le corps dans ses affaissements ». L'été parisien de 1841 développa ses dispositions malades. Cet été fut marqué par de brusques variations de température. A des chaleurs fortes et suffocantes succédaient des journées froides et pluvieuses. Au retour d'une promenade, Eugénie sentit la morsure d'un courant d'air; elle eut froid. Le lendemain, elle s'alitait et son indisposition, aggravée d'un point de côté, devint assez sérieuse pour l'obliger quelque temps à un repos absolu sous les rideaux de son lit. M^{me} de Maistre, qui s'en montra bouleversée, fit mander trois docteurs. Un jour, ayant entendu pleurer dans une chambre voisine, elle crut qu'Eugénie était morte. Effroi fatal qui provoqua une crise au moment où elle se relevait. Bien entendu, Eugénie ne parla à sa famille de cette maladie que longtemps après sa guérison, et encore ne fit-elle connaître la vérité que progressivement. Le 3 août, sa lettre était toujours pleine de réticences.

* Caroline vous a dit que j'avais été malade, ce qui est vrai, mais si peu que ce n'était pas la peine d'en parler. Ce prétexte de maladie m'a servi pour ne pas sortir lorsque cela m'ennuyait... J'ai eu la grippe comme tout le monde à Paris, et des plus bénignes, deux jours de rhume et quelques autres jours de fatigue. (*A son père*, 3 août 1841.)

Ce ne fut que le 15 septembre qu'elle avoua toute la vérité. En réalité, c'était la première crise aiguë de la maladie qui devait l'emporter. Comme Maurice, elle en subissait à Paris les premières graves atteintes.

A la fin du mois de juin, Eugénie était assez rétablie pour pouvoir répondre à une invitation de la nouvelle famille d'Adrien de Sainte-Marie, qui la pria d'aller passer quelques jours dans la demeure familiale des Chantelou, à Flins (Seine-et-Oise), près de Meulan,

sur les limites de la Normandie. Elle y vécut une semaine dans toutes les splendeurs du monde et de la campagne, fut charmée d'y rencontrer l'évêque de Versailles et d'y faire la connaissance des Molandé, famille normande amie des d'Aragon et parente de l'archevêque d'Albi. C'était ravissant de luxe au dedans, et de beauté de nature au dehors. Plus que le magnifique ameublement, la visiteuse admira le beau parc traversé de larges allées avec des jardins immenses. Elle se lia d'amitié avec la jeune M^{me} Adrien de Sainte-Marie, « ange d'esprit, de bonté, et de visage », qui lui donna entre autres cadeaux un dessin du château de Saint-Point, résidence de Lamartine.

Le temps qu'Eugénie passa loin de Paris contribua au rétablissement de sa santé. A son retour, rue de Rivoli, elle allait parfaitement bien.

* Ces quelques jours ont fait diversion à ma vie de retraite à Paris. La vue des champs a été pour moi ce que serait à d'autres la vue du monde, plaisir et diversion. (*A son père, 5 juil. 1841.*)

Il n'en était pas de même, au moins moralement, de la baronne qui manifestait de plus en plus une défiance extraordinaire à l'égard de toute sa famille.

* Il n'y a ni mieux ni plus mal qu'à l'ordinaire physiquement. Moralement, c'est plus grave; plus d'intérêt à rien, plus de confiance à personne de sa famille, état le plus désolé, le plus isolé, le plus malheureux du monde. Le pauvre mari ne sait que faire, que dire. Il vient se consoler avec moi dans ma chambre. J'aurai autant de peine à le quitter qu'à quitter sa femme, tant il est bon, dévoué et malheureux. Oh! que chacun a bien sa part d'afflictions dans ce monde! Au moins les nôtres ne sont pas de cette nature amère pour le cœur. Nous nous aimons et, [*en*] cette affection de famille, se trouvent force et consolations. Ma pauvre amie s'est figurée dans ses idées malades que ses parents ne l'avaient pas aimée, et que de là s'en étaient suivis pour sa vie tous les malheurs qui l'accablent. C'est tirer les malheurs d'un peu loin, mais le moyen de changer les idées d'une personne qui ne bouge pas! Le mouvement serait sa guérison, rien que cela. (*A son père, 5 juil. 1841.*)

Ces lignes sont d'autant plus importantes qu'elles permettent de saisir sur le vif une des causes qui vont contribuer à briser l'amitié d'Eugénie et de M^{me} de Maistre. La baronne ne tardera pas à accuser son amie de prendre le parti des siens, tandis que celle-ci cherchera seulement à faire œuvre pacificatrice, c'est-à-dire à ramener la concorde dans cette famille divisée et à dissiper de simples malentendus.

Pour le moment, rien ne semble modifié dans les sentiments de M^{me} de Maistre à l'égard d'Eugénie. Peut-être lui en veut-elle secrètement des bontés qu'elle reçoit de sa mère et de son frère, mais elle ne le laisse point paraître. Elle manifeste au contraire l'intention arrêtée de garder son amie et ne lui permet pas de parler de départ.

Dans son entourage, c'est la seule personne à qui elle se confie, avec qui elle s'entretient à cœur ouvert. Pour être plus sûre de la faire rester, elle use des grands moyens, elle emploie les grands mots. Un jour, où il a été question vaguement de départ, elle a dit : « Restez jusqu'à ma fin qui ne peut être très éloignée ». Un autre jour, elle a dit encore : « Quand vous serez partie, je mourrai, je ne résisterai pas à mon ennui. » (*A son père*, 22 juil. 1841.) Sans doute, Eugénie ne se fait pas illusion sur la portée de semblables paroles, mais il ne sera pas dit qu'on a fait appel en vain à sa charité. Elle restera près de sa malade et la traitera avec les ménagements nécessaires.

* Je sais heureusement qu'elle se trompe; elle n'a de mourant que ses idées, mais c'est cela même qu'il faut ménager. Il faut la plus grande attention à ne pas la contrarier, sa maladie étant presque toute nerveuse. Sans cela, on l'aurait guérie depuis longtemps. (*A son père*, 5 juil. 1841.)

Cependant, l'état de nervosité de la baronne donne à réfléchir à Eugénie. Que va-t-il se passer de nouveau en ce mois de juillet qui commence ?

* Tout ce qui commence donne à penser. Que verrons-nous dans ce mois-ci ? Vous au Cayla, moi à Paris ? Les événements des champs sont prévus ou à peu près, mais ceux du monde ont de l'inattendu, du moins pour ceux qui, comme moi, sont peu au fait de cet étrange courant, curiosités de tout genre. (*Journal*, 1^{er} juil. 1841.)

Le fait est que tout va bien changer pour Eugénie, sinon en juillet, du moins en peu de temps.

M^{me} de Maistre envoie ses deux enfants à Saint-Martin près de leur grand'mère, elle laisse partir son mari pour les Coques, puis fatiguée de tout, dégoûtée même des docteurs qui ne trouvent aucun remède à son mal, elle s'abandonne à la vie mondaine. Pauvre Eugénie, que va-t-elle devenir ? La fleurette sauvage, qui n'a respiré que l'air pur des sommets, ne va-t-elle pas s'étioler et périr dans cette atmosphère ardente, si inconnue pour elle, du salon de l'hôtel des Bains de Rivoli ?

Pour nous renseigner sur l'état de son âme et sur l'histoire de sa vie en ce mois de juillet 1841, il reste non seulement ses lettres à sa famille, mais encore un cahier de *Journal* pour son père, qu'elle a commencé le 28 ou 29 juin, au lendemain de son séjour à Flins. Ce cahier inédit, qui est comme le « tous les jours » du salon de M^{me} de Maistre, ne nous est malheureusement parvenu que mutilé, Marie de Guérin ayant cru devoir en faire seulement une copie incomplète pour Trebutien.

* Je vous envoie la copie d'un petit Cahier d'Eugénie que j'ai retrouvé. Comme il y a tant et tant de choses à supprimer, je vous envoie tout net ce qui peut voir le jour. (*Marie de Guérin à Trebutien*, 21 fév. 1868.)

Si fragmentaire que soit ce document, il permet toutefois de se

représenter un peu ce milieu étrange dans lequel a vécu alors Eugénie de Guérin et où elle va subir une si terrible épreuve.

Le salon de l'hôtel des Bains de Rivoli, pendant l'été 1841, peut être considéré comme un des types de ces nombreuses réunions mondaines du règne de Louis-Philippe. Il y vient de nombreuses visites, non seulement chaque jeudi, — le jeudi était le jour de la baronne, — mais presque tous les jours. Tout un monde d'hommes spirituels et de femmes élégantes gravite autour de la séduisante baronne. Ce qui plaît en elle, c'est sa grâce enjouée et badine, la vivacité de son esprit, le charme de sa conversation. Il n'est pas jusqu'à cette langueur, cet affaissement corporel dans lequel elle vit qui ne lui gagne des cœurs. Ne l'oublions pas, nous sommes en plein romantisme, l'époque des René, des Werther, des Alfred de Musset. Il est bien porté de paraître malade.

Dans ce salon, on assiste à un changement à vue perpétuel. Le baron de Richemont paraît tout au début. Il arrive du Midi où des troubles viennent de se produire, et l'on prétend qu'il veut jouer un rôle dans les prochaines journées de Juillet. Son étoile a beaucoup pâli auprès de M^{me} de Maistre qui subit l'influence d'un certain docteur irlandais, « nouveau venu qui cultive l'air de l'humanité souffrante ». Le 30 juin, la charmante Sophie de Rivières, au moment de quitter Paris, fait à Eugénie des « adieux bien tendres et bien tristes ». On aperçoit ensuite, en passant, l'aimable Maria de Chantelou; puis des parents d'Eugénie, Auguste Raynaud, Adrien de Bellerive et Charles de Thézac, avec lesquels elle a le plaisir de parler du Cayla.

Qui ne vient-il pas encore ? Hyde de Neuville, resté fidèle à M^{me} de Maistre; William Haussoulier, attiré par le désir de connaître la sœur de Maurice. Eugénie parle d'un Baron de Rivières, « homme du monde et littérateur, premier auteur des *Cancans*, ce spirituel journal dont M. de Rivières a donné l'idée à Bérard, ce Bérard courrier d'abord, puis journaliste, puis fugitif et médecin à Rome, d'où il vient d'envoyer le prince Cassino(1) dans l'autre monde ». Quelques jours après, le 12 juillet, Eugénie « laisse au salon » une « femme belle, malheureuse, presque italienne par son séjour en Italie et surtout par la tête et le cœur » (2). Un peu plus tard, la duchesse de Montmorency, fille du comte Joseph de Maistre, à qui la renommée attribue une part dans la composition des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, divertit la malade par le récit des miracles accomplis en Italie. Un peu plus tard encore, un Saint-Simonien converti, un des dévots du Père Enfantin, fondateur d'une maison de charité pour les enfants

(1) Il s'agit du prince de Cascino, de la famille de Napoléon, prince célèbre en Italie.

(2) Tout laisse supposer qu'il s'agit de M^{me} Amédée de Maistre.

du peuple, se présente en compagnie du grand et mystique Bérard, et prie M^{me} de Maistre de s'associer à son œuvre philanthropique. C'est tout un monde des plus divers qui passe dans le salon de l'hôtel des Bains de Rivoli.

Parfois, quoique rarement, la baronne reçoit ses visiteurs à sa table; le 30 juillet, par exemple :

* M. William Haussoulier a dîné avec nous, en compagnie de M. d'Aurevilly, de M^{lle} Montfort, artiste, et de M^{me} Amédée de Maistre, spirituelle et jolie femme. (*A son père*, 3 août 1841.)

Le passage est d'autant plus à retenir que, pour la première fois, M^{me} Amédée, belle-sœur de la baronne, celle-là même qui va jouer un rôle important dans la brouille d'Eugénie avec M^{me} de Maistre, se trouve nommée sous la plume d'Eugénie de Guérin.

Dans ce salon, le personnage qui tient le plus de place après la baronne, celui que l'on est sûr de rencontrer le plus souvent, est, sans contredit, Barbey d'Aurevilly. Aux yeux d'Eugénie, il est toujours auréolé du prestige de Maurice de Guérin dont il patronne les œuvres. Mais quel prestigieux homme du monde n'est-il pas alors! Il possède un talent merveilleux pour conquérir les cœurs. Par nature, rien ne lui manque de ce qu'il faut pour briller dans un salon : une tournure distinguée, un visage fier et hautain, des manières prévenantes et obséquieuses, du mépris plein le cœur pour ce qui est bas et vil, un dévouement à toute épreuve dans certaines circonstances. Sa conversation est surprenante : jaillissement d'idées neuves et rapprochements imprévus, feu d'artifice qui monte, brille, éclate de la manière la plus admirable. Il est vrai qu'il y a chez lui de la fatuité, — elle deviendra plus tard de l'égotisme outré, — mais cette complaisance en lui-même, cette confiance dans ses propres idées, loin de déplaire dans le milieu qu'il fréquente, contribue plutôt à son succès. Barbey, par ses qualités mondaines, prend chaque jour plus d'ascendant et d'empire sur tous ceux qui l'entourent, sur M^{me} de Maistre en particulier.

Celle-ci s'intéresse à lui au point de vouloir fixer sa vie comme elle l'avait fait pour Maurice. Elle a songé pour lui, quelque temps auparavant, à une femme riche qui recherche une *blague*, c'est-à-dire un bel esprit.

* Puisque nous en sommes à ce chapitre des noces, je vous dirai que mon conte oriental pour le frère Jules se déroule le plus joliment du monde. Nous avons chance de succès d'autant que la belle, au dire de sa femme de chambre fort liée à la nôtre, ne cherche qu'une *blague*, traduisez homme d'esprit. Et, certes, elle a raison; avec ses 200.000 francs de rente on peut acheter corps et âme. Elle ne rêve qu'une distinction spirituelle pour son bonheur. Ce doit être rare. Princes, ducs et pairs ont été évincés par douzaines. Jugez la foule des prétendants à cette fraîche et riche héritière. Nous nous occupons de cela. (*A son père*, 28 avril 1841.)

Mais allez dompter un cœur indocile et indépendant. On ne le maîtrise pas plus facilement qu'on ne fixe un aigle vagabond dans une aire tranquille. Le rêve que poursuit la baronne pour son ami a tôt fait de s'évanouir, comme tant d'autres. La belle rêvée se ressaisit et rend heureux un marquis plus riche que le pauvre d'Aurevilly.

Si nous en croyons Barbey, Eugénie de Guérin non seulement ne s'est pas trouvée dépaylée dans ce milieu si nouveau pour elle, mais encore s'est adaptée, aussi parfaitement que possible, à ce genre de vie, qui n'était pas le sien, au point d'y prendre goût et de se laisser séduire par l'amour du monde. Barbey a exprimé, à sa façon, l'étonnement qu'il ressentit de cette subite transformation chez cette jeune fille.

Eugénie de G[uérin] était venue à Paris pour le mariage de son frère. Très liée avec la baronne de Maistre, on lui mit des robes faites par *Palmyre* sur ses épaules Ascètes de *Marie l'Egyptienne* et on la conduisit partout, au faubourg Saint-Germain. Elle y fut ce qu'est une fille de race que rien n'étonne et qui devine tout, une fille des *Guarini* d'Italie, une arrière-nièce de Grands Maîtres de Malte et de cardinaux de la Sainte Eglise Romaine. Elle n'avait, comme l'agneau de *La Fontaine*, bu que dans le *courant* du petit ruisseau du *Cayla*. Mais cette lèvres pure trouva bon cet immense verre de champagne, couvert de mousse, qu'on appelle Paris, et que les dévotes de province nomment la coupe de Babylone. Elle y grisa cette tête ardente, masquée d'un visage qui ressemblait à la tête de mort d'une caverne d'anachorète. Elle souhaite désespérément ce qu'elle n'avait jamais pensé à désirer; elle souhaite la beauté avec la flamme de désir de M^{me} de Staël. Et, bien entendu, elle resta laide. (*Barbey à Trebutien*, 1^{er} oct. 1851.)

Le 28 janvier 1854, il revenait sur la même idée.

Qui peut mieux parler que moi d'Eugénie ? C'est elle qui avait trouvé pour me peindre *le Palais dans un Labyrinthe* que j'ai rappelé dans une Note du *Brummell*. Je l'étonnais beaucoup, cette fille de la solitude, cet oiseau charmant déniché d'hier matin, que nous avons vu devenir si vite une Parisienne, avec une flexibilité et une rapidité d'Alcibiade devenant tout à coup le plus persan des satrapes ! Ces *Guérins* étaient vraiment bien d'Italie par la race et par l'origine. Ils en avaient la riche souplesse. Gueux comme des Gentilshommes Languedociens, ayant passé toute leur vie dans leur aride petit castel du Cayla, au milieu des cigales d'une campagne grillée par un soleil sans fécondité, ils allaient dès qu'on le leur montrait, à tout ce qui était éclatant, extérieur, splendide ! Ils y allaient comme les femmes vont au miroir et comme les lauréaux vont à la pourpre, mais eux, c'était pour se rouler dedans et non pour la déchirer... En un *rien de temps*, on les apprivoisait, ces Aleyons de la Méditerranée qui semblaient ne devoir coucher que sur des flots ou dans la cime des Pins qui la bordent... Eugénie, la campagnarde Eugénie, qui n'avait rien vu du monde que dans les lettres de son frère, la rêveuse de la terrasse, avec sa coiffure de vendangeuse et ses mains hâlées, je l'ai vue aussi, en un *batter d'occhio* devenir une fille du monde, au lent aplomb, au calme net et sans rêverie, traversant un salon comme si elle n'eût fait que cela toute sa vie, et portant admirablement sa robe

rose sur ses grêles membres de sauterelle. Elle aimait le monde, ses *pompes et ses œuvres*, et ce fut un déchirement de plus d'une sorte quand il fallut le quitter et s'en retourner là-bas, à sa terrasse! (*Barbey à Trebutien*, 28 janv. 1854.)

A notre avis, les déclarations de Barbey ne doivent pas être prises à la lettre, et sont manifestement exagérées en ce qui regarde la séduction que le monde exerça sur Eugénie de Guérin. Que la sœur de Maurice, l'amie de M^{me} de Maistre, ait fait honneur à son nom dans l'élégant salon parisien de la baronne, qu'elle s'y soit trouvée tout de suite à son aise, il n'y a pas là de quoi surprendre. C'était une fille de race, à la nature fine, aux sentiments distingués. « Ma vie à Paris est différente et elle se fait toujours suivant les lieux où l'on est. Puis-je ici m'occuper de cuisine et de poulets, pas plus qu'au Cayla de littérature et du monde ! » Mais à affirmer de là que la solitaire du Cayla prit goût au monde, qu'elle se laissa séduire par lui, qu'elle ne put s'en séparer qu'à contre-cœur, il y a loin. Elle conquiert le monde par son air de distinction naturelle, par ce je ne sais quoi qui émane de sa personne; elle n'est pas conquise par lui. Elle le regarde seulement avec plaisir et intérêt, sans y attacher et fixer son cœur.

L'unique transformation que l'on constate est dans son extérieur, son costume. M^{me} de Maistre a déterminé son amie à abandonner les robes simples qu'elle avait apportées du Cayla pour lui faire adopter un costume plus à la mode. Mais ne croyez pas qu'elle en tire vanité. Elle n'en parle pour ainsi dire jamais. Tandis que ses lettres d'autrefois à Louise de Bayne contenaient parfois un article sur la toilette, dans celles qu'elle écrit à sa famille, il n'en est question qu'une seule fois.

* Je profite ici d'une femme de chambre, charmante de complaisance et d'adresse. Nouvelle venue. Elle me soigne d'une façon toute particulière. Je n'ai plus à me mêler de ma tête, pour la chevelure, s'entend. « Laissez-moi, me dit-elle, vous faire des anglaises. Cela vous va si bien ! » Si bien que M. d'Aurevilly prétend que j'ai l'air tout à fait différent et presque mondain. Vous en jugerez. Ma chère sainte, je pense à ta toilette aussi et je t'envoie un petit col noir, comme on en porte beaucoup et que tu aimeras, tant c'est commode. Je n'en ai pas quitté un depuis six mois, excepté quand je mets mes belles pèlerines. (*A sa sœur*, 8 août 1841.)

De toutes les lettres qu'Eugénie écrit durant son second séjour parisien, c'est, sans doute, le seul passage où elle parle de son costume, le seul aussi où l'on puisse trouver une pointe de vanité. C'est notoirement insuffisant pour affirmer qu'elle a cherché à se faire belle.

Ses dispositions intérieures n'ont pas changé, et elle n'éprouve qu'un goût très médiocre pour la vie de salon. La plupart du temps, elle se préférerait dans sa chambre, ou seule avec M^{me} de Maistre.

* Je fais la petite reine, ce qui m'amuse plus ou moins, suivant les personnages, le rôle actif dans le monde n'étant pas fort de mon goût. J'aime à jouir de la conversation sans m'y mêler beaucoup, j'aime surtout celle qui se fait avec la malade (*Journal*, 28 ou 29 juin 1841.)

Quelques jours après, elle est plus affirmative.

Le monde, n'allez pas croire que j'y tiens beaucoup. Quand il vient quelqu'un au salon, mon premier mouvement est de me retirer dans ma chambre le plus souvent, mais je reste par convenance. (*Journal*, 19 juil. 1841.)

Paris ne lui fait pas oublier son Cayla et les siens.

Le nom de *Jeano-Mario*, — Jeanne-Marie était cuisinière au Cayla, — qu'elle a entendu plusieurs fois sur le trottoir des Tuileries lui cause un plaisir extrême. « C'était pour moi plus que la reine pour l'effet de ce nom patois. »

Les belles journées du mois de juillet la font songer aux moissons.

Voilà que je pense aux moissons du Cayla, que je vous vois, papa et Eran, au grand soleil, dirigeant les faucilles. Je me souviens qu'à pareil jour, l'an dernier, je vins lire sur une gerbe une lettre à papa, une lettre venant de Paris. (*A son père*, 5 juil. 1841.)

Les pluies, qui surviennent peu après, évoquent en elle les gerbes qui se mouillent.

La pluie, le froid, le vent se succèdent sans interruption depuis le tremblement de terre. Il nous tarde de voir le soleil, de jouir d'un peu d'été. Je vous le souhaite aussi pour votre plaisir et pour la récolte. Charles [*de Thézac*] m'a dit que le temps était fort dérangé dans nos contrées. Malheur pour nos blés sans doute. (*Journal*, 21 juil. 1841.)

Ce qui contribue à ne pas attacher Eugénie de Guérin à la vie des salons, ce n'est pas seulement qu'il faudra un jour l'abandonner, mais qu'elle s'y sent étrangère, son âme étant d'une nature meilleure. Les conversations y sont futiles et vaines. On exalte les extravagances les plus folles.

* Que direz-vous d'une Lionne (une femme à la mode) qui s'est bâtie une élégante demeure sur un arbre ? Là, elle grimpe suivie de grimpants, et l'on rit beaucoup dans cet antre en l'air. Ici, l'on en rit autant. Est-on fou ? N'est-ce pas, Minin, qu'il y a plus de valeur sous l'*escofiou* [*la coiffe*] de Rousou que dans toutes les lionnes du monde. (*Journal*, 11 juil. 1841.)

On parle de dépenses outrées, par exemple de celles de M^{lle} Rothschild qui achète pour son trousseau 100.000 francs de mouchoirs et de bonnets de nuit. On daube sur le prochain et la charité subit maints accrocs. La dissimulation règne en maîtresse : « On ne voit guère autre chose pour peu qu'on ait vécu. » (*A Marie de Guérin*, août 1841.)

Au fond, dans ce Paris mondain où elle vit, elle n'est attachée

qu'à deux personnes, M^{me} de Maistre et Barbey d'Aurevilly. C'est bien ce qui ressort d'une page que Trebutien a publiée en appendice de son livre (1) et qu'Eugénie avait écrite sur une feuille volante, comme elle avait coutume de le faire alors pour ses pensées les plus secrètes.

Aujourd'hui 19 juillet, douloureux anniversaire. Au retour de l'église, ne sachant que faire en ce monde, je tombe sur ces papiers. O mon Dieu, que me voilà bien dans les larmes ! Plus je vois ce qui se rapproche de lui, plus il m'en vient des larmes. Ces écrits tiennent à sa tombe, s'étendent de là une année, s'éteignent comme des reflets sans lumière. Ma pensée n'était qu'un rayonnement de la sienne, si vive quand elle était là, comme un crépuscule ensuite, et maintenant disparue. Je suis sur l'horizon de la mort, lui dessous. Tout ce que je fais, c'est de plonger là-dedans, c'est de voir sans amour et sans goût toutes choses. Il n'y a rien dans ce Paris si magique qui me fasse effet de plaisir ou de désir, comme je le vois faire sur tout le monde. Les visites m'ennuient généralement à faire et à recevoir. Il n'y a que deux personnes d'un je ne sais quel charme pour moi, bien durable et profond : Elle et vous. Je voudrais vous voir aujourd'hui, je voudrais passer ensemble cette journée de sa mort. Cette réunion de nous trois en sa mémoire renferme une pensée singulièrement touchante, comme un charme de deuil qui ne se renouvellera plus apparemment. Où serons-nous l'an prochain à pareille époque ? Bien certainement dispersés. Il n'est qu'un point, et de peu de durée, où certaines vies se rencontrent. (*Sur une feuille volante.*)

« Elle et vous. » Voilà bien à quoi se réduit le monde auquel Eugénie est attachée dans le souvenir de son frère mort.

Et encore cet attachement n'est-il pas aussi complet que celui des premiers temps, au moins par rapport à M^{me} de Maistre. On sent déjà des réticences.

Eugénie reste, il est vrai, la chargée d'affaires de la baronne, sa plénipotentiaire, elle commande les domestiques comme si c'étaient les siens propres. « Je n'envoie pas *mes* gens jusque-là », écrit-elle. Et cependant elle n'avoue point à son amie ses petits besoins d'argent. Elle ne lui dit pas qu'elle ne peut pas acheter de petits cadeaux pour envoyer au Cayla, qu'elle n'ose pas demander à M. Augier de terminer son portrait, « n'ayant pas de quoi payer ses peines », et qu'elle ne peut même pas se procurer les livres et les revues qui parlent de Maurice : « Le moindre livre est cher ». En d'autres temps, elle n'aurait pas hésité à faire connaître sa gêne.

D'autre part, si les conversations intimes continuent, on surprend çà et là dans la correspondance d'Eugénie des mots de découragement relatifs à la mission de bien qu'elle s'est donnée auprès de la baronne. Furieuse de ne pas guérir, M^{me} de Maistre s'irrite, s'aigrit et manifeste son mécontentement contre son mari, contre sa famille.

(1) *Eugénie de Guérin, Journal et fragments*, p. 436.

Eugénie désespère à certaines heures de pouvoir exercer une action bienfaisante sur le cours de cette vie morale. Ses pensées religieuses ont été de nul effet; sa patience, sa longanimité n'ont servi de rien.

* Quand je demeurerais toute l'éternité à Paris, il n'en sera ni plus ni moins pour cette pauvre femme. Je la laisserai aussi mal, si ce n'est pire. Je ne lui connais de guérison que par miracle.

L'amitié pour Barbey d'Aurevilly est, au contraire, restée intacte et va même se développant de plus en plus. Eugénie sait un gré infini à son *frère de Paris* du zèle qu'il déploie pour les Œuvres de Maurice et pour les siennes. Elle voudrait le voir au Cayla.

* J'ai dit à M. d'Aurevilly, qui m'a demandé de tes nouvelles, que tu menais une vie de patriarche, plantant des vignes, creusant des puits. « Oh! la belle vie que celle d'un cultivateur! Dites à Erembert que je la lui envie, et que ne mourrai pas sans aller voir le Cayla, y passer un automne. » Assurance de ma part qu'il y serait bien venu. Fais la réserve de quelque bouteille de bon vin, pour boire à ta santé de cultivateur. (A Erembert, 8 juin 1841.)

Elle se fie tellement à lui qu'elle manifeste l'intention de le prendre comme chaperon pour aller chez M. Augier et qu'elle se réjouit des traits de ressemblance qu'on lui trouve avec Maurice.

Je vais m'occuper de mon portrait qui est là appendu à ma chambre. M. Augier est loin, puis aller poser seule dans son atelier m'ennuie. J'irai pour vous, papa, avec le frère Jules qui me sert de frère. Sa ressemblance avec Maurice est si vraie qu'une dame qui l'a vu ici m'a dit : « On voit que Monsieur est bien votre parent; on le prendrait pour M. de Guérin. » Nous profitons de cela pour le présenter comme cousin dans le merveilleux rêve évanoui. (A son père, 22 juil. 1841.)

La seule chose qui l'afflige en l'ami de son frère est son incrédulité, ainsi que le sans-gêne avec lequel il traite des choses saintes et critique les personnes sacrées. Une fois, en particulier, Eugénie en ressentit une douleur si amère qu'elle ne put s'empêcher de le mettre par écrit. Il doit s'agir d'un de ses confesseurs, probablement de l'abbé Massiot, le séraphin de Saint-Roch.

Déceptions d'estime, d'amour, de croyance. Quelle douleur, mon Dieu, et qu'il en coûte de tant savoir sur les hommes! Oh! que je voudrais ignorer souvent, ne pas connaître le côté traître de l'humanité qu'on me montre à chaque rencontre. Pas de beauté qu'avec sa laideur; pas de vertu qu'avec son vice; pas de dévouement, d'affection, de sentiments élevés qu'avec un lourd contre-poids; pas d'admiration complète qu'on me laisse, même dans l'ordre de la sainteté. Ne vient-on pas de découvrir une tête vénérable à mes yeux, un homme éclatant de charité et d'intelligence, un ami de mon âme, comme saint Jérôme de Paula, que bien souvent j'ai béni Dieu d'avoir rencontré? Vénération, confiance crédule. Du monde ou de moi, qui croire? Moi encore; il m'en coûte moins de me croire, même au risque d'être imbécile. Tant il m'est douloureux de changer d'estime, de trouver plomb ce qui était or.

Ce malheur m'est arrivé plus d'une fois déjà, et j'en apprendis à n'estimer, à n'aimer parfaitement que le parfait Dieu.

Que celui qui est l'occasion de ces pensées est loin de s'en douter, dans les catacombes où il vit presque toujours caché!... (*Sur une feuille volante.*)

Mais l'incrédulité du « frère Jules » n'est pas pour l'effrayer et la faire s'écarter de lui. Elle y voit une raison de plus pour ne pas l'abandonner. Quel bonheur si elle parvenait à ramener à la vérité cette âme si belle, mais désemparée ! Elle s'efforce donc de rectifier ses idées et de devenir auprès de Barbey l'apologiste de la religion chrétienne. Nous en avons la preuve dans les lignes suivantes, qui peuvent être considérées comme une préparation écrite à un entretien qu'elle va avoir avec lui.

* Que serait-ce si ce qui porte le caractère le plus éclatant de vérité ne servait qu'aux fins de servir de masque ! Je ne dis pas, non plus, que tous ceux qui sont du côté de la vérité soient vrais ; il y aurait en cela invoyance. Mais quant à ceux qui s'y trouvent avec caractère de noblesse et de droiture, il est de l'honneur de les croire, comme on vous devrait si vous y paraissiez. Car, pensez-vous que la religion *considérée* n'offre pas de quoi attacher sincèrement les âmes sincères ? Qu'on ne tienne pas du fond des entrailles à ces vérités révélées *des causes et des fins de tout* (M^{me} S[and] dirait de l'humanité), vérités, il est vrai, qui ont la propriété des abîmes sans fond et sans lumière, c'est ce qui fait le mérite de la foi, mais où l'on est conduit par des routes sûres et lumineuses qui sont la parole de Dieu et les témoignages rendus à cette parole ?

J'aurai donc aujourd'hui à contredire M. [d'Aureville] ou à rectifier ses idées. Or, pour un chrétien, aucune de ces deux choses ne serait difficile. Rien de plus simple que de céder à une telle supériorité. S'il fallait lui résister, je n'éprouverais pas plus d'embarras, car je sais que la vérité est au-dessus du génie, qu'elle ne lui est pas promise par privilège, et qu'elle éclaire les esprits les plus ordinaires. (*Sur une feuille volante.*)

Dans sa lutte pour l'âme de Barbey, comme dans tout ce qu'elle fait à cette époque, Eugénie se hâte, car le temps approche où il lui faudra reprendre le chemin du pays natal. Au Cayla, on la réclame. Il n'est pas une lettre des siens qui ne renferme quelques mots à propos de son retour. Quand reviendra-t-elle ? se demande-t-on là-bas. Il y a si longtemps qu'on ne l'a vue ! Dix mois se sont écoulés depuis son départ ! Et elle a été gravement malade ! Maintenant que les affaires avec Caroline sont terminées et que la publication des Œuvres de Maurice est en bonne voie, maintenant que M^{me} de Maistre est hors de danger, à quoi bon tarder davantage ? Qu'elle revienne donc le plus tôt possible ! On l'attend pour prendre une décision au sujet du mariage d'Erembert.

Les instances de sa famille ne sont pas sans causer à Eugénie des impressions diverses où le plaisir se mêle à la peine : joie sincère à la pensée de retrouver sous peu les siens après une si longue absence ; regret aussi de quitter Paris où ses missions restent inachevées.

L'œuvre de bien qu'elle s'était proposée sur deux âmes bien chères n'a jusque-là produit qu'un résultat médiocre. Faut-il se résoudre à l'insuccès ? Mais comment abandonner la baronne dans l'état où elle se trouve ? La quitter à cette heure n'est-ce pas briser avec elle à jamais ? Est-ce bien aussi le moment de laisser Barbey ? Si l'édition de Maurice paraît certaine, la publication de ses écrits, à elle, reste à l'état de vague projet.

Sous l'influence de ces pensées contraires, Eugénie laisse tout d'abord sans réponse, au mois de juin, la question du retour posée par ses parents; elle s'applique ensuite à se faire octroyer par eux des délais de séjour à Paris de plus en plus longs. Ses amies de Languedoc, qui ne voient que ces retards successifs, croient qu'elle s'établit à Paris. Elles se trompent fort, elles ne connaissent pas le fond de sa pensée.

Cependant Eugénie ne se fait pas illusion; le départ pour le Cayla ne peut être retardé indéfiniment.

Or, voici que plusieurs occasions se présentent.

Chaque année, durant la saison d'été, des Tarnais vivant à Paris regagnent le Languedoc pour y séjourner quelques mois. En 1841, nombreux sont les parents et les connaissances des Guérin qui quittent ainsi la capitale : l'étudiant Paul de Bellerive, le professeur Raynaud, le marchand de vins Cadars, Charles de Thézac. Pour prendre un compagnon de route, Eugénie n'a que l'embarras du choix.

Elle décide tout d'abord de s'en aller avec Auguste Raynaud. N'est-il pas naturel qu'elle se joigne à lui ? M. Raynaud part avec sa famille complète et se dispose à passer quelques jours de ses vacances au Cayla. En arrivant avec lui, elle évitera bien des tracas à sa sœur Marie. La pensée lui sourit, la décide presque. Cependant, au moment du départ des Raynaud, le 16 août, Eugénie ne se trouve pas prête. Cédant aux réclamations de ses amis, pauvres affligés, si aimables, si bons, si difficiles à quitter, elle se détermine à attendre jusqu'au milieu du mois de septembre Charles de Thézac, son cousin. Les chaleurs seront ainsi tombées et elle aura accompagné à la mer M^{me} de Maistre dont la santé s'améliore.

* Joli projet et joli voyage. Auguste m'a conseillé de le faire. La mer, c'est beau à voir. Nous y resterons quinze jours. Etes-vous content, papa ? Je ne voudrais pas vous déplaire et je voudrais me plaire aussi. Cette vue de l'Océan m'attire, je l'avoue. Ce n'est pas cependant ce qui m'a retenu. (*A son père, 8 août 1841.*)

Ce qui a retenu Eugénie, ce qu'elle n'a pas dit à Raynaud, nous le savons. Ce sont ses missions inachevées; ce sont ses œuvres à elle dont elle désire la publication avec autant d'ardeur que celle des écrits de Maurice.

Mais comme le délai qu'elle s'est fixé lui paraît largement suffi-

sant, cette fois du moins, sauf imprévu, elle est bien décidée à partir au mois de septembre, et elle prend dès lors ses dispositions en conséquence : elle fait retoucher par M. Augier son portrait, celui qui lui avait été envoyé par Caroline au Cayla et qu'elle a rapporté à Paris parce qu'il n'était pas ressemblant (1); elle se hâte de copier la partie du *Journal* destinée à être soumise au jugement d'hommes compétents. Tout sera terminé, pense-t-elle, vers le 15 septembre.

Elle est toute entière à la joie du retour.

* Je voudrais vous arriver à la vapeur. Partie d'ici, où m'arrêter avec plaisir ? Rien que près de vous tous, cher papa, sur ce sofa sur lequel ma pensée s'étend si souvent. Mimin, Mimin, quel plaisir de nous retrouver ! (*A son père, fin août 1841.*)

Une chose la préoccupe toutefois encore : comment quitter M^{me} de Maistre ? Comment l'avertir de sa décision ?

(1) Nous n'avons pu savoir ce qu'est devenu le portrait d'Eugénie de Guérin retouché par M. Augier. A-t-elle négligé de le prendre dans sa hâte du départ ? L'a-t-elle confié à Caroline, sa belle-sœur ? ou à M. Raynaud ? ou à Barbey d'Aurevilly ? Toutes les hypothèses sont permises.

Quoi qu'il en soit, on ne possède pas aujourd'hui de portrait d'Eugénie de Guérin, fait de son vivant. Des deux que l'on connaît, celui de M. Pélegry, — nous l'avons reproduit en tête de l'édition des *Lettres à Louise de Bayne*, — a seul des chances de représenter Eugénie telle qu'elle était. Il a été dessiné par un parent un an après sa mort. Quant à l'autre, celui de M^{me} Van den Broek il est bien postérieur et donne une Eugénie de Guérin idéalisée. Ce qui ne veut pas dire qu'on doive le négliger. Il rentre dans la tradition iconographique du Cayla. Voilà pourquoi nous n'avons pas hésité à le placer au début de cette biographie.

CHAPITRE X

La bataille des Dames.

I. LE PROBLÈME. — Le dernier cahier du *Journal* d'Eugénie. — La version de Barbey. — Erreur du baron Seillière sur la troisième actrice du drame. — II. LES DOCUMENTS. — *Le Memorandum*. — Les lettres d'Eugénie à sa famille. — III. LE DRAME. — Suppositions de M^{lle} Duhamelot. — Les faits. — Erreurs de Barbey sur M^{me} Amédée de Maistre et sur Eugénie de Guérin. — En attendant le départ définitif pour le Cayla.

Au soir du 28 août 1841, tandis qu'Eugénie parlait de l'imminence de son départ, Barbey d'Aurevilly lui dit à brûle-pourpoint : « Ecrivez-moi vos journées. » Ces paroles rappelèrent à la sœur de Maurice le plaisir que lui avait causé jadis une demande analogue de son frère et l'empressement qu'elle avait mis à la réaliser. Et comme Barbey se montrait alors, plus que jamais, son frère vivant, elle n'hésita pas à accéder à son désir.

Quelques minutes après, elle commençait ce qui devait être le dernier cahier du *Journal* de sa vie.

I. — Le problème.

Hélas ! ce cahier ne devait pas contenir des événements plus heureux que celui du 1^{er} novembre 1838. Il renferme, en effet, l'histoire la plus tragique, la plus douloureuse, la plus poignante, de l'existence d'Eugénie de Guérin : sa rupture avec la baronne de Maistre, c'est-à-dire ce que Barbey a appelé, en 1854, la *Bataille des Dames* (1).

Ce cahier, unique en son genre, tranche sur tous les autres; il est profondément émouvant. Jamais encore, si ce n'est au moment de la mort de Maurice, l'âme d'Eugénie n'a été aussi violemment agitée et bouleversée !

M. le baron Seillière, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1909, a bien compris la portée et l'importance de ce dernier *Memorandum*.

Ces quelques pages, complétées par les *Lettres à Trebutien*, jettent un rayon furtif mais direct sur la crise morale de cette existence difficile, sur le choc qui, s'ajoutant à la mort de son frère, atteignit M^{lle} de Gué-

(1) Ce nom a été emprunté par d'Aurevilly à une pièce, composée par Legouvé en collaboration avec Scribe, qui fut représentée en 1851 au Théâtre-Français.

tin en plein cœur et lui ôta ses dernières raisons de vivre (*Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1909, p. 416.)

Il se trompe pourtant quand il prétend, quelques lignes plus loin, que ces pages nous sont parvenues tronquées et que M^{me} de Maistre les a surchargées de grosses ratures. Le manuscrit existe tel qu'il est sorti des mains d'Eugénie, et l'on a de fortes raisons de croire que M^{me} de Maistre n'en eut jamais connaissance. Eugénie le confia, après avoir écrit les dernières lignes, à Barbey qui le découvrit de nouveau un jour, au milieu de vieux papiers, et le décrivit à son ami Trebutien en termes enthousiastes.

Pendant ma grippe, je me suis amusé, ne pouvant pas faire autre chose que *baguenauder*, à fouiller dans le fond d'une vieille malle, une vieille dormeuse que, depuis longtemps, je n'ouvrais plus. Les vieilles malles, c'est comme le fond de la vie. Quand on s'avise de chercher là-dedans, on en rapporte des choses étranges. Savez-vous ce que j'ai rapporté du fond de cette malle, qui va vous paraître, l'écrin des Fées ?... *Ascoltate, Signor mio!*

1^o Une Notice historique sur la famille de *Guérin*, son antiquité, ses alliances, etc., écrite de la propre main d'*Eugénie*. Je vous enverrai, d'ici quelques jours, cette généalogie; mais, en attendant, voici les armes de notre ami, et M. Bouet pourra nous les mettre, avec l'écusson réservé aux filles vierges, à la tête de notre petit volume : « De gueules à six besans d'argent, trois, deux et un, au chef d'azur ». C'est magnifique de simplicité. La Devise semble faite pour ces deux génies sans parangon, le frère et la sœur : *Omni exceptione majores!*

Plus : 2^o quelques lettres d'*Eugénie* à son frère, pendant qu'il était au collège, et qui devront nous servir, je pense, quand nous en serons à la vie de *Guérin* et à ses œuvres.

Plus, enfin, et ceci est le morceau exquis, un Memorandum d'*Eugénie* fait pour moi, après la mort de son frère et à son second voyage à Paris. De tous les *Memoranda* qu'elle a jamais pu écrire, c'est le plus curieux à coup sûr. Je croyais l'avoir brûlé avec d'autres papiers de femmes, — venus des flammes et retournés aux flammes, — et voilà que ce *Memorandum* ressuscite du tombeau où il était enseveli, comme s'il se fût douté qu'il y avait, de par le Monde, un fanatique d'Eugénie, un Trebutien qui l'attendait ! Je vous jure que ce *Memorandum* vaut une bonne poignée d'or ! *It is very curious!* Les événements d'alors, le développement donné par le Monde à l'esprit si vivement ouvert d'*Eugénie*, ses jugements sur moi, le *Labyrinthe*, où l'Emotion tremble dans la clarté de ce qu'elle voit ou dans l'ombre de ce qu'elle suppose, les commencements de cette fin, les pressentiments de la grande rupture avec M^{me} de M..., toutes ces choses rendent (pour vous surtout) ces quelques pages d'un intérêt presque sans égal. La belle syène de l'amitié entre femmes commence dans ce *Memorandum* à montrer sa queue bifurquée et écaillée d'acier. Cela reluit sinistrement déjà. Demain il y aura du sang sur les écailles. Ce *Memorandum* est, en effet, la dernière chose écrite chez cette amie qui allait cesser de l'être. Deux jours après la dernière date de ce recueil, la Palombe *Eugénie* avait quitté l'hôtel où se tassaient trois cœurs de femme dans la plus fervente amitié... et les couteaux étaient tirés !

Ce *Memorandum* devra paraître avec des voiles sur tous les noms, excepté le mien, dans le livre que vous voulez élever à *Eugénie*, mais

enfin tel que le voilà, je vous le donne. C'est mon cadeau d'étrennes. L'autographe est à vous. Vous en êtes digne. Vous avez pour Eugénie un sentiment de Croisé. Pour un homme de votre délicatesse, il est d'un prix inestimable, non seulement par la *divinité* du talent, mais par le fait de cette circonstance, c'est que la main qui l'a écrit n'a jamais repalpité des sensations qui l'agitaient quand elle l'écrivait. Le reste de sa vie n'a plus été que le souvenir de cela. Lord Byron disait : « Est-ce que nos paroles peuvent jamais ensermer nos pensées?... » Cela est vrai pour chaque syllabe de ce *Memorandum*, chargé comme une nuée d'une foudre intérieure, qui doit dévorer son propre tonnerre et qui l'a effectivement dévoré! (*Barbey à Trebutien*, 5 déc. 1854.)

Si le document n'a pas été publié dans son intégralité, les suppressions sont le fait de Trebutien et de Barbey. Elles ne sont pas imputables à M^{me} de Maistre.

Voici, du reste, un passage des lettres de Barbey à Trebutien qui ne peut laisser aucun doute :

Enfin j'ai chassé! Bonne nouvelle! *Gloria in excelsis Deo!* Mais la mauvaise est la nécessité des coupures dans le deuxième *Memorandum*. Votre conscience décidera seule de cette nécessité; la Gloire d'Eugénie doit avoir sa pudeur, et nous qui roulons sa mémoire dans un suaire d'honneur et d'amitié, Nous, les ensevelisseurs de son frère, nous voulons que le suaire d'Eugénie ait la blancheur pure de ce talent virginal. Voici ce que nous ferons, Trebutien. Tous les passages qui vous paraîtront *inexpressibles*, vous les marquerez à l'encre rouge et je vous dirai si je pense comme vous ou si votre opinion n'est pas trop scrupuleuse sur ces retranchements qui vous paraissent, ainsi qu'à moi et au point de vue du talent, si douloureux. Nous en causerons, mais c'est vous, qui valez mieux que moi, qui déciderez. Du reste, soyez sans inquiétude : le principe qui dominera ma pensée dans cette délicate chirurgie sera celui-ci : *Eugénie*, la sœur de *Guérin*, est la nôtre. Nous devons donc veiller sur sa mémoire comme sur celle de notre sœur. (*Barbey à Trebutien*, 12 fév. 1855.)

L'autographe que nous avons eu sous les yeux est complet. Il est formé de 17 feuillets reliés par un fil de soie. En tête de la première page, on peut lire ces mots à l'encre rouge, de l'écriture de Barbey : « Voilà le commencement », et une lettre *B*, qui peut être l'initiale de Barbey ou la première lettre du mot *Brouille*. De temps en temps aussi, se rencontrent quelques notes pour éclairer le texte et des traits rouges en marge pour attirer l'attention : nous savons ce qu'ils signifient.

La découverte de ce cahier d'Eugénie dut faire d'autant plus de plaisir à Trebutien que, quelques mois auparavant, son ami lui avait raconté, à sa façon, la rupture d'Eugénie avec la baronne dans une lettre fameuse(1) qui a été publiée presque complètement par M. Abel Lefranc.

(1) A plusieurs reprises déjà, Barbey avait eu soin de piquer la curiosité de son ami relativement à cette rupture.

« Le milieu de femmes dans lequel elle [*Eugénie*] vécut lui fit plus de mal

Je vous ai promis dans ma dernière lettre de répondre à la question que vous me faites sur la *brouillerie* de la *Baronne de M....* et d'*Eugénie*. J'y répondrai en un mot plutôt qu'en un détail, qui serait un beau Roman à vous raconter, les pieds sur les chenets et un bol de punch devant nous, et surtout les verrous tirés, car je ne voudrais pas avoir l'air d'autre chose que d'un ami qui redit ses *Mémoires intimes* à son ami *Harpocrate....* X... ne manquerait pas de dire... que je me vante, que je suis le sonneur de trompe de mes succès, comme si la connaissance que j'ai des femmes n'avait pas créé depuis longtemps, en moi, cette opinion qu'il n'y a jamais beaucoup à se vanter et que la grande fatuité est silencieuse. M^{me} de M... et l'*Eugénie* se sont brouillées de jalousie, voilà tout. Il y avait dans le salon de M^{me} de M... en 184., *trois* femmes : les *deux* belles-sœurs, M^{me} *Alm...* et Madame *Amédée* (un vrai démon *ASTARTÉ* celle-là ! qui me recevait étant au lit, avec un képi de velours rouge à gland d'or, sur ses anglaises noires, et *niénte di piul*) et ces *deux* belles-sœurs, très liées avec *Eugénie*, la troisième du *trio*, brisèrent entre elles et brisèrent avec *Eugénie*, qui brisa aussi pour la *même raison* avec elles et la *Raison fut...* *quelqu'un* qui n'aimait *aucune* d'elles et qui avait sur toutes les trois l'*ascendant inouï* de la *plus complète indifférence*. Cette trame d'amitié, dont vous verrez les premiers coups de navette dans le paquet de lettres que je vous envoie demain, cette trame, tissée entre trois femmes dont l'une avait le génie de l'expression, le génie du Génie; l'autre le génie de la bonté, et la troisième, la séduction de la Maîtresse du Diable (*je ne suis pas le Diable, mais j'ai habité avec lui*), cette trame à laquelle travaillaient ces trois femmes qui semblaient fourrer leurs trois têtes sous la même capote, fut déchirée en mille pièces par une triple jalousie, effroyable, et qui se mit à souffler tout à coup comme une trombe, — la foudre tombant d'un ciel bleu ! — M^{me} de M... (la *baronne*. Du reste, le cahier que vous déchiffrez *in questo momento* vous le laisse bien voir) avait cru aimer notre *poète* qui avait cru l'aimer aussi; ils se trompaient tous les deux. Elle était réservée à un autre sentiment qui, pour elle, a été Dix ans d'émotion un peu forte, car c'est une nature d'une opulente étoffe, en fait de sensibilité passionnée. C'est cette affection de Dix ans qui commençait lors de la rupture avec *Eugénie*, et c'est cette affection furieuse qui rompit l'amitié, prise en défiance de rivalité et de trahison. *Eugénie*, de son côté, cette laide de Génie, qui avait passé trente ans à rêver l'amour, en regardant l'archange Saint-Michel de la bannière de son église de village, transportée dans cette serre tropicale des salons de Paris qui ferait éclater le cactus, sentit son cœur fleurir, — pan ! pan ! — comme un aloès, cette fleur qui déchire son bouton avec le bruit d'un coup de carabine, et l'amitié, *parfilée* avec la *baronne*, sauta d'un coup. Enfin, cette féline *Amédée*, qui faisait patte de velours dans la main de sa belle-

qu'autre chose; il y eut une bataille à *trois* qui emporta trois amitiés à jamais dans un drame de jalousie et laissa des blessures qui saignent encore; je vous conterai cela quelque jour. Cela me serait impossible aujourd'hui. Les souvenirs aussi ont des nerfs ! » (*Barbey à Trebutien*, 1^{er} oct. 1851.)

« Quant au Drame dont vous me parlez, je vous le raconterai plus tard. J'aimerais mieux le dire que l'écrire. Les mots que j'écris, je les vois, quand ils sont écrits, et ils me fusillent. Du moins la parole va plus vite; une fois dite, elle est évaporée et il n'en reste pas plus qu'il ne reste d'un peu de fumée dans les vents ! » (*Barbey à Trebutien*, 28 janv. 1854.)

M. Seillière a cru comprendre que les confidences, commencées par écrit, furent achevées par Barbey pendant son voyage à Caen, en 1856 :

« Dit les choses inexprimables par lettres, ce que j'appelle le quatrième dessous de tout ! Jugement de Josaphat sur les choses, les autres et soi-même ! » (*Memorandum de Caen*, 28 sept. 1856.)

sœur et d'Eugénie, eut un cinquantième caprice pour un homme qui lui paraissait un Christophe Colomb d'alcôve, un découvreur de Mondes en fait de plaisir et de piment dans le plaisir. C'était du moins son rêve ! Et ce fut elle qui organisa la bataille (*Bataille des Dames* !) et cela avec des arabesques d'horreurs, compliquées, diaboliques, inouïes, que je vous raconterai peut-être un jour, mais quand nous serons face à face, chacun dans notre bergère, en une de ces soirées intimes qui sont les poèmes de mon avenir !

Les épisodes de ce Roman sont nombreux. Il est joli comme s'il était faux et il est vrai ! Avant la rupture des trois femmes, on s'était fait probablement des confidences et voilà, *che creio*, les lettres *compromettantes* que vous n'aurez point. A présent, vous êtes renseigné assez pour comprendre tout ce qu'*aujourd'hui* je ne vous dis pas. Maintenant, cher ami, faites rentrer la Vérité que je vous envoie dans le trou de votre puits, et continuez de m'aimer. (*Barbey à Trebutien*, 5 août 1854.)

Les citations que nous venons de faire sont longues. Mais nous nous devons de publier ces confidences telles quelles. Elles nous renseignent sur ce que pense Barbey de la fameuse rupture et de ses causes.

Elles prouvent aussi combien le baron Seillière s'est égaré en la circonstance. Cherchant à déterminer « quel fut le troisième acteur féminin du drame », il assure que « ce rôle ne peut guère avoir été tenu que par une certaine Sophie de R[ivières] ». Après avoir fait remarquer combien M^{lle} de Rivières était unie d'amitié à Eugénie, il écrit :

Pour notre part, nous inclinerions à supposer que M^{me} de Maistre, enfant gâtée, imagination capricieuse, malgré la bonté de son cœur, fort malade de nouveau en septembre 1841 et qui semble avoir été disposée à la jalousie, — car Eugénie dut la rassurer dès le début de leurs relations sur son amitié pour M^{lle} de Bayne, — que M^{me} de Maistre, disons-nous, jugea ses deux amies trop liées entre elles et les accusa peut-être de lui cacher leurs commentaires à son sujet. Ces commentaires, elle les supposait un peu sévères désormais de la part d'Eugénie et non sans raison... Marie se serait sentie refroidie pour Eugénie à la suite de ces soupçons plus ou moins justifiés, et le contraste si marqué de leurs tempéraments aurait alors éclaté au grand jour dans une explication qui devint mortelle à leur amitié. (*Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1909, p. 415.)

En réalité, M^{lle} de Rivières resta complètement étrangère à la *Bataille des Dames*. Quand le drame se dénoua, elle était même absente de Paris. Le nom de la troisième actrice est donné en toutes lettres par Barbey ; il s'agit de la comtesse Amédée de Maistre (1),

(1) M^{me} Amédée de Maistre était née Louise-Julie-Jenny Michaud de Montblia. Elle avait épousé Amédée-Elisabeth-Louis, comte de Maistre, fils d'Armand-Jean-François de Maistre, chevalier, baron et seigneur de Vaujour (Seine-et-Oise) et d'Elisabeth Jolivet de Vannes. Le comte mourut à Bompré (Allier) le 17 juin 1862, âgé de 77 ans. La comtesse Amédée mourut à Bompré, le 27 septembre 1867, à l'âge de 64 ans ; son corps fut transporté à Fontenay-la-Rose (?). [D'après les registres de la paroisse de Barberier, Allier.]

belle-sœur de la baronne, qui semble, au mois de septembre, être venue habiter chez la baronne, rue de Rivoli. Rappelons que son nom est mentionné pour la première fois sous la plume d'Eugénie dans une lettre à son père du 30 juillet 1841.

Mais le rôle qu'elle joua est-il aussi diabolique que le laisse entendre Barbey d'Aurevilly ? Nous aurons à l'examiner tout à l'heure.

II. — Les documents.

Avant de le faire, pour être mieux à même de porter un jugement, continuons à raconter la vie d'Eugénie en utilisant les documents que nous possédons, c'est-à-dire son dernier *Memorandum*, sa correspondance avec le Cayla, et une série de lettres relatives à cette crise d'âme. Il convient de ne point passer trop vite sur cette période. C'est le point culminant de l'existence de notre héroïne, que plusieurs de ses historiens, — M. le chanoine Pauthe et M. de Colleville entre autres, — ont ignoré ou ont laissé volontairement dans l'ombre.

Au moment où elle commence le nouveau *Memorandum* pour Barbey, Eugénie, qui s'attend à quitter Paris au bout de huit jours, éprouve une certaine mélancolie à la pensée de cette période de vie qui prend fin.

Je n'irai pas loin dans le peu de jours qui me restent; rien que huit jours et le départ au bout. Ce point final m'attriste immensément, et je ne sais voir autre chose. Comme le navigateur au terme de la mer Vermeille, je ne puis m'ôter de là. O ma traversée de six mois, si étrange, si diverse, si belle et triste, si dans l'inconnu, qui m'a tant accrue d'idées, de vues de choses nouvelles, qui ont laissé tant à dire et à décrire! (*Journal*, 29 août 1841.)

Elle regrette de ne pas avoir cédé plus tôt à la pente naturelle de son âme, de ne pas avoir tenu régulièrement de *Journal* pendant son séjour à Paris. Mais pour qui aurait-elle écrit ? Il lui faut quelqu'un qui s'intéresse à ce qu'elle fait. Du temps de Maurice, il en était autrement. Le moindre désir de sa part, un mot d'amitié suffisait à donner de l'élan à sa plume. Mais puisque l'ami de son frère lui a demandé de composer son *Tous les jours*, et qu'elle se retrouve dans un état d'esprit semblable à celui d'autrefois, elle se met de nouveau à l'œuvre et rédige pour lui le *Memorandum* désiré, « ce de vous à moi dans le monde, comme vous l'avez eu au Cayla ».

Dans sa pensée, Barbey continue Maurice. Elle voit son frère vivre en lui, comme elle le revoit mourir dans un pauvre jeune poitrineux qui s'éteint dans une chambre voisine. Ce qu'elle aime en Barbey, c'est sa conversation aux aperçus lumineux.

* Je ne trouve qu'en vous cette compréhension large, élevée, inattendue et vraie sur les hommes et les choses. Rien n'est varié comme

votre conversation qui aborde tout, qui exprime tout, avec une noblesse et [une] délicatesse divine. Langue des Dieux, esprit des Grâces. (28 août. Première rédaction.)

Elle est fière d'applaudir à ses succès de parole dans le salon.

Le grand M. Vis-à-vis vous a trouvé bien aimable, vous étiez en verve ce soir, mais plus ou moins votre conversation abonde d'esprit, d'éclat, de mouvement, elle monte, s'étend, se joue dans mille formes sous une forme inattendue, le plus joli feu d'artifice. « Le beau parleur ! », a dit ce grand monsieur, en saluant la baronne qui a confirmé d'un sourire en ajoutant : « Ne croyez pas qu'il pense tout ce qu'il dit. » C'était sans doute au sujet de saint Paul, et pour écarter le soupçon d'hérésie que vous avez encouru en discourant mondainement sur cet apôtre. (29 août.)

Pour le monde qu'elle va quitter, Eugénie a des complaisances, mais ne se sent pas pleinement confiante en lui. Ce milieu est si différent de celui qu'elle a connu jusqu'alors ! Il manque de simplicité et de sincérité.

Bonne nuit. Je vais dormir, je vais chercher mes *songés gris de perle*. Et, à propos, pourquoi a-t-on ri lorsque j'ai comparé les vôtres au son de la trompette ? Il y a donc là-dessous quelque signification singulière, de ces sous-entendus de langage que je n'entends pas, ce qui m'arrive souvent. On donne dans le monde de doubles sens aux choses les plus simples, et qui n'est pas averti s'y trompe. Quand je vois rire, allons, je suis au piège, cela me donne à penser, mais rien qu'un moment, par surprise. A quoi bon s'arrêter sur des complications ? (29 août.)

Aussi est-elle heureuse de pouvoir se rendre témoignage qu'elle abandonne le monde sans avoir subi son influence néfaste.

[Le monde] n'a rien de ce que je voudrais. Je le quitte aussi sans en avoir reçu d'influence, ne l'ayant pas aimé, et je m'en glorifie. Je crois que j'y perdrais, que ma nature est de meilleur ordre restant ce qu'elle est sans mélange. Seulement j'acquerrais quelques agréments qui ne viennent peut-être qu'aux dépens du fond. Tant d'habileté, de finesse, de *chatteries*, de souplesse ne s'obtiennent pas sans préjudice. (1^{er} sept.)

Ce qu'elle ne peut comprendre, c'est l'hypocrisie et les comédies des salons, c'est que l'on dise une chose alors qu'on en pense une autre, c'est que l'on comble une personne de prévenances alors qu'on la déchire à belles dents dès qu'elle a tourné les talons.

M^{mes} de... sont venues, je les ai crues longtemps amies à entendre leurs paroles expansives, leur mutuel témoignage d'intérêt et ce délicieux *ma chère* de Paris, oui, c'est à les croire amies, et c'est vrai tant qu'elles sont en présence, mais au départ on dirait que chacune a laissé sa caricature à l'autre. Plaisantes liaisons ! (Id.)

Heureusement, toutes les amitiés ne ressemblent pas à celles-là. Il en existe de sincères, de profondes, d'immuables : celle qui l'unit à la baronne, par exemple :

* Je sais que Marie (Elle sera toujours Marie) (1) entre nous à cause du

(1) Que veut dire cette phrase ? Nous ne croyons pas que la formule indique un refroidissement définitif d'amitié. Tout au plus implique-t-elle une certaine

passé), je sais que Marie m'aime dans toute la vérité de son cœur. Oh ! elle ne peut être fausse. Sa nature est d'agir soudainement, sans calcul, à l'inconsidéré même, ce qui donne à sa conversation un grand charme, mais qui ne serait pas sans danger pour sa conduite. (*Id.*)

Eugénie craint pour M^{me} de Maistre, à qui elle a servi d'ange protecteur depuis le mois de décembre. Qui la protégera désormais, après leur séparation ? La baronne n'a plus confiance en personne de sa famille. Pour continuer sa mission de bien, Eugénie ne voit que Barbey. C'est donc à lui qu'elle confie son amie.

* Ici je m'adresse à vous, et surtout je compte sur vous. Je compte sur votre noble influence, telle que vous me l'avez promise et que je l'ai vue jusqu'à présent. C'est beau et digne et singulièrement délicat, c'est fait pour vous le dévouement que vous voulez exercer, c'est presque un ministère, ô directeur des âmes ! Faites du bien à celle-là, restez près d'elle à la place que vous désigne mon estime, et je partirai plus tranquille. Son avenir m'inquiète, je tremble pour ce cœur enfant qui ne tient que par un cheveu. (1^{er} sept.)

Il y a là, évidemment, une erreur étonnante de jugement, un défaut regrettable de compréhension, mais Eugénie est tellement persuadée de l'excellence de ses pensées et de son plan qu'elle s'en ouvre à M^{me} Amédée de Maistre.

* Nous avons à son sujet [*au sujet de la baronne*] bien des conversations avec sa sœur qui lui est, je crois, parfaitement attachée. Cette femme me plaît, peut-être à cause de cet attachement, par cela d'abord et puis par une infinité d'agréments et de qualités sérieuses, une raison pleine d'esprit, un esprit plein de raison, une distinction dans les vues, un sentiment exquis des choses élevées et tendres, une touche délicate, une façon gracieuse d'aborder toutes choses (et légèrement étrangère de parole), le tout mené sans éclat, mais avec un charme plein d'insinuations. (1^{er} sept.)

Eugénie accorde son entière confiance à M^{me} Amédée. Une chose la déroute cependant.

Ce que je ne comprends pas dans cette femme, c'est qu'elle ait pu s'attacher à ce Mirabeau que vous avez dépeint. Mais l'a-t-elle cru ce qu'il est, ou est-il bien ce qu'on dit ? Le monde est si méchant, on s'y plaît tant à faire des monstruosité ! Il y a aussi de véritables monstres d'hommes. Quoi qu'il en soit du docteur irlandais, il ne voit pas un malade en danger qu'il ne lui parle d'un prêtre, et il est lui-même exact observateur des lois de l'Eglise. Accordez cela avec sa réputation (1).

méfiance. A notre avis, Eugénie avertit surtout Barbey que Marie désigne la baronne. Madame de Maistre avait deux prénoms : Henriette et Marie. Ses parents l'appelaient Henriette. Elle préférait celui de Marie ; c'est aussi celui que lui donnaient ses intimes.

(1) Le 1^{er} septembre, Eugénie ne connaissait encore que superficiellement le docteur irlandais, et l'estimait pour le bien que ses remèdes procuraient à la malade. Quelques jours après, elle ajoutait, en note, à son sujet : « Un peu plus tard, il m'est venu des idées plus étendues sur cet homme très peu connu, profond et fermé. »

Nos recherches personnelles et l'obligeance de M. l'abbé Roche, curé d'Etroussat (Allier) nous ont permis d'identifier l'énigmatique docteur irlandais avec le docteur Timothy O'Brien que M^{me} Amédée de Maistre garda dans son château

Pourquoi encore, avec tant d'audace, paraît-il timide et embarrassé devant nous trois comme M. William ? Il rougit autant et son regard rentre encore plus vite. Est-ce là ce fougueux Jupiter ? Je n'y connais rien peut-être : oui, *l'énigme du monde est obscure pour moi.* (1^{er} sept.)

Elle ne peut s'expliquer davantage le motif qui a poussé Barbey, avec son incroyance et ses déclarations d'athéisme, à se rendre un dimanche à l'église.

Qu'alliez-vous faire dimanche à Saint-Roch ? Était-ce aussi pour vous y reposer ? On a fait bien des investigations là-dessus. Peine perdue. Que découvrir sur l'incompréhensible ? Dieu seul vous connaît. Oui, vous êtes un palais labyrinthe, un dérouteur, et, sans ce côté qui vous liait à Maurice, et où luit pour moi la lumière dans les ténèbres, je ne vous connaîtrais pas non plus, vous me feriez peur. Et cependant vous avez l'âme belle et bonne, honnête, dévouée, fidèle jusqu'à la mort, une vraie trempe de chevalier, et ce n'est pas seulement qu'au dedans. (1^{er} sept.)

Eugénie voudrait tant que Barbey ait une âme croyante ! L'incrédulité de son « frère Jules » est le grand souci de sa vie. Sans trêve, elle le harcèle sur ce point, et ne se gêne pas pour lui dire que son dernier roman, *l'Amour impossible*, n'est point à sa convenance.

Les romans ne m'intéressent guère, écrit-elle à propos de la lecture de *Delphine* qu'elle vient d'entreprendre, jamais ils ne m'ont moins touchée. Est-ce par vue du monde et du fond qui les produit, ou par étrangeté de cœur, ou par goût de meilleures choses ? Je ne sais, mais je ne puis me plaire au train désordonné des passions. Il y a dans cet emportement quelque chose qui m'épouvante comme les transports du délire. J'ai peur, horriblement peur de la folie, et ce dérangement moral qui fait le roman en détruit le charme pour moi. Je ne puis toucher à ces livres que comme à des insensés, même *l'Amour impossible*. (3 sept.)

Ramener à Dieu l'ami de Maurice, exercer sur lui une influence chrétienne est le plus ardent de ses désirs. Elle souhaite d'autant

de Bompré (Allier) et à qui elle laissa par testament la jouissance de sa propriété. Le docteur y résida jusqu'à la fin de sa vie. Voici son acte de sépulture :

« L'an 1879 et le 1^{er} avril à 11 heures du matin a été présenté en cette église avec les prières accoutumées le corps de O'Brien Timothée décédé avant-hier au château de Bompré à l'âge de 81 ans dans la communion de l'Eglise. »

Signé : « J.-B. Chervin, curé. »

M^{lle} Duhamolet nous avait déjà signalé un docteur irlandais dans le *Nabab* d'Alphonse Daudet, le docteur Jenkins, dont voici le portrait :

« Debout sur le perron de son petit hôtel de la rue de Lisbonne, rasé de frais, l'œil brillant, la lèvre entr'ouverte d'aise, ses longs cheveux vaguement grisonnants épanchés sur un vaste collet d'habit, carré d'épaules, robuste et sain comme un chêne, l'illustre docteur irlandais Robert Jenkins, chevalier du Medjidjié et de l'ordre distingué Charles III, d'Espagne, membre de plusieurs sociétés savantes et bienfaisantes, président fondateur de l'œuvre de Bethléem, Jenkins enfin, le Jenkins des perles Jenkins à base arsenicale, c'est-à-dire le médecin à la mode de l'année 1864, l'homme le plus occupé de Paris, s'apprêtait à monter en voiture. »

N'y aurait-il pas un rapprochement à faire entre le docteur Jenkins et le docteur O'Brien qui soignait M^{me} de Maistre en 1841 ? Peut-être. Jenkins a la spécialité de soigner les personnes nerveuses. Puis, le roman d'Alphonse Daudet est un roman de mœurs parisiennes, un roman à clef. L'hypothèse ne paraît pas invraisemblable.

plus vivement cette conversion que M^{me} Amédée cherche à la persuader que Barbey avec ses principes irrégieux ne peut jouer auprès de M^{me} de Maistre le noble rôle de bien qu'Eugénie lui assigne.

* Oh ! que nous avons causé, Elle [*la baronne*] et moi. Que de choses ont coulé de sa bouche dans mon cœur ! Pauvre chère amie, qui l'écouterait quand je serai partie ? A qui confiera-t-elle ce fond d'elle-même, ses mélancoliques secrets, ses souffrances timides, tant de choses délicates repliées dans l'âme et qu'il y a risque à produire au dehors ? Je voudrais laisser près d'elle quelqu'un de sûr comme un ange. *Ce ne serait pas vous, à croire ce qu'on dit*, mais j'aime mieux vous croire. Une de vos paroles en fait tomber mille. Quand vous me parlez comme un frère, toute prévention est détruite. J'en suis heureuse et fière de penser qu'on ne vous connaît pas comme moi. (3 sept.)

Dans le manuscrit, Barbey a mis un trait rouge en marge de ce passage, qui est, en effet, significatif. Il marque la lutte d'influence qui se livre entre M^{me} Amédée de Maistre et Eugénie de Guérin. Toutes deux aiment la baronne, mais tandis que la première s'efforce d'écarter Barbey dont les intimités avec la baronne lui déplaisent, la seconde au contraire croit que, grâce à lui, sa mission se continuera et que M^{me} de Maistre trouvera en lui un noble appui moral. La foi manque, il est vrai, à Barbey. Mais n'importe ! Il y a de la noblesse dans son caractère ; on peut se fier à lui. D'ailleurs ses sentiments religieux peuvent être ranimés. Eugénie en est tellement persuadée qu'elle s'y emploie de toutes manières, par ses reproches et ses exhortations. Elle lui dit combien elle souffre de son incroyance, le mal qu'il fait d'attaquer la religion.

* Ce qui est mal, écrit-elle le 8 septembre, c'est d'attaquer les croyances, c'est d'inculquer d'erreur ce qui est reçu vérité, c'est d'ébranler des esprits déjà mal affermis et qui souffrent de foi comme on souffre de soif. Je ne puis voir cela, mon ami, sans accuser votre influence fatale qui pourrait être si heureuse. Vous pourriez si magnifiquement exercer le magnifique pouvoir que vous avez d'impressionner fortement.

Deux jours après, elle ajoute :

Vous et Maurice êtes toujours mes préférés, je vous vois au-dessus de tout ce que je vois. Vous êtes les deux hommes qui me contentez le plus pleinement l'esprit. Ah ! s'il ne vous manquait une chose ! Et qu'en cela je souffre et souvent ! Chaque fois qu'il en est question, on fait après votre départ le relevé de vos principes et de vos paroles avec un blâme d'autant plus pénible que je ne puis pas l'écarter. Bien loin de là, je le donne dans ma conscience. La conscience agit souvent à contre-cœur. Non, je ne puis entendre des choses qui *lui* font mal et qui vous font tort. J'ai entendu quelqu'un vous traiter de fou à ce sujet. Vous vous aventurez, dit-on, étrangement dans les questions religieuses. Je ne vous les vois pas aborder que je n'éprouve les transes de cette mère d'un fils aveugle, lancé sur l'Océan. Pardon de la comparaison, mon cher Jules, je la reprends. Certes, vous ne manquez pas de vue, hormis celle de la foi. (10 sept.)

L'attitude d'Eugénie à l'égard de Barbey est nette. Elle veut lui

confier la baronne; elle souhaite seulement que le sens chrétien rentre dans son âme si haute.

Durant ces quinze jours, en dehors du *Memorandum* que nous venons d'analyser, Eugénie n'écrit guère que deux lettres au Cayla. Dans la première, celle du 31 août, elle remercie son père de la laisser encore auprès de son amie pour qui ses sentiments n'ont pas varié.

* Mon enchanteresse amie enchante tout le monde. Cette belle figure s'est embellie, idéalisée par la maladie. Au reste, sa santé tourne au mieux. J'espère beaucoup. Cette fois elle a pu lire votre lettre dont elle a été bien touchée et surtout du don que vous nous faites de quelques jours de plus à passer ensemble à aller visiter l'Océan. Merci, mon bon père, merci de cela et de tant de tendresses dont vous l'accompagnez. Quoi qu'il en soit, mer ou non, je vous reviendrai bientôt. Ce voyage se décidera dans peu. Nous ne passerons que huit ou dix jours au Havre; puis elle ira en Bourbonnais (1) et moi au Cayla. Ce qui me retient définitivement sont ces publications. S'il y a jour, c'est d'ici. Il faut être là pour tout savoir. Une fois la chose arrêtée, je n'aurai qu'à emporter mes papiers pour les copier au Cayla. (*A son père, 31 août 1841.*)

Après tout, il ne s'agit que d'un léger retard. « Bientôt nos vies se reconfondront », écrit-elle à sa sœur.

Quinze jours après, elle fait partir une seconde lettre. Eugénie ne rentre pas avec Charles de Thézac, comme c'était projeté; elle attend le départ de Cadars, le marchand de vin, qui aura lieu vers la fin du mois.

Que n'a-t-elle quitté Paris avec son cousin ? L'événement douloureux auquel elle va se trouver mêlée aurait été évité.

Le ton de la seconde lettre laisse pressentir que quelque chose se prépare, ou tout au moins que les sentiments de la baronne sont en train d'évoluer.

* Ma pauvre amie va et vient, du mieux au mal, du mal au mieux, et ce serait, je pense, l'attente éternelle si j'attendais sa santé pour partir. (*A son père, 15 sept.*)

Eugénie, qui parle des *sensations foudroyantes* de la pauvre malade, est alors fermement résolue à partir à la date qu'elle s'est fixée. En conséquence, elle achète de menus cadeaux avec de l'argent qu'elle emprunte, et elle s'efforce de faire achever son portrait.

* Voici quatre fois que je pose dans cet atelier [*celui de M. Augier*] sans voir la fin de mes traits. Encore une séance et vous aurez deux Eugénie. (*Id.*)

Ce qui l'ennuie toujours, c'est qu'elle ne sait comment se tirer sans brisure d'auprès de M^{me} de Maistre.

(1) A Bompré, commune de Barberier, canton de Chantelle (Allier). Le château qu'y possédait M^{me} Amédée de Maistre est aujourd'hui la propriété des Loisel de Douzon.

Par bonheur, M^{me} Amédée lui en a suggéré le moyen, en proposant de prendre la baronne dans le Bourbonnais, pendant qu'Eugénie regagnera le Cayla.

* Nous avons ménagé un voyage en même temps pour elle chez une de ses belles-sœurs. On travaille à l'y décider : on va essayer d'une sortie en voiture pour voir si elle la peut supporter. Nous devons faire ainsi pour le Havre lorsqu'elle est devenue plus souffrante. Dieu veuille qu'il n'en soit pas de même à présent ! (*Id.*)

Plus Eugénie réfléchit, plus la circonstance lui paraît favorable. Et cependant c'est ce qui va tout rompre. Une lettre à M^{me} Adrien de Sainte-Marie, du 17 septembre, le laisse déjà prévoir.

* Comme les hirondelles, je n'attends plus que le signal pour regagner le pays du soleil. De son côté, Henriette gagnera le Bourbonnais, et voilà la vie, toute pleine de séparations. Le départ de notre malade n'est pas absolument certain, ce mot n'entre dans aucun des projets qu'elle fait. Mais on y pense et on travaille à l'y décider, à la raffermir contre la frayeur de mourir en route, frayeur sans motif, vous pensez bien. Elle est depuis huit jours dans des idées nerveuses, mais au fond beaucoup mieux que jamais. Si elle entendait cela, je serais vouée aux Euménides, mais n'importe, j'ai tant de bonheur de ce mieux et de cette espérance de guérison que donne le docteur irlandais. Dieu tire ses secours de loin. M^{me} Amédée est encore ici pour arranger son départ sur celui de sa sœur, attention pleine d'intérêt avec bien d'autres encore. J'ai mille raisons pour souhaiter la translation d'Henriette à Bompré où elle aura des diversions d'air et de personnes qu'on dit très aimables. Nous n'avons que très peu de monde ici, et elle s'ennuie inexprimablement.

Elle est depuis huit jours dans des idées nerveuses. Cette ligne est révélatrice. Elle marque le commencement de la brisure de l'amitié de M^{me} de Maistre et d'Eugénie de Guérin. Jusque-là, en effet, rien ne paraissait l'avoir troublée, au moins profondément, puisque le 3 septembre encore, ainsi que nous l'avons relaté, on en était toujours aux intimités et aux confidences. Il n'en est plus de même le 17.

Que s'est-il donc passé dans cet intervalle ?

Avec cette question, nous touchons au point vital, au nœud du drame.

III. — Le drame.

M^{lle} Duhamolet, qui a cru remarquer une lutte d'influence engagée autour de la baronne entre M^{me} Amédée de Maistre et Eugénie de Guérin, a fait la supposition suivante :

La belle-sœur de Marie a été pendant quelque temps la maîtresse de Barbey. C'est une femme astucieuse et jalouse. Il lui déplait de voir son ancien amant faire la cour à M^{lle} de Guérin, une cour si singulière que l'intéressée ne s'en doute même pas, mais tout de même suffisamment significative pour que le bruit se répande de leur prochain mariage.

Ce potin de salon n'est pas parvenu jusqu'à la baronne, toujours si casanière, mais sa féline belle-sœur se charge de le lui conter.

M^{me} de Maistre sursaute :

— Eugénie, épouser Barbey ! C'est impossible !

La médisante sait ce qu'elle fait. Elle se débarrasse en même temps de deux rivales, car la baronne aussi est éprise du beau dandy. Elle commence à s'apercevoir que le souvenir de Maurice s'évapore et que, mieux que le tendre et chaste Guérin, son ami sait parler aux femmes.

La perfide *Charmante* triomphe donc, car, si Marie croit que Barbey trahit sa confiance et s'occupe d'une autre, elle le congédiera, sans doute. D'ailleurs, Eugénie partie, Barbey aura moins de prétextes pour venir rue de Rivoli et le plus pressé est de noircir la réputation de M^{lle} de Guérin.

Alors, ce sont entre les deux belles-sœurs de longs conciliabules, et, sur les pas de l'innocente, l'embûche dressée sournoisement, fil à fil, comme la toile de l'araignée. (*La vie et la mort d'Eugénie de Guérin*, pp. 222-223.)

Ce récit ne nous paraît pas répondre à la réalité.

Nous admettons sans doute, comme M^{lle} Duhamellet, qu'Eugénie n'aime pas d'amour Barbey, bien que Barbey se soit vanté de lui en avoir inspiré. Si le sentiment qu'elle éprouve pour lui est plus que de la simple amitié, ce n'est pas non plus de l'amour. Il est impossible d'admettre qu'Eugénie ait eu conscience d'un autre sentiment qu'une profonde et affectueuse fraternité d'âme pour celui qui lui remplaçait Maurice.

Nous sommes d'accord encore avec M^{lle} Duhamellet pour dire que la baronne est éprise de Barbey, l'élégant dandy qui fait le beau dans son étrange salon, auprès de sa fantasque et capricieuse personne. M^{me} de Maistre est sujette aux sentiments changeants et aux impressions violentes. C'est « une herbe haute tremblant dans la lumière », suivant l'expression poétique de Maurice; une « enfant au cœur de feu », dit Eugénie de Guérin. Barbey ne se gêne pas pour déclarer qu'il est entré profondément dans sa vie, tout en ajoutant, il est vrai, que leurs relations ne sont pas ce que le monde dit :

C'est sur la main de Guérin, c'est appuyé sur le souvenir de Guérin que je suis entré dans la vie de cette femme, et j'y suis entré profondément, comme ces ancores que tempêtes et hommes ne peuvent plus soulever où elles sont tombées. Je suis soudé et scellé à cette âme-là comme l'épée rompue dans la blessure. Ma volonté seule m'en arracherait, mais la sienne, toute irritée, toute violente et frémissante qu'elle fût, non !

L'histoire de nos relations serait trop longue à vous raconter. Comme toujours *elles ne sont pas ce que le monde dit*. Le faubourg Saint-Germain est aussi lâche que bête et aussi bête qu'implacable. Mais il est amusant après tout. Si je vous avais les pieds au coin de mon feu, le café devant nous, en vrais sectateurs du Prophète, je vous conteraï des histoires à tenir trois nuits durant les yeux d'un Arabe grands ouverts et les vôtres, à vous qui avez traduit les Contes Arabes; mais je ne vous ai pas, mon feu s'est éteint, il est deux heures après minuit, trêve aux commérages et allons nous coucher ! (*Barbey à Trebutien*, 25 sept. 1844.)

Mais nous ne pouvons pas suivre M^{lle} Duhamellet quand elle prétend que Barbey a cherché à troubler le cœur de cette jeune fille malgré les passions violentes dont il était agité en ce temps-là. Comme le dit excellemment M. Henry Bordeaux (1), ce qu'il y eut entre eux est « un sentiment sans nom où l'amitié intellectuelle tient plus de place que l'attrait physique ».

Nous ne pouvons pas la suivre surtout quand elle raconte le rôle qu'aurait joué M^{me} Amédée dans le drame. Autant que nous puissions en juger, cette dernière n'est pas la féline belle-sœur que met en scène M^{lle} Duhamellet. Comme l'a remarqué M. l'abbé Decahors dans le *Figaro littéraire* du 20 février 1926, M^{me} Amédée apparaît comme « une nature expansive, avide de douces émotions, un cœur blessé par l'existence qui ne lui offre qu'amitiés insincères ». Ses mœurs étaient légères, sa nature un peu bizarre, mais nous ne la croyons pas capable d'une méchanceté aussi caractérisée. A Bompré, elle a laissé la réputation d'être très bonne. Eugénie a tracé d'elle, sur une feuille volante, un portrait des plus flatteurs.

* 13 [août]. — Passé la soirée, hôtel de Florence, au pied du lit de la Graciosa devisant diversement du présent et de l'avenir. Cette femme connaît la vie par portée de vue et par expérience. Sa société serait bonne à une jeune femme du monde pour la guider ou l'instruire. Pour moi, elle ne peut que me plaire et elle me plaît comme distinction d'esprit et délicatesse d'être. Tout dans cette femme est de trempe fine. Je ne sais à quoi la comparer dans son âme et dans ses dehors. C'est une perle dans une autre.

Dans les circonstances pénibles qu'elle traversait, Eugénie, loin d'être trahie par M^{me} Amédée, trouva près d'elle consolation et force. Plus de six mois après, elle l'en remerciait délicatement en évoquant à traits rapides « ce triste passé dont j'ai tant souffert et dont j'aurais souffert bien davantage sans vous, ma douce compatissante ». La baronne le comprit si bien qu'elle traita sa belle-sœur de complice et l'engloba dans la disgrâce.

Que se passa-t-il donc, vers le 15 septembre 1841, dans le salon de la rue de Rivoli ?

A notre sens, le voici.

Tout s'explique par l'amour de M^{me} de Maistre pour Barbey, et par une terrible et incroyable jalousie de la seule baronne. Celle-ci voyait s'éteindre en son cœur le souvenir de Maurice et s'éprenait de Barbey. Comme pour marquer l'état de son cœur, elle fit transcrire sur le cahier d'extraits d'Eugénie cette pensée de Goethe :

Rien de plus délicieux que d'éprouver une passion nouvelle, lorsque les feux dont on brûlait auparavant ne sont pas encore éteints. Ainsi l'on voit avec plaisir, au moment où le soleil va disparaître, l'astre des nuits

(1) *Barbey d'Aurevilly*, par HENRY BORDEAUX, p. 219.

s'élever du côté opposé de l'horizon. On se réjouit alors du double éclat des deux flambeaux du firmament.

Eugénie, les yeux bandés par l'amitié qui l'unissait à Barbey d'Aurevilly et à M^{me} de Maistre, ne saisit pas cette évolution sentimentale. M^{me} Amédée, en femme habituée au monde et à ses passions, s'en rendait au contraire parfaitement compte. D'où son attitude hostile contre Barbey qu'elle connaissait bien. M^{me} Amédée, voyant qu'il s'appuyait sur le souvenir de Maurice, et par le fait même, sur Eugénie de Guérin, pour entrer de plus en plus profondément dans le cœur de la baronne, chercha à le discréditer, dans des intentions au moins partiellement louables. Sa conduite dans cette circonstance trouve son explication dans la vénération qu'elle éprouvait pour Eugénie, et, peut-être aussi, dans l'aversion que lui inspirait son ancien amant.

Maintes fois, elle essaya de détromper la pauvre fille des champs au cœur chaste qui, dans son ignorance du mal, ne se doutait pas de ce qui se passait. Elle le fit ouvertement, prenant prétexte de la moindre occasion pour attaquer celui qu'Eugénie portait si haut dans son estime. Après chacune des visites de Barbey, elle relevait ses paroles. Mais, comme cela se produit presque toujours dans de pareilles circonstances, ses attaques contre Barbey eurent pour effet d'attacher Eugénie plus fortement à lui. Ne pouvant atteindre directement son but, M^{me} Amédée eut l'idée de ménager un voyage, d'emmener sa belle-sœur chez elle, dans son domaine du Bourbonnais, à Bompré. C'était fournir à Eugénie le prétexte qu'elle cherchait pour regagner le Cayla. C'était aussi écarter Barbey et tourner l'esprit de la baronne vers d'autres pensées. Eugénie accepta d'enthousiasme le projet du voyage; elle y vit l'occasion propice pour revenir dans son château et quitter sans froissement la tyrannique baronne. Quant à cette dernière, elle l'agréa tout d'abord, comme elle adoptait toute idée nouvelle. Mais bientôt elle se reprit. « Pourquoi, se demanda-t-elle, veut-on mon départ ? Soupçonne-t-on quelque chose ? Pourquoi surtout Eugénie insiste-t-elle autant que ma belle-sœur pour ce voyage qui amènera notre séparation ? »

Les idées les plus étranges, les plus folles, traversèrent son cerveau. Elle fit toutes sortes de suppositions qui aboutissaient à ceci : Eugénie l'engageait au voyage de Bompré pour l'écarter de Barbey. A certains moments, les principes intransigeants qu'elle connaissait à la sœur de Maurice la lui faisaient regarder comme un obstacle à sa passion nouvelle : son amie s'entend avec ses parents. D'autres fois, au contraire, elle se montrait jalouse d'elle et la considérait comme une rivale : l'amitié pour le « frère Jules » n'est que de l'amour déguisé. D'où, « les idées nerveuses » de la baronne, puis une première scène violente, le 16 septembre, qui laissa Eugénie « cœur triste et tête lasse ».

La pauvre fille, « dont les intentions étaient loin d'être ce que l'on supposait », ne comprenait rien à ce dont elle était soupçonnée. Aussi, avec une naïveté touchante, confia-t-elle son angoisse à Barbey dans un entretien d'où il résulta pour elle la certitude que l'amitié avec la baronne ne pouvait durer.

Je vous ai vu, nous avons causé, cela suffit au dégagement du cœur, à la délivrance de la tête, ce poids fatigant de sentiments et de pensées que nul autre que vous ne pouvait recevoir. Me voilà soulagée, mais je souffre de ce que j'ai mis au jour. (Hélas! que faut-il voir (1), et où en sommes-nous de cette belle amitié que vous vouliez faire heureuse? Impossible cela, impossible même qu'elle vive du côté de Marie. Dans ce cœur ardent, l'amitié c'est une colombe dans un four. Mon Dieu, ne vois-je pas à demi consumée celle qu'elle avait pour moi.) O fin de tout! fin de toutes choses et toujours des plus chères, et sans cause connue souvent pour les sentiments du cœur, que par je ne sais quel dissolvant qui s'y mêle. En s'unissant, il entre le grain de séparation. Cruelle déception pour qui croyait aux affections éternelles. Oh! que j'apprends! mais la science est amère. (Non que je pense qu'au fond Marie ne m'aime plus, elle m'éloigne d'elle comme elle éloigne un ruban, un plaisir, une espérance, même la vie, par un mouvement de délire, mais ce délire dérange tout, et gâte pour jamais peut-être notre affection primitive. Ce n'était que confiance et abandon, cœur dans l'autre à pleins versants, et maintenant que de réserves, d'attentions, d'égards de mon côté pour ce pauvre cœur de Marie, ce bassin d'or endommagé!) (*Journal*, 17 sept. 1841.)

Heureusement, écrit-elle, l'amitié de Barbey lui demeure.

Qui me restera? Vous, ami de bronze. J'ai toujours cherché une amitié forte et telle que la mort seule la pût renverser, bonheur et malheur que j'ai eus, hélas! dans Maurice. Nulle femme n'a pu ni ne pourra le remplacer, nulle, même la plus distinguée, n'a pu m'offrir cette liaison d'intelligence et de goûts, cette relation large, unie et de tenue. Rien de fixe, de durée, de vital dans les sentiments des femmes; leurs attachements entre elles ne sont que de jolis nœuds de rubans. Je les remarque ces légères tendresses dans toutes les amies. Ne pouvons-nous donc pas nous aimer autrement? Je ne sais, ni n'en connais d'exemple au présent, pas même dans l'histoire. Oreste et Pylade n'ont pas de sœurs. Cela m'impatiente quand j'y pense, et que vous autres ayez au cœur une chose qui nous y manque. En revanche, nous avons le dévouement. (*Id.*)

Eugénie reconnaît volontiers le dévouement de la baronne et l'ancien attachement qu'elle avait pour elle. Elle lui reproche seulement une nature excessive que la religion n'a pas modérée.

* Elle veut tout passionnément, avec un emportement qui renverse la raison. Quel malheur que cette magnifique nature soit volcanique de la sorte! Il eût fallu là-dessus toute l'eau du ciel, un océan de religion et c'est à peine si elle en a été un peu trempée et encore de travers. Education manquée de ce côté et en bien d'autres. (*Id.*)

(1) Les passages entre parenthèses n'ont pas été publiés par Trebutien et sont inédits.

Barbey d'Aurevilly, qui est au courant des sentiments de M^{me} de Maistre à son égard et veut néanmoins garder l'estime et l'amitié de la sœur de Maurice, intervient alors auprès de la baronne en faveur d'Eugénie, et son intervention éloigne de quelques jours le conflit final.

Eugénie profite de ce répit pour faire une sorte d'examen de conscience dans lequel elle se demande en quoi elle a pu déplaire à son amie ! Est-ce à cause d'une susceptibilité excessive ou d'une franchise trop grande ? Est-ce parce que la baronne se forge de fausses idées sur ses rapports avec Barbey ? Le passage mérite d'être cité tout entier : Trebutien n'en a publié que quelques lignes.

(22. — Elle a pleuré (1) après votre départ. Vos paroles ont eu un effet quelconque. J'en augure bien, malgré la sensibilité du moment. De vous, elle accueille tout, même la vérité qui la blesse. J'ai eu longtemps la même influence. Qu'est-ce qui me la fait perdre ? En vérité, si j'en sais rien (*sic*). Les plus étranges soupçons s'engendrent d'eux-mêmes dans sa tête et vous tombent dessus comme des pluies de pierre. J'en suis brisée dès que je l'approche. Je souffre aussi beaucoup pour l'aborder, et la gêne de la souffrance aiguë comme celle-là m'altère au point de ressembler à l'irritation. Peut-être aussi y en a-t-il un peu. Je le crois, vu que cette conduite est injuste et que) rien ne me choque plus rudement que l'injustice, que j'en sois ou non l'objet. Je souffre d'une manière incroyable, rien qu'à voir donner raison à un enfant qui a tort et *vice-versa*. Le moindre renversement de la vérité me déplaît. Cette susceptibilité est-elle un défaut ? Je ne sais. Personne ne m'a jamais avertie de rien. Mon père m'aime trop pour me juger, pour me trouver aucune imperfection. Il faut un œil ni trop loin ni trop près pour bien distinguer une âme et voir ses défauts. Vous, Jules, êtes à parfaite distance pour me voir et ce qui me manque. Il doit me manquer beaucoup. Je veux vous demander cela avant de nous quitter, je veux avoir vos observations que je tiendrai comme une preuve de votre affection. On se doit de perfectionner ce qu'on aime. On le veut, on en parle même mal, ou mal à propos. (Serait-ce en cela que j'ai déplu à Marie ? Mais jamais mes intentions à cet égard n'ont été exprimées qu'avec épanchement, ce miel du cœur qui adoucit toutes choses. Jamais je n'ai poussé jusqu'à la discussion nos diverses façons de voir. Vous êtes le seul avec qui j'ai eu des vivacités de paroles. Avec Marie, nous nous faisons des observations mutuelles. C'était convenu. Ainsi, connaissant son faible pour sa fille, et prenant toujours son parti contre son père avant tout discernement, elle m'avait priée de l'avertir tacitement par un signe pour lui faire éviter ce tort : c'était de lever le doigt. De mon côté, je lui demandais autre chose, entre autres, je lui montrais toutes mes lettres. Ses réflexions m'ont fait garder plus d'un billet pour vous au commencement de notre arrivée à Paris. Elle me disait que je ne savais pas le parti qu'on tirait dans le monde d'un témoignage d'affection, que je vous exprimais trop la mienne, enfin des choses à me faire peur, ce qui venait, je le connais à présent, d'un faux point de vue sur nos relations, hélas ! ce qui a tout brouillé à la fin. Je n'accuse avec certitude que cette cause. Si c'est cela, elle a bien tort. Je ne lui empêcherais pas ce bonheur s'il était permis. Je ne l'empêcherais pas, non par indiffé-

(1) Les passages entre parenthèses sont inédits.

rence, mais dans la persuasion que vous pouvez donner votre affection en ce genre sans appauvrir votre affection pour moi. De celle-là j'en suis jalouse. Je blâme l'autre et je la plains et je m'attache à ces personnes.)

Pendant qu'Eugénie trace ces lignes, elle guette le passage de Barbey à qui M^{me} Amédée veut parler.

* Me voici en faction dans ma chambre pour vous arrêter au passage, poste assigné par M^{me} Am. qui veut vous parler. Je désire cette explication à cause de vous qu'on ne *croit pas*. Sur ce que j'ai dit, on répond que je ne connais ni vous ni le monde, que vous vous entendez avec elle, que vous m'abusez de belles paroles, et que je vous gênais beaucoup dans vos visites. Ces soupçons m'attristent, bien moins dans ma confiance en vous que dans celle que vous méritez et que je voudrais tant vous voir accordée. Mais c'est impossible avec votre réputation. Je ne puis pas rendre tout ce qui se dit là-dessus, mais j'en souffre inexprimablement (1). Comme Maurice, vous m'avez fait souvent pleurer sur votre vie, et sur votre âme. Mon Dieu, qu'est-ce que cela vous fait, frère incrédule ?

Ainsi, les soupçons de M^{me} Amédée ne sont pas dissipés. Elle voit toujours que Barbey s'attache de plus en plus à M^{me} de Maistre et qu'Eugénie favorise leurs relations à son insu. De toutes ses forces, Eugénie cherche à lui prouver le contraire et défend vigoureusement son ami, bien qu'elle sache que la conduite de Barbey n'est pas irréprochable.

La mort de M. de Sainte-Marie, en son château de Saint-Martin, prolonge de quelques jours cette sorte de trêve. Eugénie, qui est profondément affectée de cette nouvelle, — car elle a pu apprécier les qualités de celui qui vient de disparaître, — sait aussi combien ce deuil va causer de la peine à la baronne. Aussi, par un sentiment de charité bien compréhensible, s'entend-elle avec M. de Maistre pour cacher cette nouvelle, au moins durant quelques jours.

Mais les événements se précipitent. M^{me} de Maistre finit par découvrir ce qu'on lui cache et s'irrite en apprenant qu'on lui a tenu secrète la mort de son père. Puis, comme on lui parle de nouveau du voyage de Bompré, elle accuse tout le monde de s'entendre contre elle. De plus en plus, ses préventions prennent corps et lui paraissent être l'expression de la réalité. Elle commence par chasser sa belle-sœur. Puis, comme Eugénie ne cesse de voir Barbey, elle l'accuse d'être sa rivale. Eugénie la trompe : à coup sûr, elle est la maîtresse de Barbey. Entre temps, on envoya une lettre d'accusation calomnieuse (2), qui mit le comble à l'exaspération de la baronne. M^{me} de

(1) « *Tout ce qui se dit*. C'est la femme au képi rouge, M^{me} de M..., la cousine, qui le disait. » [Note de Barbey, à l'encre rouge, sur le manuscrit.]

On notera que plus haut (p. 174) le *képi rouge*, c'est la belle-sœur; ici, c'est la *cousine*. Barbey n'est pas très renseigné.

(2) Par qui fut écrite cette lettre ? Bien que rien ne permette de le déterminer, il semble qu'elle soit l'œuvre du docteur O'Brien. Le désir de se venger

Maistre prononça dès lors les paroles irrémédiables. Eugénie fut chassée comme une servante. C'était le 5 octobre 1841.

Eugénie, pendant toute la durée de cette crise, avait trouvé dans la religion ses meilleures consolations.

* Votre mot d'hier au soir que je *m'aigrissais* le caractère m'a servi d'avertissement, et puis j'ai médité sur ce mot de Jésus en croix : « Seigneur pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Enfin, je suis plus calme et bien résolue de rester calme. (22 sept.)

Au moment de la rupture, l'amitié de la sœur de Maurice pour Barbey et sa confiance en lui ne furent pas altérées. Elle lui remit donc le cahier rédigé à sa demande. Elle ne le fit pas cependant sans avoir indiqué solennellement en quelques lignes, à la dernière page, le caractère de son amitié pour lui, telle qu'elle l'avait toujours entendue.

Au retour de notre pose au Palais-Royal, je me repose dans ma chambre et dans le souvenir de notre entretien. Une femme a dit que l'amitié c'était un canapé de velours dans un boudoir. C'est bien cela, mais hors du boudoir pour moi, et haut placé sur un cap, par-dessus le monde. Cette situation à part de tout me plaît ainsi. (2 oct.)

Telle est, à notre sens, l'histoire éminemment pathétique et douloureuse de la mystérieuse rupture, de la célèbre *Bataille des Dames*. Si beaucoup se sont trompés en la racontant, c'est faute de documents et parce qu'ils se sont laissés égarer par le récit truculent et fantaisiste de Barbey. L'auteur des *Lettres à Trebutien* n'a pas voulu comprendre deux choses : le rôle de M^{me} Amédée de Maistre et *sur-tout* la nature des sentiments d'Eugénie de Guérin à son égard.

Il a fait de M^{me} Amédée une sorte de monstre. En réalité, elle voulut écarter Barbey de la baronne; elle fut aussi bonne et pitoyable envers M^{lle} de Guérin. Eugénie le comprit si bien que, loin de se fâcher avec elle, elle continua à la traiter en amie et lui adressa maintes fois à Bompré des lettres sympathiques.

Mais la grande erreur de Barbey est celle qu'il a commise au sujet de la sœur de Maurice. Il avait une nature trop complexe et trop païenne pour comprendre ce cœur simple et chrétien. Il crut qu'il en était aimé; les expansions d'âme lui parurent des termes de tendresse humaine.

Chose digne de remarque ! Barbey était parfaitement convaincu

à la fois de M^{me} de Maistre, qui vient de chasser M^{me} Amédée, et de l'ancien amant de cette dernière le pousse à nuire à Barbey, par tous les moyens, même en accusant Eugénie de Guérin. On remarquera, d'ailleurs, qu'Eugénie semble regarder le docteur irlandais comme l'auteur de cette lettre. Voir à ce sujet la note de la page 178. Tout porte à croire que ce que Barbey a désigné sous le nom de *Bataille des Dames* fut aussi une *Bataille des Messieurs*.

qu'il avait inspiré de l'amour à Eugénie. A plusieurs reprises, il est revenu sur ce point dans ses *Lettres à Trebutien*.

J'ai des *exquisités* d'Eugénie. C'est du *Guérin-femme*; mystère, grâce et faiblesse de plus. Il y a un portrait d'elle dans mes *Memoranda*, tracé après un jour de connaissance. Ressemblant ! Tout y est, moins la passion que j'y ai vue depuis, une passion chauffée à blanc par une virginité concentrée sous les soleils et la *ligne* terrible des trente ans. Cette bouche malade de désirs se tordait à autre chose qu'à l'hostie, et la sainte hostie en y passant n'en apaisait pas les feux. (*Barbey à Trebutien*, 10 oct. 1853.)

Elle [*M^{me} Trolley*] admire et sent Eugénie ! Oui, cela l'honore dans ma pensée, mais ce qui l'honore moins, c'est l'idée que je pourrai me vanter dans une Notice (faite pour le public !) d'une passion inspirée à la pauvre fille. Ceci est une idée de Bourgeoise qui n'a rêvé que des Lovelaces épiciers. Il y a trois choses dont les gentilshommes et les gens de goût (les gentilshommes de la Nature) ne parlent jamais : de leur naissance, de leur bravoure et de leurs *conquêtes*. Dites cela à la Dame de *ma part*, puisqu'elle m'insulte avec une idée basse. Faire une confidence à un ami comme vous, — un autre soi-même, — le mettre au courant des choses intimes de sa vie, n'est pas une Révélation à la Rousseau, dans un livre destiné à tout le monde. J'ai toujours méprisé Rousseau et ses façons de dire et de faire; que serai-je donc si j'allais l'imiter ? (*Barbey à Trebutien*, 26 mars 1854.)

Ce sont, à ne pas en douter, ces déclarations multiples faites à un ami qui en ont imposé à quelques-uns de ceux qui les ont connues et qui ont accrédité chez certains la légende d'Eugénie de Guérin amoureuse de Barbey. Ce sont elles qui ont fait écrire au regretté François Laurentie, grand admirateur de l'auteur du *Dandysme*, d'abord ces mots un peu vagues :

En somme, je ne vois pas qu'en ce qui concerne les rapports de Barbey d'Aurevilly et d'Eugénie de Guérin, on ait beaucoup *avancé* depuis ce qu'en a dit Lamartine (*Souvenirs et portraits*) : « Elle pouvait aimer; il paraît même que la préférence qui l'entraînait à son insu vers un jeune ami de son frère se serait facilement changée en un sentiment dont cet ami était bien digne. (*Sur Barbey d'Aurevilly*, pp. 216.)

Puis à propos de l'article du baron Seillière, ces lignes plus catégoriques :

[*M. E. Seillière*] ne veut pas croire au « sentiment » d'Eugénie pour d'Aurevilly, que celui-ci révèle pourtant tout ordnement à Trebutien. Il ne voit dans leurs relations que « fraternité scellée sur un tombeau entre deux esprits de la belle trempe intellectuelle ». De la part d'Eugénie, il y eut un peu davantage. Un peu, pas mal. (*Id.*, pp. 281-282.)

Mais ne l'oublions pas, toutes les affirmations de Barbey ne doivent pas être prises pour argent comptant. Il se trompe souvent sur les autres, plus souvent encore sur lui-même. Il a mal compris Eugénie de Guérin, voilà tout. A cette époque, Barbey était incapable de percevoir le son pur que rendait cette âme de cristal. Aveuglé par le monde qui l'entourait, il n'a pas saisi le cœur de cette jeune

filles qui garda jalousement à Paris les sentiments de la solitude. Ses vues sont trop courtes quand elles s'appliquent à cette âme véritablement supérieure. Il la juge au niveau des autres. Eugénie était d'une nature trop haute pour être vue sous son vrai jour par Barbey d'Aurevilly, je veux dire le Barbey de 1841.

Certes, l'attachement d'Eugénie à Barbey était profond, mais il ne dépassait pas les bornes de l'amitié, dévouée, chaleureuse et sainte, tendre sans galanterie, confiante sans familiarité excessive; sentiment moins rare qu'on ne pense entre personnes de différents sexes et dont l'histoire intime du XIX^e siècle offre d'assez nombreux exemples. Barbey n'est pour Eugénie que « Maurice associé à son intelligence, frère et ami de toutes ses pensées ». C'est l'intime ami de son frère, celui qui promet de fournir à sa chère mémoire un éclatant témoignage et de porter son nom définitivement jusqu'à la postérité. En lui, tout rappelle le cher disparu : le charme de son commerce, son talent de plume incontestable, les difficultés de l'existence dans lesquelles il se débat. Son scepticisme et sa vie mondaine ne sont pas faits pour la décourager. Elle espère avoir raison de cette âme et la ramener à Dieu. Tout cela explique les expressions de grande confiance et d'intimité que l'on rencontre un peu partout alors sous la plume d'Eugénie. Elles n'étonnent que ceux qui n'ont pas pénétré son âme et qui ne sont pas au courant des procédés de son style. Elle a reporté sur Barbey son affection de grande sœur et de chrétienne. Nul ne paraissait en être plus digne que lui. Ainsi que nous venons de le voir, cette amitié si pure et si élevée n'en devait pas moins être fatale.

La pensée de Trebutien sur les sentiments d'Eugénie et de Barbey est nettement exprimée dans une de ses lettres à Marie de Guérin, du 9 mars 1864. La sœur d'Eugénie ayant faussement interprété une phrase de Montalembert (1), Trebutien la rassure et commente le passage qui l'a troublée.

* Je quitte tout pour répondre à votre lettre... Je ne comprends pas très bien ce que vous avez dû comprendre dans la phrase qui vous a troublée. Que M. de M[ontalembert] a vu une erreur dans les sentiments d'Eugénie pour son frère ? A coup sûr, ce ne peut être cela; ce serait le renversement des choses ! Je crois qu'il a voulu dire qu'Eugénie fut la dupe de son affection fraternelle en reportant la sienne, à elle, sur M^{***} [Barbey] qu'elle regardait comme l'ami par excellence de Maurice et qu'elle choisit pour confident (choix qui fut une erreur, une *aberration*, pour employer le mot qui, en effet, a besoin d'être un peu commenté). C'est ainsi que je me suis expliqué à moi-même, par cette affection fraternelle, trompée par la reconnaissance, son sentiment étrange et ambigu pour M^{***}. Illusion du reste bien naturelle, bien excusable et surtout bien expiée !....

Puisque nous en sommes sur ce chapitre délicat, lorsque je repris

(1) Nous publions plus loin la lettre de Montalembert.

l'idée de la publication et que je cherchais à détruire des préventions que je pressentais mieux alors que je les connaissais, M*** me disait en parlant de vous : « Elle doit avoir contre moi des ressentiments légitimes, si sa sœur lui a touché un mot de ma conduite avec elle, E[ugénie] ; mais c'est la question ! S'aimaient-elles assez pour se faire des confidences ?... Peut-être pour que des femmes se confient, ne doivent-elles pas vivre ensemble et se voir tous les jours. »

Quant à M^{me} de Maistre, songer à ce qui s'était passé était un remords. En 1864, après la publication des *Lettres d'Eugénie de Guérin*, elle remercia Trebutien d'avoir fait le silence sur les incidents de 1841 et lui recommanda de vouloir bien le garder toujours :

* Je recommande vivement à votre prudence affectueuse, à votre tact exquis qui tient aux délicatesses de votre âme de ne rien laisser entrevoir de la fin si tristement dénouée de cette rare et charmante amitié qui nous unissait. Q'a été une des amertumes de ma vie. » (M^{me} de Maistre à Trebutien, nov. 1864.)

*
**

Après avoir quitté la rue de Rivoli, Eugénie, en attendant le départ pour le Languedoc, se retira rue de l'Arcade, n° 27, dans la demeure d'Auguste Raynaud, le bon parent, qui revenait du Cayla. Elle y vécut quelques jours, le cœur ulcéré, dans l'isolement et la tristesse, en songeant amèrement au drame intime dont elle venait d'être la victime.

* Depuis mon retour [du Cayla], écrivit peu après M^{me} Raynaud à M. de Guérin, j'ai été très occupée, j'ai souvent laissé Eugénie dans sa petite chambrette, toute seule, mais elle est si bonne et si indulgente qu'elle ne s'en fâchait pas. Nous agissons sans aucune façon avec elle.

Un des premiers soins de la pauvre fille fut d'avertir son père de son prochain retour : elle partira le 19 et pense arriver au Cayla le 25. Pas de détails. A quoi bon ? Elle les donnera plus tard. Puis, elle avisa Adrien de Sainte-Marie de l'incroyable nouvelle. Ce fut la mère de M^{me} de Maistre qui lui répondit.

* Mademoiselle Eugénie de Guérin du Cayla,
rue de l'Arcade, n° 27, Paris.

Mardi, 12 [octobre 1841].

Absorbée dans ma douleur, je ne croyais pas avoir à y ajouter la nouvelle que vous apprenez à mon fils, ma chère Eugénie. Absent de Saint-Martin, et n'étant revenu qu'hier très tard, il ne peut vous répondre ce matin, mais moi, qui ai tant de sujets de chagrins, de tourments et de peines de tout genre. Le sommeil ne peut plus venir suspendre tant de douleurs et le nom que vous me donnez est bien celui qui convient à ce cœur si ulcéré !

Mais, ma chère Eugénie, quelle est donc cette si surprenante nouvelle dont vous ne donnez aucune explication ? Qui a écrit contre vous ? Et sur quoi base-t-on les accusations ? Qui soupçonnez-vous ? Qui a pu amener un semblable résultat ? Comment M^{me} Amédée est-elle votre complice ? Et sur quoi peut-on être courroucée contre vous et contre elle ?

Je me perds dans tant de conjectures, et je vous prie de me répondre courrier par courrier. Je vais écrire à ma malheureuse fille. Oh ! jamais personne ne fut plus à plaindre. Je veux savoir d'Elle ou d'Almaury comment une semblable rupture a pu avoir lieu. Et le médecin qui la soignait ne doit-il plus la soigner ? Et le voyage de Bompré est-il rompu aussi ? Enfin tout ce qui l'entourait est donc devenu pour Elle un sujet de suspicion ? Qui peut donc avoir fait et contribué à une semblable révolution d'idées ? Cette invocation des litanies de la providence m'est bien nécessaire : « Refuge efficace à toutes sortes de maux ; calme dans la tempête. » Qui est plus battue que moi par la tempête, grand Dieu ? Mais je me réfugie où je dois me réfugier, et là, je reprends de la force et surtout de l'espérance !...

Je ne veux donc pas, ma chère Eugénie, blâmer personne. Dieu permettra que les méchants soient découverts, ceux dont vous avez à vous plaindre, comme ceux dont ma fille a aussi à se plaindre. Quelle triste position que la sienne ! Il est fâcheux, ma chère Eugénie, que vous soyez restée si longtemps à Paris. Ce Paris vous a toujours été malheureux. Votre retour chez votre père, ma chère Eugénie, est bien différent de votre départ. Mais si Dieu vous afflige, vous savez, comme moi, qu'il punit en père et récompense en roi. Priez pour moi ; priez pour ma chère fille, car le malheur de ne plus vous aimer doit l'accabler. J'attends impatiemment de vos nouvelles. Adieu. Que je plains tous ceux qui sont malheureux !

Dans cette lettre, le cœur maternel de M^{me} de Sainte-Marie apparaît, douloureux et angoissé. Eugénie crut nécessaire de la consoler en affirmant hautement qu'elle se considérait toujours, malgré la rupture, comme l'adoptée des Sainte-Marie. Elle le fit, la veille de son départ pour le Cayla, dans un billet adressé à la comtesse Adrien de Sainte-Marie.

* Puisque me voici pour un jour encore à Paris, je veux vous écrire, ma chère Maria, je veux vous laisser un dernier adieu, une dernière marque de mes sentiments que je n'aurai sans doute jamais l'occasion de vous témoigner de près. Il y a dans ce *jamais* qui contient l'éternité, il y a une immense tristesse quand c'est pour ne plus se voir, et je regrette beaucoup de perdre de vue votre aimable et bonne personne. Mais ainsi la vie, toute pleine de séparations. Nous ne sommes, en vérité, que des oiseaux de passage ici-bas, même dans les cœurs. Oh ! qu'on a besoin d'en haut, de la demeure où *rien ne passe*..

L'autre vie nous expliquera celle-ci et nous consolera de ces quelques jours d'amertumes. Quoique bien jeune, ma chère Maria, vous en avez déjà votre part dans des souffrances de santé, dans des chagrins de famille, toutes choses que j'ai senties comme vous tenant de près, comme parente par le cœur. Ne suis-je pas l'adoptée de tous les Sainte-Marie, ne le serai-je pas toujours, malgré la malheureuse rupture qui ne fait que m'approcher de vous. « Vous voilà avec ma mère et tous les miens », m'a reproché mille fois la pauvre Henriette. Assurément que j'y suis. (*D'après la minute originale. Sans date.*)

Par ce billet touchant, Eugénie ne faisait que continuer avec la famille de Sainte-Marie une correspondance qui s'était engagée depuis longtemps et qui devait se poursuivre pour sa consolation,

ainsi que nous le verrons bientôt. C'était la seule M^{nie} de Maistre qui avait rompu avec elle.

Barbey lui-même ne l'avait pas abandonnée. On le chuchotait cependant autour d'elle, et on lui laissait entendre qu'il renonçait à la publication des Œuvres de Maurice. Elle ne voulut pas y croire, et, pour s'en assurer, lui envoya une lettre qui exigeait une réponse formelle.

* Serait-il vrai ce qu'on vient de me dire, éternel ami de M[aurice], serait-il vrai qu'on ne pourrait plus compter sur vous pour cette chère publication, que vous remettez à un temps indéfini, c'est-à-dire à jamais, cette chère publication ? Serait-il vrai ce que je viens d'apprendre et me faut-il renoncer à ma plus douce espérance, à cette chère publication que j'attendais de vous, de vous seul, ami de M[aurice] ? Ceci me semble du surincroyable pour moi. Mais que ne faut-il pas croire ? J'ai besoin ici d'un prononcé formel qui me force à ne plus croire en vous. Veuillez donc, s'il vous plaît, vous expliquer là-dessus. J'aime à prendre promptement un parti, surtout quand il est douloureux.

Des admirateurs de M[aurice] instruits de vos retards m'ont proposé, pour plus prompt moyen, de leur céder les manuscrits, ce que je ne ferai certainement pas, quelque touchée que je sois de leur bonne intention. Si vous les refusez, ils resteront inédits. Je ne livrerai pas au hasard la gloire de mon cher M[aurice] et à des goûts chanceux, peu sûrs, une œuvre de talent sûr qui ressort d'intelligence intime. Je les emporterai au Cayla où ils feront tels qu'ils sont ma triste jouissance.

(Quelle que soit votre résolution, rien ne changera ce que vous avez été pour M[aurice] et pour moi, un ami, un fr[ère] auquel s'adresse l'adieu le plus fraternel. (*D'après la minute originale. Sans date.*))

La réponse ne se fit pas attendre. Barbey vint en personne donner l'assurance que ses dispositions n'avaient pas changé et que le livre promis verrait le jour. Promesse solennelle qui ne laissa aucun doute dans l'esprit d'Eugénie; elle lui confia donc ce qui lui restait des papiers de son frère.

Dans un tableau émouvant, M^{lle} Duhamellet montre Eugénie, le matin de son départ, dans la cour des Messageries, attendant Barbey.

Mais la diligence va partir, un claquement du fouet enlève les six chevaux qui frappent le sol avec un éclair d'étincelles. Barbey d'Aurevilly n'est pas venu.

Ce tableau n'est pas exact. A son départ de Paris, Eugénie était triste assurément, sa mission de bien auprès de la baronne de Maistre ayant complètement échoué. Mais elle n'attendait pas Barbey, elle l'avait vu la veille ou l'avant-veille (1); elle était sûre de son ami, et croyait fermement que ses sentiments pour elle n'avaient point varié.

Hélas ! elle ne devait pas tarder à être détrompée. Cruelle épreuve qu'elle devait subir au Cayla, auprès des siens.

(1) Lettre d'Eugénie à La Morvonnais, du 2 juillet 1842.

CHAPITRE XI

Retour au pays natal

Joie d'Eugénie et rétablissement de sa santé. — Confidences à son père. — Le baiser du retour envoyé par Louise de Bayne. — Les amies d'autrefois. — Correspondance avec Rayssac. — Mariage d'Erembert. — Le souvenir de Maurice. — Fin de 1842. — Début de 1843. — La pensée du couvent. — Naissance et mort de la petite Marie.

Quand Eugénie de Guérin revit le Cayla, vers la fin d'octobre 1841, elle ressentit vivement le bonheur de se retrouver, après une longue absence, chez soi, dans le sein calme de sa famille; elle éprouva la joie de vivre à nouveau un cher passé dans le cadre familial des choses d'autrefois.

L'accueil de tous les siens, la vue de la campagne, les prières ferventes qu'elle fit sur la tombe de son frère, la grande tranquillité de sa chambrette, établirent aussitôt son cœur dans un sentiment de paix inexprimable. C'était enfin le repos après les angoisses de la tempête.

Comme pour lui faire fête, l'automne finissant avait de ces radieuses journées dont le ciel albigeois ne se montre pas généralement avare en cette mélancolique saison de l'année. Oh ! le ravissant soleil et la température idéale des soirées d'octobre !

* C'est vivre d'air, tant il est beau, doux et bon. Je m'en enivre avec délices, après cet air froid et humide d'où je sors. Paris a rarement des charmes de température comme notre Midi. (*A Lucie de Bellerive*, 7 nov. 1841.)

Eugénie est dans l'enchantement. Elle renaît à une vie nouvelle comme les malades qui, longtemps confinés dans des chambres étroites où ils ont sué la fièvre, peuvent enfin jouir du ciel, du grand air et des larges horizons.

Son frère, sa sœur et son père la comblent de prévenances. Ils lui font remarquer les améliorations apportées au castel et au domaine : le nouveau puits creusé par les soins d'Eran, la vigne plantée sous la terrasse, la dérivation du ruisseau, l'essaim d'abeilles qui s'est logé sous la fenêtre de la chambrette, les légères modifications aux appartements de la gentilhommière. Eugénie admire tout et s'intéresse au moindre détail, au plus petit changement.

La revenante est restée telle qu'autrefois, toujours simple et bonne. Son père constate avec plaisir qu'elle n'est pas devenue trop pari-

sienne, malgré les anglaises qui encadrent gentiment son visage et qui ont remplacé les bandeaux plats à la Vierge qu'il était habitué à lui voir. Seulement, ses traits sont devenus plus graves, ses yeux plus profonds, comme ceux des personnes qui viennent de traverser une crise récente. Et une petite toux sèche, qu'elle s'efforce de dissimuler, suite de son indisposition du mois de juin, l'étreint de temps en temps.

— Qu'as-tu, chère Eugénie ? lui demande-t-il anxieusement.

— Ce n'est rien, réplique-t-elle. La longueur du voyage et le froid des nuits passées en diligence sont les causes de ma fatigue. En peu de temps je serai rétablie. Je suis si bien avec vous !

Ne faut-il pas rassurer ce bon père, si prompt à s'alarmer ?

Au fond, elle n'est pas complètement tranquille sur son état de santé, et, dans son âme, passe comme un pressentiment vague de sa fin peu éloignée. N'est-ce pas ainsi que la maladie de Maurice a commencé ? Elle se l'avoue le jour où, pour se préparer aux fêtes de la Toussaint qui approche et pour décharger sa conscience, ainsi qu'elle a l'habitude de le faire après chacun de ses longs voyages, elle va se confesser à M. l'abbé Rieunau.

Aujourd'hui, 29 octobre 1841, écrit-elle dans une note intime, je me suis confessée au nouveau curé d'Andillac, homme d'une grande foi et d'un jugement sûr. Peut-être sera-ce lui qui remettra mon âme entre les mains de Dieu. Qui sait ? Qui sait ? (*A L. de B.*, 31 déc. 1841.)

Cependant la paix du cœur qu'elle goûte après cette confession, comme aussi les soins attentifs dont elle est entourée, rendent son teint plus frais, à la grande satisfaction de son père qui l'écrit à Caroline :

* Eugénie se rétablit, ce dont elle avait grand besoin. Elle prend le lait d'ânesse. (18 nov. 1841.)

Pour être exact, disons que le rétablissement complet exigea plusieurs mois, puisque, le 30 mars suivant, M. de Guérin paya au pharmacien Farjanel « une drogue pour Eugénie ». Le 2 juillet 1842, elle parlait encore de sa « petite santé » dans une lettre à La Morvonnais. Alors, toutefois, la toux paraît avoir disparu.

* Plus de toux, grâce au bon air des champs et au lait dont je m'a-breuve.

Ce qui contribua au rétablissement de sa santé, ce fut la joie profonde de se retrouver au Cayla. Nulle part, elle ne l'a mieux exprimée que dans sa lettre à Antoinette de Boisset, du 11 novembre.

Pour le moment ici, rien que bonheur et ravissement du retour, des récits sans fin du voyage, et des nouvelles de l'endroit. Puis, voir et revoir toutes choses, reprendre comme une possession du chez-soi avec un charme inexprimable, voilà qui dure depuis quinze jours. Je reçois aussi bien des visites et révérences des bonnes femmes d'Andillac, autant par affection que par curiosité de voir cette merveilleuse *doumaïselo de*

Paris [*demoiselle de Paris*]. Me voyez-vous tenant ma cour et recevant plus de compliments que la reine, ou du moins plus sincères ? Mais le grand bonheur, l'ineffable bonheur, c'est l'inexprimable affection de mon père, de Marie, d'Erembert. Oh ! il y a de quoi oublier mille ans de peines et d'absences. (*A Ant. de Boisset, 11 nov. 1841.*)

Le charme de la reprise de possession du chez-soi est si grand pour elle qu'elle voit repartir sans peine, pour le lointain Paris, d'abord Paul de Bellerive, reçu aux Eaux et Forêts, puis Charles de Thézac, auxquels elle se contente de confier des lettres pour Caroline, pour la famille Raynaud, pour Barbey d'Aurevilly. Elle est si heureuse de s'agenouiller dans la pauvre église d'Andillac, qui lui paraît préférable aux plus belles églises de Paris, et de pouvoir prier auprès de l'humble mausolée de Maurice !

Puis, elle a tant de choses à raconter aux siens et à apprendre d'eux sur ce qui s'est passé durant sa longue absence ! Avec ses parents, ce sont des conversations sans fin, soit sur le sofa du salon, soit auprès de la cheminée lorsque le froid fait son apparition.

Que les cendres de notre cheminée ont couvert d'entretiens depuis mon retour de Paris ! Mon père surtout n'a jamais fini de m'entendre et de me questionner, et, du moment que nous sommes seuls, nous en venons à des épanchements. Ce bon père, je lui parle avec autant d'ouverture qu'à un confesseur, et il sait toute ma vie... Maintenant mon âme est tranquille. (*A L. de B., 31 déc. 1841.*)

Avec ceux qui ne sont pas de sa famille, elle se tient sur la réserve. Aux femmes d'Andillac, qui s'étonnent de ne pas voir revenir la *daméto* [*la petite dame*] de Paris, elle répond que la saison est trop avancée, qu'elles la reverront aux beaux jours. A plus forte raison ne raconte-t-elle pas, même à ses amies les plus chères, sa triste aventure avec M^{me} de Maistre. L'état maladif de la baronne lui sert à motiver le silence de son ancienne amie.

A son père, au contraire, elle dit tout : ses ennuis au moment de l'arrangement des affaires de Maurice et sa gêne dans ses rapports avec Caroline; ses peines lors de la grande rupture avec M^{me} de Maistre et le réconfort qu'elle a trouvé auprès de M^{me} Amédée, la comtesse Jenny; sa confiance souveraine en Barbey d'Aurevilly et l'espoir qu'elle garde de voir bientôt l'apparition des Oeuvres de Maurice. Les derniers événements demeurent pour elle un mystère; mais elle croit, plus que jamais, à l'inaltérable amitié du « frère Jules » et à son dévouement pour la cause de Maurice.

Pour bien marquer sa conviction, elle écrit sur une feuille volante, le 2 novembre, cette déclaration touchante.

* Le jour des morts 1841, au Cayla.

Toute ma vie, sous cette date, je dois écrire à quelqu'un, en mémoire d'un frère aimé de nous deux. Engagement sacré et rempli depuis trois

ans. Aujourd'hui, ce ne sera pas par lettre, ayant écrit depuis peu. Mais ce *memento* y suppléera et sera signé à mon cher Jules de mes pensées en ce jour, pensées des morts et des vivants confondus presque, hélas ! dans la tombe ou l'absence. Mais je les vais joindre tous où ils sont. Chacun a eu ma visite : Maurice, au cimetière ; l'autre, à Paris, l'autre, mon frère vivant, ma seule affection au monde hors de vue, puisque je suis maintenant en famille. *Eux et lui* les uniquement aimés, les occupants du cœur.

Eugénie conserve fidèlement à Barbey ses sentiments fraternels et s'intéresse au salut de son âme. Nous en avons une autre preuve éclatante dans les lignes suivantes, sorte de prière pour ceux à qui-elle est attachée et qui vivent dans les égarements de l'esprit et du cœur. D'Aurevilly est malade. Eugénie exprime ses craintes de le voir mourir dans un moment où il y aurait danger pour son salut éternel.

* ...A quelle heure ils sont nés du jour ou de la nuit, dans le calme ou dans la tempête ? Quelle destinée les a pris, je veux dire (car je ne donne rien au destin, divinité païenne), quel cours a eu leur vie que Dieu nous trace et que nous remplissons ? Le malheur est-il de leur faute ? Qu'ont-ils fait de leur intelligence ? Quel emploi dans l'ordre moral ? Quel rang dans la vérité ? Les peut-on compter pour le ciel, le lieu des âmes de bien ? Mon Dieu, ne les appelez pas encore qu'ils ne soient tous dans la bonne voie. Que ce jour des morts fait des frayeurs de voir mourir ! (*Journal*, 1^{er} nov. 1841.)

Dans ses conversations avec son père, elle se montre avide des nouvelles du pays. Elle demande des détails sur les morts d'Hippolyte de Thézac, du frère de M. Verdun et d'Adolphe de Cahuzac. Le décès récent d'Olympe Verdun, qui laisse un petit orphelin, Joseph, lui cause une grande peine ; c'est une de ses meilleures amies qui a disparu. Elle apprend, au contraire, avec joie le bonheur que Marie de Tanus goûte dans son ménage, les démarches heureuses qui se poursuivent à Castelnaud pour le mariage d'Erembert, la paix enfin retrouvée à Andillac depuis que Gastou n'est plus maire, et les succès apostoliques de l'abbé de Rivières à Cordes.

* Monsieur le curé de Cordes fait des merveilles de zèle et d'embellissements. Son église est maintenant sous le pinceau d'un artiste qui peint la voûte. On dit que c'est très bien. Il a fait achat de l'orgue du chœur de Notre-Dame qui avait servi pour le baptême du comte de Paris. (*A Caroline*, 13 janv. 1842.)

* M. le curé de Cordes [*est tout*] occupé des choses de Dieu. Outre le couvent de religieuses qu'il a établi à Cordes, il y établit aussi un hôpital et travaille à y établir les frères de la doctrine chrétienne. Il fait peindre son église dans le genre de Sainte-Cécile d'Albi, il achète l'orgue qui servit au baptême du comte de Paris, et, ce qu'on n'aurait jamais osé croire, il va établir un couvent de trappistes, au château de la Prune, près de Cordes. (*J. de Guérin à Caroline*, 28 juil. 1842.)

Dès que la nouvelle du retour d'Eugénie se répand dans la contrée, Louise de Bayne, avec la gentillesse et la curiosité des bonnes

femmes d'Andillac, vient par lettre la féliciter de son voyage au long cours et lui demander des nouvelles du lointain pays. M. de Guérin a prévenu Louise de la nouvelle tant attendue. Aussi s'est-elle mise à écrire de façon à ce que l'expression de son amitié parvienne dès l'arrivée d'Eugénie au Cayla. La lettre est des plus aimables. Louise envoie à l'arrivante le « baiser du retour, baiser si doux après une si longue absence », et exprime le désir de voir reprendre entre elles leur « activité épistolaire affectueuse ». « Ecrivez-moi longuement, lui dit-elle. Quand vous aurez tout raconté à votre famille, pensez à moi, je suis curieuse ».

Mais ce n'est pas tout. Après avoir dit qu'il lui semble voir tout le monde du Cayla heureux à en perdre la respiration, elle lui donne des nouvelles de sa famille. Marie de Montbel, la femme de Charles, qui a déjà une petite fille, attend un autre enfant. La sœur de Marie est devenue M^{me} de Corneillan. Son père, M. de Montbel, est revenu en France à l'occasion de ce mariage, mais reprendra bientôt sa place, à Goritz, auprès des princes. Louise invite ensuite son amie à venir aux Montagnes.

* Nous avons bien des choses à nous dire. Trois ans de séparation ont joliment grossi nos cœurs et je sens un terrible besoin d'épanchement. Je vous le dis franchement, je ne compte sur personne au monde que sur vous; toutes les autres affections ne sont que d'une bien petite ressource pour le cœur. (*L. de B. à Eugénie, 25 oct. 1841.*)

Elle la félicite aussi des succès obtenus à Paris, succès dont la renommée est venue jusqu'à Rayssac, et la questionne, non sans malice, sur ses impressions de retour.

* Aurez-vous assez de raison pour ne pas trop regretter Paris? Plusieurs personnes m'ont souvent attaquée à ce sujet. Je ne savais trop que dire parce que j'ai le malheur de juger un peu trop d'après moi-même, et vous savez que je m'attache toujours trop fortement à tout ce qui me plaît. Cependant, je devrais vous mieux juger et voir une immense différence entre votre nature et la mienne. Quand je réfléchis plus sérieusement, je crois que vous ne prenez pas racine dans ce monde nouveau dans lequel vous vous êtes trouvée tout à coup transplantée. Vous en avez joui, c'est tout simple, et je crois bien qu'à part la privation de votre amie, la vie de famille est celle qui convient le plus à vos goûts et à l'idée que vous vous faites du monde. Il y a longtemps que vous m'avez dit que ce n'était pas là que se trouvait le bonheur. (*Id.*)

Oh ! comme ces paroles répondent bien à l'état d'âme de celle qui vient de quitter Paris, et comme elles lui montrent que Louise reste sa véritable amie ! Jamais encore Eugénie n'a éprouvé, comme en ce moment, la vanité et la caducité du bonheur du monde.

La lettre de Louise montre à Eugénie que, si l'amitié de M^{me} de Maistre est bien morte, de nombreuses amies lui gardent fidèlement une place dans leur cœur. Elle s'applique, dès lors, à renouer avec elles les liens d'une correspondance que son séjour

parisien avait forcément relâchés, parce qu'elle ne voulait pas trop surcharger le budget de M^{me} de Maistre.

Les premières lettres qui ont été conservées sont celles que l'arrivante adressa à Lucie de Bellerive et à Antoinette de Boisset. Elles sont précieuses malgré leur brièveté, car elles renferment de jolies pensées : « Les envois du cœur sont légers, quoique de prix comme les perles. » Eugénie sait engager gentiment ses amies à lui écrire et leur fait part de son vif désir de reprendre avec elles amitié et correspondance.

Dans mes délices du Cayla, dans ma bien-aimée famille, ma pensée se tourne vers vous. Je vous cherche à Lisle, où vous êtes de retour sans doute, pour vous dire : « Me voici, reprenons notre correspondance voisine, nos bulletins des deux pays. Que se passe-t-il à Lisle ? Que se passe-t-il au Cayla ? » (*A Ant. de Boisset, 11 nov. 1841.*)

Antoinette répond parfaitement à ces avances si gracieuses.

Elle m'écrit de fort jolies tendresses dont je suis fort touchée. C'est une perle d'âme et une âme de perle qu'Antoinette. (*A L. de B., 31 déc. 1841.*)

Encouragée par de telles preuves de tendresse fidèle, Eugénie s'adresse à ses amies d'autrefois : Irène Compayré, Marie de Tanus, Gabrielle et Albanie de Bellerive, Euphrasie Mathieu.

Cette dernière a le caractère gai, un peu espiègle. Eugénie la traite en enfant, lui fait la leçon, plaisante avec elle, lui recommande de bien profiter des sermons qu'elle entend, la félicite de sa ruine florissante : « Allons, tends-moi la joue sans rancune. » Avec un tact parfait, l'épistolière aimable du Cayla se met à la portée de celles à qui elle écrit. Est-il surprenant dès lors qu'Eugénie ait si vite renoué le fil de ses amitiés languedociennes ?

Mais la correspondance qu'elle entretient de nouveau avec Raysac tranche sur toutes les autres. Louise reste sa grande amie.

Vous savez la place que vous occupez au dedans, et comme mon cœur se porte à vous... Rien ne m'a tirée de là, ma belle, car d'autres ont pu venir autour, pas dedans, au cher endroit de Louise. Il y en a qui pensent que le monde m'a beaucoup changée. Ceux-là ne me connaissent pas du tout, et je serais fâchée qu'une telle erreur fût partagée par vous, surtout à l'égard de mes sentiments trop profonds, trop bien établis pour subir aucune influence. Croyez bien cela, Louise, croyez-le, et que votre amie de Paris est bien celle du Cayla, qui serait en ce moment bien plus enchantée de vous voir que de revoir la capitale. Oui, s'il me venait Paris d'un côté, vous de l'autre, c'est bien vous que j'embrasserais. Le monde n'est pas si *enchanteur que votre cœur*. (*A L. de B., 31 déc. 1841.*)

C'est à Louise qu'Eugénie révèle la vague de tristesse qui passe de temps en temps sur son âme.

Ce monde n'est, après tout, qu'un grand mortuaire... J'ai perdu tant d'espérances que je ne crois plus à aucune qu'à celles du ciel. (*Id.*)

En revanche, elle lui réclame la confiance du cœur, comme autrefois. Sous l'enveloppe des mots, la directrice reparait, une directrice perspicace et compatissante, mûrie par la souffrance.

Mandez-moi, chère amie, vos pensées et vos sentiments, mandez-moi votre *vous*. Le mien s'y unit intimement, le mien a souffert, le mien sait compatir. Vous êtes, me dit-on, un peu triste. Est-ce l'air de maturité que vous prétendez avoir qui ferait cela, ou bien des souffrances ? De quelque sorte qu'elles soient, j'en fais les miennes. (*Id.*)

Pour mieux attirer les confidences de son amie, elle l'invite au Cayla où son amie de Rayssac n'est encore jamais venue. Le moment paraît propice, puisque Louise a formé le vague projet de descendre chez Gabrielle de Paulo.

Je viendrai vous prendre à Gaillac, mais je veux absolument vous voir ici. Ce n'est qu'ici que je pourrai vous posséder. A Gaillac, vous serez à tous, excepté à moi. Nous ne pourrons ni nous voir, ni causer. Suivez-moi donc dans la liberté des champs... Je me fais donc fête de vous promener dans mes bois, ma nymphe, ou bien, si l'air est trop vif ou trop froid, nous nous établirons sur les tisons et nous jaserons dans la chaleur du foyer, comme deux Trilby. (*Id.*)

Ce beau plan ne se réalisa pas. Louise demeura dans ses montagnes, pour tenir compagnie à ses sœurs et par goût de la solitude : la vie de la petite ville ne la tentait pas.

Louise cependant désirait vivement posséder Eugénie à côté d'elle pour lui faire ses confidences et recevoir les siennes. Qu'Eugénie vienne donc à Rayssac, non pas sans doute encore, en plein hiver, car il fait trop froid et le pays est « désenchanté », mais au moins plus tard, après Pâques, lorsque arriveront la femme de Charles et son petit amour, la gentille Thérèse. En attendant, elle ouvre à demi son cœur à son amie du Cayla, lui demande de nouvelles lettres, tout en lui réclamant prudence et discrétion.

* Je voudrais bien que nous puissions nous écrire comme *jadis*, expression dont nous pouvons nous servir maintenant, vous et moi. Je voudrais aussi que nos lettres fussent aussi remplies de détails intimes, mais je craindrais le danger d'une correspondance aventureuse, n'ayant plus comme autrefois la possibilité de vous faire parvenir mes lettres par occasion. Nos charbonniers ne vont plus aussi souvent à la ville, et à la ville je n'ai personne pour recevoir mes paquets. Ecrivez-moi donc par la poste. Malgré mon avarice, je ne regrette jamais l'argent que j'emploie en jouissance de cœur. Pour moi, ce sont mes robes et mes bijoux. (*L. de B. à Eugénie, 18 janvier 1842.*)

C'est ainsi que Louise écrivit maintes longues lettres, pleines de détails sur sa vie extérieure à Rayssac, ses lectures, la famille de Montbel, le tout agrémenté comme toujours d'anecdotes piquantes et malicieuses dans le genre de celle-ci :

* Le pauvre homme [*M. Massol, curé de Rayssac*] depuis quelque temps a des passes d'éloquence désespérantes. Il se lance dans les questions inexplicables avec une témérité étonnante. Il n'y a pas longtemps qu'il nous expliquait l'éternité, ou du moins cherchait à nous la faire

comprendre, et, pour rendre ses paroles plus sensibles, il eut besoin d'une image. Alors, il nous transporta dans une immense salle remplie de graine de moutarde, nous fit prendre un à un chaque grain de cette menue semence et nous dit que le nombre de ces grains n'était rien comparé à la longueur de l'éternité. Pour [sûr], ce n'est pas la moutarde qui m'a donné une idée de l'éternité, mais bien la longueur de son discours qui n'avait jamais de fin. (*L. de B. à J. de Guérin, fév. 1842.*)

Toute la correspondance qui s'échangea, pendant l'année 1842, entre le Cayla et Rayssac se maintint sur ce ton amical et confiant. Contrairement à ce que nous avons pensé longtemps, l'amitié de Louise ne connut pas d'éclipse. Ce qui nous avait induit en erreur, c'est l'absence de presque toutes leurs lettres. Aujourd'hui, bien que nous ne les possédions pas toutes, nous savons toutefois d'une manière sûre qu'il y en eut un nombre respectable. Quel dommage que ces lettres n'aient pas été conservées et que les pages qui subsistent soient peu nombreuses ! Il en reste cependant assez pour faire comprendre l'influence heureuse qu'Eugénie chercha à exercer sur son amie des Montagnes. Ce ne fut pas d'ailleurs sans succès. Eugénie ayant écrit : « Dans mon calme Cayla, je trouve de quoi vous offrir quelques adoucissements, et c'est à leur source, dans la piété, la vie des femmes », sa correspondante répliqua : « Je vous le dis franchement, il n'y a pour moi que deux ressources en ce monde, deux consolations : la religion et l'amitié. Tout le reste n'est qu'illusion et mensonge. » Belle âme de Louise ! Ah ! que l'on comprend le mot d'Eugénie à son sujet : « Je sais un cœur d'or que je conserve très pieusement au mien. »

Après de ses parents, la joie d'Eugénie fut si parfaite et si complète qu'elle ne se décida pas, malgré des invitations pressantes, à quitter Andillac et le Cayla de longtemps. Sa santé restait, d'ailleurs, assez précaire, bien qu'elle lui ait permis d'assister à la messe de minuit à Andillac.

* Le jour de Noël, j'étais... à la messe de minuit, dans des pompes différentes de celles de l'Abbaye, mais bien touchantes aussi, et ressemblant dans leur simplicité à celles de Bethléem. Des cantiques de bergers en faisaient la musique. J'étais seule à cette fête. Erembert était à Gaillac, papa au lit, et Marie chez notre cousine de Caylus où elle est encore. Par le temps qu'il fait, elle y restera encore. Les chemins ne sont que neige et verglas. Quand notre Midi s'avise d'être froid, il ne l'est pas peu. (*A. Caroline, 13 janv. 1842.*)

Au mois de janvier, elle n'était allée qu'aux Cabannes, chez ses parents Fontanilles; elle n'avait pas même revu Cahuzac. Le 13 février cependant elle se rendit à Gaillac, mais rien qu'en passant; elle était bientôt de retour à Andillac, qui ne tarda pas à recevoir la visite pastorale de Monseigneur de Jerphanion. Grande affaire pour une paroisse comme Andillac !

* Nous aurons Monseigneur, ici, le 7 avril, à Andillac. Juge si nous sommes heureux et saintement fiers de cette visite, la première sans

doute d'un archevêque parmi nous. Nous allons faire d'Andillac un paradis ce jour-là. (*A Euphrasie Mathieu, fév. 1842.*)

Cette visite faillit amener le changement du curé que Monseigneur jugeait capable de diriger une paroisse plus importante. Heureusement il n'en fut rien. M. l'abbé Rieunau demeura fidèle à ses paroissiens qui restèrent sous l'impression de la belle fête.

Mais voici qu'un grand événement de famille se produisit au Cayla et combla de joie les Guérin. Erembert fixa son choix sur M^{lle} Anaïs Boudet, de Castelnau-de-Montmiral. Eugénie qui avait encouragé ce projet éprouva une véritable satisfaction de le voir aboutir. Les espérances de la famille qui, depuis longtemps déjà, mais surtout depuis la mort de Maurice, s'étaient reportées et concentrées sur Erembert pour perpétuer le nom de Guérin, se trouvaient ainsi réalisées. L'alliance n'avait rien que de très honorable. La jeune fille appartenait à une excellente famille, riche et avantageusement connue dans la région. Sa mère, née de Tonnac, était une sœur de Nérine et d'Olympe, amies d'Eugénie. Aussi la sœur d'Erembert, dès la conclusion des pourparlers, s'empressa-t-elle de répandre la bonne nouvelle. Elle l'apprit à Irène Compayré :

* J'ai chargé Antoinette de mes souvenirs pour vous, ma chère Irène, mais je veux vous en assurer encore moi-même, et vous faire part d'un événement de famille auquel vous prendrez part par amitié pour moi. Je viens vous annoncer le mariage de mon frère avec M^{lle} Boudet, jeune et douce personne qui promet par ses qualités toute sorte de bonheur, celui qui naît de la paix et de l'union de famille. Me voici fort occupée, dedans et dehors, de cette affaire, et tâchant de me faire aimer de ma future belle-sœur. Ce ne sera pas, j'espère, impossible, tant elle est bonne et bienveillante. Déjà, je n'en reçois que gracieusetés et doux témoignages de cœur. Tout présage la plus heureuse union. Je bénis Dieu de cette compagne, accordée comme je la demandais pour mon frère, pieuse et pleine de qualités aimables. Je recommande à vos bonnes prières ce bonheur futur. J'en suis, je vous l'assure, fort occupée dans mon âme. Quand on s'aime en famille, tout ce qui se fait pour l'un est pour l'autre. J'épouse aussi à ma façon M^{lle} Boudet. (*A Irène Compayré, 26 fév. 1842.*)

Ce mariage, si désiré, fut célébré le 19 avril dans la petite ville de Castelnau-de-Montmiral, qui est si pittoresquement assise aux portes de la forêt de la Grésigne, et dont les restes importants de fortifications témoignent encore d'un long passé historique. Quand Erembert, accompagné de sa jeune femme, revint dans son castel, il y eut grande liesse au Cayla, si triste depuis trois ans.

Ainsi qu'Eugénie le souhaitait, Anaïs, sa belle-sœur, ne tarda pas à s'habituer à la vie de campagne, solitaire et un peu monotone, qui pèse de nos jours à tant de jeunes personnes, mais qui n'en reste pas moins des plus heureuses. Il est vrai que les goûts de la jeune femme étaient simples, n'ayant vécu jusque-là qu'auprès de sa mère et de son frère Melchior; il est vrai aussi qu'elle possédait une de ces

natures bonnes et douces, peu difficiles, faites pour le bonheur des autres.

(*) Elle ne se déplaît pas au Cayla, tout mouillé et crotté qu'il est. Au premier soleil, elle le trouvera joli. Il me semble impossible autrement, et qu'on ne se plaise pas à la campagne au mois de mai, et même toujours...

Sans partager très vivement mon amour de la campagne, ma jeune sœur sympathise assez avec tous mes goûts pour nous promettre un parfait accord. Elle se prête à tout, même à soigner les poulets, mes chères délices. Rien n'est amusant comme ces essaims de petites ailes et de petits becs qui vous suivent dès qu'on sort. (*A L. de B., 10 ou 11 mai 1842.*)

Ces dernières lignes, si gracieuses, témoignent que les goûts d'Eugénie sont restés, eux aussi, simples et rustiques comme auparavant. L'amour de la campagne est indéracinable dans son cœur, bien qu'il ne transparaisse désormais que rarement dans ses écrits. Tel passage de ses lettres semble avoir été rédigé avant son long séjour à Paris, ou plutôt il montre que le contact de la grande ville, loin d'avoir affaibli en elle le sentiment de la nature, l'a développé et fortifié.

* Ma vie est si uniforme, si calme que mes jours se ressemblent comme deux gouttes d'eau et fournissent peu à dire. Quand j'ai fait mes prières, soigné mes petites bêtes, travaillé, lu un peu et causé en famille, tout est fini, voilà un jour, un jour calme et doux comme dans un monastère. Nous avons de plus à présent les magnificences de la campagne dont je jouis inexprimablement. Que c'est beau ! Qu'il y a du charme à voir de la verdure et du ciel tant qu'on veut ! Les villes ont cela d'ennuyeux de vous borner la vue par des murs. Vous ne sauriez croire combien c'était d'un effet triste sur moi, enfant des champs, élevée en plein air, et quelles mélancolies me prenaient aux fenêtres de ce beau Paris. J'étais là comme un oiseau dans un palais. (*A la comtesse Jenny, mai ou juin 1842.*)

Ce ne sont pas là des phrases. C'est l'âme qui s'exprime en toute sincérité. Eugénie n'est pleinement heureuse que dans son Cayla, au milieu de sa famille qui vient de s'agrandir. Là, et là seulement, elle trouve tout ce qu'elle désire.

Pour que sa belle-sœur se sente bien chez elle au Cayla, Eugénie s'efforce de tenir le moins de place possible. Comme occupation, elle ne s'est réservée que le soin des petits poulets, auquel elle ajoutera, plus tard, en guise de distraction, l'élevage des vers à soie. Chaque jour, en dehors des heures de réunions familiales, elle se retire dans la chambrette, où elle lit la vie de saint François d'Assise qui lui apprend l'humilité et le détachement.

Au milieu des douceurs de la vie de famille, Eugénie pense souvent à son pauvre Maurice. Comment pourrait-il en être autrement de celle que Brunetière a appelée, avec raison, « une Vestale à genoux sur un tombeau » ? Tout sert à lui remémorer la grande perte qu'elle

a faite. Au mois de juin 1842, étant allée au château de Rivières pour voir Elisa, la plus jeune des sœurs du curé de Cordes, et pour la féliciter de son futur mariage avec M. Alfred Martin-Foissac, elle se souvient du temps où Maurice, jeune étudiant, jouait dans le parc avec les enfants du château. La vue d'une caisse qui portait son nom, — « une caisse de collègue où il mettait des livres de moitié avec le petit Gustave », — fait impression sur son âme. Mais ce qui la touche encore davantage, c'est la lecture de quelques lignes d'Elisa au sujet de la mort de Maurice :

Ouvert par hasard un Album où j'ai retrouvé la mort de Maurice, mort répandue partout. J'ai été bien touchée de la trouver là, sur ces pages secrètes, dans un journal de jeune fille, dans un recueil tenu secret, dans un fond de cœur. Hommage inconnu et le plus délicat qui soit offert à Maurice. Que cette parole est vraie : « *Il était leur vie!* » Tous ceux qui nous ont compris la diront. Il est de ces existences, de ces natures de cœur qui fournissent tant à d'autres qu'il semble que ces autres en viennent. Maurice était ma source; de lui me coulait amitié, sympathies, conseil, douceur de vivre par son commerce si doux, aide intellectuelle, par ce de lui en moi qui était comme le ferment de mes pensées, enfin l'alimentation de mon âme. Ce grand ami perdu, il ne me faut rien moins que Dieu pour le remplacer. (1842. *Sur une feuille volante.*)

L'impression de cette visite à Rivières fut si vive sur Eugénie qu'elle en fit part à La Morvonnais en lui indiquant ses sources de consolations.

Voilà ma vie brisée, mais appuyée; et puis les douceurs de la famille, les consolations domestiques, une église pour prier, c'est assez de quoi bénir Dieu et passer sereinement les jours qui restent. (*A La Morvonnais, 2 juil. 1842.*)

Le 19 juillet, avec tous les siens, elle assistait à la messe et communiait en souvenir de son cher disparu.

Comme sa fille, M. de Guérin trouvait sa force dans la piété. « C'est dans la religion, écrivait-il à Caroline, que j'ai trouvé toute consolation dans mes peines. »

La saison d'été amena au Cayla quelques visites, parmi lesquelles il convient de mentionner M. Auguste Raynaud et son fils Maurice. Eugénie ne sortit guère de son castel sinon pour aller à Montmiral. Toutes les invitations qu'on lui faisait, elle les refusait, même de se rendre à Vèze où sa cousine Marie de Tanus la réclamait aimablement. Les excuses ne lui manquèrent pas.

* Nous voudrions bien venir, mais Erembert est empêché par la récolte, et papa par son asthme. Impossible à lui de voyager dans cette indisposition, et impossible à nous de le quitter quand il souffre. (*A Marie de Tanus, 6 août 1842.*)

Au fond, elle se trouvait parfaitement bien dans sa famille où régnait la plus admirable union des cœurs :

Ceci me mène à mes joies de famille, auxquelles vous voulez bien aussi prendre part. Que vous dire, si ce n'est que nous vivons ici dans l'union et l'amour des anges, dans la douce paix des Vallombreuses ? Il ne nous manque qu'un petit enfant, une jeune vie dans la nôtre comme vous l'avez dans Marie. (*A La Morvonnais, 20 oct. 1842.*)

Il ne fallut rien moins que le passage de Louise de Bayne, partant pour l'Afrique après son mariage, pour tirer Eugénie de sa solitude aimée et la faire accourir à Gaillac, le 23 décembre. Nous reviendrons bientôt sur le mariage de Louise et sur la peine qu'Eugénie ressentit du départ de sa plus chère amie. Disons seulement qu'elle resta plusieurs semaines à Gaillac, chez M^{me} Boudet, mère de sa belle-sœur, et qu'elle partagea son temps entre sa nouvelle sœur et ses cousines, voyant presque tous les jours Gabrielle de Paulo.

Les lettres qu'elle écrivit de Gaillac à l'occasion du renouvellement de l'année portent la marque d'une tristesse plus grande que d'habitude. Le départ de Louise a comme voilé son âme d'un crêpe de deuil. De plus en plus, elle se tourne vers le ciel.

* C'est là-haut, surtout là-haut, qu'il faut aller prendre la félicité. Le cœur nous le dit assez souvent. (*A Albanie de Bellerive, 31 déc. 1842.*)

* Nous ne faisons pas autre chose pour nos amis que de les vouloir heureux, sans qu'ils le soient ordinairement que bien peu, humainement parlant. Portons alors nos vœux plus haut que ce monde, portons-les au lieu de la réelle et immense félicité. (*A Irène Compayré, 2 janv. 1843.*)

Est-il rien comme on voudrait ici-bas ? Les distances séparent, les destinées désunissent, véritable lieu d'exil de toute part, et vallée de larmes. Ce qui serait désolablement triste si le ciel ne couvrait la terre. Oh ! les beaux mystères qui sont voilés là, et qui nous attendent pour notre bonheur ! Quand je lève les yeux en haut, je ne sais quelle joie m'en vient ; mais c'est bien joie et vie surnaturelle qui me fait oublier l'autre, ou du moins la supporter sans peine. (*A La Morvonnais, 27 janv. 1843.*)

Dans sa lettre à Irène Compayré, Eugénie disait qu'elle allait regagner les champs. Elle y revint, en effet, laissant à Gaillac Anaïs, désireuse de tenir compagnie à sa mère tout le temps que son frère Melchior devait passer à Paris.

Mais ce retour ne fut que de peu de durée. Le 17 février, elle quittait de nouveau le Cayla pour Montauban où elle assistait au mariage de sa cousine Lucie de Bellerive avec Henry Groc de Salmiech. A Montauban, comme à Gaillac, ses pensées se portèrent vers le ciel.

Quand elle retrouva son père, son âme était toute retirée en Dieu. On peut facilement le déduire de la belle lettre de consolation qu'elle écrivit à Euphrasie Mathieu, à l'occasion du décès de M^{me} Boyer qui avait recueilli Euphrasie après la mort de sa mère.

* Ta piété t'aura soutenue et fait voir des motifs de consolation dans ce que Dieu veut, quoi qu'il nous en coûte. Dieu, sans doute, ne défend pas les larmes. Non, non, puisque notre divin Sauveur a pleuré sur le tombeau de Lazare. Il n'y a que l'excès de la douleur qu'il condamne,

un désespoir contraire à sa sainte volonté, cette volonté toujours bonne pour nous quoique nous ne le comprenions pas dans bien des occasions. C'est un des mystères que nous ne comprendrons qu'au ciel, le mystère des douleurs. Il tient à celui de la croix d'un incompréhensible amour. Jette-toi bien au pied de cette croix, embrasse-la de tout ton cœur, dis-lui : « Tenez-moi lieu de tout ce que j'ai perdu. » Oh ! oui, tout est dans la croix, puisque nous y avons Dieu et le ciel. On ne se sauve pas autrement qu'en passant par les souffrances. (*A Euphrasie Mathieu, 27 fév. 1843.*)

Eugénie de Guérin parle d'expérience, et enseigne à sa jeune cousine ce qui lui a si bien réussi dans ses épreuves personnelles.

La tristesse dont son âme est envahie l'empêche de se rendre à Salmiech, sur les hauts plateaux de l'Albigéois, pour conduire Lucie de Bellerive dans sa nouvelle demeure. Ce n'est pas qu'elle ne comprenne le charme de ce voyage.

* Je suppose que Salmiech est tout fleuri dans ce moment comme toutes les campagnes. Tous les parfums du printemps vont embaumer ta prise de possession. (*A M^{me} Groc [Lucie de Bellerive], 6 mai 1843.*)

Mais des pensées autrement graves occupent son esprit. Elle laisse donc Marie, sa sœur, accompagner la nouvelle épouse et, de là, redescendre à Gaillac pour suivre les exercices du mois de Marie. Quant à elle, sondant sa conscience, elle se demande si Dieu ne l'appelle pas en religion. Ses anciennes idées de vie religieuse réapparaissent. Que fait-elle au Cayla ? Ne pourrait-elle pas employer d'une façon plus utile aux autres les quelques années qui lui restent ? Eugénie, ne l'oublions pas, a la passion de se dévouer.

Gabrielle de Bellerive devint, en cette occasion, sa confidente et sa conseillère. Eugénie, qui l'avait revue à Montauban, lui avait fait part de ses désirs du cloître. Mettant à profit l'absence de la plus grande partie de la famille de Gabrielle, elle lui rappela par lettre le sujet d'une de leurs conversations et la pria de lui indiquer l'ordre religieux auquel elle pourrait s'agréger. Dans sa réponse, Gabrielle de Bellerive déconseilla, à tort, la congrégation d'Emilie de Vialar qui lui inspirait peu de confiance.

* On dit à tout moment que cet ordre est dissous. Il y a encombrement de sujets, peu de ressources, peu d'épreuves, mauvaise éducation parmi les sœurs, que sais-je moi ? Une foule de choses qui m'effrayaient. (*Gabr. de Bellerive à Eugénie, 5 mai 1843.*)

C'étaient les mauvaises langues qui parlaient ainsi. La congrégation de Saint-Joseph de l'Apparition traversait, il est vrai, une période de crise, mais cette crise ne devait pas tarder à être surmontée, grâce à l'énergie indomptable de la fondatrice.

Quoi qu'il en soit, Gabrielle engagea sa cousine à choisir les Dames Blanches de Tours qu'elle estimait fort. « Tu trouveras à Tours beaucoup plus de garanties et, du reste, les mêmes œuvres à faire. » Puis, sans tarder, comme elle en avait reçu la mission, elle se mit

en rapport, au nom d'Eugénie, d'abord avec une de ses parentes, Gabrielle d'Arassus, postulante de l'ordre, à qui elle donna des renseignements et qu'elle chargea d'aller trouver la supérieure générale pour négocier cette admission, ensuite avec l'abbé Fourgez, de Saint-Jacques de Montauban, qui se rendait à Tours pour accompagner la postulante. La réponse ne tarda pas. On acceptait Eugénie, on passait sur l'âge. L'abbé Fourgez était chargé de régler les dispositions matérielles; Eugénie irait faire son postulat à Ville-neuve-d'Agen, d'où elle serait envoyée plus tard à Tours.

Mais voici que cette nouvelle se répandit à Montauban. Dès qu'elle en fut prévenue, Sœur Antoinette, des dames de Nevers, originaire d'Arthés dans le Tarn, s'efforça d'attirer dans son ordre Eugénie qu'elle connaissait et lui fit recommander de ne pas hâter sa décision. Qu'elle adresse une demande à Sœur Bouvet, maîtresse des novices, et lui raconte l'histoire de sa vocation. On l'acceptera sans difficulté et on lui permettra de faire son postulat à Montauban. La dot réclamée est de 3.000 francs, bien inférieure à celle des sœurs de la Présentation. Qu'Eugénie réfléchisse et se mette entre les mains de Dieu. « On va tout doucement, tout naturellement, sans seulement y prendre garde, là où le bon Dieu guide notre pauvre frère embarcation. »

La proposition de Sœur Antoinette eût peut-être souri à Eugénie, si elle avait été sûre d'avoir la santé nécessaire. Celle de son père allait aussi en déclinant et commençait à donner de sérieuses inquiétudes. Dans ces conditions, elle ne crut pas pouvoir quitter le Cayla.

* Le vouloir n'est pas tout. Je demande au ciel le pouvoir, je demande presque un miracle en demandant la santé, la force morale et physique sans laquelle l'œuvre que je désire accomplir est impossible. On m'a toujours opposé cet empêchement que, dans des moments de courage, je crois pouvoir surmonter. Mais les victoires durent peu et les défaites recommencent... Que faire ? Que dire ? Qu'un *fiat voluntas tua* ? (A. G. de Bellerive, 15 juin 1843.)

Ce fut la dernière fois qu'Eugénie de Guérin pensa à la vie religieuse. En réalité, elle n'était pas faite pour cette existence qui l'attirait seulement à cause de son idéal élevé. Dieu l'avait choisie pour d'autres missions. Après toutes celles qu'elle avait déjà remplies, il lui restait désormais à donner l'exemple de la force chrétienne au milieu des souffrances.

Une grande joie lui était cependant encore réservée. Erembert n'allait pas tarder à être père. L'enfant, qui manquait au Cayla, était sur le point de paraître. Eugénie, dans maintes lettres, exprima son espérance joyeuse de devenir tante et garde-berceau, et promit d'aimer beaucoup l'enfant qui allait naître d'Anaïs. Cette joie n'était

pas exempte de mélancolie, car elle pensait au mariage de Maurice qui lui avait procuré tant de déceptions.

Hélas ! je me l'étais promis [*le bonheur d'être tante*], beaucoup plus tôt, d'un autre mariage qui promettait tant aussi pour mon cœur, et qui ne lui a laissé que des larmes. Depuis ce temps, le monde, la vie sont changés pour moi, et quoi que ce soit qui me vienne d'heureux me porte cette empreinte triste. Ma famille est toujours un foyer d'affections, mais son vif aliment lui manque pour moi. Vous me comprenez, vous qui avez perdu, vous qui êtes en deuil. Je ne parle cependant de cela qu'à Dieu et à vous qui avez connu intimement Maurice. (*A La Morvonnais, 27 janv. 1843.*)

Cependant, le 19 août 1843 venait au monde une fillette, que l'on baptisa le même jour suivant la coutume chrétienne de ce temps-là. On lui donna les noms de Marie-Joséphine-Gertrude : Marie, pour la mettre sous la protection de la Sainte Vierge; Joséphine, à cause de son grand-père et parrain, Joseph de Guérin; Gertrude, en souvenir de la mère d'Erembert. Eugénie, qui avait longtemps soupiré après la venue de cet enfant, laissa éclater son contentement.

C'est à côté d'un berceau où dort un ange aux yeux bleus que je vous écris, ma chère Antoinette; c'est vous dire que je suis tante. Ce bonheur que vous connaissez, je ne me serais pas doutée qu'il fût si doux et qu'il y eût tant de joie au cœur pour un si petit être naissant... Depuis quelques jours, je ne vis que dans l'avenir de ma petite Marie. Nous l'avons appelée de ce nom de céleste augure, et j'en espère infiniment. (*A Ant. de Boisset, 18 août 1843.*)

Le bonheur d'Eugénie était grand. Elle ne cessait de parler dans ses lettres de sa petite nièce Marie, qui devenait de jour en jour plus charmante, qui avait « de beaux yeux bleus, un air vermeil, une bouche riante, et puis mille petites mines d'enfant qui ravissent ». Les jours où la nourrice la portait au Cayla étaient des jours de fête. Ils étaient malheureusement trop peu nombreux et bien courts, car la nourrice s'ennuyait loin de chez elle : « La vie des châteaux n'est pas du goût de ces femmes des champs; il leur tarde de revoir leurs commères et leurs petits enfants ». Et encore, si cela eût pu durer ! Mais l'ange blanc et rose n'était pas destiné à égayer longtemps le vieux castel. Le 8 mars 1844, elle était enlevée par la coqueluche et l'on portait son petit corps dans le cimetière d'Andillac, près de Maurice. La joie naissante s'était changée en tristesse.

(*) Je ne sais, ma chère Pulchérie, si vous avez su le malheur qui vient de nous arriver, et comme nous avons perdu notre charmante petite Marie. Pauvre ange ! Elle est heureuse, et c'est sur nous que nous pleurons, sur nous sans espoir d'avenir, sans enfants dans la maison. (*A Pulchérie de B., 13 avril 1844.*)

Dieu apprenait ainsi à Eugénie à se détacher de tout, à ne faire fond sur rien d'humain.

CHAPITRE XII

La seconde mort de Maurice

L'abandon de Barbey. — Les causes de son silence. — La vérité se découvre peu à peu dans l'esprit d'Eugénie. — Tentatives auprès de La Morvonnais et de Paul Quemper pour qu'ils publient les œuvres de Maurice, de 1842 à 1845. — Echec des espérances d'Eugénie. — Barbey fait le demi-aveu de sa faute.

Le décès de cette petite nièce ne fut pas le seul déchirement de cœur que subit Eugénie après son retour de Paris. Elle en connut d'autres, plus cruels.

Le plus douloureux, sans nul doute, a été ce que nous pouvons appeler, avec M^{lle} Duhamellet, la seconde mort de Maurice, c'est-à-dire la fin de l'amitié de Barbey d'Aureville et l'échec des espérances d'Eugénie relatives à la publication des Œuvres de son frère.

Nous avons déjà raconté comment, au moment de quitter Paris, quelques jours après sa rupture définitive avec M^{me} de Maistre, Eugénie, en adressant par écrit à Barbey son adieu le plus fraternel, lui avait demandé s'il se chargeait toujours d'éditer les écrits de Maurice. Barbey accourut rue de l'Arcade et assura la partante, de la manière la plus formelle, que ses sentiments à son égard resteraient les mêmes malgré l'absence, et que les projets de publication ne tarderaient pas à se réaliser. Ainsi qu'il était convenu, les Œuvres de Maurice verraient le jour dans le courant de l'hiver.

Il ne semble pas possible de suspecter la franchise d'une telle promesse. En la faisant, Barbey est sincère avec lui-même, quoique il se demande peut-être comment il pourra tenir son engagement.

En tous cas, Eugénie a foi dans sa parole. A Paris, elle lui remet, tout d'abord de la main à la main, le paquet des manuscrits de Maurice qu'elle possède, en échange de ceux qui ont été copiés par Chopin. Puis, dès son arrivée au Cayla, sa confiance lui dicte les lignes émues que nous connaissons.

Barbey, de son côté, lui adresse une « lettre de franche amitié » dans laquelle il la prie de rédiger sur son frère une Notice historique contenant des anecdotes, des souvenirs d'enfance, des détails sur la famille de Guérin.

Cette Notice, destinée à la préface des Œuvres de Maurice, est rédigée avec empressement et avec soin. Pour parler de ses ancêtres,

Eugénie utilise les tableaux généalogiques dressés par son grand-père. Pour raconter la vie de son frère, elle fait appel à ses souvenirs et se sert de ses lettres d'enfance. Avec délicatesse enfin, ses derniers mots sont pour Caroline, « ange d'amour et de soins donné par Dieu aux derniers jours de Maurice ».

Lorsque, à la fin de 1841, la Notice est terminée, Eugénie l'envoie à Paris, avec une lettre malheureusement perdue. Tout lui permet d'espérer que ses vœux les plus chers vont être comblés. Barbey ne lui a-t-il pas écrit qu'il n'attend plus que cela pour commencer l'impression ?

Mais, hélas ! nos rêves les plus beaux, ceux que l'on caresse avec le plus d'amour, sont rarement ceux qui se réalisent. L'envoi qu'Eugénie fait à Barbey marque, en réalité, la fin de leurs relations. Barbey n'accuse pas réception de la Notice et laisse la lettre sans réponse. Il ne reparait plus chez Raynaud qui lui a transmis le paquet du Cayla.

* Nous n'avons pas revu M. d'Aurevilly depuis que je t'ai écrit. Je voudrais pourtant bien qu'il nous remette le papier que nous lui avons confié. (*Félicité Raynaud à Eugénie, 30 déc. 1841.*)

Dans son premier désarroi, Eugénie s'adresse à son cousin, Charles de Thézac, qui est à Paris, et le prie d'aller aux informations :

* As-tu fait rencontre enfin de M. d'Aurevilly aux *Débats* ou au *Globe* ? Je tiens beaucoup à la découverte de sa personne à cause des écrits de notre pauvre Maurice dont il devait faire faire la publication. Un certain Louis, valet de chambre à l'hôtel de Neustrie, saurait peut-être son adresse en lui disant que tu demandes M. d'Aurevilly de la part du père de M. de Guérin. (*A Charles de Thézac, fév. 1842.*)

Peine perdue. Pas plus que Raynaud, Charles de Thézac ne parvient à découvrir Barbey.

C'est la rupture inattendue, brutale, sans explications ni commentaires. Par une inconséquence que ne peut expliquer la seule nonchalance de Barbey, la sœur de Maurice ne reçoit plus aucune nouvelle de celui qu'elle a appelé « l'ami de bronze », le « frère d'adoption fidèle jusqu'à la mort », de celui qu'elle a placé dans son cœur, tout d'abord à côté, puis au-dessus de Marie de Maistre, de celui à qui elle a attribué une « vraie trempe de chevalier ».

Chose extraordinaire ! Jusqu'à l'apparition de l'article d'Ernest Seillière dans la *Revue des Deux Mondes*, cette rupture était passée inaperçue. On n'en trouve pas trace, du moins dans la littérature guérinienne. La raison en est que, lorsque d'Aurevilly publia avec Trebutien les *Reliquiæ* d'Eugénie, il prit soin d'écarter tous les passages où transparaissait cette rupture. Plus tard, Trebutien, brouillé avec Barbey, tout en rétablissant ces passages dans le volume des *Lettres d'Eugénie* édité par lui seul, laissa en blanc le nom du coupable. Il fallait être initié pour comprendre. Ceux qui comprirent

respectèrent le voile de l'anonymat, en souvenir de celui qui noblement, plus tard, reconnut et répara en partie ses torts.

Quelles furent les causes qui amenèrent Barbey d'Aureville à rompre aussi brusquement toute relation avec Eugénie de Guérin ? La question est intéressante à élucider.

Disons, tout d'abord, que ce n'est pas parce que le culte de Barbey pour la mémoire de Maurice et son enthousiasme pour ses Œuvres ont faibli. Jamais, en effet, il n'a douté du talent de Guérin. Nul n'a mieux parlé que lui de « cette ruche d'or, d'où toutes les abeilles de l'Attique allaient s'envoler quand il fallut mourir » (1^{er} nov. 1850), ou encore de « cette étoile d'un archipel grec, disparu au moment où elle montait d'un si ravissant mouvement dans le ciel » (1^{er} oct. 1851). Jamais, non plus, il n'a abandonné le projet de la publication des Œuvres guériniennes. En 1843, tout en se dérochant plus que jamais aux recherches d'Eugénie et des amis d'Eugénie, il pensait au petit volume. Il l'a écrit expressément à Trebutien :

Cette damnée édition [*des Œuvres de Guérin*] est fort retardée par *Germaine* qui devait paraître ce mois-ci et qui n'a point paru à cause d'un procès de mon éditeur avec un de ses confrères. Sitôt que *Germaine* aura fait son entrée dans le monde, je m'occuperai des magnifiques choses laissées par notre ami. *La Bacchante*, dont vous me parlez, est un morceau plus long et plus beau que le *Centaure*. Je l'ai, ainsi que d'autres fragments superbes, tant en prose qu'en vers. (*Barbey à Trebutien*, 25 mars 1843.)

En janvier 1844, son intention n'avait point varié :

Oui, mon ami, j'éditerai Guérin et j'écrirai sa vie, sa vie de plongeur sous sa cloche de cristal, à ce sublime pêcheur des plus belles perles qui aient jamais été tirées du fond des mers ! Je ne l'ai pas oublié, c'est dans mon cœur une pensée religieuse, mais vous savez ce que j'attends. J'attends un peu de bruit autour de mon nom, l'autorité d'une parole qui porte celui de notre ami, grand pour nous seuls, à sa vraie hauteur parmi les hommes. Quand la prostituée des plus bêtes, la Fortune (qui finit par faire trop de cas de mon esprit) me sera favorable, alors j'élèverai à Guérin le monument que j'ai promis à sa sœur, à vous, à moi-même. Vous avez raison de me le rappeler, mais je ne l'oubliais pas.

On dirait que le souvenir de la promesse de 1841 le poursuit comme un remords. Non seulement le nom de Guérin revient souvent sous sa plume, mais il cherche dans les pensées de Maurice une épigraphe pour son *Brummell*. Il réclame ensuite le concours de Trebutien pour l'édition de ce qu'il appelle déjà les *Reliquiae*, et c'est une grande joie pour lui quand il se l'est assuré.

Barbey n'oublie donc pas Maurice. Mais alors, pourquoi sa rupture subite avec Eugénie, en janvier 1842 ? Pourquoi son silence obstiné, jamais rompu depuis ?

Est-ce seulement, comme il le prétend, parce qu'il ne se sent pas la force de créer, à lui tout seul, la gloire de Maurice et qu'il attend

l'heure propice, souffrant de son impuissance ? Nous ne le pensons pas. Dès 1841, le nom de Barbey est assez répandu dans le monde littéraire. D'ailleurs, une explication nette aurait suffi à dissiper les équivoques et à faire prendre patience à Eugénie. C'est d'un autre côté qu'il faut chercher la véritable raison.

Certains critiques (1), alléguant la pauvreté de Barbey à cette époque, ont prétendu qu'il redoutait de se lancer dans une publication ruineuse. D'autres ont parlé de sa probité littéraire; il ne voulait pas fausser Maurice et ne se faisait pas illusion, comme Eugénie, sur le catholicisme de l'auteur du *Centaure*.

Ces raisons ne sont pas plus convaincantes que les premières. Les finances de Barbey, il est vrai, n'étaient pas alors très prospères, mais il n'avait rien à craindre de ce côté. Un éditeur s'était chargé de la publication. A supposer que cet éditeur ait suscité des difficultés, rien n'empêchait d'Aureville de faire appel à un autre.

Quant aux prétendus scrupules littéraires, ils ne tiennent pas debout. Barbey restait, en effet, libre de faire l'édition comme il l'entendait, Eugénie lui ayant donné toute autorisation et ayant mis en lui son entière confiance. En 1842, il aurait eu sans doute moins de difficultés à livrer au public, dans leur intégrité, les écrits de Maurice qu'il n'en rencontra plus tard quand il eut affaire à Marie, la timide et scrupuleuse Marie, dont la piété se laissait si facilement effaroucher.

La seule explication suffisante de la rupture de Barbey avec Eugénie de Guérin doit être cherchée dans les rapports qu'il entretient alors avec M^{me} de Maistre. Barbey entre de plus en plus dans la vie de la baronne et craint, après les histoires du salon de la rue de Rivoli, de jeter de l'huile sur le feu en conservant un commerce littéraire avec les Guérin. A son grand regret, peut-être, il comprend qu'il ne peut le continuer; il préfère rompre. Son amour pour M^{me} de Maistre devient plus fort que son amitié pour la timide colombe du Cayla. C'est le drame de Paris qui se poursuit et qui aboutit à sa conclusion logique. M^{me} de Maistre a abandonné Eugénie pour Barbey; Barbey, à son tour, délaisse Eugénie pour M^{me} de Maistre.

La baronne, qui a été funeste à son amie du Cayla lors de la grande rupture, continue à le rester.

Dans une lettre à Marie de Guérin du 11 août 1864, Trebutien y a fait allusion en termes voilés :

* Il y aurait beaucoup à dire, ce me semble, sur la conduite de M^{me} de M[aistre]... Je crois qu'elle a été fatale, très fatale à Eugénie. Vous connaissez sans doute des torts de sa part que je ne connais pas, mais j'en connais aussi que très probablement vous ne connaissez pas.

Quoi qu'il en soit, rien n'excuse Barbey du silence qu'il a obti-

(1) Cf. FRANÇOIS LAURENTIE, *Sur Barbey d'Aureville*, p. 217.

nément gardé à partir de ce moment (1). Sa conduite est inqualifiable. Non seulement il a causé des peines cuisantes à Eugénie dont la puissance de sentir et de souffrir était si grande, mais encore on est en droit de se demander si, par sa faute, la littérature française n'a point perdu de nombreux et inestimables trésors. Il est douteux, en effet, que tous les manuscrits des Guérin que d'Aureville y a eus entre les mains soient parvenus jusqu'à nous.

L'âme droite et loyale d'Eugénie n'ose pas croire à un manque de parole. Le silence de Barbey, elle l'attribue tout d'abord à la mort de son ami de Paris qu'elle sait avoir été malade.

* J'ai eu des nouvelles de nos amis lointains, à l'exception toujours de Port-Mahon. Ce pauvre ami, il est perdu, je crains, et je ne sais de quelle façon. Il sera mort. Vous savez qu'il était souffrant au mois de novembre. Il m'écrivit alors, la seule fois qu'il m'ait écrit, pour me demander une notice sur mon cher Maurice. J'envoyai cela, avec de nouveaux manuscrits, au mois de janvier. Mon envoi est demeuré sans réponse. J'ai fait passer à son hôtel, il n'y était plus et on ne savait plus son adresse. Dans sa dernière lettre, pleine de noble et franche amitié, il m'annonçait *Germaine* qui devait être suivie de la publication de *Maurice*. Rien n'a paru, ni ici, ni dans les journaux, dans les nôtres du moins. C'est donc sans espoir. Tout est enseveli de ce que j'aimais, tout jusqu'à ces manuscrits si précieux pour moi. Encore si je savais où ils sont, peut-être je pourrais les faire retirer, j'en prendrais du moins les moyens, mais un inexplicable mystère les enveloppe avec ce triste passé dont j'ai tant souffert, et dont j'aurais souffert bien davantage sans vous, ma douce compatissante. (*A la comtesse Jenny, mai 1842.*)

Elle est tellement persuadée de cette mort qu'elle parle à son père d'écrire à la famille de Barbey pour réclamer les papiers de Maurice. Cependant, comme elle veut en avoir l'absolue certitude, elle s'adresse aux amis de son frère et prie La Morvonnais de s'enquérir auprès de Quemper. Au mois de juillet 1842, Eugénie ne sait rien encore et conclut toujours à la mort.

Rien ne peut expliquer ce silence, sinon la mort de M. d'Aureville qui était malade à cette époque. Je parle ainsi parce que je sais positivement qu'il allait publier. Encore avant mon départ, j'avais eu un entretien avec lui à ce sujet, et il m'avait répondu de manière à ne me laisser aucun doute sur ses intentions. Ceci était bien après sa rencontre avec

(1) Barbey d'Aureville exprima dans la suite ses regrets d'une telle conduite. Une des premières fois qu'il parla d'Eugénie de Guérin à Trebutien, il écrivit :

« J'ai eu des torts cruels avec elle [*Eugénie de Guérin*]. C'est une histoire à vous conter quand je vous tiendrai près de moi, mais elle est trop mélancolique pour que je puisse l'écrire, du moins à présent. Il y a de certaines cordes cassées dans cette pauvre mandoline du passé, pendue, muette et couverte de poussière, aux lambris de notre âme qu'on ne peut y toucher, même en passant. » (*Barbey à Trebutien, 1^{er} oct. 1851.*)

Quelques années après, il ajouta :

« Ma séparation fut presque une rupture. Cependant, douce et persévérante, elle m'écrivit deux ou trois fois encore; je ne répondis pas. Ah ! dans ce temps-là, j'étais un démon ! Blessée sans doute au fond du cœur, elle cesse de m'écrire. » (*Barbey à Trebutien, dimanche, [24] mars 1854.*)

M. Quemper, et, quoique je n'aie pas plus goûté que ce dernier certaines façons de penser de M. d'Aurevilly, j'ai eu confiance en ses paroles, je n'ai pas pu douter d'un ami de Maurice. Je vous l'ai dit, je crois plutôt à sa mort. C'est ce que je voudrais découvrir, afin de réclamer nos papiers. Mon père est décidé d'écrire à sa famille. Tout sera entrepris avant de perdre et de laisser à l'oubli ce qui nous reste de plus précieux de notre Maurice, de la *chère et belle âme*, suivant votre expression, mon doux poète. Oh ! comme vous la chantez cette âme, en vous, dans le souvenir et la contemplation ! Que j'aime votre admiration et de vous voir songer aux jours où Maurice écrivait à votre foyer sur le *Cahier bleu*. Jours et cahier perdus, c'est trop à regretter. Je ne puis me résoudre à tant de sacrifices qu'en pensant que, de ce monde où *tout meurt*, où *tout passe*, je m'en irai au ciel joindre Maurice et tout ce que j'ai perdu, car où *l'éternité réside on retrouve jusqu'au passé*. Heureuse espérance !
(*A La Morvonnais*, 2 juillet 1842.)

Mais bientôt l'illusion n'est plus possible : Eugénie apprend de source sûre que Barbey est vivant et charge Raynaud d'aller lui demander des explications.

Je compte.... beaucoup sur des démarches que j'ai prié un de mes parents de faire auprès de M. d'Aurevilly, qui n'est pas mort, comme je le croyais d'après son silence. Incompréhensible conduite ! Je ne la juge pas, mais j'en souffre. J'avais compté sur les plus nobles promesses. Je m'attendais à cette publication comme au lever du soleil. Et tout demeure sans effet, sans que je sache pourquoi. Ceci n'est plus supportable, aussi je veux en finir et nous tirer d'incertitude. Ce serait fait déjà si nous savions l'adresse de M. d'Aurevilly. M. Quemper ni personne ne me l'a donnée. Mais mon cousin se charge de la découvrir, et, dès l'instant, il ira s'informer des obstacles ou réclamer nos manuscrits.
(*A La Morvonnais*.)

Ces lignes sont du 20 octobre 1842. Deux jours après, un billet du Val annonce à Eugénie que La Morvonnais a vu dans le *Globe* un feuillet signé Barbey d'Aurevilly. Pour avoir l'adresse désirée, il suffit donc d'écrire à la direction du journal, 17, rue Saint-Pierre Montmartre, à Paris : « Votre lettre ne peut manquer de parvenir à ce monsieur. »

On peut à peine imaginer combien souffre la sœur de Maurice de ce qu'elle découvre par degrés. Aussi, le 1^{er} novembre suivant, rencontrant sous sa main un cahier du *Journal* qu'elle a rédigé pour Barbey, et qu'elle ne lui a pas remis, on ne sait trop pour quelles raisons, — il s'agit du cahier qui va du 26 juillet au 29 août 1840 et qui contient un fragment de 1841, — elle écrit à la dernière page.

Jour des Morts 1842. — Hélas ! tout meurt. Où est celui pour qui j'écrivais les lignes précédentes, la précédente année ? Où est-il ?

Où était Barbey ? Il demeurerait introuvable et, malgré les démarches les plus actives, Raynaud ne parvenait pas à le rejoindre.

Ce n'était pas que Barbey ignorât les recherches dont il était l'objet. Il les connaissait : la lettre d'Eugénie, — à laquelle il ne répondit pas, — le renseignait parfaitement. Il se déroba, se

cachait, donnait de fausses adresses, et, quand on finissait par découvrir son logement, il en changeait. Cyniquement, il a avoué à Trebutien qu'il gardait de parti pris le silence. Il a fait cet aveu en demandant à son ami de Caen de supprimer, dans l'édition des *Reliquiae*, deux passages des lettres d'Eugénie à La Morvonnais qui le visaient trop ouvertement.

Les deux passages d'*Eugénie* que vous m'envoyez et qui ne me FUSILENT qu'avec du petit plomb (et j'avais mérité des balles du plus gros calibre, Trebutien !) ces deux passages peuvent être supprimés. Voici pourquoi. Ils n'apporteraient que du trouble dans l'esprit du lecteur. Que lui fait tout cela ? *Lavons notre linge sale en famille*, disait Napoléon. D'un autre côté, dans ces passages, *Eugénie* ne dit pas et ne pouvait pas dire (à *La Morvonnais*, j'imagine ?) le fond vrai des choses. Elle savait bien que je n'étais pas mort, mais elle ne voulait pas crier contre moi, — très coupable d'oubli, ingrat et [un mot illisible] avec elle.... Tous les propos qu'on lui tenait (qui on ? Une certaine coterie du salon légitimiste de la baronne Devaux, que j'avais toujours méprisée, coterie et baronne), tous ces propos qu'elle rapporte dans sa lettre ne cachaient en réalité que ceci : je gardais les papiers de *Guérin* avec la férocité d'un Dragon. Je m'en regardais plus maître que son père lui-même, et je ne voulais les publier qu'en temps utile. Or le temps utile pour moi, vous le savez, vous, c'était le temps où j'aurais moins d'obscurité littéraire sur mon nom. Je voulais des clochettes d'or à mon Gerfaut, mon doux Gerfaut de Génie. Je voulais les chaperonner sur un gant de velours brodé au moins de quelques pauvres petites paillettes ! Tel était mon vouloir arrêté et qui ne parlait pas. (*Barbey à Trebutien*, 21 août 1855.)

Il accusait ensuite les Guérin de vouloir confier à d'autres qu'à lui la publication de Maurice, puis il ajoutait :

Je continuais de faire le sphinx, parfaitement assis sur les œuvres de *Guérin*, d'où personne n'était assez fort pour me dénarrer. (*Id.*)

Nous avons déjà fait justice du prétendu désir qu'aurait eu Barbey d'acquérir un nom dans les lettres françaises avant de présenter Maurice au public. La chose est à peine croyable. Elle n'excuse point, d'ailleurs, son silence envers Eugénie.

Quant au second prétexte mis en avant, les faits sont là pour montrer qu'Eugénie n'a songé à enlever Maurice à d'Aureville que lorsqu'elle désespéra de pouvoir compter sur lui. Alors, mais alors seulement, elle fit appel au dévouement de ses amis de Bretagne.

La conduite inqualifiable de Barbey n'empêcha pas, en effet, Eugénie de poursuivre ce qu'elle considérait comme une des grandes missions de sa vie. La gloire de Maurice lui tenait trop à cœur ; elle avait trop de foi dans le génie de son frère pour le livrer à l'oubli. Aussi, tout en multipliant ses efforts pour arracher les manuscrits à l'ami indigne, tout en se reprochant de ne pas avoir écouté ses amis de Bretagne quand ils avaient témoigné de la défiance à l'égard de Barbey, elle autorisa La Morvonnais et Quemper à publier les Œuvres de son frère.

Il semble que La Morvonnais ait fait les premières avances. Au mois de septembre, il avait écrit :

* Il faut que M. d'Aureville vous dise ce qui fait obstacle à la publication et pourquoi il ne l'effectue pas. Cela connu, nous ferons tous union pour publier ce que nous a laissé notre grand Poète. Nous lui devons cela, madame de Guérin se doit cela à elle-même, et, en nous associant, nous ne pouvons manquer d'arriver. (*La Morvonnais à Eugénie, sept. 1842.*)

A cette proposition, Eugénie répondit :

Mon bon père est tout pénétré de vos sentiments pour notre bien-aimé Maurice et de votre culte à sa mémoire et à son talent. Ce talent fut bien beau, bien élevé. En recueillir et publier les œuvres est une œuvre sainte, un hommage au cher et grand poète et à Dieu, père de l'intelligence. Bénis soient donc tous ceux qui s'associent à ce dessein; béni soyez-vous, ô vous plus qu'un autre, ami dévoué de Maurice. Grâce à ce dévouement, aux soins que vous voulez bien nous donner, j'espère encore cette publication, ardent désir de mon cœur. Que nous reprenions ou non les copies, les autographes nous reslent, non pas tous, il est vrai, et c'est ce qui est bien fâcheux, vu que nous n'aurons qu'une édition incomplète, mais n'importe, plutôt des fragments que rien de ce beau trésor. (*A La Morvonnais, 20 oct. 1842.*)

Trois ans durant, la sœur de Maurice poursuivit le même dessein et multiplia, auprès de La Morvonnais seul tout d'abord, de La Morvonnais et de Quemper ensuite, ses invitations pressantes. La correspondance qu'elle entretenait avec eux n'eut d'autre but que d'assurer la publication des écrits de son frère.

Pour être plus sûre de son succès, elle promet au châtelain du Val tout son concours et propose de lui communiquer ce qui reste des chères reliques.

Elle lui enverra aussi, pour enrichir l'édition, le seul portrait de Maurice qu'elle possède :

J'aurai une chose de grand prix à vous donner pour enrichir les œuvres de Maurice : un portrait de lui, un dessin de sa belle tête, dû au crayon d'un artiste ami [*M. Augier*] qui l'avait fait pour lui, artiste, en secret, et qui me l'a révélé et donné quand il m'a sue à Paris. Quel trésor! Maurice est là assez ressemblant, dans une pose calme et pensante, le front souffrant, les yeux fermés, l'air d'un lakiste. (*A La Morvonnais, 20 oct. 1842.*)

Mais que La Morvonnais ne compte pas sur elle pour avoir les manuscrits possédés par d'Aureville. Elle se sent impuissante à les obtenir. La lettre qu'elle a adressée à Barbey par l'intermédiaire du bureau du *Globe*, comme les précédentes, est restée sans réponse. Mieux vaudrait que des démarches soient tentées par Quemper, comme La Morvonnais l'a pensé.

Si je ne craignais de déranger M. Quemper, je le prierais de vouloir bien lui-même passer au *Globe*; mais vous lui avez vous-même parlé plusieurs fois de cette recherche sans aucun succès, ce qui m'arrête. (*A La Morvonnais, 27 janv. 1843.*)

La bonne volonté ne manque pas à Quemper. Malheureusement, il est tout embarrassé d'occupations, car il remplit à la fois le rôle d'avocat près la cour d'appel de Paris et celui de conseiller de l'ambassade américaine en France pour les affaires contentieuses. Le voyage qu'il a fait aux Etats-Unis lui a permis d'acquérir une connaissance suffisante de la législation des Etats de l'Union pour inspirer confiance aux citoyens américains qui le consultent souvent à Paris.

Jusqu'au mois d'août 1843, la question de la publication de Maurice n'avance point. Quemper remet sans cesse à plus tard les démarches qu'on attend de lui. Quant à La Morvonnais, retenu en Bretagne par la maladie de son frère, il ne peut agir sur Barbey et ne voit aucun éditeur.

Or, voici que Pitre-Chevalier, rédacteur au *Figaro*, passe quelques jours en Bretagne. C'est un ami du châtelain du Val et un admirateur du génie si profond et si caractérisé de Maurice. Mis au courant de l'étrange conduite de Barbey, il promet de s'intéresser à la gloire de Maurice, et de venir en aide à La Morvonnais qui s'empresse de communiquer la bonne nouvelle au Cayla.

* J'ai maintenant un journal parisien à ma disposition, ce qui pourrait amener la publication sans trop de retard. (*La Morvonnais à Eugénie*, 26 août 1843.)

Mais encore faut-il posséder les manuscrits. Pour les avoir, La Morvonnais conseille à Eugénie d'envoyer à Quemper, qui habite rue du 28 juillet, 3, à Paris, une lettre destinée à M. d'Aurevilly.

La suggestion est aussitôt agréée par la sœur de Maurice, qui écrit le 22 septembre à l'adresse indiquée. Rappelant à Quemper la bienveillance dont il l'a honorée dans les courts et rares instants de leurs rencontres à Paris, elle lui confie le soin de « ressaisir le trésor que possède M. d'Aurevilly », et lui envoie à cette intention un billet de son père destiné à servir de lettre de créance. Ce qu'il faut reprendre, recommande-t-elle, ce ne sont pas seulement les manuscrits, mais encore les copies. Son intention est de mettre ainsi Barbey dans l'impossibilité de publier quoi que ce soit sur Maurice. Elle compte sur Quemper pour la future édition et lui signale comme collaborateurs Pitre-Chevalier et le comte de Beaufort.

A cette invitation, l'ancien ami de Maurice répond d'une manière obligeante et gracieuse. Il promet ses soins à l'édition, espère que Barbey rendra les papiers et déclare qu'il emportera à « la Thébaïde de Grèves », c'est-à-dire au château du Val, les manuscrits recouvrés pour « leur donner l'essor, de sous leur ciel natal ».

Trois mois se passent, pendant lesquels Eugénie n'apprend rien

de nouveau. Au mois de janvier suivant, elle confie à La Morvonnais la peine que lui cause ce silence.

Je crains que M. Quemper n'ait rien découvert ou rien obtenu. M. d'Aureville aura-t-il été lui-même trouvé chez lui ? Il paraît assez introuvable. Je n'en sais jamais plus de nouvelles. Je ne m'en informe même plus, mais sans renoncer au trésor qu'il nous possède. S'il m'était donné de revenir à Paris, je l'arracherais de ses mains. J'agis avec lui autrement que je n'ai fait, je vous assure. Mais comment ne pas compter sur un dévouement de si belle apparence, sur les promesses et l'amitié de l'ami des derniers jours de Maurice ? Ah ! mon bon solitaire, que de mécomptes dans la vie et pour une âme ignorante du monde comme la mienne ! Aussi j'en ai bien souffert. (*A La Morvonnais*, 23 janv. 1844. *Publiée par A. Le Braz, Revue Bleue*, 6 août 1910.)

C'est dans cette même lettre qu'Eugénie révèle à mots couverts la rupture de son amitié avec M^{me} de Maistre. Une si douloureuse révélation produit tant d'impression à La Morvonnais qu'il se résout à prendre personnellement l'affaire en mains.

* Je me rends à Paris où je vais de toutes façons pousser cette affaire. Il faudra bien que je débúsque ce M. Barbé (*sic*) qui se dit d'Aureville. (*La Morvonnais à Eugénie*, 22 mars 1844.)

Dans ces lignes, gronde la colère de La Morvonnais contre celui qui a de si graves torts envers la sœur de Maurice. Déjà ses lettres précédentes étaient émaillées d'épithètes peu flatteuses contre « l'affreux d'Aureville ». Jamais encore son indignation n'avait éclaté aussi forte.

Pour hâter la réalisation de ses désirs, Eugénie envoie à Quemper, le 20 septembre 1844, par Raynaud, un paquet de papiers de Maurice et lui fait demander si on ne peut pas espérer avec cela une publication.

Mais l'affaire ne va pas aussi vite qu'elle l'espère. Quatre nouveaux mois passent encore. Eugénie ne sait rien de son envoi. Ne pouvant se résigner à l'ignorance, elle se plaint de nouveau au châtelain du Val.

Je ne sais pourquoi M. Quemper ne me répond pas sur un envoi que je lui ai fait, qui contient une partie des productions de notre cher Maurice. Désespérant d'en avoir le complet recueil, j'avais pensé que ceci pourrait faire une petite publication de choses fort distinguées. Il y a toutes ses poésies, ses lettres à vous et plusieurs à différentes personnes du temps qu'il était à la Chenaie. Je priais M. Quemper d'ouvrir ces papiers à M. Pitre, et de se concerter avec ce Monsieur et vous pour aviser à leur publication. S'il n'y avait pas lieu, je me résignais au silence et à renfermer pour jamais ces précieux écrits, cette âme de l'âme du poète dans une urne funèbre à côté de sa tombe. Mais j'attends toujours une réponse de M. Quemper. Je suis si certaine de son obligeance et de son dévouement pour la mémoire de Maurice que son silence me surprend beaucoup. (*A La Morvonnais*, 3 janv. 1845.)

La Morvonnais rassure sans tarder Eugénie. Qu'elle ne doute point, lui dit-il, du dévouement de Quemper. Ce dévouement s'est

heurté à des occupations professionnelles absorbantes et au parti pris de Barbey. Pendant son dernier séjour à Paris, lui-même a vainement cherché Barbey, « qui est pour tous l'être introuvable. Je lui en ai écrit de toutes sortes ». Quemper cependant a fini par mettre la main dessus et ils ont convenu de s'entendre.

La nouvelle, qui aurait dû faire plaisir à Eugénie, la laisse à demi sceptique, au moins pour ce qui concerne d'Aurevilly. Elle a été si souvent leurrée dans ses espérances !

Mille fois merci, mon excellent ami, de cette bonne nouvelle ! Enfin, nous pourrons les ravoir, ces chers papiers ! Cependant M. Quemper ne m'a pas écrit, ainsi que vous me le faisiez espérer. Qui sait ce qui sera survenu ? Il y a encore bien des chances. Il m'a été dit que les manuscrits étaient depuis longtemps chez le libraire de M. d'Aurevilly qui ne pouvait plus les dégager que par un procès. Ceci expliquerait le retard de la publication, mais rien n'explique le silence de celui qui s'en était chargé si exclusivement. Oh ! que le monde est plein d'inexplicables choses ! (*A La Morvonnais*, 15 juin 1845.)

A son tour, Quemper confirme le fait à Eugénie, et s'excuse de ne pas avoir répondu plus tôt. Il est allé à Londres, son absence de Paris a duré six mois, ses occupations ont été très nombreuses, et il a eu le malheur de perdre sa mère. Mais il tiendra son engagement ; il verra M. d'Aurevilly.

* En ce qui touche au fond même de votre *pieux message*, vous ne doutez pas, Mademoiselle, du plaisir *fraternel* que j'aurai à m'y associer. Je pense, comme vous, que nous devons recueillir avec le plus grand soir tout ce qui reste du pauvre *envolé* !

Il y a dans ses lettres, dans ses poésies, des choses vraiment délicieuses ; et, avec cela seul, il me semble que l'on pourrait faire un charmant volume. Mais ce n'est pas assez ; il nous faut le *Cahier Vert* et le reste du Trésor. Nous le découvrirons, soyez-en sûre. J'ai l'adresse de M. d'Aurevilly, qui, du reste, s'est présenté chez moi en mon absence ; et, tôt ou tard, je rejoindrai « l'homme invisible ». On le dit maintenant casé aux *Débats* ou à la *Presse*. Je verrai.

Il est important que j'emporte avec moi tous ces fragments au *Val*, afin de faire une révision générale de l'œuvre, cet automne, en Bretagne. *Le poète des Grèves* se charge de l'introduction. (*Quemper à Eugénie*, 22 juil. 1845.)

Eugénie, que Félicité Raynaud met également au courant des espérances de Quemper (1), laisse éclater sa reconnaissance et celle de toute sa famille.

Que béni soit votre pieux dévouement et celui de notre excellent ami

(1) Extraits de la lettre de Félicité Raynaud à Eugénie, du 28 juillet 1845 :

* « Auguste a vu M. Quemper, qui lui a dit t'avoir écrit. Il vient de faire une absence de Paris de six mois ; il a perdu sa mère il y a très peu de temps, et est de retour depuis peu à Paris. Il n'a pas vu M. d'Aurevilly, mais il sait où il est. Il a revu les papiers de Maurice avec M. de La Morvonnais, et, quand même il ne pourrait pas ravoir ceux de M. d'Aurevilly, ils pensent pouvoir faire une publication de ce qu'ils ont réuni à eux deux. Il doit essayer cependant de se les faire rendre. »

de Bretagne ! Je ne suis pas seule à vous témoigner des remerciements. C'est toute ma famille qui vous connaît, monsieur. C'est mon père, depuis longtemps malade et qui, du fond de son réduit de douleur, voit venir à lui, avec une douce joie, le précieux recueil des pensées de son fils. (*A Quemper*, 22 août 1845.)

Cependant, elle n'en reste pas moins inquiète sur l'issue de l'entrevue de Quemper et de Barbey.

Enfin, vous avez découvert M. d'Aureville ! Vous l'avez rencontré peut-être maintenant. Aura-t-il pu vous refuser nos papiers ? Dans tous les cas, vous ne laisserez pas de vous occuper de ceux qui sont en vos mains et d'aviser à une publication. (*Id.*)

Il n'y avait que de trop bonnes raisons pour se montrer aussi sceptique. Barbey ne livra aucun de ses papiers ; il ne rendit pas même le *Cahier Vert*, en sorte que Quemper et La Morvonnais se virent obligés de renoncer à la publication de Maurice qui aurait été trop incomplète.

Une seule fois, depuis lors, P. Quemper se rappela au souvenir d'Eugénie. Au mois de mars 1847, il lui fit part de son mariage avec Julie Dodeman, de Saint-Jouan, près de Saint-Malo. La cérémonie avait eu lieu le 22 avril de l'année précédente.

C'en était fini des plus chères espérances d'Eugénie. Maurice venait en quelque sorte de mourir une seconde fois sous ses yeux et entre ses mains. L'échec qu'elle venait de subir était définitif. Aussi put-elle écrire :

C'était ma coutume autrefois de finir l'année mentalement avec quelqu'un, avec Maurice. A présent qu'il est mort, ma pensée reste solitaire. Je garde en moi ce qui s'élance par cette chute du temps dans l'éternité. *Un dernier jour*, que c'est solennellement triste ! (*Fragment de Journal*, 31 déc.)

*
**

Faisant allusion aux faits que nous venons de rappeler, Trebutien déclare qu'Eugénie est morte du silence inqualifiable de Barbey et de l'échec de ses espérances au sujet des Œuvres de Maurice : « Lorsque cette dernière illusion lui échappa, elle sentit que ses forces l'abandonnaient aussi ; elle cessa d'écrire, elle allait cesser de vivre. »

Avant le bibliothécaire de Caen, Barbey l'avait reconnu dans la préface des *Reliquiæ* (p. LIX), en enveloppant dans une image aux couleurs crues le demi-aveu de sa faute.

Des circonstances *inutiles à rappeler*... suspendirent et semblèrent définitivement empêcher la réalisation d'un projet arrêté maintenant et d'une exécution prochaine. Dieu lui ôta donc [à Eugénie] sa suprême espérance et ce fut, dans l'ordre des douleurs de cette âme, quelque chose de pareil à la séparation, avec le couteau, du fil de chair saignante qui retient au tronc la tête coupée par la hache. Le fruit était mûr. Il était cueilli. Le doigt de Dieu, en s'y posant, le fit choir dans l'éternité.

CHAPITRE XIII

La solitude de l'âme

I. LE SOUVENIR DE M^{me} DE MAISTRE : Lettres à La Morvonnais. — Eugénie et la famille de la baronne. — Ses relations avec la comtesse Jenny, avec Adrien de Sainte-Marie, avec la comtesse de Sainte-Marie. — II. MARIAGE ET MORT DE LOUISE DE BAYNE : Max de Tonnac-Villeneuve. — Départ de Louise pour l'Algérie. — Sa mort. — III. DÉPART DE CAROLINE : Caroline à Calcutta. — Son mariage avec M. Vincent. — La famille Vincent.

Le silence inqualifiable de Barbey fut d'autant plus pénible à Eugénie qu'il consommait la grande rupture de M^{me} de Maistre.

Que lui demeure-t-il, en effet, de cette longue période relativement heureuse pendant laquelle elle a cru pouvoir s'appuyer sur *Elle* et sur *Lui* pour calmer les douleurs profondes causées par la disparition de son frère ? Humainement parlant, il ne lui reste rien. Après de longs mois d'intimité et des bontés sans nombre, la baronne l'a rejetée loin d'elle, hors de sa route, par caprice et par jalousie. Puis Barbey, le dandy Barbey, qui s'est penché curieusement sur son âme et a flatté son plus doux rêve, emporté momentanément par le flot tumultueux de ses passions, s'est écarté brusquement de cette fleur sauvage au parfum trop pur qui lui parlait du ciel, de piété et de retour à la pratique chrétienne.

La solitude se fait peu à peu dans la vie d'Eugénie de Guérin.

I. — Le souvenir de M^{me} de Maistre.

Sous sa plume, le nom de M^{me} de Maistre reparait quelquefois après la grande rupture, mais à de longs intervalles et toujours avec le sentiment du plus vif regret. Écoutons-la donner des nouvelles de la baronne à Louise de Bayne :

Ma pauvre amie la baronne est à peu près aussi morte que son père; elle n'écrit plus; je n'ai de ses nouvelles que par sa mère, autre agonisante. Ainsi s'éteignent et les vies et les relations, et ce monde n'est, après tout, qu'un grand mortuaire. (*A L. de B.*, 31 déc. 1841.)

Écoutons-la aussi en parler à Hippolyte de La Morvonnais. Le châtelain du Val a été, sans doute, le dernier à qui Eugénie a confié son chagrin à ce sujet. Encore l'a-t-elle fait avec une remarquable discrétion qui contraste avec la manière dont aurait agi Barbey en pareille circonstance.

N'ai-je pas perdu, sans savoir pourquoi ni comment, cette chère amitié de M^{me} de M... que vous applaudissiez ? Je vous confie cela comme un triste secret à vous, ami de ma vie. Cette liaison rompue est pour moi une énigme, dont je n'aurai jamais le mot peut-être. Il est possible que ces changements soient choses communes dans le monde, mais je ne le savais pas, et il m'en a fallu l'expérience pour le croire. Au demeurant, Dieu console de tout. Ce sont des détachements qu'il opère sans doute afin que l'âme qui les ressent aille plus vite à lui. Ainsi monte l'alouette : ce qu'elle perd vers la terre, elle le gagne vers le ciel. (*A La Morvonnais*, 22 janv. 1844. Publié par A. Le Braz, *Revue Bleue*, 6 août 1910.)

Qui n'admirerait dans ces lignes la profondeur du sentiment chrétien de cette âme étonnante, à la nature vraiment supérieure ! Les douleurs, les contrariétés, les épreuves, elle les ressent certes avec acuité, plus que personne peut-être, mais les souffrances ne parviennent pas à troubler sa sérénité ni à arrêter son ascension vers Dieu.

Dans une autre circonstance, en réponse à une allusion qui lui fut faite par son correspondant du Val, Eugénie revint sur cette incompréhensible brouille. Nous citons d'autant plus volontiers ce passage que c'est la dernière fois qu'elle parle de M^{me} de Maistre à La Morvonnais.

* Oh ! que le monde est plein d'inexplicables choses ! Ainsi cette pauvre M^{me} de Maistre restera encore pour moi un mystère. Quoique j'apprécie les motifs délicats qui vous ont empêché de lui faire une visite pendant votre séjour à Paris, je ne serais nullement fâchée que vous l'eussiez vue. C'est une femme que j'aimerais toujours malgré tout, et qui a été charmante de tendresse et d'amitié pour moi. Je ne sais qui, ni quoi, l'a pu fasciner si contrairement. J'en ai souffert, mais Dieu nous instruit ainsi, et, par ces détachements involontaires, il nous apprend à porter volontairement notre cœur en haut. (*A La Morvonnais*, 15 juin 1845.)

Lorsque, dix ans après, Barbey connut ce passage, il cria à la fausseté et chercha à l'expliquer par la pudeur d'Eugénie à révéler la vérité.

Sa phrase sur *Madame de Maistre* est une petite fausseté généreuse comme en ont parfois ces blanches colombes. La baronne n'était point du tout pour elle un mystère. Elle *savait* perfectly well *qui* et *quoi* l'avait fascinée, mais, avec Morvonnais, il fallait bien fournir cette feuille de vigne sur son cœur. (*Barbey à Trebutien*, 21 août 1855.)

Il est probable qu'Eugénie avait deviné. Mais comme toutes les âmes droites et simples, elle ne voulait pas croire au mal. Voilà pour-quoi, — ne pouvant plus rien sur la baronne, — elle s'acharnait à garder avec Barbey les mêmes rapports que jadis. Elle ne parlait jamais de cette histoire aux profanes par délicatesse, à d'Aurevilly par décence et pudeur.

Les relations d'Eugénie avec la famille de M^{me} de Maistre ne se brisèrent pas en octobre 1841. Elles se poursuivirent au contraire,

sympathiques et ardentes, tant que vécut au Cayla la victime innocente de la dramatique Bataille des Dames. Ainsi que nous l'avons dit, la baronne fut la seule à rompre avec Eugénie. Tous ses parents furent unanimes à donner tort à celle qui l'avait si brutalement chassée.

La comtesse Jenny, c'est-à-dire la fameuse M^{me} Amédée de Maistre lui continua l'affection qu'elle lui avait vouée dans des circonstances tragiques. N'avait-elle pas été elle-même comprise dans la disgrâce de sa belle-sœur ? Des lettres d'elle arrivèrent au Cayla, notamment le 8 décembre 1841 et le 25 janvier 1842. Eugénie lui répondit toujours sur un ton amical et confiant.

On possède le brouillon d'une de ses lettres, du mois de mai 1842. Elle lui fait part du mariage d'Erembert, la remercie délicatement du secours qu'elle a trouvé près d'elle à Paris et proclame sa douloureuse surprise pour les événements survenus.

* Ce qu'on m'écrit de ce *passé* m'étonne toujours davantage par rapport à moi qui ne pensais réellement à rien de ce qu'on me suppose. C'est à peine si je comprends; non, je ne comprends rien de ces *troubles et tempêtes* qui m'ont, dit-on, *brisée*.

Rien ne m'a brisée que la mort de mon frère, qui était tout pour moi sur la terre. Son avenir était le mien, ses enfants auraient été mes enfants, nos deux vies n'en faisaient qu'une par la plus étroite, la plus sympathique et la plus sainte union. On ne sait pas ce que c'est que des attachements de la sorte commencés dans l'enfance et menés loin dans la vie. *Un frère est un ami donné par la nature*, suivant l'expression de je ne sais quel poète. Quand il vous manque, cet ami, nul ne peut le remplacer, le cœur reste dans la solitude. (*A Jenny de Maistre, mai 1842.*)

Jenny de Maistre, toujours pleine d'estime pour son amie du Cayla, n'hésitait pas à lui écrire intimement et à lui faire des confidences pénibles. Voici, par exemple, sa réponse à une lettre qu'Eugénie de Guérin, se sentant frappée à mort, lui avait envoyée dans l'automne de 1845. On y remarque le profond sentiment de vénération que M^{me} Amédée de Maistre éprouve à l'égard de celle qu'elle a connue à Paris.

Ce 21 qbre 1845.

Ma chère Eugénie, ange du Ciel ! votre lettre m'a vivement affectée. Pourquoi, mon amie, désespérer de vous rétablir, si jeune encore ?

Croyez, ma chère Eugénie, que je n'oublierai jamais votre bonne et pure affection. Priez pour moi, ma sainte amie, car mes prières à moi ne peuvent être entendues qu'autant qu'un ange se placera entre moi et mon Dieu. C'est vous, sans doute, qui obtenez que je trouve consolation et force dans la prière, car, à présent, je prie chaque jour, et chaque jour, après avoir prié, je me relève moins accablée, car, mon amie, écoutez, j'ai ma part de douleurs. Ma nature si expansive, si avide de douces et profondes affections, si dévouée à ses amis, ne trouve *rien*, *rien*, qui réponde à ses aspirations. Jamais un serrement de mains sincère, jamais une parole affectueuse comme il me la faudrait. Je suis mère et n'ai point d'enfants, je suis femme et...

O mon Dieu, mon Dieu, ma bonne et sincère amie, que mon âme est souvent brisée ! Comme mes larmes sont amères ! Mais enfin, sans doute, je dois à vos prières ma résignation à la volonté de Dieu. Seigneur, lui dis-je chaque jour, que les décrets de ta providence s'accomplissent en moi comme en tout ce que tu as créé. Accepte, accepte en réparation toute ma vie sans douceurs et sans joie au cœur.

Vous me dites adieu, ma bien chère. Si j'osais dire au revoir ! Vous êtes si jeune ! Si l'espérance de vous rétablir revient à vous et aux vôtres, écrivez-le-moi promptement.

Ma santé est très délicate. On parle à m'envoyer bientôt en Italie. On parle de me faire partir le 15 de Xbre. J'irai par Marseille ; là, je m'embarquerai jusqu'à Livourne, j'irai à Pise, je demeurerai chez ma fille, je passerai la mauvaise saison. Écrivez-moi ou faites-moi écrire, à partir du 15 Xbre, *Poste restante à Pise*. Duché de Toscane.

Adieu, mon amie, pensez à moi, priez pour moi. Votre amie.

JENNY DE MAISTRE.

Comme il y a loin entre cette femme aimante et malheureuse et celle dont Barbey a tracé le portrait !

D'un autre côté, Adrien de Sainte-Marie et sa femme ne ménagent pas leurs sympathies à Eugénie. Au mois d'août 1843, étant de passage à Gaillac, au retour d'une saison aux Eaux-Bonnes, ils tentent d'arriver jusqu'au Cayla. Un orage, qui les surprend aux environs de Cahuzac, et la nouvelle qu'Erembert attend d'un instant à l'autre un enfant ne leur permettent pas de réaliser leur projet.

Adrien de Sainte-Marie, plus que tout autre, avait été bien placé pour voir et pour comprendre ce qu'Eugénie souffrit de sa sœur. Ses impressions sur les rapports d'Eugénie et de M^{me} de Maistre nous sont connues par une série de notes (1) rédigées plus tard, au cours de la lecture des *Reliquiæ* que Trebutien lui adressa en hommage. Ces notes sont sévères pour la baronne.

Après avoir lu quelques lettres d'Eugénie, il écrit :

* L'amitié de M^{me} de M. était une amitié de curiosité, une distraction. Elle cherchait du nouveau, du contraste, de l'Inconnu. Quand elle connut M^{lle} Eugénie, la simplicité de l'extérieur la surprit désagréablement. L'esprit et la nouveauté gardèrent quelque temps leur emprise ; elle ne voulut pas de quelque temps non plus donner un démenti à ses lettres, à ses pensées. M^{lle} Eugénie lui demeura aussi utile et agréable comme garde-malade, mais M^{lle} Eugénie ne changea pas le courant de ses idées et ne l'amena pas dans sa voie simple et profondément religieuse. M^{me} de Maistre et le monde gagnèrent au contraire du terrain sur M^{lle} Eugénie....

Ayant feuilleté quelques pages de plus, il ajoute :

* Tant qu'il n'y eut qu'à correspondre ainsi, M^{lle} Eugénie se flatta d'une mission à remplir près d'une âme malade et garda sa supériorité de pensée et de direction. Une fois en présence, elle fut absorbée par l'esprit du monde, la vivacité, l'exaltation de M^{me} de M[*aistre*]. Elle

(1) Elles nous ont été communiquées obligeamment par M. le Comte Henry de Sainte-Marie à qui nous exprimons toute notre reconnaissance.

n'eut plus, pour ainsi dire, le temps de penser et de reprendre sa supériorité réelle de raison et de génie. Elle fut comme entraînée par le torrent de paroles et d'idées sans pouvoir que se débattre et garder la vue des rivages, mais sans réussir à y *reprendre pied* qu'après y avoir été rejetée, à moitié brisée, par « l'eau tourmentée » continuant sans elle sa course vagabonde.

A propos d'une phrase de la lettre du 17 février 1840, il écrit encore :

* M^{lle} Eugénie caractérise ici très bien, et comme elle l'avait fait plus d'une fois, la source et le *but* de son amitié pour M^{me} de M[*aistre*], — et les différences qu'elle sentait entre elles, sur lesquelles elle entretenait des illusions qui ne devaient pas tarder à se dissiper et à séparer l'âme *orageuse* et *artiste*, romanesque, extérieure, de la femme méditative, intérieure et modeste et sainte.

Ces lignes témoignent qu'Adrien a parfaitement saisi non seulement la mission que se donnait Eugénie de Guérin auprès de M^{me} de Maistre, mais encore la différence de nature des deux amies et la vraie raison de leur rupture. Il n'est qu'un point, semble-t-il, qu'il n'ait pas tout à fait compris. C'est lorsqu'il croit que l'amie de sa sœur s'est laissée entamer par l'esprit du monde. Nous avons eu l'occasion d'exprimer notre pensée là-dessus; il ne nous paraît pas nécessaire d'y revenir.

Quoi qu'il en soit, le frère de M^{me} de Maistre, non moins que sa belle-sœur, prit le parti de la pauvre Eugénie.

A plus forte raison, en fut-il de même de la comtesse de Sainte-Marie, mère de la baronne.

Nous savons déjà avec quel cœur, dès la nouvelle de la rupture, elle adressa à Eugénie l'expression de la surprise douloureuse qu'elle en ressentit. C'est une douleur, écrivit-elle en substance, qui s'ajoute à celle de la mort de mon mari. Que s'est-il passé ? Comment expliquer le nouveau coup de tête de ma fille ?

Les renseignements qui lui parvinrent firent éclater à ses yeux l'innocence d'Eugénie. Elle le dit à M. de Guérin, en réponse à une de ses lettres.

* Je vous parle, Monsieur, comme à un ami, car le père d'Eugénie doit être mon ami. Non, Monsieur, ne croyez pas que je partage la triste fatalité qui a fait croire à ma fille tout ce qui n'est pas, tout ce qui ne peut pas être. C'est une bien dure épreuve pour votre chère Eugénie que celle de se savoir soupçonnée d'ingratitude et de fausseté. La fausseté n'est point faite pour une personne pieuse comme elle. Seulement, elle ne connaissait le monde que par le côté que la droiture de son cœur lui faisait voir, et elle a été terriblement désabusée. Ma pauvre fille, que je plains de toute mon âme d'être *dupe* à ce point, se trouve très malheureuse d'avoir eu tant de tendresse pour quelqu'un qui la trompait. Et comment lui prouver son erreur ? La chose me paraît impossible, sauf par la permission de Dieu qui aplanit tout et peut opérer ce miracle. En attendant, que son ancienne amie prie pour elle. (M^{me} de Sainte-Marie à J. de Guérin, 6 fév. 1842.)

Ce témoignage causa un tel plaisir à M. de Guérin qu'il ne put s'empêcher de mettre en note sur le manuscrit : « Lettre précieuse. »

En écrivant à Eugénie, M^{me} de Sainte-Marie ne se montra pas moins catégorique. Elle la plaignit seulement d'être restée si longtemps à Paris.

* Ce monde, que vous avez connu trop tard, trop tôt, pour votre bonheur, ne doit plus vous apparaître que comme un fantôme effrayant, car, le résultat de vos voyages, où est-il ?... Le cœur brisé, l'imagination étonnée ne vous laissent plus comme autrefois avec vos pensées *douces et suaves*, et votre esprit n'a plus ce doux repos que donne une vie calme ! Car, ma chère Eugénie, malgré vous, cet esprit, ce cœur se reportent peut-être encore à Paris. Ah ! si j'avais osé vous le dire, je vous aurais bien engagée à quitter ce Paris qui vous paraissait un séjour si séducteur. J'y ai vu, j'y ai deviné bien des choses que vous-même ne devinez pas. Enfin, vous avez retrouvé la sécurité dans le sein de votre famille, vous êtes rentrée dans le port après une grosse tempête. (M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie, 12 mai 1842.)

Elle lui fit part ensuite de ses souffrances, et lui apprit que M. et M^{me} de Maistre ne voulaient pas signer certains arrangements :

* J'ai peur que ma fille ne soit livrée à quelques mauvais génies... Quand on ne veut plus avoir confiance à l'*amour maternel* quel est celui qui peut le remplacer ? (Id.)

A partir de ce moment, Eugénie et M^{me} de Sainte-Marie s'écrivent une ou plusieurs fois l'année. Les lettres qui vinrent du Nivernais au Cayla ont été conservées avec piété. Elles renferment l'écho douloureux d'une âme dolente et plaintive.

A celle qui reste sa fille adoptive, la bonne mère Sainte-Marie ouvre tout grand son cœur affligé, un cœur qui trouve seulement dans la religion des sources de consolation. Elle lui parle de sa santé sans cesse chancelante, de ses deuils anciens et récents, de son fils Alphonse mort à 21 ans, et de son mari dont la disparition soudaine l'a plongée dans la solitude. Quand Saint-Martin devient la propriété de son fils, — ce qui arrive en mai 1843, — elle achète, à Imphy, un petit château sur les bords de la Loire, près des lieux où elle a grandi et où elle s'est mariée. C'est là qu'elle passe l'été, tandis qu'elle prend ses quartiers d'hiver à Nevers, rue du Sort, dans l'hôtel qu'Eugénie connaît si bien. Revenir à Saint-Martin lui fait de la peine; Adrien y bouleverse tout, même le magnifique parc à la française si admiré, car sa femme n'apprécie que les jardins anglais. M^{me} de Sainte-Marie n'y va que rarement. En sa compagnie vit sa petite-fille, Henriette, qu'elle fait instruire chez elle et qui lui « sert de société ». Henriette est toujours gentille, un peu grandie, quoiqu'elle reste toujours « petite Riri ».

Dans ses lettres, M^{me} de Sainte-Marie entretient Eugénie des personnes dont elle a fait la connaissance en Nivernais : de M^{me} de Mont-richard, sa belle-sœur, de M^{me} de Raffin, « la chère Louise » sa nièce, qui meurt avant 1846; de M^{lle} Sophie de Rivières, « encore

jolie et toujours aimable »; de l'abbé Rouchauce, « qui ne change ni de figure ni de mérite ».

Mais elle lui parle surtout de sa fille. Pas de lettre où il ne soit question d'elle. M^{me} de Maistre, fixée à Paris pendant plusieurs années, continue à mener une vie mondaine. Quoique toujours malade, elle reste fraîche de figure, aime la toilette, reçoit tous les jeudis une nombreuse société, voit le monde « pour lequel elle a versé tant de pleurs et poussé tant de cris ». Elle « veut tout ce qu'elle désire avec une ardeur puisée dans les romans ». Elle s'occupe de temps en temps de musique religieuse, et l'on exécute à Saint-Roch une de ses messes qui lui vaut beaucoup de renom. Brouillée avec son frère, elle est en froid avec sa mère, et garde vis-à-vis d'elle de longs silences, sous prétexte qu'elle ne peut pas écrire. Leurs rapports ne s'améliorent qu'en 1845, à l'occasion de la première communion de Valentine. M^{me} de Sainte-Marie va alors à Paris et s'estime satisfaite de la réception qu'on lui fait. Elle se montre heureuse aussi d'être invitée, en 1846, aux Coques où elle constate avec plaisir que le château est resté comme autrefois et que sa fille lui accorde de nouveau sa confiance.

* M^{me} de Maistre est repartie, ajoute-t-elle, comme elle était arrivée, souffrante toujours. Un jour, c'est la tête; le lendemain, l'estomac; une autre fois, les reins. Enfin, rien ne peut faire présager une guérison; et, avec tous les maux, elle est grasse, fraîche et jolie. Cependant son teint est parfois un peu couperosé. J'ai passé deux mois chez elle et n'ai eu qu'à m'en louer. (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie*, 23 nov. 1846.)

Bien entendu, dans ses lettres à Eugénie, M^{me} de Sainte-Marie ne souffle mot de Barbey d'Aurevilly. Mais on sait ce qu'elle en pense, grâce au brouillon de la réponse qu'elle fit à une demande de renseignements.

* Vous désirez savoir ce que je pense de M. J. d'Au... ? Il me serait certes difficile de vous expliquer un caractère inexplicable!... Le soir ne le retrouve plus ce qu'il était le matin. Souple d'esprit avec les personnes dont il veut se faire aimer, et orgueilleux avec celles qui ont eu la faiblesse de prendre cette apparente souplesse pour un sentiment, il devient dominateur lorsqu'il n'est pas dominé. Il faut donc opposer un calme habituel à la fougue de ses passions. Son esprit railleur a du charme lorsqu'il veut le faire briller. Mais si, à travers un nuage, le soleil levant est dangereux, de même M. J. d'Au... devient dangereux si on n'échappe promptement à son influence. Gâté par ses succès, il croit peu à la vertu dont ses goûts l'ont éloigné. Espérons pour lui dans la maturité des années. Cette réflexion vous prouve toute mon impartialité à son égard. (1845.)

Quant à ses sentiments pour Eugénie de Guérin, ils ne varient point. Elle lui continue son amitié et sa sympathie.

* Les années qui se succèdent changent les traits de notre figure, mais, Dieu merci, ne changent pas nos cœurs. Voilà pourquoi je reste pour vous telle que vous m'avez connue, et c'est pour cela que je reçois de vos nouvelles avec l'intérêt de la véritable amitié. Vous ne m'ou-

bliez pas, et je le crois, car vous ne pouvez pas être *ingrate* (quoi qu'on dise). (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie*, 28 janv. 1845.)

Elle ne cesse de regretter que M^{me} de Maistre ait été induite en erreur.

* Combien ma fille, avec les qualités que Dieu lui a accordées, eût été moins à plaindre si elle n'eût prêté tant d'attention à tant de faux rapports ! (*M^{me} de Sainte-Marie à Eugénie*, 8 fév. 1848.)

Nous n'avons pas eu le plaisir de voir passer sous nos yeux les réponses d'Eugénie à M^{me} de Sainte-Marie. C'est pour nous grandement regrettable. Ces lettres auraient été précieuses pour connaître le retentissement qu'avait sur l'âme d'Eugénie le rappel de ce cher et douloureux passé. Mais ayons confiance. Quelque chose nous permet d'espérer que les tiroirs, les malles et les archives de certaines familles n'ont pas livré leurs derniers secrets.

On peut, d'ailleurs, en quelque mesure, suppléer à cette absence.

Il est certain que la correspondante de M^{me} de Sainte-Marie témoignait du grand intérêt chrétien qu'elle portait toujours à son ancienne amie. Tout porte à croire aussi qu'après avoir accordé dans son cœur à la baronne un pardon généreux, elle se réjouissait de ses joies, la plaignait de ses malheurs, s'inquiétait de sa santé, pensait à elle et priait pour que le calme finît par régner en cette âme orageuse. Bref, elle continuait, de loin et dans le silence, la mission qu'elle s'était donnée et qui avait échoué à Paris, dans le tumulte du monde.

Mais cela n'empêchait pas Eugénie de Guérin d'éprouver vivement l'amertume du souvenir.

II. — Mariage et mort de Louise de Bayne.

Pendant cette période, Eugénie souffrit également beaucoup, d'abord de l'éloignement, puis de la mort de son amie des Montagnes.

Le 20 décembre 1842, Louise de Bayne épousait, à Rayssac, Max de Tonnac-Villeneuve.

Max de Tonnac appartenait à une vieille maison noble de l'Albigéois, alliée aux Guérin et amie des Bayne. Famille nombreuse, dont on a rencontré les noms dans le courant des pages de ce livre : on l'appelait dans le pays *la couvée verte*, en souvenir du temps où M^{me} de Tonnac, la mère, transportait ses enfants de Gaillac à Mayragues dans une voiture tendue de vert. Famille respectée, à cause du rôle que le père avait joué pendant la Révolution : maire de Gaillac, il avait été arrêté et emprisonné comme suspect en 1793, et n'avait dû son salut qu'à l'énergie et au dévouement de sa femme.

Max, qui tenait des siens un tempérament courageux et chevaleresque, avait émigré dès 1833 en Algérie, en compagnie d'Augustin de Vialar et d'autres jeunes gens de Gaillac. Il s'y était montré

tout de suite comme le type achevé des premiers colons algériens de l'âge héroïque, passionné pour la plus grande France. Peu après son arrivée, il acheta d'un chef arabe l'haouch de Khadra, à l'extrême limite de la région conquise, au pied de l'Atlas, entre le Fondouk et l'Arba. Une escorte lui ayant été refusée, pour prendre possession de son domaine, par le gouverneur qui taxait son projet d'imprudence, il partit à cheval, accompagné d'un seul domestique arabe et conquit ses sujets par sa bonne mine, son audace, sa générosité. Mais il ne s'agissait pas seulement d'acheter et de conquérir, il fallait aussi défendre. Max s'en acquitta à merveille. Dès que l'ennemi apparaissait dans la plaine, il courait sus avec ses cavaliers et le mettait en fuite. Le résultat fut un véritable traité de paix qu'il conclut solennellement avec Ben-Salem, le chef le plus voisin du Khadra.

Après l'expédition des Portes-de-Fer (1839), le duc d'Orléans voulut voir les colons de la Mitidja. Ils lui furent présentés. M. de Tonnac portait le costume arabe.

— C'est vous, M. le baron, lui dit le prince en souriant, qui concluez des traités de paix avec des pays voisins de la France. Savez-vous que vous exercez des droits régaliens ? Vous faites concurrence à mon père.

— Je le sais, Monseigneur, répondit M. de Tonnac; mais le roi, votre père, en nous laissant livrés à nous-mêmes, sans protection, nous a tacitement autorisés à agir comme nous l'entendions, à nos risques et périls. Il a compté sur notre patriotisme et il a eu raison.

Max de Tonnac s'était, en fin de compte, fixé à Blida où il exerçait la charge de juge d'instruction. Plus tard, il en devint maire. On a donné son nom à une des rues de cette gracieuse ville, non loin de laquelle il a construit une vaste bâtisse flanquée de tourelles, bien connue des Blidéens, et que l'on nomme toujours le *Château de Tonnac*.

C'est de Blida que le vaillant colon revint en France pour épouser Louise de Bayne, à laquelle on songeait pour lui depuis 1839. « Que dites-vous du cancan qui fait revenir Max d'Afrique pour se marier aux Montagnes ? » avait demandé malicieusement Eugénie à Louise le 27 août 1839. Le mariage eut lieu le 20 décembre 1842, à Rayssac, dans le château de famille des de Bayne.

Quelques jours après, Louise quittait sa montagne, et les jeunes mariés prenaient le chemin de l'Afrique. A Gaillac, Eugénie les vit à leur passage, dans le salon des Paulo. Elle ne les vit qu'un instant, le temps d'embrasser son amie et de lui dire adieu. C'était le 23 ou le 24 décembre.

L'adieu qu'Eugénie adressa à Louise dut lui être pénible, car tout un long et attachant passé s'en allait avec son amie. On le sent à la façon dont elle raconte à Albanie de Bellerive cette dernière entrevue.

* Il lui arrivera [à *Adrien, frère d'Albanie*] dans deux jours... cette aimable Louise, que tu connais assez par tes sœurs. La voilà voguant vers l'Afrique, vers un avenir inconnu, mais comptant sur la Providence, et sur Max, et sur le Khadra. Ils ont l'espoir de revenir en France, au premier vent de fortune qui soufflera sur leur Arabie. La chère amie, je l'ai vue un instant seulement avant son départ; je suis arrivée juste pour l'embrasser, et lui dire adieu, un long adieu! Ce qui console, c'est qu'elle est contente. (*A Albanie de Bellerive, 31 déc. 1842.*)

Les deux amies ne devaient plus se revoir ici-bas.

Leurs lettres allaient même devenir si rares qu'aucune n'est parvenue jusqu'à nous. Nous savons seulement qu'elles ne s'oublièrent pas et s'envoyèrent, de loin en loin, de leurs nouvelles et des marques de leur affection. En avril 1843, Eugénie recevait par exemple de Blida une lettre « orientale et amicale » qui lui faisait écrire : « Le charme de Louise, c'est le cœur. »

Puis, la correspondance languit. Eugénie s'en plaignit doucement.

(*) On m'a dit que cette chère amie [*Louise*] se trouve parfaitement à Blida. Je le sais, au reste, un peu par elle, mais pas assez. Ses lettres n'arrivent pas aussi vite que je le voudrais et je préférerais la poste des charbonniers aux bateaux à vapeur, si les bateaux sont pour quelque chose dans ces retards. Louise n'oublie pas, elle néglige parfois. Gabrielle de Paulo se plaint aussi du peu de lettres, c'est-à-dire que nous en voudrions beaucoup, on n'a jamais assez de jolies choses. (*Eugénie à Pulchérie, 21 août 1843.*)

(*) Nous nous demandons ce que fait Louise dans son Algérie. Nous avons faim et soif de ses nouvelles. (*Eugénie à Pulchérie, 13 avril 1844.*)

En Afrique, tout souriait et plaisait à la jeune épousée.

(*) Je suis heureuse et je retrouve, dans mon union avec Max, tout ce que j'avais espéré et ce que vous m'aviez dit à ce sujet. Il est rempli de bonté, de complaisance, et gagne infiniment à être connu. Souvent, en voyant la délicatesse de ses sentiments, je me sens toute fière de lui appartenir. Je fais tout ce que je peux pour le rendre heureux. (*L. de B. à M^{me} Boudet, 23 août 1843.*)

Il n'y avait alors à Blida que très peu de Français, mais Max et elle savaient se suffire et se passer du monde bruyant. Cette félicité n'eut, hélas ! qu'une durée éphémère. Louise de Tonnac connut le malheur. Des pertes d'argent d'abord : Max se vit obligé de céder à vil prix son domaine du Khadra pour l'établissement du village de Rivet, et la dot de Louise sombra dans une faillite albigeoise, le krach Lacombe. Puis vint la maladie. Le chaud climat algérien affaiblit vite les forces de celle qui avait passé la plus grande partie de sa vie dans les rudes montagnes du Castrais. Une double maternité malheureuse acheva de l'épuiser. Quand Louise songea au retour, il était trop tard; elle expira le 15 février 1846.

Pulchérie de Bayne écrivit au Cayla les détails de cette mort. Elle disait que sa sœur était morte au moment où elle faisait les préparatifs pour regagner la France et que six mois de maladie avaient

consumé ses forces. Son mari s'était retiré à la Trappe pour raffermir son âme, dans le silence et la retraite, auprès du Dieu de toute consolation.

(*) [Louise] a fait la mort d'une prédestinée et elle s'est éteinte dans les sentiments de la foi la plus vive et d'une confiance absolue dans les miséricordes du Seigneur, après avoir reçu les sacrements et secours de notre divine religion avec édification et connaissance entière du dernier et saint devoir qu'elle accomplissait ici-bas. (*Pulchérie de Bayne à Eugénie, le 27 mars 1846.*)

Mais Eugénie n'avait pas attendu cette lettre pour adresser ses condoléances les plus vivement senties à Rayssac. Dès qu'elle avait été avisée de la nouvelle, elle avait envoyé à la comtesse la lettre désolée que nous avons publiée.

(*) Pauvre et chère Louise! C'est hier que j'ai appris que nous l'avions perdue. Une douleur profonde me remplit le cœur et je viens l'épancher avec vous, ma bonne Pulchérie, je viens l'associer à la vôtre, car, en ce moment, nous sommes sœurs, ce me semble, en regrets et en affection. Vous aimiez tant cette excellente Louise! Je l'aimais aussi, d'une façon toute particulière, et, en vérité, elle était attachante inexprimablement...

Je vous écris dans la chambre où je lui ai écrit si souvent, toute emplie de ses souvenirs. J'ai là ce tas de lettres que j'ai reçues d'elle depuis seize ans, précieux recueil de son esprit et de son cœur, tout ce qui me reste d'elle! Pauvre et chère amie! Que j'ai le cœur triste! Ma chère Pulchérie, qu'il en coûte de perdre pour toujours ceux qu'on aime! Vous avez votre sœur où j'ai mon frère. Prions pour eux. C'est le seul témoignage d'amitié que nous puissions leur rendre à présent et le plus utile.

Adieu donc, dans la prière pour les morts. (*A Pulchérie de Bayne, 25 fév. 1846.*)

Eugénie pleurait Louise comme elle avait pleuré Maurice.

Elle fit part de son chagrin à toutes les amies qui lui restaient encore :

A propos de sacrifice, qu'il m'en a coûté de perdre cette chère et aimable Louise! Vous la regrettez vivement, vous qui ne l'avez que connue, mais, moi qui l'ai aimée, je ne puis me consoler qu'en Dieu de la mort d'une si chère amie... Nous étions bien séparées, mais je ne pensais pas que ce fût pour toujours... Elle devait venir au mois de mars..... Le revoir est là-haut maintenant avec ma chère Louise, comme avec d'autres chères âmes que nous avons vues s'en aller bien jeunes aussi. (*A Ant. de Boisset, 23 avril 1846.*)

C'était donc la solitude du cœur, la plus terrible de toutes les solitudes, qui se faisait toujours plus grande autour d'Eugénie.

III. — Départ de Caroline aux Indes, son second mariage.

Cette solitude devint plus complète par le retour aux Indes et le second mariage de Caroline.

Celle-ci, on s'en souvient, était demeurée à Paris après le départ

de sa tante. En restant en France, elle se proposait un double but : veiller sur son frère Charles et s'occuper de ses affaires. Sa douleur chrétiennement supportée et son courage après la mort de Maurice provoquaient l'étonnement et l'admiration de ceux qui la connaissaient. « C'est une sainte », avait déclaré Eugénie. Mais d'autres épreuves ne tardèrent pas à assaillir Caroline. Au mois de novembre 1841, elle apprenait la mort aux Indes d'un de ses frères, jeune homme de vingt-trois ans. Puis, Charles se mariait avec Louise Boudon et partait pour Calcutta. Il en résulta pour elle un fond de mélancolie plus grande que d'habitude. Combien ne se trouvait-elle pas différente de ce qu'elle avait été autrefois ? Au temps de ses fiançailles avec Maurice, elle était jolie et bleue comme un papillon de Cachemire, suivant la poétique expression de Barbey ; elle aimait les toilettes, les soirées, se plaisait à porter sur le sommet de la tête une torsade à la grecque avec un petit poignard, aigu comme une lame de couleuvre, fixant la torsade et la traversant. Il est vrai, Caroline restait toujours belle ; mais ses goûts la portaient vers la solitude, la vie ne lui ayant offert que des fruits amers. Elle ne sortait que très peu, pour voir des amis intimes ou pour ses affaires. Ses consolations les meilleures, elle les trouvait dans la piété et dans les lettres qu'elle écrivait de temps en temps au Cayla. La pensée de Maurice lui venait souvent à l'esprit.

* Allez pour moi déposer sur le tombeau de Maurice, de celui qui m'attend dans le ciel, une vive et ardente prière. Dites-lui que son amie ne l'oubliera jamais. (*Caroline à J. de Guérin, 28 déc. 1842.*)

A quoi bon dès lors rester dans ce grand Paris où elle se sentait si peu utile ? Les affaires des Indes ne s'arrangeaient pas ; bien au contraire. Elle songea donc à regagner Calcutta à son tour. Là, au moins, elle retrouverait sa famille et pourrait peut-être gagner un peu d'argent par son travail.

En annonçant son départ au Cayla, elle pria encore Eugénie d'aller déposer une prière en son nom sur le tombeau de Maurice et donna en même temps sa future adresse : Calcutta, Chouringhee Road, 6, aux Grandes Indes, par voie d'Egypte.

Inutile de dire combien cette décision causa de surprise aux Guérin. Mais que pouvaient-ils faire ? Ils se contentèrent d'envoyer à la partante l'expression la meilleure de leurs regrets et de leurs vœux, promirent de faire dire une messe pour lui obtenir une bonne traversée et l'engagèrent à revenir dès que les affaires deviendraient meilleures. Marie de Guérin trouva dans son cœur cette pensée :

* La nuit, le jour, quand j'entendrai siffler le vent, je penserai qu'il souffle aussi dans les voiles de votre vaisseau et qu'il vous mène loin de nous. Mon Dieu, que cette pensée m'attriste, me brise le cœur ! (*Marie de Guérin à Caroline, 24 juil. 1843.*)

Quant à Eugénie, elle en prit occasion pour renouveler à sa belle-

sœur ses sentiments d'affection et lui promettre de ne jamais l'oublier.

* N'êtes-vous pas de la famille ? N'êtes-vous pas la chère femme de notre cher Maurice que vous avez aimé avec un si grand dévouement ? Les titres ne vous manquent pas dans nos cœurs pour y demeurer toujours. Oui, toujours vous serez la chère Caroline, en tout temps, en tout lieu. La distance ne sépare que les corps, mais rien ne peut séparer les âmes. Les nôtres resteront unies jusqu'à la mort, et jusqu'au delà, j'espère.....

Que vous dire enfin qui vous témoigne ma profonde et bien véritable affection ? Je vous l'ai donnée en vous voyant, et elle s'est accrue de toute celle que vous avez eue pour Maurice. Vous me laissez le plus doux souvenir de sœur. Je vous rends le sentiment le plus tendre ; conservez-le en mémoire de ce que nous sommes l'une à l'autre. (*A Caroline, 24 juil. 1843.*)

Avant de partir, Caroline remit à la famille Raynaud une petite caisse renfermant, « outre quelques cahiers de classe, différents vêtements à l'usage de Maurice avec une robe de soie antique ».

Puis elle quitta la France, le 25 août 1843.

Dans ses lettres à Trebutien, Barbey d'Aurevilly, interrogé sur ce qu'était devenue la femme de Maurice, déclarait qu'il savait seulement son départ pour les Indes, et qu'il la supposait remariée.

Quant à l'Indienne, sa femme, à lui Guérin, elle est retournée aux Grandes Indes. Inconsolable et fière, elle est trop chrétienne pour se brûler comme une veuve du Malabar, mais elle disait qu'elle resterait dans le pays des mousselines drapées et des châles de cachemire, sous ses cornettes de veuve qui entend la messe à l'Abbaye-aux-Bois tous les matins. Mais elle avait seize ans, mais elle était femme ; grâces d'oiseau, mais profondeur d'oiseau ; rose du Bengale et flamme du Bengale, *Bengali* voyageur qui n'amasse pas mousse sous la palme de ses petits pieds... (Que voulez-vous qu'on croie de ce chant de fidélité qu'elle nous traduisait du *pehlvi* en français ? Peut-être est-elle remariée, et porte-t-elle tout l'enfer des diamants roses dans ses cheveux, qu'elle avait coupés comme un jeune Moine ? Peut-être y a-t-il une page amère de plus à ajouter à l'universelle comédie, et le plus adorable poète de l'époque a-t-il, dans le cœur de la femme qui ne voulait jamais être autre chose que sa femme, quelque pesant Anglais de la Compagnie des Indes pour successeur ? (*Barbey à Trebutien, 10 oct. 1853.*)

Les documents que nous avons eus entre les mains nous permettent d'apporter de nombreuses précisions que Barbey ne pouvait pas donner.

Une des dernières recommandations d'Eugénie à sa belle-sœur quittant la France avait été : « Ecrivez-nous, donnez-nous de vos nouvelles ». Caroline n'y manqua pas. Il y eut dès lors, entre le Cayla et les Indes, une correspondance, encore inédite, dont nous avons eu communication grâce à l'obligeance de M^{me} Vincent-Lebaupin, petite-fille de Caroline. Ces lettres pourraient, semble-t-il, avec d'autres documents possédés par les familles Vincent et de Ger-

vain, fournir quelques éléments d'une étude intéressante sur la situation des colons français dans les Indes au milieu du xix^e siècle.

Les deux belles-sœurs s'écrivent à intervalles irréguliers, une ou deux fois par an, et se donnent réciproquement les nouvelles qui peuvent les intéresser.

Caroline habite Calcutta avec sa tante et son frère Charles dont la famille s'accroît d'année en année. Les affaires ne tardent pas à devenir meilleures, mais au prix de bien des peines et de beaucoup de travail. La santé de la jeune veuve s'en ressent : le climat des Indes l'épuise. M. Augier la rejoint, ainsi que son neveu Billy qui devient officier dans l'armée britannique. Caroline ne manque pas de demander que l'on fasse une prière en son nom sur la tombe de son mari; elle accepte de devenir marraine de la seconde enfant d'Erembert; elle reste affectueuse comme par le passé.

De leur côté, les habitants du Cayla se montrent profondément attachés à celle qui fut la femme de Maurice. Leurs lettres, la plupart du temps collectives, contiennent quelques lignes de chacun d'eux. Ils lui apprennent ce qui advient d'heureux ou de malheureux dans le petit groupe des parents et des amis que connaît Caroline, et la supplient de leur écrire de temps en temps.

Mieux que personne, Eugénie sait trouver les expressions les plus tendres pour celle qu'elle nomme sa « chère sœur éloignée ». Avec quelle délicatesse ne souhaite-t-elle pas à Caro bonne fête et ne l'engage-t-elle pas à accepter de devenir marraine ! Avec quelle joie n'apprend-elle pas que le vent de la fortune lui devient enfin favorable aux Indes ! Avec quelle instance ne lui demande-t-elle pas de rendre ses lettres moins rares !

* Tous nous sommes heureux d'avoir enfin de vos nouvelles. « Une lettre de Caroline ! » Tout le Cayla a retenti de ces mots dès que ce cher paquet des Indes a paru. Il nous tardait tant de le voir et de savoir ce que vous faisiez dans ce pays lointain ! Il paraît bien qu'il est loin car vos lettres tardent longuement à venir. (*A Caroline*, 12 juin 1846.)

Avec quelle persévérance ne lui donne-t-elle pas aussi l'assurance de ses prières et de son affection.

* Quel que soit votre pays, vous serez toujours de la France, vous serez toujours du Cayla. (*A Caroline*, 11 avril 1844.)

* J'ai beaucoup pensé à lui [à Maurice] dans ces jours des morts que nous venons de passer. J'ai pensé à vous aussi en priant sur sa tombe... Je me disais : « Caroline à Calcutta prie le bon Dieu comme nous le prions ici pour l'âme de Maurice. » (*A Caroline*, 4 nov. 1844.)

* Comptez sur nos prières, elles vous sont assurées ainsi que notre affection. Aimer et prier vont ensemble. (*A Caroline*, 12 juin 1846.)

On dirait qu'Eugénie a, sans cesse, la préoccupation de tourner la pensée de sa belle-sœur vers ceux qui l'aiment en Languedoc.

Elle lui parle de son vieux père dont les infirmités vont croissant.

Elle l'intéresse à sa filleule, fort espiègle, vive et bruyante, aux yeux perçants et à la figure fort gracieuse.

* Quand elle pourra nous comprendre, nous lui parlerons de sa marraine des Indes qui l'aime. En attendant, nous lui montrons votre image qui est encadrée au salon, et elle lui rit, lui fait des gentilleses et veut parfois se la faire descendre pour en jouir de plus près. (*A Caroline, 12 juin 1846.*)

C'est que, malgré la distance, Caroline n'est pas pour elle une indifférente ou, à plus forte raison, une étrangère : elle appartient toujours à sa famille.

Elle ne devait plus en faire partie longtemps. Au début de 1847, Caroline épousait en secondes noces M. William Vincent, père de ce jeune Billy dont il est quelquefois question dans le *Journal*, et elle le suivait dans sa propriété de Nadjaffghur. L'archevêque de Calcutta bénit le mariage. Caroline, rayonnante de joie et d'espérance, en manda la nouvelle à Eugénie le 25 mars 1847.

* Je connais depuis fort longtemps mon bon William, et je n'eusse pas pensé que les circonstances nous eussent amenés à nous unir ensemble. Il est si bon, ma chère Eugénie, que je me sens heureuse d'avoir un ami si doux...

C'est juste ici dans le genre du Cayla, aussi tranquille. Nous sommes dans les champs. La maison est délicieuse, un jardin charmant, un autre où il y a près de 2.000 orangers, jugez si c'est joli, un parc où l'on entend chanter les oiseaux, et l'air frais et pur quand nous nous réveillons. (*Caroline à Eugénie.*)

Quand cette lettre parvint au Cayla, Eugénie, « malade de la maladie de Maurice », était incapable de répondre. Mais aussitôt que ses forces furent suffisamment revenues, elle prit la plume pour écrire aux Indes, en s'excusant aimablement de son retard.

Le jour qu'Eugénie choisit pour écrire était, comme par hasard, le huitième anniversaire de sa première arrivée à Paris. Les souvenirs d'autrefois affluent et donnent aux félicitations qu'elle adresse je ne sais quelle teinte de mélancolique tristesse.

* *Au Cayla, 8 octobre 1847.*

A pareil jour, il y a huit ans, j'arrivais à Paris, auprès de vous, ma chère Caroline, auprès de notre cher Maurice. Hélas ! que c'est déjà loin ! Mais j'en ai toujours le vivant souvenir, ainsi que de l'accueil si gracieux que je reçus dans votre famille et de vous en particulier, ma chère Caroline. Oui, tout mon bonheur d'alors, tous vos témoignages d'affection me reviennent dans l'âme aujourd'hui et j'en veux célébrer l'anniversaire en vous écrivant, en revenant encore auprès de vous. Vous êtes cependant bien loin, et plus loin encore que nous ne pensions, car, si je ne me trompe, votre nouvelle habitation est par delà Calcutta, mais les lettres arrivent partout. Celle-ci vous parviendra, j'espère, et vous portera l'assurance de mon inaltérable attachement et de celui de toute ma famille..... Je vous connais assez pour connaître déjà M. Vincent et

l'estimer beaucoup. Puissiez-vous jouir longtemps de la félicité que vous promettent mutuellement toutes les vertus de votre âme et les qualités de votre cœur !

A notre connaissance, cette lettre du 8 octobre 1847 est la dernière de celles qu'écrivit Eugénie de Guérin, de celles, du moins, qui sont parvenues jusqu'à nous. Le soir de son existence arrivait; elle entraînait déjà dans la pénombre de la vie. Il ne lui restait plus qu'à se préparer à mourir (1).

(1) Pour ceux qui se demanderaient ce qu'est devenue Caroline après son second mariage, nous croyons pouvoir ajouter les renseignements suivants :

Caroline eut de M. William Vincent de nombreux enfants : Etienne, mort en bas âge; Marie, née en 1849; Charles, né en 1851, publiciste bien connu sous le pseudonyme de Pierre Maël; Julie, née en 1853; Octavie, née en 1855; Louis.

Les affaires de M. Vincent ayant décliné, Caroline et son mari, en juin 1856, revinrent en France où la vie leur fut pénible plus que jamais. Fixés aux environs de Bordeaux, ils pouvaient à peine suffire à l'entretien de leurs enfants. Caroline se dépensait en efforts vains; ses dernières années furent pour elle un vrai martyre moral et physique. Cependant son courage surhumain, sa piété, son âme d'éliite, lui attirèrent bien des sympathies.

Quand elle sentit venir la mort, elle adressa une lettre émouvante à M^{re} Buquet, qui l'avait autrefois dirigée elle-même de ses conseils, pour lui confier l'avenir de ses enfants.

Elle expira le 27 août 1862. Son corps repose à Bordeaux, dans le cimetière de la Chartreuse, sous une humble pierre.

Caroline n'a jamais cessé de garder des relations amicales avec la famille de Guérin. Au Cayla, on l'estima toujours beaucoup. Marie de Guérin accepta d'être la marraine de son fils Louis et devint une bienfaitrice de ses autres enfants.

La vie de Caroline de Gervain fut très noble et très digne. On ne peut que s'incliner avec respect devant sa mémoire. Elle a pour elle l'auréole que donne le malheur chrétiennement supporté. Ses enfants conservent son souvenir gravé au plus profond de leur cœur. Ils la considèrent comme une sainte. A son sujet, M. Charles Vincent, m'a écrit le 12 juillet 1913 :

* « Depuis plus d'un demi-siècle, ma mère dort obscurément dans un caveau d'un cimetière bordelais. Moi, son fils, je sais ce qu'elle fut comme épouse et comme mère. J'ai gardé aussi, net qu'au moment de sa mort le souvenir de cette mort, la plus belle qu'il m'ait été donné d'admirer. Les vies des saints n'en offrent pas de plus parfaites. Et cela suffit à ma piété filiale, surtout à l'heure où je puis voir plus proche de moi ce terme *réel* de toute existence humaine, où l'immortalité se fixe, non dans la survivance de tel ou tel verbe de l'homme, mais dans la pérennité du verbe de Dieu. »

Nous n'ajouterons rien à ces paroles qui sont le testament d'un grand cœur.

CHAPITRE XIV

L'approche du soir de la vie

Séjours d'Eugénie à Gaillac. — Projet de testament de M. de Guérin. — Voyage à Caylus. — Le Père François Palau. — 1845. — Naissance de petite Caro. — Tristesse. — Consolations religieuses. — Le témoignage d'une sœur. — *Le Journal spirituel*. — L'hiver de 1845-1846. — Une saison à Cauterets. — Retour au Cayla.

Avant de raconter la maladie et la mort de la sœur de Maurice, il reste à connaître les faits qui remplirent sa vie de 1844 à 1846. Nous les avons négligés volontairement jusqu'ici afin de mieux suivre les événements qui eurent le plus de retentissement sur son âme.

On n'a certainement pas perdu de vue combien, au mois de mars 1844, Eugénie était attristée. La mort de sa nièce, la petite Marie, l'accabla tellement que ses parents lui conseillèrent de les quitter momentanément et de chercher au dehors quelques distractions.

Il ne lui était pas bon de rester au Cayla à cause des souvenirs douloureux qu'il éveillait dans son esprit. Un air de malheur pesait sur la vieille gentilhommière. M. de Guérin était malade, secoué violemment par des crises d'asthme qui l'empêchaient de dormir autrement qu'assis sur un fauteuil et tout vêtu; il y avait plusieurs mois qu'il n'avait pu aller à la messe.

Si elle n'avait écouté que ses désirs, Eugénie ne se serait pas éloignée. Depuis longtemps, elle n'était point partie de son castel et ne désirait pas le faire. « Je ne sors plus de ma solitude pour une raison ou pour l'autre », avait-elle écrit à Irène Compayré au début de l'année. Elle revint sur cette même idée dans la réponse qu'elle fit à la lettre de Caroline lui annonçant son arrivée aux Indes et ses premières impressions sur Calcutta.

* Vous avez vu bien des pays, ma chère Caroline, bien des mers, bien du monde, tandis que nous sommes immuables dans notre désert. Vous semblez désirer notre vie simple et tranquille, et, en effet, elle a quelques douceurs. Mais la Providence nous fait à tous des destinées diverses, et les dirige toutes, ce qui doit fort nous consoler dans les pénibles traversées. (*A Caroline*, 11 avril 1844.)

Le Cayla suffisait si bien à son cœur qu'elle n'en serait pas certainement sortie. Mais sa tante de Thézac joignit ses instances à celles

de ses parents et l'invita à venir chez elle à Gaillac. Pour enlever toute hésitation, on lui fit entrevoir qu'elle pourrait suivre à Saint-Michel la fin de la station quadragésimale prêchée par le Père Bonnet, jésuite de la résidence de Castres. L'argument fut irrésistible. Eugénie venait d'ailleurs de perdre son confesseur, M. l'abbé Rieunau, nommé curé de Cestayrols, ce qui avait un peu désorienté sa vie spirituelle : « C'est bien ennuyeux que ces changements si fréquents de pasteur et de confesseur ». Le nouveau curé d'Andillac, M. Groc, restait encore pour elle un inconnu.

A Gaillac, Eugénie trouva ce qui convenait à l'état de son âme. Elle fut si contente des instructions du prédicateur, si touchée des conseils de son directeur, si édifiée par la piété et la ferveur de ses cousines et amies, qu'elle promit sans peine de revenir au mois de mai. Les exercices du mois de Marie y devaient être présidés de nouveau, toujours à Saint-Michel, par le Père Bonnet. Un groupe actif de jeunes filles préparait des chants et faisait des bouquets. On prévoyait pour la clôture la présence de M^{er} de Forbin-Janson, directeur-fondateur de l'œuvre de la Sainte-Enfance.

Eugénie revint, en effet, à Gaillac, après quelques semaines seulement de présence au Cayla, pendant lesquelles d'ailleurs une maladie d'Erembert faillit déranger ses projets.

* Je ne sais même si je pourrai aller à Gaillac tant la santé d'Erembert est peu bonne. Ce ne sera peut-être rien que ses indispositions ordinaires, mais cette toux me fait peur pour lui chaque fois qu'elle lui revient. Depuis une douzaine de jours, il ne se lève qu'à midi, il sue et tousse. Chacun nous avons notre part de croix que le bon Jésus nous donne pour nous associer à ses souffrances et à ses mérites. (A *Euphrasie Mathieu*, 31 avril 1844.)

Le nouveau séjour d'Eugénie à Gaillac, chez sa bonne tante de Thézac, aux côtés de sa cousine Louise et de Gabrielle de Paulo, fut aussi heureux que le précédent. Elle put mener tout à son aise la vie d'église qui lui plaisait tant. Le Père donnait d'excellents sermons. L'un d'entre eux, sur la divinité de Jésus-Christ, fut particulièrement remarqué, le prédicateur ayant cité des paroles de Napoléon, extraites de ses *Mémoires*. Il y avait foule à Saint-Michel, comme à la mission de 1829. Jamais pareil mois de Marie ne s'était vu à Gaillac. Un bel élan religieux s'emparait de la population. Frédéric d'Yversen donna un dais magnifique, si grand, dit-on, qu'il fallut « élargir la grande porte de l'église ». Le conseil municipal vota des fonds pour une salle d'asile qui devait être dirigée par les religieuses de l'hôpital. La population souscrivit pour l'établissement des Frères. Les bals étaient désertés. A l'un d'entre eux, on ne vit que trois demoiselles, les autres n'ayant pas voulu abandonner le mois de Marie.

Autant que les sermons du Père, les chants contribuèrent à attirer

du monde à l'église. Chaque soir, c'étaient de nouveaux cantiques dont M^{lle} Pons, jeune bretonne, institutrice chez M. d'Yversen, exécutait artistement les solos.

* Il vient à présent beaucoup de monde dans la semaine. Il est vrai, c'est en partie pour les cantiques, mais, chemin faisant, la parole de Dieu leur arrive à ces amateurs de chant. Il n'est question dans tout Gaillac que de la belle voix de la jeune bretonne qui, certes, ne s'attendait pas à cette publicité. Mais empêchez d'admirer le rossignol ! Aussi je lui dis : « Résignez-vous à votre gloire pour la gloire de Dieu ! » Ses solos sont ravissants dans cette grande église de Saint-Michel. (*A Marie de Guérin, mai 1844.*)

Ce qu'Eugénie de Guérin ne dit pas, c'est que, parmi les cantiques, il y en eut trois de sa composition, tous consacrés à la gloire de la Sainte Vierge. Ils ont été conservés par des personnes pieuses qui les avaient copiés dans leurs cahiers d'enfant. L'un d'eux, celui qui commence par ces mots : « Encore un hymne à Marie », fut écrit à la demande des demoiselles Durand, dont l'une était directrice d'école et l'autre directrice de chant. On raconte qu'Eugénie s'étant fait prier, elles l'enfermèrent à clef dans leur chambre et la menacèrent, en riant, de ne pas la délivrer avant la fin de la composition du cantique. Eugénie sourit à son tour et se prêta de bonne grâce à ce que l'on exigeait d'elle.

Pendant ce mois, un peu de bonheur rentra dans l'âme d'Eugénie. Ses amies l'entraînèrent à des promenades où se manifestait en toute liberté leur gaité, une gaité d'enfants en vacances et de pensionnaires échappées du couvent. Quoi de plus frais et de plus joli, par exemple, que le récit de l'excursion à Saint-Etienne, près de Saint-Gérard !

* C'était la semaine des courses à la campagne. Nous en avons fait hier une charmante un peu loin d'ici, à un endroit du côté de Saint-Gérard. Deux charrettes à bœufs nous ont transportées, huit demoiselles, riant et chantant dans les plus jolis chemins du monde, bordés de fleurs et d'oiseaux qui ne chantaient pas mieux que nous, ou qui, du moins, ne chantaient pas nos cantiques. Tous les travailleurs nous écoutaient, croyant voir passer une procession. Le plus beau paysage nous attendait à Saint-Etienne, et un excellent diné servi à l'ombre d'un cerisier. Je regrettais de ne pas t'y voir, Mimin, autour de cette nappe, écoutant rire Gabrielle, et les causeries assez gaies de toute la troupe. Nous trouvions en ce moment-là que la vie nomade avait ses agréments. Pour sanctifier la journée, nous avons fait un pèlerinage à une église plantée sur le côteau. Visite d'abord au presbytère d'où le maître était absent à notre grand regret. La jeune bretonne surtout tenait à voir ce solitaire, ce prêtre qui vit seul entre ciel et terre. « Il a, bien le temps de lire », me disait-elle. En effet, nous avons trouvé des livres dans sa chambre. Sa gouvernante, fort gracieuse, nous a conduites à l'église, où, par parenthèse, le tonnerre a fait de grands ravages. Nous étions aussi menacées d'un orage, et, pour le conjurer par l'intercession de la Sainte Vierge, ces demoiselles ont demandé la permission de chanter un cantique. Nous voilà à genoux dans la chapelle, chantant en parties un très

beau morceau, comme assurément il n'en a jamais retenti sous ces simples voûtes. Au sortir de l'église, plus d'orage. Adieu à la bonne femme et en route vers le vallon. Nous remontons sur nos charrettes, mais la pluie nous attendait à une heure de là. Heureusement un drap jeté sur des cerceaux, des châles, des parapluies nous ont fait assez d'abri pour ne mouiller que le bas de nos robes. A sept heures, nous étions à Saint-Michel où nous avons repris nos chants. (*A Marie de Guérin, fin mai 1844.*)

Cette page rappelle maints récits de la correspondance à Louise de Bayne. Depuis longtemps, Eugénie n'en avait pas écrit d'aussi gracieuse.

C'est probablement à ce séjour d'Eugénie à Gaillac que l'on doit rapporter le trait suivant que M^{lle} Ida de Tonnac a maintes fois raconté. Un jour que les deux cousines se trouvaient à la campagne, assises à côté l'une de l'autre, et devisant familièrement, la jeune Ida écrasa malencontreusement, sans trop y prendre garde, comme le font les enfants, une de ces petites bestioles qui vivent dans l'herbe des prés. Eugénie prit aussitôt un air sévère et gronda l'enfant : « Comment osez-vous, dit-elle, détruire ces chères petites bêtes ? Ce sont des créatures du bon Dieu. » La leçon, paraît-il, fut salutaire et le reproche porta. Quelle délicatesse de cœur ce simple détail ne révèle-t-il pas ! Au reste, la sensibilité d'Eugénie en ce temps-là était extrême.

* Ce que j'ai entendu dire de la bouche de mon père et que je n'ai lu nulle part, c'est ceci. Lorsque Eugénie rencontrait une âme, une intelligence qui vibrerait comme la sienne, elle perdait le sentiment de sa condition humaine et, sans s'en douter, se trouvait à genoux ou sur un petit escabeau auprès de son interlocuteur. Que si on le lui faisait remarquer, elle en était toute surprise et en riait d'une façon charmante. (*Lettre de M^{lle} Boudet, fille du beau-frère d'Erembert, 14 avril 1912.*)

Le mois de mai écoulé, Eugénie s'appropriait à monter à Vèze, chez Marie de Thézac, pour revenir ensuite à Gaillac pendant l'octave du Saint-Sacrement, quand on la réclama subitement au Cayla. La santé de son père inspirait de sérieuses inquiétudes. A l'asthme était venu s'ajouter une crise cardiaque qui avait affolé la famille. Ce ne fut rien heureusement ; en quelques jours tout danger était conjuré. Mais M. de Guérin se sentit assez menacé pour se croire obligé de mettre ordre à ses affaires, d'autant que son ami et voisin du château de Clairac, M. de Villefranche, avec qui, jadis, il avait émigré en Italie, venait d'être frappé d'une attaque.

Le 24 juin, il abandonnait la direction du Cayla à Erembert.

Un peu plus tard, il jetait les bases de son testament olographe ; pièce précieuse qui permet de connaître la fortune d'un gentilhomme terrien à cette époque.

Les biens des Guérin sont exclusivement immobiliers et consistent en maisons, moulins et fermes, prairies, terres de labour et vignes ; peu ou point d'argent liquide.

Dans son projet, M. de Guérin évalue l'ensemble de ses biens à 107.292 francs, défalcation faite de 14.200 francs de dettes, dont 6.000 à Raynaud et 8.280 à Erembert. Il estime que ses terres rapportent du 3 %. Divisant sa succession en deux parties égales, l'une pour Erembert, l'autre pour ses filles, il donne à Eugénie et Marie 50.000 francs, quittes de tout droit : elles paieront seulement 100 francs de messes, de moitié avec leur frère. Pour ces 50.000 francs, il leur assigne les deux moulins avec leurs dépendances, le champ du Pincou (1) avec bois et vigne, quelques champs au Carrelas, tout ce qu'il possède à Cahuzac et la moitié du mobilier du Cayla. Si, l'année de sa mort, les terres se trouvent en jachère, Eugénie et Marie n'ayant pas de quoi se suffire, Erembert les recevra chez lui et se chargera de leur nourriture.

A part ce changement dans la direction du domaine et ce projet testamentaire, l'été de 1844 ne fut marqué au Cayla par rien de bien saillant. Signalons seulement, pour mémoire, quelques réparations commandées par Erembert et la venue des Raynaud. La famille Raynaud au complet fit sa visite, puis regagna Paris en passant par Rochefort et La Rochelle.

Peu après le départ des Raynaud, Eugénie crut pouvoir aller à Caylus, chez sa parente Misy de Cahuzac, née de Lagardelle. Il y avait de longs mois qu'elle désirait ce voyage, qui fut, si l'on peut s'exprimer ainsi, sa seconde grande sortie de l'année 1844. Elle savait aussi qu'elle trouverait chez Misy de Cahuzac, veuve depuis trois ans, la jeune Félicie de Roquefeuil, « l'orpheline créole », fille de Philibert, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Caylus, chef-lieu de canton important du Tarn-et-Garonne, est pittoresquement situé au fond d'une vallée. Les collines qui l'entourent lui donnent un aspect particulier que l'on ne peut oublier après l'avoir vu. Eugénie s'y trouvait le 22 septembre et assista à la réception faite à M^{gr} Doney, récemment promu à l'évêché de Montauban.

* Je sors de l'église, je viens de le voir et de l'entendre. C'est un saint, un saint.... transparent à force de maigreur. Il passerait dans une bague. Ses discours sont pleins de piété, sans éloquence. (*A Marie de Guérin*, 25 sept. 1844.)

L'accueil de Misy de Cahuzac fut cordial. C'étaient des soins à la gâter : on avait fait faire une chasse pour la recevoir.

Sa parente l'édifia par sa piété.

* Nous menons [*avec ma cousine*] tout à fait une vie de sœurs. Nous nous levons à la même heure, nous allons ensemble à l'église où Misy, par exemple, est ma sœur aînée en dévotion. Il m'arrive plus d'une fois

(1) Le Pincou est par delà la pièce longue, derrière le château du Cayla.

de la laisser dans ses contemplations, de la longueur et de la profondeur de la contemplation des anges. Papa n'a pas le droit de se fâcher des tiennes qui ne sont rien auprès de celles-là. (*A Marie de Guérin, 5 oct. 1844.*)

Plusieurs promenades agrémentèrent le voyage d'Eugénie, entre autres celle de Beaulieu avec la famille Cambes. Nous croyons aussi qu'elle se rendit à Notre-Dame de Livron, sanctuaire quercinois, très fréquenté en septembre. Elle dut y être attirée par la renommée du pèlerinage. La légende rapporte que la chapelle primitive a été construite au ^x^e siècle pour remercier la Vierge d'avoir, grâce au courage d'un seigneur de Lagardelle, — un ancêtre de sa cousine par conséquent, — délivré le pays d'un monstre qui le terrorisait.

Mais ce qui causa la plus grande impression à Eugénie, ce furent sa visite à Montdésir et l'entretien qu'elle eut à cette occasion avec un ermite espagnol, le Père François.

Etrange figure que celle de ce cénobite ! Le père François de Jésus-Marie-Joseph, de son vrai nom Père Palau, était un carme espagnol venu en France, avec quelques religieux de son ordre, vers 1835, après l'échec de l'insurrection carliste. Chassé d'Espagne, il avait été recueilli par la comtesse de Cahuzac, belle-mère de Misy, née Félicité-Parfaite d'Hautpoul, qui l'autorisa à rester dans une grotte de la garenne du château de Montdésir. Cette grotte fut dénommée dès lors grotte de la Sainte-Croix.

Les ermites vivaient d'aumônes. Le Père Palau parcourait les campagnes, une croix sur le bras, et attirait à ses prédications une foule de fidèles qui désertaient les églises environnantes pour venir entendre la messe dans la grotte transformée en chapelle. Jaloux des succès du Père, les curés voisins se plaignirent et amenèrent l'évêque de Montauban à intervenir. Les ermites furent obligés de se retirer à Saint-Alby (Saint-Aubin), où d'autres se joignirent à eux. Malheureusement les nouveaux venus ne furent pas tous, dit-on, irréprochables, mais le Père Palau garda toujours l'estime de tous. Après dix ans environ de séjour dans le Quercy, il retourna en Espagne. Ses compatriotes le regardent comme un saint et espèrent pouvoir introduire sa cause à Rome.

Il avait essayé de fonder en France une congrégation de femmes qui ne dura pas. Les deux dernières religieuses, sœur Christia, ancienne chartreuse, et sœur Marie se retirèrent à Notre-Dame-de-Livron où elles firent construire l'Ermitage que l'on voit encore. Elles y terminèrent pieusement leurs jours comme gardiennes du sanctuaire (1).

(1) D'après les renseignements recueillis par M. l'abbé Queilles, professeur à Saint-Théodard de Montauban.

Eugénie de Guérin, dans une lettre à sa sœur, a laissé un curieux récit de sa visite à l'ermite de la grotte de la Sainte-Croix :

* J'ai vu l'ermite et je l'assure que celui-ci est d'une hauteur inaccessible. C'est un être bien extraordinaire. Il m'a étonnée par son esprit, son imagination et je ne sais quoi qui impressionne inexplicablement. Je ne m'étonne pas de l'effet qu'il produit sur la tête exaltée de M^{lle} J... C'est avec elle que j'ai fait le pèlerinage en compagnie de la religieuse de Perpignan [*Sœur Christia*], cette envolée du cloître au désert. Cette femme n'a cependant rien d'extraordinaire sur sa personne. Ses manières sont réservées, sa figure un peu espagnole. Au reste, elle l'est à moitié d'âme et de langage. Ses entretiens avec l'ermite sont le plus souvent en catalan, si ressemblant au patois que j'ai compris ce qu'elle disait de moi à l'ermite. J'ai répondu sur une chose, ce qui l'a beaucoup dérouté, m'a assuré M^{lle} J... D'un objet à l'autre, d'un saint à l'autre saint, j'ai passé de bonnes heures à Montdésir. En arrivant, c'était l'heure de la messe. Le moine, qui nous a vues dehors, est venu nous saluer, et, sur ce qu'on lui a dit que j'étais parente de M^{me} de Lagardelle, il m'a demandé des nouvelles de *cette bonne mère et de ma sor M^{me} Adolphe*.

— Ces dames, lui ai-je dit, seraient bien aises de vous voir.

— Et moi de même; mais, sans des raisons graves, je ne dois pas quitter ma solitude.

— Vous ferez donc comme Paul l'ermite, et dans cent ans vous pourrez demander ce qui se fait dans le monde.

— Le monde? Oh! que m'importe ce qu'il devient!

Et là-dessus des discours ou plutôt des sermons pleins de mysticité. Après la messe, qui se dit dans une grotte, j'ai été faire ma visite au château. (*A Marie de Guérin*, 5 oct. 1844.)

L'ermite conserva le souvenir de sa visiteuse. Au mois de février suivant, il lui écrivit, pensant peut-être l'attirer dans la congrégation qu'il rêvait d'établir. Dans sa lettre, rédigée dans un français incroyable, et remplie d'allégories bibliques, il conseille à sa Philothée d'entrer « dans le temple de son âme, de se mettre en silence et d'écouter la voix de son Roi Salomon qui lui parle toujours ». Il lui recommande la vie intérieure, l'esprit de détachement et de renoncement, la prière et la méditation. Eugénie de Guérin ne se laissa pas tenter par cette vie extraordinaire. Elle se contenta de recevoir avec plaisir les nouvelles du Père. Félicie de Roquefeuil, qui lui en mandait de temps en temps, lui apprit en 1846 le retour de l'ermite en Espagne.

* Le Père François est en Espagne; tous les Espagnols ont déniché de la garenne. La sœur Thérèse seule persiste, elle habite Notre-Dame avec deux sœurs. Elles portent le costume du Père avec la croix au bras. (*Félicie de Roquefeuil à Eugénie*, 24 déc. 1846.)

Quand Eugénie de Guérin revint chez elle, après trois semaines de séjour à Caylus, Erembert était malade d'un « catarrhe pulmonaire qui s'en allait en transpiration ». Elle-même ne tarda pas à devenir souffrante, l'hiver ne lui était pas favorable. Le Cayla ressembla, dès lors, à « l'hôtel des Invalides », suivant l'expression de Marie de Guérin qui seule gardait une bonne santé.

L'année 1845 peut être caractérisée pour Eugénie par ces mots, écrits de sa main à la première page d'un livre de comptes d'Erembert : « Tristesse qui m'inonde ». C'est, en effet, la tristesse qui domine en elle; la mélancolie des soirs de l'existence qui s'étend sur son âme. Elle se sent frappée à mort et prévoit que les années qui lui restent à vivre sont peu nombreuses. Ses lettres sont admirables pourtant de résignation et sa pensée est tournée vers le ciel. « Les jours s'en vont », écrit-elle à La Morvonnais. Et elle ajoute :

C'est d'en haut que vient le bonheur... Le cœur est assez peu exaucé, du moins dans le trajet de la vie..... Mes souhaits donc ne se renferment point dans le temps, c'est à des biens célestes qu'ils s'attachent pour vous. (*A La Morvonnais, 3 janv. 1845.*)

La mort frappe autour d'elle et emporte, en quelques jours, d'une fièvre maligne, Paul de Bellerive qu'elle avait vu plein de vie à Paris en 1841; mort foudroyante, qui fait réfléchir les frères de Paul et décide de la vocation sacerdotale de l'un d'entre eux, Eugène. Eugénie songe à tous les morts de sa famille : « Le voilà disparu avec tant d'autres que nous regrettons ! »

Au milieu des pensées sombres qui envahissaient son âme, la naissance d'une fille d'Erembert, Marie-Eugénie-Caroline, aurait dû lui apporter un rayon de joie. L'enfant vint au monde le 23 février 1845, fut ondoyée le lendemain. Elle ne reçut le supplément des cérémonies du baptême que le 15 mars, parce qu'on attendit des Indes le consentement de Caroline pour être marraine. Eugénie la tint sur les fonds baptismaux.

C'était, semble-t-il, un peu de bonheur en perspective pour la sœur de Maurice. Mais son cœur était trop abattu pour éprouver la douceur de ce joyeux événement de famille. La lettre qu'elle envoya à Caroline pour le lui annoncer reste empreinte de mélancolie.

* Nous ne sommes ici-bas que pour souffrir et aller au ciel ensuite. Oh ! que cette fin console et soutient l'âme dans les épreuves qui nous affligent tous plus ou moins ! Vous en avez une grande part pour votre compte, ma pauvre Caro, mais le bon Dieu vous a aidée et vous aidera toujours. Il n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui et qui l'appellent de ce nom si doux : *Notre Père*. (*A Caroline, 15 mars 1845.*)

Cette même tristesse se retrouve sous sa plume, deux mois plus tard, dans ses consolations à La Morvonnais sur la mort de son frère. Après lui avoir dit que « les choses de l'âme ne peuvent pas mourir », elle écrit :

Qu'est-ce que la vie, qu'une continuelle séparation ? Mais, au rendez-vous du ciel ! C'est là qu'il n'y aura ni deuil, ni larmes; c'est là que la société des saints nous consolera de ce que nous avons souffert de la société des hommes. (*A La Morvonnais, 15 juin 1845.*)

Ce qui contribua encore à attrister Eugénie, ce fut de voir ses

amies se marier l'une après l'autre et quitter le pays. Gabrielle de Paulo épousa le 9 septembre, à Saint-Michel de Gaillac, M. de Labroquère et le suivit à Grenade dans la Haute-Garonne. Moins d'un mois après ce mariage, la mère de Gabrielle mourut et cette mort ferma à jamais, pour Eugénie, l'hôtel de Paulo qui avait vu l'amitié naissante de Louise de Bayne. Que restait-il de ce groupe joyeux d'amies qui s'était formé autrefois à Gaillac ? Toutes étaient dispersées.

Au Cayla, la tristesse ne fut pas alors seulement le partage d'Eugénie. Marie, l'active Marie, que la robustesse du tempérament cependant disposait peu au pessimisme, se sentit envahie par le découragement. Ayant été priée par Lucie Groc de se rendre à Salmiech, elle refusa son invitation.

* Maintenant nous ne causerons avec nos parents que par lettres, je le prévois. Les malades qui nous entourent, et surtout mon père, nous attachent ici. Plus tard, nos infirmités arriveront, ce qui me fait remettre quelquefois le revoir de ceux que j'aime dans la bienheureuse éternité. (*Marie de G. à Lucie Groc, 24 juil. 1845.*)

C'est qu'en effet la pauvre Mimi se trouvait accablée de besogne par les malades du Cayla, par son père surtout qui subit une crise d'asthme très violente. Il fallait veiller jour et nuit.

Le dévouement de Marie garde-malade provoqua l'admiration d'Eugénie.

* Je ne sais comment elle peut y suffire. Mais, malgré tout, elle se porte bien. Le bon Dieu proportionne les grâces aux besoins, et il donne à Mimi des forces de nuit et de jour pour nos malades. (*A Lucie Groc, 24 juil. 1845.*)

Autour d'elle, dans le cercle de ses connaissances, maladies et malheurs se multipliaient. M^{me} de Bellerive retomba dans ses tristesses nerveuses, Adrien de Bellerive revint manchot de la campagne d'Afrique, après avoir vendu son équipage de guerre, et se vit obligé d'entreprendre de longues démarches pour obtenir une maigre pension, faible récompense des services rendus à la France en Algérie. Misy de Cahuzac tomba malade au moment où elle se disposait à aller au Cayla.

* J'espérais la voir arriver ici avec toi. Je m'en faisais, et nous nous en faisons tous, une fête. Le plus doux plaisir en ce monde est de se trouver avec ceux qu'on aime; une fois l'an n'est pas trop ! (*A Félicie de Roquefeuil, 9 oct. 1845.*)

Pour comble de malheur, survient à Albi la grande faillite Lacombe, qui se chiffre par un déficit de 6.600.000 francs et fait subir d'énormes pertes aux principales familles du pays. Louise de Bayne y perd toute sa dot; M. Mathieu, 24.000 francs; les Tonnac en sortent très maltraités; peu s'en faut que les Thézac n'y laissent beaucoup d'argent.

Ces divers événements, désolants ou désastreux, amenèrent Eugénie à ne pas quitter pour ainsi dire le Cayla pendant l'année 1845. Elle n'en sortait que peu et pour fort peu de temps. Sa garde-robe était tellement négligée qu'à la fin de l'année il ne lui restait plus un costume convenable pour faire la moindre visite.

* Je ne suis pas sortie depuis ma petite visite aux Cabannes. Si tu y reviens, je voudrais aller te voir, mais je n'ai pas une robe à mettre ni un chapeau. Voudrais-tu avoir la bonté de m'envoyer l'un et l'autre ? Je t'envoie 10 francs. Je ne veux rien de cher, une robe pour ici en mérinos ou autre chose. Il me semble qu'en couleur unie c'est trop salissant; j'aimerais donc assez un mérinos peint, ou toute autre étoffe pas chère. Quant au chapeau, fais suivant ton excellent goût; toujours le plus simple possible. Je ne sais si un satin noir n'irait pas. Tu observeras que, soit la mode ou non, je veux quelque garniture dessous. (A Elisa Pélegrin, 25 déc. 1845.)

Eugénie s'enferma, plus que jamais, dans sa solitude.

Plus que jamais aussi, elle puisa ses consolations dans la piété. Les vieilles paysannes d'Andillac se plaisaient naguère à raconter, qu'avec sa sœur Marie, elle se rendait de temps en temps à la messe d'Andillac les jours de semaine. Elles y allaient montées sur l'ânesse blanche dont elles buvaient le lait. Le dimanche, quand elles voulaient communier, on les voyait prendre le chemin de Lentin, où la messe se disait de meilleure heure qu'à Andillac. Habillée sans recherche d'une robe en couleurs, Eugénie portait un grand chapeau en arrière, *am'un boussi dé frisétos pel daban [avec quelques frisettes sur le devant]*.

L'enseignement du catéchisme aux enfants était un de ses plaisirs : elle le donnait, la semaine, au château; le dimanche, à l'église après les vêpres. En attendant l'heure des offices, Eugénie et Marie conversaient volontiers dehors avec les paroissiens d'Andillac. Les jours de pluie, elles se réfugiaient chez Rose Durel qui les faisait goûter.

Le témoignage écrit de Marie de Guérin, qui fut la spectatrice privilégiée des dernières années d'Eugénie, va nous servir maintenant à confirmer et à compléter les souvenirs des paysannes d'Andillac.

* La vie d'Eugénie, écrivit-elle, à dater de l'époque où finit son *Journal* jusques à sa mort, ne peut être mieux comparée qu'à celle d'une religieuse cloîtrée ne sortant du Cayla que pour le bien de son âme. C'était un Carême ou un mois de Marie qui l'appelait à la ville afin d'avoir des instructions religieuses plus fréquentes...

Voici le détail de ses journées.

Son lever, à six heures; après, sa prière vocale, une méditation de demi-heure; après cela, elle passait dans la chambre de son père, le soignait, lui faisait la lecture, lui préparait son déjeuner.

A neuf heures, si elle ne pouvait pas aller à l'église, elle rentrait dans sa chambre, et récitait les prières de la messe, si son père ne la deman-

daît pas. Après cela, elle s'occupait, soit aux ouvrages de mains, soit au ménage. — ce qu'elle faisait avec beaucoup d'intelligence.

A midi, [elle] récitait l'*angélus* et faisait l'examen particulier.

Après le dîner, venait la promenade avec son père ou en famille. Lorsqu'il y avait des malades aux environs, c'était l'heure où elle allait les visiter.

Au retour, [elle] prenait son ouvrage et faisait lire quelque petit ignorant et lui faisait le catéchisme. Pendant ses lectures de délassement, elle prenait son tricot et tricotait en même temps. Il est bon de remarquer qu'elle ne faisait jamais une lecture sans avoir pris conseil d'un homme de Dieu, éclairé et pieux.

A trois heures, [elle] entraînait dans sa chambre, lisait la *Visite au Saint-Sacrement* de saint Alphonse de Liguori et faisait une lecture pieuse de demi-heure. Voici ses livres de piété : les *Exercices spirituels* de saint Ignace, les *Méditations* du Père Judde, celles de Médaille, l'*Imitation* de Jésus-Christ, les *Saints désirs de la mort*, saint François de Sales, Fénelon, *Bossuet, dont elle faisait ses délices*, sainte Thérèse, saint Augustin, le *Combat spirituel*, le *Livre des souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ouvrage qu'elle chérissait et qu'elle affectionnait beaucoup, et la *Vie des saints*, la *Perfection chrétienne* de Rodriguez.

Après sa lecture de piété, elle écrivait jusques à cinq heures. A cette heure-là, elle récitait le chapelet, faisait son examen de conscience suivi d'une petite méditation.

Après le souper, elle causait en famille et prenait toujours son ouvrage; puis, allait faire la prière aux domestiques, suivie souvent, et surtout en carême, de la lecture de l'évangile du jour. S'il y avait quelque petit berger dans la maison, elle lui faisait le catéchisme, et puis retournait auprès de son père, lui faisait la lecture et se couchait à dix heures.

Elle communiait tous les dimanches et dans la semaine, faisait sa préparation à la mort tous les mois, se mettait sous la protection d'un saint et prenait à cœur de pratiquer la vertu que ce saint avait le plus affectionnée, écrivait ses résolutions pour le mois suivant, — car elle avait aussi son *Journal* pour son âme où elle marquait ses chutes et ses progrès dans la vertu.

Pendant ses derniers jours, qu'il plût à Dieu de couronner par de vives souffrances, sa piété, sa douceur, sa résignation ne se démentirent pas, puisant ses forces dans la réception de la divine Eucharistie et dans des lectures, qu'elle demandait qu'on lui fit, des *Méditations* pour un malade de Fénelon et des chapitres de l'*Imitation de Jésus-Christ*, faisant à Dieu le sacrifice des choses auxquelles elle tenait le plus. « Prends cette clef, me dit-elle un jour, et brûle tout ce que tu trouveras. *Tout n'est que vanité.* ». Je lui ai vu répandre des larmes après la communion. « Je veux mourir », dit-elle après avoir reçu le saint viatique. Comme je m'approchais pour l'embrasser en pleurant, elle me dit : « Oh ! ne nous attendrissons pas ! »

Un prêtre [le chanoine G. de Rivières], qui la connaissait depuis longtemps, disait d'elle après sa mort : « Oh ! la belle âme ! Il faut l'avoir connue comme je la connaissais pour l'apprécier comme elle le mérite. De semblables personnes ne devraient pas mourir ! »

Nul caractère plus égal, plus doux, plus aimable que le sien, aimé de tous dans la famille. Sa douce gaité la faisait rechercher et aimer de tous ceux qui l'approchaient depuis l'âge de 13 ans. Elle fut, jusques à sa mort, la consolation du veuvage de son père; elle était son conseil, son amie. Elle se plaisait à travailler et orner les autels en même temps qu'elle habillait les pauvres. Heureuse en hiver de les faire chauffer au

coin du feu de la cuisine, de leur donner une assiette de soupe et un verre de vin pour ranimer les forces des pauvres vieillards surtout.

Telles sont les notes que Marie de Guérin a laissées sur les dernières années de sa sœur. Nous avons cru devoir les reproduire dans leur intégralité, bien que certains détails se rapportent à la mort d'Eugénie. Nous n'avons pas voulu séparer ce qui était uni.

Ainsi qu'il convient, la relation est sans recherche, sans phrases. Ne l'oublions pas, c'est un témoignage, le témoignage d'une sœur, encore sous le coup de la perte qu'elle vient de subir, et qui veut fixer avec fidélité ce qu'elle a vu, ce qui a excité son admiration. La simplicité de la forme garantit l'exactitude du fond. Rien ne pouvait mieux faire ressortir la beauté de l'âme d'Eugénie.

Je me trompe. Il est un document qui pourrait nous servir d'avantage à ce point de vue. C'est le *Journal de l'âme* mentionné par Marie de Guérin.

Nous savons, en effet, d'une manière sûre, qu'Eugénie a rédigé un carnet spirituel pendant les années 1844 et 1845, peut-être même jusqu'à sa mort. On n'en connaît malheureusement aujourd'hui que des fragments conservés par M^{lle} Mathilde Aussant, de Rennes, et par Marie Jenna (Céline Renard), de Bourbonne-les-Bains, deux guériniennes de la première heure, qui les tenaient elles-mêmes de Trebutien. Ce dernier avait eu communication du manuscrit entier qui contenait des méditations, des prières, des examens de conscience, et il en faisait grand cas. Qu'est devenu ce cahier ? Il est impossible de le déterminer. Nous savons seulement qu'un jour, vers 1870, Marie de Guérin apporta à M. le chanoine Cavalié, archiprêtre de Gaillac, un paquet de manuscrits soigneusement enveloppés et qu'elle lui demanda conseil pour leur publication. Le vénérable archiprêtre, après en avoir pris connaissance, répondit que c'était trop intime pour voir le jour (1). Qu'étaient ces documents intimes ? Que contenaient-ils ? Tout permet de supposer qu'il s'agit des *Spiritualités* de la solitaire du Cayla. Il est à craindre malheureusement que la timide Marie se soit crue tenue de les détruire. Quel dommage ! Les quelques fragments qui restent révèlent combien Eugénie possédait une âme religieuse d'élite, approchant de plus en plus de la perfection chrétienne, s'élevant progressivement vers Dieu. On en jugera par les quelques extraits suivants :

* Comment ne pas tout donner à un Dieu qui nous donne tout lui-même ?

Pour arrêter tout jugement téméraire, je me rappellerai ces paroles de Jésus-Christ : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé », et de celle-ci : « Dieu jugera vos jugements. »

(1) Souvenirs de M. le chanoine A. Cavalié, supérieur du Grand Séminaire d'Albi, neveu de l'archiprêtre de Gaillac.

L'ambition du chrétien doit être de ne rien ambitionner.

Faites-moi la grâce, ô mon Dieu, de m'abandonner à ce mouvement divin qui me fait sentir que vous voulez de moi quelque chose.

N'être sensible qu'à ce qui blesse le cœur de Dieu. Que ce qui ne blesse que mon cœur ne soit rien.

Derniers mots de l'année 1845 : « O mon Dieu, faites que je vous aime ! »

Ne rien recueillir pour la vie de l'âme dans la méditation, c'est être semblable à la colombe qui parcourrait en volant tout un champ d'épis sans en rien prendre.

Quand sera-ce, ô mon Dieu, que j'irai à vous à vol d'oiseau, avec l'ardeur, l'empressement de l'âme sainte que votre amour attire ? Oh ! attirez-moi ! Oh ! appelez-moi ! Oh ! que je vous voie ! ! que je vous voie, non d'une vue de foi seulement, mais d'une vue d'amour comme les âmes pures.

La fin de l'année m'a été triste parce que le temps s'en va sans rien laisser de bon dans mon âme. Je l'ai vu dans cette lumière céleste qui éclaire l'intérieur. Que de fautes, mon Dieu, que d'erreurs et d'illusions ! O misères de l'année, de chaque jour de toute la vie ! Il y a de quoi nous accabler. Cependant, mon âme, il ne faut pas rester en chemin, ce n'est pas le moyen d'arriver plus tôt. Marche donc, marche, pauvre enfant d'Eve, jusqu'à la sortie de la vallée de larmes ; là seulement est le repos. Mon Dieu, si j'allais paraître devant vous, quel jugement pourrai-je attendre ! Que méritent mes œuvres ? En ai-je une seule cette année qui mérite récompense ? Miséricorde ! Mon Dieu, miséricorde ! le cri perpétuel de mon cœur. Mettez en tout temps la croix de Jésus-Christ entre mes péchés et votre justice. C'est en lui seul que repose notre espérance.

Passons tous les jours à Dieu.

Envers le prochain, aimer, agir, souffrir.

Si Dieu me détache de tout, c'est afin que je m'attache d'autant plus à Lui et non pour que je m'abatte dans une sorte d'isolement.

Passer une journée de manière à n'avoir pas à craindre d'en rendre compte le soir et surtout le soir de la vie.

Un seul projet : se préparer à la mort. Un seul attachement : à Dieu. N'avoir pas de vie en ce monde, pas plus que les morts qui sont dans les tombeaux.

Ce sont là de fortes et belles pensées venant d'un cœur triste et résigné que les désillusions de l'existence détachent peu à peu de la terre. Elles forment le digne pendant des résolutions prises par Eugénie en la quatorzième année de son âge. A l'approche du soir de sa vie, l'âme de cette jeune fille reste aussi lumineuse qu'à son commencement, plus belle même parce qu'elle a lutté et qu'elle a connu la souffrance.

Le début de 1846 fut marqué par l'envoi d'une lettre affectueuse à Antoinette de Boisset. Il y avait longtemps que les deux amies ne s'étaient adressé l'expression de leurs sentiments.

Dans cette lettre Eugénie donnait d'abord à sa correspondante l'assurance que rien n'était changé en leur amitié.

La nôtre [*notre amitié*] est trop enracinée pour que nous ayons à craindre de la perdre autrement que par le brisement du vase qui la contient; mais, même après la mort, cette fleur céleste d'amitié s'en va fleurir au ciel. (*A Ant. de Boisset, 4 janv. 1846.*)

Puis, en lui adressant des condoléances sur la mort de sa tante, Marie-Anne-Clémentine de Génibrouse Castelpers, elle écrivait mélancoliquement :

Toutes ces morts multipliées me font penser à la nôtre, et à préparer notre âme à l'appel que Dieu lui peut faire au moment où nous y pensons le moins. Qui sait si ce ne sera pas cette année ? Il me semble que le meilleur souhait que l'on se puisse faire, entre chrétiens, c'est de bien mourir. (*Id.*)

Ce n'était pas pourtant cette année encore que Dieu devait rappeler à lui sa servante.

Cependant le Cayla devenait de plus en plus un hôpital. Tout le monde, sauf Marie, y fut plus ou moins gravement atteint. La petite Caroline elle-même donna pendant quelques jours des craintes sérieuses. Erembert, en particulier, passa un mauvais hiver et se tint le plus possible dans sa chambre. Anaïs, dont les chagrins avaient délabré la santé, n'en pouvait plus. M. de Guérin se trouvait plus mal que d'habitude; le froid et le vent le dérangèrent si fort qu'on eut l'idée de recourir aux prières du prince de Hohenlohe. Le prince les promit pour le mois de juillet suivant.

Mais la plus atteinte, la plus en danger, était incontestablement Eugénie. Vers elle se tournèrent toutes les préoccupations des habitants du Cayla qui résolurent de tenter un suprême effort pour la sauver. Des maux d'estomac s'étaient ajoutés à la phtisie. Elle maigrissait de jour en jour, ses yeux se creusaient et devenaient brillants, la moindre promenade lui devenait pénible et l'essoufflait. Le docteur Facieu, qui avait vu mourir Maurice, s'alarma sérieusement et conseilla d'aller consulter un médecin de Gaillac. Ce conseil n'était pas pour déplaire à la malade. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas revu Gaillac. Elle s'y rendit à la fin du mois de juin et vit le docteur indiqué.

De la consultation, longue, sérieuse, il résulta que la malade ne pouvait être soulagée de ses maux d'estomac que par une saison à Cauterets, pendant laquelle il lui faudrait se soumettre à un traitement rigoureux. Ordonnance impossible, objecta Eugénie qui espérait médiocrement sa guérison et qui ne voyait dans ce voyage qu'un surcroît inutile de dépenses pour sa famille. Ordonnance nécessaire répliqua le médecin. Laisser empirer la maladie, serait devenir à charge aux siens et à soi-même.

Les parents, mis au courant, la pressèrent de partir et lui donnèrent l'ordre formel d'aller se soigner. Le père sacrifia le revenu de ses vignes et lui envoya l'argent nécessaire. Eugénie finit donc par se décider et par obéir. Mais ce ne fut pas sans de grandes hésitations, puisque, quelques jours avant son départ, elle écrivait encore : « Si les places n'étaient pas arrêtées, je ne partirais pas ».

Elle partit cependant sans retourner au Cayla, le mercredi 8 juillet, en compagnie de cousins et de cousines qui allaient faire une saison eux aussi : Marie de Tanus et son fils Albert, Louise de Thézac et son frère Henri. Avant de monter en diligence, elle eut le plaisir d'embrasser Eran et Anaïs, venus à Gaillac pour lui souhaiter bon voyage.

Après quelques heures passées à Toulouse, pendant lesquelles elle dina dans la famille Labroquère et se fatigua en commissions et visites, elle prit la route des Pyrénées, par Auch et Tarbes. Le voyage fut un charme pour elle. Un arrêt à Auch lui permit d'admirer la belle cathédrale, renommée pour la magnificence de ses stalles et de ses verrières, et d'embrasser au Séminaire son cousin et filleul Eugène de Bellerive qui, en la voyant, n'en croyait pas ses yeux.

Autant la Gascogne lui parut triste, autant les approches des Pyrénées l'enchantèrent. La route était belle, « au milieu d'une plaine aussi riche et plus variée que celle de Gaillac ».

Ce sont les productions de la plaine et celles de la montagne, des vignes montées sur des arbres, des champs de blé et des champs de millet, des châtaigniers et des arbres fruitiers, un mélange de richesses qui semble un coin du Paradis terrestre. (*A son père, 11 juil. 1846.*)

Malheureusement, il avait fait un orage quelques jours auparavant, et cela faisait pitié de voir, pendant trois lieues, « millets et blés en ruine ».

A Tarbes, Eugénie parcourut la ville qu'elle estima jolie, et visita la cathédrale. Une femme, qui lui servit de *cicérone*, lui expliqua en deux mots la cité : « Voilà, Madame, l'église; en face, vous avez la préfecture; plus loin, l'hôpital; et, là-bas, les casernes. » Jugez quel merci la visiteuse lui dit en riant. Puis, le voyage se continua et l'on suivit la route qui, par Lourdes, Argelès et Pierrefite, conduit à Cauterets. Elle en admira la magnificence.

J'ai joui grandement pendant cette route, commencée à Tarbes parmi les vignes et les fleurs, et continuée dans les flancs des roches pyramidales, et sur un torrent qui vous bondit sous les yeux jusqu'à Cauterets. La route est taillée à pic sur ce Gave fabuleux et elle eut fait honneur aux Romains. C'est admirable de hardiesse. (*Id.*)

La vue des majestueuses montagnes qu'elle gravit ne fut pas moins inspiratrice.

Ces Pyrénées sont infiniment plus belles à voir que Paris, qui cependant est bien beau. Mais il y a la différence de l'œuvre des hommes à

l'œuvre de Dieu. Cette inexprimable architecture des monts incommensurables et de vallées sans mesure donne une impression bien vive de la puissance de Dieu. (*Id.*)

Eugénie, qui goûtait si fort les beautés de la nature, se montra enthousiasmée par ce beau voyage. Lorsque le récit en parvint au Cayla, Marie de Guérin ne put s'empêcher de le lire et de le relire, tant elle l'admira. M. le curé d'Andillac, à qui elle en donna connaissance, alla même jusqu'à le juger digne de Chateaubriand.

Dès son arrivée à Cauterets, Eugénie commence pour les siens une série de lettres qui forment comme une sorte de journal qu'elle rédige avec la verve de jadis.

Etablie dans un quartier un peu reculé, chez M. Dancausse, marchand tailleur, elle contemple de son appartement, — qu'elle a loué 25 sous par jour, — un paysage pyrénéen des plus grandioses.

J'ai une toute petite chambre, avec quelques chaises et la table où je vous écris. La vue donne sur un des monts les plus boisés des Pyrénées. Le matin, j'entends chanter les oiseaux et crier les baigneurs qui appellent les porteurs de la ville. (*A son père, 14 juil. 1846.*)

L'établissement thermal du Grand César, où elle prend des bains, se trouve à deux pas de chez elle; l'église n'est guère plus éloignée. Rien de plus commode pour s'occuper de son âme et de son corps, sans faire un long trajet et sans éprouver trop de fatigue.

C'est de bonne heure qu'elle se rend à l'église pour entendre la messe. Dès les premiers jours, elle s'unit à la neuvaine de prières pour son père que fait en Bavière le prince de Hohenlohe : « Partout on se rencontre en Dieu ». La piété des femmes de Cauterets, porteuses de capulets rouges, blancs ou noirs, lui paraît exemplaire. Elle s'étonne cependant de ne pas entendre de sermons.

Après la messe, elle exécute, avec une ponctualité exemplaire, l'ordonnance du médecin de Cauterets, boit deux verres d'eau entrecoupée de fleur d'oranger, se baigne et se promène modérément. Le soir, elle se rend au parc.

Il [*le médecin*] a borné mes promenades au Parc, joli endroit tout près d'ici, bien boisé, coupé d'allées avec des chaises pour s'asseoir, peuplé de beau monde qui marche, qui s'assied, qui lit, qui dort, qui travaille. On fait là tout ce qu'on veut, moyennant un sou si l'on prend une chaise. (*A son père, 18 juil. 1846.*)

Pour se distraire, Eugénie brode une aube pour l'église d'Andillac ou lit les *Œuvres spirituelles* de Fénelon.

Elle ne regrette qu'une chose, de ne pouvoir excursionner tout à son aise. « Les courses sur les monts, à travers torrents, fleurs, sapins, bruyères, seraient bien mieux de mon goût. » Mais le médecin les lui a interdites. Cependant elle va assez souvent jusqu'à La Raillière. Quelquefois aussi elle pousse sa promenade un peu plus loin, jusqu'à cet endroit où la vallée se ferme pour donner nais-

sance à deux défilés, dont l'un, vers la gauche, mène à travers une gorge sauvage jusqu'au lac d'Estom, tandis que l'autre, d'un accès plus facile, conduit à Mauhourat, à la cascade du Cerisey et au pont d'Espagne.

Figurez-vous un torrent blanc de neige et bleu de ciel, roulant, bondissant, écumant au large du haut d'un mont inaccessible qu'il fend en deux; c'est la cascade de *Mauhourat*. Jamais je n'ai rien vu de comparable à cette chute d'eau épouvantablement belle. (*A son père*, 16 juil. 1846.)

Une fois enfin, elle monte jusqu'au lac de Gaube qu'elle décrit gentiment, mais qui lui paraît infiniment triste.

Désert profond, immense nappe d'eau entre des monts immenses mais nus, abrupts, tristes comme la mort... Au bord du lac, s'est élevé un petit oiseau qui volait devant nous comme pour se faire admirer. C'était vraiment le bijou du désert, une fleur volante s'offrant à tous les yeux comme pour les consoler de tant, de tant de tristesses. (*A Marie de Guérin*, 3 août 1846.)

Cauterets, « grand comme Rabastens et d'une élégance toute parisienne pendant la saison des eaux », est à sa convenance. Ce qui lui plaît aussi, c'est de constater qu'un certain nombre de baigneurs sortent de l'ordinaire : une dame de Rio-de-Janeiro, l'archevêque de Paris, le fameux Père de Place, le duc de Nemours, M^{lle} de Roaldès « la célèbre artiste ». Comme le fait remarquer avec raison M^{lle} Duhamellet, Eugénie a trop été habituée au luxe mondain chez la baronne de Maistre pour ne pas éprouver de l'agrément à des voisinages aristocratiques. Les toilettes sont éblouissantes; les siennes sont humbles, mais point ridicules.

Le séjour d'Eugénie à Cauterets est agrémenté par des visites qu'elle reçoit et qu'elle rend. Toute une petite colonie tarnaise se rencontre, en effet, cette année-là à Cauterets : Frédéric d'Yversen et sa nombreuse famille; M^{lle} Pons; Antoinette de Boisset; M^{lle} d'Hautpoul et son frère, l'abbé; M. Barthez, curé de Villefranche. Il y a encore le grand-père et le frère d'Arsène Pélegry. Quel plaisir de pouvoir avec eux parler du pays et échanger des nouvelles qui en viennent !

Sans eux, Eugénie trouverait le temps long, car on s'ennuie vite dans une station thermale quand on y va, non pour excursionner, mais pour se soigner. Les fêtes que l'on y organise ne procurent généralement aux baigneurs qu'une distraction momentanée.

Hier, je m'ennuyais; ces montagnes me pesaient de tout leur poids. Tout le monde s'ennuie aux eaux. Notre excellent docteur me disait que, depuis 31 ans qu'il est ici, il n'a vu que des gens ennuyés. (*A Marie de Guérin*, 27 juil. 1846.)

Le traitement ne produit qu'un médiocre soulagement. Les premiers jours, il est vrai, lui font espérer sa guérison : elle souffre

moins, a meilleur appétit. Mais, peu après, les maux d'estomac reviennent, elle dort mal, a des cauchemars, rêve que son père est plus fatigué que d'ordinaire. Le docteur se voit obligé de lui interdire le laitage, de changer son régime, de lui prescrire une autre source, et de lui interdire la montée à pied. Point de chance d'ailleurs, du côté de la température : c'est un mélange de pluies, de brouillards, de chaleurs, qui ne vaut rien pour les santés délicates. Pour ne pas prendre mal, il lui faut user d'infinies précautions, qu'elle ne peut prendre que difficilement car elle a commis l'imprudence de renvoyer au Cayla une écharpe et une pèlerine que Marie lui avait sagement envoyées à Gaillac.

Aussi, le mois de traitement terminé, songe-t-elle au retour.

Ses cousins de Thézac tardant trop à partir, elle ne les attend pas et profite du départ de Ferdinand Pélegry pour quitter Cauterets. Le 9 août, elle est à Toulouse chez sa cousine Elisa Pélegry qui l'entraîne à la campagne pendant quelques jours. Le 17, elle arrive à Gaillac, d'où elle regagne avec bonheur le Cayla.

Au retour d'Eugénie, M. de Guérin constatait, non sans peine, que la santé de sa fille était loin de s'être améliorée pendant le séjour aux eaux. Eugénie paraissait affaiblie, épuisée; sa toux persistait. Quelques jours après, elle eut même un crachement de sang. Les sacrifices consentis n'avaient produit aucun résultat.

CHAPITRE XV

Maladie et mort d'Eugénie de Guérin.

Automne et hiver 1846. — Séjour de Marie de Guérin à Albi. — Mort de Gabrielle de Bellerive. — Gouttes de joie. — Août 1847. — Crise de février 1848. — Les derniers jours et la mort. — Les obsèques. — Le souvenir d'Eugénie.

Les sentiments qui dominent le cœur de ceux qui parcourent l'histoire des derniers mois d'Eugénie de Guérin sont empreints de mélancolie et de tristesse, comme on en éprouve le soir, à l'heure crépusculaire.

Pour ma part, du moins, chaque fois que je relis les documents guériniens des années 1847 et 1848, chaque fois que j'essaie de faire vivre dans mon imagination les scènes qui se sont déroulées au Cayla, il m'est impossible de ne pas les comparer à ces fins de jours d'été que ma nature rêveuse se plaît tant à considérer dans la solitude où j'écris la vie de mon héroïne. La chaleur du jour vient de tomber; au loin, des angélus qui s'égrènent annoncent l'approche du soir. Un silence de plus en plus profond s'étend sur les collines et les vallées, tandis qu'au bord de l'horizon, du côté du couchant, les couleurs chatoyantes du soir diminuent progressivement de clarté. A certains moments, il est vrai, on croirait voir des jaillissements de lumière; les teintes multicolores paraissent se raviver, comme si le jour ne voulait pas mourir. Mais elles se dégradent cependant peu à peu et finissent par s'éteindre tout à fait sous l'emprise inéluctable de la nuit commençante.

Le crachement de sang d'Eugénie à son retour de Cauterets fut pour elle comme le son de cloche avertisseur de sa fin prochaine. Celle qui ne devait plus quitter Andillac et le Cayla demeura longtemps à se remettre de cet accident, malgré les soins attentifs et incessants que lui prodigua sa sœur Marie. Un mois après son arrivée parmi les siens, elle voulut donner de ses nouvelles à Antoinette de Boisset, pour accomplir une promesse faite le jour de leur séparation, mais ne put rédiger qu'un billet de quelques lignes.

Je n'ai pas encore la tête bien forte, quoique le cœur veuille lui aider; elle chancelle. (*A Ant. de Boisset, 17 sept. 1846.*)

L'hiver, précoce et rude cette année, ne tarda pas à la confiner dans

sa chambre. Il faisait un froid aigre et la terre se couvrit de neige et de verglas, saison d'épreuves pour les poitrines délicates. Il fallut lui interdire d'aller à l'église et l'obliger de faire chapelle dans sa chambre.

[*Ma prison*] m'est bien douce entre mon père et ma sœur, mais mes deux anges gardiens sont d'une vigilance extrême et je ne puis leur échapper, même pour voir le ciel que je n'aperçois depuis quinze jours qu'à travers les vitres de ma chambre. Depuis trois semaines, je ne suis pas allée à la messe. Heureux ceux qui ont l'église rapprochée ! Je ne me consolerais pas de cet éloignement, tout plein de préjudice pour l'âme, si je ne savais que Dieu fait les santés et les chemins, et place les églises où il convient le mieux. Et, après tout, je prends pour moi le proverbe : *len de la gleyso prep d'el cel !* [*loin de l'église près du ciel*], qui a été dit par quelque sainte âme de paysanne éloignée de sa paroisse. (*A Ant. de Boisset*, 23 nov. 1846.)

La santé de la malade était si ébranlée que toutes ses amies, Gabrielle de Bellerive, Félicité Raynaud, la comtesse de Sainte-Marie, Félicie de Roquefeuil, s'en préoccupèrent et réclamèrent de ses nouvelles. Eugénie, pour les rassurer, disait invariablement qu'elle allait mieux. « Soigne-toi bien, lui répondait-on. Il faut le faire pour ceux qui t'aiment et qui sont tous chagrins de te voir souffrir. »

L'abbé de Rivières, qui revenait de Rome, frappé de la trouver si affaiblie, conseilla de recourir à nouveau aux bonnes prières du prince de Hohenlohe. Puisqu'elles avaient été efficaces au mois de juillet pour le père, pourquoi n'obtiendrait-on pas cette fois encore une amélioration ? Le conseil fut suivi, et le prince promit une neuvaine qui eut lieu probablement en décembre. Au mois de janvier 1847, la malade se croyait convalescente et criait presque au miracle.

* Je me remets de jour en jour. On dit même que j'engraisse. Papa se trouve, aussi, mieux que jamais. Voilà de quoi bénir Dieu et remercier les saints. Nous attribuons ce rétablissement à la neuvaine du prince de Hohenlohe. Ne peut-on pas le croire ? J'ai beaucoup de foi à ces recours aux médecins célestes, on en voit de merveilleux effets. Quand tu iras à Notre-Dame [*de Livron*], je te prie de t'y souvenir de nous chaque fois. Je te rendrai ce don quand je reviendrai à Caylus. (*A Félicie de Roquefeuil*, 5 janv. 1847.)

Eugénie était loin d'être guérie. Impossible encore de se rendre à l'église. De grands ménagements lui étaient toujours nécessaires. A certains moments, se sentant incapable de rien faire dans la maison, elle éprouvait le sentiment cuisant que sa vie devenait désormais inutile.

Que faisons-nous en ce monde, inutiles que nous sommes, au moins moi ? Pardon de cette généralité qui se réduit à ma personne toute vouée aux tisanes et autres mignardises qui remplissent ma vocation de malade, la plus nulle en bonnes œuvres, si ce n'est au profit des bonnes âmes qui exercent à cette occasion la charité. (*A Ant. de Boisset*, 7 fév. 1847.)

Néanmoins, une amélioration réelle se produisit. Il fut loisible à

Marie de s'absenter du Cayla pendant la dernière partie du carême pour suivre, d'abord à Gaillac, ensuite à Albi, les exercices du jubilé extraordinaire que Pie IX avait accordé à l'occasion de son élévation au Souverain Pontificat. Les exercices étaient prêchés à Sainte-Cécile d'Albi par le Père de Buys, de la Compagnie de Jésus, prédicateur en renom, qui attirait beaucoup de monde à ses sermons.

A cette occasion, Eugénie et Marie échangèrent de nouveau quelques lettres, comme elles le faisaient chaque fois qu'elles étaient éloignées l'une de l'autre. Tandis que Marie parlait de ce qui se passait à la ville, Eugénie racontait les petites nouvelles du Cayla et d'Andillac. Au château, les santés se maintenaient bonnes, on restait dans le *statu quo*; Marie n'avait pas besoin de hâter son retour.

* Reste tant que tu voudras, puisque tu t'y trouves si bien. Si nous devenions malades, je t'enverrais prendre, mais rien n'annonce la maladie. (*A Marie de Guérin, mars 1847.*)

A Andillac, on donnait comme partout des prédications pour le jubilé, un sermon tous les soirs. Quel bien spirituel allait-il en résulter ? On en attendait fort peu : la double confession et la double communion exigées arrêtaient bien des gens.

* Nous avons pu gagner notre jubilé, papa et moi, dimanche dernier. Il n'y aura pas beaucoup de monde qui en profite à Andillac. Il y a même des femmes qui ont dit à M. le curé qu'elles voulaient bien gagner Pâques, mais que pour le jubilé il ne leur en parlât pas, que c'était de ces choses nouvelles *qué lour agradabou pas* [qui ne leur plaisaient pas]. Tu auras vu et entendu de meilleurs raisonnements. (*A Marie de Guérin, 2 avril 1847.*)

Par ses paroles et ses conseils, Eugénie contribua à dissiper ces préjugés et à entraîner ceux sur qui elle avait de l'influence. Un homme seul ne se laissa pas convaincre : « Tous les autres, dit-elle, se sont présentés. »

Le séjour de Marie à Albi fournit l'occasion à Eugénie de parler à sa sœur, au nom de son père, d'un projet qui tenait à cœur aux Guérin : la rectification de la route royale de Gaillac à Cordes. Cette rectification était chose décidée, mais il s'agissait de savoir si le nouveau tracé suivrait le vallon d'Andillac ou celui d'Arzac. M. de Guérin tenait, comme c'était naturel, pour Andillac, les moyens d'accès au Cayla auraient été ainsi singulièrement facilités. Il tentait pour cela démarches sur démarches. Malheureusement le projet n'aboutit pas. Non seulement à cause de l'opposition des habitants de Cahuzac, mais parce que l'administration des ponts et chaussées jugea les dépenses trop considérables. Le plan déjà approuvé fut abandonné et l'on se contenta d'adoucir quelques côtes de la route déjà existante.

Sur ces entrefaites, mourut, à Montauban (ou à Loubéjac), au mois de mai, Gabrielle de Bellerive. Cette mort causa le plus grand cha-

grin à M. de Bellerive, père, qui voyait ainsi disparaître celle qui était sa consolation et son soutien.

* Elle était pour moi plus qu'une enfant chérie. C'était mon amie, mon conseil, la consolatrice de mes afflictions, c'est elle qui maintenait la paix et le bonheur dans ma famille, qui remplaçait la mère pendant les maladies. Je me reposais avec bonheur sur son affection. J'ai perdu tout cela, mon cher Monsieur. (*M. de Bellerive à J. de Guérin*, 29 mai 1847.)

En cette circonstance, Eugénie ressentit aussi la peine la plus vive. Elle perdait en Gabrielle une de ses grandes amies.

* Moi aussi, j'ai bien regretté cette pauvre Gabrielle. J'ai de la peine à croire que je ne la verrai plus en ce monde. Hélas ! Dieu le veut ainsi. Il nous prend une à une nos affections les plus chères afin que notre cœur se porte tout à lui. Dans un an à peu près, j'ai perdu deux chères amies, Louise de Bayne et notre sainte... Oh ! oui, elle est au ciel, qui prie pour tous ceux qu'elle a aimés sur la terre. (*A M^{me} Henry Groc de Salmiech*, été 1847.)

Eugénie avait beaucoup correspondu intimement avec sa cousine. Malheureusement les lettres qu'elle lui a écrites ne se sont pas retrouvées malgré les recherches les plus actives. Nous le regrettons d'autant plus vivement qu'à notre avis ces lettres auraient pu former le pendant des *Lettres à Louise de Bayne*. Gabrielle avait une âme d'élite, repliée sur elle-même, extrêmement affectueuse, très portée aux choses religieuses. On n'a pas oublié le dévouement dont elle fit preuve pour l'éducation de ses nombreux frères et sœurs. Avec une santé très faible, elle avait connu les charges de mère de famille et de maîtresse de maison sans en avoir les joies. Dans ses dernières années, elle consacra sa dot à faire bâtir l'église de Loubéjac, qui n'était pas paroisse au moment où les Bellerive achetèrent le château. On garde d'elle précieusement une sorte de *Journal*, sans intérêt littéraire ou historique (quoique cependant elle y parle de la mort et des obsèques de Maurice de Guérin), mais qui offre le mérite d'être l'écho sincère de son âme souffrante. Dans une des dernières pages, on peut y lire cette belle pensée chrétienne : « Je dois remercier le bon Dieu qui m'a jugée digne de souffrir. »

Tout en éprouvant beaucoup de peine à la vue des vides qui se faisaient de plus en plus nombreux autour d'elle, Eugénie trouvait dans sa famille quelques consolations.

C'était d'abord la petite Caro qui venait la distraire avec son gazouillis d'enfant.

* Cette chère enfant est fort gracieuse et annonce de l'intelligence. Son caractère est fort doux... Je ne sais trop à qui elle ressemble. On lui donne les traits de toute la famille; en abrégé, elle est bien. (*A Caroline*, 1^{er} mai 1847.)

Ce fut ensuite la naissance de la troisième enfant d'Anaïs et

d'Erembert qui vint au monde le 1^{er} juillet, que l'on baptisa le 4, et à qui l'on donna le nom de Louise-Marie-Gertrude : Louise, en souvenir de la chère amie des montagnes; Marie, parce qu'on avait l'habitude dans la famille d'Erembert de mettre les filles sous le patronage de la Vierge, et parce que Marie devait être la marraine; Gertrude à cause de sa grand'mère (1).

Mais ce n'étaient là que des gouttes de joie. Eugénie, dont la santé restait chancelante, se trouvait dans l'impossibilité de rendre le moindre service et souffrait de son impuissance.

* De quoi suis-je capable avec ma pauvre santé ? Et Mimi est indispensable ici pour le ménage, et pour papa qui a besoin de quelqu'un qui se lève presque chaque nuit. Je serais plus qu'heureuse si je pouvais remplacer ma sœur et lui donner quelquefois du repos, mais, au moindre dérangement de sommeil, je suis malade. Cet état de santé et d'inutilité est pour moi une peine amère. Mais Dieu le veut ainsi. A cette pensée, tout doit se taire en nous. Qu'il soit béni de tout ! (A M^{me} Henry Groc de Salmiech, août 1847.)

Les chaleurs de l'été l'épuisèrent. Elle tomba dans un tel accablement qu'au milieu du mois d'août on put la croire aux portes du tombeau. A force de soins, et de ménagements, à force de drogues et de suralimentation, elle se releva cependant et trouva assez de force pour répondre aux deux lettres de Caroline, la veuve de Maurice, qui lui annonçait son nouveau mariage. Après lui avoir donné l'assurance renouvelée de son inaltérable attachement, elle s'excusait de n'avoir pu écrire plus tôt.

* Il est vrai que je vous réponds aussi un peu tard, mais j'ai été malade (de la maladie de Maurice) et cette lettre est la première que j'écris, je crois, depuis mon rétablissement. Ma poitrine ne me permet pas de m'appliquer, et cependant je ne me sens pas du tout fatiguée en vous écrivant. C'est que le cœur porte la main, et la poitrine, et tout, quand on écrit à une personne aimée. (A Caroline Vincent, 8 oct. 1847.)

Euphrasie Mathieu, sachant Eugénie gravement malade, avait fait prier pour elle à la Drèche.

* Je fais des vœux bien sincères pour ton prompt rétablissement. Je prie avec d'autant plus de confiance, sachant que le bon Dieu ne rejette jamais la prière d'une âme qui connaît sa faiblesse et son néant, et qui espère tout de l'infinie miséricorde de son Sauveur. Je charge Mimi de te dire que vendredi on priera pour toi à la Drèche. J'importunerai tant la sainte Vierge qu'elle m'accordera tout ce que je voudrai. (Euphrasie Mathieu à Eugénie, sept. 1847.)

Avec mille précautions, l'hiver s'écoula tant bien que mal.

(1) Gertrude était le prénom principal. M^{lle} Duhamolet se trompe par conséquent en l'appelant Louise-Marie, et en croyant que ces deux noms avaient été choisis par Eugénie pour lui rappeler à la fois Louise de Bayne et Marie de Maistre, les deux grandes affections mortes d'Eugénie de Guérin.

Pour nous représenter Eugénie à cette époque, nous pouvons, semble-t-il, nous en rapporter aux souvenirs de sa nièce, M^{me} Mazuc de Guérin :

* Eugénie était d'une taille svelte, un peu anaigrie pendant les dernières années lorsque la maladie la minait. Ses yeux marrons avaient des reflets dorés. Son long regard était brillant, mélancolique et doux.

Antoine Thau, interrogé par l'abbé Moisset, lui a dit qu'elle avait le teint mât et « la figure d'une blancheur de cire ».

Eugénie passait de longues heures à côté de son père, au coin du feu. Ses forces étaient très faibles. Quand elle quittait son père pour monter dans sa chambre, on était obligé parfois de la soutenir. Il n'était point question pour elle d'aller aux offices d'Andillac, elle ne le pouvait plus. La lecture la fatigue vite; elle ne lit presque plus, et se penche sur ses souvenirs. Attentive à ne pas prendre mal, elle ne vit plus, elle végète, c'est une lampe qui s'éteint, c'est la dernière lueur du soir qui tremble au bord de l'horizon.

Or, voici qu'un jour de février, alors que Marie se dispose à se rendre à Salmiech, chez sa cousine Lucie, Eugénie sent sa poitrine plus oppressée que d'habitude. Comment a-t-elle fait pour prendre mal ? On l'ignore autour d'elle. Sait-on jamais comment un malade à bout de forces parcourt, par bonds successifs, les étapes qui le conduisent au tombeau ? Nous pouvons conjecturer qu'Eugénie, cette fois encore, malgré de grandes précautions, subit la morsure d'un courant d'air. Il est facile de prendre froid dans les grandes salles d'un château ! D'ailleurs, février est d'ordinaire, en Languedoc, un des mois les plus rigoureux de l'hiver, une période des plus critiques pour les santés ébranlées. Le docteur Facieu appelé à la hâte pronostique une fluxion de poitrine. D'un jour à l'autre, la mort peut survenir.

Il y eut alors comme un concours de prières pour la chère malade. A la demande de Marie, Euphrasie expédia un courrier à Notre-Dame de la Drèche pour faire célébrer une messe le 22 ou le 23 février. Elle demanda aussi une neuvaine au Carmel et recommanda sa cousine au chapelet du soir. Fortuné Mathieu, qui venait d'entrer au Grand Séminaire, fit prier également aux mêmes intentions.

* Tous les séminaristes commenceront aujourd'hui une neuvaine qui se composera d'un *Pater*, d'un *Ave* et d'un *Gloria Patri* en l'honneur du vénérable Perboyre, et offriront à la même intention leur communion de dimanche prochain. J'ai prié aussi les religieuses carmélites de vouloir bien prendre part à nos prières; elles se sont rendues à mon invitation avec cet empressement que la charité chrétienne et surtout religieuse peut seule enfanter. Elles feront la neuvaine en l'honneur de la sainte Vierge et réciteront tous les jours le *Salve regina*. Elles feront, de plus, deux fois la communion à la même intention afin que la volonté de Dieu s'accomplisse sur tes deux chers malades. Un de nos messieurs

doit offrir aujourd'hui le saint sacrifice à la même fin. (*Fortuné Mathieu à Marie de Guérin, 3 mars.*)

La dévotion au Père Perboyre, lazariste, martyrisé récemment en Chine, commençait à se répandre. On avait grande confiance en son intercession. Au Grand Séminaire d'Albi, on y avait eu recours déjà lors d'une épidémie qui avait atteint une bonne partie des élèves.

Ce n'était pas seulement à Albi que l'on demandait à Dieu le rétablissement d'Eugénie. On le faisait aussi à Gaillac. M^{lles} Bru et Rose Saint-Marc, directrices d'école, faisaient prier toutes leurs élèves à cette intention. Louissette et Albert de Tanus recommandaient leur tante à sainte Philomène et à la Sainte Vierge.

Confiance, espérance, ne cessait-on dès lors de dire et d'écrire à Marie de Guérin. Marie ne partageait pas cependant cette espérance. Elle ne garderait pas longtemps sa chère malade, dont les jours étaient comptés. Ce n'était plus qu'une affaire de semaines, tout au plus de mois, ainsi qu'elle le faisait entrevoir dans ses lettres.

* Une lettre du Cayla me fait toujours plaisir; celle-ci m'a contrariée. Maman m'avait écrit quelques jours auparavant qu'Eugénie était plus souffrante. En voyant ta lettre, je crois avoir des nouvelles rassurantes; point. Quand je l'ai lue, je ne sais plus à quoi m'en tenir..... Pauvre cousine! Toujours souffrante. Dieu éprouve ceux qu'il aime. Et toi aussi, chère amie, tu as une large part à ces épreuves. Pauvre sœur de charité! tu en remplis toutes les fonctions. (*Elisa Pélegry à Marie de Guérin, 29 mars 1848.*)

Au chevet de la malade, on se dépensait sans mesure. Le docteur Facieu la visitait presque tous les jours, et lui ordonnait des calmants : jujube, gomme, pastilles, oranges et autres doux remèdes. Euphrasie Mathieu, avec une spontanéité bien affectueuse, accourut d'Albi. Eugénie souriait de la voir près d'elle et trouvait un peu de distraction à ses souffrances en écoutant les plaisantes histoires que sa cousine savait si bien raconter. Elle éprouva bien de la peine en la voyant repartir, rappelée par son père qui craignait de la laisser au contact d'une poitrinaire. Anaïs ne ménageait pas ses peines, et venait souvent tenir compagnie à sa belle-sœur. Un jour qu'elle était seule, Eugénie lui serra la main affectueusement en disant : « Vous serez bien malheureuse. » Mais celle qui la veillait avec le plus d'attentions, celle qui lui servait vraiment de sœur de charité, c'était sans contredit la bonne et dévouée Marie. Elle lui rendait avec une patience admirable tous les soins du corps et de l'âme. Chaque jour, elle lui faisait la lecture des *Méditations pour les personnes malades* de Fénelon ou de quelque passage de l'*Imitation*.

Eugénie ne se montrait pas exigeante; dans sa longue et pénible maladie, elle excitait l'admiration de tous par sa résignation et sa

patience. Elle souffrait beaucoup, mais elle était encore plus résignée.

Vous désirez connaître un peu la fin de notre bien-aimée Eugénie, écrivit Marie à M^{gr} Deschamps du Manoir le 12 février 1865. Elle a été toute de foi et de résignation dans les souffrances que Dieu se plut de lui envoyer. Sa vie et sa mort sont dans ces mots du *Journal* : « Je n'ai jamais sacrifié le devoir au plaisir. »

La malade ne se faisait pas illusion sur l'issue de son mal. Cependant elle ne parlait pas de sa fin à ses parents de peur de les contrister; elle n'avait pour eux que des paroles d'espérance et un visage souriant, ce qui a fait dire à certains qu'elle ne se vit pas mourir.

Lorsque les beaux jours arrivèrent, il se produisit un mieux chez la malade et l'on crut pouvoir lui permettre de descendre sur la terrasse pour la faire jouir des premiers sourires du printemps. Tout renaissait autour d'elle. Les chênes se revêtaient d'un feuillage vert tendre, et le marronnier, témoin de ses rêveries et de ses entretiens avec Maurice, paré de ses fleurs, semblait un immense bouquet blanc et rose. Alors, sans doute, se place la scène qui a été évoquée par Francis Jammes, d'après ce qui lui fut raconté par un paysan.

Elle était assise et misérablement troussée dans un châle sur la terrasse du Cayla. Nous, gamins, lui jouions des tours; elle ne se tournait même pas; elle attendait la mort; on lui apportait, à intervalles réguliers, un bol de tisane; elle buvait et reprenait sa méditation; on se moquait d'elle dans le pays; on l'appelait : *La Savante*.

Au bout de quelque temps, sa faiblesse devint plus grande et l'on appela le docteur Maignial en consultation avec M. Facieu. Ne pouvant plus sortir, Eugénie demandait qu'on la portât dans la chambre où était mort Maurice, près de la fenêtre par où l'on aperçoit la vallée du Saint-Hussou. Elle s'y trouvait le dimanche avant l'Ascension, lorsque survint, à l'issue des vêpres, suivant l'usage de la paroisse, la première procession des Rogations. Elle suivit longtemps des yeux le petit cortège priant qui passait sous la terrasse, se mit à genoux et se signa quand le prêtre fit les prières et les aspersions liturgiques à la croix du chemin. Ce fut la dernière fois qu'elle revit cette croix où elle avait adressé si souvent ses adieux à Maurice et où elle avait considéré si longtemps l'empreinte des pas du cheval qui l'avait emporté. Depuis lors, elle ne quitta pas sa chambrette.

Pour la veiller, elle fit demander aux jeunes filles de la paroisse de venir aider Marie qui n'en pouvait plus. Celles-ci s'y prêtèrent volontiers et vinrent chaque soir à tour de rôle. La mourante faiblissait et ne pouvait supporter une trop vive lumière; le bruit même d'une conversation l'incommodait. La jeune garde-malade restait seule avec la petite veilleuse à huile allumée dans un verre ordinaire. Ces jeunes filles se montraient d'une délicatesse extrême. L'une d'entre elles, Rose Delmas, des Mérix, qui avait alors une vingtaine

d'années, lui apporta un jour des raisins angevins, de ces raisins blancs à gros grains qui se conservent longtemps. Il y en avait une treille aux Mérix. Ce simple don lui fit grand plaisir :

« Que te donnerai-je, moi, Rose ? dit-elle en patois. Que tu me fais plaisir ! Jamais je ne saurais assez te récompenser. »

Le dimanche avant l'Ascension, Eugénie réclama le prêtre. M. l'abbé Groc, curé d'Andillac depuis le 28 décembre 1843, s'empessa d'accourir. A maintes reprises déjà, il était venu la voir depuis le commencement de sa maladie et lui avait apporté la communion. Cette fois, c'était pour le viatique et l'Extrême-Onction. Eugénie reçut les derniers sacrements avec foi, en pleine connaissance, et prolongea son action de grâces plus que de coutume.

Le lendemain, elle dit à sa sœur qui se trouvait à ses côtés : « Prends cette clé et brûle tout ce que tu trouveras ; tout n'est que vanité. »

A partir de ce moment, elle se mit à parler de sa mort. Elle profita d'un moment où sa sœur était seule avec elle dans sa chambre pour lui faire une suprême recommandation.

* Marie, quand quelque grande tristesse affligera ton cœur, pense à moi, parle-moi ; alors, sois-en bien sûre, le calme renaîtra. Confie-moi tes joies, celles de la famille. De cette manière, il n'y a jamais de séparation dans les âmes d'élite. La mort ne peut rien.

Elle dit aussi à une de ses garde-malades :

* Je mourrai bientôt. Si j'ai le bonheur d'aller au ciel, je prierai Dieu pour toi et pour ton mari qui ne se confesse pas assez souvent.

Et, comme cette personne pleurait, elle ajouta : « Pourquoi pleures-tu ? Ce n'est rien ce que je te dis là. »

Devant les siens, elle exprima le désir de dormir son dernier sommeil sur le cœur de son aïeul confié à sa garde (1).

Eugénie n'avait plus qu'à se préparer à la mort. Le saint curé de Cordes étant venu la voir le mardi, elle se confessa à lui une dernière fois. Le chanoine de Rivières conserva longtemps le souvenir de la piété de la mourante.

* Je demande à Notre-Seigneur, a-t-il écrit à Marie de Guérin le 9 mars 1871, de me donner une part à cet esprit de défiance de soi-même, à cette vie cachée et humble, à cette existence presque muette *en Dieu* de votre digne sœur. C'est l'impression qu'elle me laissa la veille de sa mort quand elle me confia ses derniers secrets. Dieu a récompensé cet esprit d'anéantissement chrétien en réalisant pour Eugénie sa parole de l'Evangile : « Celui qui s'abaisse sera élevé. » Que Notre-Seigneur

(1) Cette demande d'Eugénie fut réalisée. De fait, le 16 juin 1875, lorsque la famille de Guérin exhuma les corps de tous les siens pour les enfermer dans un même caveau, on trouva dans la bière d'Eugénie et sous sa tête une boîte en plomb, en forme de cœur, contenant le cœur de l'aïeul. (*Note du Journal de Marie*, p. 18.)

nous en accorde tout autant pour pouvoir nous présenter devant son redoutable jugement.

Quelques heures après la confession, on la surprit récitant une prière pour Barbey (1). Elle dut dans cette prière ajouter les noms de Marie de Maistre, de Caroline, de tous ceux qu'elle avait tant aimés et dont elle avait souffert. Puis, elle perdit connaissance et entra en agonie. L'agonie, longue et pénible, dura jusqu'au lendemain. Le mercredi 31 mai, à trois heures du soir, après un crachement de sang, elle expirait. Elle était entourée de toute sa famille et de quelques amis. Ceux qui étaient présents eurent l'impression qu'ils venaient d'assister à la mort d'une sainte et d'une prédéterminée. (2).

Lorsque les messagers de la mort, — c'est ainsi que l'on appelait dans la campagne albigeoise les hommes chargés de répandre la nouvelle d'un décès, — annoncèrent dans les fermes et les hameaux d'Andillac que la bonne demoiselle du Cayla venait de rendre son âme à Dieu, ce fut une désolation générale. « Elle était si bonne et si aimable ! *Ero tan brabo, tan brabo !* Elle n'était méprisante pour personne, pas plus pour les pauvres que pour les riches. » Et, comme l'enterrement eut lieu seulement le surlendemain, tout le jour de l'Ascension on processonna au Cayla. Les jeunes filles de la paroisse

(1) Trebutien communiqua à Barbey le passage de la lettre de Marie de Guérin qui faisait allusion à ce détail. Barbey répondit :

« Le passage que vous me citez de sa lettre [*celle de Marie*] me touche beaucoup et ne m'étonne pas. Je suis parfaitement sûr qu'Eugénie est morte en priant pour moi. » (*Barbey à Trebutien, 7 octobre 1855.*)

Notons qu'en 1855, Barbey avait reconnu ses torts envers Eugénie : « Singulière fille avec laquelle j'ai eu bien des torts, comme j'en avais avec bien des âmes ! » Il était aussi redevenu catholique et il assurait que le catholicisme était entré dans son cœur « comme une Epée de feu jusqu'à la garde ». Cf. *Lettres à Trebutien, 28 janvier 1854 et 21 août 1855.*

(2) Voici, d'après les registres d'Andillac, la copie des actes de décès et d'inhumation d'Eugénie de Guérin :

1^o Acte de décès.

* N^o 4. Eugénie-Henriette de Guérin, âgée de 43 ans.

L'an mil huit cent quarante huit, le trente-un du mois de mai, à trois heures du soir, par devant nous, Baptiste Arnail, maire, officier de l'état civil de la commune d'Andillac, canton de Montnirail, département du Tarn, sont comparus Jean Désirat, âgé de trente-neuf ans, sans profession, domicilié en cette commune et Louis Boissel, âgé de trente-trois ans, sans profession, domicilié en cette commune, lesquels nous ont déclaré que le trente-un du mois de mai, à trois heures du soir, Eugénie-Henriette-Augustine Guérin, née le vingt-neuf janvier mil huit cent cinq, fille de Monsieur Jean-Guillaume Guérin, propriétaire, habitant d'Andillac, et de Jeanne-Victoire-Gertrude Fontanilles, son épouse, née en la dite commune d'Andillac, est décédée en notre commune en la maison ainsi que nous nous en sommes assurés et les déclarants n'ont signé avec nous le présent acte après que lecture en a été faite, vu qu'ils ont déclaré ne savoir. Signé : Arnail, maire.

2^o Acte d'inhumation.

L'an mil huit cent quarante-huit et le deux juin a été enterré le corps de Mlle Eugénie de Guérin, fille de Joseph de Guérin, habitant au Cayla, dans ma paroisse, et de feue Gertrude Fontanilles, décédée d'avant-hier, à l'âge de quarante-trois ans, en présence de Jean Aurel et de Baptiste Breillac. En foi de quoi... Groc, curé.

purent voir ainsi, encore une fois, le visage de celle qu'elles avaient veillée. Eugénie reposait dans sa chambrette, en costume blanc, tenant dans ses mains une croix, un chapelet et un cierge bénit. Sur sa tête, un bonnet que lui avait mis Euphrasie Mathieu et qu'elle avait désigné elle-même. Autour d'elle, quelques fleurs blanches envoyées par M^{me} de Thézac pour être déposées, suivant la coutume de Gaillac, sur la tombe, « au milieu d'une croix entre deux verres. »

Le 2 juin, les glas sonnèrent toute la matinée et attirèrent beaucoup de monde venu non seulement d'Andillac mais encore des paroisses voisines. Les vieilles gens, que M. l'abbé Moisset interrogea, donnèrent force détails sur la cérémonie. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de les reproduire tels quels, dans leur saveur originale.

Toute la matinée du jour de l'enterrement, on sonna des glas funèbres et on annonça des messes. On avait invité tous les curés voisins qu'on avait trouvé libres ce jour-là. Ils y vinrent bien nombreux. Je me souviens que M. de Rivières, ami de Maurice et de la famille, curé doyen de Cordes, vint pour présider l'enterrement; il se promenait avec M^{me} Erembert derrière le château, sur la pelouse, en attendant la levée du corps; c'est au château qu'il s'habilla, qu'il mit le surplis et la chape. L'escalier de la terrasse n'existait pas alors. Le cortège passa par la porte du jardin, contourna la ferme et descendit par le chemin qui longe encore les buis de la garenne et passait autrefois sous le marronnier (*la castagnado*) où aimaient à s'asseoir Eugénie et Maurice. Il ne pleuvait pas ce jour-là; mais il avait beaucoup plu la veille et l'avant-veille. Il n'y avait pas de route alors pour aller à Andillac, mais un seul chemin, le chemin de la Pomarède (*dé la Poumareïto*) et beaucoup de boue et beaucoup d'eau dans ce chemin. Nous avons bien barboté et pris beaucoup de peine (*tsaupinèren pla e prenguèren pla péno*). Je me rappelle que le pauvre Baptiste de Romignières, le frère de Mariou, femme de Jeanot, portait un certain nombre de petits escabeaux (*un troupelet de sélous*) pour pouvoir poser la bière de temps en temps sans la salir et nous relayer comme porteuses. Il y avait des messieurs et des dames de la contrée et tout Andillac pour assister à son enterrement; un grand nombre pleuraient, les pauvres perdaient beaucoup; il y en avait plus qu'à présent; quatorze familles d'Andillac demandaient l'aumône; le blé était cher, beaucoup ne mangeaient que du *millas* ou du *meslaret* (*pain de maïs cuit au four dans des feuilles de chou*); les hommes ne gagnaient que dix ou douze sous à la journée, les femmes six; les familles étaient nombreuses; tout allait mal (1).

Les messes étaient à peu près terminées quand nous arrivâmes à Andillac, nous ne portâmes le corps et nous n'assistâmes qu'à la dernière. Pouffé (Désirat de son vrai nom) était alors carillonneur et fossoyeur. M. l'abbé de Rivières parla un peu au cimetière, sur la tombe. Chaque famille possédait une concession plus ou moins grande. Voilà pourquoi Eugénie fut ensevelie en pleine terre à côté de son frère Maurice, à côté de la pierre funéraire élevée à sa mémoire « par les soins de sa veuve et de sa sœur Eugénie, après qu'il se fut éteint dans leurs bras à la fleur de l'âge ». On mit sur sa tombe une petite croix de bois, peinte

(1) Voilà qui est bien dans le ton d'un habitant d'Andillac, pays où il n'y a pas vingt-deux habitants par kilomètre carré.



LE CIMETIÈRE D'ANDILLAC ET LA TOMBE DES GUÉRIN
AVANT 1808

(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE ANCIENNE).

en blanc, arrondie aux angles, mais sans nom, sans date, et sur la croix un médaillon en verre encadrant une couronne de perles. Nous l'avons travaillée quelque temps cette modeste tombe avec l'institutrice d'alors, Mademoiselle Treilhou, et d'autres jeunes filles. Nous y semions des fleurs, des immortelles rouges, nous y plantions des muguet et des pâquerettes (*dé pimpantèlos*). Vous ne pouvez pas comprendre combien elle laissa des regrets à Andillac dans les familles; elle était si bonne et si charitable, cette pauvre demoiselle.

Le pauvre Francès, le berger du château, celui qui annonçait autrefois l'arrivée des bergeronnettes (*de las pastourélétos*) et qui resta au Cayla pendant vingt-cinq ans au moins, aimait à raconter que, le soir de la mort d'Eugénie, gardant les troupeaux dans les bois de la Garenne, il avait aperçu une étoile filant du château vers le cimetière et qu'on avait dit et qu'on dit encore qu'une sainte était morte et qu'elle était au ciel. (*En l'honneur d'Eugénie et de Maurice de Guérin. Souvenir, pp. 257-260.*)

Nous n'avons pas voulu toucher à un tel récit. Il a la valeur d'un document, il est simple, naïf, profondément émouvant, digne de perpétuer longtemps encore le geste symbolique et touchant de ces enfants qui, sous la conduite de leur institutrice, allèrent s'agenouiller sur la tombe d'Eugénie de Guérin, et y semèrent des immortelles.

A mesure que la nouvelle de la mort d'Eugénie se répandit, les lettres de condoléances affluèrent. Dans le paquet de celles qui sont passées sous nos yeux, citons celles de M^{me} de Thézac, de Charles de Bellerive, de M^{me} Groc de Salmiech, d'Elisa Fontanilles-Pélegry, de Marie de Thézac-Tanus, de M. et M^{me} Auguste Raynaud, de Pulchérie de Bayne, de M^{me} de Sainte-Marie, de Félicie de Roquefeuil, de Monseigneur Buquet, de Fortuné Mathieu, de Gabrielle de Paulolabroquère, d'Auguste de Guérin, d'Antoinette de Boisset, de Caroline de Gervain-Vincent. Toutes témoignent une affliction sincère et mériteraient d'être publiées pour les déposer comme autant de couronnes funéraires sur la tombe de la chère défunte. Nous nous contenterons de donner quelques extraits de celle de M. Auguste Raynaud.

* Je ne connais qu'un motif de consolation, c'est la pensée que celle que nous pleurons est allée dans un monde meilleur recevoir la récompense de toutes ses vertus. Il ne peut pas y en avoir d'autres. Mais heureusement celui-là est bien fondé. Tous ceux qui ont connu Eugénie ne peuvent avoir qu'une pensée à cet égard. Elle était si bonne, si pieuse, si douce, si affectueuse, si modeste avec un esprit si distingué et un mérite si réel! De tout cela, il ne reste que le souvenir, mais ce souvenir est bien précieux à ses amis. (*A Marie de Guérin, 7 juin 1848.*)

Citons cependant la lettre de Pulchérie de Bayne, car c'est le cœur de Louise qui s'exprime par sa plume.

* *Mademoiselle Marie de Guérin. Pour le château du Cayla, par Montmiral. Au Cayla (Tarn).*

Saliès, le 8 juin 1848.

Impossible, ma chère Marie, de vous exprimer tout ce que mon cœur

a ressenti de chagrin en apprenant la triste nouvelle que vous m'annoncez. Je comprends d'autant mieux vos douleurs que je les ai éprouvées moi-même. Vous savez combien nos deux aimables sœurs étaient liées et cette conformité de position a renouvelé toute l'amertume de mon âme. Je pense à votre bon père; je pense surtout à vous, ma chère Marie, à vous qui avez perdu l'amie, la compagne de votre vie et qui allez marcher bien isolée. Une seule consolation vous reste, consolation que les âmes pures et simples comme la vôtre trouvent en Dieu, l'unique, le vrai consolateur des âmes affligées. Permettez, chère Marie, de le prier avec vous; unie à vous, je le prierai avec plus d'ardeur et de confiance. Ne séparons pas Eugénie de Louise; confondons nos vœux, nos souvenirs et toutes nos douleurs. Ecrivez-moi quelquefois et, si de parler de votre sœur chérie est un baume pour votre cœur, ne craignez pas de vous épancher auprès de moi, bien sûre d'être toujours comprise et toujours regrettée. Offrez, je vous prie, mes douloureuses sympathies à M. votre excellent père. Dites-lui et dites-vous bien, à vous aussi, combien il m'eût été doux de vous offrir à tous deux les consolations d'une véritable affection. Je ne sépare pas de vous M. Erembert et sa jeune et intéressante compagne. Veuillez leur parler de moi, de mon douloureux intérêt et recevoir pour vous, ma bien chère Marie, la nouvelle assurance de mon tendre et éternel attachement.

PULCHÉRIE DE BAYNE.

EPILOGUE

Publication des Œuvres guériniennes

Deuils et tristesses au Cayla. — Dévouement de Barbey à la mémoire des Guérin. — Collaboration de Trebutien. — Publication des *Reliquiae d'Eugénie*. — Brouille de Barbey et de Trebutien. — Les *Reliquiae de Maurice*. — L'édition de vulgarisation. — La gloire d'Eugénie de Guérin.

Avec le décès d'Eugénie de Guérin, l'irréparable semblait consommé au Cayla. Tout semblait fini pour la pauvre famille de Guérin. Où étaient les grands espoirs d'Eugénie ? Où, les rêves littéraires qu'elle avait formés pour son frère et pour elle ? Personne bientôt ne penserait plus, sans doute, à celui dont George Sand avait en même temps salué le talent inconnu et annoncé la rapide disparition. La mort venait de glacer le cœur qui portait l'incroyable dessein de le faire parvenir à la postérité. A plus forte raison, personne bientôt ne se souviendrait plus d'Eugénie. Encore quelques années, et, tandis que les tertres gazonnés sous lesquels dormaient ce frère et cette sœur admirables s'affaîsseraient peu à peu, les sympathies qu'ils avaient éveillées deviendraient plus rares et moins ardentes. Quelques enfants, il est vrai, avaient eu la pensée pieuse de planter sur leurs tombes des Immortelles et venaient quelquefois, sous la conduite de leur institutrice, murmurer près d'elles une prière. Mais qu'était-ce que cela, aux yeux de ceux qui jugent les choses humainement ? Un geste sans lendemain. Le temps devait en avoir facilement raison.

Le malheur continuait, d'ailleurs, à s'acharner impitoyablement contre les membres restants de la triste famille. Dans le pauvre castel languedocien, les deuils succédaient aux deuils.

Joseph de Guérin fut frappé le premier. Consumé par une longue vie de travail, de chagrins et de souffrances chrétiennement supportées, il s'éteignit, à l'âge de 70 ans, le 16 décembre 1848.

Cette mort fut d'autant plus douloureuse à Marie qu'elle se trouvait du coup libérée de sa mission de sœur de charité, si longtemps assumée par elle au Cayla, sans autre occupation utile. La solitude qui se faisait autour d'elle lui parut plus grande et plus pesante. Pour remplir ses heures et pour adoucir son chagrin, elle se mit donc à rédiger un *Journal*, comme le faisait autrefois sa sœur, un *Journal* qu'elle eut l'idée d'adresser à Eugénie morte. La première page est consacrée à la peine que lui causait la disparition de son vieux père.

* Hélas ! bien chère Eugénie, une tombe vient de se refermer sur les restes inanimés d'un être qui nous fut bien cher : notre pauvre père n'est plus !... C'est lui, il t'en souvient, qui présidait aux jeux de notre enfance avec son inaltérable bonté ; lui, qui nous a tant aimés ; lui, qui dirigea nos premiers pas dans le monde.

Oh ! mon père ! pourquoi nous avez-vous si tôt quittés ?... Nous voilà seuls dans cette vallée de larmes avec mon pauvre Éran ; et lui !... comment le consoler dans son état de souffrance et de faiblesse ? Que n'es-tu là, ma chère sœur, pour partager notre tristesse amère !... Mais ce qui peut seul nous soulager dans ce déchirement du cœur, c'est la pensée céleste qu'il est auprès de toi, de notre cher Maurice et de notre mère bien-aimée qui vous précéda tous. Que cette pensée est consolante ! qu'il me tarde de vous rejoindre dans le sein de Dieu ! Je reste cependant, obéissant à la bonté divine, pour aider notre seul et unique frère, de concert avec Anaïs, à supporter son chagrin, à élever sa petite et intéressante famille, à faire ce que notre bon père faisait pour nous, aux jours heureux où nous étions tous réunis autour de lui, insoucians de l'avenir. (*Journal de Marie de Guérin, déc. 1848.*)

La grande tristesse de Marie fut adoucie un instant par la naissance du quatrième enfant d'Erembert. Le 31 mars 1849, Anaïs mit au monde un garçon auquel on donna le prénom de Maurice en souvenir de son pauvre oncle. Malheureusement, on ne fit guère que l'entrevoir. Les chaleurs torrides qu'il fit cette année-là lui furent fatales. Le petit Maurice mourut le 7 septembre suivant, entraînant dans la tombe, cinq jours après, sa sœur Gertrude, emportée par la même maladie que lui.

Accablé par tant de morts rapides, Erembert essayait en vain de réagir. Miné par la terrible maladie qui avait enlevé son frère en 1839 et sa sœur en 1848, et qu'il avait sans doute contractée à leurs côtés, il déclinait à vue d'œil. Le jour vint où il se trouva dans l'impossibilité de continuer l'exploitation du domaine familial, où il se vit obligé de se fier aux offices du bon et fidèle Jeanot. Lui aussi penchait vers la tombe.

Cependant le ciel lui ménageait encore une joie : Le 6 août 1850, il devint père d'un cinquième enfant que l'on appela Eugène-Joseph-Bernard-Vincent : Eugène, en mémoire de sa tante, toujours présente à l'esprit de tous ; Joseph, en souvenir de son grand-père ; Bernard, à l'intention de son parrain, M. de Verdun, oncle maternel. Mais ce bonheur fut le dernier. Le 16 décembre 1850, Erembert rejoignait au cimetière d'Andillac la plupart des membres de sa famille.

A ce nouveau coup du sort, Marie se sentit de plus en plus isolée.

* Seule ! Seule à jamais !... De tous les compagnons de mon enfance, aucun ne subsiste. Tout est néant autour de moi. Je n'ai que la prière comme unique consolation, avec deux jeunes enfants, tout ce qui reste de notre cher et malheureux frère mort à la fleur de l'âge. Où est donc le temps, mon Dieu ! où, pleins de vie et d'avenir, nous nous trouvions côte à côte ?... C'était la jeunesse, la vie au grand air, et aujourd'hui, je me retrouve seule, dans une nuit profonde, entourée de cercueils, n'ayant

que le souvenir en partage; souvenirs bien amers et bien doux tout à la fois, dans lesquels je me plonge avec béatitude, car, quoique séparée, je me retrouve toujours au milieu de vous par la pensée. (*Journal de Marie de Guérin*, 21 janv. 1851.)

L'isolement de Marie de Guérin ne tarda pas à augmenter encore, puisque, au printemps suivant, la mort frappa de nouveau à la porte du Cayla et enleva le dernier-né d'Erembert. Il ne restait donc alors que trois femmes, Marie, Anaïs et la petite Caroline, c'est-à-dire une sœur désolée, une veuve déssemparée et une frêle enfant de six ans. Ceux qui parcourent les registres d'Andillac de cette époque, pour y chercher les traces des Guérin, en emportent toujours une impression pénible; il leur semble lire un long et funèbre nécrologe (1).

Pendant les années qui suivirent, Marie se préoccupa avec Anaïs de l'éducation de la petite Caroline. Elle accepta, pour mieux l'assurer, d'aller habiter quelque temps à Gaillac. Mais ne pouvant s'accoutumer à vivre loin de son château et des chères tombes d'Andillac, elle chercha une institutrice pour sa nièce, et, dès qu'on l'eut trouvée, la petite famille reprit le chemin du Cayla. Et les mois s'écoulèrent dans la grisaille des jours tristes et monotones...

Marie continuait cependant la rédaction de son *Journal*, œuvre bien pâle à côté de ceux de son frère et de sa sœur, où il y a beaucoup de sentiment mais bien peu d'art. Les cahiers qu'elle a laissés, — on chercha vainement à les publier plus tard, — sont remplis de détails d'importance bien secondaire.

Tout laisse supposer qu'elle relisait aussi de temps en temps les manuscrits de ceux qui lui étaient si chers. Mais que de fois ne dut-elle pas se répéter la parole qu'Eugénie avait dite peu de temps avant sa mort, le jour où elle lui avait commandé de brûler ses lettres et ses cahiers : « Tout n'est que vanité ! »

C'est sur ces entrefaites qu'une nouvelle des plus inattendues lui parvint. Un jour de juillet 1855, — le 22, très probablement, — alors que sa pensée montait plus attristée que de coutume vers ses chers envolés, car on venait à peine de dépasser le jour anniversaire de la mort de Maurice, le facteur lui remit une lettre timbrée de Caen. Elle était d'une écriture inconnue. La triste Marie l'ouvrit en tremblant. Qui pouvait bien lui écrire d'une ville où elle n'avait aucun parent et où elle ne connaissait personne ? Que pouvait-on lui annoncer ? Or, voici ce qu'elle lut à sa grande surprise :

* Caen, le 20 juillet 1855.

Mademoiselle,

Je suis un ami du frère que vous avez perdu, — Georges-Maurice, — et voilà ma raison de vous écrire aujourd'hui cette lettre, et pour vous envoyer ce petit livre, dédié pieusement à sa mémoire. Acceptez-le, non

(1) Ainsi se réalisaient les tristes pressentiments contenus dans la parole d'Eugénie à sa belle-sœur que nous avons rapportés plus haut.

pour ce qu'il vaut, mais pour ce qu'il exprime. C'est un livre d'antiquités et d'archéologie qui n'aura sans doute pas pour vous un intérêt bien vif; mais vous y trouverez le souvenir, exalté et profond, que vous avez dans l'âme, Mademoiselle, et que je partage avec vous. Vous lirez *cela* comme vous liriez son épitaphe.

J'ai connu *Guérin* en 1835, je l'ai aimé et j'ai vécu avec lui dans une intimité, l'honneur de ma vie et ma meilleure joie. Un homme qui a un fragment de son cœur et qui est la moitié du mien, *Jules Barbey d'Aurevilly* avait été le lien entre *Maurice* et moi. D'Aurevilly est resté pour *Guérin* mort ce qu'il était pour *Guérin* vivant, et lui, comme moi, nous nous occupons d'une publication de précieux écrits qu'il a laissés, étant aussi dévoués à sa gloire, dans l'avenir, que nous l'avons été, dans le passé, à sa personne.

Vous avez déjà entendu beaucoup parler de ce projet de publication, Mademoiselle. Il a été suspendu, retardé pour des raisons que d'Aurevilly a quelquefois exprimées à M^{lle} Eugénie, votre sœur, et aussi par des événements plus forts que tout; mais jamais il n'a été abandonné. Jamais nous n'avons tenu quitte la Renommée de répéter le Nom de *Guérin*, et nous avons toujours préparé, en silence, une édition dont nous voulons faire le Mausolée de son Génie.

Lisez, Mademoiselle, une note de la XII^e page de mon petit volume, et vous verrez l'engagement pris devant le public de publier les *Reliquiæ* de *Guérin*.

Cet engagement, Mademoiselle, j'ai voulu vous en faire le témoin, en vous envoyant mon petit livre. Je n'ai pu résister au plaisir de parler de *Guérin* au public, pour ainsi dire devant vous, la solitaire et la sainte du Cayla. C'est là tout le sens de cette lettre que je vous écris. Il était impossible que je n'écrivisse pas à la sœur de *Guérin*, quand je parlais publiquement de *Guérin*. Vous deviez m'entendre. Je devais avoir un écho au Cayla puisqu'il y restait encore un cœur.

Agréez, Mademoiselle, l'assurance d'un dévouement à la gloire de votre Nom, que vous pouvez mettre à l'épreuve, et l'assurance du plus profond et du plus ému des respects.

TREBUTIEN.

Ainsi, il y avait encore, de par le monde, des cœurs fidèles à *Maurice* qui cherchaient à réaliser le rêve caressé par Eugénie et pensaient à publier les œuvres de *Maurice*. La chose était certaine, puisque le livre de *Trebutien* sur *Caen*, qui accompagnait la lettre, contenait l'engagement d'éditer ce qui restait des Œuvres de *Guérin*.

Que s'était-il passé ? C'est ce que nous voulons dire maintenant, car nous ne croyons pas qu'un travail d'ensemble ait été tenté sur ce sujet. Les documents seuls ont été publiés, avec l'assentiment de M^{lle} Read, par les soins intelligents de M. Bernouard, éditeur, et par ceux non moins dévoués de M. Louis Yver (1), fondateur et conservateur du Musée Aurevillien de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

(1) Le nom de M. Louis Yver, inséparable de celui de *Jules Barbey d'Aurevilly*, doit être cher à tous les guériniens.

Il était familier de M^{sr} Anger-Billars, le bon chapelain de Notre-Dame-de-la-Délivrande que M. Henry Bordeaux appelle avec raison le dernier ami de *Barbey*, quand il apprit à aimer et à vénérer son illustre compatriote. Depuis lors, il lui a consacré sa vie.

Ses efforts patients et persévérants lui ont permis de constituer, dans le beau

Alors qu'Eugénie de Guérin mourait désillusionnée des hommes et des choses, Barbey d'Aureville, au milieu du tourbillon de la vie parisienne qui l'emportait, n'avait point perdu de vue la promesse qu'il avait faite à la sœur de Maurice en octobre 1841. Le souvenir des *torts cruels* qu'il avait eus envers elle le rongait parfois comme un troublant remords. De temps en temps, il entretenait de cette publication son ami Trebutien, avec qui il était en correspondance suivie.

François-Guillaume-Stanislas Trebutien, philologue, orientaliste, d'abord libraire à Caen, puis conservateur-adjoint à la bibliothèque de cette ville, est une sorte de bénédictin laïque au cœur d'or, à la nature de sensitive, à l'âme compréhensive, à l'enthousiasme facile et tenace. Pendant de nombreuses années, on le vit occupé sans cesse à copier les œuvres et les lettres de ses amis pour les livrer à la publicité. On a dit avec raison qu'il était né copiste et éditeur, un pourvoyeur de la gloire des autres (1).

Barbey était très lié avec Trebutien. De 1832 à 1858, il entretint avec lui une volumineuse correspondance dont la copie manuscrite forme 8 volumes in-quarto (2), sorte de journal hebdomadaire rempli d'impressions intimes et de libres jugements, rédigé en vue de la postérité, ainsi que Trebutien l'a laissé entendre en l'annonçant sur la couverture d'une de ses publications sous le titre de *Correspondance littéraire*.

Dès 1841, d'Aureville prévenait son ami de Caen de son intention au sujet de Maurice de Guérin :

Je publierai incessamment un volume tout entier de G. de Guérin. J'ai les matériaux d'un livre immortel; bonheur aussi grand pour la littérature française que la publication des œuvres inédites d'André

château historique de Saint-Sauveur-le-Vicomte, une sorte de *Musée-Temple* tout entier consacré au *Connétable de la Littérature*. Grâce aux hautes relations de M. Louis Yver, le musée garde aujourd'hui de nombreux manuscrits de l'illustre écrivain, quelques-uns de ses costumes et de ses meubles. Il contient aussi la plupart des copies des œuvres de Maurice et d'Eugénie de Guérin, celles du moins, que Trebutien avait faites pour Barbey : elles ont été données par M^{lle} Louise Read.

Le musée a été inauguré en grande cérémonie le 28 juin 1925, sous la présidence honoraire de M. Paul Bourget, sous la présidence effective de M. Henry Bordeaux. Une plaque de marbre, posée sur la porte extérieure du musée rappelle cette inauguration. Mais pourquoi faut-il que l'inscription en soit incomplète et ne mentionne pas le nom du fondateur, M. Louis Yver, qui fut, avec M. Le Marinel, maire de Saint-Sauveur-le-Vicomte, le grand ouvrier de ce Temple? Il nous semble qu'il est de notre devoir de réparer ici l'oubli regrettable que l'on a commis à l'égard de cet incomparable animateur de la gloire aurevilienne. Nous le faisons d'autant plus volontiers que M. Louis Yver nous honore de sa chaude amitié et ne nous a jamais refusé sa précieuse collaboration.

(1) Le Père Léon d'Aureville a pu écrire de Trebutien : « Je crois qu'il vendrait son dernier habit pour éditer un livre qui lui paraîtrait beau, surtout si c'était l'ouvrage d'un ami. »

(2) Nous avons eu la joie d'avoir ces volumes en communication, soit à Paris, soit à Caen, soit à Saint-Sauveur-le-Vicomte, et nous avons pris soin d'en copier toutes les pages relatives aux Guérin. Les passages que nous publions sont extraits de notre copie.

Chénier. Je ferai précéder ce volume d'une vie intellectuelle de Guérin pour avoir le droit d'écrire mon nom (le nom de son meilleur ami) en toutes petites lettres au bas de son piédestal. (*Barbey à Trebutien*, 8 juin 1841.)

Les *Dominicales*, — c'est ainsi que Barbey appelle ses lettres, — sont parsemées d'affirmations de cette nature. Il n'attendait, disait-il, qu'une occasion favorable, « un peu de bruit autour de mon nom, l'autorité d'une parole qui porte celui de notre ami, grand pour nous seuls, à sa vraie hauteur parmi les hommes ». (*Janvier* 1844.)

Il lui sembla, en 1851, que l'occasion propice n'allait pas tarder à se présenter. Eugénie était morte depuis plusieurs années. Il avait appris par hasard ce décès dans le salon de M^{me} de Maistre, par M^{lle} Sophie de Rivières, entre deux contredanses. Deux volumes, qui lui avaient pris beaucoup de temps, *les Prophètes du Passé* et *une Vieille Maîtresse* venaient de paraître. Ses loisirs étaient désormais suffisants pour qu'il pût s'occuper d'une œuvre nouvelle. Il pensait pouvoir compter sur un éditeur jusque-là introuvable.

Renée doit parler à Charpentier du volume des *Reliquiæ* qui nous reste à faire pour l'honneur de la Gloire et l'illustration de notre ami. Oui, c'est la Gloire, encore plus que lui, qui en sera honorée. Renée m'a dit votre *piété* à l'endroit de cette mémoire si chère et m'a touché ce projet de souscription, qui m'a paru excellent. Avec cette idée de faire une souscription, nous aurions plus d'argent qu'il ne nous en faudrait. (*Barbey à Trebutien*, 1^{er} oct. 1851.)

Dans les *Dominicales*, les allusions à Guérin se multiplièrent. En faisant ainsi, Barbey tenait à piquer la curiosité de Trebutien; plus encore, il voulait l'amener à désirer ardemment cette édition, à la réclamer, à y collaborer. On sait combien il était habile dans ces sortes de manèges. C'était flatter la manie de son ami. Le bon Trebutien se laissa facilement prendre au piège et offrit ses services. Il avait connu Guérin en 1835, l'avait rencontré plusieurs fois pendant ses voyages à Paris (1), et avait pu apprécier sa valeur.

A partir de ce moment, de nombreux manuscrits prirent la route de Paris à Caen. Avec une coquetterie savante et raffinée, d'Aurevilly les expédiait par paquets, comme pour exciter les désirs de son ami et les lui faire savourer davantage. Trebutien les transcrivait sur un très beau papier, de sa magnifique écriture picturale, en faisant des copies *monumentales* (2), les faisait relier ensuite avec beau-

(1) Il le vit pour la dernière fois le 31 déc. 1838 ainsi que l'apprend sa lettre à Marie de Guérin, mai-juin (?) 1864.

(2) On ne saurait assez dire combien Barbey savait flatter la vanité de copiste de Trebutien.

« Si je suis jamais quelque chose, si jamais ce qu'on appelle la Postérité s'occupe de moi, je lui apparaîtrai un flambeau dans chaque main, entre deux hommes que je veux lui faire connaître et lui éclairer des pieds à la tête : Guérin et vous. » (*Barbey à Trebutien*, 22 juin 1853.)

coup de soin, et formait ainsi cette incomparable collection de manuscrits guériniens qui font la joie des bibliophiles.

Barbey envoya, en premier lieu, le 7 septembre 1853, le cahier des *Vers de Maurice de Guérin*, copié et annoté par Chopin. Le même colis renfermait les *Memoranda* que d'Aureville avait rédigés pour Guérin et sur lequel celui-ci avait mis ces deux mots : *Strange book*.

L'envoi des *Memoranda* fut providentiel. Sans distraire Trebutien du projet de publication de Maurice de Guérin, ils dirigèrent son attention du côté d'Eugénie dont Barbey lui avait parlé quelquefois. Il prit goût à cette figure si attachante et demanda ce qu'étaient devenus ses écrits ?

Il ne tarda pas à le savoir :

J'ai des *exquisités d'Eugénie*; c'est du *Guérin-femme*; mystère, grâce et faiblesse de plus. (*Barbey à Trebutien*, 10 oct. 1853.)

D'ailleurs, le 8 décembre, Barbey lui expédia par la diligence, non seulement des manuscrits de Maurice, — un cahier copié par Chopin; un autre cahier, « tout entier de la main du grand poète », que Guérin avait au temps où Trebutien se trouvait à Paris; le recueil des lettres d'amour à la baronne de Maistre, — mais encore un cahier du *Journal d'Eugénie*.

Il ne déplaisait pas alors à Barbey de s'occuper de celle qui, un jour, l'avait défini *un beau palais dans lequel il y a un labyrinthe* et qui l'avait appelé *son frère de Paris*. Nous sommes, en effet, à la fin de 1853, l'année où les relations de Barbey et de M^{me} de Maistre deviennent moins intimes. Il se détache peu à peu de la baronne pour s'attacher à M^{me} de Bouglon, son *Ange Blanc*. Il voit de moins en moins M^{me} de Maistre qui fulmine contre lui. Beauséjour, lieu de résidence de la baronne, lui paraît « un triste séjour ». A cette époque, de plus, il est revenu au catholicisme et au catholicisme pratique, sous la double influence bienfaisante de M^{me} de Bouglon et de Raymond Brückner.

Ma vie... me conduisait à ma perte d'âme et de corps et de destinée, si, à travers les spleens, la débauche, le mépris d'un monde trop connu, je n'avais rencontré cet *Ange blanc*, ma *Rédemptrice*. (*Barbey à Trebutien*, 22 juin 1853.)

Je n'oublierai plus qu'après une vie de désordres et de sardanapaleries (lisez *saloperies*) Brückner m'a conduit à l'autel, où j'ai communie pour la *première fois depuis mon enfance*, et qu'il a communie avec moi. Il a été pour moi *Catholiquement* ce qu'étaient les parrains à la réception des chevaliers de Saint-Louis. Il m'a donné du plat de l'épée sur l'épaule, baisé aux joues et armé catholique. (*Barbey à Trebutien*, mars 1856, le *jeudi d'après Pâques*.)

Quand Trebutien eut pris connaissance du cahier d'Eugénie, il en éprouva de l'enthousiasme, du ravissement. Son âme, particulièrement sensible à la beauté littéraire, avait « des instincts éveillés

d'artiste » qu'un rien suffisait à faire vibrer. La lecture des pages d'Eugénie lui procura de telles satisfactions qu'il résolut de publier tout ce qu'il trouverait d'elle, et de l'éditer à ses frais, malgré la modicité des ressources dont il disposait et qui consistaient en des appointements de 900 francs.

Sur le champ, il se mit à l'œuvre, posa des questions à d'Aurevilly pour arriver à une information exacte, réclama d'autres cahiers, le poussa à regarder ses vieux papiers et à ouvrir ses vieilles malles, fit des recherches personnelles auprès de F. du Breil de Marzan et de la fille de La Morvonnais. Chaque fois qu'un document lui parvenait, il le copiait d'une manière magistrale et impeccable.

Barbey d'Aurevilly se montra heureux des dispositions de son ami. Lui aussi désirait la publication des écrits d'Eugénie, car il y voyait un moyen d'initier le public aux Œuvres de Maurice. Il promit donc à son ami de l'aider de tout son pouvoir.

Oh ! je ne suis pas surpris du tout que vous vouliez faire à ce parfum qui se perdrait une cassolette. Votre idée est bien digne de vous, et c'est ce que j'en puis dire de mieux. Je m'associerai bien volontiers à ce projet, et, si vous avez besoin de quelque ciselure, vous pouvez vous fier à moi. Qui peut mieux parler que moi d'Eugénie ? (*Barbey à Trebutien, 28 janv. 1854.*)

Les deux amis rêvèrent d'« un petit volume saphiréen, un délice de livre à mignotter, un livre aux pages éthérées pour cinquante personnes ». Leur travail, patient et tenace, dura deux ans. Ils s'encourageaient, s'enchaînaient mutuellement. Ce fut pour tous les deux une période de collaboration intellectuelle heureuse et féconde.

Le 15 mai 1854, Barbey envoyait à Caen le petit paquet des lettres que Maurice lui avait adressées. Le 12 juillet, il faisait partir « un très précieux *Memorandum* d'Eugénie, daté d'avant la mort de Guérin » et exprimait, en ces termes, le sentiment qu'il éprouvait à l'endroit d'Eugénie et de Maurice :

Oui, elle a plus d'âme que son frère. Elle est bien plus femme qu'il n'est homme. Ses soupirs sont humains, — ses cris sont humains. C'est une sœur... une sœur de flamme et de larmes qui a la passion pure de son frère et dont le génie (car elle a du Génie d'expression) a la même source que la maternité et lui vient du fond des entrailles. *L'Ange Blanc* la préfère aussi à *Guérin*. Beaucoup de gens, beaucoup de cœurs seront de cet avis, mais c'est égal ! Guérin aura pour lui les cerveaux. (*Barbey à Trebutien, 20 juil. 1854.*)

Pendant ce temps, l'idée vint à d'Aurevilly de demander à M^{me} de Maistre communication des lettres d'Eugénie. La baronne hésita tout d'abord à livrer son dossier, et fit comprendre qu'il y avait bien des choses intimes, des passages à trier et à choisir. Elle l'envoya cependant, mais incomplet et mutilé, ce qui eut le don d'exaspérer Barbey. Quand il constata dans la copie de Trebutien, — car il n'avait pas eu la patience de lire les autographes avant de les faire

partir pour Caen, — que les lettres où Eugénie devait avoir parlé de lui manquaient à la collection et que les autres étaient maquillées de ratures à l'encre noire, il écrivit dans sa colère :

Malheureusement les plus beaux camaïeux de ce chef-d'œuvre n'y sont pas. M^{me} de Maistre a eu pour elle la même bravoure que Th. Moore pour Lord Byron... Si on publiait jamais intégralement les Lettres d'Eugénie, j'effacerais tous les noms et laisserais à peine les initiales. Je lui paierais ses *mots effacés* et les lettres IN-communiquées, en effaçant tout jusqu'à sa trace, et la Gloire d'Eugénie ne lui ferait pas l'aumône du plus petit bout de ses rayons ! On veut bien s'accoter dans la gloire d'un autre, mais avec toutes les précautions de la prudence vulgaire. On veut les petits avantages. On a peur des inconvénients ! Depuis que M^{me} de Maistre a quitté Paris, depuis qu'elle est tombée du *sommet de l'intimité avec moi* (je puis dire cela à vous, sans être un fat), elle a été reprise par les poltronneries et les vulgarités de la Province et elle n'est plus qu'une... dame de Nevers. (*Barbey à Trebutien*, 8 oct. 1854.)

Madame *trois étoiles*... restera *trois étoiles*, et les plus imperceptibles et les plus éloignées du firmament nébuleux de l'anonyme à perpétuité ! (*Barbey à Trebutien*, 7 sept. 1854.)

La déception de Barbey et son irritation contre M^{me} de Maistre ne l'empêchèrent pas de continuer ses recherches. Pendant une période de grippe, il fouilla une de ses malles, « vieille dormeuse » que depuis longtemps il n'ouvrait plus, et il en retira maints documents précieux : 1° la Notice historique que la sœur de Maurice lui avait envoyée après le dernier départ de Paris ; 2° quelques lettres d'Eugénie à son frère pendant que celui-ci était au collège ; 3° enfin un *Memorandum* écrit pour lui après la mort de Maurice et pendant le second séjour parisien d'Eugénie (1). Comme les précédents, ces manuscrits ne tardèrent pas à prendre la direction de Caen. La collaboration intellectuelle des deux amis devenait de plus en plus intime. Ils se comparaient aux frères siamois et défiaient la postérité de les désunir.

Pour ce qui est de notre *Unité*, si nous devenons jamais célèbres, elle sera telle que le Public ne pourra *pas ne pas* la voir. *Qui dira d'Aurevilly, dira Trebutien* dans l'avenir, ou bien donc l'Avenir ne s'occupera point de ma *puissante* personne, — ce qui est bien possible, du reste... Mais s'il y a Assomption quelconque du côté des hauteurs de la Gloire, je vous emporterai avec moi ! (*Barbey à Trebutien*, 6 juin 1855.)

Les *Dimanchales* de cette période sont émaillées de passages d'une envolée superbe, au style empanaché, contenant les éloges les plus magnifiques sur la personne et le talent d'Eugénie. De son côté, Trebutien copiait sans cesse pendant les loisirs que lui laissait son office de sous-bibliothécaire. Il était entré en relations avec Marzan et Quemper qui s'employèrent à lui rendre service et lui envoyèrent les lettres et autres écrits guériniens qu'ils possédaient, avec des

(1) On trouvera le texte de Barbey plus haut, au chapitre X de ce tome, p. 172.

notes explicatives sur les personnes, les circonstances et les lieux dont il était question dans ces écrits. Le petit livre était donc sur le point d'être prêt; on lui donna le titre discret de *Reliquiæ*.

Ce fut le moment que l'on choisit pour avertir Marie de Guérin de ce qui se préparait et pour lui envoyer la lettre du 20 juillet 1855 citée plus haut. Barbey l'avait rédigée; Trebutien s'était contenté de la recopier et de la signer. On sait l'émotion qu'elle produisit au Cayla.

Cette lettre ne fut pas la seule de son espèce. Plusieurs autres furent composées de la même manière : 8 septembre, 7 novembre, 23 novembre, 3 décembre 1855. Barbey écrivait sous le couvert de son ami. Personnellement, il se défiait de Marie de Guérin et attendait l'heure propice pour lui adresser quelques mots :

La pauvre fille doit avoir contre moi des ressentiments légitimes, si sa sœur lui a touché un mot de ma conduite avec elle, E[ugénie]; mais *it is the question!* S'aimaient-elles assez pour se faire des confidences? Peut-être pour que des femmes se confient, ne doivent-elles pas vivre ensemble et se voir tous les jours. (*Barbey à Trebutien, 21 août 1855.*)

Détail à noter. Il n'était question dans les premières lettres que de la publication des Œuvres de Maurice. Au mois de novembre, Trebutien-Barbey parla des *Reliquiæ* d'Eugénie.

* Dans ces papiers [*ceux qui venaient du Val*], j'ai trouvé des lettres de Mademoiselle Eugénie; et, d'un autre côté, mon ami J. Barbey d'Aureville en avait aussi quelques-unes, roulant presque exclusivement sur le *Frère perdu*, sur Maurice. Ces lettres nous avaient paru, à d'Aureville et à moi, ce qu'elles sont, — c'est-à-dire tout simplement *sublimes*. Eh bien, Mademoiselle, en les lisant, il m'a pris l'idée de faire un Recueil de ces lettres, — un recueil pour quelques esprits d'élite, tiré à *quarante exemplaires* et de *vous le dédier*. Quand je dis *je*, c'est NOUS qu'il faut entendre. Ne nous séparez jamais! *D'Aureville* et *Trebutien* sont les deux branches de ce tronc d'Amitié dont Guérin était la troisième, celle qui a été rompue et dont la place, comme dans l'arbre du Tasse, saigne toujours. (*Trebutien à Marie de Guérin, 7 nov. 1855.*)

Nous ne connaissons pas les réponses de Marie de Guérin, mais les Lettres de Barbey à Trebutien laissent entrevoir combien le projet la rendit perplexe. Elle recommanda instamment de laisser de côté, dans les écrits de Maurice, « tous les passages qui pouvaient être une critique de notre sainte religion, quelque beaux qu'ils fussent sous le rapport du style ». Puis, quand on l'entretint de la publication des « *lettres* » d'Eugénie, ses craintes n'en devinrent que plus vives. Les deux amis s'employèrent de leur mieux à calmer ses scrupules; ce ne fut pas chose aisée, il fallut recourir aux grands moyens :

Je n'ajoute rien, Mademoiselle, à ce que Nous vous avons dit dans ma dernière lettre. Seulement, comme je veux bannir entièrement de votre esprit des inquiétudes dont je connais la nature et que je ne me pardonnerais pas d'y laisser un seul instant, je vous le répète : Si vous ne trouvez pas que notre volume, loin de nuire à la mémoire de Mademoiselle Eugénie, *la porte au ciel, sa belle place*, — comme Elle disait de

Maurice, — je ferai le sacrifice de cette publication dont je me promettais ma plus belle gloire en ce monde et qui, je crois, aurait puissamment contribué à préparer celle de Guérin, en nous valant de la part de quelques âmes d'élite et sympathiques un concours nécessaire pour le succès matériel de l'entreprise projetée. (*Trebutien à Marie de Guérin*, 3 déc. 1855.)

Cette fois, il ne restait rien à dire. Marie donna son consentement. Le livre pouvait paraître. D'Aurevilly en avait composé la préface. Une lettre préliminaire le dédiait à la sœur d'Eugénie.

Le petit volume sortit des presses dans les derniers jours de décembre 1855. Il portait pour titre : EUGÉNIE DE GUÉRIN. RELIQUIAE, *publié par Jules Barbey d'Aurevilly et G.-S. Trebutien. Imprimerie de A. Hardel, rue Froide, n° 2. MDCCCLV.* C'était un élégant ouvrage, dans ce petit format in-8° carré, familier à Trebutien.

Au sujet du titre, Barbey avait adressé quelques remarques à Trebutien dans sa lettre du 9 novembre :

Le titre ne me déplairait pas, si au lieu de : *Publié par J. Barbey d'Aurevilly et G.-S. Trebutien*, il y avait : *Publié par G.-S. Trebutien et Jules Barbey d'Aurevilly*. Dans cette publication, comme partout où nous serons, vous devrez toujours passer devant moi, et ce sera ma joie, et, toute modeste et compliment à part, ce sera justice. Mais ici c'est plus que justice. La Publication d'Eugénie est votre idée, votre œuvre, votre âme, votre argent. Tout ce qu'un homme peut mettre dans une chose, vous l'avez mis dans celle-là, et vous devez la signer hardiment avant tout autre.

Barbey fit précéder l'envoi de l'exemplaire destiné au Cayla d'une lettre rédigée et écrite par lui seul, signée par lui et son ami, datée de Gascogne où il avait accompagné la baronne de Bouglon.

Bastide d'Armagnac (Landes) 28 décembre 1855.

Mademoiselle,

Quand l'un de Nous vous écrit, dites-vous bien qu'il y a deux têtes et deux cœurs au-dessus de la main qui tient la plume. Aujourd'hui, cette main est celle de Trebutien II, c'est-à-dire, de d'Aurevilly, c'est-à-dire encore, du *camarade de pupitre* de votre frère à Stanislas. J'ai voulu vous remontrer cette *grosse écriture* que Mademoiselle Eugénie aimait et que vous avez vue quelquefois entre ses mains.

Mademoiselle, comme Nous Vous offrons tous les deux les reliques de votre sœur devant le public, nous avons voulu Vous les offrir de même dans le particulier, et permettez-Nous de le dire, dans l'intimité. Le petit volume va s'en aller vers vous. Il vous donnera, — Nous n'en doutons pas, — des émotions encore plus profondes que celles qu'il Nous a données, car Nous n'osons pas nous comparer à vous, quand il s'agit de vos chers morts, et cependant Nous les aimons bien !..

Vous nous direz hardiment et noblement, Mademoiselle, si vous êtes *contente* de la manière dont le livre est fait et si un seul de vos scrupules, une seule de vos craintes reste à vaciller dans votre âme. Quant à Nous, la main sur le cœur, Nous croyons avoir parlé de M^{lle} Eugénie, comme si sa mère avait été là, — devant Nous. Nous avons pris souci encore plus de l'âme que du talent, encore plus de la renommée de la

femme que de la révélation de l'écrivain. M^{lle} Eugénie n'avait pas besoin de Notre respect; mais nous avons appris aux autres celui qu'à tant de titres elle méritait.

Agréez, Mademoiselle, avec cette *première* marque d'un dévouement sans bornes, l'expression des sentiments les plus respectueux, les plus religieux et les plus inaliénables de la part de vos fidèles serveurs dans la commémoration des Morts.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

TREBUTIEN.

En soulignant le mot *première*, Barbey et Trebutien marquaient que dans leur intention les *Reliquiæ* étaient destinées à annoncer Maurice et servaient de préface à l'édition qu'ils préparaient. Ils voulaient faire voir Maurice à travers l'admiration et le pieux génie de sa sœur : « Eugénie doit être l'Aurore du jour de son frère. Eugénie n'est qu'une aube, le point gris et rose où le soleil va se lever. »

Cette aube fut d'une rare magnificence. Les quelques exemplaires de ce petit volume, que Barbey comparait, à cause de sa rareté, au *diamant bleu de M. Hope* et qu'il appelait le *flacon de sang d'une sainte*, furent par ses soins distribués très judicieusement. D'Aurevilly agit à l'égard du public comme il l'avait fait envers Trebutien. Il laissait désirer le volume, ne l'envoyait qu'à bon escient, avec de belles dédicaces (1). Il le considérait comme un bon placement et ne l'envoyait qu'à des personnes au goût sûr, capables de servir la renommée de Maurice et d'Eugénie. Le placement devait rapporter du 200 pour cent. On discutait chaque nom. Barbey se considérait comme le « Dragon de cette Pomme d'Or ». Il la gardait comme la prune de ses yeux.

On comprend, dès lors, le succès de cette publication de mystère. Il fut rapide, prodigieux. Les salons en retentirent. Les grands journaux en parlèrent dans des articles enthousiastes. Sainte-Beuve le consacra dans son étude de l'*Athenaeum*, le 9 février 1856.

Malheureusement, des dissentiments éclatèrent entre les éditeurs et la famille du Cayla. Leur histoire forme un épisode aussi poignant que celui qui avait amené la rupture des relations d'Eugénie et de

(1) Voici, à titre de renseignements, quelques-unes des personnes qui furent favorisées de cet envoi : Le Flaguais, comtesse de Malartie, Dutacq, Brückner, Lermier, Dargaud, Baudelaire, Saint-Victor, Chasles, Janin, M^{me} de Maistre, Veuilnot, Yzarn de Freyssinet, Mallac, M^{me} Carey, Saint-Bonnet, M^{me} de Bouglon, Edelestand, Sainte-Beuve, Marie de Guérin, Quemper, M. de Custine, Amédée Renée, Philippe de Ségur, Nicolardot, Gerbet, Buquet, Calmet d'Aage, duchesse de Grammont, Léon d'Aurevilly, Reine de Lichart, la mère de Barbey d'Aurevilly, George Sand, Pulchérie de Bayne...

Quelques-unes des dédicaces sont célèbres. Par exemple, celle-ci à l'encre rouge : *Offert à Charles Baudelaire par Jules Barbey d'Aurevilly et Trebutien. Une fleur blanche à une belle fleur Noire !*

L'exemplaire rose, — il y en avait un, — fut adressé à la duchesse de Grammont avec une inscription : « *Une sœur qui pleure son frère à une autre sœur qui pleure aussi le sien.* »

Barbey en 1841. Nous ne pouvons pas ne pas la raconter avec quelques détails.

Dans la préface des *Reliquiæ*, Barbey avait fait allusion à la fortune modeste des Guérin.

Mademoiselle Eugénie de Guérin, fille de M. Joseph de Guérin, lequel, au commencement du siècle, n'avait plus, de tous ses marquisats, comtés et baronnies, que le pauvre châtel du Cayla..... (*Reliquiæ*, p. xv.)

Deux ans après M. de Guérin, mourut Erembert, ne laissant de quatre enfants qu'une fille, présentement âgée de dix ans, seul rejeton qui reste de cette magnifique race vénitienne, si glorieusement acclimatée dans l'histoire de France depuis tant de siècles ! Que deviendra cette enfant ? Le temps actuel est mauvais pour toutes les noblesses. Se rencontrera-t-il dans la génération qui va nous suivre un homme assez haut de cœur pour lui offrir un jour, avec sa main, la seule chose qui ait manqué à ses derniers parents, — la fortune ? Ou bien, comme ses admirables tantes, sera-t-elle obligée de vivre sous l'abri de son blason, portant droite à son front virginal sa couronne fermée et regardant tranquillement passer à ses pieds les misères du xix^e siècle ? Nul ne sait rien et ne pourrait prévoir ce qui arrivera de cette jeune destinée. (*Reliquiæ*, p. LXIV.)

Ces lignes, surtout les dernières, sonnèrent mal aux oreilles de la veuve d'Erembert, mère soucieuse de l'avenir de son enfant. Elle s'imagina que cette révélation pourrait nuire à la petite Caroline, au moment de son mariage. D'autre part, certains autres détails, — par exemple les nombreux points de suspension qui émaillent les dernières pages de l'édition, — et quelques expressions déplurent à Marie. Au fond, les parents d'Eugénie n'étaient point complètement satisfaits.

Ils étaient surtout inquiets à la pensée que les œuvres de Maurice allaient paraître et que Barbey se mettait à la tête de cette entreprise. Marie n'avait point perdu de vue tout ce qu'il avait fait souffrir à Eugénie. Son dévouement actuel ne parvenait pas dans l'esprit de Marie à couvrir et à effacer le passé. Elle eut peur de lui.

Lorsque Barbey connut l'impression que le livre avait produit au Cayla, il fut extrêmement désappointé. Il avait tant compté sur une approbation chaleureuse et sans réserve !

Je voudrais bien voir, avait-il écrit le 4 décembre 1855, Marie dans son coin, lisant notre petit volume. J'ai fait à Caroline l'arcade d'un pont, par lequel son époux futur devra venir vers elle, s'il y a, dans cinq ans, un gentilhomme de cœur et riche en Languedoc.

Or, voilà que ses espérances étaient trompées. Marie était mécontente ; la mère de Caroline elle aussi s'irritait contre lui et prenait dans un sens défavorable les lignes qu'il avait écrites pour assurer l'avenir heureux de la famille.

Barbey regimba fortement contre les *froissements injustes* de la femme d'Erembert. Quant aux observations de Marie, il s'efforça d'abord d'y répondre avec longanimité et de calmer ses scrupules.

Les *Dominicales* sont un plaidoyer éloquent. Il se justifie devant son ami et déclare que sa conscience ne lui reproche rien. Il proteste de son attachement à la mémoire d'Eugénie et fait sonner bien haut son catholicisme.

Nous sommes Nets, le cœur sans reproche et la conscience sans tâche vis-à-vis des *Guérin*. Du fond du Ciel, qu'ils soient nos Juges, et qu'ils voient si nous ne sommes pas dignes d'eux, Nous, les ouvriers de leur Gloire, qui avons consacré notre vie à leur sculpter un tombeau. (*Barbey à Trebutien*, 17 fév. 1856.)

Ne relevons, mon cher Trebutien, que de nous-mêmes et de notre sentiment pour *nos morts*. Nous avons les mains pures. (*Barbey à Trebutien*, 23 fév. 1856.)

De son côté, Trebutien s'efforce de défendre son ami auprès de Marie à qui il écrit souvent. Il lui explique la vraie signification des passages et des expressions incriminés.

* Je regrette qu'il se soit trouvé dans la Notice quelques mots qui vous aient déplu. Il me semble que M^{me} votre belle-sœur n'a pas très-bien saisi le sens de *fortune* que d'Aurevilly a employé avec la meilleure et la plus louable intention. Il a entendu parler du rang, de la position, en un mot d'une alliance pour notre chère Enfant, digne en tout de l'illustration de sa race. Quant au mot *adorer*, il ne doit pas être pris dans le sens rigoureux qu'il a dans la langue de l'Eglise.... Il y a aussi une phrase sur *Molière* qui vous inquiète pour le jugement qu'on en pourrait porter. C'est bien à tort, je crois. Les personnes éclairées ne régleront pas les lectures de M^{lle} Eugénie sur celles d'une jeune fille qui sort du couvent... Du reste, j'ai envoyé votre lettre à d'Aurevilly, il vous répondra lui-même, et, soyez-en certaine, nous ferons tout ce qui est possible pour vous satisfaire. (*Trebutien à Marie de Guérin*, 23 fév. 1856.)

Dans ses lettres, Trebutien demande toujours des renseignements sur la vie et les œuvres de Maurice; il ne perd pas de vue le but principal pour lequel la publication des *Reliquie* a été entreprise, et continue son travail avec ténacité.

Les explications fournies, loin de calmer Marie et Anaïs de Guérin, les troublèrent de plus en plus. Et leurs réponses ne furent pas, pour la plupart, du goût de Barbey. A mesure que cet échange épistolaire se poursuivait, il s'exaspérait. Des épithètes, de moins en moins bienveillantes, vinrent sous sa plume. Il surnomma la sœur d'Eugénie *Marie-la-Trembleuse*, se moquait de ses *mimies d'observations*, l'accusait de se laisser influencer par sa belle-sœur et par son entourage de Gaillac, l'appelait « la balancelle de tout le monde, pauvre petite bête à bon Dieu », se plaignait « de son inconstance de tête, de ses gaucheries de cœur, de ses tracasseries de vieille fille ». Il ne faisait pas bon avoir blessé la susceptibilité d'un tel écrivain.

Dans l'état d'irritation où il se trouvait, Barbey serait sans doute resté muet. Mais il s'agissait de la publication de Maurice qui lui

tenait à cœur. Il envoya donc à Marie une lettre (1) qu'il qualifia de douce et péremptoire dans laquelle il expliquait et justifiait la phrase qui avait tant choqué la veuve d'Erembert, et s'élevait contre la prétention de la faire effacer : « On n'ôte pas une phrase d'un livre imprimé comme d'une lettre », étant donné que le volume devait se concentrer entre les mains de cinquante personnes.

Cette réponse ne fit certainement pas plaisir au Cayla; elle contenait des expressions violentes et méprisantes à l'adresse de la mère de Caroline. En sorte que la défiance contre Barbey continua à s'accroître. Marie de Guérin résolut de ne pas accorder son assentiment à la publication des écrits de son frère, mais, comme elle ne voulut pas prendre sur elle la responsabilité de ce refus, elle prit conseil, s'adressa en particulier à M. l'abbé Buquet, alors vicaire général de Paris, lui demandant son impression sur les *Reliquiæ* d'Eugénie et ce qu'il pensait de la publication projetée. Barbey et Trebutien lui avaient fait hommage d'un exemplaire de leur travail et avaient déclaré qu'ils accepteraient son jugement sur l'opportunité de la publication des *Reliquiæ* de Maurice. M. Buquet répondit à Marie, le 9 juin 1856, une lettre dont voici le passage principal.

* Deux des anciens [*amis*] de Maurice ont eu la bonne pensée de m'adresser, en effet, un petit recueil renfermant les pensées de votre sœur Eugénie. Je vous assure que je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt et que je n'y ai rien vu qui ne soit très attachant, et profondément chrétien. Si, au premier abord, on aurait pu trouver peu ordinaire qu'une jeune personne écrivît avec tant d'abandon à un jeune homme, cela s'explique parfaitement parce qu'elle voyait dans M. J. Barbey l'ami intime de son frère et celui qui l'avait le mieux compris. J'aurais désiré seulement que le nom de M^{me} G. Sand ne parut pas dans ce recueil. Il paraît qu'on avait mis votre sœur en rapport avec cette dame. Elle en parle convenablement sans doute. Mais il était parfaitement inutile de citer le petit fragment de lettre où il en est question. C'est peut-être un excès de scrupule de ma part. Aussi n'en parlez pas à ces messieurs. Si je les vois, je leur en dirai un mot.

Quant à ce qu'on veut faire paraître de votre frère, si ces messieurs me consultent, je leur dirai mon avis. Vous me dites que vous leur avez conseillé de m'en parler; n'insistez pas de nouveau pour ne pas paraître exercer une pression. Ils ont bonne intention, je leur en sais gré.

Je crois avoir vu cette pauvre M^{lle} Eugénie à son dernier voyage à Paris. Elle avait un grand désir elle-même de voir mettre au jour ce que l'on avait recueilli de son frère. Il me semble que je lui remis alors une pièce de vers de lui, et quelques pensées de prose qu'il m'avait données, étant encore au collège. Il était convenu qu'on éviterait d'imprimer tout ce qui pourrait laisser des doutes sur la foi et les sentiments religieux qu'il avait toujours gardés au fond de son cœur. Voilà bien mes souvenirs, si je ne me trompe. (*M. l'abbé Buquet à Marie de Guérin, 9 juin 1856.*)

(1) Elle est datée de Caen, avril 1856. Barbey était cependant encore à Labastide d'Armagnac, chez M^{me} de Bouglon, mais il ne tenait pas à révéler le lieu de sa résidence.

Consulté une seconde fois, M. l'abbé Buquet confirma sa manière de voir. Il ajouta qu'il accepterait de revoir les écrits de Maurice et qu'il se mettrait pour cela à la disposition de Barbey et de Trebutien. A son avis, le recueil d'Eugénie ne pouvait que faire bonne impression sur les personnes qui le liraient. Il avait communiqué son exemplaire à une dame souffrante qui avait du cœur; cette lecture lui avait fait du bien.

* Il y aurait un plus grand nombre d'exemplaires imprimés et distribués, ce serait un *bien*. N'ayez donc aucun scrupule d'avoir permis cette publication : c'est une bonne action. (*M. l'abbé Buquet à Marie de Guérin, 17 juin 1856.*)

Ces déclarations si nettes auraient dû calmer les appréhensions de Marie et la susceptibilité d'Anaïs. Il n'en fut rien. Peu de temps après, Marie envoya à Trebutien le fameux : « Restons-en là ! » qui blessa si profondément son fulgurant ami.

Elle [*Marie*] a trouvé le secret de me détacher d'elle complètement. Mes projets de publication ne dépendent point d'elle heureusement. Qu'elle les trouve bons ou mauvais, qu'elle y adhère où qu'elle s'y oppose, c'est tout un pour moi, et ce *un* ne pèse pas un fêtu dans les balances de ma réflexion ! La manière dont elle s'est conduite envers *Nous*, ne mérite pas que nous nous mettions à ses pieds davantage. Nous pouvons nous relever. (*Barbey à Trebutien, 2 août 1856.*)

A mesure que ces pénibles discussions se poursuivaient, Trebutien, sans prendre ouvertement le parti de Marie, trouvait que Barbey exagérait. N'avait-on pas promis, du reste, de ne rien publier sur les Guérin sans l'agrément de la famille ? Il se détachait donc insensiblement de son ami. Il s'y sentait poussé également par un autre motif, dont il serait hors de propos de parler ici (1). Barbey le comprit, pressentit le danger, tâcha de le conjurer. A partir du mois d'août 1856, c'est-à-dire après que la gloire d'Eugénie eut été assurée, les *Dominicales* ne continrent plus aucune allusion aux questions irritantes et au projet de publication guérinienne. D'ailleurs Dutacq, qui aurait pu se charger de l'édition, venait de mourir. D'Aurevilly craignait de jeter de l'huile sur le feu. L'important était de conserver l'amitié précieuse de Trebutien. « *Hasta la Muerte !* », lui disait-il à la fin de presque chaque lettre.

Cependant le *démon* des Guérin était en lui. Impossible de s'arracher à la séduction de la Renommée de Guérin. Il avait bu à cette coupe échanteresse du roi de Thulé, pour employer une de ses comparaisons, et ne pouvait se résigner à la jeter au loin, derrière lui. Deux ans après, en 1858, la pensée de la publication le tenta de nouveau.

Il m'est impossible d'entreprendre notre publication de *Guérin*, et

(1) Nous faisons allusion aux efforts de Barbey d'Aurevilly en vue de dégager Trebutien d'une situation délicate.

cependant il faut qu'elle soit faite — Sainte-Beuve en trépine, — et tout le bruit que je traîne maintenant (autour de mon Nom) — car j'en traîne! — est une raison de plus pour agir. Je clouerais ce bruit-là autour du nom de Guérin, en y mêlant le vôtre. (*Barbey d'Aurevilly*, 23 avril 1858.)

A cette date, Barbey croyait que l'occasion était favorable pour mettre à exécution le projet qui ne l'avait jamais abandonné. Un imprimeur, Poulët-Malassis, lui paraissait capable de le réaliser et pourrait se charger de réimprimer *Brummell*. Il fit part de cette pensée à Trebutien (2 juil. 1858), sans se douter que cette proposition allait être la goutte d'eau qui devait faire déborder le vase. Trebutien en fut vexé jusqu'à l'exaspération. Poulet-Malassis était un éditeur peu recommandable. L'âme de celui que Marie-Jenna a appelé l'*Hermite-Chevalier* se révolta.

Quand cette pensée vous est venue (la pensée de mettre *Guérin* et sa sœur! dans une officine de journalisme de révolution et d'obscénité), quand cette pensée vous est venue, les ossements des Grands Maîtres de Saint-Jean de Jérusalem et des cardinaux de la Sainte-Eglise Romaine (ancêtres des Guérin) ont dû s'agiter dans leur tombe et Eugénie a versé une larme, si l'on en verse encore au ciel. (*Trebutien à Barbey*, juil. 1858, rapportée par Barbey.)

Barbey eut beau présenter des excuses et affirmer que ce n'était qu'une pensée vague, mal définie, qu'aucun pourparler n'avait été engagé auprès de cet éditeur, qu'il s'en remettait à la décision de son ami, Trebutien intraitable ne voulut rien entendre. Dans sa colère, il préféra perdre à jamais cette amitié admirable qui avait duré tant d'années. Ce fut en vain que Barbey essaya de le fléchir. Plus il écrivait, plus le ton de Trebutien « devenait dur, reprochant, violent ». Un jour même, après plusieurs semaines de silence, Trebutien lui réclama sa copie des vers de Maurice. Barbey comprit l'intention. Il les envoya cependant; puis, la mort dans l'âme, il écrivit le billet suivant :

Lundi matin, 29 (nov. 1858.).

Je vais mettre moi-même au *chemin de fer* le paquet à votre adresse renfermant la copie faite pour *Dentu* (et dont j'aurais pu abuser) des vers de *Guérin*.

J'y ai joint la lettre de *Sainte-Beuve*.

Je vous ai écrit une longue lettre depuis mon retour ici, il y a plus de trois semaines, et vous n'avez pas répondu. C'est pour cela que mon paquet part si tard.

J'attendais.

J'aurais trop attendu, si je m'étais obstiné à attendre. Aussi je n'attends plus.

Quand vous voudrez les autres cahiers, vous n'avez qu'à me les demander, — comme celui-ci.

Mon cher Trebutien, notre correspondance est-elle donc terminée?... Vous me rappelez avec votre silence un mot bien vrai : « Ce ne sont pas les torts que les autres ont vis-à-vis de nous que nous ne pouvons leur pardonner, mais ce sont les torts que nous avons envers eux. »

A vous pourtant,

J. B. d'A.

Cette lettre, digne et émouvante, resta sans réponse. Ainsi se termina tristement cette amitié de deux hommes si bien faits pour se comprendre et que l'on aurait cru chevillée en leur cœur jusqu'à la mort. Barbey expiait lourdement ses *torts cruels* envers Eugénie. A son tour, il subissait une pénible épreuve qu'il ne méritait pas.

Trebutien, d'ailleurs, pour rendre la rupture irréparable avait eu soin d'aviser Raynaud et Marie de Guérin de ce qui se passait. Voici sa lettre à cette dernière :

* Caen, 14 juillet 1858.

Mademoiselle,

Je ne vous ai pas écrit depuis bien longtemps. Vous connaissez toutes mes causes d'empêchement auxquelles le temps et la souffrance n'ont fait qu'ajouter. Je ne vous écrirais pas même encore aujourd'hui sans une circonstance particulière et qui touche à nos intérêts les plus vifs et les plus chers, la publication des œuvres de Maurice. M. d'Aurevilly, entraîné sans doute par le désir de réaliser cette publication si longtemps retardée, m'a manifesté l'intention de traiter avec un éditeur qui ne me paraît point présenter toutes les conditions désirables, et même, — pour parler vrai, — dont le choix m'a étrangement surpris. D'abord, c'est un homme issu d'une famille révolutionnaire et antichrétienne, qui n'a pas reçu le Baptême. C'est un socialiste de la pire espèce, dans les doctrines de Quinet et de Michelet. En 1848, il fut rédacteur d'un des journaux les plus ignobles de l'époque dont je n'oserais écrire le nom ici, et fut déporté après les journées de juin où il avait figuré avec les assassins de l'archevêque de Paris. Cet homme s'appelle Poulet-Malassis. Il est aujourd'hui imprimeur à Alençon. Il a fondé à Paris une librairie où il réédite toutes les impuretés et les impiétés du 18^e siècle pour travailler au triomphe des idées révolutionnaires. Quoique le Gouvernement actuel soit assez peu chatouilleux à l'endroit de la morale, déjà plusieurs publications sorties de cette librairie ont été poursuivies et condamnées. Ce n'est pas là le lieu, je crois, d'où doivent sortir les œuvres de votre frère. Quoi qu'il m'en ait coûté, j'ai dû me séparer de M. d'Aurevilly. Je n'ai donc plus maintenant à répondre de rien. Un autre dissentiment s'est présenté entre M. d'Aurevilly et moi. Il voudrait joindre les *Reliquæ* aux Œuvres de Maurice. Lorsque vous avez consenti à la publication de lettres de votre admirable et sainte sœur, je me suis engagé [en]vers vous à en faire un volume tiré à un petit nombre et destiné à quelques personnes choisies. Je pense donc qu'il ne doit pas être réimprimé sans votre autorisation.

Vous voyez, Mademoiselle, que je suis toujours fidèle à la mémoire de nos chers Regrettés. Croyez, je vous prie, qu'écrivant ou n'écrivant pas je pense aussi toujours à vous, et que personne ne sait mieux que moi combien vous êtes par vos sentiments la digne sœur de Maurice et d'Eugénie. Agréez donc, de nouveau, je vous prie, Mademoiselle, l'assurance du profond respect et du sincère dévouement avec lequel je suis

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

G. S. TREBUTIEN.

Lorsque vous m'écrirez, donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre chère Caroline.

Cette brouille aurait dû être fatale à la gloire des Guérin. Mais la

Providence veillait. La lettre que Trebutien écrivit à Marie de Guérin, — il ne lui avait, semble-t-il, rien adressé depuis le 27 mai 1856, — servit à le rapprocher des habitants du Cayla. Il reprit sa tâche guérinienne, la mort dans l'âme, comme il en fit l'aveu plus tard :

* Je suis convaincu que tout ce qui s'est passé a été providentiel et dans l'intérêt de notre publication. Mais, après ce que nous avons été l'un pour l'autre, pendant tant d'années, notre rupture n'en est pas moins triste, d'autant plus que je m'imagine que Maurice et Eugénie en souffrent. (*Trebutien à Marie de Guérin*, 4 mai 1863.)

Rien ne l'arrêta désormais dans cette entreprise, qu'il regarda toujours comme une mission que Dieu lui avait donnée ici-bas. Ses efforts, cette fois, furent couronnés de succès. Ils aboutirent, en 1861, à la publication des *Reliquiæ* de Maurice en deux volumes du même format que les *Reliquiæ* d'Eugénie. Une fine étude de Sainte-Beuve ouvrait le premier. En tête du second, figuraient des souvenirs personnels de F. du Breil de Marzan. Mais ce n'était là encore qu'un appel au public plutôt qu'une publicité proprement dite. Sur les conseils de Sainte-Beuve (1), Trebutien entreprit l'édition de vulgarisation. Il se fit aider d'abord par Eugène Gandar, professeur de littérature à la Faculté des Lettres de Caen, qui devint suppléant de Villemain en Sorbonne, puis (*déc.* 1863) par Charles-Marie, ancien professeur de Stanislas, professeur à Caen. Quelques années après, parurent les trois volumes des textes guériniens qui connurent un des plus magnifiques succès de librairie dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

1^o MAURICE DE GUÉRIN. JOURNAL, LETTRES ET POÈMES, publiés avec l'assentiment de sa famille, par G. S. TREBUTIEN et précédés d'une notice biographique et littéraire par M. Sainte-Beuve. Paris, Didier, 1862.

2^o EUGÉNIE DE GUÉRIN. JOURNAL ET LETTRES, publiés avec l'assentiment de sa famille par G.-S. TREBUTIEN. Nouvelle édition. Paris. Didier. 1863. [En 1864, le titre changea : EUGÉNIE DE GUÉRIN. *Journal et fragments*...]

3^o LETTRES D'EUGÉNIE DE GUÉRIN, publiées avec l'assentiment de sa famille par G.-S. TREBUTIEN. Paris. Didier. 1865.

Les difficultés n'avaient pas manqué à l'éditeur : la souffrance est la rançon ordinaire de toute gloire. Mais enfin le but était atteint. Maurice et Eugénie étaient entrés ainsi définitivement dans le ciel de la gloire littéraire et leur constellation jumelée n'a pas cessé, depuis lors, de monter et de briller.

A mesure que Trebutien publiait ses volumes, le succès s'affirmait de plus en plus grand. Le 8 février 1863, il put écrire à Marie :

(1) M. Robillard de Beaurepaire dans la *Notice biographique et littéraire* qu'il a consacrée à Trebutien a mis en relief le rôle de Sainte-Beuve.

* Vous avez vu, par ce que vous mande M. Raynaud, que je ne vous avais pas exagéré l'effet produit par *notre* cher volume. Voici ce que m'écrivait, de son côté, il y a quelques jours, M. Paul Quemper, cet autre ami vrai de Maurice, dont vous avez vu le nom à tant de pages : « Les deux volumes ont ici un véritable succès dans le monde d'élite. Beaucoup de personnes très distinguées, aussi remarquables par le cœur que par l'esprit et l'intelligence, m'en ont parlé avec un véritable enthousiasme, notamment le Père Lefebvre, cet aimable et docte jésuite, si bon appréciateur des choses élevées, durables et pénétrantes. » Le lendemain une autre personne m'écrivait aussi de Paris : « Dernièrement Pr[éault (?)] le sculpteur, en entrant chez M. de Lamartine, fut salué par ces mots : *Ah ! mon cher, depuis huit jours et huit nuits, je lis un livre... C'est la plus belle chose qui jamais ait été écrite !...* Il parlait des œuvres de M^{lle} Eugénie de Guérin. »

On ne saurait croire le nombre de lettres qui parvinrent à Caen et au Cayla en témoignage de reconnaissance pour la publication des Œuvres guériniennes, ni la quantité d'articles ou d'études qui parurent alors dans les revues. On en trouvera une liste imposante, quoique incomplète, dans notre bibliographie. Trebutien se montra tellement ravi de cet enthousiasme prodigieux qu'il fut tenté, comme il le dit dans l'*Avertissement des Lettres d'Eugénie*, de renouveler un usage cher aux Editeurs du xvr^e siècle et d'élever à Eugénie une sorte de *Tombeau mystique* en réunissant tous les hommages à sa mémoire. Pourquoi faut-il que ce projet n'ait pu aboutir ? La chose valait cependant la peine d'être réalisée. Beaucoup de lettres qui lui furent adressées émanent de personnages célèbres : comte de Chambord, cardinal de Villecourt, M^{sr} Mermillod, Matthew Arnold, A. de Pontmartin, etc. Citons l'une d'entre elles, celle de Charles de Montalembert :

* Paris, ce 15 février 1864.

Monsieur,

'Je viens bien tard vous remercier de l'incalculable présent que vous avez fait au monde entier et que vous avez bien voulu m'adresser personnellement, en publiant le Journal d'Eugénie de Guérin. Mais j'ose croire que, parmi ceux qui sont venus les premiers vous apporter leurs actions de grâces, il n'en est point qui aient pu vous parler avec un cœur plus pénétré de reconnaissance et d'émotion que le mien. Je vous avoue que je suis resté assez froid pour Maurice; et des circonstances particulières m'avaient empêché jusqu'à présent de lire à mon aise et avec suite le volume d'Eugénie. Enfin, je l'ai pris en main cet hiver, à la campagne, pendant que j'étais en proie à des tristesses et à des amertumes profondes; je l'ai lu tout haut à ma femme, au coin de notre foyer dépeuplé; et j'ai été ravi.

Aucune femme-auteur ne m'a jamais procuré une jouissance plus complète ou inspiré une admiration plus vraie. Je la mets fort au-dessus de la duchesse de Duras, de Madame de Staël et même de Madame Swetchine. Elle a moins de subtilité et beaucoup plus d'élan que cette *Mère de l'Eglise* dont le cœur eût été d'ailleurs si digne de comprendre et d'aimer celui de notre délicieuse Eugénie.

Quel dommage qu'elle n'ait pas été mise en rapport avec nous, pendant ses voyages de Paris en 1838 et plus tard, quand tout le cercle qui

se réunissait autour de M^{me} Swetchine était encore debout et complet. J'entends quel dommage pour nous ! car pour elle, il n'y avait rien à gagner, rien à désirer. Ce style que vous avez si bien qualifié (page ix) n'aurait pu que perdre au contact de la littérature parisienne et même des salons de Paris. Mais ce style, qui me charme jusque par ses néologismes hardis et ingénieux, est éclipsé à mes yeux par la grandeur et la beauté de son âme. Jamais, du reste, le fond et la forme ne se sont mieux combinés, mieux répondus. Jamais aussi la vie morale et intellectuelle n'a jailli avec un jet plus prodigieux du sein des entraves et des misères de la vie vulgaire.

Il est fâcheux qu'elle ait fait de si mauvais vers à côté de cette prose incomparable, et surtout qu'elle ait pris pour confident M^{***} ! Ah ! si vous aviez pu [*un mot illisible*] cette aberration fraternelle ! Mais n'importe ; elle vous doit sa gloire, une gloire aussi pure que bienfaisante ; et nous, Monsieur, nous vous devons tous une reconnaissance que j'aurais fort à cœur de vous exprimer de vive voix si vous veniez à Paris pendant les mois que j'y passe de Février à Mai.

En attendant le vrai bonheur de causer avec vous de la joie et de la consolation que vous m'avez procurées, je vous prie d'agréer la sincère assurance de ma haute considération et de mon affectueuse gratitude.

CH. DE MONTALEMBERT.

Quant aux articles de journaux et aux études parues dans les revues, ils portèrent tout de suite très haut la renommée des deux Guérin, frère et sœur. Pour nous borner à Eugénie, rappelons que Lamartine a appelé son *Journal le plus beau des livres modernes* et que l'un des plus éminents critiques anglais, Matthew Arnold, a dit qu'elle était « une *Antigone de France* élevée et ennoblie par la foi chrétienne ».

Cette gloire est devenue plus éclatante parmi nos contemporains. On ne discute plus la valeur du *Journal*. M. Maurice Souriau n'a pas hésité à le mettre en bonne place parmi les productions littéraires de la période romantique. Après avoir cité les éloges que Barbey lui décerne : « Talent qui ne se doute pas de lui-même, chef-d'œuvre de perfection, sublime le plus naïf et le plus divin... » il proclame à son tour :

Le *Journal* résiste au poids de pareils éloges. Ce n'est pas une œuvre mièvre ; la pensée est puissante ; la force créatrice étonne. (*Histoire du Romantisme en France*, II. p. 122.)

Plus nombreux encore de nos jours ceux qui, en Eugénie, par-dessus le talent de l'écrivain admirent la noblesse du caractère, la grandeur de l'âme, la sainteté de la vie. M. Maze-Sencier proclame que son existence offre une valeur vraiment sociale. M. Victor Giraud lui trouve « une âme si riche, si haute, si vibrante et si profonde qu'elle transfigure toutes choses et que, d'une destinée toute simple, presque banale, elle a su dégager cet élément d'intérêt humain, d'émotion communicative que nous demandons aux romans les

plus pathétiques ». Que d'autres témoignages ne pourrions-nous pas apporter ! Nous savons, par exemple, que Jean Jaurès, son compatriote, a écrit sur elle de belles pages, dans un article sur Maurice encore inédit, mais que M. Lefranc se propose de publier un jour. Eugénie de Guérin a eu la bonne fortune de rallier les suffrages les plus divers venant de tous les coins de l'horizon intellectuel, ce qui est seulement le privilège des natures vraiment grandes. De purs artistes, comme Ernest Zyromski et Francis Jammes, lui dressent des autels dans leur cœur, lui offrent leurs hommages intérieurs et méditent silencieusement devant celle qu'ils voient environnée de l'auréole des âmes nobles et douloureuses.

BIBLIOGRAPHIE ⁽¹⁾

- I. MANUSCRITS AUTOGRAPHES. — II. COPIES TREBUTIEN. — III. ARCHIVES DIVERSES CONSULTÉES. — IV. TEXTES PUBLIÉS : éditions Trebutien, publications diverses, traductions. — V. LIVRES ET BROCHURES. — VI. PRINCIPAUX ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX : depuis la publication des *Reliquiæ* jusqu'à la mort de Marie de Guérin; depuis le début du xx^e siècle. — VII. DIVERS : Académie française; Jeux Floraux de Toulouse, cours et conférences, poésies...

I. — Manuscrits autographes.

A. — LE JOURNAL.

B. — LETTRES D'EUGÉNIE DE GUÉRIN :

1. Lettres à sa famille : à son père, à Marie, à Erembert;
2. Lettres à son frère Maurice;
3. Lettres à Louise de Bayne;
4. Lettres à divers : Andryane, Barbey d'Aurevilly, comte de Beaufort, Albanie et Gabrielle de Bellerive, Antoinette de Boisset, M^{me} Adolphe de Cahuzac, Irène Compayré, Caroline de Gervain, M^{me} Henry Groc de Salmiech (Lucie de Bellerive), prince de Hohenlohe, abbé Limer, Françoise Limer, baronne de Maistre, Jenny de Maistre, Xavier de Maistre, Euphrasie Mathieu, Gabrielle de Paulo, M^{me} Arsène Pélegry, Paul Quemper, M. et M^{me} Auguste Raynaud, la Reine, M^{me} Aline de Rivières, Félicie et Philibert de Roquefeuil, M^{me} d'Assier de Tanus (Marie de Thézac), Charles de Thézac.

C. — POÉSIES.

D. — DIVERS : Carnets. Extraits de lectures. Fragments. *Juvenilia*. Pages intimes. Feuilles volantes.

II. — Copies Trebutien.

A. — DOSSIER DE M^{lle} READ :

1. *Lettres de Eugénie de G. à M^{me} de M.*
2. *E. de Guérin. Reliquiæ.*
3. *Gueriniana*. [Extraits des lettres de J. Barbey d'Aurevilly à Trebutien.]
4. *M. de G. Impressions.*
5. *Lettres de Maurice de Guérin.*
6. *Les Vers de Maurice de Guérin.*
7. *Lettres de M. G. de Guérin à Jules Barbey d'Aurevilly.*
8. *Lettres de Barbey d'Aurevilly à Trebutien.*
9. *Memoranda* de Barbey d'Aurevilly. — On lit sur les premières pages :

(1) Bien qu'il soit difficile, dans une bibliographie d'Eugénie de Guérin, de ne pas mentionner les ouvrages et les articles relatifs à son frère, — tant les noms du frère et de la sœur sont inséparables, — nous nous efforcerons de citer seulement ce qui a trait plus spécialement à Eugénie.

« Ecrit pour *Guérin du Cayla*, l'homme que j'aimais le plus, et copié par Trebutien, l'homme que maintenant j'aime le plus. J. B. d'A. »
— « Strange Book. G. G. »

N.-B. — La plupart de ces cahiers, magnifiquement reliés, se trouvent au Musée Aurevillien de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

B. — DOSSIER DE M. ABEL LEFRANC :

1. *Eugénie de Guérin. Vers.*
2. *Lettres d'Eugénie de Guérin à M^{me} de Maistre.*
3. *Extraits des lettres d'Eugénie de Guérin.*
4. *Les Vers de G. M. de Guérin.*
5. *Lettres de Maurice de Guérin.*

C. — DOSSIER DE LA BIBLIOTHÈQUE DE CAEN :

1. *Vers de Eugénie de Guérin.* [Collection Mancel, n° 270.]
2. *Vers de Maurice de Guérin.* [Collection Mancel, n° 271.]
3. Fragment d'*Amaïdée*, poème en prose par J. Barbey d'Aurevilly. Il est précédé de quelques vers de Maurice de Guérin et suivi d'une poésie d'Amédée Renée.
4. *Sept lettres de Jules Barbey d'Aurevilly* (1832-1836).
5. *Barbey d'Aurevilly (Jules) : Lettres à G. S. Trebutien. T. V. 1856.* [Don de M^{lle} Trebutien.]

D. — DIVERS :

1. Copies faites pour Sainte-Beuve : 1° *Vers et lettres de Maurice et Eugénie de Guérin*; 2° *Gueriniana*; 3° *Amaïdée*, poème en prose par Barbey d'Aurevilly. — Ces manuscrits ont été compris dans la vente de J. Claretie, 14-18 janv. 1918.
2. Copies faites pour Gandar : *Gueriniana*.
3. Il existe une foule d'autres copies guériniennes de Trebutien qu'il est difficile de dénombrer. Trebutien fut un copiste infatigable. Parmi celles que nous connaissons, citons celles qui ont été faites pour Mathilde Aussant, le Père Léon d'Aurevilly, Marie Jenna, Albin Goudareau, Marie de Guérin, M^{me} de Maistre, Léon Duchesne de la Sicotière, M^{me} Trolley, etc... Ce sont tantôt des cahiers, tantôt des feuilles séparées.

III. — Archives consultées

A. — ARCHIVES PUBLIQUES :

1. Archives du département du Tarn.
2. Archives de l'Archevêché d'Albi.
3. Archives municipales d'Andillac, de Caen, de Cahuzac-sur-Vère, de Gaillac, de Lisle.
4. Bibliothèque Nationale.
5. Jeux Floraux.
6. Musée Aurevillien de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

B. — ARCHIVES PARTICULIÈRES :

1. Des châteaux du Cayla, de Labourelle, de Rayssac, du Val de l'Arguchon.
2. Des familles de Bellerive, de Gervain, Mathieu, de Thézac, de Tonnac.
3. De M^{lle} d'Aragon, M^{lle} Mathilde Aussant, M. Louis Barthou, M^{me} de Beauvallon, M. Gabriel de Bellerive, M^{lle} Cécile Boyer, M. l'abbé Can-

nac, M^{lles} Cazals, M. Esparbès, M. des Essarts, M. Groc de Salmiech, MM. Helleu et Sergent, M. François Laurentie, M. Abel Lefranc, M^{me} Loviot, M^{me} de Moncan, M. Moulat, M^{lle} Louise Read, M^{me} la baronne de Rivières, M. Henry de Sainte-Marie, M. Ludovic de Thézac, M. Gabriel Thomas, M. Van Bever, M^{me} Vincent-Lebaupin, M. Louis Yver.

4. De M. le chanoine Fort : *Lettres de Louise de Bayne à Eugénie de Guérin*.

IV. — Textes publiés

A. — EDITIONS DE TREBUTIEN :

Eugénie de Guérin. Reliquiae publié par JULES BARBEY D'AUREVILLY et G.-S. TREBUTIEN. Caen, imprimerie de Hardel, rue Froide, n^o 2, MDCCCLV. — Lxiv p. (faux titre, titre, dédicace et introduction), 44 p. et 144 p.

On y lit cette note : « Ce livre imprimé à petit nombre ne se vend pas. » — L'ouvrage fut publié à 50 exemplaires seulement. L'introduction par Barbey d'Aurevilly fut l'objet d'un tirage à part.

Eugénie de Guérin. Journal et Lettres publiés avec l'assentiment de sa famille par G.-S. TREBUTIEN. In-8^o. 1862. Didier et C^{ie}, xi-496 p. — Ouvrage couronné par l'Académie [prix Montyon, 3.000 fr.].

En 1863 et 1864, il a été fait plusieurs tirages de ce volume :

- 1^{er} tirage in-12 = 2^e édition;
- 2^e tirage in-8^o = 3^e édition;
- 2^e tirage in-12 = 4^e édition;
- 3^e tirage in-12 = 5^e édition;
- 3^e tirage in-8^o = 6^e édition;
- 4^e tirage in-12 = 7^e et 8^e éditions.

Eugénie de Guérin. Journal et Fragments publiés avec l'assentiment de sa famille par G.-S. TREBUTIEN. — Paris, Didier. 1864. In-12, xii-449 p.

Cet ouvrage a obtenu un succès continu de librairie. Il en a été fait de nombreuses réimpressions en in-18 jésus.

1864 : 11^e et 12^e. — 1865 : 13^e et 14^e, 15^e et 16^e. — 1866 : 17^e et 18^e. — 1867 : 19^e et 20^e. — 1868 : 21^e et 22^e. — 1869 : 23^e. — 1871 : 26^e. — 1872 : 27^e. — 1874 : 29^e. — 1884 : 36^e. — 1909 : 50^e et 51^e (21 mai). — 1912 : 52^e. — 1914 : 54^e et 55^e (29 avril). — 1919 : 56^e. — 1922 : 57^e. — 1925 : 58^e et 59^e.

Lettres d'Eugénie de Guérin, publiées avec l'assentiment de sa famille par G.-S. TREBUTIEN, conservateur-adjoint de la bibliothèque de Caen. Paris, Didier et C^{ie}. 1864. In-8^o, vii-516 p.

Edition originale tirée à 7 francs. Il a été tiré en outre des exemplaires sur papier de Hollande à 14 fr.

Nombreuses réimpressions en in-18 jésus : 1865 : 2^e et 3^e (in-12), 4^e (in-8^o), 5^e, 6^e, 7^e et 8^e (in-12). — 1866 : 9^e. — 1867 : 11^e. — 1868 : 13^e. — 1869 : 14^e. — 1870 : 15^e. — 1872 : 17^e. — 1874 : 19^e. — 1880 : 23^e. — 1881 : 24^e. — 1884 : 26^e. — 1907 : 37^e et 38^e (oct.). — 1912 : 40^e. — 1922 : 43^e. — 1926 : 44^e et 45^e.

B. — PUBLICATIONS DIVERSES RENFERMANT DES TEXTES GUÉRINIENS.

*Lettres et fragments de lettres d'Eugénie de Guérin à M^{me} de M****. — [M. ROUDELET]. — *Revue d'Economie Chrétienne*, juil.-août 1863.

- Lettres inédites d'Eugénie de Guérin.* — DUILHÉ DE SAINT-PROJET. — *Illustration du Midi*, 14 fév. 1864.
- Pieux échos du Cayla.* Espérance et consolation. Pensées recueillies par l'auteur de *l'Art d'être heureux* dans le *Journal d'Eugénie de Guérin*. Granimont (Belgique). Œuvre de Saint-Charles-Borromée. 1890.
[Opuscule vendu au profit de l'église d'Andillac. Il contient le *Crucifix* de Maurice.]
- Lettres inédites.* — MAZE-SENZIER. — *La Quinzaine*, 1894 et 1895. Tomes I, II, III.
- Eugénie de Guérin.* — *Reliquiæ*. Fragments choisis et précédés d'une notice. — EDMOND PILON. — Paris, Sansot, 1906. In-16.
- Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin.* Avec une introduction biographique et critique, des notes bibliographiques. — ERNEST GAUBERT. — Poitiers, Société française d'impression et de librairie; Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. In-16, 359 p.
- Inédits de Maurice et d'Eugénie de Guérin.* — A. LEFRANC. — *Le Figaro*, 10 août 1910.
- Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin.* — COMTE DE COLLEVILLE. — *Mercure de France*, in-18, 1916 p.
- Achevé d'imprimer de la 1^{re} édition, le 16 fév. 1911; de la 2^e, le 19 juin 1911.
- Eugénie de Guérin (1805-1848). Extraits du Journal et Lettres choisies* par MADELEINE MARION [M. Favergat-Marion]. — Hatier, 1911. In-16, 243 p.
- Journal d'Eugénie de Guérin.* — Limoges. Librairie nationale d'éducation et de récréation. Imprimerie Ardant, 1912. In-4°, 222 p.
- Extraits du Journal d'Eugénie et de Maurice de Guérin* par PAUL DE LA CHAUVINIÈRE. Albi, Imprimerie des Orphelins-Apprentis, 1912, 2 brochures.
- Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne.* — E. BARTHÉS. — *Albia Christiana*, 10 juil. 1912.
- Lettres inédites d'Eugénie de Guérin à Philibert de Roquefeuil.* Avec introduction et notes. — FRANÇOIS LAURENTIE. — *Le Correspondant*, 25 juil. 1912.
- Eugénie de Guérin. Pensées au jour le jour.* — [Publiées par G. MICHAUT]. — Payot, *Bibliothèque miniature*, n° 52.
- Eugénie de Guérin avant la lettre.* — F. DE GÉLIS. — Extrait de la *Revue des Pyrénées*, 1913.
- Inédits d'Eugénie de Guérin.* — E. BARTHÉS. — *Le Mouvement des faits et des idées*, mars, avril, juin 1923.
- ŒUVRES D'EUGÉNIE ET DE MAURICE DE GUÉRIN. *Eugénie de Guérin. Lettres à Louise de Bayne.* — Textes inédits. — E. BARTHÉS. — Paris, Gabalda; Albi, Imprimerie Coopérative. In-8°.
- Tome I (1830-1834), lxiii-467 p. 1924.
- Tome II (1835-1847), xvi-397 p. 1925.
- Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Française [Prix Marcellin Guérin, 1.000 fr.] en 1927.

Il a été tiré de cet ouvrage une édition de luxe (50 fr.) sur papier de Rives.

Eugénie et Maurice de Guérin à Toulouse avec deux fac-similés. — ALBERT GUITTARD. — Edition des *Feuilles au vent*. Toulouse, 1924. Publication à tirage limité. [Articles parus dans *Feuilles au vent*, oct. 1923-janv. 1924.]

Miscellanées guériniennes. Pages choisies d'Eugénie de Guérin à M^{me} de Maistre. — E. DECAHORS. — *Le Figaro*, 20 fév. 1926.

C. — TRADUCTIONS (1).

Journal of Eugenie de Guérin, edited by G.-S. Trebutien, published by Simpkin and Marshall booksellers, Stationer's Hall court, London. 1865. I vol. in-8° cart. 7 shillings 6 pence.

The Journal of M. de Guérin, with one essay by Matthew Arnold... translated by F. Fisher. New-York, 1867.

Journal, translated by J. P. FROTHINGHAM. London, 1891.

Eugénie de Guérin. Tagebuch und Fragmente von O. H. HALLE, 1883.

V. — Livres et brochures

ALLODOLI (Ettore). — *Cuor di Sorcella. Eugénie de Guérin*. — 1927. Firenze. Felice Le Monnier.

ARNOLD (Matthew). — *Essays in criticism*. — London. In-16, 350 p — L'étude sur Eugénie de G. avait précédemment paru dans le *Conhill Magazine*, juin 1863.

BARAUD (abbé A.). — *Femmes d'intelligence et de foi au XIX^e siècle*. M^{me} Swetchine. M^{lle} Eugénie de Guérin, Marie Jenna, M^{me} Cochin. — Paris, 1906.

BARBANO (O Maria). — 1. *Antigone cristiana (Eugénie de Guérin)*. — Firenze, 1912, in-8°, p. 33. — Estratto dalla *Rassegna Nazionale*, 16 Giugno 1912.

2. *In onore di Maurice e di Eugénie de Guérin*. — Firenze, 1914 in-8°, 8 p. — Estratto dalla *Rassegna Nazionale*, 1° Febbraio 1914.

BARBEY D'AUREVILLY (Jules). — 1. *Lettres de Jules Barbey d'Aurevilly à Trebutien*. — 2 vol., in-8°, Paris, Blaisot, 1908;

2. *Premier Memorandum (1836-1838)*. — Paris, Lemerre;

3. *Second Memorandum (1838)*. — Paris, Stock;

4. *Les œuvres et les hommes. Les bas bleus*. — ...Eugénie de Guérin... In-12, Paris, Palmé, déc. 1877.

5. *Lettres de Jules Barbey d'Aurevilly à Trebutien*. — Bernouard, Paris, 1927-1928.

BEAUNIER (André). — *Visages de femmes*... Jacqueline Pascal, Eugénie de Guérin, Marie de La Morvonnais.... — Paris, Plon, 1913, in-12, 379 p.

(1) En dehors des quelques traductions que nous signalons, Trebutien note dans ses lettres à Marie de Guérin qu'on lui a demandé de faire autoriser des traductions en hollandais (1868), en allemand (1869), en polonais (1870). La traduction anglaise se répandit aux Etats-Unis dès 1866.

- BOISSIN (F.). — *Barbey d'Aurevilly et Eugénie de Guérin. Souvenirs littéraires*. 1891, in-8°.
- BORDEAUX (Henry). — *Le Waller Scott Normand : Barbey d'Aurevilly*. — Plon Nourrit, 1925.
- COLLEVILLE (comte de). — *Eugénie de Guérin intime*. Préface de Coppée. Paris. Librairie des Saints-Pères. In-12, 1907. — (Troisième édition en 1911.)
- GABRIELLE DELZANT. — 1. *Lettres. Souvenirs*. — 1904. In-8°. Paris. — « Tiré à petit nombre pour les amis de l'auteur ».
2. *Lettres de Gabrielle Delzant (1874-1903)* publiées par Louis Luviot. Paris, Hachette, 1906.
- DUBAMELET (Geneviève). — *La vie et la mort d'Eugénie de Guérin*. Cahiers féminins n°2. Paris, Bloud et Gay, 1925. In-12, 248 p. 11^e édition en juin 1928.
- Cet ouvrage a obtenu le prix de littérature spiritualiste Claire Virenque en 1926.
- FÉLIX-FAURE GOYAU (Lucie). — 1. *Vers la joie. Ames paternelles, âmes chrétiennes...* Christina Rossetti, Eugénie de Guérin... — 1906, in-12.
2. *A propos du centenaire d'Eugénie de Guérin*. — Fribourg, Suisse. Imprimerie de l'œuvre de Saint-Paul. In-8°, janv. 1906.
- DESCHAMPS DU MANOIR. — *Eugenia de Guérin*, per M^{re} GIUSEPPE DESCHAMPS DU MANOIR, versione del Francesco Rotondo. — Napoli, tipographia editrice degli accattoncelli, 76 p. 1876.
- FLEURY (abbé E.). — *Hippolyte de La Morvonnais. Sa vie, ses œuvres, ses idées*. Etude sur le romantisme en Bretagne. — Paris, H. Champion. 1911. In-8°. Thèse de doctorat ès-lettres.
- FORT (Edmond). — *Cahuzac et son district*. — Manuscrit de 310 pages. 1886.
- FRANS (Charles). — *Eugénie et Maurice de Guérin*. — Grand in-8°. — Etude biographique parue dans le Noël, les 14, 21 et 28 mars 1918.
- GAUTIER (Léon). — *Portraits du XIX^e siècle*. Tome III. 1894.
- DE GÉLIS (François). — *Le roman de Maurice et Eugénie*. — Un vol. 12 x 19, de 190 pages. Bibliothèque occitane, 6, passage Verdreau. Paris. 1927.
- GIRAUD (Victor). — *La Vie chrétienne d'Eugénie de Guérin*. — Plon, 1928.
- GRELÉ (E.). — *Jules Barbey d'Aurevilly*. Thèse de doctorat ès-lettres. Caen, Lanier. 1904. 2 vol. (Chap. XI. L'influence de Barbey.)
- GUÉRIN DU GAYLA (Jeanne). — *Eugénie de Guérin. Récit de son exhumation*. — Paris, Didier, 1876. 52 p.
- JAMMES (Francis). — 1. *Feuilles dans le Vent*, p. 164.
2. *Les Caprices du poète*. Troisième volume, 204-211. Paris, Plon, 1923.
3. *La divine douleur*. — En deuil d'un frère. — Paris, Bloud, nov. 1928.
- JEUX FLORAUX. Recueil de 1867. — Toulouse, Douladoure.
- LACOSTE (abbé). — 1. *Lettre à Monsieur Trebutien sur Eugénie de Guérin*. Bagnères de Bigorre, Père, 1867, in-8°, 41 p.
2. *Diversités extraites d'un Cahier bleu écrit dans une solitude des*

- Pyrénées et dédiées à l'éditeur d'Eugénie de Guérin. Eau-forte de Bouet. — Caen, imprimerie F. Le Blanc-Hardel, 1868.
- LAMARTINE. — *Cours familial de littérature*. Entretiens 88, 89 et 90 (avril-juin 1863.)
- LONDON. — *Le spiritualisme dans la pensée et dans l'art*. 1872. Fleury, Rennes, in-12.
- LAUR (Jean). — *La femme chrétienne au XIX^e siècle*. II^e série... M^{me} Bara. Eugénie de Guérin, Marie Jenna... — Abbeville, Paillart, 1895, in-8°.
- LEFRANC (Abel). — *Maurice de Guérin d'après des documents inédits*. Paris, H. Champion, in-8°, ii-323 p.
- LEVALLOIS (Jules). — *La piété au XIX^e siècle*. Chapitre III. Eugénie de G. — Michel Lévy, 1864.
- LICHTENBERGER. — *Encyclopédie des sciences religieuses...* Eugénie et Maurice de Guérin par le pasteur Bastide. — Paris, Fishbacher, 1873.
- LUGAN (A.). — *Horizon d'âmes... Francis Jammes, Eugénie de Guérin*. — Le monde nouveau, éd. 1926.
- MARELLE (Charles). — *Eugénie et Maurice de Guérin*. — In-8°, 1869. — Discours prononcé à Berlin aux Conférences publiques de la Société pour l'étude des langues modernes.
- MARIE JENNA [Céline Renard]. — *Mes amis et mes livres*. — ...Trebutien, Eugénie de Guérin. — Paris, Gervais, 1883, in-12; Paris, Téqui, 1901.
- MAZE-SENZIER. — *Eugénie de Guérin*. — Paris, Bloud. Collection *Science et religion*, n° 675. 1913, in-16, 64 p. — Cette étude avait paru dans la *Chronique sociale de France*, juil. 1912.
- [MOISSET PIERRE]. — *En l'honneur d'Eugénie et de Maurice de Guérin. Souvenir*. Fêtes d'Andillac et du Cayla le 18 juillet 1912. — Rabastens, Mauriès, juin 1913, in-16, 384 p.
- MONTÉGUT (Emile). — *Nos morts contemporains*. — II^e série... Maurice de Guérin, Eugénie de Guérin... — Paris, Hachette, 1884. — Etudes parues dans le *Moniteur Universel*, 20 et 27 juil. 1863.
- NICOLAS (Auguste). — *Eugénie de Guérin. Journal et Lettres. Etude psychologique*. — 1863, in-12, 40 p.
- PAUTHE (Léopold). — *Mission d'Eugénie de Guérin ou l'apostolat d'une sœur*. — Toulouse, Privat, 1873, in-12; Paris, Perisse, 1875, nouvelle édition. Ouvrage couronné par l'Académie Française.
- PICARD (chanoine). — *Emilie de Vialar*. — Paris, Bonne Presse, 1925, in-12.
- PRAT (A.). — *Eugénie de Guérin. Femmes de France*, n° 6. — Paris, Le thiclleux, 1910, in-12 écu, 124 p. — 2^e édition en 1912.
- PRAVIEL (Armand). — *Provinciaux*. — ...Mistral, Ch. de Pomairols, Coralie de Gaïx, Eugénie de Guérin... — Paris, La Renaissance du Livre, n° 55. 1923, in-12, 194 p.
- ROBILLARD DE BEAUREPAIRE (E. de). — *F. G. S. Trebutien, conservateur adjoint de la bibliothèque de Caen*. — Caen. Le Blanc-Hardel, 1872. — Notice biographique lue à la séance des *Antiquaires de Normandie* le 21 déc. 1871.

- RIVIÈRES (Edmond de). — *Andillac et le Cayla*. — Caen, 1864, in-8°. — Extrait du *Bulletin Monumental de Caen*, mai 1864.
- SAINT-BEUVE. — *Lundis*, XII, XV. — *Nouveaux Lundis*, III, IX, XII.
- SAINT-MARC (A.). — *Portraits de femmes. Eugénie de Guérin*. — Paris, Fishbacher, 1894, 96 p.
- SALOMON (Michel). — *Portraits et paysages*. Préface de Paul Bourget. — Perrin, éditeur. — Récit d'une promenade faite au Cayla en l'honneur de Maurice et Eugénie de Guérin.
- SEILLIÈRE (Ernest). — *Nouveaux portraits de femmes...* George Sand, Elise Radziwill, Eugénie de Guérin... — Paris, Emile Paul, 1924.
- SELDEN (Camille). — *Eugénie et Maurice de Guérin*. — In-8°, 36 p. — Extrait de la *Revue Nationale*, mars 1863.
- SOURIAU (Maurice). — *Histoire du Romantisme en France*. Tome II, Livre II, Chap. VII. *Le Journal d'Eugénie de Guérin*, p. 120 sqq. — Editions Spes, 1927.
- STAÆFF (lieutenant-colonel). — *La littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours*. — II ... Notices et extraits d'Eugénie et de Maurice de Guérin, d'Auguste Chopin et d'Auguste Robert. — Didier, 1869.
- STEPHEN (Marc). — *Souvenirs du Cayla*. — Toulouse, Chauvin, 1877, in-8°, 55 p.
- TARADE (abbé Emile). — *Nouvelles études d'âmes. Reflets du passé. — Un centenaire oublié : Eugénie de Guérin*. — Poussielgue, 1908.
- TAY (Marie). — *Portraits de femmes chrétiennes*. Alix de Lamartine, M^{me} Alphonse de Lamartine, Valentine de Lamartine, Eugénie de Guérin, M^{me} Swetchine. — Paris, Librairie catholique, 38, rue Saint-Sulpice, 1900.
- TAYLOR (miss). — *Good Woomen*, II^e série. 1866. — Etude parue dans une revue anglaise, 1863.
- TONELLI (Luigi). — *Eugenia de Guérin. Fragmenti del suo Giornale, tradutti e introdotti*. R. Carabbo, Lanciano, 1922.
- VÄISSE-CIBIEL. — *Une visite au Cayla*. Extrait de la *Revue de Toulouse*, 1^{er} oct. 1863.
- VIVENS (comtesse de). — *Ecrin littéraire et philosophique*. — Castres, Huc, 1868, in-16. — Recueil de pensées choisies.
- ZYROMSKI (Ernest). — *Eugénie de Guérin*. — Abbeville, Paillart; Paris, Collin, 1921, in-16, vii-215 p.
Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Française, juil. 1922.
- ANONYME. — *Deux grandes âmes au XIX^e siècle : Eugénie de Guérin, Rosa Ferruci*. — Tours, Mame, 1901, in-12, 95 p.; 1908, petit in-8°.

VI. — Principaux articles de Revues et de Journaux (1)

A. — DEPUIS LA PUBLICATION DES RELIQUES JUSQU'À LA MORT DE MARIE DE GUÉRIN.

1856. — *Eugénie de Guérin. Reliquæ*. — Sainte-Beuve. — *Athenæum*, 9 févr.

Après cette étude qui consacra le succès des *Reliquæ*, de nombreux articles parurent dans l'*Assemblée Nationale* [Lerminier], le *Constitutionnel*, le *Journal des Débats*, la *France*, le *Moniteur*, le *Temps*.

1862. — *Maurice et Eugénie de Guérin, frère et sœur*. — Barbey d'Aurevilly. — *Le Constitutionnel*, n° 75, 1^{er} février.

Maurice et Eugénie de Guérin. — Sainte-Beuve. — 1^{er} sept.

Autres articles : *Musée des Familles* [Vaïsse-Cibiel].

1863. — *Les jeunes morts. Eugénie de Guérin*. — E. de la Gournerie. — *Revue de Bretagne et de Vendée*, mars-avril.

(Sur *Maurice et Eugénie de Guérin*). — De Pontmartin. — *Le Correspondant*, 25 mai.

Autres articles : *Bibliographie Catholique*; *Cornhill Magazine* (Matthew Arnold); *Journal des Débats*, 17 fév.; *Journal de Caen*; *Journal de l'Instruction publique*, 3 janv. (G. Merlet); *Journal des Villes et des Campagnes* (Pierre); *Le Messager de la semaine*, 4 juil. (A. Duquesnel); *Le Moniteur Universel*, 20 et 27 juil. (E. Montégut); *Le Monde* (Léon Gautier); *L'Ordre et la Liberté*, 21 fév. (Charles-Marie); *Revue d'Economie chrétienne* (A. Nicolas); *Revue Nationale*, mars (C. Selden); *Revue du Midi*, etc.

1864. — *Eugénie et Maurice de Guérin*. — Octave Depeyre. — *Illustration du Midi*, 14 et 28 fév.

Lettres inédites d'Eugénie de Guérin. — Duilhé de Saint-Projet. — *Illustration du Midi*, 14 fév., 20 et 27 mars.

Autres articles : *Bulletin Monumental de Caen*, mai (E. de Rivières); *The Christian Remembrancer*, janv. (miss Yonge); *Etudes des Pères Jésuites*, sept.; *Journal d'Avranches*, 27 nov., 4, 11 et 28 déc. (abbé Deschamps du Manoir); *Revue d'Albi*; *Revue d'Economie chrétienne*, août (Roudelet); *Semaine religieuse de Montauban et de Cahors*, mai (E. de Rivières); *Union*, 9 mai (Cadoudal); *Edimburg Review*, july; etc...

1865. — *Le Cayla et ses environs*. — L. Camman. — *Le Courrier de l'Aude*, fin janv. ou commencement fév.

(1) Dans cette minutieuse énumération d'articles relatifs à Eugénie de Guérin, nous n'avons pas la prétention d'être complet. Il est impossible de l'être en pareille matière. Nous signalons seulement ce que nos patientes recherches nous ont permis de découvrir.

On remarquera que les renseignements font défaut pour le dernier quart du XIX^e siècle. Il a dû paraître assez peu de chose. Ce fut une période de pénombre. Trebutien et Marie de Guérin étaient morts. Il a fallu attendre les fêtes du centenaire, et la nouvelle équipe des ouvriers de la gloire guérinienne, en tête de laquelle se détache M. Abel Lefranc.

- Autres articles : *Catholic World*; *Le Constitutionnel*, 2 janv. (Sainte-Beuve); *Journal d'Avranches*, 12, 19, 26 fév.; *Journal des Débats*, 11 janv. (Ortigue); *Revue d'Albi*; *l'Union* (Cadoudal); *Semaine religieuse de Coutances* (Léon d'Aureville); *Le Correspondant*; etc.
1866. — Articles : *Semaine de Bayeux* (Charles-Marie); *Revue de l'année* (Duilhé de Saint-Projet).
1867. — *Etudes sur Maurice et Eugénie de Guérin*. — Deschamps du Manoir. — *Journal de Granville*, 1^{er} juin, 17 août.
Eugénie de Guérin. — Mary [M^{me} Desrivières]. — *Le Conseiller des Familles*. — Oct. 1867.
 Autres articles : *Le Correspondant* (J. Colquhoun); *Journal de Caen*; *Semaine religieuse de Bayeux* (Charles-Marie); *The Nation*; etc...
1868. — *Semaine de Caen* (Charles-Marie); *Revue hollandaise* (sur Maurice et Eugénie); etc...
1869. — *Le Récit d'une sœur*. — De Laprade. — *Le Correspondant*. —
 Autres articles : *Semaine de Bayeux*, etc.
1870. — Nombreux articles sur Trebutien et sur son œuvre : *Semaine religieuse de Bayeux*, mai (Charles-Marie); *La Gazette du Midi*, juin (Roumanille); *Revue d'Avignon*, juin (Goudareau); journal anglais; journal suisse; etc...
1871. — *Trebutien*. — Miss Agnès Lambert. — *The Month*.
1874. — *Un pèlerinage au Cayla : Souvenirs d'Eugénie de Guérin*. — A. Lexandre. — Lyon, Pitrat.
1876. — Nombreux articles sur la mort de Marie de Guérin (28 juil.) : *Gazette du Languedoc*, 3 août (J. R.); *Journal de Lavaur*, 5 août; *Journal du Tarn*, 5 août; *L'Echo de la province*, 9 août; *Le progrès libéral*, 7 août; *Le salut public*, Journal de Lyon, 12 août; *Journal de Rennes*, 17 août (Deschamps du Manoir); etc...
- B. — AU XX^e SIÈCLE.
1904. — *Eugénie de Guérin. Dal suo « Journal »*. — Thermignon Pepina. — *Il Piemonte*, n^o 34, 24 sept. et n^o 39, 1^{er} oct.
1905. — *Per il centenario di una dimenticata*. — Allodi Ettore. — *Nuova Rassegna di Letteratura Moderna*, 1905.
1907. — *Deux contemporaines*. — M^{me} Alphonse Daudet. — *Le Gaulois*, 16 fév.
1908. — *Aulour d'un anniversaire*. — Un guérinien [Pierre Moisset]. — *Le Gaulois*, 20 juin.
Maurice de Guérin. — A. Lefranc. — *Revue Bleue*, août-déc.
Eugénie de Guérin et Jules Barbey d'Aureville. — E. Seillière. — *Revue des Deux Mondes*, 5 nov.
1910. — *Au château d'Eugénie de Guérin*. — Gabriel Gange. — *Le Penseur*, mars.

*Une amitié de femmes. Eugénie de Guérin et la baronne de Mais-
tre.* — A. Le Braz. — *Revue Bleue*, 6 août.

[*Sur Eugénie de Guérin*]. — René Doumic. — *Revue des Deux-
Mondes*, 15 août.

Mon pèlerinage au Cayla. — Georges d'Ys. — *Le Patriote du Péri-
gord*, 25 sept.

Maurice et Eugénie de Guérin. — *La Croix illustrée*.

1911. — *Le roman d'une sœur.* — Nicole. — *Le Figaro*, 30 sept.

Un cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin. — J. Laurec.
— *La Croix*, oct. 1911.

Una Cristiana. — Gino Pestelli. — *La Stampa*, 5 nov.

Le mariage de Maurice de Guérin. — A. Guittard. — *Télégramme*,
26 nov.

Amour passion et phtisie. — Docteur Laignel-Lavastine. — *La
chronique médicale*, 15 déc.

Pe'l Metxoun. Un monument à Maurice et à Eugénie de Guérin. —
De Beaurepaire-Froment. — *Le Midi*, 28 déc.

A la mémoire de Maurice et Eugénie de Guérin. — Touny-Léris. —
L'Echo de Gaillac, 6 janv.

L'anniversaire d'Eugénie de Guérin. — André Warnod. — *Co-
mœdia*, 28 janv.

1912. — *Lettre à Eugénie de Guérin.* — Francis Jammes. — *Journal de
Bruzelles*, 30 janv.

Réponse d'Eugénie de Guérin à Francis Jammes. — A. Lugan.
— *Journal du Tarn*, 17 fév.

À la gloire d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — A. Coutaud.
— *Le Tarn à Paris*, fév.

Antigone Cristiana. Eugénie de Guérin. — O. M. Barbano. —
Rassegna Nazionale, 16 juin.

A propos de Maurice et Eugénie de Guérin. — Paul d'Abbes. —
L'Autorité, 24 juin.

Les deux Guérin. — Ch. Le Goffic. — *La République française*,
28 juin.

Autour d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — A. Le Braz. — *Jour-
nal des Débats*, 6 juil. 1912.

Fêtes guériniennes. — F. Laurentie. — *La Libre Parole*, 7 juil.

*La fête d'Eugénie de Guérin. Discours posthume de Barbey d'Au-
revilly.* — H. Dupuy-Mazuel. — *Le Gaulois*, 15 juil.

La Muse du Cayla. — Laurent Tailhade. — *Comœdia*, 16 juil.

Les derniers jours de son Maurice. — A. Lugan. — *Le Télégramme*,
16 juil.

En l'honneur des Guérin. — G. de Lapanouse. — *Le Figaro*,
17 juil.

Maurice et Eugénie de Guérin. — Maurice Aicard. — *L'Intransi-
geant*, 18 juil.

Au pays d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — C. Lecigne. — *L'Express du Midi*, 18 juil.

Eugénie de Guérin. — Adrienne Cambry. — *Eclair*, 18 juil.

Eugénie de Guérin. Méditation sur la vie d'une femme. — Maze-Senzier. — *L'Instantané et Revue Hebdomadaire*, 20 juil.

Eugénie de Guérin. A propos d'une commémoration. — George Grappe. — *L'Opinion*, 20 juil. 1912.

Maurice et Eugénie de Guérin. — Guy de Téraumont. — *La Patrie*, 20 juil.

Eugénie de Guérin. — Jean Luis. — *Le Patriote de Bruxelles*, 20 juillet.

Eugénie de Guérin et Barbey d'Aureville. — *L'Action Française*, 21 juil.

Maurice et Eugénie de Guérin jugés par leurs contemporains. — G. de Bellefont. — *La Quinzaine*, 20-21 juil.

Le pèlerinage du Cayla. — René Maizeroy. — *Le Gaulois*, 22 juil.

Aux fêtes du Cayla. — A. Le Braz. — *Journal des Débats*, 23 juil.

Pèlerinage au Cayla. — H. Clouard. — *Paris-Journal*, 26 juil.

Echos du Cayla. — E. Lombard. — *La Démocratie*, 26 juil.

Maurice et Eugénie. — Maurice Pujo. — *L'Action Française*, 27 juil.

Eugénie de Guérin et Barbey d'Aureville. — Louis Sonolet. — *L'Opinion*, 27 juil.

Une dernière fleur aux Guérin. — Christiane Aymery. — *Journal de Lavaur*, 28 juil.

Elle et Lui. — H. Mirtel. — *Le Soleil*, 1^{er} août.

Eugénie de Guérin. — Ant. Baumann. — *La Coopération des Idées*, 1^{er} août.

Eugénie de Guérin. — André Beaunier. — *Le Figaro*, 3 août.

Anatole Le Braz au château du Cayla. — H. d'Y. — *Le Breton de Paris*, 4 août.

Eugénie et Maurice de Guérin. — L. Brès. — *Le Sémaphore*, 1^{er}, 8 et 14 août.

Eugénie de Guérin. — *Les Nouvelles*, 9 août.

Les limites du renoncement. — Etienne Raze. — *Journal d'Indre-et-Loire*, 18 août.

A la mémoire d'Eugénie et de Maurice de Guérin. — J. Monnier. — *La lyre universelle*, août.

Eugénie de Guérin. — H. de Solanges. — *La Presse*, 27 août.

Französischer Brief. — *Das Literarische Echo*. Berlin, 1^{er} sept.

Sœurs et inspiratrices. — Tancrède Marcel. — 29 déc.

1913. — *Le Journal et les Lettres d'Eugénie de Guérin.* — Nicéas. — *La Vedette Algérienne*, 1^{er} mars.

Les deux Guérin. — Magd.-Abril. — *Excelsior*, 16 mars.

Eugénie et Maurice de Guérin. La sœur et le frère. — J. Pigasse. — *Revue Européenne*, mai et juin.

Famille de Guérin du Cayla. Etude historique et généalogique. — De Bourdès. — *Revue du Tarn*, mai-juin, juil.-août.

1914. — *In onore... di Eugénie de Guérin.* — O. M. Barbano. — *Rassegna Nazionale*, 1^{er} fév.

Journal d'Eugénie de Guérin. — *Le Noël*, 5 mars.

1917. — *La leçon de Toulouse.* — J. Ageorges. — *La Libre Parole*, 25 fév.

1919. — *Eugénie de Guérin.* — J. Ruscino. — *Le Monde Illustré*, 23 fév.

1921. — *Jean Aicard et les de Guérin.* — A. Guittard. — *Le Télégramme*, 4 août.

Eloge des sœurs. — Alix. — *Le Petit Echo de la Mode*, 18 déc.

1922. — *L'amitié fraternelle.* — Fortunat Strowski. — *Le Gaulois*, 11 fév.

Une fille des champs : Eugénie de Guérin. — Maurice Barber. — *La France paysanne*, 5 mars.

Sur Maurice et Eugénie de Guérin. — R. Kempt. — *La Liberté*, 6 mars.

La nostalgique aventure de Maurice et d'Eugénie de Guérin. — J. Ageorges. — *Le Correspondant*, 10 mars.

Profili : Eugénie de Guérin. — Romana Rompato. — *Matelda*, Torino, 10 mars, 10 avril et 10 mai.

Eugénie de Guérin. — J. Calvet. — *Gaillac*, 4 mars.

Eugénie et Maurice de Guérin. — Ch. Baussan. — *La Croix*, 19 et 25 juin.

Le sentiment de la nature chez Eugénie de Guérin. — Eug. Richard. — *Causeries*. Le Mans, août et déc.

Pour un monument à Maurice et à Eugénie de Guérin. — J. Calvet. — *Gaillac*, 23 sept. et 16 déc.

Un ami d'Eugénie et de Maurice de Guérin : l'abbé Pierre Moisset. — Memor. — *La Mouette*. La Baule, 4 déc.

Pour Eugénie et Maurice de Guérin. — Pierre de Tounis. — *Express du Midi*, 5 sept.

Maurice et Eugénie de Guérin par Zyromski. — *Larousse mensuel*, juin.

1923. — *Impressions sur deux livres.* — Francis Jammes. — *Les Annales*, 29 avril, p. 441.

Frère et sœur. — Marcelle Tinayre. — *Les Annales*.

1924. — *Une querelle entre Barbey d'Aureville et Sainte-Beuve.* — J. Bourdeau. — *Les Débats*, 21 mars.

Eugénie et Maurice de Guérin à Toulouse. — J.-R. de Brousse. — *Le Télégramme*, 23 mai.

Les Guérin à Toulouse. — A. Praviel. — *L'Express du Midi*, 8 juin.

- Visions du Languedoc. Le Cayla.* — Ch. Géniaux. — *La Dépêche*, 14 sept.
- Eugénie de Guérin et le Cayla.* — E. D[ecahors]. — *La Croix du Tarn-et-Garonne*, 12 oct.
- Eugénie de Guérin et Louise de Bayne.* — L. de Lacger. — *Semaine religieuse d'Albi*, 23 oct.
- Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne.* — F. Barthe. — *Le Messager d'Andillac*, 1^{er} nov.
- Les Trois Glorieuses en province.* — E. Decahors. — *Le Figaro*, 1^{er} nov.
- Pour Eugénie de Guérin.* — André-J. Boussac. — *Journal du Tarn*, 1^{er} nov.
- Les lettres d'Eugénie de Guérin.* — J. Calvet. — *Gaillac*, 8 nov.
- Eugénie de Guérin.* — Geneviève Duhamellet. — *Les Cahiers catholiques*, 10 nov.
- A propos des inédits d'Eugénie de Guérin.* — André-J. Boussac. — *Le Bon plaisir*, Toulouse, nov. •
- Lettres à Louise de Bayne.* — G. Duhamellet. — *La Vie Catholique*, 29 nov.
- Lettres à Louise de Bayne.* — E. Fort. — *Le Messager de Saint-Michel*, nov.-déc.
- Eugénie de Guérin catéchiste.* — E. Decahors. — *La Croix*, 25 déc.
1925. — *Deux Albigeoises célèbres.* — Ch. Géniaux. — *La Dépêche*, 21 janv.
- Eugénie de Guérin et ses lettres inédites.* — J. Ageorges. — *L'Express du Midi*, 29 janv.
- Eugénie de Guérin et Louise de Bayne. Les deux amies.* — L. de Lacger. — *La Croix*, 25 janv.
- Maurice de Guérin et Raymond de Rivières.* — E. Decahors. — *Les Lettres*, janv.
- Les paysages d'Eugénie de Guérin.* — Claire et Charles Géniaux. — *La Revue bleue*, 2 fév.
- Lettres inédites d'Eugénie de Guérin.* — A. Guittard. — *Le Télégramme*, 13 fév.
- Solitaria.* — Carola Prosperi. — *La Stampa*, 22 fév.
- Deux jeunes filles d'autrefois.* — A. Renucci. — *La France nouvelle*, mars, avril.
- Eugénie de Guérin et la vocation religieuse.* — P. Bizard. — *Les Rayons*, mars-avril.
- Eugénie de Guérin. Lettres à Louise de Bayne.* — José Vincent. — *La Croix*, 17 mai.
- Cartas de Eugénie de Guérin à Louise de Bayne.* — Alfredo Pinto (Sacavem). — *O Jornal do Commercio e das Colonias*, Lisboa, 19 juin.
- Le Monument de l'amitié.* — A. Lugan. — *Le Mouvement*, juin.
- La Mort d'Eugénie de Guérin.* — G. Duhamellet. — *La Revue hebdomadaire*, supplément, 25 juil.

Eugénie de Guérin. Lettres à Louise de Bayne. — J. Rivière. — *Revue des Sciences religieuses.* Strasbourg, juil.

Eugénie de Guérin. — Jean Balde. — *La Vie catholique*, 22 août.

Eugénie et Maurice de Guérin. — Jean Balde. — *Les Nouvelles littéraires*, 5 sept.

Barbey d'Aurevilly et Eugénie de Guérin. — Henry Bordeaux. — *Le Gaulois*, 22 sept.

La vie et la mort d'Eugénie de Guérin. — E. Tavernier. — *La Dépêche de Lille*, 29 sept.

Eugénie de Guérin, âme liturgique. — G. Duhamellet. — *La vie et les arts liturgiques*, sept.

L'ascension glorieuse de Maurice et d'Eugénie de Guérin. — Mos [Ch. Bellet]. — *Journal du Tarn*, sept.

Eugénie de Guérin. — Henry Jagot. — *La Flundre libérale*, 9 oct.

Pie XI et Eugénie de Guérin. — A. Guittard. — *Le Télégramme*, 17 oct.

Une devancière de Lavigerie. Emilie de Vialar. — L. de Lacger. — *Le Correspondant*, 25 oct.

Eugénie de Guérin. — Suzanne d'Aloisi. — *Le Petit Bastiais*, 8 nov.

Eugénie de Guérin. — Raoul Narsy. — *Les Débats*, 13 nov.

Une oubliée. — Blanche Vals. — *La Dépêche tunisienne*, 7 déc.

Des livres pour vous. — Rustica. — *La Nation Belge*, 13 déc.

Eugénie de Guérin et Louise de Bayne. — Louis de Caen. — *Le Petit Echo de la Mode*, 13 déc.

Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne. T. II. — A. Guittard. — *Le Télégramme*, déc.

Un miroir féminin. Le Journal. — Lya Berger. — *L'Echo littéraire du foyer*, déc.

1926. — *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne.* — J. Calvet. — *Gaillac-Journal*, 2 janv.

Autour d'Eugénie de Guérin. — André George. — *Le Correspondant*, 25 janv.

La piété d'Eugénie de Guérin. — E. Decahors. — *La Croix*, 21 et 29 janv.

Sur Eugénie de Guérin. — Jacques Simonet [Albert Audin]. — *Le Réveil de la Corse*, 28 janv.

Eugénie de Guérin. — Albert Kolher. — *Journal de Genève*, 8 fév.

Eugénie de Guérin et Louise de Bayne. — H. V. — *Le Bien public*, 17 fév.

Miscellanées guériniennes. Pages choisies d'Eugénie de Guérin par M^{me} de Maistre. — E. Decahors. — *Le Figaro*, 20 fév.

Eugénie de Guérin inédite. — A. Prenat. — *Le Mémorial de la Haute-Loire*, 22 fév.

Angeli Bianchi. — Carola Prosperi. — *La Stampa*, 28 fév.

Lamennais et M^{me} Lafarge. — René Fage. — *La Vie Limousine*, n° 14.

Lettres à Louise de Bayne. — André-J. Boussac. — *Le Bon plaisir*, fév.

La religion d'Eugénie de Guérin. — A. Prenat. — *Le Mémorial de la Haute-Loire*, 29 mars.

Eugénie de Guérin. — André Ferran. — *Bulletin de l'Université et de l'Académie de Toulouse*, avril.

Le prix spiritualiste de M^{lle} Duhamellet. — Jacques des Gachons. — *La Vie Catholique*, 22 mai.

La vie et la mort d'Eugénie de Guérin. — Charles d'Anorçan. — *L'idéale jeunesse*, juin.

Eugénie de Guérin. — *Il Momento*, 14 juil.

Eugénie de Guérin. — J. Guiraud. — *La Croix*, 19 juil.

Une amie d'Eugénie de Guérin. Louise de Bayne. — G. Duhamellet. — *Revue des Jeunes*, 25 juil.

Eugénie de Guérin. — Claire Géniaux. — *La Femme de France*, 22 août.

Sous les pins du Pioch Gardy. — E. Decahors. — *Le Télégramme*, 14 sept.

Lettres à Louise de Bayne. — Jules Marsan. — *Revue d'Histoire littéraire de la France*, juil.-sept.

Une anthologie de l'amitié. — Gérard Bauër. — *L'Echo de Paris*, 21 oct.

Le Cayla. — Marguerite Dufaur. — *Express du Midi*, 15 déc.

Eugénie de Guérin et Barbey d'Aurevilly. A propos d'une lettre inédite. — Edmond Spalikowski. — 1926.

Una Solitaria. Eugénie de Guérin. — Baldi G. — *Fiamma viva*. — Luglio, 1926.

1927. — *Eugénie de Guérin.* — Victor Giraud. — *Revue des Deux Mondes*, 15 janv.

Eugénie de Guérin. — Jean de Gourmont. — *Mercure de France*, 1^{er} fév.

Grandval. — André-J. Boussac. — *Le Télégramme*, 26 avril.

Une âme de Sœur : Eugénie de Guérin. — Ch. Cordonnier. — *Vaillante jeunesse*, août-sept.-oct.

Una Cristiana. Eugénie de Guérin. — Pestelli Gino. — *La Stampa*, 5 nov.

A l'ombre du Cayla. — Victor Giraud. — *Revue des Jeunes*, 25 nov.

Eugénie et sa belle-sœur « Caro ». — Victor Giraud. — *Les Causeries*, déc.

La jeunesse d'Eugénie de Guérin. — Victor Giraud. — Déc.

1928. — Pages extraites du livre de VICTOR GIRAUD : *La Revue française*, 1^{er} janvier (Les dernières années d'Eugénie de Guérin); le *Figaro littéraire*, 14 janvier (Eugénie de Guérin à Paris); la *Croix de Paris*, 15 janvier (Mort d'Eugénie de Guérin); la *Croix*, janvier (A l'ombre

du Cayla); la *Vie Catholique*, 21 janvier (Sentiments d'E. de G. après sa brouille avec M^{me} de Maistre); *l'Alsace française*, 22 janvier (La poésie intérieure d'Eugénie de Guérin); la *Liberté du Sud-Ouest*, 24 janvier (La vie au Cayla); *l'Echo de Paris*, 30 janvier (L'enfance d'Eugénie de Guérin); *Esculape*, avril 1928 (La mort de Maurice).

Sœurs de grands hommes. De Jacqueline Pascal à Eugénie de Guérin. — Francelise. — *Petit Echo de la Mode*, 12 fév.

La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin. — Jean Balde. — *La Liberté du Sud-Ouest*, 13 fév.

La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin. — Jean Violaine. — *Les Nouvelles de Versailles*, 15 fév.

Viata crestineasca a Eugénie de Guérin. — R. Patruilus. — *Vittorel*, Bucarest, 19 fév.

Le rayonnement d'Eugénie de Guérin. — Geneviève Duhamellet. — *La Vie Catholique*, 25 fév.

Eugénie de Guérin. — M^{me} Condomines. — *Union Catholique de l'Hérault*, 11 mars.

La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin. — René Johannet. — *Les Lettres*, 1^{er} mai.

La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin. — Charles Baussan. — *La Croix*, 18-19 mars.

Deux Vies. — *Gazette française*, 15 mars.

Eugénie de Guérin. — François Ribeauudeau-Dumas. — *Le Gaulois*, 29 mars.

Le Frère et la Sœur. — Louis Maisonneuve. — *Express du Midi*, 10 avril.

La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin. — Virgile Rossel. — *Gazette de Lausanne*, 6 mai.

Le roman de Maurice et d'Eugénie. — Albert Guittard. — *Le Télégramme*, 15 juin.

Eugénie de Guérin. Lettres à Louise de Bayne. — E. Decahors. — *Larousse mensuel*, août.

La vie chrétienne d'Eugénie de Guérin. — Elie Decahors. — *La Vie spirituelle ascétique et mystique*, octobre.

VII. — Divers

A. — ACADÉMIE FRANÇAISE :

1863. — Prix Montyon (3.000 fr.) au *Journal d'Eugénie de Guérin* édité par Trebutien. — Eloge d'Eugénie de Guérin dans le rapport de Villemain sur les concours de 1863.

1868. — Eloge d'Eugénie de Guérin dans le discours de M. Carné sur les prix de vertu.

L'Académie Française a, de plus, couronné la *Mission d'Eugénie de Guérin* par M. PAUTHE (Prix Montyon, en 1874), le livre de M. ZYROMSKI sur *Eugénie de Guérin* (Prix Montyon, juillet 1922) et les *Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne*, par E. BARTHÉS (Prix Marcellin Guérin, juil. 1927).

B. — JEUX FLORAUX DE TOULOUSE :

1865. — Sur la recommandation de M. le vicomte de Raynaud, l'*Eloge d'Eugénie de Guérin* est mis au concours pour 1867.

1867. — Vingt-neuf discours sont présentés. Trois sont couronnés : ceux de l'abbé Maignial, vicaire à la Cathédrale d'Albi (violette); de M. Mazuel, censeur des études au Lycée de Marseille (souci); de M. Delphis de la Cour, de Loches (œillet).

Dans le rapport présenté le 3 mai, le comte Fernand de Ressiguier, secrétaire perpétuel, mentionne quelques autres discours : ceux de Fernand de Gary, M^{lle} Aimée Dumas, M. Germain, M. Noël, M^{me} Marie Desrivières, l'abbé Lacoste, l'abbé Viguiet, M^{lle} Bonnet.

1928. — Le comte Gardès prononce l'éloge de 3 femmes de l'Albigeois : Adélaïde de Burlats, Antoinette de Salvan de Saliès, Eugénie de Guérin.

1913. — 18 avril, communication par M. de Gélis sur 4 poésies inédites d'Eugénie de Guérin envoyées aux concours des Jeux Floraux de 1825 et 1829.

C. — COURS ET CONFÉRENCES SUR EUGÉNIE DE GUÉRIN :

1863. — L'abbé Mermillod parle du livre d'Eugénie de Guérin dans une conférence à la Société pour l'encouragement des publications populaires. (*Revue Européenne*, avril ou mai.)

1865. — Eloge d'Eugénie par M. Rosy, professeur à l'Ecole de Droit à Toulouse. — Janvier.

1869. — Conférence : *Eugénie de Guérin*. — Abbé Bayle, Aix et Marseille.

1872. — Conférence sur Eugénie et Maurice par un professeur de philosophie de la Faculté des Lettres de Caen.

1908. — Conférence sur *Eugénie et Maurice de Guérin*. — Jeanne Perdriel-Vaissière. — Brest.

1910. — Conférence : *Amor Sororis*. — Vallery-Radot. *Université des Annales*, 20 janv.

1910. — Conférence : *La Vallée de la Vère et Eugénie de Guérin*. — Abbé Intran. — Albi.

1912. — *La vie intérieure et les amitiés d'Eugénie de Guérin*. — E. Barthés. — Cercle Saint-Salvy, Albi.

1913. — *L'affection fraternelle chez Eugénie et Maurice de Guérin*. — J. Pigasse. — Institut Catholique de Toulouse.

Une sœur : Eugénie de Guérin. — J. Pigasse. — Académie des sciences, belles-lettres et arts du Tarn-et-Garonne. 31 mai.

Eugénie de Guérin et Louise de Bayne. — E. Barthés. — Gaillac, 22 juin.

1913. — Abel Lefranc fait au Collège de France un cours public sur *Maurice et Eugénie de Guérin*, écrivains.

- 1916-1917. — M. E. Zyromski fait à la *Faculté des Lettres de Toulouse* un cours public sur *Maurice de Guérin*.
1921. — *L'amitié d'une sœur pour son frère*. — J. Pigasse. — Biarritz-Association, 23 fév.
1922. — *Eugénie de Guérin*. — J. Pigasse. — Albi. — *Ligue fraternelle des Enfants de France*, 10 déc.
1924. — *Eugénie de Guérin*. — Abbé Salles, curé de Bourret. — Tarn-et-Garonne, *Quinzaines littéraires*, 28 fév.
1926. — *Eugénie de Guérin au lendemain de la mort de son frère*. — E. Barthés. — *Institut Catholique de Toulouse*, 26 mars.
1927. — *Eugénie de Guérin*. — G. Duhamolet. — *Collège libre des Sciences sociales*, 26 mars.
- Le Cayla. — E. Barthés. — *Cercle d'études de Jeunes filles de Saint-Salvy*, Albi, 18 déc.
1928. — *Sur Eugénie de Guérin*. — G. Duhamolet. — *Société des Sciences morales de Seine-et-Oise*, à Versailles, 8 juin.
1929. — *Eugénie de Guérin*. — G. Duhamolet. — *Cercle des Missions de Midi de la rue de Ponthieu*, dirigé par M^{lle} René Bazin, Paris, février.

D. — POÉSIES INSPIRÉES PAR EUGÉNIE ET CONSACRÉES A SA MÉMOIRE :

- Aux lettres de M^{lle} Eugénie de Guérin*. — Léon d'Aurevilly. — 5 avril 1865.
- Au Cayla et Sur l'église d'Andillac*. — Marie Jenna. — Janv. 1866.
- Le Cayla*. — Emile Grimaud. — 4 juil. 1867.
- Au Cayla. A Marie de Guérin*. — Louis de Combettes de Labourelie.
- Entretien avec une fleur cueillie sur la tombe d'Eugénie de Guérin*. — M^{lle} Ouradou, de Brassac. — Poésie couronnée par la *Société archéologique et littéraire de Béziers*. 1884.
- A Eugénie de Guérin*. Ode. — Marchandeau. — Poésie couronnée par la *Société archéologique et littéraire de Béziers*. 1894.
- Lou Cayla. Eugénie e Moriço de Guérin*. — Un païsan das bords de la Béro.
- Le Cayla*. — A M^{me} et M. Achille Mestre. — Amélie Freyssinet. — Avril 1907.
- Fleurs de mai sur une tombe*. — Pierre Moisset. — 31 mai 1910.
- In memoriam*. — Sonnet à Eugénie et sonnet à Maurice. — Formica. — *L'Opinion du Sud-Ouest*, 14 juil. 1912.
- A Eugénie et Maurice de Guérin*. — Armand Praviel. — 18 juil. 1912.
- A Maurice... A Eugénie...* — P. Thomas. — *Semaine religieuse d'Albi*, 27 juil. 1912.
- A la Doumaizelo dal Cayla e à soun fratrié*. — P. Prouho. — *Souvenir*, 18 juil. 1912.
- Eugénie de Guérin*. — André Lafon.
- A Eugénie de Guérin*. — Léon Belot. — 18 juil. 1912.
- Poème*. — Alphonse Métérié. — *Revue de l'Anjou*.

- Pour Maurice et Eugénie de Guérin.* — F. Mourgues. — 18 juil. 1912.
Eugénie et Maurice de Guérin. — E. Durand. — *Le Semeur du Tarn.*
Eugénie de Guérin. — Francis Jammes. — *Feuilles dans le Vent.*
Le tombeau d'Andillac. — Raymond Hénique. — *Stella*, Valence du Rhône, déc. 1918.
Pèlerinage. — Geneviève Duhamel. — 6 août 1923. Poésie couronnée.
L'exemple de la croix. — Charles de Pomairols. — *Souvenir.*
Le Cayla. Poème. — Raymond Hénique. — 27 avril 1926.
A Maurice et Eugénie de Guérin. — Henri de Maynard. — *Le Mémorial de Gaillac*, 22 sept. 1928.

E. — NOTES.

- Le 18 juillet 1912, une fête commémorative, organisée par l'abbé Moisset, réunit à Andillac et au Cayla de nombreux admirateurs d'Eugénie et de Maurice de Guérin. Cette fête comprit l'inauguration d'un médaillon de bronze dû au sculpteur albigeois Gabriel Pech, un banquet au Cayla, la pose d'une plaque dans le salon du château et une séance littéraire sur la pelouse. De nombreux orateurs glorifièrent les Guérin. Citons entre autres : M. le chanoine Birot et M. le chanoine Pauthe, représentants de M^{gr} Mignot, archevêque d'Albi; Jean Aicard, de l'Académie française, président honoraire de la fête; Anatole Le Braz, président effectif; le comte Gardès, au nom de l'Académie des Jeux Floraux; M. Auguste Vidal, au nom de la Société des Belles-Lettres du Tarn; M. Ch. Bellet, au nom du Syndicat d'initiative d'Albi; M. Louis Estève, délégué du Salon des Poètes Méridionaux; M. l'abbé Lecygne, au nom du Collège Stanislas. Puis vinrent les poètes : Armand Praviel, Paul Prouho, Léon Belot, P. Mourgués, P. Thomas. Ce fut un hommage digne et complet.
- Le portrait d'Eugénie de Guérin a figuré à l'Exposition des femmes célèbres du XIX^e siècle qui eut lieu en oct. 1922 sous la direction de M^{me} Marguerite Durand.
- L'Intermédiaire des Chercheurs* (30 août 1922) ayant demandé à ses lecteurs quelles étaient les dix femmes les plus célèbres du XIX^e siècle, voici les noms qui ont été désignés : Marie Bashkirtseff, Bernadette de Lourdes, Elisabeth Browning, Marceline Desbordes-Valmore, Eugénie de Guérin, Rachel, M^{me} Récamier, George Sand, la comtesse de Ségur, M^{me} de Staël.
- M. Jean Calvel, maire de Gaillac, se propose d'élever dans sa ville un monument à Maurice et à Eugénie de Guérin. M. Barthe, curé d'Andillac, voudrait de son côté, rendre le modeste tombeau d'Andillac digne de la mémoire de ses paroissiens d'honneur. Il serait souhaitable que ces deux projets se réalisent.

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS

de PERSONNES, de *lieux*, d'« ouvrages »

CONTENUS DANS LES DEUX TOMES

DE

EUGÉNIE DE GUÉRIN D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Nota. — 1° Les noms de personnes sont en petites capitales; les noms de lieux, en italique; les titres d'ouvrages, de journaux et de revues, en italique et entre guillemets; les noms plus importants, en lettres grasses.

2° Les noms de lieux qui ne sont pas suivis d'une indication géographique appartiennent au département du Tarn.

A

Abbaye-aux-Bois, église de *Paris* : I, 124, 380, 382, 383, 386; II, 202, 234.
d'ABBES (Paul) : II, 301.
d'ABRANTÈS (duchesse) : I, 342.
Académie française : II, 293, 294, 297, 298, 307.
« *l'Action Française* » : II, 302.
ADÉLAÏDE DE TOULOUSE : I, 4; II, 307.
d'ADHÉMAR DE LANTAGNAC.
— Jean-Joseph : I, 20.
— X., chanoine de *Montpellier* : I, 68, 76.
— Jean-Victor : I, 150, 188.
— (M^{me}), née d'Albenas : I, 88, 150, 178, 179, 298.
— Athénaïs : I, 88.
Afrique : I, 397; II, 25-27, 91, 206, 230, 231, 246.

AGEORGES J. : II, 303, 304.
Agout, affluent du Tarn : I, 8.
AGUADO (musée) : I, 407.
AIGARD Maurice : II, 301.
Aix (Bouches-du-Rhône) : I, 144; II, 308.
d'ALBENAS Athénaïs : I, 179.
ALBENQUE.
— Famille : I, 47, 214.
— (hôtel) : I, 146.
— Pierre-Noël : I, 47, 53, 86, 122, 123, 133, 143, 145, 147, 210, 212, 310.
— Humbeline. Voir M^{me} de THÉZAC.
ALBERT, curé d'*Andillac* : I, 15.
Albi : I, xiv, 8, 11, 31, 46, 53, 54, 84, 86, 94, 112, 116-118, 120-124, 127, 145, 153, 154, 158, 175, 176, 182,

- 187, 190, 199, 202, 207, 209, 211,
213, 216, 217, 245-248, 254, 255,
311, 317, 350, 367, 368, 438;
II, 21, 23, 103, 122, 124, 127, 159,
258, 261, 292, 308.
- (Archevêché) : I, 153.
- (Archevêques) : I, XI, 60, 71, 87,
153, 248; II, 203.
- (Bon-Sauveur) : I, 199, 245, 254.
- (Carmel) : II, 261.
- (Cathédrale) : Voir *Sainte-Cécile*.
- (Collège) : I, 65, 76, 153, 246.
- (Diocèse) : I, 85, 224.
- (Grand Séminaire) : II, 261, 262.
- (Place aux herbes) : I, 216, 245.
- (Préfecture) : I, 153.
- (Préfet) : I, 33, 69; II, 123.
- « *Albia Christiana* » : I, 156, 438; II, 294.
- l'Albigeois* : I, x, 8, 16, 30, 32, 37, 45,
46, 116, 117, 121, 139, 171, 182,
184, 185, 219, 225, 323, 325, 336,
345; II, 124, 134, 195, 207, 229.
- ALCIBIADE : II, 163.
- d'ALDÉGUIER : I, 103.
- Alençon (Orne)* : II, 286.
- Alger* : I, 151, 154, 200, 251; II, 26.
- Algérie* : I, 151, 199, 200; II, 229, 246.
- ALIBERT, docteur : I, 423.
- ALIBERT, succursaliste de *Campagnac* :
I, 44.
- ALIX : II, 303.
- Allemagne* : I, 438.
- Allier* : I, 175, 178, 179, 181.
- ALLODIOLI Ettore : II, 295, 300.
- d'ALOISI Suzanne : II, 305.
- Alos* : I, 20, 70.
- Aipes* : I, 19.
- ALPHONSE DE LIGUORI (saint) : II, 248.
- « *l'Alsace française* » : II, 306.
- Auvergne (mont)* : I, 267.
- Auzonne (prieuré d')* : I, 15, 18.
- AMALRIC : I, 167, 192.
- AMARAND (saint) : I, 45.
- AMBROISE (Sœur) : I, 401.
- « *l'Âme et la Solitude* », par A. DU-
CLÉSIEUX : I, 339.
- AMÉLIE, reine des Français : I, 433,
439; II, 291.
- Amérique* : I, 196, 337; II, 74, 114,
130, 144, 147.
- « *l'Ami de la Religion* » : I, 145.
- AMIEL : I, 335.
- Amitié : I, 228-241.
- « *De l'Amitié* », par EMILE FAGUET,
Sansot, 1909, 11^e édit. : I, 230.
- « *l'Amour Médecin* », par MOLIÈRE :
I, 379.
- Andillac** : I, ix, x, xi, 10, 11, 14-16,
18-20, 22, 27, 33-35, 37, 44, 45,
47, 52, 54, 56, 69-71, 85, 86, 136,
179, 187, 188, 205, 247, 249, 250,
262-264, 268, 289, 300, 304, 307,
311, 313, 314, 321-323, 337, 349,
356, 364, 370, 371, 381, 401, 431-
433, 437, 439-441;
II, 3, 4, 11, 18, 21-23, 28, 37, 43,
104, 120-124, 127, 155, 196-199, 202,
203, 209, 239, 247, 253, 256, 258,
261, 264-266, 270, 271, 292, 294,
297, 298, 307.
- (curé) : I, 33, 66, 264; II, 258.
- (maître) : I, 3, 69.
- (registres) : I, 14-15, 69.
- ANDRIEU, de *Gaillac* : I, 199.
- ANDRY, notaire à *Paris* : I, 386; II, 135.
- ANDRYANE (M.) : I, 423-425; II, 129, 131,
291.
- Ange blanc [M^{me} de Bouglon] : II, 276.
- ANGELI BIANCHI, par CAROLA PROSPERI :
II, 32.
- ANGER BILLARDS (M^{er}) : II, 272.
- Anglais : I, 155.
- Angoulême (Charente)* : I, 435.
- d'ANGOULÊME (duc) : I, 202.
- d'ANJOU (M.) : I, 351.
- « *les Annales politiques et littéraires* » :
I, 55; II, 303.
- « *Annales de la Ville de Castres* », par
BARBAZA : I, 156.
- ANNETTE la boiteuse, d'*Andillac* : I,
261; II, 155.
- d'ANORÇAN Charles : II, 306.
- ANTIGONE : I, 99; II, 3, 289, 295.
- « *Antiquités de l'Eglise Anglo-saxon-
ne* », par LINGARD : I, 328.
- Antilles* : I, 214.
- ANTOINE. Voir THAU.
- ANTOINETTE (Sœur) : II, 208.
- Apchier (Gévaudan)* : I, 3, 4.
- APOLLON : II, 127.
- Arabes : II, 26, 183.
- d'ARAGON (DE BANCALIS DE PRUINES).
— (Famille) : I, 342; II, 159, 292.
— Jean-Louis-Henri, *marquis* : I, 66.
— Charles-François-Armand, *comte* :
I, 438.
- d'ARASSUS Gabrielle : II, 208.

- Arba* (Algérie) : II, 230.
Arcade (rue de l'), à Paris : I, 375, 413; II, 192, 210.
Argelès (Hautes-Pyrénées) : II, 252.
Arguenon, fleuve de Bretagne : I, 276; II, 77, 79.
ARIEL, idole des Moabites : II, 149.
Arifal : I, 156, 171.
Arles (Bouches-du-Rhône) : I, 157.
d'ARLINCOURT (vicomte), romancier : I, 327; II, 72.
ARNAIL Jean-Pierre, notaire à Cahuzac : I, 80, 350; II, 20, 104.
 — (M^{me}), née Louise-Henriette de VERDUN : I, 80; II, 95.
ARNAIL Jean-Baptiste, maire d'Andillac : II, 123, 265.
ARNOLD Matthew, critique anglais : II, 288, 289, 295, 299.
Arz (Ain) : I, 28.
Arthés : II, 208.
Arzac : II, 258.
Ascension : I, 265; II, 263-265.
 « *l'Assemblée Nationale* » : II, 299.
Assézat (hôtel d'), Toulouse : I, 103, 111.
d'ASSIER DE TANUS. Famille : I, 216.
 — Achille-Charles-Louis : I, 216.
 — (M^{me}). Voir Marie de TRÉZAC.
 — Albert : I, 214, 216; II, 252, 262.
 — Louise, épouse Bernadou : I, 216; II, 252, 262.
Assise (Italie) : I, XII, 42, 268.
ASTARTÉ (déesse) : II, 128, 174.
ASTRUC Adèle, directrice de pension à Gaillac : I, 125.
 « *Athenaeum* » : II, 280, 299.
Atlas (mont) : II, 52, 230.
Attique : II, 212.
Auch (Gers) : II, 252.
 « *Au coin du feu* », par A. CHOPIN : II, 56, 63.
Augé, directeur du Collège Stanislas : I, 81, 108, 130, 137.
AUGIER Claude, peintre : I, 364, 380, 387, 403, 419; II, 126, 142, 148, 149, 166, 167, 170, 181, 217, 235.
AUGUSTIN (saint) : I, 45, 147, 256, 266, 267, 274, 319, 326; II, 5, 26, 29, 248.
AUREL Jean, d'Andillac : I, 313; II, 265.
 — Paul : I, 44.
Aussac : I, 313.
AUSSANT Mathilde, de Rennes : II, 249, 292.
AUSTRY DE SAINTE-COLOMBE. Famille : I, 123, 201.
 — Adélaïde : I, 19.
 — Lisette : I, 147, 197, 202.
 — (hôtel), à Lisle : I, 202.
 « *l'Autorité* » : II, 301.
Autriche : II, 131.
l'Auvergne : I, 7, 393, 422.
AUVERGNE (comtes d') : I, 4, 5, 7.
 « *l'Evenir* » : I, 163, 170, 195, 269, 273, 275, 330.
Avila (Espagne) : I, 28.
Avignon (Vaucluse) : I, 144.
AMERY Christiane : II, 302.
AZAGNY, prêtre légitime de Campagnac : I, 20.

B

- Baignolet*, près de Paris : I, 380.
de BALAGUIER Catherine : I, 7.
BALDE Jean (M^{me}) : II, 304, 306.
BALDI G. : II, 306.
BALLANGBE : II, 62.
Bannières : I, 224.
BARA (M^{me}) : II, 297.
BARANTE : I, 328.
BARAUD A. : II, 295.
BARBANO O. Maria : II, 295, 301, 303.
BARBAZA : I, 156.
BARBE Nicolas, seigneur de Rayssac : I, 157.
 — Eléonore : I, 157.
BARBER Maurice : II, 303.
Barberier (Allier) : II, 175, 181.
Barbey d'Aurevilly Jules :
 I. — *Biographie*.
 I, x, XIII, XIV, 4, 58, 91, 92, 264, 276, 284, 290, 291, 302, 323, 327, 333, 341, 342, 347, 351, 352, 357, 364, 372-374, 376, 381, 384, 385,

- 387, 388, 391, 395-397, 403-406, 414-416, 418, 420, 421, 426-429, 430, 437, 439, 441;
- II, 4, 7, 11, 14, 15, 26, 30, 31, 33-37, 40-45, 47-51, 56, 58, 59, 61, 63, 65, 68, 69, 71, 72, 75, 81-83, 90, 92, 95, 100, 102, 109, 112-115, 118, 119, 128, 129, 132-135, 143-156, 162-165, 167, 169, 170-178, 180, 182-191, 193, 194, 197, 198, 210-223, 225, 228, 233, 234, 265, 272-286, 289, 291, 293, 295, 296, 299, 300, 303.
- Sa mère : II, 280.
- II. — *Œuvres*.
- « *Amaldée* » : II, 292.
- « *L'Amour impossible* » : II, 128, 143, 179.
- « *les Bas bleus* » : II, 295.
- « *Brunnell* » : I, 374; II, 163, 212, 285.
- « *le Dandysme* » : II, 190.
- « *Germaine* » : II, 212, 214.
- « *Gueriniana* » : II, 291, 292.
- « *Les Prophètes du Passé* » : II, 274.
- Lettres à Trebutien* : I, 323, 326, 333, 396, 415, 416, 430; II, 34-36, 63, 71, 72, 119, 129, 149, 151, 152, 163, 164, 173-175, 183, 189, 190, 212, 214, 216, 223, 224, 226, 265, 274-278, 281, 282, 284, 285, 292, 295.
- Lettres à Erembert de Guérin* : II, 15, 42, 134.
- Lettres à Eugénie de Guérin* : I, 426; II, 49.
- à Marie de Guérin : II, 280.
- « *Manuscrit de 1842-1860* » : I, 4.
- « *Memorandum* » : I, 291, 292, 335, 347, 372-374, 385, 388, 391; II, 46, 47, 95, 275, 291, 295.
- « *Memorandum de Caen* » : II, 174.
- « *Une vieille Maîtresse* » : II, 274.
- BARBEY D'AUREVILLY* LÉON, missionnaire eudiste : II, 273, 280, 292, 300, 309.
- « *Barbey d'Aurevilly* » par II, BORDEAUX : II, 184.
- Bardsloun (Etats-Unis)* : I, 144.
- Barèges (Hautes-Pyrénées)* : II, 99.
- BARRÈS* Maurice : I, 335.
- BARRY* : I, 408.
- BARTHE* Fernand, curé d'Andillac : I, 14; II, VIII, 304, 307.
- BARTHE* Louis, curé de Teillet : I, 156, 438.
- BARTHÉLEMY*, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* : I, 99.
- BARTHÉS* Emile : II, 294, 307, 308.
- BARTHEZ*, curé de Villefranche : II, 254.
- BARTHO* Louis, garde des Sceaux : I, 132; II, VIII, 40, 292.
- BASILE (saint)* : I, 227.
- BASHKIRTSEFF* Marie : II, 309.
- le Bas-Languedoc* : I, 346; II, 103.
- Bastide d'Armagnac (Landes)* : II, 279, 283.
- la bataille des Dames* : II, 171, 175, 189, 224.
- Batavia (Indes néerlandaises)* : I, 348.
- BAUDELAIRE* Ch. : II, 280.
- BAUER*, imprimeur à Paris : II, 150.
- BAUER* Gérard : II, 306.
- BAUMANN* Antoine : II, 302.
- BAUSSAN* Ch. : II, 303, 307.
- Bavière* : 253.
- Bayeux (Calvados)* : I, 268.
- BAYLE (abbé)* : II, 308.
- de **Bayne**.
- Famille : I, 157-159, 191; II, VIII, 74, 229, 230.
- Augustin : I, 157.
- Charles, seigneur d'Escroux et de Berlats : I, 157.
- César, seigneur de la Valette : I, 157.
- Jonathan, sieur de la Bessière : I, 157.
- Louis, seigneur de Rayssac : I, 157, 158.
- Nicolas, seigneur de Rayssac : I, 157.
- René-Louis-Marie : I, 123, 124, 154, 163, 164, 165, 172, 187, 192, 271, 273, 299, 300, 332, 367, 369; II, 74.
- (M^{me} Louis), née Jeanne-Françoise de LOSTANGES : I, 124, 125.
- Arthur-Bernard : I, 124.
- *Pulchérie-Marie* : I, XI, 41, 124, 125, 127, 161, 164, 165, 168, 171, 180-183, 202, 221, 298; II, 209, 231, 267, 280.
- Lettres à Eugénie* : II, 232.
- à Marie de Guérin : I, 181; II, 268.
- Marie-Charles-Léontine : I, 124, 125, 127, 165.
- Charles-Gatien-Guy : I, 124, 165, 170, 171, 177, 205, 367; II, 13, 199, 201.

- (M^{me} Charles), née Marie de MONTBEL : I, 367; II, 199.
- Thérèse : I, xi; II, 201.
- Renée-**Louise**.

I. — *Vie*.

I, xi, xiii, 13, 41, 49, 94, 95, 116, 123-127, 135, 142-152, 155, 159-171, 172-183, 185-187, 189, 196, 198, 201, 202, 205, 209, 210, 211, 221, 223-226, 228-241, 244, 251-253, 255, 260, 262, 264, 268, 270, 276, 281, 298, 299, 300, 305, 306, 327, 331, 332, 336, 337, 345-347, 358, 367, 369, 375, 394, 397, 408, 411, 426, 429, 436, 438;
 II, 11, 12, 14, 19, 24, 50-52, 60, 74, 83, 86, 91, 93, 124-126, 164, 175, 198-202, 206, 229-232, 241, 246, 259, 260, 291.

II. — *Œuvres*.

« *Carnet* » : I, 127, 192.

Lettres à Eugénie de Guérin : I, 125, 127, 146, 149, 160, 165, 167-171, 174, 177, 178, 183, 189, 190, 192, 193, 203, 211, 215, 226, 229, 232, 234, 239, 240, 253, 255, 369, 426; II, 12, 13, 75, 201.

- à J. de Guérin : I, 299; II, 202.
- à Marie de Guérin : I, 159, 166, 180, 188.
- à Gabrielle de Paulo : I, 153.

BEARETH Claire, servante chez les de BAYNE : I, 124.

Béarn : I, 40.

Beaucaire (*Gard*) : I, 346.

Beaulieu, près de Caylus (*Tarn-et-Garonne*) : II, 243.

de BEAUFORT (*comte*) : II, 67-72, 74, 75, 78, 218, 291.

BEAUNIER André : I, 406; II, 295, 302.

BEAUREPAIRE-FROMENT : II, 301.

Beauséjour : II, 275.

Beauvais (*Oise*) : I, 191.

de BEAUVALLON (M^{me}) : II, viii, 292.

BEETHOVEN : II, 89.

BELGIOIOSO : I, 342.

Belgique : I, 185.

BELIN Martin : I, 377.

de BELLEFONT G. : I, 302.

de **Bellerive (Martin)**.

- (Les) : I, 123, 198, 213, 229; II, 259, 292.
- Marie-Charles : I, 200, 209, 210, 211; II, 10, 259, 267.

Lettre à J. de Guérin : II, 259.

- (M^{me} Charles), née Elisabeth-*Raymonde* ALBENQUE : I, 147, 209, 211, 212; II, 246, 259.

- Adrien : I, 290; II, 126, 169, 231, 246.

- Lucie, épouse Henry GROC DE SALMIECH : I, 209, 212, 213, 254; II, 124, 200, 206, 207, 246, 261.

Lettres à Eugénie de Guérin : I, 255.

- Albanie : I, 213; II, 200, 206, 230, 231, 291.

- Eugène : I, 145, 322; II, 245, 252.

- Gabrielle : I, 87, 172, 177, 209, 213, 215, 227, 252, 298; II, 9, 10, 200, 207, 257-259, 291.

Lettres à Eugénie de Guérin : II, 207.

Journal : II, 259.

- Paul : I, 371; II, 126, 169, 197, 245.

- (les cousins) : I, 282.

- Gabriel : II, 292.

BELOT LÉON : II, 309.

le Bengale : II, 234.

de BENNE DE BARRE : I, 253.

BEN-SALEM : II, 230.

BENTINCK (*lady*) : I, 435.

BÉRARD, médecin à Paris : II, 161.

BÉRAULT-BERCASTEL : I, 329.

BERGER Lya : II, 305.

Berlats : I, 157.

de BERLAS : I, 171, 191.

Berlin (*Allemagne*) : II, 297.

de BERMOND, de Gaillac : I, 123.

- (M^{me}) : I, 204.

BERNARD Simeul : I, 191.

la BERNADE, d'Andillac : I, 313.

BERNADETTE, de Lourdes : II, 309.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : I, 74, 329, 336; II, 29.

BERNADOU (M^{me}), née Louise d'ASSIER DE TALS : I, 47, 214, 436.

de BERNIS (les) : I, 4.

de BERNIS (*cardinal*) : I, 367.

BERNOCARD, imprimeur : II, 272.

le Berry : I, 7, 117, 393; II, 103, 106.

de BERRY (*duc*) : I, 70, 106.

- (*duchesse*) : I., 188, 189, 198, 202, 204, 271, 332, 398.

BERRY, de Cordes : II, 104.

BERRYER : I, 343; II, 72.

BERTHIER (*abbé*) : I, 425.

Besançon (*Doubs*) : I, 246.

- (Archevêque de) : I, 376.

- BESSOU, d'Andillac : I, 150.
Béthanie [*le Cayla*] : I, 305.
Bethléem : II, 179, 202.
 de BÉTHUNE (*duc*) : I, 107.
Béziers (*Hérault*) : II, 309.
 de BEZONS, intendant : I, 3, 6.
 Biarritz-Association : II, 308.
 BIAS Cécile, cuisinière au *Cayla* : I, 311, 432.
 « *la Bible* » : I, 99, 323; II, 52.
 « *la Bibliographie Catholique* » : II, 299.
 Bibliothèque Nationale : II, 292.
 Bibliothèques roses : I, 74.
 « *le Bien public* » : II, 205.
 BILLY : I, 381; II, 126, 142, 235, 236.
 BIZARD Paul : II, 304.
 de BLACAS (*M^{me}*) : II, 67, 69, 71.
 BLAIZOT : II, 119.
 BLANC, curé de *Castenau-de-Montmiral* : I, 189.
 BLANCHE, juré de M. BRANDOUIN : I, 161.
 BLANCHE DE CASTILLE : I, 3, 5, 17, 120.
Blaye : I, 37.
Blida (*Algérie*) : II, 230, 231, 246.
 BODIMENT (*M^{me}*) : I, 403.
 BOILEAU : I, 23, 109, 110, 141.
Bois-Long (*Cahuzac*) : I, 38.
 BOISSEL Louis, d'Andillac : II, 265.
 de **Boisset-Glassac**.
 — (Les) : I, 197, 201, 202, 203, 225.
 — *Balthazard-Marie-Joseph, vicomte* : I, 201, 202, 225.
 — (*M^{me}*), née Philippe-Elisabeth de SÈGLA : I, 224, 225.
 — (Demoiselles) : I, 202, 204.
 — *Antoinette-Félicité* : I, 179, 204, 205, 223-228, 254, 346; II, 10, 196, 200, 203, 250, 254, 256, 291.
 Lettres à Eugénie de Guérin : II, 11.
 — *Blanche* : I, 205, 224.
 — *Laure* : I, 224, 250.
 de BOISSET (*comtesse*), à *Paris* : II, 142.
 BOISSIN F. : II, 296.
Bonpré, en Bourbonnais : II, 172, 179, 181, 182, 184, 185, 188, 189, 192.
 de BONALD : I, 124.
 — (évêque de *Clermont*) : I, 401.
 BONAVENTURE (*saint*) : I, 322.
 BONAYDÉ : I, 156.
 de BONNE DE SÉNÉGAS (Louis-Pierre DURAND) : I, 214.
 BONNET (*M^{lle}*) : II, 307.
 BONNET (R. P.) : II, 239.
 « *le Bon Plaisir* » : I, 91; II, 304, 305.
 BORDEAUX Henry : II, 32, 184, 272, 273, 296, 304.
Bordeaux (*Gironde*) : I, 154, 206, 207, 435, 436; II, 6, 138, 141, 142, 237.
Bordeaux (*duc de*) : I, 70, 106, 117.
Bordes (*Château des*) : I, 10.
 BORÉ Eugène : I, 177, 195, 270.
 BOREL DE BRÉTIZEL, secrétaire des commandements de la Reine : I, 439.
 BORIES, curé de *Cahuzac* : I, 41, 65, 150, 178, 221, 222, 247-250, 273, 297, 300.
 BOSSUET : I, 217, 256, 257, 326, 328, 439; II, 248.
 BOSSY Marie : I, 198.
 BOUDET : I, 68.
 BOUDET (*M^{me}*), née Marie de TONNAC : II, 203, 206.
 — *Anais*. Voir *M^{me} EREMBERT DE GUÉRIN*.
 — *Melchior* : II, 203, 206.
 — (*M^{lle}*) : II, 241.
 BODON Louise, épouse Charles de GERVAIN : II, 142.
 BOUET, graveur à *Caen* : II, 172.
 BOUGLON (*M^{me} de*) : II, 33, 275, 279, 280, 283.
Boulbonne (*rue*), à *Toulouse* : I, 83.
 de BOULOGNE (M.) : I, 99.
Boulogne (*bois de*) : I, 376, 428; II, 127.
Bourbon (*île*) : I, 197.
Bourbon (*Saône-et-Loire*) : II, 98, 99.
Bourbon (*collège*) : I, 80.
 — (*duc de*) : I, 398.
le Bourbonnais : I, 393; II, 181, 182, 185.
Bourbonne-les-Bains (*Haute-Marne*) : II, 36, 249.
les Bourbons : I, 106, 159, 171, 185, 189.
 BOURDALOUE : I, 206; — [*Marie de Guérin*] : I, 306.
 BOURDEAU J. : II, 303.
 de BOURDÈS (*colonel*) : I, 7, II, 302.
Bourges (*Cher*) : I, 431, 434; II, 91, 106.
 BOURGEOIS Henri : I, 29.
 BOURGET Paul : I, 335; II, 273, 298.

- le Bourret (Tarn-et-Garonne) : II, 308.
 BOUSSAC André-J. : I, 91; II, 304, 305, 306.
 BOUTRIN (abbé) : I, 438.
 BOUVET (Sœur) : II, 208.
 Bouvines (Nord) : I, 3.
 BOYER (M^{me}), grand'mère d'Euphrasie MATHIEU : II, 206.
 — (M^{lle}), épouse Paul MATHIEU : I, 217.
 — Cécile : II, 292.
 BRANDOUIN Guillaume : I, 156.
 — Maurice : I, 156, 159, 160, 191; II, 130.
 — (M^{me} Maurice) : I, 160.
 Brassac : II, 309.
 BRAULT (M^{gr}), archevêque d'Albi : I, 60, 86, 87, 246.
 du BREIL DE PONTBRIAND DE MARZAN : I, 21, 270-272, 274; II, 80, 81, 152, 276, 277, 287.
 Lettres à Marie de Guérin : I, 21.
 BREILLAC Baptiste, d'Andillac : II, 265.
 de BRÉMOND d'ARS : I, 214.
 BRÈS L. : II, 302.
 Brest (Finistère) : I, 401; II, 308.
 Bretagne : I, 29, 269, 271, 272, 276, 278, 281, 332, 339; II, 56, 80, 114, 145, 146, 152, 157, 216, 218, 220.
 « le Breton de Paris » : II, 302.
 BRIDAINÉ [Marie de Guérin] : I, 306.
 Brignoles (Var) : I, 4.
 Brive (Corrèze) : I, 372.
 BROUSSE (J.-R. de) : II, 303.
 Brousse, hameau de Cahuzac : I, 70.
 La Brousse-Briantais (Côtes-du-Nord) : I, 271.
 BROWNING Elisabeth : II, 309.
 BRU (M^{lle}), institutrice à Gaillac : II, 262.
 BRUCKER Raymond : II, 275, 280.
 BRUNETIÈRE : I, 335; II, 204.
 BRUTÉ (M^{gr}), évêque de Vincennes (Amérique) : I, 144.
 Buenos-Ayres (Argentine) : II, 128.
 BUQUET, préfet des études à Stanislas : I, 12, 119, 120, 380, 383, 386, 434; II, 16, 17, 67, 126, 135, 139, 144, 151, 153, 237, 267, 280, 283, 284.
 Lettres à J. de Guérin : II, 17.
 — à Marie de Guérin : II, 151, 283, 284.
 BULOZ, fondateur de la *Revue des Deux-Mondes* : II, 57, 58.
 « Bulletin monumental de Caen » : II, 271, 298, 299.
 « Bulletin de l'Université et de l'Académie de Toulouse » : II, 305.
 BURNICHON (R. P.) : I, 145.
 BUS (R. P.) S. J. : II, 258.
 BYRON : I, 100, 339, 359; II, 67, 68, 79, 173, 276.

C

- les Cabannes : I, 187; II, 202, 247.
 Cabrespine (Aveyron) : I, 216.
 Cadalen : I, 81.
 CADARS, commerçant en vins à Paris : II, 126, 169, 181.
 CADOUAL : II, 299, 300.
 Caen (Calvados) : I, XII, 180-182; II, 151, 174, 216, 221, 271-273, 276, 277, 283, 287, 288, 292, 293, 297, 308.
 « Cahiers », de MAURICE BARRÈS : I, 335.
 « les Cahiers Catholiques » : II, 304.
 Cahors (Lot) : I, 7, 137, 371.
 Cahuzac-sur-Vère : I, x, 11, 13, 16, 18, 20, 30, 32-34, 60, 61, 65, 67-70, 80, 87, 88, 123, 127, 150, 178, 179, 188, 196, 197, 207, 216, 217, 222, 247-250, 259, 262, 263, 300, 316, 350, 357, 437, 439;
 II, 19, 20, 25, 104, 107, 108, 202, 229, 242, 243, 258, 292, 296.
 de CAHUZAC (comtesse), née d'Hautpoul : II, 243.
 — Alexandrine : I, 88, 172, 235, 327.
 — Adolphe : II, 198.
 — (M^{me} Adolphe), née Misy de La Gardelle : I, 87; II, 242, 244, 246, 291.
 CAILLAU Joseph, précepteur au Cayla : I, 18.
 la Caillavié, près du Cayla : I, 23.
 CAILLEUX (abbé) : I, 377.
 Calcutta (Indes) : I, 348, 349, 415, 430; II, 232, 235, 236, 238.

CALMELS : I, 246.
 CALMET D'AGE : II, 280.
 CALVET Jean, maire et député de *Gaillac* : I, 323, 324; II, 303, 304, 305, 307, 310.
Cambrai (Nord) : I, 206, 398.
 CAMBRY Adrienne : II, 301.
 CAMINADE, archiprêtre d'*Albi* : I, 255.
 GAMMAN Louis, notaire : II, 299.
 CAMMILLO FRANCO : I, VIII, 31.
Campagnac : I, 19, 20, 44, 45.
 « *les Cancans* » : II, 161.
 CANNAC (abbé) : II, 292.
 CARABOSSE (*la fée*) : I, 307, 366.
 de CARAYON-LATOURE : I, 171.
Carcassonne (Aude) : I, 67.
 CARGENAC Pierre, vicaire de P. MILHAU
 I, 156.
 de CARDONNEL : I, 83, 84, 109, 111, 120.
 — (M^{me}) : I, 122.
 CAREY (M^{me}) : II, 280.
 « *la Caricature* » : I, 357.
 CARISSIME (*sainte*) : I, 45, 46.
 CARLOS (DON) : II, 91.
Carnavalet (le musée) : I, 378.
 CARNÉ : II, 307.
Carpentras (calaracte de) : I, 122.
 de CARRIÈRE. Famille : I, 84, 123.
 — M^{me} Narcisse) : I, 203.
 — (M^{me} Sylvain) : I, 203, 436.
Carthage (Tunisie) : I, 46.
 CASSINO ou CASCINO (*prince*) : II, 161.
Castaniés : I, 160.
Castels de Janes, près de Rayssac : I, 155.
 de CASTELBAJAC (M.) : I, 202.
 — (M^{me}), née Léontine de VILLENEUVE,
 — l'*Occitanienne* de CHATEAU-
 BRIAND : I, 92, 223.
 — (la comtesse de SAINT-ROMAN, née) :
 I, 223.
 de CASTELLANE (*vicomtesse*) : I, 377.
Castelnau-de-Montmiral : I, 34, 68, 69,
 189, 440; II, 23, 124, 198, 203, 205,
 265, 267.
Castelnaudary (Aude) : I, 84.
le Castrais : I, 155, 157, 187; II, 231.
Castres : I, 8, 20, 156, 163, 165, 187,
 188, 199; II, 239.
 « *The Catholic World* » : II, 300.
 « *Causeries* » par SAINTE-BEUVE : I, 338.
 « *Causeries* » : II, 303.

Caussade (Tarn-et-Garonne) : I, 79, 310.
Cauterets (Hautes-Pyrénées) : I, XII, 225;
 II, 252-256.
 CAVALIÉ, archiprêtre de *Gaillac* : II, 249.
 — A., supérieur du Grand Séminaire :
 II, 249.

le Cayla :

I, X, XI, XII, 3-5, 8, 10, 11, 13-20,
 24, 27-46, 52-54, 62, 63, 65-68,
 70, 72, 73, 76-78, 81-91, 93-95, 97,
 101, 102, 104, 106, 108, 112-114,
 116-118, 120-122, 126, 129, 130-133,
 136-138, 141-143, 146-150, 152, 155,
 157, 162, 164, 165, 170, 175, 176,
 178, 180-182, 184, 190, 193, 194,
 196, 197, 203-207, 213, 215-219, 221-
 223, 225, 234, 240, 244, 245, 247,
 251, 256, 257, 259-261, 267-271, 274-
 277, 280, 283, 285, 287-289, 292,
 293, 296, 297, 299, 302-324, (La vie
 au Cayla), 331, 333, 334, 336, 338,
 342, 345, 346, 349, 350, 355-358,
 361, 365, 367-372, 375, 380, 382,
 387, 393, 397, 400, 401, 403, 406-
 409, 411, 415-420, 422, 428, 429,
 431, 432, 434-438, 440, 441;
 II, 3-6, 8, 9, 12, 14, 16-19, 21, 22,
 24-28, 34-36, 41-43, 45, 46, 48, 54,
 59, 65-67, 69, 72, 74, 76, 80, 81,
 84, 85, 87, 92, 94, 95, 97, 99, 101-
 106, 110-113, 115, 120, 121, 123-
 125, 127, 132, 134, 136-140, 145,
 150, 156, 160, 161, 163-165, 168,
 170, 176, 181, 182, 185, 193-197,
 199-204, 206-208, 211, 213, 224,
 225, 227, 231, 233-236, 238, 241,
 242, 244, 246-247, 251-253, 255, 256,
 258, 262, 263, 265, 267, 269, 271,
 272, 278-281, 283, 287, 292, 297-
 299, 300.
 « *le Cayla et Rayssac* » : I, 182, 183.
 « *Pieux échos du Cayla* » : II, 294.
Caylus (Tarn-et-Garonne) : I, 87, 117;
 II, 21, 22, 25, 202, 242, 244, 257.
le Cayssié, près du Cayla : I, 22, 35,
 149, 311.
 de CAZALÈS Edmond : I, 177, 271.
Cazals (Tarn-et-Garonne) : I, 313; II,
 293.
 CAZALS (M^{me}) : I, 213.
 — (M^{lles}) : II, 293.
 les Cent jours : I, 348.
Cerisey (cascade du), près de *Cauterets* :
 II, 253.
Cestayrols : II, 239.
 CÉZÉRAC (M^{er}), archevêque d'*Albi* : I,
 XI

- CHABBERT, curé d'Andillac : I, 85.
 Chalais (ou Châlis) : I, 3.
 Châlons-sur-Marne (Marne) : I, 201, 225.
 de CHAMBORD (comte) : II, 288.
 « la Chambre des poisons » : I, 423.
 Champ de Mars, à Paris : I, 375.
 Champs-Élysées : I, 428.
 de CHANTAL (sainte Jeanne-Françoise DE FRÉMIOT) : I, 248.
 Chantelle (Allier) : II, 181.
 de CHANTELOU. Famille : II, 158.
 — Maria. Voir M^{me} Adrien de Sainte-Marie.
 la Charente : I, 30.
 la Charité (Nièvre) : I, 317, 392, 431, 434.
 CHARLES III, d'Espagne : II, 179.
 CHARLES X : I, 122, 153, 154, 184, 185, 188, 189, 350, 367, 394; II, 122.
 CHARLES DE VALVILLE : I, 377.
 CHARLES-ÉDOUARD STUART : I, 373.
 CHARLES-MARIE, ami de TREBUTIEN : I, 181; II, 287, 299, 300.
 les Charmettes (Savoie) : I, 28.
 CHARPENTIER : II, 274.
 CHARPENTIER DE COSSIGNY : I, 53, 88, 123.
 CHARRIER, imprimeur : I, 401.
 CHASLES : II, 280.
 CHATEAUBRIAND : I, 74, 92, 99, 103, 265, 272, 319, 329, 335, 337; II, 79.
 Châteauroux (Indre) : II, 103, 105, 106.
 Châtellerault (Vienne) : I, 435.
 Chaulgnes (Nièvre) : I, 398, 432.
 CHAUVINIÈRE (Paul de la) : II, 294.
 CHAYNES, curé d'Andillac : II, 23.
 CHÉNIER André : I, 101, 329; II, 62, 144, 146, 149; II, 274.
 — du Panthéisme : II, 66, 72.
 la Chenaie (Ille-et-Vilaine) : I, XII, 28, 95, 177, 195, 196, 207, 250, 269-273, 274, 276, 278, 304, 332, 351; II, 79, 145, 219.
 Cherche-Midi (rue du), à Paris : I, 355, 372, 373, 376-378, 381, 412, 415, 417, 418; II, 135.
 CHERVIN, curé de Bompré : II, 179.
 CHINAULT, secrétaire aux Jeux-Floraux : I, 103.
 Chine : II, 262.
 CHOPIN Auguste : II, 56, 57, 59 (lettre à Barbey), 63, 71, 149-151, 155, 210, 275, 298.
 CHOPIN, musicien : II, 151.
 de CHOULAND (M.) : I, 398, 431.
 — (M^{me}) : I, 417.
 Chouringhee Road (Calcutta) : II, 238.
 CHRISTIA (Sœur) : II, 243, 244.
 « The Christian Remembrancer » : II, 299.
 « Chronique de Languedoc » : I, 156.
 « Chronique médicale » : II, 301.
 « Chronique sociale de France » : II, 297.
 CICÉRON : I, 160, 188, 231.
 « la Cité de Dieu », par SAINT AUGUSTIN : II, 29.
 Clairac : I, 19; II, 241.
 CLAIRE (sainte) : I, 42.
 CLAMENS Guillaume, de Gaillac : I, 56.
 CLARETIE J. : II, 292.
 CLAUDE : II, 149.
 CLÉOPATRE : II, 34.
 Clermont (Oise) : I, 392.
 — (évêque de) : I, 401.
 Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme) : II, 103.
 de CLERMONT-TONNERRE, cardinal, archevêque de Toulouse : I, 103.
 CLORINDE : I, 184.
 CLOUARD H. : II, 302.
 COCHIN (M^{me}) : II, 295.
 de COLLEVILLE (comte) : I, 31, 382, 384, 406, 413; II, 176, 294, 296.
 Colquehoum J. : II, 300.
 « le Combat spirituel » : II, 248.
 COMBES (M^{me}), d'Albi : I, 216.
 de COMBETTES-LABOURELIE. Famille : I, 123.
 — (M^{me}) : I, 203, 204.
 — Léonce : I, 371, 372.
 — Louis : I, 371; II, 309.
 « Comoedia » : I, 301.
 « la Compagnie de Jésus en France » : I, 145.
 COMPAYRÉ. Famille : I, 220.
 — délégué préfectoral : I, 201.
 COMPAYRÉ-CAMBOULA : I, 201. *
 — Irène : I, 170, 180, 197, 201, 202, 208, 220-222, 223, 227, 329; II, 200, 203, 206, 238, 291.
 Lettres à Eugénie : I, 222.
 CONDOMINES (M^{me}) : II, 307.

- le Concordat : I, 20, 60.
 « *Confessions* » de ROUSSEAU : I, 335.
 Congrégation de Saint-Pierre : I, 272, 274, 275.
 « *le Conseiller des Familles* » : II, 300.
 « *Consolations* » : II, 9.
 CONSTANS, adjoint à Gaillac : I, 124.
 CONSTANTIN LE GRAND : I, 74.
 Constantinople (Turquie) : I, 74.
 « *le Constitutionnel* » : II, 299, 300.
 le Consulat : I, 16.
Convers : I, 220.
 « *la Coopération des Idées* » : II, 302.
 COPPÉE François : I, 318.
- les Coques** (Nièvre) : I, XII, 181, 351, 365, 366, 369, 374, 391-394, 398, 399, 401, 403, 411, 420-422, 424, 425, 427, 432-434; II, 16, 26, 28, 49, 82, 85, 89-93, 96-98, 152, 160, 228.
 CORBIÈRE (baron) : I, 45, 55, 63, 87.
 Lettre à M. de Guérin : I, 45.
 Cordes : I, 11, 68, 86, 150, 187, 311, 313, 439; II, 17, 30, 45, 104, 198, 258, 264, 266.
 CORDONNIER Charles : II, 306.
 Cordouan (Gironde) : II, 141.
- CORINNE [EUGÉNIE] : I, 102, 126.
 CORNEILLE : I, 100.
 de CORNEILLAN (M^{me}), née de MONTBEL : II, 199.
 CORNEILLE : I, 328.
 « *Cornhill Magazine* » : II, 295, 299.
 CORNUSSON : I, 216.
 « *le Correspondant* » : I, 199, 207; II, 294, 299, 300, 303, 305.
 Côte Saint-André (Isère) : I, 270.
 « *le Courrier de l'Aude* » : II, 299.
 COURTADE (R. P.), généalogiste : I, 4.
 COUTAUD Joséphine-Marie : I, 45, 65, 66, 150.
 — A. : II, 301.
 le Couvent Bleu, à Castres : I, 199.
 CRAMAUSSEL : II, VIII.
 « *la Croix de Paris* » : I, 229; II, 301, 303-307.
 « *la Croix Illustrée* » : II, 301.
 « *la Croix du Tarn-et-Garonne* » : II, 303.
 « *Cromwell* », par VICTOR HUGO : I, 330.
 CROZES : I, 84.
 Cunac : I, 247.
 CUSTINE : II, 29, 280.

D

- Dadou, rivière : I, 155, 158, 191.
 Dadounet, rivière : I, 155, 160.
 DALGA, prêtre à Gaillac : I, 56.
 de DAMAS (baron) : I, 411; II, 116, 128.
 — (baronne) : II, 117.
 DANCAUSSE, tailleur à Canterets : II, 253.
 DANTE : II, 94.
 DANTU : II, 285.
 DARGAUD : II, 280.
 DARMÉS : II, 123.
 DAUDET Alphonse : II, 179.
 — (M^{me}) : II, 300.
 Dauphin (rue du), à Paris : II, 115, 146.
 DAVID^s : I, 227, 359.
 DAVID DE RIOIS : I, 158.
 DAVIDSON Lucrétia : I, 165, 192, 193.
 DECAHORS E. : I, 23, 72, 77, 129, 185, 270, 344; II, VIII, 14, 155, 184, 295, 303-307.
 DECAZES, préfet du Tarn : I, 54, 124, 153; II, 123.
 — (vicomtesse) : I, 438 (lettre à Eugénie).
 DEGUERRY : I, 146.
 DELAVIGNE Casimir : I, 99.
 DÉLERN, d'Andillac : I, 311.
 DELHOM, sieur de l'Albière : I, 156.
 DELILLE : I, 100.
 DELMAS Rose, d'Andillac : II, 263.
 « *Delphine* », par M^{me} DE STAËL : II, 179.
 DELPHIS DE LA COUR : II, 307.
 DELTRUEL, curé d'Andillac : I, 85, 86.
 DELZANT Gabrielle : I, 22, 31; II, 296.
 DEMURS, notaire à Gaillac : I, 47.
 « *la Démocratie* » : II, 302.
 Dénat : I, 10.
 « *la Dépêche de Lille* » : II, 304.

- « *la Dépêche de Toulouse* » : I, 92, 150;
II, 303, 304.
- « *la Dépêche Tunisienne* » : I, 305.
- DEPEYRE Octave : II, 299.
- DESBORDS-VALMORE : II, 309.
- DESCHAMPS DU MANOIR (M^{er}) : II, 263,
296, 299, 300.
- DESRIVIÈRES (M^{me}) : II, 307.
- DÉSIRAT Jean, d'Andillac, dit POUFFÉ :
I, 440; II, 265, 266.
- DEVERIA : I, 380, 408.
- DEYMIÉ François, berger au *Cayla* : I,
53, 253, 311; II, 267.
- DIANE (déesse) : II, 127.
- « *Dictionnaire des Contemporains* » : I,
116.
- « *Dictionnaire généalogique* », par
MORERI : I, 3.
- DIDIER, imprimeur : II, 293.
- DIETSCH, compositeur de musique : I,
34.
- Dinan (Côtes-du-Nord) : II, 80.
- « *Diversités extraites d'un Cahier bleu* »,
par l'abbé LACOSTE : I, 166; II, 296.
- DODEMAN Julie : II, 221.
- DOMINIQUE (saint) : II, 117.
- Domremy (Vosges) : I, 28.
- DONEY (M^{er}), évêque de Montauban :
II, 242.
- Dordogne : I, 371.
- DORÉ (M^{me}), à Paris : I, 377.
- DOROTHÉE, sœur de WORDSWORTH : II,
146.
- DOUMIC René : II, 301.
- DREUILHE, d'Andillac : II, 122, 123.
- Rose, d'Andillac : I, 265, 301.
- Dreuzy (Nivernais) : I, 401.
- DUBERVILLE (M^{lle}), institutrice à *Gail-
lac* : I, 51.
- DUBOYS, avoué à *Gaillac* : I, 84.
- DUBUFE, aquarelliste : I, 396.
- DUGLÉSIEUX Achille : I, 339.
- DUDEVANT (M^{me}) : I, 342.
- DUFAUR Marguerite : I, 31; II, 306.
- DUGUESCLIN : I, 272.
- DUHAMELET Geneviève : I, xi, 125, 197,
264, 409, 434; II, 32, 179, 182-184,
194, 210, 254, 260, 296, 304-309.
- DUILHÉ de SAINT-PROJET : II, 294, 300.
- DULAC. Famille : I, 4.
— Frédéric : I, 348, 428-431, 436.
- DUMAS Aimée : I, 307.
- DUPANLOUP (M^{er}) : I, 362, 365, 380.
- DUPIN : I, 135.
- DUPUY-MAZUEL : II, 301.
- DUQUESNEL : II, 152, 299.
- DURAND, épicier à *Albi* : I, 176.
- DURAND (M^{lles}), à *Gaillac* : II, 240.
- DURAND Elie : II, 309.
- DURAND Marguerite : II, 309.
- DURANDAL : I, 177.
- de DURAS (duchesse) : II, 288.
- DUREL Pierre, d'Andillac : I, 72, 437.
— Marianne : I, 311.
— Rose : II, 247.
- la DURÈLE : I, 301, 313.
- DUTACQ : II, 280, 284.
- DUVIVIER : I, 350.

E

- Eaux-Bonnes (Basses-Pyrénées) : I, 436;
II, 225.
- « *Ecclésiaste* » : I, 107.
- « *l'Echo français* » : II, 67.
- « *l'Echo de Gaillac* » : II, 301.
- « *l'Echo littéraire* » : II, 305.
- « *l'Echo de Paris* » : II, 306.
- « *l'Echo de la province* » : II, 300.
- d'ECKSTEIN (baron) : I, 279.
- « *l'Eclair* » : II, 301.
- Ecole de Droit, à Paris : I, 138, 141,
185, 351.
- « *les Ecorcheurs* », par d'ARLINCOURT : I,
327.
- Ecosse : I, 373.
- EDELESTAND : II, 280.
- Eden : I, 190.
- « *Edinburgh Review* » : II, 299.
- EGGER Emile : II, 58.
— Max : II, 56.
- Egypte : II, 233.
- ELISABETH (Madame) : I, 440
- EMARD Paul : I, 379
- l'Empire : I, 144.

- ENFANTIN (Père) : II, 161.
 ENJALBERT Xiste, maire de Montcou-
 youl : I, 160.
 « En l'honneur d'Eugénie et de Mau-
 rice de Guérin », par l'abbé MOIS-
 SET : I, 38, 41, 143; II, 267, 297.
 Entraing (Nièvre) : II, 116.
 « Entreliens de Littérature », par LA-
 MARTINE : I, 30.
 EPICTÈTE : II, 52.
 Epiphanie : I, 323.
 Escroux : I, 157.
 « Esculape » : II, 306.
 Espagne : I, 28, 187, 188, 202; II, 243,
 244.
 « Espagne sous Ferdinand VII », par
 CUSTINE : II, 29.
 ESPAILLAS, docteur à Gaillac : I, 57.
 ESPARBÉS : II, 293.
 Espérausses : I, 156.
 Espinas (Tarn-et-Garonne) : I, 87.
 « Esprit de sainte Thérèse » : I, 423.
 l'Esquile, petit séminaire de Toulouse :
 I, 76, 78, 93, 94, 304; II, 105.
 « Essais », par MONTAIGNE : I, 241, 242;
 II, 55.
 des ESSARTS : II, 293.
 Estom (lac d'), (Hautes-Pyrénées) : II,
 254.
 l'Etang (Saône-et-Loire) : II, 90.
 « Etats administratifs des Anciens dio-
 cèses d'Albi »..., par L. DE LACGER :
 I, 34.
 Etats-Unis : II, 218, 295.
 Etroussat (Allier) : II, 178.
 « les Etudes » : II, 299.
 « Etudes de la Nature », par BERNARDIN
 DE SAINT-PIERRE : I, 329, 336.
 EUGÈNE (saint) : I, 45, 46; II, 26.
 « Eugénie et Maurice de Guérin à Tou-
 louse », par A. GUITTARD : I, 103;
 II, 295.
 « Eugénie de Guérin. Etude psycholo-
 gique », par A. NICOLAS : I, 339.
 Europe (hôtel de l'), à Toulouse : I,
 436.
 EUSTOCHIE (sainte) : II, 43.
 Evangile : I, 357.
 « Excelsior » : II, 302.
 « Exercices spirituels », par SAINT IGNA-
 CE : II, 248.
 « l'Express du Midi » : I, 31; II, 301,
 303, 304, 306, 307.
 EZÉCHIEL : II, 98.

F

- FACIEU, docteur à Cahuzac : I, 205, 439;
 II, 13, 251, 261-263.
 — (M^{me}) : I, 397; II, 104.
 FAGE René : II, 305.
 le Faget, commune de Cadalen : I, 81.
 FAGUET Emile : I, 230, 233.
 la FANFOURINE : I, 261.
 FANNY : II, 142.
 de FARAMOND (M^{me}) : I, 201, 253, 436.
 FARJANEL : I, 188.
 — pharmacien : II, 196.
 « les Faucons », par CH. GÉNIAUX : I,
 36.
 « la Femme de France » : II, 306.
 « les Femmes Savantes », par MOLIERE :
 I, 423.
 FÉNELON : I, 71, 74, 91, 99, 132, 246,
 257, 268, 319, 326, 398; II, 86, 248,
 253, 262.
 Fénols : I, 224.
 FERRAN André : II, 306.
 FERRUCI ROSA : II, 298, 305.
 Fête-Dieu : I, 153.
 les Feuillants, à Toulouse : I, 209, 214.
 « Feuilles au Vent » : I, 103; II, 294.
 Feusses : I, 213.
 « Fiamma viva » : II, 306.
 « les Fiancés », par MANZONI : I, 170,
 327, 328.
 FIEUZET, curé d'Andillac : I, 249, 264,
 313, 349, 440; II, 4, 21, 54, 83, 84
 (lettre à M. de Sainte-Marie).
 — Augustine : I, 26, 264.
 FIGARO : I, 160.
 « le Figaro » : I, 185; II, 108, 218, 294,
 301, 302, 304-306.
 « Le Figaro littéraire » : II, 14, 155,
 184, 306.
 « Fioretti » : I, 268.
 FISHER : II, 295.

LE FLAGUAIS : II, 280.

« la Flandre libérale » : II, 305.

FLEURY E. : I, 329; II, 79, 113, 296.

Flins (Seine-et-Oise) : II, 158, 160.

FLORE : I, 112.

Florence (Italie) : II, 32.

Florence (hôtel de), à Paris : II, 184.

FONCÈS (Mlle) : I, 122.

Fondouk (Algérie) : II, 230.

de FONTANS : I, 103.

Fontanilles. Famille : I, 86; II, 202.

— Jean-Antoine : I, 19, 20, 56.

— (M^{me}), née Elisabeth ALBENQUE : I, 20, 56.

— Elisabeth - Marguerite. Voir M^{me} SAINT-HILAIRE.

— Marguerite-Marie. Voir M^{me} VAISIÈRE.

— Jeanne-Gertrude-Victoire. Voir M^{me} J. de GUÉRIN.

— Jean-Pierre : I, 20, 44, 45, 310.

— (M^{me}) : II, 262.

— Elisa. Voir M^{me} Arsène PÉLEGNY.

Fontauzilles : I, 216.

Fontenay-la-Rose : II, 175.

Fontès (moulin de) : I, 33.

de FORBIN-JANSON (M^{gr}) : I, 143; II, 239.

FORMICA : II, 309.

FORSTER : II, 20.

FORT E., archiprêtre de Gaillac : II, 293, 296, 304.

FOURGEZ (1825-1875), vicaire à Saint-Jacques de Montauban et aumônier de la prison : II, 208.

FOURNIER (M^{gr}) : I, 66.

Foy (café de) à Paris : II, 127.

la France : I, 193, 196; II, 199, 218, 230, 231, 233, 234, 237, 243, 246.

« la France » : II, 67, 299.

« la France Catholique » : I, 285; II, 79.

FRANCELISE : II, 306.

« la France Méridionale » : I, 146.

« la France Nouvelle » : II, 304.

« la France Paysanne » : II, 303.

FRANCIS. Voir DEYMIÉ.

FRANÇOIS I^{er} : I, 8, 34.

FRANÇOIS D'ASSISE (saint) : I, 267, 268; II, 204.

FRANÇOIS DE SALES (saint) : I, 82, 91, 168, 235, 248, 257, 259, 267, 304, 326, 327, 408; II, 86, 112, 248.

FRANCOLINI (M^{lle}) : II, 36.

FRANS Charles : II, 296.

FRAYSSINOUS : I, 99.

FREYSSINET Amélie : II, 309.

de FREYSSINET (Izarn) : II, 280.

Froide (rue), à Caen : II, 279, 293.

de FRÉGÉVILLE : I, 191, 380, 391, 407, 426, 433, 439; II, 15, 126.

FROMAGEOT Paul : I, 377.

Frothingham : II, 295.

Fumel (régiment de) : I, 6.

G

Gaillac.

I, XII, 11, 18, 32, 47, 48, 51, 53, 54, 56, 58, 64, 68, 70, 84, 86, 88, 94, 110, 115, 116, 121-124, 136, 137, 142, 143, 145-147, 148, 150, 152, 154, 162, 165, 166, 171, 172, 175, 176, 178, 179, 185-190, 197-199, 201, 203, 204, 206-211, 214, 216, 220, 224, 241, 244, 250-253, 305, 315, 316, 350, 367, 371, 401, 406, 436, 439, 440;

II, 9-11, 14, 23, 25, 104, 201, 202, 206, 207, 229, 230, 239-241, 246, 249, 251, 252, 255, 258, 262, 266, 271, 282, 292, 307, 308.

— (archives de la mairie) : I, 123.

— (frères) : II, 239.

— (hôpital) : II, 239.

— (place du Griffoul) : I, 47.

— (procureur du Roi) : I, 69.

— (sous-préfet) : I, 69, 70.

« Gaillac », journal : I, 324; II, 303, 304, 305.

Le Gaillacois : I, 15, 187, 199, 200, 316.

GAILLARD Marianne, femme d'Andillac : I, 250.

de GAIX Coralie : I, 223, 253, 335, 337; II, 297.

— (baron de Blay) : I, 223.

la GALINDOUNE, femme d'Andillac : I, 313.

de GALOUP DE LÉZERT Jeanne-Rose : I, 18, 20.

- Louis-Hippolyte : I, 20.
- GANDAR Eugène : I, xi, 180, 181, 183; II, 287, 292.
Lettres à Pulchérie de Bayne : I, 181.
Lettres à Marie de Guérin : I, 181, 182, 183.
- Gange, fleuve : I, 347, 416, 430.
- GANGE Gabriel : II, 300.
- GARDÉS, adjoint au maire d'Albi : I, 202.
— Isidore : I, 97; II, 307.
- GAREZ (M^{lle}) : I, 377.
- GARINS, seigneur d'Apchier : I, 3, 4, 17.
- Garonne, fleuve : I, 436.
- de GARY Fernand : II, 307.
- le Garriguet, ferme de Saint-Pierre de Trivisy : I, 160.
- GASCHON (M^{me}), à Paris : I, 377, 379.
— Paul : I, 377.
- des GACHONS Jacques : II, 305.
- Gascogne : II, 252, 279.
- GASTOU Antoine, d'Andillac : I, 121.
— Jean, maire d'Andillac : I, 18, 44, 54, 440; II, 121-123, 198.
- Gaube (lac de), (Hautes-Pyrénées) : II, 254.
- GAUBERT Ernest : II, 294.
— photographe à Gaillac : II, viii.
- GAUDIN de VILLAIN : II, 15, 132, 134, 141.
- « le Gaulois » : II, 300-304, 307.
- GAUTIER Léon : II, 296, 299.
- Gave (le), rivière : II, 252.
- GAYRARD, curé d'Andillac : I, 66.
- « la Gazette de France » : II, 66, 67, 69, 71, 72.
- « Gazette française » : II, 307.
- « la Gazette du Languedoc » : I, 300.
- « Gazette de Lausanne » : II, 307.
- « la Gazette du Midi » : II, 300.
- de GÉLIS. Famille : I, 201-203, 223.
— (M.) : I, 201, 202, 220.
— (M^{me}) : I, 202.
— Agathe : I, 253.
— Adrien : I, 202, 368.
— Augustine : I, 202, 222, 223 (lettre à Marie de Guérin), 254.
— Lisbine : I, 202; II, 126.
— Noémie : I, 202, 222.
— François : I, 104-106; II, 294, 296, 308.
- Gênes (Italie) : II, 8.
- « Genèse » : I, 107.
- GÉNIAUX Charles : I, 36, 92, 93, 98, 150, 151; II, 303, 304.
— Claire : II, 304, 306.
- GÉNIBROUSE DE CASTELPERS (M^{me}) : II, 251.
- « le Génie du Christianisme », par CHATEAUBRIAND : I, 99, 265.
- GEORGE André : II, 305.
- GERBET : I, 270, 271, 332; II, 109, 280.
- GÉRIN Marius : II, viii, 96.
- GERMAIN : II, 307.
- de Gervain.** Famille : I, 348, 349, 352, 364, 376, 378; II, 140, 142, 235, 292.
— Etienne : I, 348, 416.
— (M^{me}), née Denise-Emilie MARTIN LAFORÊT : I, 348, 387, 416.
— Emilie, épouse Frédéric DULAC : I, 348.
— Auguste : I, 348.
— Frédérique - Gertrude - Caroline épouse Maurice de Guérin : I, xiii, 347-350, 352, 353, 356-358, 363-365, 370-372, 374, 378-391, 402, 405-416, 418, 420, 421, 427, 428, 430-433, 436-441;
II, 4, 9, 10, 12, 13, 18-23, 36, 37, 54, 73, 76, 84, 102, 104, 126, 133, 135-142, 144, 158, 168, 170, 196, 197, 202, 205, 211, 217, 232-238, 245, 260, 265, 267, 291.
Lettres à J. de Guérin : II, 20, 134, 233.
— à Eugénie de Guérin : I, 426, 429; II, 236.
— à Marie de Guérin : I, 412.
— Charles : I, 347, 348, 372, 408, 430-432, 436; II, 141, 142, 233, 235.
— (M^{me} Charles), née Louise Boudon : I, 348; II, 233.
- GESSE, d'Albi : I, 171.
- le Gévaudan : I, 3, 17.
- GESVRES (M^{me} de) : II, 128.
- GHEUSI P.-B. : I, 223.
- GILLES, d'Andillac : I, 22.
- GIRARD (ou GIRERD), avocat à Nevers : II, 108.
- GIRAUD Victor : I, 344; II, 289, 296, 306.
- GIRON Aimé : I, 393.
- Glassac : I, 224.
- « le Globe » : II, 211, 215, 217.
- GOËTHE : II, 184.
- Goritz (Autriche) : II, 199.

- GOSSET Marguerite-Catherine : I, 220.
 Goudureau Albin : II, 292, 300.
 GOUDELIN (R. P.) : I, 146, 249, 253.
 de GOURMONT Jean : II, 306.
 de LA GOURNERIE E. : II, 299.
 GOYAU Georges : I, 199, 331.
 — Lucie-Félix-Faure : II, 296.
 LA GRACIOSA : II, 184.
 GRAILLET Odet, dit la Quenouille : I, 156.
 GRAMMONT (compagnie de) : I, 80.
 de GRAMMONT (duchesse) : II, 280.
Grand-César, établissement thermal à Cauterets : II, 253.
 de GRANDMAISON Geoffroy : II, 308.
 de GRANDMAISON (M^{me}) : I, 196.
Grandval : I, 191.
 GRAPPE George : II, 302.
 GRAUGNARD (Dom) : II, 111.
Graulhet : I, 87, 248.
 GRÉGOIRE DE TOURS (*saint*) : I, 3.
 GRÉGOIRE (*saint*) : I, 227.
 GRÉGOIRE XVI : I, 244, 275.
 GRELÉ E. : II, 296.
Grenade (Haute-Garonne) : II, 246.
Grenelle (rue de), à Paris : II, 147.
Grésigne (forêt de la) : I, 19, 36, 161, 337.
 de GRIGNAN (M^{me}) : I, 229, 353.
 GRIMAUD Emile : II, 309.
 GROG, curé d'Andillac : II, 239, 264, 265.
 GROG DE SALMIECH Henry : I, 213; II, 206, 293.
 — (M^{me}), née Lucie de BELLERIVE : II, 267, 291.
Gross-Varadin (Hongrie) : I, 438.
 de GUALY (Mgr), archevêque d'Albi : I, 246, 248, 250, 254, 263; II, 21, 23.
 GUARINI d'Italie : I, 4, 17, 260; II, 163.
 « *les Guêpes* », par A. KARR : II, 108.
 GUÉRIN (ou GUARINI), comte d'Auvergne : I, 3.
 GUÉRIN, évêque de Senlis, chancelier de France : I, 3, 5, 17.
 GUÉRIN DE MONTAGU : I, 3, 4, 41.
 de GUÉRIN DE BONNAC François : I, 4, 10, 435.
 de GUÉRIN DE LAVAL : I, 10.
 de GUÉRIN DE LAVAL Auguste : II, 267.
 de GUÉRIN Esprit, chevalier de Malte : I, 4.
 de GUÉRIN Charles, chevalier de Malte : I, 4.
 de **Guérin du Cayla**. Famille : I, 3-17, 53, 217, 261, 272, 299, 309, 315, 317, 348, 379; II, VIII, 169, 172, 203, 214, 229, 233, 241, 258, 264, 269, 271, 281, 284.
 — Jacques : I, 6, 435.
 — Jean : I, 7, 8, 9, 10.
 — Jean-Guillaume : I, 6.
 — Jean-Guillaume : I, 18.
 — Jean-Antoine : I, 20, 79.
 — Guillaume, curé de Cahuzac : I, 11.
 — Pierre : I, 7-9.
 — Roch : I, 15, 16, 18.
 — Sylvestre : I, 4.
 — Antoine : I, 4, 5, 12-16, 19, 20, 23, 44, 72, 80, 311; II, 211.
 — (M^{me} Antoine), née Reine-Sabine-Libérate de VERDUN : I, 12, 20, 80, 196, 311, 327, 367; II, 155.
 — Eugénie-Henriette, marraine d'Eugénie : I, 44, 45.
 — Jean-Guillaume-Joseph.
 I^o Vie.
 I, XII, 16, 18-25, 30, 33, 41, 44-46, 53-60, 62-72, 74, 76-78, 81-86, 89, 102, 103, 107, 108, 110-113, 116-120, 126-133, 135, 139, 145, 147, 151, 187, 192, 193, 194, 196, 203, 204, 216, 245, 246, 251, 255, 260, 273, 289, 290, 297, 300, 303, 304, 306, 308, 309-318, 320-322, 325, 332, 347, 354, 355, 358, 363, 364, 367, 371, 375, 379, 384, 386, 387, 390, 399, 400, 407, 412, 417, 423, 431, 432, 437;
 II, 4, 16, 17, 21, 22, 26, 27, 29, 37, 48, 52, 74, 83, 95, 97, 102, 104, 105, 121, 123, 124, 131, 133, 134, 136-142, 145, 147, 167, 181, 182, 184, 187, 195-197, 199, 205, 208, 209, 211, 214-216, 218, 221, 226, 227, 235, 238, 241-243, 246-248, 251, 252, 255, 257, 258, 260, 261, 265, 268-270, 281.
 II. Ecrits.
 les *Avantages de la Bêtise* : I, 23.
Cahiers de comptes : I, 79, 309-317.
Essais : I, 23-25.
Fragments divers : I, 62.
Lettres à Eugénie : I, 418, 426.
 — à Caroline : II, 198.

- à Maurice : I, 21, 56, 82, 85, 86, 105, 106, 110, 118-120, 133, 145, 296, 304.
- (M^{me} Joseph), née Jeanne-Victoire-Gertrude FONTANILLES : I, 19, 20, 25, 27, 44-60, 62, 64, 66, 69, 71, 72, 89, 94, 113, 135, 266, 306, 307, 311, 384;
- II, 4, 47, 136, 209, 260, 265, 270.
- Louis-Anselme-**Erembert** : I, 20, 41, 44, 47, 52, 57, 58, 65; 66, 68, 76, 77, 83-85, 106, 114, 126, 140, 143, 165, 187, 190, 204, 225, 233, 283, 298, 299, 303-306, 310, 318, 321, 349, 381, 382, 406-408, 411-413, 415, 419, 432, 437;
- II, 4, 11, 15, 21, 22, 35, 36, 41, 42, 44, 95, 102, 105, 112, 121, 123, 125, 133, 134, 137, 139-141, 168, 195, 197, 202, 203, 205, 208, 224, 225, 235, 239, 241, 242, 244, 245, 251, 252, 259, 260, 268, 270, 281.
- Lettres à son père : I, 412.
- à Victor Mathieu : I, 81, 104, 106.
- (M^{me} Erembert), née Anaïs Boudet : I, 40, 437; II, 124, 203, 206, 208, 251, 252, 259, 262, 266, 268, 270, 271, 281-284.
- a) Marie-Joséphine-Gertrude : II, 209, 210, 238.
- b) Marie-Eugénie-Caroline : II, 236, 245, 251, 259, 271, 281, 283, 286.
- c) Louise-Marie-Gertrude : II, 260, 270.
- d) Eugène-Joseph-Bernard-Vincent : II, 270.
- **Eugénie**-Henriette-Augustine.
- Portrait : I, 307.
- 1^o Journal.
- Journal en général : I, 56, 90, 152, 214, 216, 244, 252, 267, 282-302, 309, 311, 313, 325, 334-336, 341, 342, 352, 354, 358, 370, 371, 388, 405, 406, 424, 437;
- II, 4, 8, 9, 19, 20, 24, 25, 30, 35, 37, 39, 41, 47, 48, 53-55, 61, 75, 91, 95, 104, 105, 118, 155, 171-173, 176, 181, 288, 291.
- (Citations) : I, vi, 17, 21, 22, 27, 35, 37, 38-41, 42, 46-50, 52-54, 56-58, 61, 72, 73, 75, 87, 163, 176, 217, 220, 233, 242, 248, 251, 256-262, 265-268, 271, 281, 283, 290, 292-295, 297, 301, 302, 308, 316, 319, 321-323, 326, 330, 333, 337-341, 354, 356-359, 361, 362, 364, 368, 369, 382, 389, 390, 394, 397, 404, 409, 410, 412, 413, 415, 419-424, 427-429, 433-435, 438, 440;
- II, 5, 6, 7, 9, 15, 18, 21, 22, 24-32, 42-48, 53, 54, 60, 64, 68, 70, 74, 87, 94, 97, 100, 103, 105, 106, 109-113, 149, 153-155, 160, 165, 170, 171, 176-180, 186, 188, 189, 198, 215, 236, 247, 263, 275.
- Journal du Cayla : I, 207.
- Journal pour son âme : II, 248, 249.
- Copie de 1841 : I, 50.
- Fragments : I, 332; II, 129, 154, 164, 165, 221.
- Memorandum pour Barbey : II, 276.
- Memorandum pour M^{me} de Maître : II, 95.
- Spiritualités : II, 249.
- 2^o Lettres.
- Lettres en général : I, 40-42, 90, 214, 216, 252, 267, 325, 329, 333, 334, 341; II, 291, 292, 294.
- à Barbey d'Aureville : I, 421, 430; II, 67, 81, 110, 194.
- à Louise de Bayne : I, 13, 22, 28, 39, 41, 42, 49, 53, 61, 65, 75, 98, 115, 127, 148-150, 152, 161, 162, 167, 173, 179, 184, 188, 189, 191, 194-200, 203-206, 210, 212, 213, 215-217, 219, 221, 223-227, 230-232, 234-240, 244-247, 249-251, 254-258, 259-265, 274, 275-278, 279, 290, 305, 306, 308, 309, 314, 316, 318-323, 325-328, 330, 331, 336, 339, 340, 342, 343, 345, 346, 349, 350, 355, 375, 376, 387, 408, 411, 429, 436, 437, 441; II, 125, 127, 196, 197, 199, 200, 204, 222, 294.
- à Pulchérie de Bayne : I, 257; II, 209, 231, 232.
- au comte de Beaufort : II, 69, 70.
- à la famille Bellerive : I, 213.
- à Albanie de Bellerive : II, 231.
- à Gabrielle de Bellerive : II, 208.
- à Lucie de Bellerive : II, 195, 207, 246.
- à M^{me} Boudet : II, 231.
- à Antoinette de Boisset : I, 49, 223-225, 322; II, 4, 7, 200, 209, 232, 251, 256, 257.
- à Irène Compayré : I, 222, 223, 248; II, 203, 206.

- à Caroline de Gervain : I, 363-365, 371, 393, 402, 403, 427; II, 23, 202, 234-236, 238, 259, 260.
- à sa famille : I, 431; II, 117.
- à son père : I, 126, 127, 151, 323, 372, 376, 380-383, 387, 390, 392, 395, 399-401, 403, 407-409, 411, 414, 417, 418, 423, 428, 429, 433; II, 106, 108, 111, 116, 118-121, 123-127, 128, 139-141, 143, 145, 147-149, 151-156, 158-160, 162, 165, 167, 169, 170, 176, 181, 192, 254.
- à Erembert II, 120, 122, 124, 157, 167.
- à Marie : I, 60, 190, 191, 193, 194, 202, 204, 224, 278, 299, 393, 398, 402; II, 117, 120, 124, 126, 127, 130, 131, 140-142, 154, 213, 240-244, 254, 258.
- à Maurice : I, 71, 74, 82, 87, 88, 93-97, 100, 106, 108, 111, 114, 115, 121, 122, 128, 130, 133-135, 138, 151, 166, 233, 272, 289, 298, 300, 323, 385, 426, 432; II, 52, 155, 172.
- à M. Almaury de Maistre : II, 101.
- à Mme Almaury de Maistre : I, 46, 56, 75, 209, 307, 309, 353, 360, 365, 366, 368, 374-376, 381, 383, 387, 397, 441; II, 6, 24, 26, 27, 29, 32, 49, 50, 67, 78, 82, 86, 87, 91-96, 99, 100, 102, 291, 292, 293.
- à Mme Amédée de Maistre : II, 204, 214, 224.
- à Xavier de Maistre : I, 425.
- à Euphrasie Mathieu : I, 218; II, 203, 206, 239.
- à Hippolyte de La Morvonnais : I, 341; II, 77, 80, 113, 114, 125, 144, 146, 194, 205, 206, 209, 215, 217, 219, 223, 245.
- à Elisa Pélegry : II, 247.
- à Paul Quemper : II, 221.
- à M. et Mme Auguste Raynaud : II, 78.
- à Aline de Rivières : II, 102.
- à Félicie de Roquefeuil : II, 246, 257.
- à Philibert de Roquefeuil : I, 274, 352, 354; II, 294.
- à Mme de Sainte-Marie : II, 97, 117, 138.
- à Mme Adrien de Sainte-Marie : II, 193.

- à Henry Groc de Salmiech : II, 259.
- à Mme Henry Groc de Salmiech : II, 260.
- à Charles de Thézac : II, 211.
- à Marie de Tanus : II, 205.
- aux Tonnac : I, 220.

3^e Poésies.

Poésies en général : I, 100-115, 400, 424; II, 289, 291, 292.

L'absence. A mon frère : I, 114, 133.

I deux enfants : I, 202, 332.

Idieu, Rayssac : I, 192.

Igar : I, 109.

I l'ombre des palmiers : I, 101.

I Louise de Bayne : I, 127, 141, 161, 286, 332, 333.

I M. de La Morvonnais : I, 332; II, 155.

I un affligé : I, 281, 332.

I la petite Morvonnais : I, 280.

I Mme de La Morvonnais : I, 50, 55, 332.

I la petite Valentine : II, 87, 89.

I Philibert de Roquefeuil : I, 332; II, 155.

I Sainte-Beuve : II, 60.

L'Agneau perdu : I, 105.

L'anachorète : I, 108.

L'Ange joujou : I, 52.

Iu flot revient le navire : I, 333.

Le Benarry : I, 207.

Le Berceau du désert : I, 101.

Cantiques : I, 88, 110, 126.

Ce que j'aime : I, 277.

Cyanée : II, 65.

Douleur sans fin : II, 87, 88, 89.

Encore un hymne... : II, 240.

Les Enfantines : I, 286, 333, 418, 424, 425; II, 154.

Épître au Roi : I, 109, 111, 112.

Essais poétiques : I, 101.

Le Frère de sainte Thérèse : I, 423; II, 87, 88.

Il est doux : II, 87.

Pauvre feuille voyageuse : I, 333.

La pauvre captive : I, 101, 102.

La pauvre mère : I, 101.

Le Pèlerin : I, 101.

Le Petit Savoyard : I, 101.

Prascovie : I, 417, 424.

Mon Dieu, mon Dieu ! : I, 333.

La Prière exaucée : I, 111.

Rachel ou l'Anniversaire : I, 107, 111.

Le Ruisseau : I, 108.

Sainte Geneviève : I, 99.

Le Sort de la Grèce : I, 107.

Le Souvenir de l'enfance : I, 55, 109, 111, 112.

Le Souvenir de Jacob : I, 105, 107, 108, 109.

Les Souhaits, ou le jeune lys : I, 105.

Les Vœux du Chrétien : I, 107, 109.

Ma montre : I, 400, 424.

Mon village : I, 112, 323, 330.

Ode sur les Grecs : I, 108, 109, 110, 111, 126.

4^o Divers.

Cahiers de lectures : I, 98, 99; II, 291.

Carnet : I, 419, 426.

Colloque avec l'âme de son frère : I, 62.

Fragments : I, 75, 136, 252; II, 291.

Fragments de nouvelles : I, 73.

Juvenilia : I, 73; II, 291.

Notice sur son frère : I, 131, 136; II, 172, 210, 211, 214, 277, 282.

Règles de vertus et résolutions : I, 59; II, 250.

Soliloques : I, 73.

5^o Œuvres publiées ou projets de publication.

Reliquie : I, 4, 58, 91, 180, 284, 423; II, 36, 211, 212, 216, 221, 225, 278, 281-283, 286, 287, 293, 294.

Eugénie de Guérin. Journal et fragments, par TREBUTIEN : I, 284; II, 166, 287, 293.

Lettres d'Eugénie de Guérin, par TREBUTIEN : I, 288; II, 89, 151, 192, 211, 277, 287, 288, 293.

Lettres d'Eugénie de Guérin à Louise de Bayne, par E. BARTHÉS : I, XI, 24, 29, 42, 90, 123, 125, 155, 179, 207, 215-217, 231, 271, 287, 323, 329; II, 19, 32, 85, 170, 259, 294, 307.

Lettres d'Eugénie de Guérin à son frère Maurice, par E. BARTHÉS : I, 138, 306.

Tombeau mystique : II, 288.

— Reine-Marie-Augustine-Gertrude.

1^o Vie.

I, 5, 12, 20, 21, 28, 41, 42, 45, 47, 55, 58, 60, 64, 66, 77, 86-88, 95, 101, 120, 127, 137, 138, 145, 178, 181, 182, 190, 203, 205, 214, 223, 224, 261, 265, 289, 303-306, 308, 318-320, 326, 350, 393, 397, 399, 403, 406, 412, 423-426, 432, 433, 439;

II, 9, 13, 14, 19, 21, 22, 25, 26, 30, 35, 44, 104, 118, 120, 121, 125, 140, 160, 169, 170, 191, 195, 197, 202, 207, 232, 242, 244, 246, 247, 249, 251, 253, 255-258, 260-263, 265, 268-271, 278, 279, 281, 282, 284, 286, 287, 292, 299, 300.

2^o Lettres.

Lettres à Caroline : II, 233.

— à Eugénie : I, 204, 224, 236.

— à Maurice : I, 77.

— à M^{re} Deschamps du Manoir : II, 262.

— à Lucie Groc de Salmiech : II, 246.

— à M. Pauthe : I, 272.

— à Trebutien : II, 160, 265, 274.

3^o Divers.

Notice sur sa famille : I, 12.

Journal inédit : I, 52, 64; II, 264, 269-271.

— Georges-Pierre-Maurice.

1^o Vie.

I, XI, XIII, 16, 17, 20, 21, 25, 26, 28, 29, 36, 38, 39, 41, 43, 47-50, 53, 56-58, 63-67, 71-73, 75-83, 85, 88, 91, 93, 94-97, 100, 101, 105, 106, 110, 112, 113-121, 128, 129-141, 145, 147, 154, 155, 162, 167, 177, 180, 185, 192-197, 212, 213, 216, 218-221, 225, 232, 242, 251, 252, 255, 261, 262, 264, 269-294, 296-298, 300-304, 310, 311-313, 317, 319, 322-325, 331-336, 338, 339, 345-391, 394, 396, 397, 402-406, 408-414, 416, 417, 419, 420, 421, 423, 424, 426-439, 441;

II, 3-9, 11, 14, 16-19, 21-26, 28-32, 36, 38, 39, 41-45, 47, 48, 51-82 (La montée de Maurice vers la gloire), 83, 85-90, 92, 98, 101-106, 108, 109, 110, 111, 113-115, 117, 121, 126-129, 132-155, 158, 162, 164, 166-169, 171, 173, 176, 180, 183-191, 193, 194, 196, 197, 204, 205, 210-213, 215-219, 221, 222, 224, 232-236, 238, 245, 251, 259, 260, 263, 266, 270-274, 276, 278-280, 282, 283, 285, 286, 288, 292, 301.

2° *Le Cahier Vert.*

I, 21, 195, 273, 287, 335; II, 74, 79, 114, 144, 146, 147, 150.

3° *Les Lettres.*

Lettres en général : II, 291, 292.
Lettres à Barbey d'Aurevilly : I, 352, 413, 414; II, 62, 63, 291.
— à M. de Bayne : II, 74.
— à M. Buquet : I, 12, 119, 152.
— à Erembert : I, 138, 140, 379.
— à ses sœurs : I, 417.
— à son père : I, 76, 110, 113, 120, 129, 132, 138, 177, 289, 296, 363, 414; II, 74.
— à Eugénie : I, 66, 128, 137-140, 147, 151, 177, 212, 277, 286, 289, 290, 296, 364, 378, 379, 414, 426, 428; II, 110.
— à La Morvonnais : I, 277, 279.
Lettres à Mme de Maistre : II, 150, 275.

« *Lettres de... à une femme restée son amie* » : I, 346, 352, 384.

4° *Poésies.*

En général : II, 285, 291, 292.
L'Absence : I, 114.
1 ma sœur Eugénie : I, 78, 276; II, 146.
1 mes deux amis H. M. et F. D. de M. : I, 38, 78.
1u grillon du foyer de Rayssac : I, 300.
Aux poésies de ma sœur : I, 141.
La Bacchante : II, 212.
Le Benarry : I, 207.
Le Crucifix : I, 138; II, 294.
En face des ruines du Guildo : II, 146.

Epithalame : I, 218.
Epître : I, 113, 114.
L'Exilé, ou le Souvenir de la patrie : I, 113, 114, 131.
Glaucus : II, 63.
Mes regrets et mes vœux : I, 130.
L'Orage : I, 300; II, 74.
Pour le mariage de Mlle de Ste-M. : I, 351.
Promenade à travers la lande : II, 80.
Rayssac ou la Retraite : I, 142, 143, 154, 155.
Sainte-Pulchérie : II, 74, 75.
Sainte-Thérèse : I, 275.
Le Souvenir de la patrie : I, 113.
Sur la Pologne : I, 271.
Un dimanche soir : I, 79.
La Veuve du matelot : I, 113.
Autres poésies : I, 194.

5° *Divers.*

Les Bruits de la Nature : I, 36, 72.
Le Centaure : II, 38, 54, 56-58, 60-64, 71, 73, 78, 79, 90, 145, 148, 149, 151, 213.
Correspondance littéraire : II, 79.
Extraits des lettres de L. de B. : I, 177.
Fragments : I, 137.
Pierre l'Hermite : II, 52.

6° *Publications et projets.*

Reliquie : I, 3, 4, 351; II, 71, 129, 272, 274, 278, 280, 287.
Œuvres : II, 197, 276, 278, 284, 286, 287.

GUÉRIN DU CAYLA Jeanne, épouse MOUTON : II, 296.
GIBAL, sous-préfet de Castres : I, 187.
le Guildo, près du Val : I, 276.
GUILLERMARD Henri : I, 271.
GUIRAUD A. : I, 101.
GUIRAUD Jean : II, 306.
GUITTARD Albert : I, 103, 104; II, 295, 301, 303, 304, 305, 307.
GUIZOT : II, 128.
GUYARD (abbé) : I, 145.
Guyenne : I, 157, 416.
GUYON (R. P.) : I, 144, 145 (Sermons), 146, 147, 160, 168, 327.

H

H. (M^{me}) : I, 388.

H. V. : II, 305.

Hambourg (hôtel de), à Paris : I, 404, 411, 417.

HARDEL, imprimeur à Caen : II, 279, 293, 296, 297.

« Harmonies », par LAMARTINE : I, 329, 330.

HAUSSOULIER William : II, 149, 156, 161, 162, 179.

Haute-Garonne : I, 40; II, 246.

d'HAUTPOUL (M.) : I, 188.

— (abbé) : I, 66, 67; II, 254.

— (M^{lle}) : II, 254.

— Camille : I, 61, 250.

le Havre (Seine-Inférieure) : II, 181, 182.

HELLEU, libraire : I, 396; II, VIII, 293.

HÉNIQUE Raymond : II, 309.

HENRI II : I, 34.

HENRI V : I, 163, 185, 189, 343; II, 128, 131.

HERVEY ou HERVEZ (docteur) : II, 115, 117, 130.

« Heures de poésie », par A. RENÉE : II, 149, 151, 154.

« Hippolyte de la Morronnais », par FLEURY : I, 79, 113; II, 296.

Hippone (Afrique) : I, 45, 267.

« Histoire de l'Angleterre », par LINGARD : I, 328.

« Histoire des ducs de Bourgogne », par BARANTE : I, 328.

« Histoire des Croisades », par MICHAUD : I, 328.

« Histoire d'Ecosse » par WALTER SCOTT : I, 328.

« Histoire anecdotique des Jeux Floraux », par A. PRAVIEL : I, 103.

« Histoire de Languedoc », par DOM VAISSETTE : I, 11.

« Histoire de Malte », par VERTOT : I, 3.

« Histoire des premières missions données en France » : I, 145.

« Histoire du Romantisme en France », par M. SOURIAU : I, 342; II, 289, 298.

« Histoire de Russie » : I, 328.

« Historique de la région albigeoise », par PORTAL : I, 8.

HOHENLOHE (prince de) : I, 438, 440; II, 20, 251, 253, 257, 291.

HOMÈRE : I, 110, 323, 342.

Hongrie : I, 438.

HOPE (diamant bleu de M.) : II, 280.

HORACE : I, 11, 13, 71, 141.

Hôtel des Bains de Rivoli : II, 157, 160-162, 172.

HUGHES (colonel) : I, 81, 117, 118, 129, 130.

HUGO (Victor) : I, 103, 193, 330, 337; II, 29.

— (sa sœur) : 342.

d'HUTEAU. Famille : I, 123.

— Louis-Constance : I, 123, 124.

— (M^{me} Louis) : I, 177, 437.

— Jean-Guy-Etienne-Pulchérie : I, 123, 124.

— Armand : I, 177.

— Elisa. Voir LACOMBE.

Huttenheim (Bas-Rhin) : II, 20.

HYLAS : II, 149.

I

IGNACE (saint) : II, 249.

« Idéale jeunesse » : II, 306.

Ille-et-Vilaine : I, 289.

« Illustration du Midi » : II, 294, 299.

Ilustre [Marie de Guérin] : I, 305.

— [Olympe de Tonnac] : I, 203, 227.

IMBERT, curé de Saint-Cyr de Nevers : I, 401, 420; II, 7, 109.

« Imitation de Jésus-Christ » : I, 90, 257, 326, 387, 419, 439; II, 9, 25, 29, 93, 248, 262.

Imphy (Nièvre) : II, 227.

Indes : I, 151, 347-349, 363, 364, 396,

- 407, 412, 428, 432, 435; II, 130, 137, 141, 142, 233-236, 238, 245.
Indes néerlandaises : I, 348.
l'Indienne : I, 349, 354, 374, 391, 436.
 Voir CAROLINE DE GERVAIN.
 INNOCENT III : I, 34.
 « *l'Intermédiaire des Chercheurs* » : II, 309.
 « *l'Instantané* » : II, 302.
 Institut Catholique de Toulouse : II, 308.
 INTRAN, chanoine d'*Albi* : II, 308.
- J**
- J. (Mlle) : II, 244.
Jacob (rue), à Paris : I, 417.
 JAGOT Henry : I, 305.
 JAMME (abbé), précepteur de Maurice : I, 65; II, 18.
 JAMES Francis : I, 341; II, 263, 290, 296, 297, 301, 303, 309.
 JAMOT (R. P.) : I, 145.
Janes (château de) : I, 155, 156.
 JANICOT, docteur : I, 393.
 JANIN : II, 280.
 JANNI Jacques, de *Gaillac* : I, 56.
 JACRÈS Jean : II, 290.
Java (île de) : I, 348.
 JEAN-CHRYSOSTOME (*saint*) : I, 74, 246.
 JEAN, de Person : I, 313.
 « *Jeanne d'Arc et la Normandie au xve siècle* », par A. SARRAZIN : I, 28.
 JEANNE-MARIE REY : II, 165.
 JEANOT, domestique au *Cayla* : I, 38, 39, 150; II, 266.
 JENKINS (*docteur*) : II, 179.
 JENNA (MARIE) : I, 335, 382; II, 249, 292, 295, 297, 309.
 JÉROME (*saint*) : II, 167.
 de JERPHANION (MER), archevêque d'*Albi* : II, 202.
 le Jeudi saint : I, 265, 292; II, 127.
 « *la Jeune Sibérienne* », par X. DE MAISTRE : I, 417, 424.
Jour-Floraux : I, 103, 104, 106-115, 126, 151, 331; II, 292, 296, 307.
 JOHANNET René : II, 307.
 JOINVILLE (*prince de*) : I, 10.
- « *l'Intransigeant* » : II, 301.
les Invalides : I, 375, 376; II, 157.
 IRLANDAIS (*docteur*). Voir O'BRIEN.
 IRISSOU Antoine, d'*Andillac* : I, 44.
 — Paul, d'*Andillac* : II, 123.
 ISABELLE (*Sœur*) : II, 125.
 ISAURE (CLÉMENTINE) : I, 150.
Isle-de-France : I, 196, 206, 207, 332, 354.
Issoudun (Indre) : II, 103, 106.
Italie : I, 5, 28; II, 161, 163, 225, 241.
- J**
- JOLIVET DE VANNES : II, 175.
 JONATHAS : I, 227.
 JOUANNEAU (abbé) : I, 182.
 Lettres à Marie de Guérin : I, 182.
 « *Journal* », de LOTI : I, 335.
 « *Journal d'Avranches* » : II, 299, 300.
 « *Journal de Bruxelles* » : I, 301.
 « *Journal de Caen* » : II, 299, 300.
 « *O Jornal do Commercio* » : II, 304.
 « *Journal des Débats* » : I, 31, 40; II, 128, 211, 220, 299-303, 305.
 « *Journal des Femmes* » : II, 154.
 « *Journal de Genève* » : II, 305.
 « *Journal de Granville* » : II, 300.
 « *Journal de l'Instruction publique* » : II, 299.
 « *Journal d'Indre-et-Loire* » : II, 302.
 « *Journal intime* » : I, 335.
 « *Journal intime* », par MAINE DE BYRAN : I, 335.
 « *Journal de Lavaur* » : II, 300, 302.
 « *Journal d'un poète* », par A. DE VIRGNY : I, 335.
 « *Journal de Rennes* » : II, 300.
 « *Journal du Tarn* » : II, 300, 301, 304, 305.
 « *Journal des Villes et des Campagnes* » : II, 299.
 de JOYEUSE (*maréchal*) : I, 9, 10.
 Juilly (*collège de*) : I, 272.
 JULES (*saint*) : II, 37.
 JUPITER, surnom du docteur irlandais : II, 179.

K

KARR Alphonse : II, 108.
 Kameschale : I, 361.
le Khadra (Algérie) : II, 230, 231.
 KEMPT R. : II, 303.
Kentucky (Etats-Unis) : I, 144.

de KERTANGUY Elie : I, 270.
 KLING, tailleur à *Paris* : II, 133, 139, 141.
 KOHLER Albert : II, 305.

L

Labessonnié : I, 155.
 LA BOÉTIE : I, 227, 241, 242; II, 8, 29, 55.
Labourelie (château de) : II, 292.
 de LABROQUÈRE. Famille : II, 252.
 — (Gabriel-Alphonse) : II, 246.
 — (M^{me}). Voir Gabrielle de PAULO.
La Brosse (Loiret) : II, 150.
 LABROUSSE : I, 137.
Lacaine : I, 187.
Lacaze : I, 158.
 de LACGER LOUIS (*chanoine*) : I, 34, 45, 199, 229; II, 303, 304, 305.
 de LACOMBE, de *Gaillac* : I, 123.
 — Justin : I, 177.
 — (M^{me}), née Elisa d'HUTEAU : I, 73, 126.
 LACOMBE, d'*Albi* : II, 231, 246.
 LACORDAIRE : I, 269, 270; II, 116, 117
 (lettre à Eugénie), 126, 128, 143.
 LACOSTE : I, 166; II, 296, 307.
Lacourtade : I, 211, 322.
 LAFARGE (M^{me}) : II, 106.
Lafayette (place), à *Toulouse* : I, 213.
 LAFON André : II, 309.
 LA FONTAINE : I, 87, 100, 160, 329, 333; II, 163.
 LAFOSSE (M^{me}) : I, 87.
 LAHARPE : I, 99, 100.
 de LAGARDELLE. Famille : II, 242, 243.
 — (M^{me}), née de ROQUEFEUIL : I, 87, 370; II, 244.
 — Misy. Voir M^{me} Adolphe de CAHUZAC.
Lagny (Seine-et-Marne) : I, 218.
Lagrange : I, 65.
Laguépie : I, 37.

LAIGNEL-LAVASTINE, docteur : II, 301.
 LAMANE : I, 156.
 de LAMARLIÈRE (M^{me}) : I, 391.
 LAMARTINE : I, 30, 31, 42, 100, 109, 267, 284, 319, 329, 333, 334, 337, 399; II, 52, 190, 288, 289, 297.
 — (sa mère) : I, 334, 335; II, 298.
 LAMBERT Agnès : II, 300.
 de LAMENNAIS Félicité : I, 99, 124, 163, 169, 192, 195, 196, 247, 269, 270-275, 278, 286, 293, 297, 330, 331; II, 61, 79, 114, 120.
 Lettres à Boré : I, 270, 274.
 — Jean : I, 273.
 LA MORINIÈRE : I, 214.
 de **La Morvonnais** Hippolyte : I, 28, 225, 275-282, 331; II, 75-81, 101, 113, 114, 125, 143-145, 152, 157, 196, 197, 205, 214, 216-223, 245.
 Lettres à Eugénie : I, 278, 280; II, 81, 114, 145, 158, 217-219.
 — (M^{me}) : I, 57, 222, 250, 276-281, 289, 332; II, 295.
 Lettres à Eugénie : I, 278.
 — (la petite Marie) : I, 57, 280; II, 146, 206, 276.
 LAMOTHE : I, 401.
 LAMOURIÉ (M^{me}) : II, 126.
Landes : II, 279.
Landon : II, 297.
Languedoc : I, 3, 11, 207, 273, 303, 321, 407; II, 17, 125, 168, 192, 235, 261.
 de LAPANOUSE G. : II, 301.
 LA PÉROUSE : I, 122, 367.
 de LAPEYRE. Famille : I, 33, 38.
 — Guillaume et Antoine : I, 9, 10
 — Jeanne : I, 8, 10.
 de LAPRADE : II, 300.

- La Raillière*, à *Cauterets* : II, 253.
 « *Les Larmes de Racine* », par SAINTE-BEUVE : I, 331; II, 60, 72.
 de LA ROCHEFOUCAULD, marquis de Langeac : I, 4.
 LA ROCHEFOUCAULD, moraliste : I, 329, 341.
 LA ROCHEJACQUELEIN : II, 131.
La Rochelle (*Charente-Inférieure*) : II, 242.
 « *Larousse mensuel* » : I, 344; II, 303, 307.
 LARROQUE Philippe : I, 56.
 de LASTIC-SAINT-JAL. Famille : I, 408.
 — (demoiselles) : I, 88.
 — Ernestine : I, 88.
 Lettres à Marie de Guérin : I, 88.
 de LASTOURS : I, 171, 187.
 LATOUR d'AUVERGNE : I, 4, 6.
 LAUMONIER : I, x, xi.
 LAUR Jean : II, 297.
 LAUREC Jean : II, 301.
 LAURÈLE, femme d'Andillac : I, 313.
 LAURENTIE François : I, 207, 213; II, 293, 294, 301.
 LAURICHAIS (abbé) : I, 383.
Laval, près de *Puycelci* : I, 3, 9, 10.
 LAVALETTE (Isabeau de LISLE) : I, 9.
Lavaur : I, 84, 144.
 LEBAUDY, notaire à Paris : II, 140.
 LE BRAZ Anatole : I, 31, 40; II, 219, 223, 300-302.
 LEBRETON Philippe : I, 3.
 LECOMTE (dames) : I, 185.
 « *Lectures pour tous* », de LAMARTINE : I, 334.
 LECYGNE C. : II, 301.
 LEFEBVRE : I, 403, 411; II, 128.
 LEFEBVRE (PÈRE) : II, 288.
 LEFRANC Abel : I, xi, 28, 31, 55, 141, 207, 276, 289, 296, 346, 377-379, 384; II, viii, 60, 66, 88, 89, 173, 292-294, 299, 300, 308.
 LE GOFFIC Ch. : II, 301.
 LEGOUVÉ : II, 171.
 LEGRAND (abbé) : I, 380, 438.
 LEGRIS-DUVAL : I, 143.
 LEIBNIZ : I, 228.
 LE MARINEL : II, 273.
 LE NOTRE : II, 110, 111.
Lentin : I, 36, 42, 70; II, 247.
 LÉON : I, 377.
 « *le Lépreux de la Cité d'Aoste* », par X. DE MAISTRE : I, 417.
 LERMINIER : II, 280, 299.
 de LESQUEN (M^{er}) : I, 272, 273.
Le Travel : I, 37.
 « *les Lettres* » : II, 304, 307.
 « *Lettres-Souvenir* », par G. DELZANT : I, 22, 31.
 LE VACHER Onésime : I, 286.
 LEVALLOIS Jules : II, 297.
 LEXANDRE A. : II, 300.
Liban : I, 171.
 « *la Liberté* » : II, 303.
 « *la Liberté du Sud-Ouest* » : II, 306.
 LIBOREL François : I, 377.
 « *la Libre Parole* » : II, 301, 303.
 LICHTENBERGER André : II, 297.
 de LIENHART Reine : II, 280.
 la Ligue : I, 33.
 LIMER, curé d'Andillac : I, 86, 136, 249; II, 21, 291.
 — Françoise : II, 24, 291.
Limoges (*Haute-Vienne*) : II, 103, 106.
 LINGARD : I, 329.
Lisle-sur-Tarn : I, xii, 8, 37, 136, 147, 166, 177, 181, 187, 197, 201-203, 206-209, 220-226, 244, 247, 253, 317, 346; II, 127, 142, 200, 292.
 « *Das Literarische Echo* » : II, 302.
Livourne (*Italie*) : II, 225.
 « *Libre des Pèlerins polonais* », par MICKIEWICZ : I, 273, 331.
Loches (*Indre-et-Loire*) : II, 307.
 LÆLIUS : I, 227.
la Loire : I, 393, 399, 435; II, 95, 227.
 LOMBART E. : II, 302.
Lombers : I, 9.
Londres (*Angleterre*) : II, 220.
 de LONGCHAMPS Barbe-Simone : I, 4.
 LONGIN (*saint*) : I, 45.
Lorraine : I, 182.
 de LOSTANGES Georges-Louis-Gaston, chevalier : I, 124.
 LOTI Pierre : I, 335.
Loubéjac (*Tarn-et-Garonne*) : II, 258, 259.
 LOUIS, valet de chambre : II, 211.
 LOUIS LE JEUNE : I, 4.
 LOUIS (*saint*), roi de France : I, 5, 91, 93, 120, 299.
 LOUIS XIV : I, 376, 423.
 LOUIS XV : I, 29, 191, 395.

LOUIS XVI : I, 54; II, 130.

LOUIS XVII : II, 130.

LOUIS XVIII : I, 54, 70, 77.

LOUIS DE CAEN : II, 305.

LOUIS-PHILIPPE : I, 154, 161, 163, 184, 185, 187, 188, 189, 198, 201, 202, 271, 357, 394; II, 122, 131, 161.

LOULOU [Eugénie de GUÉRIN] : I, 308.

Lourdes : II, 252.

LOVIOT Louis : II, 150, 296.

— (M^{me}) : II, VIII, 293.

LUGAN A. : II, 297, 301, 304.

LUIS JEAN : II, 302.

de LUPPÉ : I, 99.

LUTHER : I, 275.

Luxembourg (jardin du) : I, 380, 407.

Lyon (Rhône) : I, 144; II, 99.

le Lyonnais : I, 27.

« la Lyre universelle » : II, 302.

M

MAC-CARTHY (abbé) : I, 76, 202.

MACHIAVEL : I, 160.

MADAME : I, 67.

MADELEINE (sainte) : I, 248, 256, 353, 361.

la Madeleine, à Paris : I, 375, 391.

Madère (vin de) : I, 388.

MAGD-ABRIL : II, 302.

MAGNES Angélique, d'Andillac : I, 250.

— Pierre : I, 440.

MAIGNIAL, docteur : II, 263.

— vicaire à Sainte-Cécile d'Albi : II, 307.

MAINE DE BIRAN : I, 335.

MAISONNEUVE Louis : II, 307.

de Maistre. Branche de Savoie.

— Joseph : I, 99, 418; II, 161.

— Xavier : I, 399, 417, 418, 424, 425; II, 291.

Lettre à M^{me} Almaury de Maistre : I, 425.

de Maistre. Branche française : II, 73, 125.

— Amédée-Elisabeth-Louis, comte, fils de Armand-Jean-François de Maistre, chevalier, baron et seigneur de Vaujour (Seine-et-Oise) et de Elisabeth Jolivet de Vannes, mort à Bompré le 17 juin 1862, à l'âge de 77 ans : II, 175.

— (M^{me} Amédée), née Louise-Julie-Jenny Michaud de Montblin, fille de Jacques - Hippolyte-Jules - Anne Michaud de Montblin et de Aimée-Françoise-Elisabeth Béranger de Bompré, morte à Bompré le 25 sept. 1867. Elle a laissé deux filles : Aimée-Caroline-Marie qui épousa

Louis-Eugène, comte d'Hozier, et Elisabeth-Marguerite-Françoise, qui épousa le comte Joseph Rosselmini-Gualandi, demeurant à Pise (Italie) : II, 155, 161, 162, 174, 175, 178, 180-184, 188, 189, 192, 197, 224, 225 (lettre à Eugénie), 291.

— Charles-Augustin-Almaury, baron : I, 351, 392, 399, 400, 403; II, 15, 85, 95, 100, 102, 107, 109, 122, 124, 126, 127, 131, 152, 159, 188, 192, 227.

— (M^{me} Almaury), née Henriette-Marie de Sainte-Marie : I, XIV, 46, 180, 225, 231, 242, 264, 288, 307, 322, 329, 336, 346, 350-356, 358-362, 365, 366, 369, 374, 375, 382-384, 391, 394-404, 406-408, 411, 412, 415, 417-422, 425, 429, 431, 434, 440;

II, 11, 15, 26, 28, 29, 33, 37, 38, 40, 42, 47, 48, 50, 60, 66, 67, 72, 83-103, 104-115, 116-118, 123, 127-131, 137, 138, 146, 147, 153-155, 157-170, 172-189, 192-194, 197, 199, 200, 210, 211, 213, 219, 222-229, 254, 260, 265, 274, 276, 277, 280, 291, 292, 300.

Lettres à Eugénie : I, 354, 359, 360-362, 367; II, 15-16, 26, 98-100, 102.

Lettres à Trebutien : I, 351; II, 192.

— Valentine : I, 361; II, 97, 120, 158, 228.

— Henriette : II, 158, 227.

MAIZEROT René : I, 38, 40; II, 302.

Malabar : I, 441; II, 234.

de MALARET : I, 103, 107.

de MALARTIC (comtesse) : II, 280.

de MALAUZE, seigneur de Lacaze : I, 158.

de MALBOISIÈRE Geneviève : I, 99.

Malgache : I, 361.
 MALLAC : II, 280.
 MALRIÉ, meunier au Cayssié : I, 22, 35, 149, 311, 440.
 Malte : I, 41; II, 163.
 MANESSE-LECOEUR Marie-Thérèse : I, 29, 42.
 Le Mans (Sarthe) : I, 145.
 MANSELL (M^{me}) : I, 435.
 MANZONI : I, 327, 328.
 MARCEL Tancrède : II, 302.
 MARCHANDEAU : II, 309.
 MARCHANGY : II, 72.
 MARÉCHAL Christian : I, 269.
 MARELLE Charles : II, 297.
 MARIE (Sœur) : II, 243.
 MARIE-ANTOINETTE : I, 348.
 MARIE L'EGYPTIENNE (sainte) : I, 373; II, 163.
 MARIE-MADELEINE (sainte) : I, 308; II, 27.
 MARIETTE, servante au Cayla : I, 52.
 « Marie-Tudor », par VICTOR HUGO : I, 330.
 MARION Madeleine : II, 294.
 de MARLIAVE. Famille : I, 171.
 — (M.), beau-frère de M. de GÉLIS : I, 201.
 — Louis : I, 368, 369, 370.
 Marmande (Lot-et-Garonne) : I, 348, 416.
 MARMONTEL : I, 103.
 MAROT : I, 24.
 MARSAN Jules : II, 306.
 Marseille (Bouches-du-Rhône) : I, 144, 348, 349, 416; II, 225, 307, 308.
 MARTHE (sainte) : I, 40, 305, 308, 361; II, 27.
 MARTIGNAC : II, 128.
 MARTIN DES LANDES (M^{me}) : I, 275.
 MARTIN-FOISSAC : II, 205.
Martin-Laforêt, tante de Caroline de GERVAIN : I, 347-349, 355, 363, 364, 372, 377, 378, 380, 381, 383, 385, 386, 389-391, 403, 407, 411-416, 418, 428, 430, 433; II, 4, 13, 15, 19, 133, 135, 137, 138, 140, 141, 235.
 Lettres à J. de Guérin : I, 381.
 — Denise-Emilie-Sophie. Voir M^{me} DE GERVAIN.
 — (général) : I, 348, 349.
 MARY [M^{me} DESRIVIÈRES] : II, 300.
 Massals : I, 246.
 MASSILLON : I, 99, 247.

MASSIOT (abbé) : II, 120, 167.
 MASSOL, curé de Rayssac : II, 13; 201.
 « Matelda » : II, 303.
 MATHIEU, médecin de M^{me} de MAISTRE : II, 99.
Mathieu. Famille : I, 53, 292.
 — Hyacinthe : I, 53, 80.
 — (M^{me}), née Marguerite-Amable de Verdun : I, 53, 80.
 — Emilie [Lily] : I, 80, 121, 209, 216-218, 250, 254.
 — Henriette : I, 80.
 — Victor, garde du corps de Charles X : I, 53, 80, 83, 102, 105, 106, 116, 117, 120-123, 125, 127, 128, 130, 134, 139, 196, 197, 207, 218; II, 47.
 Lettre à J. de Guérin : I, 80, 81, 83, 102, 104, 117, 128.
 — Paul, juge à Albi : I, 80, 120, 121, 176, 217, 218, 245; II, 246, 262.
 — M^{me} (Paul), née Emilie de TONNAC-VILLENEUVE : I, 120, 122.
 — Euphrasie : I, 209, 216-220; II, 200, 206, 260-262, 266, 291.
 Lettres à Eugénie : II, 260.
 — Fortuné : II, 261, 267.
 Lettres à Marie de Guérin : II, 262.
 — Fortuné-Victor : I, 120.
 de MAUDUIT : I, 382, 396.
 Mauhourat, à Cauterets : II, 254.
 de MAURIAC (Delphine) : I, 157.
 MAURICE (saint) : I, 294; II, 37.
 Maurice (île) : I, 348.
 « Maurice de Guérin d'après des documents inédits », par A. LEFRANC : II, 60, 66, 297.
 « Maurice de Guérin », par ZYROMSKI : I, 37.
 MAYNARD François : I, 103.
 de MAYNARD Henri : II, 309.
 Mayraques : II, 229.
 Mazamet : I, 156, 187.
 MAZARS, maire de Cordes : I, 187.
 MAZE-SENCIER : I, 344; II, 289, 294, 297, 302.
 MAZIEU, de Lavaur : I, 84.
 MAZUC DE GUÉRIN DU CAYLA : I, 40, 307.
 — (M^{me}), née Caroline de GUÉRIN : I, 52; II, 261.
 MAZUEL : II, 307.
 MÉDARD (saint) : I, 323.

« *Méditations* », du PÈRE JUDDE : II, 248.
 « *Méditations* », de LAMARTINE : I, 100, 329.
 « *Méditations* », de MÉDAILLE : II, 248.
 « *Méditations pour les personnes malades* », de FÉNELON : II, 261.
 « *Mémoires* », d'ANDRYANE : I, 423.
 « *Mémoires* », de NAPOLÉON I^{er} : II, 239.
 « *Mémoires* », de l'OCCITANIE : I, 223.
 « *Mémoires d'Outre-Tombe* », de CHATEAUBRIAND : I, 335.
 « *Memor* » : II, 303.
 « *Mémorial de la Haute-Loire* » : II, 305.
 MERCADIER (M^{me}), de Gaillac : I, 185.
 MERCIER, curé de Saint-Pierre de Gaillac : I, 66, 88, 199.
 « *Mercur de France* » : II, 294, 306.
 les *Mérix*, hameau d'Andillac : I, 321; II, 263, 264.
 MERLET Gustave : II, 299.
 MERMET : I, 270.
 MERMILLOD (M^{er}) : I, 268; II, 288, 308.
 « *Mes prisons* », par SILVIO PELLICO : I, 331.
 « *le Messager d'Andillac-Lentin et d'Alos* » : I, 14; II, 304.
 « *le Messager de la Semaine* » : II, 299.
 « *le Messager de Saint-Michel* » : II, 304.
 MÉTÉRIÉ Alphonse : II, 309.
 Meulan (Seine-et-Oise) : II, 158.
 MICHAUD : I, 328.
 MICHAUD G. : II, 294.
 MICHEL (saint) : II, 174.
 MICHEL-ANGE : I, 396.
 MICHELET : II, 286.
 MICKIEWICZ Adam : I, 273, 331.
 « *le Midi* » : II, 301.
 Milan (Italie) : I, 19; II, 8.
 MILHAU (Les) : I, 156, 157.
 MILHAU Pierre, seigneur de Rayssac : I, 156, 157.
 MILLET, peintre : I, 320.
 MILLEVOYE : I, 101, 109, 333.
 MILICOU, instituteur à Gaillac : I, 18.
 « *Milly* », de LAMARTINE : I, 337.
 Vimont (Nièvre) : I, 393.
 MIQU MALRIC : I, 263, 264, 311, 312.
 MIRTEL H. : II, 302.

« *Mission d'Eugénie de Guérin* », par PAUTHE : I, 73; II, 297, 307.
 Missionnaires de France : I, 143, 144.
 MISTRAL FRÉDÉRIC : I, 37; II, 297.
 Mitidja : II, 230.
 MOISSET Pierre, curé d'Andillac : I, 22, 33, 437; II, 261, 266, 297, 300, 303, 309.
 MOLANDÉ (les) : II, 159.
 de MOLÈNES Paul : I, 377.
 MOLIÈRE : I, 23, 329, 379, 423; II, 282.
 « *Il Momento* » : II, 306.
 MONNA LISA : I, 396.
 la Monarchie de Juillet : I, 335.
 « *le Monastère* », roman de W. SCOTT : I, 100.
 de MONCAN (M^{me}) : II, 293.
 Monestiés : I, 37.
 MONESTIÉS (M^{me}) : II, 22.
 « *le Monde* » : II, 299.
 « *le Monde Illustré* » : II, 303.
 « *le Moniteur* » : II, 154, 299.
 « *le Moniteur Universel* » : II, 297, 299.
 MONNIER Jean : II, 302.
 « *Monographies communales* », par ROSSIGNOL : I, 34.
 MONSIEUR : I, 54.
 MONTAIGNE : I, 178, 227, 241, 242; II, 8, 29, 55, 154.
 Lettres à son père : II, 55.
 MONTALEMBERT : II, 191, 288, 289, (lettre).
 Montans : I, 190, 322.
 Montauban (Tarn-et-Garonne) : I, 79, 87, 117, 198, 201, 202, 210, 211, 317, 371; II, 103, 206-208, 242, 243, 258.
 de MONTBEL. Famille : I, 367; II, 201.
 — (M.) : I, 154, 367; II, 199.
 — Marie. Voir M^{me} CHARLES DE BAYNE.
 de MONTCLAR (vicomte) : I, 9.
 Montcouyoul (aujourd'hui Montroc) : I, 156, 160.
 Montdésir (Tarn-et-Garonne) : II, 243, 244.
 MONTÉGUT Emile : II, 297, 299.
 Montels : I, 53, 215, 367, 368; II, 38.
 MONTESQUIEU : I, 13.
 de MONTFORT Simon : I, 9.
 — Amaury : I, 9.
 MONTFORT (M^{lle}) : II, 162.
 « *The Month* » : II, 300.
 Montlaur (Aude) : I, 157.

de MONTLUC Blaise : I, 8.
 — Joachim : I, 8.
 de MONTMORENCY (*duchesse*) : II, 261.
Montpellier (Hérault) : I, 3, 6, 60, 66,
 68, 76, 77, 83, 144, 157, 202, 305;
 II, 16.
 de MONTRICHARD (*M^{me}*) : II, 227.
 MOORE : II, 277.
Mordreux (Côtes-du-Nord) : I, 276.
 MOREL Robert : I, 377.
 MORERI : I, 3.
Mortierolles (Haute-Vienne) : I, 372.

Mos [Charles BELLET] : II, 305.
« la Mouette » : II, 303.
 MOULAT J. : II, VIII, 293.
Moulins (Allier) : II, 106.
 MOURGUÉS F. : II, 309.
« le Mouvement des Faits et des Idées » :
 II, 294, 304.
Munich (Bavière) : I, 164.
 MUR François, d'Andillac : I, 440.
Muret (Haute-Garonne) : I, 84.
« le Musée des Familles » : II, 299.
 de MUSSET (Alfred) : II, 161.

N

le Nabab d'ALPHONSE DAUDET : I, 179.
Nadjaffghur (Indes) : II, 236.
Nantes (Loire-Inférieure) : I, 401, 402;
 II, 109.
Nantes (hôtel de), à Bordeaux : I, 436.
 NAPOLEON I^{er} : I, 54, 348, 376, 390; II,
 216, 239.
 NARSY Raoul : II, 305.
« The Nation » : II, 300.
« La Nation belge » : II, 305.
 NAUDO (Mer), évêque de Nevers : I, 403,
 425, 432.
 NAUSICAA : I, 323.
« la Nazione » : II, 33.
 de NEMOURS (*duc*) : II, 254.
Neustrie (hôtel de), à Paris : I, 355;
 II, 56, 114, 211.
 de NEUVILLE Hyde : I, 350; II, 38, 128,
 131, 161.
Nevers (Nièvre) : I, XII, 80, 317, 346,
 350, 394, 398, 399, 401-404, 419-421,
 425, 428, 438; II, 7, 16, 85, 90, 96,
 97, 100-116, 227, 276.
 — (religieuse de) : II, 95.
 NICÉAS : II, 302.
 NICOLARDOT : II, 280.
 NICOLAS Auguste : I, 338; II, 297, 299.
 NICOLE : II, 301.
Nièvre : I, 346; II, 83, 104, 110, 116.
 NIOBÉ : I, 396.
Niort (Deux-Sèvres) : I, 377.

le Viver nais : I, 350, 374, 391, 393, 401,
 402, 405, 412, 418, 419, 422, 434;
 II, 6, 96, 100, 104, 105, 110, 112,
 115, 153, 227.
 NOËL (M.) : II, 307.
 Noël : I, 88, 147, 398; II, 202.
« le Noël » : II, 296, 303.
Normandie : I, 246; II, 159.
 NORMANDIE (*duc de*). Voir BARON DE RI-
 CHEMONT.
« Notre Cathédrale », par H. BOUR-
 GEOIS : I, 29.
Notre-Dame de la Drèche : I, 246, 260,
 261.
Notre-Dame de Fourvière (Lyon) : II,
 99.
Notre-Dame de la Délivrande (Manche) :
 II, 272.
*Notre-Dame de Livron (Tarn-et-Garon-
 ne)* : II, 243, 244, 257.
Notre-Dame de Lorette (Paris) : I, 375.
Notre-Dame de Paris : I, 375; II, 126,
 198.
« Notre-Dame de Paris », roman : I,
 330; II, 29.
Notre-Dame des Victoires (Paris) : I,
 372, 375.
Nouvelle-Orléans (Etats-Unis) : I, 144.
« les Nouvelles » : II, 306.
« les Nouvelles de Versailles » : II, 306.
*« Nuova Rassegna de Letteratura Mo-
 derna »* : I, 300.

O

OBERMANN : II, 62.

O'BRIEN Timothée, docteur irlandais,
† à Bompré, 30 mai 1879, âgé de
81 ans : II, 178, 179, 182, 188, 189,
192.

Occitanie : I, 114.

Océan : II, 157, 161.

« Œuvres spirituelles », de FÉNELON :
I, 257; II, 253.

Ols (Quercy) : I, 3, 7.

« l'Opinion » : II, 302.

« l'Opinion du Sud-Ouest » : II, 309.

ORESTE : I, 227, 236, 242; II, 186.

« l'Ordre et la Liberté » : II, 299.

ORGANTE (la fée) : I, 50.

« les Orientales », par VICTOR HUGO :
I, 330.

Orléans (Loiret) : I, 372, 411, 419, 431,
433, 434; II, 150.

d'ORLÉANS (duc) : II, 230.

d'ORTIGUES : I, 351; II, 300.

Ostie (Italie) : I, 266.

OTHELLO : I, 394.

Ouest (rue de V), à Paris : I, 380.

Oulias : I, 165, 199.

OURADOL (M^{lle}) : II, 309.

P

P. (M^{me}) : I, 388.

PAILHÈS, docteur à Gaillac : I, 57.

Palais-Royal, à Paris : I, 375, 407, 439;
II, 127, 189.

PALAU (Père François) : II, 243, 244.

PALMYRE, à Paris : I, 373.

PANAT (vicomte de) : I, 103.

LE PAPE : I, 273, 275.

Pâques : I, 89, 265, 271, 292; II, 96, 97,
258.

Paraclet : I, 195.

le Parc (Eure-et-Loir) : I, 286.

PARDES G. : II, VIII.

Paris : I, XII, 53, 54, 67, 76, 77, 79-81,
83, 84, 95, 105, 112, 113, 118, 119,
121, 122, 124, 128-130, 132, 133,
137-141, 145, 177, 181, 184, 186,
193, 195-197, 202, 206, 213, 218,
219, 270, 274, 276, 278, 281, 283,
285, 290, 292, 295, 297, 302, 305,
317, 318, 333, 337, 346-348, 350,
351, 355-357, 360, 363, 365, 367-
369, 370-378, 380-382, 386-389, 392,
399, 402, 403, 405, 407-409, 411,
417, 419, 420-425, 427, 429, 431-
433, 436, 437, 440;

II, 6, 7, 14, 19, 21, 27, 29, 35, 37,
38, 41, 42, 46, 47, 52-54, 61, 66,
68, 75, 76, 90, 91, 101-103, 107,
110, 112, 114-121, 124-126, 130, 131,

133-136, 138, 140, 143, 144, 147,
153-156, 158-160, 163-169, 172, 176,
177, 181, 187, 190, 193-195, 197-
200, 204, 210, 211, 214, 215, 217-
220, 223, 224, 227-229, 232, 233,
236, 242, 245, 252, 254, 273-275,
277, 283, 288, 289.

— (archevêque) : II, 286.

— (carmélites) : I, 389.

— (comte de) : II, 198.

— (cousins). Voir RAYNAUD.

— (médecin) : I, 345. V. PETROS.

« Paris-Journal » : II, 302.

Parizot : I, 18.

« Paroles d'un Croisant », par LAMEN-
NAIS : I, 247, 269, 279, 330.

Pasages (Espagne) : I, 214.

PASCAL : I, 99, 329, 341; II, 8, 29.

— Jacqueline : II, 295, 306.

« Pastor Fido » : I, 17.

« la Patrie » : II, 302.

« le Patriote de Bruxelles » : II, 302.

« le Patriote du Périgord » : II, 301.

PATROCLE : I, 227.

PATRULIUS : II, 307.

PAUL l'ERMITE (saint) : II, 244.

PAUL (saint) : II, 277.

PAULA : II, 46.

- PAULA (sainte) : II, 167.
« Paul et Virginie », par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE : I, 329.
 Paulin : I, 155, 157, 171.
 de PAULO. Famille : I, 123, 230.
 — (M^{me}) : I, 176, 198, 201, 436; II, 246.
 — Gabrielle : I, 153, 171, 215, 368; II, 201, 206, 231, 239, 240, 246, 267, 291.
 — Louise : II, 239.
 — (Hôtel) : I, 146, 147; II, 246.
 le Pausadou, hameau d'Andillac : I, 263, 441; II, 44.
 PAUTHÉ, chanoine d'Albi : I, 60, 73, 272; II, 176, 297, 307.
 PECH Gabriel, sculpteur : I, 302.
 PÉLEGRY. Famille : II, 106.
 — Arsène : I, 307; II, 104, 105, 170, 254.
 — Ferdinand et son grand-père : II, 255.
 — Elisa, née FONTANILLES : II, 255, 262 (lettre à Marie de Guérin), 267, 291.
 PELLICO Silvio : I, 331; II, 130.
 PÉNÉLOPE : I, 354.
« le Penseur » : II, 300.
 Pentecôte : I, 265.
 PERBOYRE (R. P.), martyr : II, 261, 262.
 PERDRIEL-VAISSIÈRE Jeanne : II, 308.
le Perche : I, 286.
 les Pères de la Foi : I, 143.
« la Perfection chrétienne », par RODRIGUEZ : II, 248.
 PÉRIACX (abbé) : I, 246.
 PÉRIER (M^{me}) : II, 8.
le Périgord : I, 30.
 Perpignan (Pyrénées-Orientales) : II, 244.
 de PERRODIL Julie (Gros) : I, 232.
 PESTELLI Gino : II, 301, 306.
 PETIT (R. P.) : I, 144, 145, 146.
« le Petit Bastiais » : II, 305.
« le Petit écho de la Mode » : II, 303, 305, 306.
« Petite Illustration » : I, 342.
 PETROS, docteur : I, 434.
le Peyrou, à Montpellier : I, 144.
 PEZOUS, d'Albi : I, 84.
 PHILIPPE-AUGUSTE : I, 3.
 PHILIPPON Louis : I, 357.
 PHILOMÈNE (sainte) : I, 421, 428; II, 262.
 PHILOTHÉE : I, 235.
« la Physiologie des Passions », par le docteur ALBERT : I, 423.
 PICARD (abbé) : I, 199; II, 297.
« Il Piemonte » : II, 300.
 PIE VII : I, 372.
 PIE IX : II, 258.
 PIERRE : II, 299.
Pierrefitte (Hautes-Pyrénées) : II, 252.
 PIERREIL, d'Andillac : I, 30, 263, 328; II, 23.
Pigalle (rue), à Paris : II, 57, 75.
 PIGASSE Jules : II, 302, 308.
 PILON Edmond : I, 30, 334; II, 294.
 PINAUD : I, 103.
Pincou (champ du) : I, 242.
 PINDARE : I, 110.
 PINTO ALFREDO (SACAVEM) : II, 304.
Pioch Gardy, à Rayssac : I, 155, 171.
 PIQUOU, boucher à Albi : I, 176.
Pise (Italie) : II, 8, 225.
 PITRE-CHEVALIER : II, 218, 219.
 PLACE (R. P.) : II, 254.
Plancoët (Côtes-du-Nord) : II, 75.
 PLATON : I, XIII, 319.
Ploërmel (Morbihan) : I, 275.
Poètes et romanciers modernes, par G. SAND : II, 61.
Poitiers (Iienne) : I, x, 435.
« Polyeucte », par CORNEILLE : I, 328.
Pologne : II, 38.
 de POMAIROLS Charles : II, 297, 309.
 POMIÉ Jean : I, 156.
Pompéï (Italie) : I, 398.
 PONS, de Campagnac : I, 19.
 — (M^{lle}), institutrice à Gaillac : II, 240, 254.
Pont d'Espagne à Cauterets : II, 254.
 de PONTMARTIN : II, 288, 299.
 PORTAL (baron) : I, 199.
 PORTAL, archiviste du Tarn : I, 8.
 PORTALIS : I, 103.
Portes-de-Fer (Algérie) : II, 230.
Port-Louis (Ile-Maurice) : I, 348.
Port-Mahon (rue du), à Paris : I, 355; II, 56, 59, 82, 114, 145, 214.
« Portraits français », par Edmond PILON : I, 30.
« Portraits littéraires », par SAINT-BEUVE : I, 330.

- « *Port-Royal* », par SAINTE-BEUVE : I, 291; II, 156.
- « *Portraits de femmes* », par A. SAINT-MARC : I, 92; II, 298.
- POUFFÉ [JEAN DÉSRAT], d'*Andillac* : I, 311, 313; II, 266.
- LA POUFFÈNE, d'*Andillac* : I, 313.
- Pougues (Nièvre)* : I, 393.
- Pouille*, près de *Gaillac* : I, 53.
- POULET-MALASSIS : II, 285, 286.
- Poumayrette (chemin de la)*, à *Andillac* : I, 35.
- POUSSIN : II, 149.
- PRAT A. : I, 288; II, 297.
- PRAVIEL Armand : I, 30, 31, 37, 103; II, 297, 303, 309.
- PRÉAULT, sculpteur : II, 288.
- « *les Précieuses ridicules* », par MOLÈRE : I, 423.
- Premier Empire : I, 348.
- PRENAT A. : II, 305.
- de PRÉPAND (abbé) : I, 114.
- « *la Presse* » : II, 220, 302.
- « *les Progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise* », par LAMENNAIS : I, 330.
- « *le Progrès libéral* » : II, 300.
- PROSPERI CAROLA : II, 32, 304, 305.
- PROTÉE : I, 110.
- PROUHO Paul : II, 309.
- PROVENCE (comtes de) : I, 157.
- Prune (château de la)* : II, 198.
- « *Provinciaux* », par ARMAND PRAVIEL : I, 30, 31, 37; II, 297.
- de la PROVOSTAVE Frédéric : I, 270.
- « *Psaumes* » : I, 107.
- PSYCHÉ : I, 212.
- Puymerol en Guyenne* : I, 157.
- PUJO Maurice : II, 302.
- PUJOL DE LATAPIE : I, 156.
- Puycelci* : I, 8, 9, 10, 34.
- de PUSÉGUR. Famille : I, 54, 201.
- (M), préfet de *Montauban* : I, 201, 202.
- (les deux fils) : I, 202.
- PYLADE : I, 227, 242; II, 186.
- Pyrénées* : I, 202; II, 252.

Q

- QUADRUPANI : I, 435; II, 21.
- QUEILLES : II, 243.
- de QUÉLEN (M^{SR}) : I, 275; II, 91.
- QUEMPEL Paul : II, 74, 114, 129, 145, 146, 152, 157, 214-221, 277, 280, 288, 291.
- Lettres à Eugénie : II, 220.
- (M^{ME}), née Julie DODEMAN : II, 221.
- sa mère : II, 220.
- le Quercy* : I, 3, 87; II, 243.
- QUERREL : I, 270.
- QUINET : II, 286.
- QUINTILIEN : I, 99.
- « *la Quinzaine* » : II, 294, 302.
- « *la Quotidienne* » : II, 67, 69.

R

- Rabastens* : I, 37, 187, 202, 317; II, 254.
- RACHEL : II, 309.
- RACINE : I, 71, 109, 110, 132, 160, 221, 329.
- de RAFFIN (M^{ME}) : II, 227.
- RAMELUX : I, 265.
- RAPHAËL : I, 166, 333.
- Raspail (boulevard)*, à *Paris* : I, 377.
- la RATIÈRE, femme d'*Andillac* : I, 313.
- RAUZAN (R. P.) : I, 143.
- « *Rassegna Nazionale* » : II, 295, 301, 303.
- de RAVIGNAN (R. P.) : I, 408, 413; II, 126.
- « *les Rayons* » : II, 304.
- RAYNAUD, prêtre : I, 124.
- de RAYNAUD (vicomte) : II, 307.
- Raynaud.** Famille : I, 80, 290; II, 30, 197.

- le père : I, 80.
- la mère, née de VERDUN : I, 80.
- Auguste : I, 76, 80, 81, 83, 96, 105, 107, 108, 111-115, 117, 130, 134, 137, 180-182, 218, 219, 294, 296, 299, 310, 372, 375, 376, 380, 384, 387, 407, 408, 412, 415, 417, 425; II, 11, 14, 78, 126, 134-141, 155, 161, 169, 170, 192, 205, 211, 215, 219, 242, 267, 286, 288, 291.
Lettre à J. de Guérin : I, 76, 85, 109, 111, 272; II, 11, 135.
- à Eugénie : I, 110.
- à Marie : II, 267.
- Félicité, née VERNOS : I, 209, 218-219, 293, 302, 345, 362, 372, 374, 413; II, 141, 211, 220, 257, 267.
Lettre à Eugénie de G. : I, 426; II, 211, 220.
- à Joseph de G. : II, 192.
- Eugénie [Nini] : I, 218, 412.
- Berthe : I, 218, 391.
- Furey : I, 218.
- Maurice : I, 218; II, 205.
- RAYNAUD Elise, amie de Coralie de GAÏN : I, 337.
- RAYNOUARD : I, 103.
- Rayssac** : I, XII, 28, 29, 60, 85, 124, 142, 153-173, 175-178, 180-184, 189-196, 202, 205, 210, 217, 225, 254, 283, 298, 299, 300, 367, 368-370, 411, 417, 433; II, 12, 74, 91, 125, 199-202, 229, 230, 292.
- RAZE Etienne : II, 302.
- RADZIWIŁŁ Eliza : II, 298.
- READ Louise (M^{lle}) : II, VIII, 119, 272, 273, 291, 293.
- Réalmont : I, 8, 37.
- RÉAUME Eugène : I, 425.
- RÉCAMIER (M^{me}) : II, 309.
- « *Recherches historiques sur Nevers* », par Louis de Sainte-Marie : I, 350.
- Régnier : I, 24.
- Regny (Loire) : I, 144.
- Remilly (Lorraine) : I, 182.
- REMY (M.) : II, 129, 148.
- RENAN E. : I, 335; II, 8.
— Henriette : II, 8.
- RENARD Céline [Marie Jenna] : II, 249, 297.
- RENDUEL : I, 392.
- « *René* », par CHATEAUBRIAND : I, 136, 339; II, 62, 161.
- RENÉE Amédée : II, 148, 149, 151, 154, 274, 280, 292.
- Rennes (*Ille-et-Vilaine*) : II, 249.
- RENUCCI A. : II, 304.
- « *la République Française* » : II, 301.
- de RESSIGUIER Jules : I, 103.
- la Restauration : I, 69, 99, 101, 130, 143, 153, 163, 186, 335; II, 122, 131.
- « *le Réveil de la Corse* » : II, 305.
- Révocation de l'Edit de Nantes : I, 157.
- la Révolution : I, 12-16, 18, 20, 32, 51, 53, 54, 70, 71, 80, 158, 164, 187, 196, 199, 225, 348, 367, 401, 420; II, 229.
- la Révolution de Juillet : I, 123, 141, 142, 144, 163, 184, 185, 201, 357; II, 122, 128.
- « *Revue d'Albi* » : II, 299, 300.
- « *Revue d'Arignon* » : II, 300.
- « *Revue Bleue* » : I, XI; II, 219, 223, 300, 304.
- « *Revue de Bretagne et de Vendée* » : II, 299.
- « *Revue de l'Anjou* » : II, 309.
- « *Revue de Caen* » : II, 151.
- « *Revue des Deux Mondes* » : I, 331; II, 31, 55-73 (l'article du 15 mai 1840), 75, 92, 151, 171, 175, 211, 300, 301, 306.
- « *Revue d'économie chrétienne* » : II, 293, 299.
- « *Revue Européenne* » : I, 268; II, 52, 302, 308.
- « *Revue Française* » : II, 306.
- « *Revue Hebdomadaire* » : II, 302, 304.
- « *Revue d'Histoire littéraire de la France* » : II, 56, 306.
- « *Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn* » : I, 7, 34; II, 302.
- « *Revue Hollandaise* », probablement *De Gids* [le Guide] où l'on trouve vol. I, p. 101-104 un article de H. P. G. QUACK. Cet article parut ensuite dans un volume : *Studes* [Etudes] : II, 300.
- « *Revue des Jeunes* » : I, 125, 199, 306.
- « *Revue Mabillon* » : I, 45.
- « *Revue du Midi* » : II, 299.
- « *Revue Nationale* » : II, 298, 299.
- « *Revue de Paris* » : II, 67-69, 71.
- « *Revue des Pyrénées* » : I, 104, 106; II, 294.

- « *Revue des Sciences religieuses* » : II, 304.
- « *Revue de Toulouse* » : II, 298.
- « *Revue de l'Année* » : II, 300.
- REY Jean, d'Andillac : I, 311.
- Jeanne-Marie : I, 311, 312.
- Jeanot : I, 311, 312.
- Pierril : I, 311.
- REY DE SAINT-GÉRY. Famille : I, 201.
- (M.) : I, 76, 201, 202.
- (M^{me}), sœur de l'abbé MAC-CARTHY : I, 202.
- Rhône : I, 346; II, 103.
- RIBEAudeau-DUMAS F. : II, 307.
- RICHARD Eugène : II, 303.
- de RICHMOND (baron) : II, 130, 131, 147, 161.
- RIEUNEAU, curé d'Andillac : II, 196, 203, 239.
- RIGAL, maire de Gaillac, médecin : I, 198.
- Rinhodes ou Reinhodes, en Rouergue : I, 3, 7, 8.
- Rio de Janeiro (Brésil) : II, 254.
- Rivet (Algérie) : II, 231.
- RIVIÈRE Jean : II, 304.
- Rivières (château de) : I, 28; II, 10, 205.
- de RIVIÈRES (Séré).
- (M.) : II, 10.
- (M^{me} Aline) : II, 10, 291.
- Elisa : II, 205.
- Gustave : II, 18, 30 (lettre à Eugénie), 198, 205, 257, 264, 266.
- Raymond : I, 28, 211, 283, 288; II, 10, 145.
- la baronne : II, 293.
- Edmond : II, 298, 299.
- de RIVIÈRES (Sophie) : II, 72, 124, 129, 154, 161, 175, 227, 274.
- de RIVIÈRES (baron) : II, 161.
- Rivoli (hôtel de), à Paris : II, 159, 176, 183, 192, 213.
- de ROALDÈS (Mlle) : II, 254.
- ROBILLARD DE BEAUREPAIRE : II, 287, 297.
- ROBERT Auguste : II, 56-57, 58, 71, 298.
- Lettres à George Sand : 57, 58.
- ROCHE (abbé) : II, 178.
- Rochefort (Charente-Inférieure) : II, 242.
- de ROCHEGUDE : I, 103, 245.
- les Rochers (Ille-et-Vilaine) : I, 28.
- ROCKEFELLER : I, 196.
- Rodez (Aveyron) : I, 7; II, 103.
- RODRIGUEZ : I, 257; II, 248.
- Rogations : I, 265; II, 263.
- ROHRBACHER : I, 270, 328.
- Romains : II, 252.
- ROMANA ROMPATO : II, 303.
- Rome (Italie) : I, 188, 195, 196, 273, 274, 279, 438; II, 128, 161, 243, 257.
- ROMIGUÈRES Baptiste, du Pausadon : II, 266.
- Mariou, sa sœur : II, 266.
- « la Ronde du Sabbat », par VICTOR HUGO : I, 330.
- de ROQUEFEUIL. Famille : I, 12, 33, 196.
- Augustin-Joseph : I, 196.
- (M^{me} Augustin-Joseph) née de VERDUN : I, 80, 196.
- Philibert : I, 80, 196, 197, 199, 201, 203, 206, 207, 274, 315, 332, 352, 354, 370; II, 242, 291.
- (tante) : I, 207.
- sa fille [M^{me} de GRANDMAISON] : I, 196.
- Félicie : I, 370; II, 242, 244 (lettre à Eugénie), 257, 267, 291.
- ROQUES, professeur au Collège d'Albi : I, 246, 254.
- ROQUIER Pierre-Louis-Antoine : I, 20.
- ROSETTI Christina : II, 296.
- ROSSEL Virgile : II, 307.
- ROSSIGNOL : I, 34.
- Rossinante : I, 160.
- ROSY : II, 308.
- ROTHSCHILD : II, 165.
- Rouair (place), à Toulouse : I, 107.
- ROUCHAUCE (abbé) : II, 96-98, 108, 109, 228.
- ROUDELET : II, 293, 299.
- ROUÈDE : I, 97.
- Rouen (Seine-Inférieure) : II, 56.
- Rouergue : I, 3, 7, 8, 156.
- ROUMANILLE : II, 300.
- ROUQUÉ : I, 105.
- ROUSOU, d'Andillac : I, 64; II, 165.
- ROUSSEAU Jean-Jacques : I, 13, 335; II, 190.
- ROUSSEAU Jean-Baptiste : I, 99, 109, 333.
- Royal-Picardie (régiment de) : I, 6.
- Rudèle, hameau de Saint-Grégoire : I, 245.
- RUSCINO J. : II, 303.
- RUSTICA : II, 305.

S

- SABATIER Bertrand : I, 156.
— Gabriel : I, 156.
- SAIGNES (ou SANHES) : I, 3.
- Saint-Alby (Tarn-et-Garonne) : II, 243.
- Saint-André-des-Arts (rue), à Paris : II, 130, 147.
- Saint-Avit (Lot-et-Garonne) : I, 348, 416.
- Saint-Bar (pont de), sur la Vère : I, 70.
- SAINT-BEUVE : I, 292, 330, 331, 338, 344; II, 29, 38, 56, 57, 59, 60, 61, 65, 66, 71, 72 (lettre à Eugénie), 73, 92, 129, 131, 155, 156, 280, 285, 287, 298, 303.
- SAINT-BONNET : II, 280.
- Sainte-Cécile, cathédrale d'Albi : I, 12, 86, 121, 122, 154, 247, 254, 376; II, 198, 258, 306.
- Saint-Céré (Provence) : I, 157.
- Sainte-Croix (grotte) : II, 243, 244.
- Saint-Cloud (Seine-et-Oise) : I, 130.
- Saint-Cyr, cathédrale de Nevers : I, 420.
- Saint-Damien (couvent), à Assise : I, 42.
- Saint-Étienne, près de Gaillac : II, 240.
- Saint-Eustache, église de Paris : I, 351, 375.
- Saint-Genest : I, 38.
- Saint-Gérard, près de Gaillac : II, 240.
- Saint-Germain-en-Laye : I, 81, 139.
- Saint-Germain (faubourg), à Paris : I, 373; II, 126, 147, 163, 183.
- Saint-Géry (château de) : I, 247, 262.
- Saint-Grégoire : I, 245.
- Sainte-Hélène (île) : I, 197.
- SAINT-HILAIRE.
— (M.) : I, 50 (lettre à J. de Guérin).
— (M^{me}), née FONTANILLES : I, 50.
— les cousines : I, 260.
- Saint-Hussou (ou Saint-Ussou), ruisseau du Cayla : I, 33, 35, 37, 42, 52, 64, 232, 266; II, 263.
- Saint-Jacques, de Montauban : II, 208.
- SAINT-JEAN (abbé) : I, 103.
- Saint-Jean, église de Gaillac : I, 89.
- Saint-Jean de Janes : I, 29, 155, 156, 171.
- Saint-Jouan (Ille-et-Vilaine) : II, 221.
- Saint-Juéry : I, 121.
- Saint-Louis, église de Paris : I, 413.
- Saint-Malo (Ille-et-Vilaine) : I, 276; II, 78, 221.
- Saint-Marc (fête de) : II, 120.
- SAINT-MARC : II, 298.
- SAINT-MARC Rousou, de Gaillac : II, 262.
- de Sainte-Marie** (Rapine). Famille : I, 350, 392, 394, 398, 399, 400; II, 73, 83, 110, 185.
— Jacques-François : II, 111.
— Louis : I, 350, 351, 394, 395, 399, 420; II, 84, 110, 111, 122, 130, 188, 222, 227.
— (M^{me} Louis), née Geneviève GAULT DE MAUBRANCHES : I, 351, 391, 395, 398, 400, 420, 431, 432; II, 15, 90, 94, 96-99, 101, 110, 111, 117, 137, 158, 159, 192, 193, 222, 225, 227-229, 257, 267.
Lettres à Eugénie de Guérin : I, 426; II, 84, 85, 90, 97, 99, 101, 102, 130, 227.
— à Joseph de Guérin : II, 226, 228, 229.
— Alphonse : I, 351, 395, 400; II, 227
— Adrien : I, 346, 351, 352; II, 83, 84, 90, 111, 122, 126, 127, 158, 159, 182, 192, 225-228 (Souvenirs).
— (M^{me} Adrien), née Maria CHANTELOU : II, 158, 161, 192, 193, 228.
— Henry : I, 350; II, VIII, 293.
- Saint-Martin (Nièvre) : I, XII, 346, 350, 352, 354, 397, 398, 400, 420, 431, 432; II, 83-85, 90, 103, 110-113, 115, 160, 188, 227.
- Saint-Martin des Pruines : I, 156.
- Saint-Médard d'Andillac : I, 34, 150.
- Saint-Méen (Ille-et-Vilaine) : I, 275.
- Saint-Michel, paroisse de Gaillac : I, 146, 147, 198, 205; II, 239, 241, 246.
- Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris : I, 76; II, 126.
- Saint-Petersbourg : I, 425.
- Saint-Pierre, église de Gaillac : I, 47, 56, 58, 66, 88, 89, 110, 124, 126, 143, 198, 199.
- Saint-Pierre Montmartre (rue), à Paris II, 215.
- Saint-Pierre-de-Trivisy : I, 156, 158.

- Saint-Point* (château de) : II, 159.
Saint-Pons (Hérault) : I, 50, 84.
Saint-Polan (Côtes-du-Nord) : I, 276.
Saint-Roch, église de Paris : I, 375; II, 120, 121, 126, 167, 179, 228.
 de SAINT-ROMAN (comtesse) : I, 223.
Saint-Salvy, église d'Albi : I, 145.
Saint-Salvy, chapelle entre Campagnac et Vaour : I, 19.
 de SAINT-SALVY (M.) : I, 107, 218.
Saint-Saulge (Nièvre) : I, 350; II, 15, 83, 110.
Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche) : II, 119, 272, 273, 292.
 SAINT-SAUVEUR (M. CONSTANS) : I, 123.
 — (M^{me}) : I, 179, 203.
Saint-Sernin, basilique de Toulouse : I, 371.
Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) : I, 270; II, 78.
Saint-Sulpice, église de Paris : I, 372.
Saint-Sulpice (séminaire) : I, 67.
Saint-Thomas d'Aquin, église de Paris : I, 383.
Saintonge : I, 213, 214.
 SAINT-VICTOR : II, 280.
 « les Saints désirs de la Mort » : II, 28, 248.
 « les Saints et les Martyrs du diocèse d'Albi », par H. SALABERT : I, 45.
Sair : I, 8.
 SALABERT (abbé), précepteur de Maurice : I, 66, 71, 72, 74, 76, 85, 264.
 SALABERT Henri, chanoine d'Albi : I, 45.
 SALABERT, peintre à Gaillac : I, 214.
Saliès : I, 438, 439; II, 75, 267.
 SALIÈS (Antoinette SALVAN DE) : II, 307.
 SALISBURY (comtes de) : I, 3.
 SALLES (abbé) : II, 308.
Salmiech : I, 213; II, 207, 246, 261.
 SALOMON Michel : II, 298.
 SALOMON, roi d'Israël : II, 244.
 « le Salut public » : II, 300.
 SAND (George) : I, 344; II, 38, 57-59, 61-81, 92, 106, 108, 113, 114, 145, 151, 152, 168, 269, 280, 283, 298, 309.
 Lettre à La Morvonnais : II, 75.
 — à A. Robert : II, 57, 58.
 SANDES (ou SAIGNES) : I, 8, 10.
 de SANDES (Hodet, alias Audet) : I, 9.
Saône : II, 103.
Saône-et-Loire : II, 90.
 SAPHO [Eugénie] : I, 102, 110, 126.
Sardique (évêque de) : I, 438.
 SARRAZIN Albert : I, 28.
Saut-de-Sabô : I, 122.
Savignats, hameau d'Andillac : I, 323.
 SCIPION : I, 227.
 SCIBBE : II, 171.
 SCOTT (Walter) : I, 100, 327, 328, 330, 423.
 les SÉGUIER : I, 4.
 de SÉGUR Philippe : II, 280.
 de SÉGUR (comtesse) : II, 309.
 SEILLIÈRE Ernest : II, 31, 43, 171, 174, 175, 190, 211, 298, 300.
Seine : II, 38.
Seine-et-Oise : II, 158, 175.
 SELDEN Camille : II, 298, 299.
 « Semaine Religieuse d'Albi » : II, 303.
 « Semaine Religieuse de Bayeux » : II, 300.
 « Semaine Religieuse de Coutances » : II, 300.
 « Semaine Religieuse de Montauban et de Cahors » : II, 299.
 « le Sémaphore » : II, 302.
 « le Semeur du Tarn » : II, 309.
 de SÉNÉGAS (marquise) : I, 122.
 — (M^{me}), née de VÉSIAN : I, 367, 368.
 SÉNÈQUE : I, 13.
Senlis (Oise) : I, 3.
Sénoillac : I, 20.
Sept-Fonts, au Cayla : I, 36, 37, 64, 78, 320; II, 47.
 SERGENT, libraire : I, 396.
 de SÉVIGNÉ (marquise) : I, 152, 177, 229, 291, 311, 320, 328, 329, 341, 362; II, 106.
 — Charles : I, 305.
Sibérie : I, 190.
 de LA SICOTIÈRE (Léon DUCHESNE) : II, 292.
 « Siècle de Louis XIV », par VOLTAIRE : I, 328.
Sienne (Italie) : I, 28.
 SIMONET Jacques : II, 305.
 « Simpinkin and Marshall » : II, 295.
 Société archéologique de Béziers : II, 309.
 Sœurs de Sainte-Agnès : I, 199, 252.
 Sœurs du Bon-Pasteur : I, 377.
 Sœurs du Bon-Secours : II, 124.

Sœurs de la Charité de *Nevers* : I, 401.
 Sœurs de la Présentation : II, 208.
 Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition :
 I, 199, 252; II, 25, 26, 207.
 Sœurs de Saint-Joseph d'*Oulias* : I, 199.
 Sœurs de Notre-Dame : I, 199.
 Sœurs de Saint-Vincent : I, 251.
 Sœurs de Tours (Dames Blanches) : II,
 207.
 « *Soirées de Saint-Petersbourg* », par J.
 DE MAISTRE : II, 161,
 de SOLAGES (le jeune) : I, 345.
 de SOLANGES II. : II, 302.
 « *le Soleil* » : II, 302.
Sologne : I, 372.
 de SOLTÝ : I, 80.
 SONOLET Louis : II, 302.
Sort (rue du), à *Nevers* : I, 399, 420;
 II, 227.
 de SOUBIRAN-LALOUVIERE : I, 222.
 « *Souffrances de Jésus-Christ* » : I, 267;
 II, 248.
Souillac (Dordogne) : I, 371; II, 106.

SOU MET Alexandre : I, 103.
 SOURIAU Maurice : I, 329, 342, 343; II,
 289, 298.
 « *Souvenirs* », par MARIE JENNA : I, 335.
 SPALIKOWKI Edmond : II, 306.
 SPIELBERG : I, 408.
 STAAFF : II, 298.
 de STAËL (M^{me}) : II, 163, 305.
 « *la Stampa* » : II, 32, 301, 304, 305,
 306.
Stanislas (Collège), à *Paris* : I, 12, 76,
 79, 80-82, 95, 105, 108, 119, 129,
 139, 145, 283, 286, 351, 369, 380;
 II, 17, 51, 279, 283, 287.
 « *Stella* » : 309.
 STEPHEN MARG : II, 298.
 STUART : I, 373.
 STROWSKI Fortunat : I, 241; II, viii, 303.
 STUAC (R. P.) : I, 173.
Sully (hôtel), à *Paris* : 115, 129, 157.
Sully (Saône-et-Loire) : II, 107.
 SUPSOL : I, 198.
 SWETCHINE (M^{me}) : II, 288, 289, 295, 298.

T

TAILHADE Laurent : II, 301.
Tains : I, 213.
 TAIPA, catéchumène d'Eugénie : I, 262.
 TALNA : I, 160.
Tanus (château de) : I, 216.
 TANUS. Voir d'ASSIER DE TANUS.
 TARADE Emile : II, 298.
Tarbes (Hautes-Pyrénées) : II, 252.
Tarn, département : I, 6, 8, 29, 32, 44,
 54, 56, 66, 83, 112, 121, 123, 124,
 154, 184, 187, 191, 201, 202, 211,
 213, 220, 222, 245, 250, 440; II, 17,
 23, 96 (carte), 104, 265, 292.
 — (archives) : I, 124, 202.
 — (rivière) : I, 122; II, 208.
 « *le Tarn à Paris* » : II, 301.
Tarn-et-Garonne : I, 87; II, 242.
 TAURINES : I, 86.
 TAVERNIER : II, 304.
 TAY Marie : II, 298.
 TAYLOR (miss) : II, 298.
Teillet : I, 155.
 « *le Télégramme* », de *Toulouse* : I,
 103; II, 301, 303-307.

« *le Temps* » : II, 299.
 de TENCIN (cardinal) : I, 6.
 TÉNÉRIFFE : I, 161.
 TÉNÉS, curé de *Cahuzac* : I, 66.
le Téoulé : I, 36, 266, 436; II, 121.
 de TÉRAMOND Guy : II, 302.
Thabord : I, 394.
 THAT Antoine, d'*Andillac* : I, 22, 313,
 324; II, 261.
 Théâtre-Français : II, 171.
 « *la Thèbaïde des Grèves* », par H. DE
 LA MORVONNAIS : II, 76, 78, 113, 218.
 THÉRÈSE (sainte) : I, 58, 259, 275, 401,
 423; II, 88, 248.
 THÉRÈSE (*Saur*) : II, 244.
 THÉRON (M.) : I, 84.
 THIERNIGNON PEPPINA : II, 300.

de Thézac (COMPAGNON). Famille :
 I, 86, 123, 197, 198, 213, 215, 436,
 437; II, 246, 255, 292.
 — (M^{me}), mère : I, 122; II, 266, 267.
 — Anne-Charles-Frédéric : I, 53, 213,
 214, 215, 250, 253, 368.

- (M^{me} Charles), née Humbeline ALBENQUE : I, 53, 198, 214, 368; II, 238, 239.
- (les cousins) : I, 282.
- (les demoiselles) : I, 203.
- Hippolyte : I, 214; II, 198.
- Marie : I, 198, 209, 213-216, 244, 368, 436; II, 19, 92, 198, 200, 205, 241, 252, 267, 291.
- Eugénie-Léontine-Martianne : I, 86.
- Charles : I, 214, 367, 371; II, 126, 161, 165, 169, 181, 197, 211, 291.
- Ludovic : I, 214, 367; II, 293.
- Germaine [M^{me} LACAMP] : I, 214.
- Louise, épouse Pierre-Marie-Edouard de BREMOND D'ARS : I, 198, 214; II, 124, 252.
- Henri : I, 214; II, 252.
- (Hôtel), à *Guillac* : I, 47.
- THOMAS Gabriel : II, VIII, 293.
- THOMAS P. : II, 309.
- THOMAS D'AQUIN (*saint*) : I, 267.
- TROURE Louis, de *Guillac* : I, 56.
- Thulé (*roi de*) : II, 284.
- Tibur (*Italie*) : I, 131.
- TINAYRE Marcelle : II, 303.
- de TOCQUEVILLE (*vicomtesse*) : I, 291.
- TONELLI Luigi : II, 298.
- de TONNAC DE LA CAILLAVIÉ : I, 23.
- de Tonnac-Villeneuve.** Famille : I, 123, 125; II, 246, 292.
- (M.) : I, 250; II, 229.
- (M^{me}) : I, 122, 126; II, 229.
- (M^{lles}) : I, 126.
- Hippolyte : I, 40, 220.
- Ida : I, 220, 437; II, 241.
- Max : II, 229-232.
- Nérine [Corneille] : I, 217, 220, 227; II, 203.
- Olympie : I, 201, 203, 204, 220; II, 203.
- Toscane (*Italie*) : II, 225.
- Toulon (*Var*) : I, 200.
- Toulouse** (*Haute-Garonne*) : I, XII, 4, 11, 45, 55, 63, 65, 76, 77, 78, 79, 83, 84, 88, 94-96, 102, 105, 106, 111, 112, 114, 124, 125, 137, 150, 154, 156, 183, 190, 196, 197, 202, 203, 206, 209, 213, 214, 249, 253, 305, 317, 350, 367, 371, 372, 436, 439; II, 19, 22, 37, 102, 103, 104, 105, 106, 252, 255, 295, 308.
- de TOURNIS Pierre : II, 303.
- TOURNY-LÉRIS : I, 301.
- Touraine : I, 4, 435.
- Tours (*Indre-et-Loire*) : I, 3, 431, 433-435; II, 6, 108, 207, 208.
- Toussaint : I, 265, 382; II, 35, 44, 102, 196.
- « *Traité de la Perfection chrétienne* », par RODRIGUEZ : I, 257.
- TRACULE : I, 377.
- le Travel : I, 37.
- Trebutien** : I, x, 3, 4, 28, 119, 180-182, 222, 223, 226, 253, 268, 272, 284, 292, 326, 333, 340, 351, 354, 382, 388, 395, 406, 421, 423-425; II, 34, 36-39, 41, 49, 54, 80, 118, 149-154, 160, 166, 172, 186, 187, 190-192, 211-215, 216, 221, 225, 234, 249, 265, 272, 273, 275-279, 284-288, 292, 293, 295, 297, 299, 300.
- Lettres à Marie de Guérin : I, 182, 423, 425; II, 192, 272, 278-280, 282, 283, 286, 287, 295, 296.
- à Barbey : II, 285.
- Lierre de Caen* : II, 271.
- « *le Trésor du félibrige* », par MIS-TRAL : I, 37.
- Trianon, à *Versailles* : II, 127.
- TRIEULHOU (M^{lle}), institutrice à *Andillac* : II, 267.
- TRIERY : I, 50, 322; II, 201.
- les Trois Glorieuses : I, 185, 198.
- TROLLEY (M^{me}) : II, 174 (M^{me} X.), 190, 292.
- Troy (*Etats-Unis*) : I, 144.
- TRUITOSNE (*la princesse*) : I, 366.
- Tuileries (château des) : I, 372, 376.
- (jardin des) : I, 380, 413; II, 120, 157.
- Tulle (*Corrèze*) : I, 372; II, 106.
- TI RENNE (Balthazar de) : I, 10.
- Turin (*Italie*) : I, 8; II, 32.

U

- « Une soirée à l'hôtel de Saint-Pol »,
par A. ROBERT : II, 56.
« l'Union » : II, 67, 299, 300.
« Union Catholique de l'Hérault » :
II, 307.
« Université Catholique » : II, 77, 78,
80, 113, 143-146.
« Université des Annales » : II, 308.

V W

- Vabre* : I, 187, 317.
VADIUS : I, 23.
« *Vaillante jeunesse* » : I, 306.
VASSE-CIBIEL : II, 298, 299.
VAISSETE (dom) : I, 11.
VAISSIÈRE (M^{me}), née FONTANILLES : I,
20.
le Val de l'Arguenon (Côtes-du-Nord) :
I, XII, 271, 275-282, 285, 332, 433;
II, 75-79, 81, 114, 145, 146, 152,
157, 215-220, 222, 223, 278, 292.
VALENTINO (concert), à Paris : I, 385,
391, 413; II, 89, 125, 127.
VALLERO-RADOT : II, 308.
de *VALOMBROSE (duchesse)* : I, 373.
VALS Blanche : II, 305.
VAN BEVER : II, 150, 293.
VAN DEN BROOK : I, 307; II, 170.
VANDEBOURG : I, 214.
Vaour : I, 12, 19, 68.
Vaujour (Seine-et-Oise) : II, 175.
de *VAUX (baronne)* : I, 343; II, 67, 69,
71, 72, 216.
« *la Vedette Algérienne* » : II, 302.
Véfour (café), à Paris : I, 385.
VELDKAMP (M^{lle}) : II, 67.
VENTURA (R. P.) : I, 247.
Le Verdier : I, 47.
de *VERDUN. Famille* : I, 13, 33, 80; II,
95.
— (M.) : I, 18.
— Marie-Rose. Voir M^{me} de ROQUE-
FELU.
— Reine-Sabine-Libérate : I, 12.
— Louise-Henriette. Voir M^{me} Jean-
Pierre ARNAUD.
— Marguerite-Amable. Voir M^{me} Hyacinthe MATHIEU.
— X. cousine des précédentes. Voir
M^{me} RAYNAUD.
VERDUN (M.), de *Castelnau-de-Montmi-
ral* : II, 198.
— (son frère) : II, 198, 270.
— (M^{me}), née Olympe de TONNAC :
II, 198.
— Joseph : II, 198.
Verdun (château de), près de Cahuzac :
I, 196.
la Vère, affluent de l'Aveyron : I, IX,
x, 8, 32, 37, 39, 45, 46, 70, 196,
247; II, 22.
le Verger, Saint-Jean de Vals : I, XIV.
Vermas, près de Rayssac : I, 158.
VERNOIS Jean-Maxime-Gabriel : I, 218.
— (M^{me}), née Marie-Clémence BOIVIN :
I, 218.
— Félicité. Voir M^{me} AUGUSTE RAY-
NAUD.
— notaire à Paris : I, 385, 386.
VERRET (R. P.) : I, 253.
Versailles (Seine-et-Oise) : I, 80, 139,
391; II, 129, 159.
VERTOT : I, 3.
Vertus : I, 348.
VÉRUEL (docteur) : II, 99.
de *VÉSIAN. Famille* : I, 214, 367.
— (M^{me} Dominique) : I, 214.
— Thérèse : I, 214. Voir de SÉNÉGAS.
— Jacqueline : I, 367.
VEZE (château de), Aveyron : I, 216;
II, 205, 241.
VEUILLOT Louis : II, 280.
de *VIALAR. Famille* : I, 123.
— Augustin : II, 229.
— Emilie : I, 199, 200, 252; II, 25,
26, 207, 297, 305.

- la VIALABETTE : I, 261, 311.
 VIALAS (M^{me}), à Gaillac : I, 204.
 le Viaur, rivière : I, 216.
 « la Vie ascétique et mystique » : II, 307.
 « la Vie Catholique » : II, 304-307.
 « Vie du dernier Condé » : I, 328.
 « la Vie et les Arts Catholiques » : II, 305.
 « la Vie et la Mort d'Eugénie de Guérin », par G. DUCHAMELET : II, 32, 183, 296.
 « la Vie Limousine » : II, 305.
 « Vie des Saints » : I, 257; II, 28, 248.
 Vieux-en-Albigeois : I, 45, 46, 86, 100.
 « Vieux-en-Albigeois, ses corps saints et son monastère », par L. DE LACGER : I, 45.
 « Un Vieux Paysan », par H. DE LA MORVONNAIS : II, 78.
 « la Vigie de l'Ouest » : II, 78, 80, 81.
 de VIGNY A. : I, 335.
 VIGUIER Elisa : I, 401.
 VIGUIER M. : II, 307.
 de VILLECOURT (cardinal) : II, 288.
 Villefranche-d'Albigeois : I, 155, 190, 194; II, 254.
 Villefranche-de-Rouergue : I, 7.
 Ville-Bourbon (Tarn-et-Garonne) : I, 10.
 de VILLEFRANCHE GENTON (M.) : I, 417; II, 241.
 — Victor : I, 19.
 — Jules : II, 40.
 de VILLÈLE : I, 120.
 VILLEMARIN : II, 287, 307.
 VILLENEUVE Mélanie : I, 162, 169.
 de VILLENEUVE Léontine : I, 223, 335.
 de VILLENEUVE, préfet du Tarn : I, 248.
 Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne) : II, 208.
 VINCENT, Famille : II, 237.
 — William : II, 236, 237.
 — Louis : II, 237.
 — Charles [Pierre Maël] : II, 237.
 — Julie : II, 237.
 VINCENT-LEBAUPIN (M^{me}) : I, 350, 387; II, VIII, 234, 293.
 VINCENT José : II, 304.
 VINCENT DE PAUL (saint) : I, 60.
 VINDÉMIAL (saint) : I, 45.
 Vindrac : I, 37.
 Vingt-Huit Juillet (rue du) : II, 218.
 VIOLAINE Jean : II, 306.
 Virac : I, 15.
 VIRGILE : I, 13, 36, 71, 318, 342.
 « Visages de femmes », par A. BEAUMIER : I, 406; II, 295.
 VIS-A-VIS (M.) : II, 177.
 Vitrac : I, 220.
 « Vittorel » : II, 307.
 VIVANT Pierre, domestique chez M. de BAYNE : I, 124.
 de VIVENS (comtesse) : II, 298.
 Virienne (rue), à Paris : II, 57.
 « Volupté », par SAINTE-BEUVE : I, 331.
 VOLTAIRE : I, 13, 100, 103, 328.
 « Voyage autour de ma chambre », par X. DE MAISTRE : I, 417.
 « Voyage d'Anacharsis en Grèce » : I, 100.
 WARNOD André : II, 301.
 « Werther » : I, 136, 339; II, 62, 67, 161.
 WINTERHALTER : I, 395.
 WORDSWORTH : II, 79, 146.
 Wurzbourg : II, 20.

Y

- d'Y. H. : II, 302.
 d'Ys Georges : II, 301.
 YONGE (miss) : II, 299.
 YVER LOUIS : I, 4, 292; II, VIII, 119, 272, 273, 293.
 d'YVERSEN d'OSSEINDE : I, 123.
 — Frédéric : I, 239, 240, 254.
 d'YVERSEN DE SAINT-FONS : I, 123.
 — (M.), maire de Gaillac : I, 56.
 — (M^{lle}) : I, 126.
 — Julie : I, 56.
 — (Sœur) : I, 380, 407; II, 126, 141

Z

- ZAGRIASTY : I, 425.
 ZYROMSKI : I, XI, 31, 36, 343; II, 290,
 298, 303, 307, 308.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

TOME I

Page 5, ligne 14. — Au lieu de 171, lire 101.

Page 13, ligne 2. — Elle apporta en dot, avec une somme d'argent importante, la petite maison que les Guérin ont possédée à Cahuzac.

La phrase n'est pas complètement exacte. Si le contrat de mariage, du 14 mai 1777, entre Antoine de Guérin et Reine-Sabine-Libérate de Verdun mentionne que cette dernière porta en dot 10.000 livres, il dit aussi qu'Antoine de Guérin donnait à sa femme, au cas où il mourrait avant elle, « la maison qu'il a, située à Cahuzac ».

Page 20, note 1, ligne 20. — Gertrude Fontanilles... âgée de 24 ans.

C'est là une erreur de l'acte. Il faudrait 26 ans. Gertrude Fontanilles était née le 18 mars 1776. On n'a pas voulu sans doute signaler qu'elle était plus âgée que son mari. Son nom est orthographié tantôt *Fontanilles*, tantôt *Fontenilles*. Nous avons adopté uniformément la première forme qui est la forme correcte.

Page 44, ligne 5. — Au lieu de 20 février, lire 24 janvier.

Erembert fut baptisé le jour de sa naissance (24 janvier) par M. Rosignol, chirurgien de Cahuzac, comme étant en danger de mort. Le supplément des cérémonies du baptême eut lieu le 20 février 1803.

Page 196, ligne 21. — Au lieu de *Rockfeller*, lire *Rockefeller*.

Page 335, note 1, ligne 10. — Au lieu de *Maine de Byran*, lire *Maine de Biran*.

Page 348, ligne 38. — L'histoire relate comment, avec une poignée de soldats, à Vertus...

Le combat de Vertus, dans lequel le général Laforêt tint tête à 6.000 Allemands, eut lieu le 30 juin 1815, après Waterloo. Voir à ce sujet *l'Histoire de l'Ex-Garde depuis sa formation jusqu'à son licenciement, de 1805 à 1815. Delaunay, libraire Palais-Royal. Galerie de bois, n° 243, 1821*. Cet opuscule se termine par les lignes suivantes : « Tel fut le dernier trait de bravoure de la Garde, dans une campagne qui, malgré qu'elle ne dura que 15 jours, l'immortalisa au point qu'on ne peut prononcer son nom sans éprouver une vive émotion. »

Page 351, ligne 1 et page 395, ligne 2. — Au lieu de *Gayaut*, lire *Gayault*.

Page 371, ligne 18. — la diligence emportait Eugénie vers Toulouse d'où elle devait gagner Paris.

Il y avait 99 postes 1/2 de relais entre Albi et Paris en passant par Toulouse. Voir *Etat général des Postes du Royaume de France. A Paris, Imprimerie Royale*.

Page 372, ligne 3. — Au lieu de *Monterolles*, lire *Mortferolles*.

TABLE DES MATIÈRES

AU LECTEUR.	VII
---------------------	-----

CHAPITRE PREMIER

AU LENDEMAIN DE LA MORT DE MAURICE

OU LE DEUIL D'UNE SŒUR

I. LA DOULEUR D'EUGÉNIE. — Soir de funérailles. — Première explosion de douleur. — Le XI ^e cahier du <i>Journal</i> . — II. LES AGGRAVATIONS DE LA DOULEUR. — Le courrier funèbre. — Les visites de condoléances. — Le départ de Caroline — Les prières du prince de Hohenlohe. — Changement de l'abbé Fieuzet. — Ebranlement de santé de M. de Guérin. — Maladie d'Erembert. — Débats pour le mausolée de Maurice. — III. LES CONSOLATIONS INEFFECTIVES. — L'amour du Cayla. — Le sentiment de la nature. — La pensée du couvent. — IV. L'APAISEMENT. — Le travail. — L'emploi du temps dans la chambrette. — La prière et la réflexion. — La lecture. — La correspondance. — La religion.	3
--	---

CHAPITRE II

EUGÉNIE DE GUÉRIN ET BARBEY D'AUREVILLE

PREMIÈRE PHASE DE LEUR AMITIÉ

I. LES DOCUMENTS. — Seconde partie du XI ^e cahier du <i>Journal</i> . — Le XII ^e cahier. — Le XIII ^e et le XIV ^e cahier. — II. HISTOIRE DE L'AMITIÉ. — Le « frère de Paris ». — Le <i>Journal</i> adressé à Barbey. — Fin de l'année 1839. — Victoire chrétienne.	34
---	----

CHAPITRE III

LA MONTÉE DE MAURICE VERS LA GLOIRE

La pensée dominante d'Eugénie. — I. BIOGRAPHIE DE MAURICE D'APRÈS LE JOURNAL DE SA SŒUR : Fragments biographiques. — Le récit des derniers jours et de la mort de Maurice. — Emprunts à Montaigne. — II. L'ARTICLE DE LA « REVUE DES DEUX MONDES » : Dévouement d'Auguste Chopin et d'Auguste Robert à la mémoire de Guérin. — Ils interviennent auprès de Sainte-Beuve et de George Sand. — Lettre sensationnelle de Barbey au Cayla. — Poésie d'Eugénie à Sainte-Beuve. — Impatiences. — L'article de George Sand. — Joie et regrets d'Eugénie. — Sa poésie à George Sand. — Débats autour de la mémoire de Maurice. — Proposition du comte de Beaufort, acceptée d'abord, puis rejetée. — Souvenirs de Barbey à ce sujet. — Lettre de Sainte-Beuve à Eugénie. — III. LA RECHERCHE DES MANUSCRITS DE MAURICE : Projet d'Eugénie. — Difficultés de l'entrepris. — Les manuscrits du Cayla. — Les manuscrits de Rayssac. — Les manuscrits bretons. — Reprise de la correspondance entre le Cayla et le Val. — Les articles de la <i>Revue de l'Ouest</i> . — Projets des amis de Bretagne. — L'inaltérable amitié de Barbey.	51
--	----

CHAPITRE IV

EUGÉNIE DE GUÉRIN ET MADAME DE MAISTRE

La mort de Maurice et M^{me} de Maistre. — Rôle consolateur d'Eugénie. — Poésies de deuil. — Séjour de M^{me} de Maistre aux Coques. — Lettres d'Eugénie. — Redoublement de souffrances. — *Le Journal* pour M^{me} de Maistre. — Maternité malheureuse de la baronne. — Nouveaux malheurs. — Projet de voyage en Nivernais. 83

CHAPITRE V

LE VOYAGE EN NIVERNAIS

Départ du Cayla. — A Toulouse. — De Toulouse à Nevers. — Arrivée à Nevers. — Eugénie garde-malade. — L'amitié de Barbey d'Aureville. — Visite à Saint-Martin. — Retour à Nevers. — Les manuscrits de Maurice possédés par La Morvonnais. 103

CHAPITRE VI

RUE DU DAUPHIN, HOTEL SULLY

M^{me} de Maistre à Paris. — Visite de Lacordaire. — Importance du second séjour parisien d'Eugénie. — L'enchantement de la capitale. — Le souvenir du Cayla. — Les affaires communales d'Andillac. — Projets relatifs au mariage d'Ereimbert. — Emploi du temps d'Eugénie. — Le salon de M^{me} de Maistre. . . 115

CHAPITRE VII

LES DETTES ET LA SUCCESSION DE MAURICE

Difficultés financières de Maurice. — Intervention de Barbey en septembre 1839. — Compromis proposé par Raynaud. — Le contrat de mariage de Maurice. — Intervention d'Eugénie. — L'arrangement des affaires. — Rapports d'Eugénie et de Caroline. 132

CHAPITRE VIII

PROJET DE PUBLICATION DES ŒUVRES DE MAURICE ET D'EUGÉNIE

I. LES ŒUVRES DE MAURICE. — Recherches nouvelles des manuscrits de Maurice. — Formation du premier groupe guérinien : Amédée Renée, William Haus-soulier, Auguste Chopin, Barbey d'Aureville. — L'esprit et le mode de la publication. — II. LES ÉCRITS D'EUGÉNIE. — Le cheminement d'une idée. — La copie de 1841. — *Extraits du Journal d'Eugénie* faits par M^{me} de Maistre. 143

CHAPITRE IX

LE SALON DE L'HOTEL DES BAINS DE RIVOLI

Le nouvel appartement de la baronne. — Maladie d'Eugénie. — Voyage à Flins. — Etat d'âme de M^{me} de Maistre. — Un salon parisien sous Louis-Philippe. — La séduction du monde. — Les deux amitiés d'Eugénie : M^{me} de Maistre et Barbey d'Aureville. — La question du retour au Cayla. 157

CHAPITRE X

LA BATAILLE DES DAMES

I. LE PROBLÈME. — Le dernier cahier du *Journal* d'Eugénie. — La version de Barbey. — Erreur du baron Seillière sur la troisième actrice du drame —

II. LES DOCUMENTS. — <i>Le Memorandum</i> . — Les lettres d'Eugénie à sa famille.	
— III. LE DRAME. — Suppositions de M ^{lle} Duhamellet. — Les faits. — Erreurs de Barbey sur M ^{me} Amédée de Maistre et sur Eugénie de Guérin. — En attendant le départ définitif pour le Cayla.....	171

CHAPITRE XI

RETOUR AU PAYS NATAL

Joie d'Eugénie et rétablissement de sa santé. — Confidences à son père. — Le baiser du retour envoyé par Louise de Bayne. — Les amies d'autrefois. — Correspondance avec Rayssac. — Mariage d'Erembert. — Le souvenir de Maurice. — Fin de 1842. — Début de 1843. — La pensée du couvent. — Naissance et mort de la petite Marie.....	195
---	-----

CHAPITRE XII

LA SECONDE MORT DE MAURICE

L'abandon de Barbey. — Les causes de son silence. — La vérité se découvre peu à peu dans l'esprit d'Eugénie. — Tentatives auprès de La Morvonnais et de Paul Quemper pour qu'ils publient les œuvres de Maurice, de 1842 à 1845. — Echec des espérances d'Eugénie. — Barbey fait le demi-aveu de sa faute.....	210
--	-----

CHAPITRE XIII

LA SOLITUDE DE L'ÂME

I. LE SOUVENIR DE M ^{me} DE MAISTRE : Lettres à La Morvonnais. — Eugénie et la famille de la baronne. — Ses relations avec la comtesse Jenny, avec Adrien de Sainte-Marie, avec la comtesse de Sainte-Marie. — II. MARIAGE ET MORT DE LOUISE DE BAYNE : Max de Tonnac-Villeneuve. — Départ de Louise pour l'Algérie. — Sa mort. — III. DÉPART DE CAROLINE : Caroline à Calcutta. — Son mariage avec M. Vincent. — La famille Vincent.....	222
--	-----

CHAPITRE XIV

L'APPROCHE DU SOIR DE LA VIE

Séjours d'Eugénie à Gaillac. — Projet de testament de M. de Guérin. — Voyage à Caylus. — Le Père François Palau. — 1845. — Naissance de petite Caro. — Tristesse. — Consolations religieuses. — Le témoignage d'une sœur. — <i>Le Journal spirituel</i> . — L'hiver de 1845-1846. — Une saison à Cauterets. — Retour au Cayla.....	239
--	-----

CHAPITRE XV

MALADIE ET MORT D'EUGÉNIE DE GUÉRIN

Automne et hiver 1846. — Séjour de Marie de Guérin à Albi. — Mort de Gabrielle de Bellerive. — Gouttes de joie. — Août 1847. — Crise de février 1848. — Les derniers jours et la mort. — Les obsèques. — Le souvenir d'Eugénie.....	256
---	-----

EPILOGUE

PUBLICATION DES ŒUVRES GUÉRINIENNES

Deuils et tristesses au Cayla. — Dévouement de Barbey à la mémoire des Guérin. — Collaboration de Trebutien. — Publication des <i>Reliquiæ d'Eugénie</i> . — Brouille de Barbey et de Trebutien. — Les <i>Reliquiæ de Maurice</i> . — L'édition de vulgarisation. — La gloire d'Eugénie de Guérin.....	269
--	-----

BIBLIOGRAPHIE

- I. MANUSCRITS AUTOGRAPHES. — II. COPIES TREBUTIEN. — III. ARCHIVES DIVERSES CONSULTÉES. — IV. TEXTES PUBLIÉS : éditions Trebutien, publications diverses, traductions. — V. LIVRES ET BROCHURES. — VI. PRINCIPAUX ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX : depuis la publication des *Reliquiae* jusqu'à la mort de Marie de Guérin; depuis le début du ^{xv}^e siècle. — VII. DIVERS : Académie française; Jeux Floraux de Toulouse, cours et conférences, poésies..... 291

RÉPERTOIRE ALPHABÉTIQUE

Noms de personnes, de lieux et d'ouvrages contenus dans les deux tomes de cet ouvrage.	311
ADDITIONS ET CORRECTIONS	349
TABLE DES MATIÈRES	351

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

PLANCHE I. — Joseph de Guérin, d'après un dessin au crayon.....	IV-V
PLANCHE II. — Carte du Tarn, d'après celle qui fut extraite par Eugénie d'un <i>Annuaire du Tarn</i> et envoyée à M ^{me} de Maistre avec la mention : « <i>Carte de mon pays</i> ».	96-97
PLANCHE III. — Le cimetière d'Andillac et la tombe des Guérin avant 1868, d'après une photographie ancienne.	266-267

27 mars 1928.

Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
 Ferdinand BRUNOT.

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris,
 S. CHARLÉTY.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ÉTABLI
PAR EMILE BARTHÉS. IL A
ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
XIX MARS MCMXXIX, A ALBI, SUR LES PRESSES, DE
L'IMPRIMERIE COOPÉRATIVE DU SUD-OUEST. LES
PLANCHES HORS TEXTE ONT ÉTÉ EXÉCUTÉES PAR
LES SOINS DE MM. BARATAUD,
COURTEAU & C^{ie}, GRAVEURS-
IMPRIMEURS A PARIS.

